

BYZANTINOSLAVICA

МЕЖДУНАРОДНЫЙ ЖУРНАЛ ПО ВИЗАНТИНОВЕДЕНИЮ

INTERNATIONAL JOURNAL OF BYZANTINE STUDIES

REVUE INTERNATIONALE DES ETUDES BYZANTINES

Avec la collaboration

des spécialistes de principaux centres byzantinologiques

rédigée par les professeurs de l'Université Charles

BOHUSLAV HAVRÁNEK ET MILADA PAULOVÁ

Secrétaire de la rédaction

BOHUMILA ZÁSTĚROVÁ

XI.

PRAGUE 1950

PUBLIEE PAR LA COMMISSION D'ETUDES BYZANTINES
DE L'INSTITUT SLAVE DE PRAGUE

AVEC L'APPUI DU MINISTERE DES ECOLES, SCIENCES ET ARTS

IMPRIMEE PAR «STÁTNÍ TISKÁRNA» A PRAGUE

TABLE DES MATIERES DE LA XI^E ANNEE:

ARTICLES

	Pages
L. GALDI/BUDAPEST: Les échos roumains des <i>μοιρολόγια</i> néo-helléniques	1
И. ДУЙЧЕВ/СОФИЯ: Славяно-болгарские древности IX-го века	6
В. МОШИИ/ЗАГРЕБ: Русские на Афоне и русско-византийские отношения в XI—XII вв.	32
R. GUILLAND/PARIS: Les palais du Boukoléon	61
D. TALBOT RICE/EDINBURGH: The Leaved Cross	72
S. JANNACCONE/PISA: Philological Notes on Some Byzantine Texts	161
G. LABUDA/POZNAN: Chronologie des guerres de Byzance contre les Avars et les Slaves à la fin du VI ^e siècle	167
M. PAULOVÁ/PRAGUE: L'idée Cyrillo-Méthodienne dans la politique de Char- les IV et la fondation du monastère Slave de Prague	174
R. GUILLAND/PARIS: Constantinople byzantine. Le port Palatin du Boukoléon	187
J. BÖHM/PRAGUE: Deux églises datant de l'Empire de Grande-Moravie découvertes en Tchécoslovaquie	207

ETUDES CRITIQUES

R. PALIKAROVA-VERDEIL/PARIS: La musicologie byzantine et les documents slavons	82
V. CHALOUPECKÝ/PRAGUE: Considérations sur Samon, le premier roi des Slaves	223
B. ZÁSTĚROVÁ/PRAGUE: Observations sur le problème de la christianisation en Russie	240

COMPTE-RENDUS

CONSTANTINE PORPHYROGENITUS: De administrando imperio. Greek text edited by GY. MORAVCSIK. Par P. Lemerle / Paris	90
A. VAILLANT: Manuel du vieux slave. Par. A. Dostál / Prague	93
E. STEIN: Histoire du Bas-Empire, II. Par. R. Guillard / Paris	100
Н. И. БРУНОВ: Архитектура Константинополя IX—XX вв. Par J. Myslivec / Prague	104
K. WEITZMANN: Illustrations in Roll and Codex. A Study of the Origin and Method of Text Illustration. Par D. Talbot Rice / Edinburgh	108

O. DEMUS: Byzantine Mosaic Decoration. Aspects of Monumental Art in Byzantium. Par J. Myslivec / Prague	110
S. JANNACCONE: Recherches sur les éléments grecs dans le vocabulaire latin de l'Empire. Par A. Salač / Prague	255
ΠΑΓΚΑΡΠΕΙΑ. Mélanges Henri Grégoire, I. Par. J. M. Hussey / London Byzantion XIX (1949). Actes du VII ^e Congrès des Etudes Byzantines, I. Par. A. Fro- low / Paris	260
Z. WOJCIECHOWSKI: Patrycjat Bolesława Chrobrego. Par. V. Žáček / Prague	261
H. CH. PUECH: Le Manichéisme, son Fondateur, sa Doctrine. Par. A. Frolow / Paris	262
G. OLŠR: Gli ultimi Rurikidi e le basi ideologiche della Sovranità dello Stato russo. Par A. Флоровский / Прага	267
O. DEMUS: The Mosaics of Norman Sicily. Par D. Talbot Rice / Edinburgh	267
M. HADZIDAKIS: Μυσταῖς. Ἱστορία, Μνημεῖα, Τέχνη. Par A. Frolow / Paris	272

NOTES INFORMATIVES

D. Talbot Rice / Edinburgh: Mediaeval Art from Jugoslavia in Paris . .	115
Kommission für spätantike Religionsgeschichte	117
Décès de Thomas Whittemore (M. Paulová)	118
A. Dostál / Prague: VIII ^e Congrès International des Etudes Byzantines . . .	279
A. Dostál / Prague: Dictionnaire vieux-slave	280

BIBLIOGRAPHIE	120, 281
-------------------------	----------

BYZANTINOSLAVICA

Международный журнал по византиноведению
International Journal of Byzantine Studies
Revue internationale des études byzantines

*Publiée par la Commission d'Etudes byzantines de l'Institut Slave de Prague
(Prague I, Národní třída 5)*

NUMERO 1

PRAGUE 1950

XI^e ANNEE

Avec la collaboration des spécialistes de principaux centres byzantinologiques rédigée
par les professeurs de l'Université Charles

Bohuslav Havránek et Milada Paulová

Secrétaire de la rédaction

Bohumila Zástěrová

Paraît deux fois par an en volumes de 10 à 12 feuilles de tirage

Toute correspondance concernant la rédaction devra être adressée à l'Institut Slave
ou à l'adresse des rédacteurs respectifs:

B. Havránek (philologie), Prague IV, Na valech 8.

M. Paulová (sciences historiques), Prague III, Nábřeží legií 59.

Abonnement annuel:

Tchécoslovaquie: Kčs 260,00

Étranger: \$ 5,20 (ou la somme équivalente en monnaie de chaque pays).

Conditions d'abonnement:

On peut s'abonner aux Byzantinoslavica dans toutes les librairies ou directement à l'Institut Slave. La diffusion en Tchécoslovaquie est assurée par « Jednota československých matematiků a fysiků », 25, Žitná, Prague II, la diffusion à l'étranger par « Orbis », Société anonyme d'impression, d'édition et de publicité, département de l'importation et d'exportation, 37, Národní, Prague I.

LES ECHOS ROUMAINS DES ΜΟΙΡΟΛΟΓΙΑ NEO-HELLENIQUES

Bien qu'on possède, depuis une trentaine d'années, une typologie presque exhaustive des chants de Noël roumains (*colinde*)¹, on est encore loin d'avoir une vue d'ensemble de la genèse de cet important genre du folklore religieux des Roumains. Une chose est certaine: étant donné qu'il ne s'agit pas d'un genre homogène, c'est-à-dire issu d'une source commune, chaque type des *colinde* a son histoire à lui, de même que, selon la célèbre formule de Gilliéron, chaque mot d'une langue donnée. D'autre part, il serait faux de considérer les *colinde* comme un domaine hermétiquement clos du folklore religieux roumain: tout au contraire, ce genre est, à proprement parler, un vaste réceptacle où se ramassent les débris, les échos et les variantes plus ou moins modifiées d'une série d'autres branches de la poésie populaire roumaine. C'est pourquoi on y constate toujours un processus d'amalgamation, qu'il ne suffit pas de ramener aux rites d'une fête ou aux croyances populaires s'y rapportant, mais qu'on doit mettre en rapport avant tout avec les conditions économiques et sociales du peuple roumain et avec son occupation ancestrale: le métier pastoral. Toutes les influences qui viennent du dehors s'adaptent à ce milieu récepteur où les bergers montagnards jouent un rôle prédominant. Naturellement, il serait absurde de sous-estimer l'importance de l'agriculture dans la vie du peuple roumain; il n'en reste pas moins que la genèse du folklore religieux roumain, tel que nous l'avons connu à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, est inséparable du rayonnement des monastères orthodoxes de la Moldavie septentrionale, autour desquels, à coup sûr, le métier pastoral est l'occupation principale de la population.²

Cette fois, choisissant pour point de départ une remarque du regretté N. Cartojan (v. plus bas), nous voudrions jeter un coup d'œil sur la pénétration des μοιρολόγια néo-helléniques dans le folklore roumain, et tout particulièrement dans les *colinde*. C'est dans la partie nord de la Moldavie, non loin, de Suceava (commune de Lisaura), que S. Fl. Marian enregistra, vers 1890, un curieux poème qui se composait d'une série de dialogues: la Vierge Marie, qui paraît n'être guère renseignée sur les événements du Golgotha, cherche partout son fils et, au cours de son enquête, elle rencontre d'abord saint Jean qui lui relate la Passion du Christ, ensuite le charpentier qui avait travaillé à la croix, et enfin le cloutier qui

¹ Cf. Al. Rosetti, *Colindele religioase la Români*. Bucarest, 1920. Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii Literare, XI.

² Il serait utile de formuler enfin, d'une manière plus concrète et surtout du point de vue historique, ce que L. Blaga a enseigné sur cet « espace-matrice » du folklore roumain, qu'il a dénommé, d'après la plus célèbre ballade populaire roumaine, la *Miorița* (L'Agnelle) « spațiu mioritic ». Cf. *Trilogia culturii*. Bucarest, 1944, 167.

avait fourni les clous nécessaires à la mise sur la croix. Les dialogues revêtent la forme d'une ballade: les questions de Marie et, dans certaines variantes, même les réponses de ses interlocuteurs sont plus ou moins stéréotypées. Ajoutons encore que les poèmes de ce genre, connus sous les noms roumains de *Povestea Maicii Domnului* ou *Povestea lui Hristos*, se terminent d'habitude par un dialogue de Marie et de son fils crucifié: au cours de cet entretien, le Christ tente de consoler sa mère. Quelle est l'origine de cette légende? A l'encontre de l'avis de S. Fl. Marian et de M. Gaster, qui essayaient d'expliquer ce poème, employé aussi comme « amulette »,³ par l'influence d'un autre texte, dit *Visul Maicii Domnului* (« Le rêve de la Mère de Dieu », où Marie prévoit en rêve la Passion de son fils),⁴ nous préférons partager les vues de N. Cartoian, d'après lesquelles « le poème de la quête de Jésus » serait à ramener à un genre bien connu du folklore grec, notamment aux Lamentations de Marie (Τὸ μοιρολόγι τοῦ Χριστοῦ, — τῆς Σταύρωσης, ὁ Θρῆνος τῆς Παναγῆς, ὁ Θρῆνος τῆς Μεγάλης Παρασκευῆς, τὰ Πάθη τοῦ Χριστοῦ, etc.).⁵ Autour de 1920, M. Al. Rosetti avait déjà professé des vues analogues, renvoyant à une légende grecque de Lesbos, mais sans y reconnaître le genre des μοιρολόγια.⁶ Néanmoins les conclusions de M. Rosetti nous peuvent servir d'indice pour compléter celles de Cartoian. En réalité, on peut ramener à l'influence des μοιρολόγια ou, pour mieux dire, à celle d'un certain type des complaintes néo-helléniques où Marie, arrivée au Golgotha, échange des paroles avec saint Jean, le cloutier et d'autres,⁷ non seulement les « poèmes — amulettes » recueillis par Marian, mais encore une série de *colinde* qui témoignent d'une vaste diffusion du motif en question. Chose bizarre, les poèmes de caractère épique qui traitent ce dialogue tragique ne sont connus qu'en Moldavie et dans la Bucovine voisine, tandis que les *colinde* qui semblent en dériver caractérisent, d'après nos données, presque exclusivement le folklore religieux de la Transylvanie. Les deux zones de diffusion ne se couvrent donc pas, mais — étant donné qu'il s'agit d'un motif d'origine grecque transmis aux Roumains par les monastères orthodoxes où, depuis le XVII^e siècle, l'influence grecque avait été prépondérante, — il n'est pas douteux que, dans ce cas, nous n'ayons affaire à la pénétration d'un motif du Nord de la Moldavie d'abord dans les régions voisines de la Transylvanie (Bistrița, Maramureș), ensuite vers le centre de cette province et même en Hunedoara, département situé en Transylvanie méridionale. Quant à l'époque de la pénétration du motif, nous n'en savons rien de certain: vu que, dans la se-

³ Selon certaines variantes, quiconque récitera le poème le matin au moment du lever (*dimineața sculându-se*), sera conduit au paradis par Jésus, Marie ou les anges.

⁴ N. Cartoian, *Cărțile populare în literatura românească*. II. *Epoca influenței grecești*. Bucarest, 1938, 104—6.

⁵ Voir sur ce point l'étude fondamentale de M. Joannidu, *Untersuchungen zur Form des neu-griechischen Klageliedes*. Inaug. Diss. München — Speyer a. Rh., 1938, 66—67. — Cf. N. Cartoian, op. cit. 106, note.

⁶ Rosetti, *Colinde*, 44.

⁷ Mme Joannidu a bien raison de considérer cette complainte comme un « erzählendes Lied »: sans doute voulait-elle indiquer par là les analogies qui rapprochent cette espèce de complainte des ballades populaires.

conde moitié du XVIII^e siècle, le mouvement uniate eut un succès retentissant surtout dans la partie nord de la Transylvanie, il est possible que nous ayons affaire à un motif d'origine orthodoxe qui parut en Transylvanie avant l'essor du mouvement « gréco-catholique ». Inutile de dire que cette suggestion demande à être vérifiée à la lumière d'une enquête plus minutieuse.

Quoi qu'il en soit, il est indubitable que les groupes VII et VIII de la typologie susmentionnée de M. Rosetti présentent une série de *colinde* qui ne sont qu'autant de variantes abrégées des poèmes dialogués de Moldavie. Comme contribution récente aux matériaux que M. Rosetti avait à sa disposition, nous pourrions signaler un petit recueil de G. Bichigean, qui reflète bien la popularité de la « quête de Jésus » dans la région de Năsăud.⁸ Selon ces variantes, Marie s'adresse tantôt à une personne inconnue⁹, tantôt à trois vierges qui semblent avoir un caractère symbolique.¹⁰ Parfois Marie est remplacée par Père Noël (*Crăciun*) qui, partant à la recherche de Jésus, s'adresse à des voyageurs (*drumari*) et à des brigands (*tâlhari*)¹¹. Certaines *colinde* présentent une déformation secondaire: dans ce cas, Marie, portant dans ses bras le petit Jésus, serait allée au bord d'une rivière soit pour se laver,¹² soit pour apaiser sa soif.¹³ Pendant sa toilette ou pendant les quelques minutes qu'elle passait à puiser de l'eau, son fils disparut: il se serait élevé au ciel pour occuper sa place parmi les anges « *oblu în ceri-printru ingeri* ». ¹⁴ Dans ce cas, l'évocation de la Passion peut s'effacer sans laisser aucune trace: en revanche, les poètes anonymes des masses populaires insistent avec une certaine complaisance sur ce que nous pouvons considérer comme le « signalement de Jésus ». La nécessité de ce motif découle de la nature même de la quête: la mère angoissée décrit la personne qu'elle cherche, à tous ceux qu'elle rencontre dans son chemin. Naturellement, ce signalement n'est point objectif: on y retrouve, d'une part, des symboles astraux ou d'autres motifs légendaires, d'autre part, des comparaisons tirées du domaine de la nature. Parmi les symboles astraux ou, pour mieux dire, sidéraux, il convient de signaler en premier lieu ceux qui établissent un rapport quelconque entre le visage du Christ et le soleil ou la lune. Selon un texte de Teiuș (dép. d'Alba), le soleil et la lune éclaireraient le front du Christ;¹⁵ selon une variante de Densuș (dép. de Hunedoara), la face du Christ est le soleil et son front, la lune.¹⁶ On retrouve cette conception même dans la Transylvanie du Nord: à Năsăud la face de Jésus est le soleil, son front répand des rayons lunaires, tandis que ses épaules sont ornées d'étoiles (« *iară pe-a-lui umerei — stră-lucesc luceferei* »; *lucefăr*: du latin *lucifer*, « étoile du berger »).¹⁷ A Cetea (dép.

⁸ G. Bichigean, *Colinde dintr'un colț de graniță. Năsăud*, 1942, nos 47—55.

⁹ Op. cit. n° 47.

¹⁰ Op. cit. n° 48.

¹¹ Op. cit. n° 52.

¹² Op. cit. n° 49.

¹³ Op. cit. n° 51.

¹⁴ Ibidem.

¹⁵ A. Viciu, *Colinde din Ardeal*. Bucarest, 1914, n° 84.

¹⁶ Op. cit. n° 82.

¹⁷ Bichigean, op. cit. n° 47. — Cf. Viciu, op. cit. n° 87.

d'Alba), les mains de Jésus sont ornées de petites étoiles, ses deux épaules, des étoiles du matin et du soir, sa face, du soleil et son dos, de la lune. D'après une *colindă* de Năsăud, Jésus porterait sur un de ses doigts un anneau resplendissant comme le soleil (« *ineluș de soare* ») et, à la tête, une couronne de « fleurs lunaires » (« *și pe cap purta cunună — împletită'n flori de lună* »).¹⁸ Mais tous ces motifs ne représentent qu'une des variétés du portrait. Le second type du « signallement » est celui où Marie essaie de caractériser les traits essentiels de la physiologie de son fils en les comparant à certains objets de la nature. Selon une *colindă* enregistrée au centre de la Transylvanie, dans la région dite « Câmpia », « son petit visage est comme la mousse; ses deux petits yeux sont deux mûres noires cueillies d'une ronce verte ». Ce texte mérite d'être cité en roumain : « *Fețișoara lui — Spuma laptelui, — Ochișorii lui — Două mure negre — Dintr'un ruguț verde* ». ¹⁹ Cette formule est beaucoup plus significative que toutes celles que nous venons de citer, puisque les vers *fețișoara lui — spuma laptelui* sont connus de tous les Roumains et de tous les spécialistes de la philologie roumaine, grâce à la ballade populaire « Miorița » (L'Agnelle).²⁰ Mais il serait erroné de nous contenter de ce seul texte transylvain : il faut en rapprocher aussi une variante (peut-être d'origine transylvaine), qui a été enregistrée en Valachie (dép. de Ialomița), et où l'on retrouve, dans la bouche de Marie, un long passage de la ballade en question : *Fețișoara lui — Spuma laptelui, Mustăcioara lui — Spicul orzului, Sprâncenele lui — Pana corbului, Ochișorii lui — Două mure coapte* (Son petit visage — c'est de la mousse, sa moustache — un épi d'orge, ses sourcils — des plumes de corbeau, ses petits yeux — deux mûres bien mûres, etc.).²¹

Pour comprendre cette interférence entre un certain groupe des *colinde* et la ballade que nous venons de mentionner, il faut souligner en deux mots qu'il existe une analogie frappante entre ces produits de l'imagination populaire. Dans « Miorița », un berger menacé d'être tué par ses deux compagnons, jaloux des agneaux et des chevaux du premier, attend l'accomplissement de son destin avec une sérénité imperturbable : lorsque son Agnelle chérie (c'est Miorița) lui demande de formuler ses derniers vœux, le berger prêt à la mort les confie à l'animal fidèle : d'une part, l'Agnelle ne devra jamais révéler aux hommes ce meurtre perpétré dans la solitude des montagnes, d'autre part, elle aura à consoler la mère du berger qui partira un jour à la recherche de son fils, posera des questions, etc. Au lieu de révéler le meurtre dans sa réalité brutale, l'Agnelle ne communiquera aux enquêteurs que des paroles symboliques : le berger aurait fêté ses noces avec une belle reine, la Fiancée du Monde (« A Lumii Mireasă » ou, selon la seconde formule, avec la fille d'un roi, dans un milieu paradisiaque. (« *Cu o fată de Craiu, — Pe o gură de raiu* »)). Ceci dit, les analogies se présentent à nos yeux avec une évi-

¹⁸ Op. cit. n° 52.

¹⁹ Viciu, op. cit. n° 85. — Cf. ibid. n° 87.

²⁰ C'est par cette ballade que s'ouvre le premier célèbre recueil de la poésie populaire roumaine : celui d'Alexandri (1852). — Cf. V. Alexandri, *Poezii populare ale Românilor*. Sibiu, 1914, 5—7.

²¹ Cf. Marian, *Legende*, 292.

dence qui mérite d'être mise en relief: la quête de Jésus par Marie s'identifie, pour ainsi dire, avec la quête du berger par sa mère...

Pour terminer, essayons de poser encore une question: il est à voir si, en dernière analyse, il s'agit réellement de deux quêtes différentes. Ne serait-il pas possible de supposer que la seconde partie de la ballade, notamment celle qui traite de l'arrivée éventuelle de la mère du berger, soit tout simplement un écho du *μοιρολόγι* grec, qui se serait soudé au motif balkanique du berger « condamné à mort par la fatalité »? Déjà Marian avait émis, vers la fin du XIX^e siècle, des idées analogues, cherchant à expliquer la genèse de toute la ballade par des influences ecclésiastiques.²² Sans aller aussi loin que cet infatigable pionnier de l'ethnologie roumaine, nous n'excluons point la possibilité que le « signalement du berger » ne soit réellement un écho du *μοιρολόγι* grec, par l'intermédiaire de certaines variantes roumaines, disparues avant d'être enregistrées par les folkloristes. Cette hypothèse est d'autant plus probable qu'on connaît des variantes de la ballade « Miorița » où la quête du berger par sa mère ne figure même pas. Au cas où ces textes seraient à considérer comme des variantes relativement plus archaïques, rien ne nous empêcherait de considérer le motif final comme un reflet de la quête de Jésus. Pour trancher la question, on aurait besoin d'une collection complète des variantes de la « Miorița » et d'une étude approfondie sur leur filiation. En attendant que ce travail soit fait non seulement au sujet de cette ballade publiée par Alexandri, mais aussi pour tous les textes parus, sous une forme plus ou moins « embellie », dans le même recueil, nous avons jugé utile d'attirer l'attention sur ces curieuses survivances roumaines d'un célèbre genre du folklore néo-hellénique.

²² *Legende*, 293. L'hypothèse de Marian est citée, sans commentaire, par Th. Fecioru, *Poporul român și fenomenul religios*. Bucarest, 1939, 176.

СЛАВЯНО-БОЛГАРСКИЕ ДРЕВНОСТИ IX-ГО ВЕКА

Разграничение между протоболгарами и славянами, как составными частями нового государства и новой национальности, которые образовались на Балканском полуострове в течение VII—IX в., исчезает очень рано в исторических источниках. Поскольку оно указывается в источниках начала IX века, это только реминисценция от начальных времен существования протоболгарского государства. К середине IX века обозначение «болгары» уже потеряло свое первоначальное значение, чтобы сделаться наименованием для подданных болгарского государства и чтобы стать, позднее, наименованием для новой национальности, которая создавалась из смешения славян с протоболгарами туранского происхождения.¹ В действительности, под этим общим обозначением продолжает и до этого времени существовать некоторая этническая двойственность. Следует признать, что следы туранских протоболгар можно установить вплоть до XI века. Весьма вероятно, что протоболгары — как замкнутая управляющая верхушка — задержались сравнительно долгое время и лишь постепенно исчезли среди более многочисленного славянского элемента.² Очевидно, процесс обобщения имени «болгары», как общее государственное и национальное обозначение, шел быстрее, чем процесс реального слияния обоих этнических элементов. Официальное обращение в христианство в 865 году не только утвердило новое содержание этого обозначения «болгары», но прежде всего ускорило процесс слияния славян и протоболгар.³ Надлежит сказать, что, когда после середины IX века и, в особенности, после крещения в 865 г. в исторических источниках встречается обозначение «болгары», то оно ни в коем случае не может быть связано безоговорочно и исключительно с протоболгарами туранского происхождения: оно указывает собственно подданных болгарского государства, независимо от того, были ли они славянского или протоболгарского происхождения. Вывод этот имеет очень большое методологическое значение для толкования сведений исторических источников этого периода. Ученые не всегда считались с этим процессом обобщения в этническом наименовании и, с другой стороны, с возмож-

¹ Этому вопросу будет посвящена специальная статья.

² Iv. Dujčev, *Protobulgares et Slaves. Sur le problème de la formation de l'Etat bulgare*. Annales de l'Institut Kondakov II (1938) 153/4; ср. тот же, *Въпроси изъ вжтрешната история на първото българско царство* (в: Презъ вѣковетѣ, София, 1938, 98 сл.)

³ Ср. W. Tomaschek, *PWRE*, III (1899), col. 1044. — В. Н. Златарски, *История на българската държава прѣзъ срѣднитѣ вѣкове*, I, 2. София, 1927, 36 сл. — П. Мутафчиев, *История на българския народъ*, I. София, 1943, 170 сл.

ностью сохранения бытовых особенностей обоих этнических элементов. Вследствие этого, очень часто все сообщения источников со второй половины IX века, где упоминались «болгары» без всякой спецификации, относились только к протоболгарам туранского происхождения. Уже то обстоятельство, что протоболгары были всегда более малочисленным этническим элементом в болгарском государстве, должно бы предупредить, что нельзя относить за счет протоболгар все сведения со второй половины IX века, где встречается обозначение «болгары». При том, на основании подобного безоговорочного толкования исторических сведений, делались выводы, прежде всего, относительно этнического происхождения протоболгар или славян, которые создали болгарское государство и болгарскую национальность. Другие ученые, толкуя таким путем сведения исторических источников, давали своеобразную картину быта протоболгар и славян. Слишком часто это толкование было ошибочно. Не забывая, что во второй половине IX века имя «болгары» означало уже вообще подданных болгарского государства, мы должны сделать переоценку данных некоторых исторических источников этого периода. Путем сопоставления и внимательного изучения нужно установить, относить ли эти сведения к протоболгарам или же к славянам. Критический анализ в этом отношении может привести к любопытным неожиданностям. При том нельзя забывать, что — кроме протоболгарского и славянского элемента — есть также очень сильное византийское влияние, на счет которого нужно отнести некоторые особенности быта и культуры балканских народов.

Заслуживают особого внимания т. н. Ответы, которые папа Николай I (858—867) в ноябре 866 г. послал болгарскому князю Борису I (852—889), на его 115 вопросов.⁴ Этот исторический памятник дает самые богатые сведения о быте болгар середины IX века — и все эти сведения почерпнуты из достовернейшего источника. Имея это в виду, мы должны отнестись с чрезвычайным вниманием к находящимся в нем данным. Некоторые ученые предупреждали, что не все сведения этого памятника можно связывать исключительно с протоболгарами — так как «последние жили уже вместе с славянами».⁵ Все-таки, и до слх пор сведения

⁴ Edit. E. Perels, MGH. EE. VI. Karolini aevi IV. Nicolai I. Papae epistolae, pp. 568—600, ep. 99 (Nicolaus capitulis 106 ad Bulgarorum consulta respondet). — Ср. также: Д. Дечев, *Отговоритъ на папа Николай I по допитванията на българитъ*. София, 1940². — Н. П. Благоев, *Responsa Nicolai papae I ad consulta Bulgarorum*, изворъ за историята на българското право. Сборник на Бълг. акад. наук. VI, 4 (1916). — Примитивную попытку систематизировать содержание папских ответов сделал А. Гильфердинг, *Письма об истории сербовъ и болгаръ*. Вып. I. Москва, 1855, 77—89. — См. подробнее Iv. Duǵev, *Die Responsa Nicolai I. Papae ad consulta Bulgarorum als Quelle für die bulgarische Geschichte*. Festschrift des Haus-, Hof- und Staatsarchivs, I. Wien, 1949, 349—362.

⁵ М. Соколов, *Изъ древней истории болгаръ*. СПб, 1879, 91. — Ср. Благоев, указ. соч. 11. — В. Бешевлиев, *Вѣрата на първобългаритъ*. Годишник Соф. ун., ист. фил., XXXV, 1 (1939) 7/8.

этого памятника относились почти исключительно к быту туранских протоболгар, и для их толкования приводились всегда только параллелизмы из быта народов тюркского происхождения. Полагаясь на это толкование, другие ученые даже думали,⁶ что из этого памятника «мы можем почерпнуть неопровержимое, весьма важное известие, что господствующий неславянский народ (протоболгары) тогда еще не слился в одно с подчиненными славянами». Понятно, что почти никто не сделал серьезной попытки связать все сведения папских ответов с бытовыми особенностями славянского населения — исключительно или по крайней мере с какими-нибудь параллелизмами.⁷ Между тем, для объяснения сведений папских ответов нужно разыскать именно параллелизмы из быта славянских народов в прошлом и, с другой стороны, пережитки настоящего.

Обратим наше внимание на некоторые сведения, касающиеся религиозной жизни. Так, в ответе 41-ом говорится⁸ о почитании идолов среди болгар после крещения: посланные болгарского князя спросили Николая I, что делать с теми людьми, которые «отказываются воспринять благо христианства и приносят жертвы идолам или же кланяются им». Как известно, у народов тюркского происхождения были идолы, хотя сведения в этом отношении очень малочисленны.⁹ Отмечено, с другой стороны, что слова «кумир», «болван» и «капище» у древних славян заимствования тюркского происхождения.¹⁰ Основываясь на этом, можно ли приписать сведения 41-го ответа исключительно протоболгарам, как

⁶ К. Иречек, *История болгарь*. Одесса, 1878, 192; ср. с. 161. — Ср. P. Hunfalvy, *Die Rumänen und ihre Ansprüche*. Wien und Teschen, 1883, 59; idem, *Der Ursprung des Rumänischen*. Wien, 1887: SA. aus den Verhandlungen des VII. Intern. Orientalistischen Congress, 24; idem, *Ethnographie von Ungarn*. Budapest, 1877, 254.

⁷ Ив. Д. Шишманов, *Критиченъ прѣгледъ на въпроса за произхода на прабългаритѣ отъ езиково гледище и етимологиитѣ на името «българинъ»*. Сборник за нар. умотв. XVI—XVII (1900) 745: ровно полстолетия тому назад автор поставил себе задачу написать «обстояна студия върху нравитѣ и обичаитѣ на прабългаритѣ споредъ запазенитѣ извѣстия на източнитѣ и западнитѣ списатели, особено Responsa на папа Николая и съврѣмненния фолклоръ», но, к сожалению, не сделал этого.

⁸ Responsa, XLI = Perels, *ibid.*, p. 582, 38—39: De his autem, qui Christianitatis bonum suscipere rennuunt et idolis immolant vel genua curvant...

⁹ J. Malalae Chronographia, ed. Bonn., p. 432, 5—13; Theophanis Chronographia, ed. De Boor, I, p. 176, 2—9 (ср. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II. Budapest, 1943, 108); Theophylactus, Bulgariae archiep., Historia martyrii XV martyrum. P. Gr., CXXVI, col. 197 (это сведение вряд ли относится исключительно к протоболгарам). Ср. также: В. Бешевлиев, *Гръцки и латински извори за вѣрата на прабългаритѣ*. Изв. на Народ. етногр. музей VIII—IX (1929) 175—177; тот же, *Вѣрата*, 36—37.

¹⁰ L. Niederle, *Život starých Slovanů*. Díl II, sv. 1. V Praze, 1916, 204; idem, *Manuel de l'antiquité slave*, II. Paris, 1926, 156. — Ст. Младенов, *Мнимитѣ фински думи въ българския езикъ*. Сборник Ив. Д. Шишманов. София, 1920, 84—88; тот же, *Вероятни и мними остатъци отъ езика на Аспаруховите българи в новобългарската реч*. Годишник на Соф. унив., ист. фил. XVII (1921) 222—224; idem, *Vestiges de la langue des Protobulgares touraniens d'Asparuch en Bulgarie moderne*. Revue des études slaves I. (1921) 48—50.

это сделали некоторые ученые?¹¹ Надо сказать, что сохранился ряд сведений о почитании идолов у древних славян и, хотя эти сведения уже хорошо известны,¹² упомянем некоторые из них. Так, еп. Титмар (умер 1018 г.) рассказывает о полабских и балтийских славянах, что в одном из их храмов сохранялись «*variae deorum dearumque imagines mirifice insculptae.*» Он добавляет: «*Quot regiones sunt in his partibus, tot templa habentur et simulacra demonum singula ab infidelibus coluntur.*»¹³ В 1114 г. бранденбургский епископ Герберт пишет, что он разрушил среди полабских славян «*multa atque innumerabilia . . . idola . . .*»¹⁴ Гелмольд, который писал между 1164—1168 г., говорит, что существовала «*per universam Slaviam multiplex ydolorum cultura errorque supersticionum . . .*» Далее он указывает «*multiplex ydolatriae modus и ydola, quibus singula oppida redundabant . . .*»¹⁵ В исторических источниках упоминается «идолослужение» и «кумирослужение».¹⁶ Весьма скудны сведения об идолах южных славян. Болгарский епископ Козьма (X в.) говорит против еретиков, утверждая, что они хуже глухих и слепых идолов, потому что эти кумиры, сделанные из камня и из дерева, не видят и не слышат: «Горше бо сѣть кѹмирѣ глѹхѹхъ и слѣпѹхъ. кѹмири бо камѣни и дрѣвѣни сѣште, вѣштию не видѣти ни слышати . . .»¹⁷ Некоторые сведения находятся в службе св. Науму Охридскому, где сказано: «вѣсь просѣщѣніѣ исполненѣ быхѣ, и ко сѣтѹ истинномѹ хрѣта, бѣ же и члѣвѣка, настакилѣ еси во тмѣ неѣдѣніѣ спѣщѣи слаженскѣѣ нарѣды и прелести идолскѣѣ избѣжилѣ еси . . .»¹⁸ Очень любопытны т. н. «каменные бабы», о которых и до сих пор ведется спор между учеными.¹⁹ Если действительно некоторые из них ничто иное, как идолы славянского происхождения,²⁰ то это обстоятельство пролило бы свет

¹¹ G. Fehér, *Les monuments de la culture protobulgare et leurs relations hongroises*. Budapest, 1931, 86; тот же, *Ролята и културата на прабългаритѣ*. София, 1940, 47. — Бешевлиев, *Извори*, 175—177; тот же, *Вѣрата*, 36—37. — Златарски, *История*, 68, который однако говорит вообще об язычниках и не определяет, были ли они протоболгары или же славяне.

¹² См. подробнее Niederle, *ŽSS*, II, 1, 195—204; idem, *Manuel*, II, 154—160.

¹³ C. H. Meyer, *Fontes historiae religionis slavicae*. Berolini, 1931, 10, 2 sqq.; cp. *Die Chronik Thietmar's Bischofs von Merseburg . . . übersetzt von J. C. M. Laurent*, Berlin, 1848, 194, 195; cp. Niederle, *ŽSS*, II, 1, 195/6; idem, *Manuel*, II, 147, 312.

¹⁴ Meyer, ib., p. 24, 9—11; cp. Niederle, *ŽSS*, ib., p. 196 n. 3; idem, *Manuel*, II, 156.

¹⁵ Meyer, ib., p. 44, 3—5; p. 45, 20, 30—31; cp. Niederle, *ŽSS*, ib., 196; idem, *Manuel*, II, 156/7.

¹⁶ Cp. Niederle, *ŽSS*, ib., p. 197 n. 1.

¹⁷ М. Г. Попруженко, *Козма пресвитеръ, болгарскій писателъ X в.* София, 1936, 5, 8 сл.

¹⁸ П. А. Лавров, *Житія св. Наума Охридского и служба ему*. Изв. отд. русск. яз. и слов. XII, 4 (1908) 37.

¹⁹ См. Niederle, *ŽSS*, III, 1 (1921) 654 sqq.; Erw. Wienecke, *Untersuchungen zur Religion der Westslawen*. Leipzig, 1940, 293—299; 174; *Ibn Fadlan's Reisebericht von A. Zeki Validi Togan*. Leipzig, 1939, 139/40, 242.

²⁰ Обыкновенно эти «каменные бабы» считаются идолами или изображениями тюркско-татарского или же монгольского происхождения. Некоторые сомнения высказал Niederle, *ŽSS*, III 1, 656 sqq.; idem, *Manuel*, II, 314 sqq.

на вопрос об идолослужении среди славян. Две такие «каменные бабы» открыты и в Болгарии.²¹ Вспомним, наконец, что известны также идолы некоторых главнейших славянских божеств, как например Перуна.²² Итак, имея все это в виду, можно с осторожностью заключить, что сведение папского ответа о почитании идолов среди болгар 866 г. надлежит связывать не столько с религией протоболгар, сколько с религией славян.

В ответе 62-ом рассказывается о каком-то камне, которому болгары приписывали чудотворные свойства.²³ Уже указано, что почитание камней очень широко распространено среди разных народов.²⁴ Несмотря на это, сообщение папского ответа относили всегда к протоболгарам.²⁵ Однако, сохранился ряд прямых исторических свидетельств о почитании камней у славян.²⁶ Козьма Пражский, напр., живший во второй половине XI и начале XII в., сообщает: *sicut actenus multi villani velut pagani, hic latices seu ignes colit, iste lucos et arbores aut lapides adorat, ille montibus sive collibus litat, alius, que ipse fecit, idola surda et muta rogat et orat, ut domum*

²¹ В с. Ендже (сев.-вост. Болгарии) открыты две «каменные бабы»: см. Г. Фехер, *Мадарский конник. Погребални обичаи на прабългаритѣ*. Изв. на Народ. етногр. музей VI (1926) 88, 91; тот же, *Ролята*, 48 сл., 51, обр. 22—23; 60, обр. 31; тот же, *Облѣклото и оржжето на старата българска войска*. София, 1942, 18, 21, 22, 26, 31 и др.; idem, *Les monuments*, 86—102; Jord. Ivanov, *Le costume des anciens Bulgares. L'art byzantin chez les Slaves. Recueil Uspensky*. Paris, 1930, 327 sqq.: «leur provenance bulgare n'est nullement démontrée»; тот же, *Облѣклото на старитѣ българи*. Родина III, 3 (1941) 6; Д. П. Димитров, Изв. на Бълг. истор. дружество XXII—XXIV (1948) 367 и прим. 2.

²² См. напр. описание, которое дает Лѣтопись по Лаврентьевскому списку (СПб 1872, сс. 77, 17—78, 1): «И нача княжити Володимеръ въ Киевѣ единъ, и постави кумиры на холму внѣ двора теремнаго: Перуна древяна, а главу его сребрену, а усь златъ, и Хърса, Дажьбога, и Стрибога, и Симарыгла, и Мокошь. (И) жряху имъ, наричюще я боги, (и) привожаху сыны своя и дъщери, и жряху бѣсомъ, (и) оскверняху земля требамы своими, и оскверниша кровьюми земля Руска и холмо-тъ...»; ср. V. J. Mansikka, *Die Religion der Ostslaven*, I. Quellen (Helsinki 1922), 38 sqq. — О славянских идолах вообще см. подробнее: Niederle, *ŽSS*, III, 1, 651 sqq.; idem, *Manuel*, II, 312 sqq.; Wienecke, *ibid.*, 66—77, 142 sqq.

²³ Responsa, LXII = Perels, *ibid.*, p. 589, 32—37: Refertis, quod lapis inventus sit apud vos, antequam Christianitatem suscepissetis, de quo, si quisquam ob aliquam infirmitatem quid accipit, solet aliquotiens remedium corpori suo praebere, aliquotiens vero sine profectu remanere. Quod utique etiam de illo lapide quid numquam sumentibus cotidie certum est evenire, videlicet ut alii quidem ab aegritudine sua remedium sanitatis recipiant, alii vero infirmitate tabescant...

²⁴ J. G. Frazer, *Le Rameau d'or*. Edition abrégée. Paris, 1923, 33 sqq. — Бешевлиев, *Извори*, 154; тот же, *Вѣрата*, 11 и прим. 4.

²⁵ Бешевлиев, *Извори*, 153/4; тот же, *Вѣрата*, 10—11; Соколов, указ. соч., 188; Иречек, указ. соч., 162, который перефразирует сведение папского ответа следующим образом: «больному... давали вмѣсто лекарства камешки, которымъ приписывали цѣлебные силы»; Фехер, *Ролята*, 40 сл.; idem, *Les monuments*, 68 sqq.

²⁶ См. Wienecke, *op. cit.*, 42 sqq.

suam et se ipsum regant.²⁷ Другой летописец, именно Гелмольд, сообщает о мекленбургских славянах: «Inhibiti sunt Slavi de cetero iurare in arboribus, fontibus et *lapidibus* . . .»²⁸ Такие же сведения сохранились также относительно русских славян XII века. В одном памятнике сказано: «приступиша къ идоломъ и начаша жрети молнии и грому и солнцу и лунѣ . . . А друзии огнѣви и камению и рѣкамъ и источникомъ и берегынямъ и въ дрова, не токмо же прежде в поганьствѣ, но мнози и нынѣ то творят, а крестьяны ся наричающе . . .»²⁹ В послании новгородского архиепископа Макария (1534 г.) сказано, что «многіе христіане . . . моляцца деи по сквернымъ своимъ молбищомъ древесомъ и каменью по действию діаволу . . .»,³⁰ далее поручается «тѣ скверныя молбища, каменіе и древесна, вездѣ разоряти и истребляти въ конецъ и огнемъ жеши». ³¹ В Никонской летописи сказано (под 1396 г.) об одном из русских просветителей, что он жил «посреди невѣрныхъ чловѣкъ, ни Бога знающихъ, ни закона вѣдających, молящихся идоломъ, солнцу, огню, водѣ, каменію, древію . . .»³² Наконец, автор службы Науму Охридскому пишет: «мисинскыи изыскъ . . . подѣлжима и паче панонъ неразѹмнѣишаа, каменіамъ и древіамъ вѣрѹюще, наѹме есечестне, камн и кашыми слокомъ и проповѣданіемъ wskobодисте лютаго безѣкріа . . .»³³, подтверждая этими словами, что у болгарских славян также существовало почитание камней. Как видно из всех этих данных, точнее будет предположить, что известие папского ответа о почитании камня среди болгар второй половины IX века относится вряд-ли только к протоболгарам,³⁴ а скорее, может быть, к славянам, сведения о которых в этом отношении более многочисленны и прямы.

В связи с языческими верованиями болгарских славян надо указать также известие Феофилакта Охридского (конца XI — начала XII в.). Он сообщает,³⁵ что «болгары» до крещения «не знали имени Христа, но из скифского безумия служили солнцу и месяцу и другим звездам», добавляя, что некоторые приносили жертвы καὶ τοῖς κυσὶ. Когда Феофилакт писал эти строки, давно уже исчезло разграничение между протоболгарами и славянами. Таким образом, его сведения можно отнести с полным правом как к протоболгарам, так и к славянам. Что же касается первой части этого сообщения, надо вспомнить хотя бы некоторые из известий,

²⁷ Meyer, *ibid.*, 18, 20—24; ср. Niederle, *ŽSS*, II 1, p. 29 n. 2.

²⁸ Meyer, *ibid.*, 46, 14—15; ср. Niederle, *ibid.*, p. 30 n. 3.

²⁹ А. И. Пономарев — П. В. Владиміров, *Памятники древне-русской церковно-учительной литературы*, III. СПб, 1897, 237; ср. Mansikka, *op. cit.*, 174.

³⁰ Mansikka, *op. cit.*, 226.

³¹ Mansikka, *op. cit.*, 227.

³² См. Никонская лѣтопись, в: ПСРЛ, XI, 164—165; ср. Niederle, *op. cit.*, II 1, 66.

³³ Лавров, указ. соч., 11; ср. Niederle, *ibid.*, 28—29.

³⁴ Относительно почитания камня у протоболгар Бешевлиев, *Вѣрата*, 10—11, приводит еще «два не толкова сигурни случая», именно некоторые археологические находки.

³⁵ Theophylactus Bulg. archiep., *ibid.*, col. 189; ср. W. Tomaschek: *PWRE*, III (1899), coll. 1044/5.

касающихся славянского культа небесных светил. Уже Прокопий свидетельствует, что славяне почитали одного бога, творца молний и властителя вселенной.³⁶ В указанном «Слове св. Иоанна Златоуста» сообщается,³⁷ что славяне-язычники приносили жертвы «молнии и грому и солнцу и лунѣ». В т. н. «Хождение Богородицы по мукам» (XII в.) сказано, что славяне «забыша Бога и вѣроваша, юже ны бѣ тварь Богъ на работу створилъ, то то они все богы прозваша, солнце и мѣсяцъ, землю и водоу, звѣри и гады».³⁸ Кирилл Туровский (XII в.) в своем слове «На Антипаску въ новую недѣлю» выразил свою радость, что «оуже не нарекутся Богомъ стихия, ни солнце, ни огонь, ни источници, ни дѣреса; отселѣ бо не приемлетъ адъ требы закалаемыхъ отци младенецъ, ни смерть почъсти, преста бо идолослужение, и погубися бѣсовское насилье крестнымъ таиньствомъ».³⁹ В послании митрополита Макария (1534 г.) сказано: «Суть же скверные молбища ихъ лѣсъ и каменіе и рѣки и блата, источники и горы и холми, *солнце и мѣсяцъ и звѣзды* и езера . . .»⁴⁰ В словах Опатовицкого (конца XI — начале XII в.) говорится о чешских славянах: «*Omne statim genus humanum ab illo innumerabilis iniquitatibus inquinatum est et maxime in idolorum cultura, quia obliviscentes domini sui creatoris, alii solem alii luman et sidera colebant, alii flumina et ignes, alii montes et arbores, sicut et adhuc pagani multi faciunt et plurimi etiam in hac terra nostra adorant daemonia et tantummodo christianum nomen habentes, peiores sunt quam pagani*».⁴¹ Византийский писатель Лаоникос Халкокондилис (XV в.) рассказывает, что только незадолго до его времени чехи перестали кланяться солнцу.⁴² Подобные сведения сохранились также относительно поляков.⁴³ Что и южные славяне почитали небесные светила, об этом также свидетельствуют некоторые источники.⁴⁴ С другой стороны, нужно иметь

³⁶ Procopii Opera, ed. Naury, II, p. 357, 15—18.

³⁷ Пономарев-Владимиров, указ. соч., 237; Mansikka, *ibid.*, 174.

³⁸ Mansikka, *ibid.*, 287; Niederle, *ibid.*, p. 28 n. 1.

³⁹ Пономарев, *Памятники*, I. СПб, 1894, 136; Mansikka, *op. cit.*, 302; *cp.* Niederle, *ibid.*, pp. 28, 78 n. 2. *Ср.* Mansikka, *ibid.*, 302 sq. другое слово «О небесныхъ силахъ, чего ради созданъ бысть человекъ на земли», где сказано: «Да сего ради велми завидитъ диаволъ родоу человекъскому и не останетъ, прельщая человекъки, и в тварь прельсти вѣровати, в солнце и в мѣсяцъ и въ звѣзды . . .»

⁴⁰ Mansikka, *op. cit.*, 228; *cp.* Niederle, *op. cit.*, 28.

⁴¹ Meyer, *ibid.*, pp. 20, 36—21, 5; *cp.* Niederle, *op. cit.*, p. 29 n. 3.

⁴² L. Chalcocondylae Historiarum demonstrationes, ed. E. Darkó, II. Budapestini, 1922, p. 124, 12—13; *cp.* Niederle, *op. cit.*, p. 78, n. 5.

⁴³ Meyer, *ibid.*, p. 72, 38 sqq.: «Audiant simplices qui ad novilunium genua flectant et orant, quod in errorem aut incidunt aut de facili incidere possunt, illum qui suasit adorare miliciam celi, non enim adorari debet luna, sol aut celum . . .»

⁴⁴ В похвальном слове Кириллу и Мефодию (гл. VI) сказано: «Сия же свѣтила и прѣславнии отци и оучители тоужо вѣрою оукрашаша сѧ тыже дѣтели съконьчаша. Прѣсѣльника бо быста отчъства своего и пришельца на землю тоужю. Законъ же отъ бога принимаша не своему племени, такоже акраломъ, нѣ языкомъ, нже не разумѣша десница своего ни шоуница, нѣ нмоужо сѧ притѣкнаху, то томоу сѧ порабоушше кланяху сѧ яко богоу-твари, въ творца мѣсто . . .»; см. А. Теодоров-Балан, *Кирилъ и Методи*. I. София, 1920, 122/3; Ив. Гошев, *Светитѣ брата*

в виду, что самые главные славянские божества языческого периода связаны с небесным миром: Перун олицетворял мрачное небо с молниями и громом, а Сварог или Дажбог был божеством блестящего солнца.⁴⁵ Кажется, что следы прежнего культа небесных светил сохранились и до сих пор, как пережиток среди болгарского народа.⁴⁶ Таким образом, можно без преувеличения сказать, что когда охридский архиепископ Феофилакт говорил о культе небесных светил у «болгар», то его слова надо отнести не только к протоболгарам — относительно которых, правда, есть некоторые сведения в этом отношении,⁴⁷ — но и к славянам, даже может быть скорее исключительно к ним. Вторая часть сообщения Феофилакta не так ясна: здесь он говорит о приношении жертв τοῖς κυοί. Что же нужно понимать под этими словами? Переводя их в том смысле, что «болгары» приносили жертвы собакам, надо думать, что собаки были чтимы у них как божества — это толкование, очевидно, неправильно. Напротив, имеются сведения,⁴⁸ что протоболгары приносили своим язы-

Кирилъ и Методий. Материали изъ ръкописитѣ на Синаодалния църковень музей въ София. Годишник на Соф. унив., бог. фак. XV, 3 (1938) 85. — К. Јиречек, *Историја срба*, I. (Београд, 1922, 120) думает, что «мисли се овде на обожавање небеских тела» (ср. Niederle, *ibid.*, 78 п. 6). Неправильно, кажется, предположение, которое высказал Балан, указ. соч., с. 122 прим., что здесь указываются «прѣдставенитѣ въ ЖК X. хазарски подданици иудеи». Очевидно, речь идет о славянах. К сожалению, сведение это очень общее. Более показательно другое известие из глаголического памятника 1452 года, где сказано: «ако ли би се кланал слнцу али мѣсецу али иному створению и чинил молитву, ки то чини, сагрѣша самртно» (см. Јиречек, указ. соч., 120, 119); ср. Mansikka, *op. cit.*, p. 249, п. 2.

⁴⁵ См. подробнее Niederle, *ŽSS*, II 1, 93—105; *idem*, *Manuel*, II, 138—140; ср. L. Leger, *Etudes de mythologie slave*. Nr. 1. *Peroun et Saint Elie*. Paris, 1895; I. Иванов, *Культъ Перуна у южныхъ славянъ*. Изв. Отд. РЯСл VIII, 4 (1904) 140—174; Al. Brückner, *Mitologja słowiańska*. W Krakowie, 1918, 35—49, *pass.*; Mansikka, *op. cit.*, 379—386. Замечательно то, что самое главное божество туранских протоболгар — «Небо» (тюркское Tangri): см. Бешевлиев, *Вѣрата*, 33—35. Очевидно, эта общность основных религиозных верований протоболгар и славян способствовала в большой степени слиянию обоих этнических элементов в болгарском государстве. Относительно Сварога и Дажбога см. подробнее: Niederle, *ibid.*, 105—112; *idem*, *Manuel*, II, 140—142; Brückner, *op. cit.*, 49—74; Mansikka, *op. cit.*, 394.

⁴⁶ См. Д. Маринов, *Жива старина*, I. Руссе, 1891, 7 сл.; тот же, *Народна вѣра и религиозни народни обичаи*. Сборник за народни умотворения и книжнина XXVIII (1914) 10 сл.; Јиречек, указ. соч., I, 120; Н. С. Державин, *История болгар*, I. Москва-Ленинград, 1945, 121 сл.; Niederle, *ibid.*, 78 sqq.

⁴⁷ Относительно астрологических верований протоболгар, в связи с их хронологической системой, см. Я. Тодоров, *Източно-азиатскитъ животински цикльъ отъ гледище на астрологическитѣ вѣрвания*. Годишник на Соф. унив., ист.-фил. фак. XXVII, 8 (1931). К этому укажем очень интересные сведения, которые дает Н. Катанов, *Примѣты и повѣрія Китайского Туркестана, касающіеся явленій природы*. Сборник статей учениковъ проф. барона В. Р. Розена, ко дню двадцатипятилѣтія его первой лекціи 13. ноября 1872—1897. СПб (1897) 29—44.

⁴⁸ Слова εἰσὶ δέ, οἱ καὶ τοῖς κυοῖς θυοῖας προσέφερον. Златарски, *История*, I 1, с. 440, прим. 1, толковал в смысле: «Принасяли жертва и на кучета». Напротив, Б. фон Арним (Български прегледъ II, 1 [1933] 93), думал, что более правильно перевести их: «прина-

ческим божествам — как излюбленную жертву — именно собак. Жертвоприношение посредством убийства собак засвидетельствовано не только относительно протоболгар, но и относительно сродных им народов.⁴⁹ Все же следует признать, что некоторые прямые исторические сведения

сляли ... жертва ... на кучета, а въ сжщность, разбира се, чрезъ кучета»; против этого толкования выступил о. В. Грюмел (Изв. на Бълг. истор. дружество XIV—XV [1937] 83). При этом, Бешевлиев, *Извори*, 165/7; *Вѣрата*, 32—33, 52, 54, считал, что собаки протоболгарские божества. Признавая, что сообщение Феофилакта Охридского не вполне ясно, надо сказать, однако, что по общему смыслу толкование, предложенное Арнимом, кажется самым правильным.

⁴⁹ Бешевлиев, *Извори*, 165/7; *Вѣрата*, 32/3, думает, что в сообщении Феофилакта Охридского указываются, может быть, «две различни племена, отъ които едното е почитало небеснитѣ тѣла, а другото кучетата». По его мнению, первую часть этого сообщения надо отнести, весьма вероятно, к славянам. По поводу византийско-болгарского договора 814/5 года (см. об этом Златарски, *История*, I, 1, с. 299 сл.), Продолжитель Феофана обвиняет императора Льва V (813—820), что он, по примеру языческих протоболгар, употребил, в качестве свидетелей для заключения мирного договора, собак, рассекая их: *κύνας μὲν, καὶ οὗς τὰ ἄνωγα ἔδωκεν ἑαυτοῖς, ἐχούτο μαρτυροῦσι τῶν πρῶτον μόνων καὶ ἀπέναντι* (см. Theophanes Contin., ed. Bonn., p. 31, 16—18). Об этом см. В. Н. Златарски, *Клятва у языческих болгаръ*. Сборник въ честь В. И. Ламанскаго. СПб, 1905, 251—260; тот же, *История*, I, 1. София, 1918, 434—441; против того Г. И. Кацаров, *Клетвата у езическитѣ българи*. Списание на Бълг. акад. наук. III (1912), 113—120. Мне кажется, однако, что указанные слова византийского писателя, по крайней мере во второй части, ничто иное, как парафраза из I *Послание ко Коринт.*, X, 20. Толкование, которое предложил В. Бешевлиев, *Дребни приноси* (Изв. на Бълг. истор. др. XIV—XV [1937] 195—196), в смысле: «кучетата, на които дори безбожнитѣ езичници принасятъ жертва», мне кажется неправильно. Смысл текста, очевидно, тот, что при заключении договора, в качестве свидетелей, взяты собаки и демоны. — В одном письме Николая Мистика к неизвестному адресату (см. Migne, P. Gr., CXI, coll. 264—267) говорится также о заключении какого-то договора с приношением в жертву собак. Б. ф. Арним, *Принасяне кучета въ жертва при царь Симеона* (Български преглед II, 1 [1933] 91—98), относя это письмо к 913/4 г., указывал, что здесь упоминался болгарский языческий обряд времени царя Симеона. Ср. B. v. Arnim, *Die Stellung des Bulgarenfürsten Symeon zum Christentum*. Zeitschr. f. slav. Phil. X (1933) 339—343; O. v. G(üldenstubbbe): *Byzant. Zeitschr.* XXXIV (1934) 202. — P. M(utaščiev): *ibid.* 170. В. Бешевлиев, *Новъ изворъ за вѣрата на първобългаритѣ* (Изв. на Бълг. истор. др. XIII [1933] 176—179); тот же, *Нѣколко бележки къмъ българската история* (Годишник Соф. унив., ист. фил. XXXII, 9 [1936] 19—27) высказал предположение, что письмо относится к периоду до крещения болгар, к 847—849 г. и принадлежит патриарху Игнатию. Ю. Трифонов, *Къмъ въпроса за византийско-български договори съ езически обреди* (Изв. на Бълг. археол. инст. XI, 2 [1938] 263—282), принимая эти предположения, отослал письмо к 852 г. Более правильно F. D(ölger): *Byz. Zeitschr.* XXXVI (1936) 488, предположил, что это письмо надо отнести ко времени после 914 г. Наконец, от. V. Grumel, *Sur les coutumes des anciens Bulgares dans la conclusion des traités* (Изв. на Бълг. археол. инст. XIV—XV [1937] 82—92) доказал — мне кажется, убедительно! — что здесь идет речь о заключении договора между византийцами и печенегамы, посредством Иоанна Богоса, в 916 году, — что и приняла F. D(ölger): *Byz. Zeitschr.* XXXVIII (1938) 232, и В. Бешевлиев, *Вѣрата*, 52—56, 33, прим. 1. Отметим, что выражение «коли кучето» и до сих пор употребляется среди болгар для определение личностей, которые пользуются большим влиянием; ср. К. Й. Иречек, *История на българитѣ. Поправки и добавки*. София, 1939, 55.

говорят о подобном обычае у русских варажского происхождения,⁵⁰ а может быть это существовало и среди славян.⁵¹ Наконец, этот обычай встречается и у самих византийцев IX века,⁵² вероятно не только как языческий пережиток античного периода,⁵³ но скорее как суеверие.⁵⁴ Итак, здесь тоже мы должны воздержаться от всяких решительных заключений.

В 89-ом ответе папа Николай I сообщает, что посланные болгарского князя спросили относительно обычая посвящать божеству *fruges novas*

⁵⁰ Zeki Validi Togan, op. cit., 92: »Ferner brachten sie einen Hahn und ein Hund, töteten sie und warfen sie beide hinein (im Schiffe)...«; ibid., p. 92 n. 8 (Amin Razi): »Zerhauen sie ein Hund in zwei Hälften und werfen sie ihn ins Schiff hinein...«; ibid. 92: »Dann brachten sie einen Hund, schnitten ihn in zwei Hälften und legten ihn ins Schiff...« (Ibn Fadlan). — Cp. Meyer, op. cit., 90. — А. Я. Гаркави, *Сказания мусульманских писателей о славянах и русских*. СПб, 1870, 98.

⁵¹ В связи с указаниями Ибн Фадлана и Амин Рази, вспомним слова, Л. Нидерле, *Быть и культура древних славян* (Прага, 1924, 147): «для арабских писателей „русь“ и славяне, вследствие близких сношений, могли уже не выделяться своими характерными признаками. Поэтому, когда речь идет о русских купцах на Волге или о дружинѣ Святослава, нельзя исключать возможности наличия въ них славянского элемента»; ср. idem, *ŽSS*, I 1 (1911), 420. С другой стороны, в чисто славянских курганах, наряду со скелетами коней, очень часто встречаются также скелеты собак — и это свидетельствует о жертвоприношении собак при похоронах. См. Niederle, *ŽSS*, ibid., 257 sqq., p. 261 n. 4; idem, *Manuel*, II, p. 48 n. 2, 130; тот же, *Быть и культура*, 95, 96, 101. — Относительно жертвоприношения собак при клятве см. R. Lasch, *Der Eid. Seine Entstehung und Beziehung zu Glaube und Brauch der Naturvölker*. Stuttgart, 1908, 50 sqq., 84 sqq.; ср. Кацаров, указ. соч., 117 сл.; Арним, указ. соч., 91; ср. V. Jagić, *Entstehungsgeschichte der altkirchenslavischen Sprache*. Berlin, 1913, 98 sqq.

⁵² См. Φωτίου Ἐπιστολαί, ed. I. N. Balettas (London, 1864), p. 409 ep. 81 (ἀνέπιγραφος): Ἐγγράφη σου ἡ Ὁσιότης περὶ τινῶν μιαινοφάγων· ἡ δὲ αἰτία τῆς μιαινοφασίας ἐστὶ τοιαύτη. Τύμβον Ἑλληνικὸν ἀπὸ τῶν διορύξαι πρὸς ἀνέυρεσιν χρημάτων· ματαιοπονοῦντες δὲ καὶ μηδὲν εὐρίσκοντες, εἶπεν ἕκαστος πρὸς τὸν πλησίον αὐτοῦ, ὅτι, ἐὰν μὴ σφάξωμεν κύνα καὶ ἐκ τῶν κρεῶν αὐτοῦ ἀψώμεθα, οὐ μὴ ἐπιδώσει ἡμῖν ἡ γῆ τὸ ζητούμενον. Αὐτίκα γοῦν ὁ λόγος εἰς ἔργον προέβη. Ἐλθόντες οὖν εἰς αἰσθησιν τῆς ἀπηγορευμένης βρώσεως, τοῖς ποσὶ προσέπεσον τοῦ Ἐπισκόπου, αἰτοῦμενοι ἰατρειάν καὶ λύσιν τοῦ παραπτώματος. Ταῦτα διήγγειλε τὸ γράμμα τῆς σῆς εὐλαβείας... Сведения Фотия очень интересны и заслуживают внимания.

⁵³ Относительно жертвоприношения собак в связи с культом Гекаты или же т. н. Genita Mana и т. д. см. Orth, *Hund*: PWRE, VIII, 1913, col. 2573 sqq. (*Der Hund im Kultus und in der Mythologie*). — Об очистительной жертве см. Titus Livius, XL, 6: caput mediae canis praecisae et pars ad dexteram, cum extis posterior ad laevam viae ponitur; inter hanc divisam hostiam copiae armatae traducuntur... Cp. Orth, ibid., col. 2580: Mit dem Begriffe des H. Opfers als Sühneopfer ist gewiss der seltsame Gebrauch verknüpft, der bei der makedonischen Musterung (Lustration) vor einem Feldzuge geübt wurde: ein H(und) wurde mitten durch gehauen, sein Vorderteil wurde an die rechte, sein Hinterteil an die linke Seite des Weges gelegt. Zwischen den beiden Hälften zog das Heer vorüber... Cp. S. Eitrem, *A Purificatory Rite and Some allied Rites de Passage* (= Symbolae Osloenses, fasc. XXV, 1947, 36—53). Автор приводит различные свидетельства об этом; см. pp. 36—37, 43, 49 и т. д.

⁵⁴ Мне недоступна студия: W. Koppers, *Der Hund in der Mythologie*. Wiener Beiträge zur Kulturgeschichte und Linguistik I (1930) 372 sqq.

et rerum . . . primitias.⁵⁵ Сведение это связывали обыкновенно с бытом протоболгар.⁵⁶ Укажем, однако, несколько параллелизмов из быта болгарского народа и спросим, не составляют ли они пережиток славянского происхождения? Так, среди помачов Родопской области, например, существовал обычай, по которому из муки первых созревших на ниве колосьев делали маленькие кресты, которые подвешивали в защищенном уголке в жилище, как первое жертвоприношение Богу за плодородие. Также из остальной муки, добытой из ржи, пшеницы, кукурузы, ячменя и т. д., делали маленькие хлебы — или же, приготовляя большие хлебы, ломали их — и раздавали соседям и родственникам, как жертвоприношение Богу.⁵⁷ Вообще, жертвоприношение первых плодов (гр. ἀπαρχαί, лат. primitiae)⁵⁸ — языческий обычай, воспринятый церковью — столь широко распространено среди многих народов и славян,⁵⁹ что вовсе неоправдано предположение, что указания папского ответа относятся только к протоболгарам.

Византийские источники сообщают,⁶⁰ что в 813 г. болгарский князь Крум (803—814) совершил жертвоприношение перед стенами Цариграда, принося в жертву «людей и многих животных». Исходя из положения, что это жертвоприношение сделано болгарским государем туранского происхождения, каков был Крум, обыкновенно считается, что обычай приносить в жертву людей и животных надо связать только с религиозными верованиями протоболгар.⁶¹ Однако, вопрос о языческих жертвоприношениях людей и животных у болгар этим вовсе не разрешается.

⁵⁵ Responsa, LXXXIX = Perels, *ibid.*, p. 596, 14.

⁵⁶ Ив. Кинкел, *Стопанската култура на прабългаритѣ*. Годишник на Соф. унив., юрид. фак. XXII (1927) 104; Бешевлиев, *Извори*, 178/9; тот же, *Вѣрата*, 41/2; Fehér, *Les monuments*, 167; Мутафчиев, указ. соч., I, 101.

⁵⁷ См. Ст. Н. Шишков, *Родопскитѣ помаци и следи отъ християнството въ тѣхния битѣ*. Сборник митроп. Максимъ. София, 1931, 11, 12; тот же, *Българо-мохамеданитѣ (помаци)*. Пловдив, 1936, 54.

⁵⁸ См. Stengel, s. v. ἀπαρχαί: PWRE, I (1894), coll. 2666—2668; Eitrem, *op. cit.*, 51 sqq.; *Правилата на св. православна църква съ тълкуванията имъ. Т. I. Правилата на св. Апостоли, на св. I, II, III и IV вселенски събори*. Подъ редакцията и прѣвода на свещ. д-ръ Ст. Цанков . . . София, 1912, 9 сл., апостол. правило III.

⁵⁹ Ср. М. Koumas, Αἱ ἀπαρχαὶ τῶν καρπῶν. Λαογραφία II (1910) 483—484; N. G. Politis, Παράτηρήσεις περὶ τῶν ἐθιμῶν τοῦ θεοῦ καὶ τῆς σπορᾶς. Λαογραφία III (1911) 672—682.

⁶⁰ Scriptor incertus, ed. Bonn., p. 342, 1 sqq.; (Ps.) Symeon Magister, ed. Bonn., p. 612, 8 sqq. О событиях вообще см. Златарски, *История*, I, 1, 270 сл.

⁶¹ P. J. Schafarik, *Slawische Alterthümer*, II (Leipzig, 1844, 167/8): «... Alle diese Gebräuche sind unslawisch». — Бешевлиев, *Извори*, 179 сл.; тот же, *Вѣрата*, 42 сл. Интересно отметить, что Ю. И. Венелин, *Критическія изслѣдованія объ исторіи болгаръ* (Москва, 1849, 21), исходя из своей концепции о происхождении болгар, писал что они «дѣлали жертвоприношенія Перуну, Яровиду и Даждбогу». В том же смысле разрешил вопрос и Д. Иловайскій, *Разысканія о началѣ Руси*. Изд. второе. (Москва, 1882, 199), добавляя: «Да какой же народъ, находившійся на степени варварства, этого не дѣлалъ!» См. также сведения Ибн Фадлана: *Validi Togan*, *op. cit.*, 188 sqq., 236 sqq., 246 sqq. — Ср. E. Mogk, *Die Menschenopfer bei den Germanen*. Abh. d. Sächsischen Gesell. d. Wiss., phil.-hist. Kl. XXVII (1909) 603—643.

Подобный же обычай был не только у протоболгар, но и у славян. В ватиканской рукописи от XIV в., содержащей сочинения Порфирия «Относительно воздержания от употребления мяса животных», на полях рукописи к тексту, где говорится о человеческих жертвоприношениях древних греков, есть приписка, что «болгары» до крещения также делали это, т. е. приносили человеческие жертвы.⁶² Ясно, что для составителя этой приписки обозначение «болгары» вряд ли означало только туранских протоболгар — в XIV веке, когда он писал эту приписку, воспоминание о разграничении между протоболгарами и славянами уже давно померкло. С другой стороны, в сочинении епископа Козьмы рассказывается, что еретики не почитали креста, и добавляется: «кни бо христѣанинѣ не просѣщаютъ съ крестомъ гнѣмъ. кто ли не кеселитъ съ видѣ крѣты на высокихъ мѣстѣхъ стоаща. на нѣхъ же прежде жьрлаху бѣсомъ человекѣци, закаляюще сыны скола и дщери...»⁶³ Очевидно, это не только книжная фраза, заимствованная из Писания,⁶⁴ в духе «interpretationis ecclesiasticae».⁶⁵ Но имел ли Козьма в виду протоболгар или славян, говоря о человеческих жертвоприношениях? Связать его сообщение исключительно с протоболгарами, очевидно, ошибочно.⁶⁶ Что славяне также приносили своим божествам человеческие жертвы, об этом говорят различные исторические источники.⁶⁷ Так, известно сведение русской летописи о человеческих жертвоприношениях киевского князя Владимира до крещения,⁶⁸ как и восклицание Кирилла Туровского,⁶⁹ что, после обращения в христианство, «не приемлеть адъ требы закалаемыхъ отци младенецъ...». Имеются также сведения о человеческих жертвоприношениях у западных славян.⁷⁰ Относи-

⁶² Iv. Dujčev, *Appunti di storia bizantino-bulgara*. Studi bizantini e neoellenici IV (1935) 137—138.

⁶³ Попруженко, *Козма*, с. 8, 6—9; ср. с. XXXIII.

⁶⁴ Ср. Псалми, CV, 37—38; Второзак., XXVIII, 53; Иерем., XIX, 9 и др.

⁶⁵ Ср. Wienecke, *op. cit.*, 23 sqq.

⁶⁶ Iv. Dujčev, *Un nouveau témoignage sur les sacrifices humains chez les Proto-bulgares*. *Studia historico-philologica serdicensia* II (1940) 93—94. — Niederle, *ŽSS*, II 1, p. 237 n. 5; *idem*, *Manuel*, II, p. 160 n. 2, правильно разрешил вопрос, относя это сведение к славянам.

⁶⁷ См. подробнее Niederle, *ŽSS*, *ibid.*, 237 sqq.; *idem*, *Manuel*, II, 150, 160.

⁶⁸ См. Лѣтопись по Лаврентьевскому списку, сс. 77, 1—78, 1; сс. 80, 10—81, 12. Ср. Mansikka, *op. cit.*, 38—50; Niederle, *ŽSS*, *ibid.*, p. 94 n. 1, 238; *idem*, *Manuel*, II, 137, 143.

⁶⁹ Пономарев, указ. соч., I, 136; Mansikka, *op. cit.*, 302.

⁷⁰ J. Długosz: Meyer, *op. cit.*, p. 67, 31—33: «diis suis victimas et hostias de pecoribus et pecudibus, nonnunquam de hominibus in praelio captis offerebant...» Ср. Mansikka, *op. cit.*, p. 119 n. 1; Helmold, I, 52: Meyer, *op. cit.*, p. 44, 11—13: «diis suis hostias de bobus et ovibus, plerique etiam de hominibus Christianis, quorum sanguine deos suos oblectari iactitant...»; *ibid.*, p. 47, 8—10: Inter varia autem libamenta sacerdos nonnunquam hominem Christianum litare solebat, huiusmodi cruore deos omnino delectari iactitans...»; Thietmarus, VI, 25: Meyer, *op. cit.*, p. 10, 33—34: «Hominum ac sanguine pecudum ineffabilis horum furor mitigatur = Die Chronik Thietmars, *ibid.*, p. 195: «der unsägliche Grimm der Götter aber wird durch das Blut von Menschen und Thieren besänftigt». — Ср. Niederle, *op. cit.*, II 1, p. 238 sqq., с другими указаниями.

тельно южных славян пережитком этих жертвоприношений нужно считать, очевидно, широко распространенное предание о замуравливании людей в фундаменте новых построек.⁷¹ Что же касается сообщения византийских источников о приношении в жертву животных, нужно вспомнить, что такие жертвоприношения практиковались у языческих славян.⁷² Прокопий сообщает,⁷³ что славяне приносили в жертву своему верховному богу «волов и другой мелкий скот».

Очень интересное указание 67-го папского ответа, что у болгар этого времени существовал обычай приносить клятву над мечом.⁷⁴ Высказано мнение, что здесь меч исполняет роль фетиша и что в этом надо видеть опять протоболгарский обычай.⁷⁵ Однако едва ли можно предполагать, что обычай этот исключительно туранского происхождения. Напротив, есть сведения о существовании подобного обычая у разных славянских народов: укажем, например, упоминание Козьмы Пражского относительно чехов,⁷⁶ или же — что более показательно относительно смысла подобного обряда! — сведения русской летописи касательно языческих славян и варягов русской земли.⁷⁷ Кажется, бесполезно будет доказывать,

⁷¹ См. подробнее А. П. Стоилов, *Обичай да се вграждат живи хора въ основитѣ на нови сгради*. Периодическо списание LXIII (1903) 179—213; М. Арнаудовъ, *Вградена невѣста*. Сборник за народни умотворения XXXIV (1920); тот же, *Жертва при градежъ*. Изв. на Народн. етногр. музей I, 3—4 (1921) 172—180; Niederle, *ZSS*, *ibid.*, p. 237 п. 6; Dujčev, *Appunti*, 131.

⁷² Niederle, *ZSS*, *ibid.*, 182 sqq.; *idem*, *Manuel*, II, 160.

⁷³ Procopius, *ibid.*, II, p. 357, 17—18.

⁷⁴ Responsa, LXVII = Perels, *ibid.*, p. 591, 5—7: «Perhibetis vos consuetudinem habuisse, quotienscumque aliquem iureiurando pro qualibet re disponebatis obligare, spatham in medium afferre, et per eam iuramentum agebatur...»

⁷⁵ Бешевлиев, *Извори*, 158/9; тот же, *Вѣрата*, 13—14, 43 сл. Фехер, *Облѣклото*, 48; однако Благоев, указ. соч., 10. Ср. также указания, которые дает Дечев, указ. соч., 132, прим. 141.

⁷⁶ Cosmae Pragensis *Chronica Boemorum*, I 10 = Meyer, *ibid.*, p. 19, 6—9: Wlaztislav ... sic est exorsus: «...Teste Marte deo et mea domina Bellona, qui mihi fecit omnia bona, per capulum ensis mei iuro, quem manu teneo, quod pro infantibus eorum catulos canum ponam ad ubera matrum...»

⁷⁷ Очень важны, в этом отношении, как параллель, сведения русской летописи, которые раскрывают смысл клятвы. См. Лѣтопись по Лаврент. списку, к 6415 = 907 г. (договор между русскими и византийцами); указ. изд., 31: «Царь же Леонъ со Олександромъ миръ сотвориша со Олгомъ, имшеся по дань и ротѣ заходивше межы собою, целовавше (сами) крестъ, а Олга водивше на роту, и мужи его по рускому закону кляшася оружьемъ своимъ, и Перуномъ, богомъ своимъ, и Волосомъ, скотьемъ богомъ, и утвердиша миръ...»; ср. Mansikka, *op. cit.*, 30. — См. также о договоре в 6453 = 945 г. (см. указ. изд., 46—47): «...И иже помыслить отъ страны руския разрушити таку любовь, и елико ихъ крещенье прияли суть, да примутъ месть отъ Бога вседержителя..., и елико ихъ есть не крещено, да не имутъ помощи отъ Бога, ни отъ Перуна, да не ущитятся щиты своими, и да постѣчени будутъ мечи своими, отъ стрѣли и отъ иного оружия своего, и да будутъ раби въ весь вѣкъ въ будущий...»; ср. Mansikka, *op. cit.*, 30—31. — Далее сказано (указ. изд., 51—52): «Мы же, елико нашь крестилися есмы, кляхомъся церковью святаго Ильѣ въ сборнѣи церкви, ...а иже преступить се отъ страны нашея,

что указание папского ответа можно отнести одинаково как к прото-болгарам, так и к славянам.

Николай I, в ответе 78-ом, сообщает, что у болгар был обычай при болезни готовить какую-то *ligaturam* и носить ее на шее.⁷⁸ Такие амулеты распространены у разных народов, но все-таки сведение папского ответа связывается опять с бытом протоболгар.⁷⁹ Между тем, употребление амулетов засвидетельствовано также и у славян.⁸⁰ В русских и чешских исторических источниках говорится об этом обычае уже в XI веке.⁸¹ В словах Опатовицкого среди различных «дьявольских дел» указывается и такое — иметь амулеты: «*filacteria habere*»,⁸² причем запрещается употребление их.⁸³ Для этого вида амулетов существуют специальные наиме-

... да заколенъ будетъ своимъ оружемъ. А (некрещеная) Русь да полагають щиты своя и мечъ своѣ наги, обручѣ своѣ и (прочаа) оружья, да клянутъ о всемъ, яже суть написана на хараты сей... Аще ли же кто... преступить ее, еже есть писано на хараты сей, будетъ достоинъ своимъ оружемъ умерети...»; ср. Mansikka, *op. cit.*, 31—32. — См. указ. изд., 52—53: «Игорь... приде на холмъ, где стояше Перунъ, (и) покладаша оружие свое, и щиты и золото, и ходи Игорь ротъ и люди его, елико поганыхъ Руси...»; ср. Mansikka, *op. cit.*, 32. — То же самое указывается относительно мирного договора 971 г.: «Аще ли отъ тѣхъ самѣхъ прежереченыхъ (не) съхранимъ, азъ же и со мною и подо мною, да имѣемъ клятву отъ Бога, ... и да будемъ золоти яко золото, и своимъ оружемъ да исьчени будемъ...»; указ. соч., 71/2; ср. Mansikka, *op. cit.*, 33. По мнению его (*op. cit.*, 38) »weist der Gebrauch, den Eid bei den Waffen zu schwören und dabei namentlich die Hilfe des Donnergottes anzuflehen, gleichfalls auf skandinavische Sitten auf...» Некоторые исследователи уже указали на параллелизм между папским ответом и сведениями русской летописи: см. Иловайский, указ. соч., 197, 423; об этом ср. В. Макушев: ЖМНП, ч. СХСХVI (1878) 277 сл. — М. Н. Тихомиров, *Исторические связи русского народа с южными славянами с древнейших времен до половины XVII в.* Славянский сборник (ОГИЗ, 1947) 139—140; Б. Д. Греков, *Крестьяне на Руси с древнейших времен до XVII века* (Москва-Ленинград, 1946, 88), который думает, что «Русь на заключенном с греками договоре присягает не по-германски, а чисто по-славянски... Германцы при этом обряде вонзали меч в землю». — Напротив, Иречек, *Исторія болгаръ*, 163; Schafarik, *op. cit.*, 175; Hunfalvy, *Ethnographie*, 254, считали сведение папского ответа относящимся к быту протоболгар. Как параллель можно привести также указание в договоре Магюмета II 1446 года: см. Fr. Babinger—Fr. Dölger, *Mehmed's II frühester Staatsvertrag* (1446) (*Orientalia christiana periodica* XV, 3—4 [1949] 234): Ἐγὼ ὁ μέγας αὐθέντης καὶ μέγας ἀμφοῦς... ὁμνῶ... εἰς τὴν ζωὴν τὴν ἐμὴν καὶ εἰς τὸ κεφάλιν μου καὶ εἰς τὸ σπαθίον, τὸ ζώνομαι... Мне недоступна студия: J. Pedersen, *Der Eid bei den Semiten*. Strassburg, 1914.

⁷⁸ Responsa, LXXIX = Perels, *ibid.*, p. 594, 4—5: «Perhibentes, quod moris sit apud vos infirmis ligaturam quandam ob sanitatem recipiendam ferre pendentem sub gutture...»

⁷⁹ Кинкел, указ. соч., 121; Бешевлиев, *Извори*, 155; тот же, *Вѣрата*, 11/2. Об амулета вообще см.: F. Eckstein—J. H. Waszink, *Amulett* (= *Reallexikon für Antike und Christentum*, coll. 397—411); B. Carra de Vaux, *Hama'il, Talismane* (*Encyclopädie des Islams*, II, 1927, 257—259).

⁸⁰ Niederle, *ŽSS*, *ibid.*, 221 sqq.

⁸¹ Niederle, *ibid.*, p. 222 nn. 2—3.

⁸² Meyer, *op. cit.*, p. 22, 34—40.

⁸³ Meyer, *op. cit.*, p. 23, 6—9: «Nullus filacteria aut ligaturas sibi aliquas adpendat, quia quicumque fecerit hoc malum, si non poenitentia subvenierit, perdet baptismi sacramentum...»

нования почти во всех славянских языках,⁸⁴ а уже это одно говорит красноречиво о распространении этих поверий. В данном случае, кажется, в 78-ом ответе мы имеем самое древнее известие об употреблении амулетов среди славян.

В двух ответах, именно в 34-ом и 35-ом, сказано, что болгары соблюдали особые дни и часы для выполнения некоторых деяний.⁸⁵ Предполагают, что здесь говорится о протоболгарском обычае выполнять, перед сражением, некоторые обряды, как например, гадания по внутренностям жертвенных животных и т. д.⁸⁶ Отметим, что имеются параллели славянского происхождения не только в прошлом, но и в настоящем. Известно, что подобно многим другим народам, славяне соблюдали благоприятные и неблагоприятные дни и часы.⁸⁷ Интересно, например, сведение Герборда от 1159 г. относительно западных славян: по его словам, славяне соблюдали определенные дни и часы для своих собраний и для других общих дел.⁸⁸ Любопытно также указание одного польского источника XV века, где упоминаются специальные гадатели: «*aruspices czyassoguszlnyczy, qui dies et horas observant*».⁸⁹ Далее сказано: «*Quatuor genera hominum baptisatorum qui menciuntur se credere in deum... item aruspices szyasszoguschlnyczy, qui dies et horas observant exeundi et revertendi etc... Et ad hoc genus infidelitatis reducitur observatio diei egiptiace et certarum horarum pro mercationibus faciendis et coniugiis sociandis et herbis colligendis et huiusmodi, ut patet in sermone prescripto de sortilegiis, quia talia facientes mortaliter peccant*».⁹⁰ В этом источнике говорится о соблюдении т. н. «египетских часов», — что заслуживает особого внимания. В средние века наименованием «египетские часы» обозначались т. н. «злые дни» — дни, которые приносят, по этому поверию, несчастье человеку и в течение которых он должен остергаться неудач и несчастий. Из народов Востока эти суеверия распространились среди греков и римлян, а потом проникли, как кажется уже в раннем средневековье, и среди славян.⁹¹ В некоторых памятниках древне-болгарской литературы сохранились известия о «злых днях». В т. н. Симеоновом сборнике (в русском списке 1073 года) сказано, между

⁸⁴ О русск. *наюз, навяз*, чешк. *návaz, návaz*, пол. *nawęż*, серб. *навезак* см. подробнее у Niederle, *ŽSS*, *ibid.*, 222.

⁸⁵ *Responsa*, XXXIV = *Perels*, *ibid.*, p. 581, 10—12: «*Praeterea consulitis, si debetis, quando nuntius venerit, ut ad proeliandum pergatur, mox proficisci an sit aliqua dies, in qua non oporteat ad proeliandum exire...*» — *Responsa*, XXXV = *Perels*, *ibid.*, p. 581, 24—25: *Refertis, quod soliti fueritis, quando ad proelium progrediebamini, dies et horas observare...*»

⁸⁶ Бешевлиев, *Извори*, 163/4; тот же, *Вѣрата*, 30—32; Иречек, указ. соч., 163.

⁸⁷ Может быть это было связано с каким-то астрологическим верованием.

⁸⁸ *Meyer*, *ibid.*, p. 26, 31—36.

⁸⁹ *Sermones polonici*: *Meyer*, *ibid.*, p. 71, 13—16.

⁹⁰ *Sermones polonici*: *Meyer*, *ibid.*, pp. 75, 35—76, 10.

⁹¹ См. М. Сперанский, «Злые дни» в приписках Ассеманова евангелия. Македонски преглед VIII, 1 (1932) 45 сл.

прочим, следующее: «априля 30 рѣпы не яждь... Мая 31 поросята не яждь».⁹² В т. н. Ассемановском евангелии, переписанном в Македонии в X—XI веке, есть приписки сделанные в течение XII—XIII веков, где указано с точностью, какие дни данного месяца «злые».⁹³ Наконец, в сборнике из Хлудовской коллекции, который написан в болгарских землях, есть статья: «о вѣрующихъ къ гады и зѣбра и часоу и дна, имающихъ оу добры, оу же злы...», где говорится, что среди христиан были такие люди, которые веровали в подобные суеверия.⁹⁴ Можно предполагать, что здесь отразилось, в некоторой степени, византийское влияние.⁹⁵ Независимо от того, каково было происхождение этих верований, бесспорно, что они нашли распространение и у славян. Они оставили глубокие следы в жизни болгарского народа и до сих пор: он различает «хороший» и «плохой» год, «хороший» и «плохой» месяц, час или день. Так, вторник считается «плохим днем» («чърн вторник»). Таковы же, хотя и в меньшей мере, среда и четверг, тогда как понедельник, пятница, суббота («бяла събота») и воскресенье считаются «хорошими днями». В «плохие дни» не надо начинать никакой работы, потому что эта работа не будет иметь «хорошего и успешного конца». Напротив, все, что человек начинает, замышляет или же пожелает в хорошие дни и часы, исполняется хорошо. Если же дело начинается в «плохой час», оно не имеет успеха и плохо оканчивается.⁹⁶

Болгарские посланные сказали Николаю I, что греки им запрещали посещать бани в среду и пятницу.⁹⁷ Некоторые исследователи думали, что здесь имеются в виду только протоболгары.⁹⁸ Но едва ли единственно возможно такое толкование. Бани были хорошо известны также и славянам — об этом имеются достоверные сведения.⁹⁹ С другой стороны, они

⁹² Сперанский, указ. ст., 47/8.

⁹³ См. подробнее Сперанский, указ. ст., 43 сл.

⁹⁴ Сперанский, указ. ст., 48 сл.

⁹⁵ О греках ср., например: A. Ch. Boutouras, Προλήψεις τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ καὶ ἐμπνεῖα αὐτῶν. Εἰς Ἀθήνας, (1931), 100 sqq.

⁹⁶ См. подробнее Маринов, *Народна вѣра*, 174/6; П. И. Любенов, *Баба Ега или сборникъ отъ различни вѣрвания, народни лѣкувания, магии, баяния и обычаи отъ Кюстендилско*. Търново, 1887, 35. — Относительно подобных верований у восточных славян см. сведения, которые собрал Mansikka, op. cit., 200, 231 («соблюдаютъ дни и часы и времена»), 232 («Поучение къ вѣрующимъ... во злые дни и часы»), 232 прим. 2, 233, 240, 253, 255, 256, 266 («... ни нарицати зла дне»), 267 («О вѣрующихъ... имящихъ дни овы добры, овыя злы»), 268, 270, 276 («и смотреть дней и часовъ»), 278 («кобы всякыя еретическыя о часѣхъ злыхъ и добрыхъ... о днѣхъ лунныхъ»), 316 («иже творять злы дни и часы») и др.

⁹⁷ Responsa, VI = Perels, ibid., p. 572, 13—19: «Porro dicitis, quod affirmant Graeci dicentes, quod nullo modo in quarta et sexta feria balneari debeatis, de quo id nos e contra vobis consulentibus respondemus...»

⁹⁸ Кинкел, указ. соч., 122; Fehér, *Les monuments*, 168; тот же, *Ролята*, 42 сл.

⁹⁹ См. подробнее: Niederle, *ŽSS*, I 1 (1911), 127 sqq., 791/2; idem, *Manuel*, II, 24 sqq.; тот же, *Быть и культура*, 44 сл.

были любимы также подданными византийской империи.¹⁰⁰ Есть, однако, и другая сторона вопроса. Хотя папа Николай I ответил болгарам, что запрещение греков неправильно, все-таки это запрещение, наложенное со стороны греческого духовенства, осталось как суеверие среди болгарского народа и до сих пор. Интересно, что сведение о таком запрещении имеется и в польском историческом источнике,¹⁰¹ а, как известно, обычай этот засвидетельствован и у других народов.¹⁰²

В другом из папских ответов — именно в ответе 35-ом, — указано, что болгары, прежде чем начать сражение, делали какие-то заклинания, производили какие-то игры, пели песни и гадания.¹⁰³ То обстоятельство, что такие действия отличают всякую примитивную религию, должно было бы внушить некоторую осторожность исследователям. И все-таки, это сообщение неизменно относилось только к протоболгарам.¹⁰⁴ Не отрицая, что возможно отнести эти действия к религиозному быту протоболгар, скажем, что подобные сакральные действия известны также и у славян. При том, сведения относительно этого очень многочисленны и категоричны.¹⁰⁵ Гадания перед сражением выполнялись славянами очень часто и самыми различными способами. Так, Прокопий сообщает, что славяне, принося жертвы, совершали гадания.¹⁰⁶ Епископ Титмар рассказывает о гаданиях посредством лошади.¹⁰⁷ Еще подробнее засвидетельствовано это у Герборда (к середине XII в.),¹⁰⁸ а подтверждается и другими историческими источниками.¹⁰⁹ Древние славяне известны как

¹⁰⁰ См. подробнее Ph. Koukoules, *Tà λουτρά κατὰ τοὺς βυζαντινοὺς χρόνους*. Ἑπετηρίς ἐταιρείας βυζαντ. σπουδῶν XI (1935) 192—238.

¹⁰¹ *Sermones polonici* = Meyer, *ibid.*, p. 74, 12—14: «Quidam non balneantur quintis feriis ob reverenciam captivitatis Christi, sed fornicantur, adulterantur, fatui offerunt holocausta que non placent Deo...» Cp. Mansikka, *op. cit.*, 200 (Verehrung des Sonntags, des Mittwochs, des Freitags...). Однако см. официальное греческое распоряжение: L. Petit, *Typikon du monastère de la Kosmosotira près d'Aenos (1152)*. Extrait du «Bulletin de l'Institut. Achéologique Russe à Constantinople» XIII (1908), p. 50, 22—24: «τὰ δέ γε λουτροῦ δεόμενα γύναια οὐκ ἐν ἄλλαις ἡμέραις τοιαῖ τῆς ἐβδομάδος λούεσθαι ἐν τούτῳ βουλόμεθα, ἀλλὰ ταῖς τετράσι μόναις καὶ ταῖς παρασκευαῖς...» Cp. Koukoules, *op. cit.*, p. 216 n. 1.

¹⁰² Cp. Boutouras, *ibid.*, 101, 115, 117.

¹⁰³ *Responsa*, XXXV = Perels, *ibid.*, p. 581, 24—26: «Refertis, quod soliti fueratis, quando in proelium progrediebamini... incantationes et ioca et carmina et nonnulla auguria exercere, et instrui desideratis, quid nunc vobis agendum sit...» Cp. Meyer, *ibid.*, p. 6, 5—16 (= Jac. Coletus, *Illyrici sacri tomus VIII*. Venetiis, 1819, 265 sqq.); Niederle, *ŽSS*, II 1, p. 212; оба связали это сведение с бытом славян.

¹⁰⁴ Бешевлиев, *Извори*, 182—184; тот же, *Върага*, 44 сл.; относительно сообщения, которое дает Joh. Zonaras, *Epit. hist.*, ed Dindorfius, III, p. 263, 12—17, cp. Iv. Dujčev, *Bemerkungen zu byzantinischen Historikern. 2. Zu den Religionsbräuchen der Proto-bulgaren*. Byz. Zeitschr. XLI, 1 (1941) 2; — Иречек, указ. соч., 163.

¹⁰⁵ Niederle, *ŽSS*, II 1, p. 205 sqq.; *idem*, *Manuel*, II, 161 sqq.

¹⁰⁶ Procopius, *ibid.*, pp. 357, 25—358, 1.

¹⁰⁷ Meyer, *ibid.*, p. 10, 15—34.

¹⁰⁸ Meyer, *ibid.*, p. 27, 8—27.

¹⁰⁹ Meyer, *ibid.*, pp. 41, 9—24; 51, 17—52, 2.

страстные любители песен, игр и музыки. Даже после принятия христианства они часто, как свидетельствуют некоторые церковные писатели, предпочитали эти забавы посещению церкви и церковных служб.¹¹⁰ Среди других известий этого рода нужно указать на то, которое сообщил болгарский епископ Козьма: он жалуется, что некоторые из людей предаются ереси, другие разбойничеству, третьи же «въ безаконныа игры...»¹¹¹ Он пишет: «не тако бо сѣтъ хрѣтіане: аще со гусльми и плесканіемъ и пѣсньми бѣсовскими вино пють и срашамъ и сномъ и всякому оучению сотонинѣ вѣрѹють...»¹¹² По его словам, большинство людей предпочитали ити «паче на игры... неже въ цркви». ¹¹³ Кроме этих игр и песен перед сражением, в ответах папы Николая I упоминаются и другие игры. В 47-ом ответе указано, что болгарские посланные спросили, позволяется ли предаваться играм в течение Четырехдесятницы.¹¹⁴ Известие это толкуется как указание на какие-то шаманские игры.¹¹⁵ Однако, вместо того, чтобы связывать это сведение только с религиозными верованиями или же с жизнью протоболгар вообще, не правильнее ли отнести его к быту славянского населения? Засвидетельствовано, что во время т. н. великого поста некоторые славяне устраивали торжества в честь смерти — Марены,¹¹⁶ — сопровождая их играми, или же с т. н. переносением смерти, посредством которого олицетворяли проводы зимней поры и приход весны.¹¹⁷ Особенно замечательны тут сведения, относящиеся к западным славянам, как например решение церковного собора 1366 г.¹¹⁸ и собора 1384 г.¹¹⁹ Нужно привести также свидетельство польского источника XV века.¹²⁰ Трудно сказать с точностью, спрашивали ли болгарские послы

¹¹⁰ Niederle, ŽSS, III 1 (1921), 703 sqq.; idem, *Manuel*, II, 322 sqq. — Ср. Mansikka, *op. cit.*, 107, 111, 214, 258, 317, и др.

¹¹¹ Попруженко, Козма, 67, 19—23.

¹¹² Попруженко, указ. соч., 74, 18—21.

¹¹³ Попруженко, указ. соч., 74, 13—14. — О разных гаданиях болгарского народа см. Сп. Вацов, *Народна метеорология. Сбирка отъ български народни поговорки, пословици, правила и предсказания за времето*. София, 1900.

¹¹⁴ Responsa, XLVII = Perels, *ibid.*, p. 585, 25: *Consulitis, si liceat in quadragesimali tempore iocis vacare...*

¹¹⁵ Бешевлиев, *Извори*, 183 сл.; тот же, *Вѣрата*, 45.

¹¹⁶ Вопрос о существовании богини «Морена» спорен. Известно сообщение Яна Длугоша (XV в.): Meyer, *ibid.*, p. 67, 25—27; p. 69, 8—15: «Quae quidem falsorum deorum, dearumque confractio, demersioque tunc facta, apud nonnullas Polonorum villas, simulacrum Dzyewanae et Marzyanae in longo ligno extollentibus, et in paludes in Dominica Quadragesimae Laetare proicientibus et demergentibus, repraesentatur, renovaturque in hunc diem, nec huius consuetudinis vetustissimae effectus usque modo apud Polonos defluxit.» — Niederle, ŽSS, II 1, p. 251; p. 177; idem, *Manuel*, II, 152, 165: «il n'y avait pas de déesse Marena, au sens où l'entend Długosz». — Отметим, однако, что среди болгар и до сих пор существует клятва: «Да те убие Марена!»

¹¹⁷ Niederle, ŽSS, II 1, pp. 249—252; idem, *Manuel*, II, 165 sqq.; ср. Frazer, *Le Rameau d'or*, 278 sqq.

¹¹⁸ Meyer, *ibid.*, pp. 63, 34—64, 14; ср. Niederle, ŽSS, *ib.*, p. 250 n. 2.

¹¹⁹ Meyer, *ibid.*, p. 64, 15—20; ср. Niederle, *ibid.*, p. 250 n. 2.

¹²⁰ Meyer, *ibid.*, p. 69, 8—15.

папу Николая I о подобных играх, как о языческих обрядах, или они спрашивали только в общем смысле, позволено ли отдаваться в течение великого поста играм и веселию? Может быть, что в таком же смысле они спросили, позволено ли жениться и устраивать угощения в этот период.¹²¹ Во всяком случае, эти параллелизмы со славянскими обычаями предупреждают очень настойчиво исследователя, чтобы он не относил с излишней торопливостью эти сведения только к протоболгарам, вместо того чтобы отыскать параллелизмы в области славянских верований.

В папских ответах есть также некоторые сведения, относящиеся к быту болгар, и они, как мне кажется, еще не объяснены удовлетворительно. В ответе 51-ом, например, сказано, что посланные Бориса I-го спросили, позволено ли иметь одновременно двух жен, а если не позволено, то что нужно делать человеку, у которого имеются две жены.¹²² Из этого можем заключить, что в это время среди болгар существовало многоженство, по крайней мере в форме бигамии. Согласно другому сведению,¹²³ у болгарского князя Крума было много жен и наложниц. Правильно ли отнести известие папского ответа только к протоболгарам? Действительно, так сделали некоторые исследователи болгарской древности.¹²⁴ Нужно признать, однако, что обычаи государя не всегда показательны для народного быта. Но вряд ли правильно относить эти сведения о бигамии только к протоболгарам. Известно, что полигамия очень распространена у славян, и об этом есть много указаний, которые едва ли нужно приводить здесь.¹²⁵ К браку относится и другое известие из отве-

¹²¹ Responsa, XLVIII = Perels, *ibid.*, p. 586, 3—4; ср. Dujčev, *Die Responsa*, 353.

¹²² Responsa, LI = Perels, *ibid.*, p. 586, 26—27: «Si liceat uno tempore habere duas uxores, exquiritis; quod, si non licet, scire cupitis, apud quem inventum fuerit, quid exinde facere debeatis...»

¹²³ (Ps.) Symeon Magister, *ibid.*, p. 612, 3—12. — Относительно слова *παλλαγίδες* ср. Бешевлиев, *Извори*, 181/2; тот же, *Вѣрата*, 48, прим. 8. — Г. Баласчев, *Бѣлѣжки върху веществената култура на старо-българското ханство* (София, 1902, 53) думал, что это «служительки на религиозниѣ церемонии».

¹²⁴ Иречек, *Исторія*, 161/2; Кинкел, указ. соч., 121; В. Бешевлиев, *Паралели*. Изв. на Бѣлг. истор. др. XIV—XV (1937) 74; тот же, *Вѣрата*, 48, прим. 8; Мутафчиев, *История*, I, 100, который однако указал, что многоженство существовало также и у славян. — Schafarik, *ibid.*, 168: «Auch die Vielweiberei und die Sitte in den Kirchen den Turban aufzubehalten u. s. w. sprechen gegen die Slawicität der Bulgaren». — Благоев, указ. соч., 9.

¹²⁵ Niederle, *ZSS*, I 1, p. 98 sqq.; p. 99 n. 4: «U Bulgarû (slov.?) máme doklady z doby Borisovy v Odpovědích pap. Mikuláše I. čl. 51...»; *idem*, *Manuel*, II, 17 sqq.; тот же, *Быть и культура*, 34 сл. Относительно болгар см. также указания, которые дает С. С. Бобчев, *История на старобългарското право*. София, 1910, 451/2; некоторые, правда, неубедительны. Ср. также рассуждения Иловайского (указ. соч., I. 200); Макушев, указ. ст., 277. Niederle, *Manuel*, II, p. 18 n. 5, пользуясь изданием Козмы у М. Г. Попруженко, *Св. Козмы пресвитера слово на еретики и поучение отъ божественныхъ книгъ* (1907), с. 66: «деженищиса запощѣдаю...», подтверждает сведения относительно бигамии у болгар. Однако, это место текста очевидно испорчено: см. Попруженко, *Козма*, с. 61, 8—9:

«Я ѡженѣннымъ сѧ запрѣщаю не азъ но гъ. женѣ ѡ мужѧ не ѡлѣчати...», что ничто иное как дословная цитата из I Послан. ко Коринт., VII, 10.

тов Николая I, именно, что болгары спрашивали, позволено ли в будущем давать своим супругам, как и раньше, в качестве приданого, золото, серебро, волов, лошадей и другие вещи.¹²⁶ Безоговорочно это сведение опять относили на счет протоболгар.¹²⁷ Но какая же здесь разница, например, с приданым, которое давалось у византийцев?¹²⁸ В действительности, весьма вероятно, что и в этом случае мы имеем ничто иное, как сведение о славянах: о них тоже известно, что они давали подобное приданое.¹²⁹

Очень интересно сообщение 33-го ответа о том, что во времена язычества болгары имели боевым знаменем лошадиный хвост.¹³⁰ Все исследователи связывали это известие исключительно с бытом протоболгар, — относительно которых, правда, известно, что у них существовал особый культ лошадей¹³¹ — и из этого делали самые крайние выводы об их этническом происхождении.¹³² Правда, подобный обычай был у народов тюркского происхождения: у них были специальные названия, как *mundžuk*, *bunčuk*, *tugh*.¹³³ Положительно ещё не установлено, какого про-

¹²⁶ Responsa. XLIX = Perels, *ibid.*, p. 586, 6—7: «Praeterea sciscitamine, si licet exhibere vobis quemadmodum prius in dotem coniugibus vestris aurum, argentum, boves, equos et cetera...»

¹²⁷ Иречек, *История*, 162; Благоев, указ. соч., 78 сл.; Кинкел, указ. соч., 104, 121; Fehér, *Les monuments*, 168. — Ср. Joan. Chrys. Jaroš, *Impedimenta matrimonialia apud Bulgaros unitos*. Olomucii, 1939, 73, pass.

¹²⁸ См. вообще Ph. Koukoules, Συμβολή εἰς τὸ περὶ τοῦ γάμου παρὰ τοῖς βυζαντινοῖς κεφαλαῖον. Ἑπετηρίς ἐταιρείας βυζαντ. σπουδῶν II (1925) 3—41; III (1926) 3—27.

¹²⁹ Ср. Niederle, *ZSS*, I 1, p. 74; тот же, *Быть и культура*, 27.

¹³⁰ Responsa, XXXIII = Perels, *ibid.*, p. 580, 25—26: «Quando proelium inire soliti eratis, indicatis vos hactenus in signo militari caudam equi portasse, et sciscitamine, quid nunc vice illius portare debeatis...»

¹³¹ См. Гаркави, *Сказания*, 126, сведение Ал-Масуди о т. н. «бурджане»; ср. Мутафчиев, указ. соч., 104. См. также Responsa, XL = Perels, *ibid.*, p. 582, 18—21.

¹³² Hunfalvy, *Ethnographie*, 254; Tomasczek, *Bulgaroi*: PWRE, III (1899), col. 1044: «ein Roßschweif (türk. *tugh*) galt als Banner»; мне недоступны рецензии того-же автора в: *Zeitsch. für die österreichischen Gymnasien* XXVIII (1877) 674—686; XXIII (1872) 141—157; ср. Шишманов, указ. соч., 58, 69 прим. 1. — Ср. также H. Vámbéry, *Der Ursprung der Magyaren*. Leipzig, 1882, 56: «An das Türkenthum erinnern ferner: das Schwören beim nackten Schwerte...; der Gebrauch des Roßschweifes als Fahne...» Иречек, указ. соч., 163; Соколов, указ. соч., 188; Иловайский, указ. соч., 197, однако отмечает, что «знамена или стяги съ конским хвостомъ — столь свойственные народу, недавно вышедшему изъ кочеваго, конного быта»; Макушев, указ. ст., 277, ответил, что «не удастся доказать, что у славянъ... употреблялся конскій хвостъ (бунчукъ) вмѣсто знамени...» — См. еще: Кинкел, указ. соч., 122, 123; Бешевлиев, *Извори*, 159—160; тот же, *Bǝrata*, 15—17; Fehér, *Les monuments*, 105; тот же, *Ролята*, 56.

¹³³ Ch. Huart, *Tugh* (= *Encyclopaedie des Islams*, IV, 1934, 888); «Tugh Schwanz eines Yak, später durch einen Pferdeschwanz ersetzt, der an einem oft von einem Halbmond gekrönten Schaft befestigt wurde, und so als Standarte, als Zeichen zur Wieder- versammlung der Truppen diente...» Ср. J. Deny, *Sandjak* (= *ibidem*, IV, 159): Ist es schwer zu bestimmen, wie die allerersten türkischen Sandjak's ausgesehen haben... Waren es Stangen mit einem Roßschweif darauf..., oder waren es von jeher richtige Fahnen?... — Fr. Miklosich, *Die türkischen Elemente in den südost- und osteuropäi*

исхождения этот обычай. Можно только отметить, что подобное знамя из лошадиного хвоста употреблялось также у русских: русская летопись упоминает т. н. «челку стяговую», т. е. знамя из лошадиного хвоста.¹³⁴ То же самое упоминается и в «Слове о полку Игореве».¹³⁵ Был ли этот обычай общий для тюркских народов и русских славян, или русские славяне заимствовали его от народов тюркского происхождения, или же обратно — это трудно установить. По крайней мере, можно предполагать, что, если он является для русских славян только заимствованием от народов тюркского происхождения, то это заимствование сделано в очень раннюю эпоху. В таком случае, не существовал ли этот обычай также и у болгарских славян IX века? — Вопрос пока остается открытым. Однако отметим только то, что безоговорочно относить сообщение папского

schen Sprachen. Denkschriften d. k. Akad. Wiss., phil.-hist. Cl., XXXV (1885) 179: «tug ... Schwanz, Roßschweif als Feldzeichen»; ibidem XXXVII (1889) 83: «mëndžuk ... türk. bundžuk, russ. bunčug queue de cheval; toug, touc, étandard turc à queue de cheval ...»; ibid. XXXVIII (1890) 58: tug; ibid. 173: mondžuk: bunčuk; 186: tug.

¹³⁴ См. Летопись по Лаврент. сп., к 6677 = 1169 г., указ. изд., 342, 3—4: «и бысть съча зла, и потяша стяговника нашего и челку стяговую сторгоша с стяга...» — Ср. И. И. Срезневский, *Материалы для словаря древне-русского языка по письменным памятникам*, III. СПб, 1903, кол. 1487: «челка = чолка — кисть на знамени, бунчук». — Ср. Niederle, *Život star. Slov.*, III, 1921, 496: «... na byzantských miniaturách letopisu Manassesova (ruk. ze XIV. stol.), znázorňujících boje Rusů a Bulharů z doby Svjatoslavovy, mají Rusové i Bulhaři v rukou trouby a praporce na kopcích, mezi nimiž je několikrát viděti jakýsi odznak s ohonem. Takový ohon, patrně koňský, slul *čelka* nebo *čolka* a strhnouti jej s praporce bylo velkou poňanou». Здесь Нидерле указал на миниатюры из Манассиевой летописи, которые изданы: В. В. Стасов, *Миниатюры некоторых рукописей византийских, болгарских, русских, джагатайских и персидских*. СПб, 1902, 73, табл. III, и в: Сборник за народни умотворения V (1891) 245 (вм. табл. к сс. 256—257). См. Б. Филов, *Миниатюры в Манассиевата хроника в Ватиканската библиотека*. София, 1927, 72—74, табл. XXXV—XXXVI, XLIV. К миниатюре XXXV Филов, указ. соч., 72, заметил только, что «надъ главитъ на конницитъ [русского князя Святослава] стърчи виолетово знаме съ червени крайща, украсено на върха съ голѣма червена китка». В действительности, именно это и есть «чолка», как правильно заметил еще Нидерле. Может быть также и в табл. XXXVI, где изображен Святослав, нужно видеть в его руке другое изображение «чолки». Филов, указ. соч., 73, отметил, что Святослав имеет «въ дѣсна (си ржка) — червено копие, украсено съ червена превръзка съ две висулки»; ср. с. 74 относительно другого изображения Святослава. Ср. еще Niederle, *Manuel*, II, p. 272 n. 3: «la queue de cheval du drapeau des Polovtses ou des Russes portait le nom de челка, чолка», Изображение чолки см. также у N. P. Kondakov, *Les costumes orientaux à la Cour byzantine. Byzantion I* (1924) 29 («le bountchouk surmonté d'une queue de cheval»), fig. 12.

¹³⁵ См. последнее издание текста у А. С. Орлов, *Слово о полку Игореве. Второе доп. изд.* Москва-Ленинград, 1946, 68: «Чрьлень стягъ, бѣла хорюговъ, чрьлена чолка, сребрено стружие храброму Святъславличю»; ср. 80 перевод: «Красный стяг с белой хорюговью, красная челка на серебряном древке — храброму Святославличю». Ср. также: Б. М. Волин — Д. Н. Ушаков, *Толковый словарь русского языка*, IV. Москва, 1940, кол. 1288: «чолка... 1. Прядь гривы, чуб у лошади между ушами, на лбу... 3. В древней Руси — знамя, значок на знамени». Miklosich, *Lexicon paleoslov. s. v. чѣлка*: ... pannus arbor alligatus, чѣлка стяговая..., неудовлетворительное объяснение.

ответа к протоболгарам является произвольным или же, по крайней мере, неосторожным.

Долгое время между учеными велись споры относительно известия 59-го папского ответа, где сказано, что болгары употребляли т. н. *femoralia*.¹³⁶ Большинство ученых предполагало, что здесь упоминается одна из самых характерных особенностей быта протоболгар.¹³⁷ Латинское слово *femoralia*, употребленное в папском ответе, нужно связать с той частью платья, которая у славян обозначалась тремя наименованиями: «гати» («гащи»),¹³⁸ «ногавицы»¹³⁹ и «шаровары».¹⁴⁰ Если эти три наименования старинного происхождения и общие на всех славянских

¹³⁶ Responsa, LIX = Perels, *ibid.*, p. 588, 26—44: «Quod de femoralibus sciscitamine, supervacuum esse putamus... dicimus, quoniam in libris nostris iussa sunt femoralia fieri, non ut his mulieres uterentur, sed viri. Nunc autem, ut, quemadmodum a veteri ad novum transistis hominem, ita de priori consuetudine ad morem nostrum per omnia transeatis, facite; sin autem, quod placet agite. Nam sive vos sive feminae vestrae sive deponatis sive induatis femoralia, nec saluti officit nec ad virtutum vestrarum proficit incrementum...»

¹³⁷ Гильфердинг, указ. соч., 83: «исподнее платье». Произвольно толковал слова папского ответа Иречек, указ. соч., 162, который писал: «касательно одежды передают намъ, что мужчины и женщины носили широкие брюки»; ср. с. 56. — Иловайский, указ. соч., 197: «широкие шаровары»; Благоев, указ. соч., 7: «долни гащи»; Кинкель, указ. соч., 121: «шалвари». — В. Н. Златарски, *Извѣстието на Ибрахима ибн-Якуба за българитѣ отъ 965 г.* (Списание на Бълг. акад. наук. XXII, 12 (1920) 77, прим. 1) пишет: «Дали гащитѣ..., за които Борисъ питалъ папата..., сж били тѣсни или широки, не може да се установи. Отъ съдържанието на папския отговоръ може само да се разбере, че Борисъ питалъ, позволява ли се и на женитѣ да носятъ гащи». — Дечев, указ. соч., 87: «гащитѣ»; ср. и с. 131, прим. 130. — Ivanov, *Le costume des anciens Bulgares*, 332: «Le pantalon (femoralia), comme vêtement des deux sexes, chez les Bulgares païens, est mentionné parmi les «Réponses du pape au roi Boris» (Respon. LIX). La forme en est attestée par les miniatures, par les statues d'Endjè. Le pantalon bulgare est toujours étroit, collant et descend jusqu'aux pieds; il rappelle de près les «benevreci» des Bulgares d'aujourd'hui aux environs de Sofia...»; — *cp. idem, Le costume des rois païens bulgares d'après un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Madrid*, Paris, 1925: Extrait des Procès-verbaux et mémoires du congrès international des bibliothécaires et des bibliophiles. Paris, 1923, 6, 8; тот же, *Облѣклото*, 11: «гащи». — Фехеръ, *Облѣклото*, 22.

¹³⁸ См. подробнее Niederle, *ŽSS*, I, 440 sqq.; 440 n. 4; *idem, Manuel*, II, 69; тот же, *Быть и культура*, 157 сл. Ср. также Ст. Л. Костов, *Останки отъ старото славянско облѣкло въ България*. Сборник на IV Конгресъ на славянскитѣ географи и етнографи въ София 1936. София, 1938, 326 сл.): «общо славянско название... днесъ у насъ означава дълги тънки платини гащи».

¹³⁹ Niederle, *ŽSS*, I, p. 441, n. 1; *idem, Manuel*, II, 69; тот же, *Быть и культура*, 157 сл.

¹⁴⁰ Ср. Niederle, *ŽSS*, I, 441 sqq.; *idem, Manuel*, II, 69; Miklosich, *Die türkischen Elemente*, II, 164: «Pumphosen, Pluderhosen»; Nachtrag, *ibid.* XXXVIII (1890) 40; ср. Th. Korsch: *Archiv für slavische Phil.* IX (1886) 671: «ein Theil der Entlehnung ist älter als das türk...»; Z. Validi Togan, *op. cit.*, 240. Нидерле, *Быть и культура*, 157 сл.: «название шаровары также древнее, общеславянское, но заимствованное, вѣроятно, изъ иранскихъ языковъ» «для широкихъ штановъ»; ср. еще с. 147. «Самый терминъ шаровары — добавляет Нидерле, указ. соч. 158 — распространенъ по всему славянству, указывая, что этотъ родъ широкихъ штановъ былъ извѣстенъ и другимъ славянамъ».

языках, то одно это уже указывает, что славянам с древней эпохи было известно употребление соответствующей одежды. Прокопий сообщает,¹⁴¹ что славяне употребляли т. н. ἀναξυρίδες. Может быть, что слово femoralia папского ответа ничто иное, как перевод греческого слова ἀναξυρίδες, употребленного в греческом тексте болгарских вопросов. Но «брюки» употреблялись также и у византийцев.¹⁴² Для нас почти безразлично, будем ли переводить латинское слово femoralia как обозначение «узких штанов» или же «широких штанов», т. е. шаровар: одни и другие были вполне характерны для славян.¹⁴³

В тесной связи с этим укажем также сообщение другого папского ответа, именно 66-го ответа, где говорится об употреблении, как головного убора, т. н. ligatura lintei.¹⁴⁴ Исследователи считали, почти единодушно,

¹⁴¹ Procopius, *ibid.*, p. 358, 7—10. Cp. Mau, s. v. ἀναξυρίδες: PWRE, I. 1894, coll. 2100/1: «Der Name persisch σαράβακα... Die Hosen (bracae) der nördlichen Völker waren... sackenartig weit... und am Knochel zugebunden... Doch wurden spätestens zur Zeit des Traian kurze, wenig über die Kniee reichende Hosen üblich... Diese konnten femoralia oder feminalia heißen...» Cp. G. Lafaye: Daremberg-Saglio, *Dictionnaire*, II (1896), 981/2; E. Saglio: *ibid.*, I (1873), 746—747, s. v. bracae, braccæ. — A. S. Arbanitopoulos: Μεγάλη Ἑλλην. Ἑγκυκλ. IV (1928) 542/3, s. v. — который указывает, что для наименования этих штанов употребляется в греческом языке также и слово «шаровары». Cp. еще: S. B. Kougeas, Λαογραφία, IV (1912/3) 252. — Niederle, ZSS, I, 420, 439, 441 n. 2, pass.; idem, *Manuel*, II, 64; тот же, *Быть и культура*, 156/7: «Согласно известию Прокопия, штаны у славян доходили до начала бедер (собственно до μέχρι ἐς τὰ αἰδοῖα), гдѣ они держались стянутые кускомъ ткани, веревкой или ремнемъ, а внизу были завязаны, чаще всего, надъ ладыжками...». По другому известию Прокопия (см. Procopius, *Anecdota*, ed. H., pp. 45, 18—46, 2) византийцы во времена Юстиниана I заимствовали ἀναξυρίδας от гуннов, — что вряд ли правильно, так как эти штаны употреблялись уже раньше. Может быть, однако, здесь упоминается какая-то разновидность, заимствованная у гуннов. Наконец, упомянем также интересное и, кажется, правильное рассуждение Ст. Костова, указ. ст., 328/9: «бевеверицѣ на нашитѣ бѣлодрешковци... тѣсно прилепнали о краката, и до днесъ запазватъ типичния признакъ на старитѣ славянски гащи, за които Прокопий (VI в.) споменава, именно, че тѣ не достигатъ до кръста, а се запазватъ по-долу около тазовитѣ кости. Тѣ сж тѣкмо старитѣ славянски ногавици — крачоли, добре известни на южнитѣ и западни славяни...», с другими указаниями, относительно имени «бевеверици»; ср. также Ст. Младенов, *Етимологически и правописенъ речникъ на българския книжовенъ езикъ* (София, 1941, 27): «...рус. ...брюки». — Мутафчиев, указ. соч. 106, пишет: «дълги тѣсни гащи, прилични на днешнитѣ шопски бевеверици».

¹⁴² Cp. N. G. Politis: Λαογραφία I (1909) 661 sqq.; J. Ebersolt, *Les arts somptuaires de Byzance*. Paris, 1923, 38 sqq., 44 fig. 14; p. 142; ср. здесь прим. 140.

¹⁴³ Cp. Niederle, ZSS, I, 442; idem, *Manuel*, II, 69; тот же, *Быть и культура*, 158, который считает, что «изъ отвѣта папы Николая I въ 866 г. видно, что, по примѣру волжскихъ болгаръ (?) шаровары «носили и балканские славяне». Иречек, *Исторія*, 191, переводит: «брюки». Укажем, что у болгар и до сих пор употребляются т. н. «потири». Заслуживаетъ внимания указание Ибн-Якуба, что болгары, которых он видел, носили «узкие одежды» (см. Златарски, *Извѣстieto*, 68, 76). Мне недоступны: Т. Kowalski, *Relacja Ibrahima ibn Jakuba z podróży do krajów słowiańskich w przekazie Al-Bekriego*. Kraków, 1946; J. Widajewicz, *Studia nad relacją o słowianach Ibrahima ibn Jakuba*. Kraków, 1946.

¹⁴⁴ Responsa, LXVI = Perels, *ibid.*, p. 590, 42—43: «Graecos prohibere vos asseritis cum ligatura lintei, quam in capite gestatis, ecclesiam intrare...»

что этим словом указывается на т. н. чалму (turban), столь характерную для мусульманских народов.¹⁴⁵ Только некоторые ученые переводили слово *ligatura lintei* как «повязка», но и ограничивались этим.¹⁴⁶ Забывали, однако, что нечто подобное или то же самое существовало в одеянии других народов, например у византийцев, где оно известно под разными наименованиями: φακεώλις, φακεώλιον и т. д.¹⁴⁷ Сохранились, хотя

¹⁴⁵ Schafarik, op. cit., 168; Hunfalvy, *Ethnographie*, 254: «einen Turban aus Linnen trugen, was ebenso almagyarische wie türkische Sitte gewesen»; Ch.-J. Hefele, *Histoire des conciles*, V. Paris, 1870, 568: «des bandelettes de lin... (turbans)»; J. B. Bury, *A History of the Eastern Roman Empire from the Fall of Irene to the Accession of Basil I.* London, 1912, p. 390 n. 1; Ivanov, *Le costume des anciens Bulgares*, 330; Иречекъ, *Исторія*, 162; Кинкел, указ. соч., 121; Благоев, указ. соч., 10 («чалма»); 17. Ср. Гильфердинг, указ. соч. 81: «съ полотняную повязкою», добавляя (прим. 6): «чалма». Иванов, *Облѣклото*, 8 сл.: «чалмитъ».

¹⁴⁶ Соколов, указ. соч., 188: «въ повязкахъ (шапкахъ)»; Бешевлиев, *Извори*, 162/3: «врѣзка отъ лененъ платъ»; Дечев, указ. соч., 95: «повезка отъ лененъ платъ»; ср. с. 132, прим. 140; Мутафчиев, указ. соч., 106: «лека повезка, нѣщо като днешнитѣ арнаутски кепета»; Иловайскій, указ. соч., 425/6: «турбаны или чалмы... буквально: полотняная повязка»; ср. с. 200; к этому, однако, ср. Макушев, указ. соч., 277. Не выяснил вопрос также и Fehér, *Les monuments*, 94—95: «les bandes de toile»; p. 96: «un turban de toile (ou de feutre)»; ср. тот же, *Облѣклото*, 28: «повезка отъ лененъ платъ»; с. 29: «повезка отъ лененъ платъ, т. е. турбанъ, кепе»; с. 34; тот же, *Ролята*, 146, 147, 8.

¹⁴⁷ См. обильные указания, которые дает Du Cange, Gloss. gr., s. v. φακεώλιον, φακιόλιον, φακεόλιον, φακεωλῖς: «Fascia qua caput involvebant olim Saraceni, atque adeo Graeci ipsi Byzantini, ut hodie Turci... Glossae mss. ad Plutum Aristophanis ἡμιτύβιον, λινούν τι φακιόλιον...» Ibidem: «φάκελος δὲ ὁ δεσμός, ἀφ' οὗ καὶ φακιόλιον· φάκα γὰρ περὶ Ῥωμαίους τὰ δέσμα... φακιόλιον fuerit capitis καλύπτρα, complicatum scilicet, seu potius circa caput convolutum... Tulipantum est lineum illud tegmen, quo capita Turci candidis involvere spiris solent. Graeci nunc φακιόλιον... Φακεωλῖς tiara est... turcicae persimilis, qua caput velut zona vel cingulo circumcingitur...» — Ср. Theophanes, *Chronographia*, ed. De Boor, I, p. 244, 24—25: «ἐν δὲ τῇ κεφαλῇ αὐτοῦ λινόχρυσον φακιόλιν ἐσφενδονισμένον» = Anastas. Bibliothec., II, p. 150, 26: «in capite autem pannum gemmatum habentem...»; ibid., 776: ἐσφενδονισμένον = tortum; p. 786: φακιόλιν = fascia. Ср. Du Cange, ibid.: «Ubi videre licet φακιόλιον nihil aliud esse quam fasciolam circa caput convolutam...» Ср. Theophanes, ibid., I, p. 112, 8: Σαλοφακιάλος; p. 125, 24, 26; p. 128, 27—28. — Ср. Achmetis *Oneirocriticon*, rec. Fr. Drexl (Leipzig, 1925), p. 175, 14 sqq.: φακεόλιον = Drexl: Byz. Zeitschr. XXX (1929—1930) 113: turban; Achmetis *Oneir.*, p. 175, 14: φορεῖν φακεόλιον = Byz. Zeitschr., ib., 113: être gratifié d'une tiare(?); ibid., p. 175, 20: φακεόλιον = ibid., 113: tiare(?). — Palladius, *Histoire Lausaque*. Ed. A. Lucot. Paris, 1912, 34: οὐκ ὁθόνην ἐφόρεσεν ἐκτός φακιόλιον = ibid., p. 35: «il ne porta point de linge, excepté une bandeau de tête»; ibid., p. 35 n. 2. — Ср. Michel Psellos, *Chronographie*, ed. E. Renauld, II. Paris, 1928, p. 94, ch. XX, 9—10: ἀναδεσμοῦνται ταινίας τὰς κεφαλὰς = «ils nouent des bandelettes autour de leur tête». В эпоху упадка византийской империи φακεωλῖς носили некоторые из самых важнейших сановников, как это свидетельствует (Ps.) Codini *Curopolatae De officialibus palatii Cpolitani*, ed. I. Bekker, p. 22, 14: за λογοθέτης τοῦ δρόμου пишет: φακεωλῖδα δὲ φορεῖ οὗτος...; также ὁ πρωτοασκηκρῆτης (ib., 22, 20), ὁ μυστικός (ib., 23, 3), ὁ λογοθέτης τῶν οἰκειακῶν (ib., 24, 5), ὁ μέγας λογαριαστής (ib., 24, 7—8), ὁ ἐπὶ τῶν δεήσεων (ib., 24, 12), ὁ λογοθέτης τοῦ στρατιωτικοῦ (ib., 24, 19), ὁ λογοθέτης τῶν ἀγγελῶν (ib., 25, 3); ср. также ib., p. 47, 15—16. Наконец, сам император носил этот убор: περιπατεῖ ὁ βασιλεὺς... φορῶν... φακεώλιον (ib., p. 70, 1—2; ср. pp. 50, 18—51, 3). Ср. еще pp. 53, 19—54, 1 относительно персов: ὦν δὲ οἱ κραιτά

и более позднего периода, изображения этого головного убора византийцев.¹⁴⁸ Предполагается, что этот убор происходил из Персии, — от персов заимствовали его мыдьяне, а потом он распространился и у византийцев и у других народов Востока, чтобы сделаться, в конце концов, самой характерной особенностью мусульманских народов.¹⁴⁹ Замечательно то, что этот убор засвидетельствован также и относительно славян X века.¹⁵⁰ Следы этого убора сохранились у болгар и до новейшего времени.¹⁵¹ Отметим, с другой стороны, что у славян было известно употребление льна для приготовления одежды.¹⁵²

Наконец, вспомним, что привлечение параллелей из быта славян может быть очень полезным и для толкования еще некоторых других сведений папских ответов: только таким образом мы можем объяснить такие подробности, которые и до сих пор оставались неясными.¹⁵³

Подводя итоги, надо сказать, что попытки, сделанные до настоящего времени для объяснения указанных сведений папских ответов, в большей части не дали удовлетворительных результатов, потому что были на-

ἐφόρου ἐπιλούρικα καὶ ἐπὶ κεφαλῇς φακεωλίδα; ср. ib., 229; p. 54, 1—5. Может быть (τὸ) περικλὸν φόρεμα, которую носили ἐπὶ κεφαλῇς (ib., p. 38, 9—10), то же самое — φακεωλὶς. — Ср. Gretseri et Goari commentarius, ib., 240/1: «φακεωλὶς..., φακεώλιον, scribitur etiam φακεόλιον et φακιόλιον... tegmen capitis speciosum, et... quali hoc tempore Turcae uti solent... lineum capitis involucrum Turcicum, quod Graeci recentiores φακιόλιον dixere... Φακεωλὶς... taenia est et fascia longior ex lino maxime...» — Ср. Ebersolt, op. cit., 126; «le turban (φακεωλὶς, φακιόλιον) était encore à la mode au XIV^e siècle». — Ср. еще: Ph. Κουκούλης, Περὶ κομμώσεως τῶν Βυζαντινῶν. Ἑπετηρίς εταιρείας βυζαντ. σπουδῶν VII. (1930), 22; idem, Βυζαντινὰ καὶ οὐχὶ τουρκικὰ ἔθιμα. Byz. Zeitschr. XXX. (1929/30), 182/3; Σ. Β. Κουγέας: Λαογραφία IV (1912/3) 254; ср. ibid., VIII (1921) 259.

¹⁴⁸ Ср. Ebersolt, op. cit., 126, fig. 53, fig. 60; Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, II. Paris 1926, 596 fig. 280, 597 fig. 281, 603 fig. 283, pass.; A. Grabar, *L'Empereur dans l'art byzantin*. Paris, 1936, pl. XXVII, 2.

¹⁴⁹ См. (Ps.-) Codinus, op. cit., pp. 53, 19—54, 20; 54, 1: «ἐπὶ κεφαλῇς φακεωλίδα = in capite lineum tegmen phaceolidem appellatum». Ср. Ebersolt, ibid., 126, 143;

¹⁵⁰ См. J. Nicole, *Le livre du préfet ou l'édit de l'empereur Léon le Sage sur les corporations de Constantinople*. Genève, 1893, 35, 22—36, 7 § 1: «οἱ σηρικάριοι εἰργέστωσαν βλαττία (purpuras) κεκωλυμένα ἐργάζεσθαι, ἥτοι σκαραμμάγνια δόλοκληρα καὶ μεσόφορα <ἦ> ἡμιμυλινοδίβλαττα καὶ πραιοноδίβλαττα μεγαλόζηλα, ἐκτὸς τῶν καταπερσικίων, καὶ τούτων πολυχροίων, ἥ καὶ κατὰ χρείαν σθλαβινικῶν φακιόλων, καὶ τούτων μετὰ παρακοκκίδων... (usuales slavonicos phaciolos, dummodo sint coccineis taeniis praetextati)»; ср. также p. 36 n.

¹⁵¹ Ср. Н. П. Кондаков, *Македония. Археологическое путешествие*. СПб, 1909, 38 сл., 43, 46 сл., и др. Ср. также болг. «Гжжва»: Ст. Младенов — А. Теодоров Балан, *Български Тълковень рѣчникъ*, I, 6 (1939), 488/9; Младенов, *Етимолог. речникъ*, 118; ср. Miklosich, *Lex. paleoslov.*, s. v. Гжжвица.

¹⁵² См. подробнее: Niederle, *ŽSS*, I, 409 n. 3; 410 sqq.; idem, *Manuel*, II, 62 n. 4; тот же, *Быть и культура*, 142, 148, 180. Относительно византийцев и болгар ср. Nicole, op. cit., 39 sqq. p. 40, 10—26; Ebersolt, op. cit., 5, 14, pass.

¹⁵³ Мне кажется, таким образом надо толковать ответы: XLII, XLVII, LIV, LV, LVII, LVIII, LXIV, LXVIII, LXXXVI, XC, CIII. Ср. также Wienecke, op. cit., 145. — Относительно ответе LXXXVII-ом см. Ив. Дуйчев, *Гадаене по книги презъ срѣдновѣковieto*. Изв. на Народн. етногр. музей XIV (1943) 49—55.

правлены исключительно в сторону отыскания параллелизмов из быта народов тюрского происхождения. Правда, культура низших стадий отличается своею слабой дифференциацией, и поэтому вполне возможно, что многие общие черты у народов самого различного происхождения. Может быть, следовательно, некоторые из особенностей, упоминаемые в ответах Николая I, характерны именно для протоболгар, — как это доказывается данным исторических источников. Но было бы вполне ошибочно ограничиться для толкования этих особенностей только параллелизмами тюрского происхождения: в многих случаях параллелизмы эти недостаточно убедительны. С другой стороны, очевидно, что для всех этих особенностей очень часто встречаются поразительные параллели в прошлом и настоящем быту славянских народов. Вывод этот заставляет нас считать эти бытовые особенности характерными более для славянского элемента в болгарском государстве, чем для протоболгар. Если это так, то в таком случае в папских ответах мы должны видеть один из самых ценных источников для изучения быта славян IX века и, специально, быта болгарских славян того времени. Ответы папы Николая I уже использовались в этом смысле со стороны некоторых прозорливых исследователей, как например, в первую очередь, в исследованиях заслуженного чешского ученого Любора Нидерле, который вполне правильно относил большинство сведений этого исторического памятника к быту славян. Но, к сожалению, его предупреждения не были приняты во внимание. Толкование папских ответов и до сих пор шло в ошибочном направлении. Неправильно понималось обозначение «болгары» в источниках середины IX века и не разыскивались параллелизмы из истории и из настоящего славян. Отдавая *summi cuique*, мы должны смотреть на ответы папы Николая I, как на один из самых важных и самых ценных исторических источников о быте болгарских славян середины IX века.

В. МОШИН/ЗАГРЕБ

РУССКИЕ НА АФОНЕ И РУССКО-ВИЗАНТИЙСКИЕ ОТНОШЕНИЯ В XI–XII ВВ.

В первой части настоящей статьи,¹ где трактуется история русского святогорского монастыря от его основания в эпоху Владимира св. до начала XII-го века, мы указали на хронологическое совпадение дат его древних документов с важными моментами в истории русско-византийских отношений того времени, и в условиях этих отношений старались найти объяснение тех перемен в экономическом положении монастыря, о которых свидетельствуют Пантелеимоновские акты. Кроме неприятностей, пережитых в сороковых годах XI-го века, в период русско-византийской войны, в жизни монастыря за это время не было потрясений. Лишь в середине XII-го века произошли важные перемены как в экономическом быту обители, так и в вопросе ее значения и престижа на Афоне. Эта перемена ясно выявляется при сравнении двух актов монастыря от 1142 и 1169 годов.

Первый из этих актов, опись имущества русского монастыря, дает возможность восстановить картину его жизни в первой половине XII-го века и вместе с тем возбуждает ряд интересных вопросов об отношении русских на Афоне к событиям тогдашней политической жизни на родине. Комиссия святогорского протата из пяти членов — четырех эпитиритов во главе с экономом протата — в присутствии «не малого числа игуменов» произвела 14 декабря 1142 года опись монастырского имущества.

Опись — ἀπογραφή — составлена очень подробно по рубрикам: церковный алтарь, св. иконы, церковь, книги, железные вещи (землед. инструменты), медные вещи (колокола, котлы, пилы, кузница), документы, платье, оружие, кладовая, рыболовные принадлежности, суда и лодки, посуда, конюшня, монастырская касса. Заканчивается акт указанием о передаче всего этого имущества «ныне избранному игуменом монаху, кир-Христофору, игумену обители Древодела», и датой, без подписи членов комиссии, которые перечислены поименно в начале документа. Под описью находится приписка о вещах, принесенных в обитель братом Лазарем, и другая приписка на обороте пергамента.

¹ Byzantinoslavica IX (1947) 55—85. — Печатание второй части этой статьи было отложено ввиду болезни одного из членов редакции, у которого рукопись задержалась.

Прежде всего в данном случае привлекает внимание вопрос о поводе для составления настоящей описи. Конечно, это не значит, что монастырь стоял до 1142 года в запустении, ибо, во первых, в акте прямо указано, что поводом для составления описи послужило *избрание* в монастыре нового игумена, для чего должна была существовать избиравшая братия; а во вторых, в запущенном монастыре не могли оставаться священные сосуды, да к тому же драгоценные (серебряные с позолотой), святые мощи в серебряных мощехранильницах и иконы в дорогих окладах. Остается непонятным, почему понадобилось при выборах присутствие эконома протата и епитимитов вместе с другими игуменами, и почему этим гостям было предложено составить настоящую опись. Наконец, является вопрос, по чьему желанию составлена опись: было ли это желанием протата, пославшего для этой цели свою комиссию, или об этом хлопотала братия, желавшая передать монастырское имущество новому игумену по официальному документу, или м. б. это вызвано просьбой самого игумена, хотевшего принять имущество обители по инвентарю, дабы на будущее время обезопасить себя от возможных обвинений в небрежении к монастырскому добру. Но так или иначе, во всяком случае следует думать, что мысль о составлении такой описи не могла бы возникнуть, если бы перед этим не было какого-нибудь инцидента, показавшего, что «деньги счет любят». Возможно, что жизнь в монастыре не всегда протекала мирно, что могли существовать среди монахов свои партии, как это имеет место и в других обителях, ведущие между собою борьбу за влияние, и, следовательно, «предвыборные компании» со всеми неприятными, обычными в таких случаях, обстоятельствами. Что в русской обители такие недоразумения случались, косвенно свидетельствует упомянутый в описи архива акт *отрекшегося* игумена: редко подобное отречение случается в спокойной обстановке. При этом, в русском монастыре могли находить отражения и те политические несогласия, которые происходили от времени до времени на родине.² В то время игуменами обычно ставились люди высокого общественного положения. В данном акте новый игумен Христофор носит почетную прибавку «кир», что позволяет видеть и в этом игумене человека близкого к княжескому двору. В данное время на Руси шла усобица между домами Мономаховичей и Ольговичей. В 1139 году черниговские потомки Святослава Ярославича, Ольговичи, в лице Всеволода Ольговича, после долгого промежутка времени добились Киевского великого кня-

² Ср. схожее положение в Киево-печерском монастыре во время борьбы между Изяславом и Святославом, когда св. Антоний явился сторонником Святослава, а св. Феодосий был на стороне Изяслава. То же видим по смерти Святослава и после второго возвращения Изяслава, когда «отражением смены князей на Киевском столе явилась неизбежная смена игуменов: Стефан был изгнан братией и вместо него посажен Никон». Б. Д. Греков, *Киевская Русь*. Москва, АН СССР, 1944, 4, 338—339.

жения. Оставаясь черниговским князем, по принципу Любечского съезда 1097 г. («каждо да держит свою вотчину»), он старался закрепить за своей родней и Киевское княжество, и в то же время не мог воспрепятствовать укреплению независимости отдельных земель — Галицкой (потомки Владимира Ярославича), Волынской (старшие Мономаховичи), Полоцкой и Ростово-Суздальской (младшие Мономаховичи). Мономаховичи — потомство Всеволода Ярославича, в течение долгого времени располагавшие Киевским великим княжением, пользовались симпатиями населения Южной Руси (в противоположность черниговским Ольговичам), и хотя часто враждовали между собою, все же чувствовали себя общими противниками черниговского дома. В то же время и среди потомков Святослава часто возникали междоусобия. Как раз в 1142 году в связи со смертью Андрея Владимировича Переяславского возникли перемещения на столах и смуты, в которых приняли участие и Ольговичи и Давидовичи и Мономаховичи. Подробности этой смуты для нас не имеют значения; самый факт дает возможность предполагать, что политические «группировки» на Руси могли получить свое отражение в Русской обители на Афоне, и, если к этому времени, м. б. со смертью игумена, представилась необходимость новых выборов, вызвали борьбу настолько острую, что понадобилось приглашение святогорских блюстителей (хотя бы под видом гостей вместе с другими игуменами), которые могли бы обеспечить обеим сторонам известный порядок при выборах, а после них, по просьбе боровшихся сторон, а м. б. и самого игумена Христофора, составили опись монастырского имущества в целях предотвращения будущих голословных обвинений в бесконтрольном хозяйничаньи монастырским добром. Конечно, наше объяснение является лишь гипотезой, но оно представляется нам самой вероятной, поскольку базируется на основном факте-связи монастырской жизни с событиями политической истории, находящей аналогии в известных нам событиях из истории Киево-печерской обители.

Переходя к содержанию описи, мы должны констатировать наше полное несогласие с заслуженным автором «Истории Афона» о скудости хозяйства Ксилурговой обители и прежде всего ее ризницы. Монастырь имел только один храм с одним престолом, но этот храм далеко не походил на церковки отшельников, вроде той, которая была первоначально в Троице-Сергиевской обители, где не было «ни злата, ни серебра, ни риз украшенных», и где всех поражала «худость ризная, нищета безмерная». Здесь, напротив, много серебра и позолоты — на евангелиях и требнике, на иконах; серебряные позолоченные сосуды, серебряный крест, драгоценные мощехранильницы с позолотой и украшениями, расшитые парчевые облачения, расшитые покровы и полотенца под иконы, при чем часть из них обозначена как «русские», т. е. очевидно, имели или вышитые славянские надписи, или какие нибудь особенно типичные русские орнаменты, которые для каждого грека служили ясным свиде-

тельством, что это произведение не-греческого прикладного искусства. Если вспомним, что на Руси в то время не было своих серебряных рудников, а не было их и на Афоне, то станет ясно, что все это богатство могло придти только от очень богатых жертвователей, вероятнее всего — с княжеского двора.³ Следует принять во внимание и то обстоятельство, что от этого древнего времени таких евангелий, украшенных серебряными позолоченными крестами, драгоценными «гаммами», миндалинами, «комбофиками» и гвоздями, заслуживающими особого упоминания в описи, сохранилось чрезвычайно мало: мне известно одно вышеупомянутое знаменитое, заказанное в Царьграде, Мстиславово евангелие, обычно же книги, представлявшие и без того драгоценность, покрывались лишь кожаными переплетами. Еще большую ценность представляли в то время св. мощи, а здесь видим четыре кивота с частями св. Древа и большим числом св. мощей, при чем один кивот весь сделан из серебра с позолотой, два медных украшенных серебром и один деревянный «с данским ладаном». Влагалища для св. мощей в первом ящике покрыты золотыми крышками и украшены жемчугом; Честное Древо обложено золотом. Конечно, все это было выполнено художественно, как это видим на других сохранившихся памятниках прикладного искусства из данного времени. Совершенно также драгоценными были и расшитые ткани, в частности пурпурные платы с грифами, львами, двойными орлами, пурпурные ручки для икон и завес с изображениями, один из которых, обозначенный «русским», имел золотую кайму, крест, колесо и двух петухов.

Чрезвычайно интересно и перечисление св. икон, находящихся в алтаре, в храме и на иконостасе. Поражает очень большое их число: в алтаре обозначено 11 икон, из них одна — св. Симеон Столпник со св. Марфой и св. Кононом и двумя другими изображениями, украшенными серебряными сияниями, описывается особо. В храме особо описаны 4 больших иконы: Богородица Оранта с «историей Господа» сверху, т. е. с рядом композиций из евангельской истории, Христос с серебряным позолоченным окладом, имеющим кругом различные иконы; «Моление» — Христос с Богородицей и Иоанном Предтечей с сиянием, икона большого стояльца — Христов с золотой резьбой и серебряным позолоченным крестом на голове, с 15 камнями и позолоченными серебряными нарукавниками. Такие же нарукавники и сияние упомянуты и на предыдущих иконах. Пять малых икон, и других больших и малых икон 90. Такое обилие икон заставляет предполагать, что в Русской обители имела своя иконописная мастерская. Особо упомянут иконостас с золотой резьбой и

³ «Князья и бояре древней Руси в X—XI в. имели много золота, серебра, дорогих мехов и тканей, получаемых ими не из сельского хозяйства, а попадавших к ним либо в качестве военной добычи, либо путем торговли» (Греков, *Киевская Русь*, 81). Ср. запись Ипат. л. под 1158 г. о богатстве князей Ярополка и Глеба. Ср. Ипат. лет. под 1150, 1154, 1159, Лавр. л. под 1155 (о иконах, окованных серебром).

с Господскими праздниками. Наличие на иконостасе икон, представляющих главнейшие события евангельской истории, указывает на то, что иконостас был двуярусным, т. е. что в XII веке на Афоне существовали высокие иконостасы из дерева.

Книги русские: кроме двух упомянутых, находившихся в алтаре, украшенных евангелий и иерейского молитвослова-евхология, вероятно заключавшего служебник с требником, также украшенного серебряным крестом и другими украшениями: пять апостолов, две параклитики, пять октоихов, пять ирмологиев, четыре синаксаря, один паримийник, двенадцать миней (службы святым на каждый месяц), два патерика, пять псалтирей, св. Ефрем (житие), св. Панкратий,⁴ пять часословов и один номоканон. Чрезвычайно интересно здесь упоминание о наличии в русском монастыре всех 12 книг миней, указывающем, что службы здесь, очевидно, совершались ежедневно. Чрезвычайно важно также упоминание о существовании в то время русского перевода кормчей книги. Непонятно, почему имелось такое большое число апостолов, октоихов, ирмологиев, псалтирей и часословов — по пяти экземпляров — если не предположить, что эти книги приготавливались для отправки на Русь, или в соседние славянские страны. Возбуждает вопрос, почему в описи не упомянуты постная и цветная триоди, которые должны были находиться в монастыре: не следует ли их подразумевать под двумя параклитиками? Необходимо подчеркнуть, что все эти книги обозначены как *русские* и никаких других книг кроме этих не упомянуто. Необходимо также заключить, что обилие экземпляров ряда книг, наиболее употребительных в богослужении, свидетельствует о существовании в монастыре иноков, посвятивших себя специально переписыванию книг.⁵

Железные вещи — инструмент для обработки земли: 10 чап для окапывания огорода, 15 мотык, 4 сошника, 1 лискарь (молот), 4 серпа, 1 топор, 5 вардук (дубин, м. б. лом?), непонятный 1 Флиавин, 1 железо, 6 садовничьих ножниц. Это перечисление инструментов указывает, что монастырь имел свой огород, виноградник, м. б. сад и маслиновые деревья, где работало 1—2 человека, кроме тех случаев, когда должна была выходить на работу вся братия — для вскапывания земли и окапывания винограда и некоторых овощей.

Медные вещи: 1 большой и 1 малый колокол и колокольчик для трапезной; кухня с двумя котлами, пятью кастрюлями, пятью миляриями(?), одним русским тазом, 4 пилы, 5 железных щипцов, один медный таз для мытья ног, 2 медных блюда, 2 водоцеделки.

⁴ Житие св. Панкратия Тавроменийского, произведение пресвитера Иоанна. Рукопись этого жития из XIII—XIV в. вывезена Порф. Успенским из Хиландаря и находится в Публ. библиотеке. См. Ильинский, Ж. М. Н. Пр. XI (1908) 19.

⁵ Ср. В. С. Иконников, *Опыт исследования о культурном значении Византии в русской истории*. Киев, 1869, 59 и Соболевский, *Переводная литература Московской Руси*, 1903, 11.

Кузница со всем прибором.

Кладовая: 1 ковер, шуба, 1 русская капа (κατα φοσική μία), предметы с непонятными обозначениями — 1 имитрисы, 15 харзан, 2 типарчи. Тележка с ярмом (άρματα ζυγία — вряд-ли «пара оружий», как переводят издатели). Два меча и четыре щита — вероятно для сторожей и для дальних путешествий. 9 мешков и 2 двойные новые мешка, 7 платов, 6 мехов (для вина?), 4 кади, 4 бочки, в двух из которых хранится 50 модиев пшеницы; 30 м. ячменя, 20- проса, 10- бобов. Здесь же хранились рыболовные снасти: одна тоня сетей для крупной рыбы, 2 невода, одна простая тоня. 10 мер чечевицы, 8 мер крупного гороха.

Пристань: судно в 250 мер с принадлежностями и второе в 150 мер, 5 лодок и 5 челноков.

Посуда: 24 тарелки и 40 связок ложек (вероятно деревянных).

Конюшня: 1 мул, 5 седел, 1 узда, 1 потник, 2 ярма; 5 сундуков.

Архив из 14-ти актов, среди которых перечислены: копия царских простагм, три акта, касающиеся отношений Ксилурговой обители с ее соседями, какая-то «заметка» — вероятно резолюция императора или какого-нибудь важного чиновника, акт о дороге от монастыря до моря, две купчих (из них одна на судно), одна «вольная» грамота, одна бумага о каком-то крестьянине, отпускная грамота, выданная Тивериадским архиепископом, и три акта, касающиеся Ксилурговых игуменов. Три из этих актов сохранились в архиве монастыря: это разобранные документы 1030, 1048 и 1070 годов.

Касса: наличности нет. Обитель должна 17 зол. номисм: игумену какой-то обители — 4, протату — 7, в Карею «задушное» (ψυχήον) — 4 и архиепископу Петру — 3. С другой стороны обители должен монастырь Кацари 6 перперов.

Мы позволили себе столь подробно привести содержание этой замечательной описи, поскольку оно не только свидетельствует об имуществе тогдашних святогорских обителей, но косвенно и о составе братства русского афонского монастыря. В алтаре единственной церкви находились две перемены риз с тремя епитрахиями и одной парой поручей: вероятно в обители не было больше двух иеромонахов, служивших попеременно. Повидимому, диакона вообще не было, т. к. опись не упоминает ни ораря, ни стихаря. Кроме иеромонахов при церкви должны были состоять по крайней мере еще два человека-екклесиарх и псаломщик. Эти люди, составлявшие наиболее образованный слой братии, в свободное от службы время, должно быть, занимались переписыванием книг и иконописанием. Монастырское управление составляли: игумен (в данное время был не-иеромонах), эконо́м, дохиар. Остальная братия, распределенная по «послушаниям», работала на огороде (1—2 человека), в винограднике, и в саду (1—2 чел.), 1 в кузнице, 1 повар, 1 пекарь, 1 столяр, один сапожник, 1 конюх, 5—6 моряков-рыболовов, 1 вратарь. Таким образом следует думать, что число означенных в описи

тарелок (24), вероятно, отвечало числу монахов в обители. Этому же отвечает и оборудование кухни, и наличие только одного мула в конюшне, и количество запасов провизии, имевшейся в кладовой на всю вторую половину года — от декабря до нового сбора плодов. Эти запасы показывают, что при наличии богатого храма, жизнь монастыря была очень скромной. Об этом же свидетельствует и касса, где при отсутствии наличности имелось 17 золотых долгу и с своей стороны было отдано в долг другим только 6 номисм.

Од 1042 до 1169 года, к которому относится следующий акт русской обители, не сохранилось никаких свидетельств кроме вышеупомянутой приписки к описи; о ней мы будем говорить позднее. В 1169 г. в судьбе русских святогорцев произошла важная перемена: протат уступил Ксилурговой обители запущенный монастырь Солунца, посвященный св. великомученику Пантелеимону.

Протатский акт рассказывает, что 15 августа, в день праздника Богородицы, «в собрание всего духовного сословия и прочего старейшинства в судилище» вошел игумен Ксилурговой или Русской обители, монах кир-Лаврентий и просил дать ему для устройства одну из запущенных обителей. Протат дал ему обитель Фессалоникийца, которая «была встарину многолюдна и имела первенствующее положение между второстепенными обителями как по обширности, так и по блеску», чтобы она была «восстановлена, обстроена на подобие крепости, возблистала и украсилась и населилась большим числом людей»; обитель передана монаху Лаврентию со всей недвижимостью и всеми правами в полное и неотъемлемое владение. В то же время протат оставил русским и прежнюю Ксилургову обитель, «так как в ней они постриглись и много трудились над ее устройством и в ней скончались родители и сродники их». Старый монастырь передан Русским также в полное владение и распоряжение «самоправное и самовластное», с тем, чтобы он оставался как особый приписной монастырь под управой особого эконома. За это Русские простили протату 30 перперов долга.

В этом акте интересна не только юридическая сторона акта: имущественные права на новую обитель и предоставление новым владельцам привилегий, принадлежавших ее прежним основателям, но и весь тон документа, отражающий отношение тогдашних афонских властей к русским монахам. Здесь рождается целый ряд вопросов, имеющих значение не только для истории самого Русского афонского монастыря, но в известной степени для истории всей Святой горы, а также и для истории византийско-русских отношений данной эпохи вообще.

Прежде всего: самый факт передачи Фессалоникийской обители Ксилурговому монастырю. Акт, правда, указывает, что Пантелеимоновский монастырь Солунца к этому времени был совершенно запущен и даже перестал считаться монастырем ввиду малочисленности монахов; но это

же самое место свидетельствует, что эти, хотя бы и малочисленные, монахи в обители в то время жили. Таким образом, в данном случае передается русским не разрушенный и пустой монастырь, а еще «живая» обитель, в которой жили хозяева. Затем, этот монастырь передан новым владельцам со всеми своими движимостями и недвижимостями, правами и привилегиями; сохранившиеся древнейшие акты этого монастыря и упоминания в позднейших пантелеимоновских актах свидетельствуют, что в XII веке обитель Солунца имела келлию в Кареи, поля на Афоне, имение в Салониках («метох св. Зинаиды»), метох Тумба-Ворви на Каламариин вблизи Салоник, и именье на соседнем полуострове Кассандре.⁶ Наличие этих имений, во всяком случае, давало возможность существовать упомянутым малочисленным монахам обители, а сохранившиеся древние документы свидетельствуют, что в момент передачи обители Солунца русским монахам в обители имелся архив, и следовательно, ее власти еще заботились о сохранении своих прав и привилегий. Затем, нужно обратить внимание и на то, что протат не присвоил себе этих имений запущенной обители, и не оставил их монахам, жившим до того времени в ней, а вместе с монастырем передал новым хозяевам. Далее нужно особенно подчеркнуть указание акта на то, что в прежнее время обитель Солунца занимала *первенствующее* место в ряду обители *второй степени*, т. е. тех святогорских монастырей, которые по своему значению следовали сразу за великими лаврами, и что обитель передается русским с тем, чтобы они привели ее в прежнее цветущее состояние и сделали еще более блестящей и сильной. Другими словами, малая русская обитель, находившаяся до того в скромном Ксилурговом монастырьке, должна была превратиться в великий монастырь, подобно Ксенофу, Дохиару, Ксиропотаму, Каракаллу, Кастамониту. С одной стороны, акт нарочито подчеркивает пожелание, чтобы русские возстановили монастырь в виде крепости (*καστελλοειδῶς*), а с другой определяет его юридическое положение в отношении протата и других монастырей терминами *αὐθεντικῶς* и *ἐξουσιαστικῶς*. Эти термины получают особое значение, если вспомним, что вся Святая гора была подчинена непосредственно византийскому императору, и что поэтому вряд ли бы прот мог без знания и согласия верховной власти гарантировать русским монахам столь большую самостоятельность. Заслуживают внимание и формулы санкции, обеспечивающей русским монахам полное и невозбранное распоряжение новым монастырем и оттеняющей значение обители. Наконец, замечательно и решение, по которому протат сохранил во владении Русских монахов и их старую Ксилургову обитель, так-же передав ее в вечную и невозбранную власть игумена Русского монастыря, а удовлетворившись за эту огромную уступку лишь прощением долга в 30 перперов, который числился за протатом в отношении Ксилурговой обители. Все эти факты сви-

⁶ Акты №№ 4, 19, 20.

детельствуют, что в данное время святогорский протат был необыкновенно внимателен и уступчив в отношении русского игумена, и заставляют предполагать, что существовали какие то особые обстоятельства, вызывавшие это внимание, выразившееся в том, что малая русская обитель поднималась на ранг великих святогорских монастырей — лавр и царских обителей.

Второй ряд вопросов возбуждается этим актом и в отношении самой русской обители. Мы видели, что это был небольшой монастырек с малочисленной братией в 20—25 монахов, с одной церковью и довольно скромными средствами для существования. Откуда у него взялись средства, чтобы принять на себя обязательство превратить запущенный, на половину разрушенный монастырь в монастырь-замок с огромными каменными стенами и высокими башнями, каким его видим уже через 20 лет? Откуда у него рабочая сила? Откуда появятся новые монахи в таком количестве, чтобы наполнить новую обитель-крепость и сохранить старый Ксилургов монастырь со всем его хозяйством? Как мы уже указывали, ни один из великих святогорских монастырей не сделался таким только благодаря стараниям и трудам монаха основателя, а каждый смог превратиться в «лавру» только с помощью и поддержкой или императоров, или могущественных византийских вельмож, или иностранных князей. Нет сомнения, что и в данном случае русский игумен не решился бы обратиться к протату с просьбой об уступке ему монастыря для превращения его в обитель-замок, если бы не было обеспеченных материальных средств для этого огромного дела, и обеспеченный приток новых людей в обитель, а прежде всего, если бы не было уверенности, что протат пойдет ему навстречу; другими словами, если предварительно не обеспечил успех своего прошения могущественной поддержкой и ходатайством, с которым должны были считаться святогорские отцы.

Откуда пришла эта помощь, акт не говорит. Нет сомнения, что престиж русского игумена на Святой горе в данное время стоял очень высоко. Характерно постоянное употребление эпитета «кир» перед его именем, а также и тон, в котором обращается к нему как к своему «брату» святогорский прот. Не трудно угадать, что особенный подъем влияния и значения русской обители произошел как раз в промежутке времени между описью 1142 г. и выдачей настоящего протатского акта 1169. Упомянутая опись констатировала в 1142 году долг обители в 17 золотых монет, из которых 6 монет следовало протату, а в 1169 г. протат оказывается должным русскому монастырю 30 монет. Весьма возможно, что улучшение материального положения Ксилурговой обители явилось следствием прихода в монастырь того брата Лазаря, о котором говорит приписка на упомянутой описи, сделанная под заключительной формулой и датой, т. е. очевидно, после 1142 года. В этой приписке перечисляются многие драгоценные предметы, принесенные в монастырь братом Лазарем: сереб-

ряные, позолоченные церковные сосуды со звездицей и лжицей, деревянный, обложенный позолоченным серебром, крест с реликвиями, деревянный, окованный позолоченным серебром ящик с малым честным Древом и св. мощами; Крест с честным Древом в позолоченном серебре с футляром и резьбой; серебряный позолоченный кивот с дверцами, имеющий внутри три малые части честного Древа и на застежке две жемчужины; ящичек с малой частью честного Древа и с 4-мя камушками; серебряная ручная кадильница; украшенные жемчугом покровы, из которых один имеет изображение грифа, другой — льва; девять икон, из которых семь в серебряных позолоченных ризах или окладах, а две из них украшены жемчугом, а одна кроме того имеет 39 камней. Все это по тогдашнему времени представляло огромную ценность, которая позволяет предполагать, что брат Лазарь, вероятно, пришел в монастырь с княжеского стола, подобно князю Николе-Святоше, поступившему в Киево-печерский монастырь. Возможно, что этот случай был не единичным: вспомним и великого князя Ростислава Мстиславича, который всю жизнь стремился уйти в монастырь. Но как бы то ни было, приход в обитель обладателя таких огромных ценностей, какие обозначены в приписке к описи, должен был не только значительно улучшить благосостояние монастыря, но вероятно, и поставить ее в более близкую связь с княжескими дворами на Руси, а м. б. и с императорским двором в Царьграде. Мы видели, что русский двор непрерывно поддерживал связи с Константинополем как через Грека-митрополита, так и при постоянных путешествиях торговых караванов, а известны случаи, когда и члены династии подолгу жили в Византии. Так мы упоминали о Полоцких князьях, которых вел. князь Мстислав в 1130 году сослал в Царьград, откуда некоторые из них вернулись лишь через 10 лет. Хорошо известен князь-авантюрист Иван Ростиславович Берладник, много раз приводивший на Русь варварские отряды Половцев для борьбы с другими русскими князьями, в 1158 году завладевший несколькими городами на Дунае и закончивший жизнь изгнанником в Салониках в 1161 году. Под 1162 годом Ипатьевская летопись рассказывает, что «выгна Андрей (Боголюбский) епископа Леона изъ Суждаля, и братью свою погна: Мстислава и Василка и два Ростиславича сыновца свои, мужи отца своего переднии . . . Идоста Гюргевици Царигороду, Мстиславъ и Василко с матерью, и Всеволода молодого пояша съ собою третьяго брата: и дасть царь Василкови въ Дунаи города, а Мьстиславу дасть волость Отъскалана» (предполагается область около города Аскалона в Сирии). Всеволод Юрьевич с племянниками вскоре вернулся из Византии и, согласно Татищеву, княжил в Городце Остерском;⁷ относительно Мстислава Юрьевича Карамзин говорит, что по харатейным летописям он в 1166 г. удалился в Заволочье.⁸ Что же касается Василька — неизвестно, вернулся

⁷ Татищев, *История* III, 165 и 175.

⁸ Карамзин, *Ист. Гос. Рос.* II, прим. 405.

ли он или остался в Византии, войдя в ряды византийской служилой аристократии, как это было с многими болгарскими князьями. Могло случиться, что кто-нибудь из таких князей-эмигрантов или из их детей, м. б. даже родившихся в Византии, мог стать монахом. Возможно, что и брат Лазарь был одним из таких, неупоминаемых летописью членов Рюриковского дома. Бежавшие за границу князья старались увести с собой и свои богатства (вспомним Изяслава Ярославича, имущество которого, отобранное у него Болеславом II Польским, явилось предметом забот даже при дворах германского императора и римского папы). И Лазарь имел свое имущество, а возможно, получал подарки и от императора. Во всяком случае очень любопытно столь большое число частиц Честного Древа в принесенных им в обитель святынях: вряд-ли это могло в то время без согласия двора попасть в руки обыкновенного человека. Если же имя Лазаря было не монашеским именем, а тем, с которым он пришел в монастырь⁹ и жил там первое время в качестве брата-послушника, то вполне возможно, что при принятии монашеского посвящения новым именем его стало Лаврентий (обычно новое имя начинается с той же буквы, как и прежнее); в таком случае было бы вполне понятно и избрание его в 1169 году в игумены, и то исключительное уважение к нему со стороны святогорских властей, которое засвидетельствовано актом 1169 года.

Однако, для получения тех нарочитых имущественных и юридических благодеяний, о которых говорит цитированный акт, нужно думать, что одного уважения к новому игумену было недостаточно, а должны были существовать особые условия политической обстановки, которые побуждали византийские власти на проявление особого внимания к Русскому святогорскому монастырю.

Однако, для получения тех нарочитых имущественных и юридических обители — описью 1142 и актом 1169 г. — для Византии была первой половиной правления императора Мануила Комнина, наиболее яркого представителя византийского империализма, типичного «вселенского царя», мечтавшего о восстановлении Римской империи в границах Юстиниановой державы и простиравшего свой политический горизонт на огромное пространство от пределов Германского царства, Французского королевства и Англии до Армении и Иерусалима, и от Египта до западно-славянских и русских земель. В рамках этих политических интересов русские княжества должны были привлекать к себе большое внимание византийской дипломатии, как в силу обще-культурных и церковно-политических связей, поскольку Русь, непосредственно подчинен-

⁹ Следует иметь в виду, что князья имели по два имени — народное русское и церковное, при чем последнее обычно давалось по святому, праздновавшемуся в день рождения (см. Ипат. л. под 6682 о рождении у Ярослава сына Ростислава, получившего второе имя Иоанна — «бѣ бо родилься на Рождество Ивана Крестителя»).

ная в церковном отношении власти Константинопольского патриарха, входила в район мощной византийской культурной радиации, так и по соображениям реальной международной политики. С одной стороны, Русь была непосредственной соседкой византийских областей на Дунае, с другой — также непосредственной соседкой Угрии, которая в течение всего указанного периода находилась в постоянных, по большей части враждебных отношениях с Византией. С этой точки зрения особенное значение имели для Византии отношения с великим князем Киевским, в столице которого жил русский митрополит, и отношения с князьями Галиции и Волыни, соседями Угрии и в то время одними из наиболее могущественных русских государей, а затем с князьями северо-восточной Суздальской Руси, династия которых стремилась к обладанию великокняжеским столом, и — непрерывно усиливаясь в течении XII века, — в 1169 году переняла от Киева нервенствующую роль в политической жизни Восточной Европы.

К моменту вступления на престол императора Мануила на великокняжеском столе в Киеве сидел Всеволод Ольгович из старшей черниговской линии династии Ярослава Мудрого (внук его сына Святослава). В 1139 году ему удалось завладеть Киевом, используя междоусобную борьбу между князьями младшей линии, сыновьями Владимира Мономаха, которые до того владели Киевом и заслужили значительные симпатии населения киевской области. Любопытно, что митрополиту Михаилу, Греку, прибывшему в Киев еще при Мономаховом сыне и наследнике, Мстиславе Владимировиче (1125—1132), удалось уговорить старшего из Мономаховичей Вячеслава уступить великое княжение Всеволоду Ольговичу. Однако Всеволоду не пришлось долго владеть Киевом: население Киева выгнало его в 1146 году и позвало Мстислава сына Изяслава. Каковы были отношения Киева к Византии за эти три последних года правления Вячеслава нам не известно, но следует иметь в виду, что и сама Византия в это время не имела возможности посвящать много внимания русским делам, поскольку в это время Мануил был занят борьбой с мусульманами в передней Азии и укреплением своего влияния в Антиохии. Однако важно указать, что в конце правления Вячеслава произошло какое то расхождение с митрополитом Михаилом, который в 1145 году оставил митрополичий престол и удалился в Царьград, взяв от русских епископов письменное обязательство не служить в Киевском Софийском соборе. Это последнее обстоятельство особенно ясно показывает, что произошел какой то крупный инцидент, неизвестно только, политического ли характера или расхождение с князем по частному вопросу. Во всяком случае, это событие должно было означать сильное охлаждение в отношениях между Киевом и цариградским двором.

Период от 1146 до 1169 г. был для Руси бурными годами постоянных междоусобных войн в княжеской династии, когда на киевском столе перебывало восемь князей и имело место двенадцать переворотов. Первый

из этих государей, Мономахов внук, Изяслав Мстиславич (1146—1154), в течение всего своего правления должен был вести непрерывную борьбу со своим дядей, Юрием Владимировичем Долгоруким, Суздальским князем, который несколько раз отнимал от него Киев и снова должен был оставлять его. Среди многочисленных князей-современников, принимавших участие в междоусобной войне на той или другой стороне, особенно выделялся хитрый и храбрый Галицкий князь Владимирко, постоянный союзник Юрия в борьбе с Изяславом. В этой борьбе были сильно заинтересованы и соседние государства, Угория и Византия, а в известной степени и другие европейские державы, вовлеченные в великую борьбу союза двух империй с норманско-венгерско-французской коалицией. Начиная с 1147 г., когда государь Норманского королевства в Сицилии Рожер напал на Византию, до 1158 г., когда его наследник Вильгельм заключил мир с императором Мануилом, почти вся Европа с напряженным вниманием следила за этой борьбой и за всеми переменами в группировках европейских держав в отношении к главным факторам тогдашней международной политики: Византии и Германии на одной стороне, Сицилии и Угрии с их союзниками Сербам — с другой. Очень много внимания посвящали обе стороны — Угория и Византия — и Руси, стараясь обеспечить там свое политическое влияние. Особенно часто Угория вмешивалась в русские дела, помогая войскам великого князя Изяслава, чья сестра Ефросиния была женой венгерского короля Гейзы II. Напротив, Юрий Долгорукий и Владимир Галицкий были византийскими союзниками; император Мануил даже называл Владимирка своим вассальным князем (*ὑπόσπονδος*) и выступал против Гейзы в его защиту. Мы не будем останавливаться на подробностях этой интересной борьбы, прекрасно описанной в трудах Грота и Васильевского.¹⁰ Укажем только, что в течение всего этого времени отношения между Царьградом и Киевом должны были быть очень затруднены: союзнику Мануила Юрию удавалось лишь на короткое время захватывать Киев. Это политическое отдаление Руси от Византии отражалось на церковных отношениях. С тех пор, как митрополит Михаил в 1145 г. уехал в Царьград, прервались церковные связи с патриархатом: два года Русь была без митрополита, а в 1147 г. Изяслав решил избрать русского митрополита на соборе русских епископов, не спрашивая патриарха. Хотя большинство русских архиереев было против такого самоуправства, все же был избран киевским митрополитом Климент Смолятич, писатель и философ, какого еще не было в Русской земле, по словам летописца. По предложению епископа Онуфрия Черниговского, нового митрополита рукоположили главой св. Климента, подобно тому как Греки рукополагали рукой св. Иоанна Предтечи. Цариградская церковь приняла этот поступок, как незаконный, и

¹⁰ К. Я. Грот, *Из истории Угрии и Славянства в XII веке*. Варшава, 1889; В. Г. Васильевский, *Из истории Византии в XII веке*. Славянский Сборник II (1877) 210—290 и Труды IV.

прервала связи с русской церковью. Патриарх цариградский слал епископу новгородскому Нифонту, не признавшему Климента, письма, в которых прославлял его как исповедника и причислял к святым; когда позднее, по смерти Изяслава, Климент был низложен, новый митрополит Константин сразу по прибытии из Царьграда предал проклятию память Изяслава, возведшего Климента на митрополичий престол. Когда Юрий отнимал Киев от Изяслава, Климент должен был уезжать вместе с своим покровителем и вместе с ним возвращался на престол. Во всяком случае, с 1147 г., а вероятно и с 1145 (когда уехал митрополит Михаил), отношения с цариградской патриархией были прерваны до 1155 г. (Климент остался один год на престоле и по смерти Изяслава, при Юрие). В течение этого времени умер в Галиции князь Владимирко (1152), а его сын и наследник Ярослав приблизился к Угрии и охладил к Византии.

Юрий Долгорукий завладел Киевом по смерти Изяслава в 1154 г., но борьба с отдельными князьями — Мстиславом Изяславичем Волынским, Изяславом Давидовичем Черниговским, также выдвигавшим свое право на великокняжеский престол, и другим претендентом, Ростиславом Мстиславовичем Смоленским — продолжалась до смерти Юрия в апреле 1157 года. Мы уже упомянули, что в 1155 г. Юрий сверг митрополита Климента и позвал из Царьграда нового митрополита, и что прибывший митрополит Константин начал свое правление анафематствованием памяти покойного Изяслава Мстиславича. Византия в это время, в 1155 и 1156 г., все еще вела борьбу с Угрией, и вступление на Киевский престол ее союзника, Юрия, представляло для нее большое значение; однако Юрий не имел возможности в то время оказать Грекам значительную помощь, поскольку сам был занят борьбой с претендентами. В княжение его наследника и прежнего врага, Изяслава Давидовича Черниговского (1157—1159) отношения с Византией снова должны были испортиться, и действительно, в 1158 году митрополит Константин оставил престол, который снова оставался незанятым в течение трех лет.

Возможно, что на охлаждение связей между Царьградом и Киевом мог оказать некоторое влияние и князь-авантюрист Иван Ростиславич Берладник, который из страха перед враждебными князьями бежал из Киева на Дунай, где, завладев несколькими городами, грабил суда, и откуда в союзе с Половцами предпринимал походы в Галицию. Кроме того, двухлетнее правление Изяслава Давидовича все было наполнено войнами с другими князьями: Туровским, Галицким, Волынским. В 1159 г. Мстислав Изяславич Волынский прогнал Изяслава Давидовича и занял Киев, но не остался на великом княжении, а позвал Ростислава Мстиславича Смоленского, которого считал наиболее законным наследником великокняжеского стола. Ростислав согласился, но должен был договариваться с Мстиславом по вопросу о выборе митрополита. Ростислав желал возвращения Константина, а Мстислав не соглашался на восстановление митрополита, проклявшего память его отца, и настаивал на поставлении

Климента. (Неизвестно, прибыл ли Климент вместе с Мстиславом из Волынского княжества, где жил в правление Юрия, или был возвращен на митрополию раньше, еще Изяславом Давидовичем, после отъезда Константина). В конце концов князья договорились отказаться от обоих нежелательных кандидатов и попросить нового из Царьграда. Неизвестно, удалось ли это сразу осуществить. Здесь в Ипатьевской летописи хронология весьма спутана. Изяслав Давидович снова прогнал Ростислава в 1161 году¹¹ и вторично стал великим князем. О приходе нового митрополита, Феодора, говорится перед известием о занятии Киева Изяславом, под тем же 1161 годом, но датируя это августом: «Тамъ же лѣтомъ приде митрополитъ Феодоръ изъ Царяграда мѣсяца августа, бѣшетъ бо посылал по него князь Ростиславъ». Если приезд митрополита предшествовал перевороту 12 февраля 1161 г., то значит Феодор прибыл в августе 1160 года.¹² Но в таком случае придется считать неверным и указание на год его смерти — 1163 (6671) — после десятилетнего правления церковью. Последнее вполне допустимо, т. к. приведенные под следующим 6670 (1162) годом — смерть Изяслава и «знаменіе въ солнци» (17 августа въ четверг) на самом деле происходили в предыдущем году.

Изяслав Давидович погиб в бою 6 марта 1161 г.¹³ и на престол снова возшел Ростислав Мстиславич, правивший до 1167 года.¹⁴ Спокойный и миролюбивый, глубоко проникнутый чувством законности, в молодых годах всегда почитавший авторитет старших родственников, этот князь и на великокняжеском столе остался представителем и защитником принципа законности. Вначале он сумел оборониться от Мстислава Изяславича и помирился с ним в 1163 г. Вскоре после этого примирил и Черниговских князей, которые по смерти Святослава Ольговича в 1164 г. начали междоусобную войну. Беспокойный Иван Берладник уже в 1161 г. закончил жизнь изгнанником в Салониках. К концу жизни Ростислава по всей Руси наступили мир и тишина. В отношении к внешним соседям Русь в его правление была могучей: в 1164 г. Новгородцы разбили Шведов на р. Воронеже; в том же году Андрей Боголюбский успешно воевал с Камскими Болгарами. При нем значительно поправились и отношения с Византией.

Выше мы указывали, что уже во время своего первого княжения Ростислав хлопотал о примирении с патриархатом и о восстановлении на митрополичьем престоле грека Константина I. Константин умер в 1159

¹¹ Ипат. л. под 1161 г. говорит о том, что Изяслав с Половцами бился под Киевом с Ростиславом 8-го февраля в среду. Этот день пришелся в среду действительно в 1161 году. После этого, 12 февраля Изяслав вошел в Киев.

¹² Митроп. Константин умер в 1159 году.

¹³ Тело положено в церкви св. Бориса и Глеба 17 августа в понедельник. Этот день пришелся в понедельник не в 1162-м, а в 1161-м году.

¹⁴ Ипат. л. датирует смерть Ростислава 1168 г., Лаврентьевская 1167. Последний год правлен, т. к. наследник Ростислава, Мстислав вошел в Киев в понедельник 15 мая (Ипат. л. под 6677 г.), что имело место в 1167 году.

году, и в августе 1160 или 1161 г. приехал в Киев новый митрополит грек Феодор. Когда он после года и 10 месяцев (или всего 10 месяцев) умер (в Ипат. лет. под 6671 годом — вероятно, ошибка), Царьград прислал нового митрополита Иоанна IV (1164—1166). Чрезвычайно интересны летописные данные об осложнениях, возникших при его прибытии. Князь Ростислав сначала вернул его в Царьград, ввиду того, что он был прислан без предварительного соглашения с князем. Императору пришлось прислать на Русь особое посольство с большими дарами, которое должно было уговорить Ростислава и получить согласие на поставление Иоанна. В летописи, которой пользовался Татищев, приведен ответ великого князя царскому посланнику: «Если патриарх без нашего ведома вперед поставит в Русь митрополита, то не только не приму его, но и постановим однажды навсегда — избирать и ставить митрополитов епископам русским с повеления великого князя». С. Соловьев указывает, что эти слова находятся только в своде летописей Татищева; но что ответ в. князя находился и в других списках, доказательством служит его изглажение или пропуск в них: так Археогр. Комиссия свидетельствует, что после слов императорского посла Ростиславу — аще примеши съ любовью благословение отъ св. Софьи —, находится пропуск во всех списках, с пробелом в одном (ПСРЛ II, 92); Карамзин говорит также, что в его экземплярах Киевской летописи в этом именно месте пропуск (II, прим. 414).¹⁵ Нужно подчеркнуть, что это показание вполне согласуется с обстоятельствами момента. После отъезда митрополита Михаила в 1145 году русская церковь в течение 20-ти лет уже самостоятельно решала вопрос о митрополите в согласии с желаниями великого князя. Кроме того следует иметь ввиду, что при избрании епископов в других городах Руси, очень часто решающий голос принадлежал князю, а иногда и народу.¹⁶ Поэтому вполне естественно, что, признавая снова власть царьградского патриарха над русской церковью, Ростислав мог желать установления предварительного соглашения между князем и патриархом по поводу личности будущего митрополита.¹⁷ Самое же любопытное в данном случае (на это до сих пор не обращали внимания), что Ростислав, по видимому, уже осуществлял это право в предшествующем случае: по поводу прибытия митр. Феодора летопись определенно указывает, что «бъещеть бо посылалъ по него князь Ростиславъ». Приведенный факт очень интересен и еще в одном отношении. Если, действительно, русский великий князь настаивал на предварительном соглашении с Царьградом

¹⁵ С. Соловьев, *Ист. Рос.* 2 изд., 725, прим. 2.

¹⁶ Цит. соч. 727—730.

¹⁷ Нам не кажется, что в последнем случае была «попытка обрусить церковную власть, освободив её от практической зависимости от Византии» (Греков, 325), т. к. перед этим случаем, а после Климента, уже был принят митрополит — грек, Феодор. В данном случае летопись говорит только о желании князя быть осведомленным о кандидате.

о личности нового митрополита, нужно полагать, что русский двор должен был быть хорошо информирован о возможных кандидатах, ибо в противном случае было бы бессмысленно самое требование Ростислава. А это бы означало, что князь имел в Византии своих людей, которые могли ему дать соответствующие сведения о кандидатах. Так как в то время международная дипломатия еще не создала институт постоянных дипломатических агентов, то нужно предполагать, что их роль могли исполнять в то время или члены княжеского рода, иногда подолгу гостившие в Царьграде, а еще вероятнее представители русского духовенства, находившиеся в Византии или для переписывания и перевода книг, или м. б. с целью богословской подготовки для посвящения на епископские кафедры в России, или, самое вероятное, монахи русского монастыря в Византии, т. е. русские святогорские иноки, жившие в тогдашнем духовном центре православия, в среде византийской духовной элиты, которая не только посвящала себя аскетическим подвигам и богословским занятиям, но и живо участвовала в церковной жизни двора и всего государства. Если примем во внимание, что в XIV веке сербский Хиландарь, а в известной степени и Русский святогорский монастырь, играли роль постоянного политического представительства Сербии в Византийской империи,¹⁸ то нет оснований сомневаться, что и в XII веке русские князья могли пользоваться услугами святогорской обители в вопросах, касавшихся византийско-русских церковных, а иногда, м. б. и политических отношений.

Было ли требование Ростислава принято в Византии и осуществлялось ли оно в последующей практике, нам не известно. Весьма вероятно, что позднее об этом и не вспоминали, особенно, когда Русь подпала под татарское иго, но в изучаемый нами момент это требование отвечало условиям жизни и практике, существовавшей в течение 20-ти лет, и поэтому можно предполагать, что в принципе это было принято Цариградом. Говорим, вероятно, ибо об этом прямо свидетельствует летописец. Но и без этого можно было бы говорить о вероятности приведенного предположения на основании того, что нам известно из византийских источников о тогдашних византийско-русских отношениях в связи с сложившейся международной политической обстановкой.

В начале княжения Ростислава умер в Угрии постоянный, долголетний враг Византии, король Гейза II.¹⁹ После его смерти в Угрии нача-

¹⁸ В. Мошин, *Житие старца Исани, игумена Русского монастыря на Афоне*. Сборник Рус. Арх. общ. в корол. Югославии III (1940) 125—167 и В. Мошин и А. Пурковић, *Хиландарски игумени средњега века*, 1940. — В. Мошин, *Хиландарац — Калиник, српски дипломата XIV века*. Историско-правни зборник I (Сарајево 1949) 117—132.

¹⁹ Долгое время научная традиция датировала смерть Гейзы II 31 мая 1161 г. и в связи с этим распределяла события, описанные у византийских историков Киннама и Хониата. Однако, против этой хронологии, аргументированной изысканиями Васильевского, Грота, Шаландона и принятой Иречеком, Делгером и в последнее

лись династические смуты между двенадцатилетним сыном Гейзы Стефаном III и братьями покойного короля, Ладиславом и Стефаном IV. Мануил вмешался в эту борьбу и, поддерживая дядей против молодого короля Стефана III, стремился к расширению византийского влияния в Угрии. В борьбе с византийским императором Стефан III вошел в связь с другими врагами Византии, прежде всего с германским императором Фридрихом Барбароссой, боровшимся с греками в Италии, а затем и с другими соседними государствами — Чехией и русскими князьями. Особенно опасным был для Византии 1164 год, когда Стефан III пошел против Мануила с большими силами, среди которых находились вспомогательные отряды немцев (вероятно, герцога Баварского, Генриха Язомиргота), русских и чехов под предводительством самого чешского короля Владислава. (Год этого похода приведен у Винцента Пражского.)²⁰ Предполагается, что русский отряд был послан князем Ярославом Осмомыслом Галицким, который — начиная с 1158 года — стал приближаться к венграм. Эта дружба должна была быть подтверждена браком Стефана III с дочерью Ярослава, которая как невеста прибыла в Угriu. Так как в это самое время Мануил должен был опасаться и Фридриха Барбароссы, против которого он поднимал итальянские города, то ему пришлось употребить все дипломатическое искусство для отвращения славянских государей от Стефана III. Обстановка еще более осложнилась, когда из царьградской дворцовой тюрьмы убежал двоюродный брат Мануила, Андроник Комнин (выдвигавший и раньше свои права на престол), и смог пробраться к Ярославу Галицкому. Предполагается, что Ярослав был родственником Андроника, мать которого, вероятно, была сестрой Ярославова отца, Владимирка. Об этом побеге Андроника на Русь говорят и византийские источники и Ипатьевская летопись: «В лето 6673 (1164—1165 сентябрьский год) приѣже изъ Царягорода братанъ царевъ киръ Андроникъ къ Ярославу у Галичь, и прия и Ярославъ с великою любовью, и да ему Ярославъ нѣколико городовъ на утѣшение. Потомъ же присла царь два митрополита, вабя и к себѣ, Ярославъ же пусти и к нему с великою честью, приставивъ къ нему пискупа своего Кузму, и мужа своя передняя». О мануиловом посольстве к Ярославу говорит и Киннам, только он приводит это в связи с двумя другими посольствами: к великому князю Ростиславу и еще какому то князю, которого называет Примиславом.

время Острогорским, новые венгерские учёные принимают годом Гейзиной смерти 1162 г. и остальные события этого времени перемещают на год позднее. Так думает Моравчик (Gyula Moravcsik, *A magyar történet Bizanci forrási*. Budapest, 1934, 191—193) и так же датируют последние югословенские исторические труды (Ф. Шишић, *Летопис попа Дукљанина*. Загреб, 1928, 100; Ф. Шишић, *Повијест Хрвата за краљева из дома Арпадовића*. Загреб, 1944, 72; В. Ђоровић, *Хисторија Босне*, I, Београд, 1940, 161).

²⁰ *Monumenta Germaniae, Scriptores*, XVII, 681.

О первом из этих посольств Киннам рассказывает, что на Русь был послан некий вельможа Мануил,²¹ чтобы «напомнить их правителю о клятвенных целованиях, которые он заключил с царем, и укорить его за дружбу с Галицким князем Ярославом, который, нарушив договор с Римлянами и в иных статьях, кроме того принял еще у себя и удостоил дружбы Андроника, тогда как этот Андроник убежал из дворцовой темницы, где находился в заключении, кажется, около девяти лет».²² Из последующего изложения видно, что этот посол Мануил имел целью не только отвратить великого князя от помощи Галицкому князю и принятому им византийскому претенденту, царевичу Андронику, но и склонить его к союзу против угорского короля. В другом месте, где идет речь о том же после Мануиле, говорится, что он был и у Ростислава, «который управлял тогда Тавроскифиею, чтобы вести с ним переговоры о союзе, и достиг своей цели. Чрезвычайно довольные тем, что царь отправил к ним столь знаменитого посла, они (Ростислав и Примислав) обещали сделать все, что будет угодно царю».²³ Кто был этот второй князь, которого Киннам называет Примиславом, — не ясно. На Руси такого князя не было ни тогда, ни вообще когда бы то ни было. Грот предполагал, что это должен был быть племянник Ростислава, Мстислав Изяславич Волынский; Вернадский думал, что речь могла идти о Ярославе Изяславиче Луцком, о котором Ипатьевская летопись говорит, что в 1168 г. он вместе с Ростиславом охранял греческий путь по Днепру. Нам кажется, что первая гипотеза более вероятна, как потому, что Мстислав Волынский, будущий великий князь, будучи непосредственным соседом Угрии и Галиции, должен был казаться византийцам неизмеримо более полезным союзником, чем Ярослав Луцкий, так и потому, что фонетически имя Мстислава более похоже на Примислава, чем Ярослав. Об этом же посольстве Киннам говорит еще раз в конце отрывка: «Есть в Тавроскифии город по имени Киев (Киам), который превосходит все прочие тамошние города, почитается митрополией этого народа, получает архиерея из Византии и пользуется другими важными преимуществами. Так вот правитель и этой страны обещался воевать против Стефана и условия подтвердил клятвою».²⁴ Это посольство должно было быть в начале 1165 года. Как видно, здесь шла речь о создании военного союза с великим русским князем против Угрии и об отвращении его от дружбы с Галицким князем, при дворе которого жил в чести Андроник,

²¹ Этого Мануила некоторые считают сыном Андроника, однако Г. Вернадский справедливо указывает, что отправка на Русь сына Андроника не отвечала бы целям посольства, имевшего задачей именно парализовать там вредное влияние беглеца. G. Vernadskij, *Relations byzantino-russes au XII^e siècle*. Byzantion IV (1927—28) 270—271.

²² Русский перев. Киннама, кн. V, гл. 10, 257.

²³ Цит. соч. 260.

²⁴ Киннам, кн. V, гл. 12; рус. перев. 261.

и который «и в других отношениях нарушил договор с Римлянами», т. е., вероятно, послал своему предполагаемому будущему зятю помощь, которую мы встретили в угорском походе 1164 года. В этих обстоятельствах нужно предполагать, что Византии приходилось быть весьма предупредительной и уступчивой в отношении к русскому великому князю. Ввиду того, что в приведенном отрывке у Киннама упомянут и некий предшествующий договор между Византией и Ростиславом, а кроме того констатируется, что Киев получает митрополита из Византии вместе с другими нарочитыми привилегиями, можем предполагать, что в данном случае Киннам говорит именно о тех предшествующих посольствах, которые незадолго перед тем, в 1164 году, отправлялись в Россию для урегулирования инцидента по поводу назначения в Киев митрополита без предварительного соглашения с великим князем: вполне возможно, что «особые преимущества» как раз и заключаются в поставленном Царьграду условии о предварительном соглашении по указанному вопросу.

Что касается третьего князя, к которому было направлено посольство, Ярослава Галицкого, Киннам говорит: «Не был забыт ни Ярослав. Только царь поссорил его со Стефаном другим способом, т. е. следующим письмом», в котором корил князя за нарушение договора, недавно утвержденного княжеской клятвой, и обращал его внимание на опасность, которой подвергает свою дочь, выдавая ее за венгерского короля, грубого, развратного и легкомысленного человека, который скоро станет подвергать унижениям свою жену. Согласно Киннаму, императорское письмо оказало большое впечатление на Ярослава, который, «с некоторой варварской наивностью поверил ему, почувствовал ненависть к своему будущему зятю и обещал Мануилу помощь на случай войны с Угрией. Делгер,²⁵ вероятно опираясь на Шестакова,²⁶ утверждает, что и у Ярослава был тот же посланник Мануил. Это не невозможно, но из Киннамова текста этого нельзя заключить. Но во всяком случае это посольство не было тождественно с упомянутым в летописи. В этот раз целью посольства не было возвращение царевича Андроника в Царьград. В приведенном ранее свидетельстве летописи ясно указано, что к Ярославу были посланы два митрополита, и что он послал Андроника в Византию в сопровождении своего епископа Кузьмы, и нет ни намека на знатного посла Мануила, произведшего столь сильное впечатление на Русских князей. Удивительно, что Делгер в своих Регестах не приводит особо от Мануилова посольства этого посольства митрополитов, упомянутого в прекрасном, достойном доверия источнике, показания которого сходятся со всей исторической обстановкой. Грот доказывал, что

²⁵ Fr. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches*, II (1925) № 1416.

²⁶ С. П. Шестаков, *Византийский посол на Русь, Мануил Комнин*. Сборник статей в честь Д. А. Корсакова. Казань, 1913, 375. К сожалению этот сборник нам здесь недоступен.

это митрополичье посольство и возвращение Андроника произошли летом 1165 года, что и должно было бы происходить после первого посольства (Мануила?). То «нарушение условий и договоров, подтвержденных клятвой», о котором говорит Киннам, и которое, по всей вероятности, состояло в военной помощи Стефану III в походе 1164 года, случилось прежде бегства Андроника в Галицию. Возвращение его из Руси «с великою честью» вполне согласуется с свидетельством Киннама, указывающим, что по возвращении в Царьград Андроник получил от императора в управление Киликию и сбор податей на Кипре.

Таким образом, мы видим, что в 1164 и 1165 г. Киевский великий князь Ростислав находился в дружеских отношениях с Византией, что в течение этого времени оба двора несколько раз обменивались посольствами, и что и до того между Ростиславом и Мануилом существовали хорошие отношения, подтвержденные нарочитым договором. Интересно, что именно к этому времени относится и упомянутое свидетельство об уходе в Царьград трех сыновей Юрия Долгорукого, Мстислава, Василька и Всеволода, выгнанных из Северной Руси их старшим братом и будущим великим князем Андреем Боголюбским, и о том, что византийский император не только их принял, но дал им в управление области — Васильку на Дунае, а Мстиславу в Сирии. О прибытии этого Василька в Грецию вскользь упоминает и Киннам в свидетельстве о позднейшем прибытии в Византию князя Владислава. В том же отрывке, где говорится о посольстве Мануила на Русь в 1165 г. и о происходивших в то же время переговорах с Фридрихом Барбароссом, герцогом Генрихом Львом, Половцами, султаном и Венецией, Киннам говорит: «В то же время по своему побуждению пришел к Римлянам один из владетелей Тавроскифии, Владислав вместе с детьми, женой и со всем войском, и ему была подарена область около Истра (Дуная), которую до того царь дал сыну Юрия Васильку, пришедшему в Византию, и занимавшему первое место между племенными князьями Тавроскифии». Из этих свидетельств, которые замечательно сходятся, видно, что действительно, Василько Юрьевич уходил в Византию; что это было ранее 1165 года, т. е. в 1162 г., который приводит летопись; что в Византии он был принят в высшей степени радушно и получил в управление 4 города на Дунае; и что до 1165 года оставил это место, м. б. вернувшись на Русь. Если бы эти князья были посланы в Византию самим Андреем, подобно тому как отец Ростислава послал туда Полоцких князей, они, конечно, не получили бы в управление областей, а находились бы в почетном заключении. Но летопись и не говорит, что Андрей прогнал братьев в Византию, но что он их лишь прогнал с уделов, а они сами поехали в Царьград. Приходится, следовательно, предполагать, что они имели нарочитые рекомендации от другого князя, который помог им уйти в Грецию, а это, конечно, должен был быть киевский великий князь, бывший в то время союзником (σύμμαχος — по выражению Киннама) Мануила. К сожалению, летопись

не сохранила нам известий о другом, упомянутом Киннамом, князе-эмигранте, Владиславе, прибывшем в Византию со всей семьей и дружиной в 1165 г. и получившем в управление города на Дунае, но можно предполагать, что и он, вероятно, имел рекомендации от великого князя, позволявшие ему рассчитывать на гостеприимный прием в Византии.

Русская помощь оказалась ненужной Византии, которая своими силами в 1165 году окончательно победила Угрию, но м. б. именно невмешательство Руси в угро-византийскую войну и было косвенной причиной столь решительной победы Мануила. Нет сомнений, что и после 1165 года отношения между Киевом и Царьградом оставались дружественными. Когда в 1166 г. умер митрополит Иоанн (Новгор. I лет.), на его место в следующем году прибыл новый митрополит из Византии, Константин II, остававшийся на престоле до смерти Ростислава, и упоминаемый и позднее, в 1169 году. Что отношения Ростислава с Царьградом оставались хорошими, можно заключить и из его стараний об обезпечении торгового пути по Днепру. Как раз под 1166 г. летопись рассказывает о том, что Половцы засели около порогов и стали грабить «гречников», т. е. купцов, путешествовавших между Грецией и Киевом. Ростислав послал боярина Владислава Ляха с отрядом, который обеспечил гречникам свободный проход в Киев. В этом же году Ростислав созвал многих князей — братьев, сыновей и других — с дружинами также для охраны днепровского пути. Одиннадцать князей со своими полками долго стояли у Конева в ожидании, пока торговые ладьи поднимутся по реке, и потом разошлись домой.²⁷

Ростислав умер 14 марта 1167 г. во время похода в северные области. Перед смертью много скорбел, что не успел постричься в монахи, о чем мечтал много лет, и от чего его отвратил Киево-печерский игумен Поликарп указанием на обязанности, возложенные на него Богом: блюсти правду на этом свете, суд судить праведный и стоять на крестном целовании. Церковь признала его святым. По приглашению Киевлян и нескольких князей, прежде всего сыновей Ростислава, в Киев пришел Мстислав Изяславич Волынский, уже ранее два раза занимавший столицу и уступавший ее тогда старшему дяде, Ростиславу.²⁸ Победив противников и утвердившись на великом княжении, Мстислав посвятил главное внимание также борьбе с Половцами, собирая князей для совместных походов против этих разбойников, мешавших торговым связям с Грецией по Днепровскому пути. Летопись говорит о двух больших походах в 1168 г., когда около великого князя собралось большое число князей. Уже одно это показывает, что Мстислав жил в хороших отношениях с Царьградом, связи с которым, вероятно, были созданы еще на Волыни в 1165 году посольством Мануила. На митрополичьем престоле оставался все

²⁷ Ср. Ипат. лет. под 1167.

²⁸ Вошел в Киев в понедельник 15 мая (1167 г.); Ипат. лет. под 6677.

тот же грек Константин II, прибывший в 1167 году. Однако княжение Мстислава было недолговечным: уже в 1169 году²⁹ сильный суздальский князь Андрей Боголюбский послал на Киев дружины 11-ти князей под главенством сына Мстислава, который взял южную столицу приступом весной 1169 г., заставив Мстислава Изяславича бежать в свое Волынское княжество.³⁰ Победитель, предав город дикому разграблению, уступил его затем дяде, Глебу Переяславскому, но великим князем сделался Андрей, не захотевший переходить из своей северо-восточной Руси на юг, и тем положивший начало новому периоду в русской истории.

Отношения нового великого князя Андрея Боголюбского к Византии, повидимому, никогда не были доброжелательными. Возможно, что сама удаленность его княжества от греческого пути и Черноморья отнимала и у него и у императора взаимный интерес к поддерживанию связей. Вероятно к этому примешивалась и взаимная неприязнь, т. к. император Мануил был союзником врагов Андрея, Ростислава Мстиславича и Мстислава Изяславича; относительно последнего Ипат. лет. прямо говорит, что Андрей Юрьевич в Суздале не имел любви к Мстиславу. Мануил с честью принял выгнанных Андреем братьев, Мстислава, Василька, Всеволода и племянников, Ростиславичей. Повод для взаимного недовольства давали и церковные отношения. Никоновская летопись приводит чрезвычайно важный факт: Андрей Боголюбский хотел иметь для Владимира Залесского особого митрополита и просил об этом Константинопольского патриарха, но ему было отказано.³¹ В полном согласии с этим стоит показание Ипат. л-си об отношении Андрея к патриархату в связи с вопросом о т. наз. Леонтианской ереси. О начале ее говорят и Лавр.³² и Ипат. лет-си под 1162 годом, описывая столкновение князя Андрея с епископом Суздальским Леоном по вопросу о разрешении упо-

²⁹ Ипат. лет. приводит это под 6678 г., указывая, что князья выступили из Киева 2 марта в субботу средокрестной недели. Как указал ещё Карамзин, этот день приходился на 2 марта в 1168 году.

³⁰ Ипат. лет. датирует взятие Киева 6679 (1171) годом, *«мѣсяца марта въ 8, въ второе недѣли поста въ среду»*. Лавр. и 1 Новгор. лет-си датируют это событие 6676 (1168) г., при чем первая указывает, что кн. Андрей послал войска на Киев «тое же зимы», т. е. в конце 1168 мартовского года, или в начале январьского 1169 г. Однако приведенная точная дата Ипат. лет-си не подходит ни к одному году от 1168 до 1171, но зато точно совпадает с 1172-м. Между тем к последнему году невозможно отнести взятие Киева: под следующим, 6680 г. Ипат. л. помещает смерть Мстислава Изяславича (19 августа), а под 6681-м вступление в Киев Владимира Мстиславича 15 февраля на масляной недели — последнее имело место в 1170 году. Таким образом, взятие Киева Суздальцами могло произойти только после 1168 года (когда Мстислав ходил на Половцев), и раньше февраля 1170 г. (когда в Киев вошел Владимир), т. е. весной 1169 года. Возможно, что это было именно в марте, но «8 марта в среду на второй недели поста» очевидно перенесено на это событие с какогонибудь другого похожего случая; возможно, с занятия Киева в 1172 году дружинами более 20-ти князей, посланных снова Андреем против непокорных Ростиславичей.

³¹ Никон. л. II, 179.

³² Лавр. л. под 1162 г.

требления мяса в среду и пятницу, если в эти дни случатся господские праздники. В этой первой фазе развития вопрос доходил до Царьграда; при чем Лавр. лет. описывает со слов очевидца, как в присутствии императора на берегу реки Леона переспорил Адриан, епископ Болгарский, и как царские слуги ударили Леона по шее и хотели его утопить за то, что он непочтительно позволил себе прекословить императору. При этом, по словам летописи, присутствовали русские послы: «киевский посоль и суждальский Илья, и Переяславский и черниговский». Позднее, при Мстиславе Изяславиче снова возник в Киеве спор об употреблении в пищу сыра, масла, яиц и молока в среду и пятницу на господские праздники. Это мнение, высказанное игуменом печерским Поликарпом с братией, нашло поддержку со стороны некоторых князей и епископов, но встретило противодействие митрополита. Созванный Мстиславом Изяславичем собор в Киеве не мог придти ни к какому решению. По этому поводу Андрей Боголюбский писал Мстиславу, что следует свергнуть митрополита Константина, выбрать русским епископам нового и потом рассмотреть дело беспристрастно на соборе, при чем указывал, что зависимость от Константинопольского патриарха тяжела и вредна для Руси. Любопытно, что нерасположение к митрополиту-греку проявилось и в Лаврентьевской летописи, которая считает разгром Киева войсками Боголюбского божьим наказанием за грехи Киевлян и в частности за неправду митрополита, запретившего Поликарпа Печерского.³³ Наконец следует принять во внимание и то обстоятельство, что за все время великого княжения Андрея Боголюбского не встречаем ни одного упоминания о русском митрополите, кроме Михаила, присутствовавшего на соборе 24 марта 1171 года.³⁴ Но относительно его, во первых, неизвестно, был ли он когда нибудь на Руси или проживал в Византии, а во вторых, если и был, то сведение о нем относится к тому моменту, когда Киев снова находился в руках князя, враждебного Андрею Боголюбскому.

Южная Русь не легко отказалась от привычного права считать Киев обще-русской столицей: и после разгрома 1169 года скоро возобновилась борьба за обладание им. Изгнанный Мстислав Изяславич с большими силами, с помощью брата Ярослава, галицкими, туровскими, городенскими полками и Черными Клобуками вскоре вернул себе Киев, воспользовавшись отъездом Глеба Юрьевича в Переяславль. Однако, он не смог долго задержаться здесь и снова ушел на Волынь, где умер 18 августа 1170 года.³⁵ Киевский князь Глеб Юрьевич Переяславский также

³³ ПСРЛ I, 149—151; II, 91; Татищев III, 160; Соловьев 729—730.

³⁴ Μιχαὴλ Ῥωσῖας в греч. рукописи Синодальной библиотеки (Архим. Владимир, *Описание рукоп. синод. библ.* № 336, л. 89, об., стр. 495 и Правосл. Обзорение II (1881) 352.

³⁵ Ипат. л. датирует 6680 = 1172 годом, Новгород. л. 6678 = 1170 г. Если верно показание Ипат. л.-си, что Мстислав умер раньше Глеба и Владимира, то можно отнести смерть Мстислава к августу 1169 г.

не правил долго — умер 20 января 1171 года.³⁶ По договору с Ростиславичами, сидевшими около Киева, город достался беспокойному князю Владимиру Мстиславичу (внуку Юрия Долгорукого), однако Андрей Боголюбский не признал этого и послал в Киев племянника, Романа Ростиславича. Владимир умер еще в Киеве после 4-х месяцев княжения. Получивший Киев от Андрея Роман не правил спокойно: вскоре Андрей приказал Роману за непослушание уйти в Смоленск и прогнал его братьев, однако братья Романа не покорились, посадили в Киеве Рюрика Ростиславича, получили помощь от других князей, особенно от Ярослава Изяславича Луцкого, и разбили войска Андрея. Киевом завладел Ярослав Изяславич, но снова должен был уходить, уступив его Святославу Черниговскому, от которого скоро отнял его Олет Святославич, чтобы потом снова отдать Ярославу, дождавшемуся здесь вестей о смерти Андрея, убитого 29 июня 1174 года.

Возвращаясь к истории русской обители на Афоне, мы должны признать, что отсутствие каких-нибудь важных актов о ее жизни в течение рассмотренного двадцатипятилетия находит объяснение в тогдашней исторической обстановке. В течение 20-ти лет, с 1145 до 1164 года Византия и Русь были почти постоянно оторваны одна от другой как в политическом отношении, так и в церковном, а вследствие этого и русская обитель должна была жить своей внутренней жизнью, не входя в связь ни с константинопольским двором, ни с византийскими церковно-политическими властями. Перемена в этих отношениях произошла только в 1164 году, после того, как Ростислав Мстиславич утвердился на великокняжеском столе, когда наладились церковные связи и возобновился политический союз Киева с Царьградом. Посольства императора к Ростиславу в Киев, к Ярославу в Галич и к Мстиславу на Волынь показывают на те части русской земли, которые находились в наиболее близких связях с греками. К этому же периоду относятся и приведенные выше данные о живших в Византии князьях-эмигрантах, ушедших из Руси в 1162 и 1165 году, и о Андронике, нашедшем в то же время приют у Галицкого князя. Из среды этой русской княжеской эмиграции, осевшей при широко-гостеприимном дворе императора Мануила, по нашему предположению происходил тот брат Лазарь, который в промежутке между 1142 и 1169 годом пришел в Ксилургов монастырь со своими сокровищами и, вероятно, принес средства, позволившие думать о расширении русского центра на Святой горе, а вместе с тем и связи, обеспечивавшие доброжелательное отношение властей к этому начинанию. В атмосфере взаимного доверия и внимания, установившейся в политических отношениях между Византией и Русью после 1164 года, русская обитель могла постепенно подготовить почву для осуществления своих планов, с одной стороны

³⁶ Ипат. лет. под 6681 г.; Новгород. лет. под 6678 г. Ипат. лет. прибавляет, что Глеб правил 2 года.

путем разных любезностей в отношении святогорского протата, в частности в предоставлении ему займа, достигшего большой суммы в 30 золотых монет, с другой — вероятно, возобновлением постоянной связи с русскими князьями и с византийским двором. Вероятно, вопрос был уже настолько подготовлен, что катастрофа, постигшая Киев в марте 1169 года, не помешала осуществлению начатого дела, тем более, что ушедший из Киева союзник Византии, князь Мстислав Изяславич Волынский не отказывался от своего права на великокняжеский стол, вскоре после разгрома Киева снова занял его, и хотя и не смог надолго задержать южной столицы, стремился вернуть ее. Вероятно, нерасположение к Константинополю со стороны Суздальского князя, захватившего великое княжение, мечтавшего о создании новой митрополии во Владимире, и вошедшего в связь с Римским престолом,³⁷ побуждало Византию быть особенно внимательной к противникам Андрея Боголюбского, своим давнишним союзникам, южно-русским князьям, а это должно было отражаться и на отношениях к русской обители на Афоне, которая, сама находясь на византийской земле, должна была поддерживать наиболее тесные связи именно с теми русскими князьями, которые являлись друзьями и союзниками византийского императора.

От 1169 года до конца XII века, за всю первую половину Суздальско-Волынского периода русской истории, мы не располагаем никакими данными о связях русской обители на Афоне ни с Русью, ни с Царьградом. Не знаем мы почти ничего и о русско-византийских отношениях вообще в течение этого периода. Можно лишь предполагать, что северо-восточная Русь должна была поддерживать сношения с Византией, особенно в течение долгого правления Всеволода «Большое гнездо» (1175—1212 г.), который в молодости спасался у Греков от брата Андрея Боголюбского. Что касается южной Руси — о ее связях с Царьградом сохранилось очень мало данных из этого периода. Это прежде всего известия о приходе митрополитов в Киев. После Михаила III, присутствовавшего на Константинопольском соборе при патриархе Михаиле Антиале 24 марта 1171 года³⁸ и, м. б. не приезжавшего вообще в Россию при Андрее Боголюбском, находим в Ипатьевской летописи ряд упоминаний о митрополите Никифоре II, греке, между 1182 и 1197 годами. После него, если верить Татищеву, был в 1198 году митрополит Иоанн,³⁹ а затем, по Киево-Софий-

³⁷ Никоновская летопись под 1169 годом приводит известие: «того же лѣта придоша послы отъ Римскаго папы». По предположению Голубинского, они приходили к Андрею Боголюбскому, и побуждением для папы (которым был тогда Александр III) прислать их были дошедшие до него слухи о неудовольствиях Боголюбского на патриарха Константинопольского, каковые князь мог иметь на патриарха за несогласие последнего учредить во Владимире новую митрополию». (Ист. рус. цер. I, 597).

³⁸ Архим. Владимир, *Описание рукоп. Синод. библиотек*. № 336, об. ст. 495 и Правосл. Обзор. II (1881) 352; Голубинский I, 287.

³⁹ Татищев III, 329.

скому помяннику, Гавриил и Дионисий, правившие русской церковью уже в начале XIII века: второй из них упомянут и в т. наз. Типографской летописи под 1210 годом.⁴⁰ Если эта дата точна, то это был и последний год его правления, т. к. под тем же 1210 годом Лаврентьевская летопись помещает прибытие митрополита Матфея, остававшегося на кафедре 10 лет (умер 22 августа 1220 г. по Лавр. л.).⁴¹ Во вторых, Южная Русь, в особенности Галичь, вела непрерывно торговлю с Византией: Вениамин Тудельский находил русских купцов не только в Константинополе, но и в Александрии; и греческие гости заходили далеко на север и восток — Кузьма Киянин, плакавший над трупом Андрея Боголюбского, говорит о константинопольских гостях во Владимире Залесском, а житие Антония Римлянина находит гостя из греческой земли в Новгороде. Наконец, южнорусские князья своей постоянной борьбой со степью представляли и важный политический интерес для Византии, и хотя ни византийские, ни русские источники — кроме одного случая — не сохранили упоминаний о русско-византийских договорах и обмене посольствами в течение указанного периода, нужно думать что все это должно было происходить неоднократно. Упомянутый же факт относится к началу 1201 года, когда Половцы в союзе с Калояном Болгарским прорвались в южную Фракию, имея целью поход на самый Константинополь. Никита Хониат говорит, что варвары дошли бы до самых Херсийских ворот столицы, если бы «христианнейший русский народ и стоящие во главе его князья — отчасти по собственному побуждению, отчасти склоняясь к мольбам своего архипастыря — не показали особенно большую готовность помочь Римлянам, негодую, что христианский народ терпит беду от варваров и по несколько раз в год подвергается угону в плен и продаже в рабство нехристианским народам. Вследствие этого Роман, галичский князь, наскоро приготовившись и собрав большой и хороший военный отряд, устремился против Куманов, и так как проник беспрепятственно в их землю, разграбил их и опустошил. Ввиду того, что он повторил это несколько раз для славы и величия христианской чистой веры, он воспрепятствовал набегам Куманов и дал возможность Римлянам отдохнуть от этой беды, благодаря тому, что явилась неожиданная помощь и непредвиденный союзник и опора в единоверном народе».⁴² Как указал Васильевский, эта помощь явилась результатом формального союза, заключенного между Византией и галичским князем при посредстве Киевского митрополита: послов галицкого князя встретил в Константинополе в 1200

⁴⁰ Летописецъ, содержащий Российскую историю отъ 6714 (1206) лета до лета 7042 (1534). Москва 1784, стр. 2.

⁴¹ О всех митрополитах домонгольского периода см. у Голубинского т. I, изд. 2, 1901, 285—288. После митр. Матфея известны ещё: Кирилл II, прибывший в 1224 г. (Лавр. л.) и умерший в 1233 году (1-я Новг. л.), и Иосиф, прибывший в 1237 году (1-я Новг. л.).

⁴² Nicetas, ed. Bonn., 691—692.

году путешественник, старец Антоний Новгородский. Приведенный факт чрезвычайно важен как по указанию на огромное политическое значение, которое имели в то время для Византии связи с Русью, так и по данным о тех областях Руси — Галиции и Волыни —, которые в это время поддерживали сношения с Константинополем; и, наконец, по свидетельству о политической роли, которую играло на Руси греческое высшее духовенство.⁴³

Следует предполагать, что эти области преимущественно могли поддерживать и связь Руси со Святой горой в данный период, когда Поднепровье все более отгораживалось от Черноморья кочевниками и когда население Южной Руси все сильнее и сильнее тянуло к северо-востоку. Но, как мы уже сказали, исторических свидетельств о связях русского монастыря на Афоне ни с Русью, ни с Царьградом из этого времени не сохранилось. Повидимому в эти тридцать лет русская обитель снова была занята главным образом обще-афонскими интересами и своей внутренней жизнью. Единственным свидетельством о ней являются четыре разновременных, но однородных, кратких приписки на разобранном протатском акте 1169 года. Две первых записи находятся на оригинале, а две последних на современной копии, составленной сразу после подтверждения второй записи.

Эти приписки, датированные индиктами, являются подтверждениями акта последующими протами — Дорофеем в 1177 г., Митрофаном в 1182 г., Мартинианом в 1188 и Герасимом в 1194 году. Последний из этих протов, монах Герасим, известен нам по актам сербского монастыря Хиландаря как современник императора Алексея III Ангела (1195—1203),⁴⁴ благодаря чему А. Соловьеву удалось точно определить вышеприведенные года записей по указанным в них индиктам.⁴⁵ Представляя большую важность для истории Святой горы вообще, поскольку дают нам точную датировку правления четырех протов, эти записи не лишены интереса и для истории русского монастыря. Такие записи на святогорских документах необычны, и третья запись особенно подчеркивает, что монахам пришлось долго просить прота сделать указанное подтверждение. Это показывает нам, что в течение всей последней трети XII века монастырь еще не чувствовал себя вполне обеспеченным в отношении дарений 1169 года, и при вступлении во власть каждого нового прота добивался подтверждения их. Любопытно, что в течение этого периода

⁴³ В. Г. Васильевский: рецензия на книгу Ф. Успенского, *Образование второго болгарского царства* (ЖМНП. ч. 204, отд. 2, стр. 209—210) и Ф. Успенский, *Образование вт. болг. ц-ва*. Одесса, 1879, 208; В. Златарски, *История на Българската държава през средниѣ вѣкове*, III. София, 1940, 135—136.

⁴⁴ Louis Petit, *Actes de Chilandar*, I. Виз. Врем. XVII (1911), приложение, № 3 и A. Soloviev, *Un inventaire de document byzantins de Chilandar*. *Annales de l'Institut Kondakov* X (1938) 45—46.

⁴⁵ A. Soloviev, *Histoire du monastère Russe. Byzantion* VIII (1933) 221.

не встречается и подписей русских игуменов на актах других святогорских монастырей. Это свидетельствует, что в данное время русская обитель, хотя и вошла в число обителей «второго ранга», но еще не закрепила этого состояния и, повидимому, ее игумены еще не выбирались ни в число эпитиритов, ни в «судебные соборы». Положение изменилось в XIII веке, когда подписи русских игуменов появляются под актами протата между подписями игуменов старших монастырей.⁴⁶ Тринадцатый век, открывшийся латинским завоеванием Византии, был новой эпохой как для всего Афона, так и для русского монастыря. Новыми условиями, определившими его дальнейшую историю, явилась прежде всего общая катастрофа, постигшая греческий мир в 1204 году, и повлиявшая на все большее отдаление Афона от Руси; затем катастрофа, которую принесло Руси татарское иго, окончательно и надолго оторвавшее Русь и от Византии и от запада; третьим новым моментом явилось образование на Святой горе сербской лавры, которая с первых дней своего существования стояла в самых близких связях с русским монастырем. В эпоху «всеконечного от Руси оставления» эти связи привели к тесному сближению русской обители с династией Неманьичей и определили судьбу монастыря в XIV веке. Культурно-историческое значение этих русско-сербских связей на Афоне выявляется как в фактах проникновения в сербскую письменность произведений древнерусской литературы, так и позднее в создании сербских связей с Московскою Русью.

⁴⁶ В издании актов монастыря Дохиара (*Ἐκτεταγμένης Ἐκτακτοῦς Βυζαντινῶν Σπουδῶν* VI (1929), № 23, 259) находится протатский акт о келлии Каллиграфа, датированный 1195 годом, где вместе с протом Арсением, среди других игуменов подписался и «Русской обители Феодосии иеромонах». Однако, в данном случае издатели неверно датировали акт, т. к. 1 — между 1194 и 1198 г. Афоном управлял прот Герасим, 2 — состав подписанного святогорского собора на акте Дохиарском не имеет ничего схожего с составом собора 1198 г. (на Хиландарском акте), 3 — 1195 г. не сходится с обозначенным в акте 5 индиктом. Нет сомнения, что последняя буква в цифре года здесь в оригинале не Γ = 3, а 0 = 70, и что должен стоять 6670 г., т. е. 1262 от Р. Х. Этот год отвечает 5-му индикту, и в этом году на Афоне действительно был прот Арсений (Упомянут в записи Доментиана на его житии св. Симеона). Ошибка издателей вполне понятна, т. к. в оригинале, вероятно, цифра года настолько выцвела, что нижний правый угол последнего 0 не виден.

LES PALAIS DU BOUKOLEON*

Théodose II (408—450), si l'on en croit les Patria¹, construisit « les palais du Boukoléon, au-dessus du mur (maritime) », τὰ παλάτια τοῦ Βουκολέοντος ἐπάνω τοῦ τείχους. On peut discuter sur l'époque de la fondation, mais non sur l'existence de ces édifices, car l'un d'entre eux est resté debout jusqu'à ce jour. L'emploi du pluriel, sans être absolument concluant, semble cependant indiquer la présence de plusieurs palais ou tout au moins d'un palais composé de plusieurs corps de bâtiments. Les Patria ont pris soin de signaler la position exceptionnelle de ces palais bâtis sur le mur maritime même, au Boukoléon.² Les palais de Théodose II doivent nécessairement être cherchés le long de la plage entre Tchatladi-Kapou et l'ancien Tzykanistèrion, sur l'emplacement duquel s'éleva l'Eglise Nouvelle, car il est fort probable qu'au 5^e siècle, l'enceinte du Grand Palais ne dépassait guère ces limites.

Deux édifices correspondent exactement par leur position et leur situation aux indications des Patria: l'édifice connu sous le nom de Palais de Léon Macellos³ et incorrectement appelé Monument de Marcellus Leo par Choiseul-Gouffier⁴ et l'édifice désigné à tort sous le nom de Maison de Justinien.

Le palais de Léon Macellos.

Le premier édifice, dépendance du Grand Palais et compris dans son enceinte, se dressait sur le mur maritime même, à l'est de Saint-Serge, tout près de la porte du Lion (Tchatladi-Kapou) et du fameux groupe du Boukoléon. Sa façade, dont Choiseul-Gouffier nous a laissé le dessin,⁵ était ornée d'une rangée de trois fenêtres, ayant des lions à leurs angles. Cette façade ne disparut qu'en 1871, et les lions qui la décoraient furent transportés au Musée.⁶ Cette rangée de trois fenêtres attira l'attention des voyageurs de passage et des étrangers résidant à Constantinople, après 1453. Pierre Zen⁷ et Pierre Gylles⁸ ainsi que Leunclavius⁹ en font mention; à la fin du 18^e siècle, Sestini, en 1778¹⁰ et Choiseul-Gouffier,

* Suite des études sur le Boukoléon. V. Byzantinoslavica X, 16—27.

¹ Preger, *Script. orig. CP.* Leipzig, 1907. II, 256; Codinos 100, Anon. I, 9.

² Les Patria ont été rédigés probablement dans le premier quart du XI^e siècle autrement dit, avant que le nom de Boukoléon ait été étendu à l'ensemble de la demeure impériale.

³ P. Gylli, *De topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatibus libri quatuor*. Lyon, 1561, I, 7; II, 15.

⁴ J. Ebersolt, *CP byzantine et les voyageurs du Levant*. Paris, 1918, 14, note 2.

⁵ Ebersolt, op. cit. 193—195.

⁶ A. van Millingen, *Byzantine Constantinople*. Londres, 1899, 273.

⁷ Cité par Millingen 271 et par A. Mordtmann, *Esquisse topographique de CP.* Lille, 1892, § 95.

⁸ Gylli, op. cit. I, 7.

⁹ Migne, P. G. 159, col. 877.

¹⁰ Ebersolt, op. cit. 186.

vers 1784,¹¹ la signalent encore. Grâce aux indications précises fournies par ces divers auteurs, la situation du premier palais du Boukoléon peut être fixée avec certitude.

Il se pourrait que ce palais ait été primitivement appelé Palais de la Porte du Lion, *palation Boukoléontos*. Ce ne fut que vers le 9^e s., que la coutume étendit le nom de Boukoléon à toute la plage située devant le Grand Palais. Tout démontre que le palais maritime de l'ouest fut compris dans l'enceinte palatiale. Le nom de Palais du Boukoléon que lui donnent les Patria est un argument péremptoire, car le Boukoléon était incontestablement un quartier palatin. Les topographes modernes s'accordent, d'ailleurs, pour fixer la limite ouest du Grand Palais à hauteur de Tchatladi-Kapou où s'élevait le palais du Boukoléon de Théodose II, identique avec le palais de Léon Macellos. Labarte place la limite ouest du Grand Palais un peu à l'est de Saint Serge, excluant de l'enceinte palatiale le quartier d'Hormisdas avec son palais-monastère et ses églises.¹² Mordtmann déclare que le Grand Palais s'arrêtait à Tchatladi-Kapou, identifié à tort par lui avec la Porte de Fer.¹³ Millingen place dans les parages de Tchatladi-Kapou le point de départ du rempart de Nicéphore II Phokas, qui passait en avant des Skyla où se dressait la haute tour du Kenténarion.¹⁴ Celle-ci, qui défendait les abords du célèbre vestibule de la demeure impériale, devait se trouver sensiblement dans l'axe de Tchatladi-Kapou. Djelal-Essad, enfin,¹⁵ signale, dans le voisinage de cette même porte de Tchatladi-Kapou les vestiges d'un large mur qui, à son avis, marquait la limite occidentale du Grand Palais.

Divers arguments incitent au surplus à ratifier sur ce point l'opinion des topographes cités. D'après Procope,¹⁶ Justinien, après avoir magnifiquement restauré l'antique palais d'Hormisdas, voisin du Grand Palais, l'annexa à la demeure impériale, contribuant ainsi à son agrandissement et à sa splendeur. Ce palais, qui se trouvait dans le quartier d'Hormisdas et qui touchait au groupe d'églises placées sous le vocable des saints Serge et Bacchus et des saints Pierre et Paul, d'après Procope,¹⁷ ne faisait pas partie intégrante du Grand Palais, au moment où Justinien allait monter sur le trône. L'annexion fut-elle maintenue? Il semble que non. Cédreus¹⁸ nous apprend, en effet, que quelques années plus tard, Justinien, après avoir construit les églises des saints Serge et Bacchus et des saints Pierre et Paul, leur fit don de la maison qu'il habitait avant son avènement, autrement dit, du

¹¹ Ebersolt, op. cit. 193—195.

¹² J. Labarte, *Le Palais impérial de CP et ses abords, Ste Sophie, le Forum Augustéon et l'Hippodrome, tels qu'ils existaient au dixième siècle*. Paris, 1861, 104—105.

¹³ Mordtmann, op. cit. § 95.

¹⁴ Millingen, op. cit. 281.

¹⁵ Djelal Essad, *Constantinople. De Byzance à Stamboul*. Paris, 1909, 76. — Cf. E. Mamboury, *Les fouilles byzantines à Stamboul et dans sa banlieue immédiate aux XIX^e et XX^e siècles*. Byzantion XI (1936) 245.

¹⁶ Proc. de aedif. 202.

¹⁷ Ib., 186.

¹⁸ Cédreus, I, 642—643.

palais d'Hormisdas ainsi que de tous ses biens patrimoniaux et fonda ainsi un monastère d'hommes nobles.

La conversion en couvent du palais d'Hormisdas, ancienne résidence de Justinien, est, d'ailleurs, confirmée par les historiens. La donation de Justinien eut très vraisemblablement pour effet, comme le suppose avec raison Labarte,¹⁹ de rejeter en dehors de l'enceinte du Grand Palais, le palais d'Hormisdas avec son groupe d'églises. Par ailleurs, les synaxaires du 12 mars,²⁰ qualifient le monastère de saint Serge de « monastère situé près du palais » et Jean d'Euchaïte écrit : « Les (saints) Martyrs voisins des empereurs, gloire de la ville, gardiens du palais ». ²¹ Si le poète considère les Saints Martyrs comme les bons voisins de l'empereur et les gardiens de sa demeure, c'est, très vraisemblablement, que leur sanctuaire, gloire de la cité, se trouvait en dehors de l'enceinte palatiale. De plus, les *Patria*²² font mention de Saint Serge et de la Maison dite de Justinien (palais-monastère d'Hormisdas) dans la description des édifices de la ville. Les empereurs n'avaient au surplus aucun intérêt à conserver dans l'enceinte de leur demeure le saillant d'Hormisdas, dominé par la Sphendonè et difficile à couvrir.

D'un autre côté, pour défendre sa capitale attaquée par la flotte d'Héraclius, Phokas confia aux Verts la surveillance des ports de Cæsarius et de Sophie et aux Bleus celle du quartier d'Hormisdas.²³ Phokas se méfiait des Bleus; il ne leur permit certainement pas de pénétrer dans l'enceinte du Grand Palais et il se contenta de les masser près de l'entrée.

D'un autre côté, Cédrene²⁴ nous apprend que l'église des Saints-Serge et Bacchus était proche d'un palais maritime. Ces saints étaient en grande vénération; aussi leur église était-elle souvent visitée par les pieux Byzantins et aussi par les pèlerins étrangers.²⁵ Il est fort peu probable que les empereurs aient autorisé la foule à pénétrer librement dans l'enceinte de leur palais. Le palais maritime, cité par Cédrene, ne peut être confondu avec l'ancienne Maison de Justinien ou palais d'Hormisdas, dont il est question à la ligne suivante, ἵδιον αὐτοῦ οἶκον. Ce palais maritime, voisin des Saints-Serge et Bacchus n'est, semble-t-il, que le vieux palais du Boukoléon de Théodose II, bâti sur le mur maritime, un peu à l'est de Saint-Serge, près de la Porte du Lion, Tchatladi-Kapou. C'est le palais aux trois fenêtres décorées de lions, mentionné par Pierre Zen, Leunclavius et Pierre Gylles. Il n'a rien de commun avec le palais-monastère d'Hormisdas et il ne peut être confondu avec lui.

Les empereurs se transportaient parfois au palais maritime du Boukoléon de Tchatladi-Kapou, pour y prendre le frais et jouir de plus près du spectacle de la

¹⁹ Labarte, op. cit. 104.

²⁰ Du Cange, *CP christ.* IV, 135.

²¹ Du Cange, op. cit. 136.

²² Preger, op. cit. II, 231, 279.

²³ Jean d'Antioche, Müller, FHG V, 38. — Cf. Millingen, op. cit. 276, 302; Mordtmann, op. cit.

§ 101, 102.

²⁴ Cédre. I, 642—643.

²⁵ B. de Khitrow, *Itinéraires russes en Orient*, I. Genève, 1889, 106, 120.

mer. C'est très vraisemblablement au palais du Boukoléon de l'ouest que fait allusion le poète Manassès en ces termes :

ἔτυχεν (l'empereur Théophile) ἄνωθεν τῶν βασιλείων οἴκων,
ἐνθα γλυφεῖσα δεξιῶς μάρμαρος χιονόχρους
βοῦν μεγαλόπλευρον τυποῖ καὶλέοντα μορφάζει.²⁶

Dans un texte parallèle, Cédrene²⁷ écrit : προκύπτων ἀπὸ τῶν πρὸς θάλασσαν τοῦ παλατίου τειχῶν.

Le palais du Boukoléon faisait corps, en effet, avec le mur maritime et ses fenêtres étaient percées dans ce mur, comme l'indique le dessin de Choiseul-Gouffier. La situation, que Manassès assigne à la « maison impériale », à proximité du fameux groupe du lion et du boeuf justifie ainsi l'identification proposée. Il ne saurait être question du palais maritime d'Hormisdas. Cet édifice somptueux et imposant²⁸ ne s'appuyait certainement pas sur le mur maritime. Procope de Césarée,²⁹ qui en décrit les magnificences, n'aurait pas manqué de signaler cette situation exceptionnelle. Si les empereurs, en effet, rendaient visite, en certaines circonstances, aux moines d'Hormisdas, ils ne se croyaient pas autorisés pour autant à venir s'installer sur les terrasses de leur monastère, au risque de troubler leurs pieuses méditations.

A en juger par le croquis de Choiseul-Gouffier, le palais du Boukoléon de Tchatkadi-Kapou ne semble pas avoir été une construction bien importante. C'était plutôt une villa, toute en façade et sans profondeur, dont l'étage supérieur avec sa rangée de fenêtres était seul habitable et dont la terrasse servait d'observatoire ou de belvédère. Léon I Macellos habita-t-il le palais du Boukoléon, comme la tradition, dont Pierre Gylles s'est fait l'écho, le suppose ? Aucun texte historique ne mentionne ce détail.

Jean d'Ephèse³⁰ prétend que Tibère, fuyant la jalousie de l'impératrice Sophie, se retira avec son épouse dans le palais d'Hormisdas. Le renseignement paraît peu vraisemblable, car les monastères d'hommes n'étaient pas des lieux d'asile pour les femmes. L'auteur a probablement confondu, étant donné leur proximité, le palais du Boukoléon et le palais d'Hormisdas.

C'est à tort, par ailleurs, qu'Ebersolt³¹ admet, en s'appuyant sur un texte contaminé des Patria³², que Marcien (450—457) agrandit le palais du Boukoléon. Le Salon d'or, dont il est question, est celui du Grand Palais. Codinos³³ corrige l'erreur des Patria sur ce point, mais il attribue inexactement à Justinien la construction du Salon d'or, qui fut l'œuvre de Justin II.³⁴

²⁶ Manassès, 4862—4865.

²⁷ Cédre. II, 102.

²⁸ Preger, op. cit. II, 279 : εὐμεγεθέστατα κτίσματα.

²⁹ Proc. de aedif. 186, 202.

³⁰ Jean d'Ephèse cité par Millingen, op. cit. 280.

³¹ J. Ebersolt, *Le Grand Palais de CP et le livre des Cérémonies*. Paris, 1910, 151.

³² Preger, op. cit. II, 256.

³³ Codinos de aedif. 100.

³⁴ Cf. Ebersolt, *Le Grand Palais*, 77, note I.

Dans son 10^e Problème, Héron le Jeune³⁵ fait allusion à un cadran solaire gravé « sur l'architrave en marbre vert de l'admirable balcon(?) impérial du Boukoléon, au midi », ἐν τῷ ἀξιαγαστῷ βασιλικῷ πρὸς νότον παρακυπτέρῳ τοῦ Βουκολέοντος ... ἐπὶ τῶν πρασίνων κοσμηταρίων. Les mots *parakuptèrion* et *parakuptikon* désignaient à Byzance tout endroit d'où l'on regardait, qu'il s'agît d'une simple fenêtre, d'une balustrade, d'un balcon ou même d'une loge plus ou moins spacieuse.³⁶ Sous l'expression *parakuptèrion tou Boukoléontos*, il se pourrait qu'Héron le Jeune ait voulu faire allusion soit au balcon soit aux fenêtres décorées de lions du Palais du Boukoléon, voisin de Saint-Serge. Il est certain que des fenêtres supérieures de ce palais, la vue devait être merveilleuse.

Sur la foi d'un passage de Nicéas,³⁷ Millingen³⁸ suppose que Nicéphore II Phokas aurait ajouté une annexe au Palais du Boukoléon de Tchatladi-Kapou et que la rangée des trois fenêtres décorées de lions marquerait l'emplacement de la villa où l'empereur fut assassiné. Cette hypothèse semble bien peu admissible.³⁹

Ainsi, le premier palais du Boukoléon de Théodose II, palais maritime, dépendance du Grand Palais, doit être soigneusement distingué du palais-monastère d'Hormisdas, ce dernier se trouvant en dehors de l'enceinte palatiale. L'étage inférieur du palais du Boukoléon n'avait pas vue sur la mer. Peut-être servait-il de casernement aux soldats préposés à la garde du Palais impérial dans les parages d'Hormisdas et de la porte maritime du Lion. Peut-être le palais du Boukoléon de l'ouest a-t-il servi à l'occasion de prison. Les chroniqueurs font, en effet, mention des cachots du Boukoléon, mais sans d'ailleurs donner des précisions.⁴⁰

La « Maison de Justinien ».

A une centaine de mètres environ du Palais du Boukoléon de Tchatladi-Kapou s'élevait également sur le mur maritime un second palais, connu généralement sous le nom de « Maison de Justinien » Cette « maison » ne fut pas construite par Justinien (14 à 17 lits de briques qui alternent avec un lit de gros blocs calcaires d'une hauteur de 50 centimètres environ) et la Maison de Justinien est entièrement construite en briques, « sauf un sommier mouluré au départ de quelques arcs. »⁴¹ Elle est certainement d'époque postérieure. Cet édifice existait encore en 1871 et il a été très souvent décrit.⁴² Ebersolt prétend que l'état de délabrement où se trouve l'édifice rend difficile de l'identifier soit avec le Palais

³⁵ Th. Martin, *Recherches sur la vie et ouvrages d'Héron d'Alexandrie, disciple de Crésibius et sur tous les ouvrages mathématiques grecs, conservés ou perdus, publiés ou inédits, qui ont été attribués à un auteur nommé Héron*. Mémoires de l'Ac. des Inscr. et Bel. Let. 1^{ère} Série, IV, 1854, 309.

³⁶ Ebersolt, *Le Grand Palais*, 101, note I. — Cf. Labarte, op. cit. 145—148.

³⁷ Nicéas 149.

³⁸ Millingen, op. cit. 281.

³⁹ Nous le démontrerons dans une étude ultérieure.

⁴⁰ Theoph. Cont. 136, 810; Leo Gramm. 227; Génésios 60; Céd. II, 139, Kinnamos 233; Nicéas 169.

⁴¹ Mamboury, op. cit. 246.

⁴² Ebersolt, *CP byz.*, 17, 18, 175 et références.

de Justinien ou d'Hormisdas, soit avec le Palais de Théodose II ou du Boukoléon, les restaurations successives ayant fait disparaître le style primitif.

La situation de l'édifice à une assez grande distance à l'est de Saint-Serge proteste contre toute identification avec le palais d'Hormisdas ou ancienne Maison de Justinien. Ce second palais se trouvait, en effet, incontestablement dans la région du Boukoléon et non dans le quartier d'Hormisdas, situé dans la petite plaine qui s'étendait entre la Sphendonè et la mer. Par sa situation sur la plage du Boukoléon, par sa position sur le mur maritime, ce second édifice ne peut être autre que l'un des palais du Boukoléon bâtis par Théodose II, au témoignage des *Patria*. Le premier palais du Boukoléon de Tchatladi-Kapou devait se trouver à peu près dans l'axe des Skyla, le second palais du Boukoléon, situé à une centaine de mètres à l'est du premier, devait se trouver approximativement dans les parages de la terrasse du Phare. Il semble avoir été beaucoup plus vaste que le premier.

L'histoire des deux palais du Boukoléon est obscure, car les historiens les distinguent mal l'un de l'autre. L'empereur Théophile fit enfermer et exécuter son beau-frère Théophobe dans les cachots du Boukoléon, ἐν ταῖς καμάραις τοῦ Βουκολέοντος.⁴³ Ces cachots se trouvaient-ils dans les substructions du palais du Boukoléon ou dans quelque tour des remparts? Nous l'ignorons.

C'est aussi dans l'un des palais du Boukoléon, et vraisemblablement dans le palais de l'est, que fut enfermé Andronic I Comnène. Le récit de son évasion ne laisse guère de doute à ce sujet.⁴⁴ D'après Kinnamos, Andronic Comnène avait été enfermé dans un bâtiment contigu au rempart, τις αὔλιος ἐχόμενος τοῦ τειχίου. Il parvint à s'échapper et à se dissimuler dans les hautes herbes d'un terrain abandonné. Ses gardiens, ne remarquant rien d'anormal, allèrent se coucher. La nuit venue, Andronic Comnène pénétra dans le bâtiment et gagna une galerie en façade qui s'appuyait sur le mur maritime, ἐπὶ τὰ ἔσχατα τῆς αὐλίου ἐλθὼν, οὗ δὲ τελευτῶσαν αὐτὴν τειχίον ὑπερείδει. Le mur n'était pas très élevé de ce côté et assez près de la mer pour être arrosé par les embruns, par les gros temps. Avec l'aide d'une corde, Andronic Comnène se laissa alors glisser jusqu'au rivage, mais il fut aperçu par une sentinelle qui veillait sur l'une des tours du rempart. Arrêté, il fut enfin, après explications, relâché et parvint à s'enfuir grâce à une barque qui naviguait dans les parages. L'évasion d'Andronic Comnène se fit par le Boukoléon, comme le démontre le récit de Nicétas. Il nous dit, en effet, que le prisonnier fut arrêté par les gardes du Boukoléon. Depuis l'assassinat de Nicéphore II Phokas, la plage du Boukoléon était sévèrement surveillée. Quant à la barque, qui recueillit Andronic Comnène, elle ne se trouvait pas là par hasard, mais en vertu d'une entente, ἐκ συνθήματος. Tout avait été prémédité d'avance pour favoriser l'évasion du prisonnier.

Le bâtiment, dont la façade supérieure s'appuyait sur le mur maritime dans les parages du Boukoléon, ne peut être autre que l'un des palais du Boukoléon

⁴³ Theoph. Cont. 810; cf. id. 136; Leo Gramm. 227; Genesios 60; Cédre. II, 139.

⁴⁴ Kinnamos 233; cf. Nicétas 169.

de Théodose II et très vraisemblablement le palais de l'est. En effet, après son évasion, Andronic Comnène suit le rivage en direction de l'ouest, dans l'espoir d'atteindre le quartier de Vlanga, où se trouvait sa demeure. C'est alors qu'il fut arrêté par les gardes du Boukoléon. Si Andronic Comnène s'était évadé du palais du Boukoléon à Tchatladi-Kapou, il n'aurait eu que quelques pas à faire pour sortir de la région du Boukoléon et se trouver en dehors des limites du Grand Palais.

Le palais oriental du Boukoléon, dont l'étage supérieur seul avait vue sur la mer, ne servit qu'exceptionnellement de résidence. Les empereurs n'avaient aucune raison d'abandonner leurs luxueux appartements voisins du Salon d'or, pour venir habiter un palais mal entretenu et assez délabré. Tout au plus se décidaient-ils à l'occasion d'y loger quelque membre de leur famille ou quelque hôte de passage.

Lorsqu'Alexis Comnène, en 1081, prit possession du Grand Palais, il laissa sa femme ainsi que les sœurs, la mère et le grand-père paternel de sa femme dans le Palais d'en bas, ἐν τῷ κάτω παλάτιῳ, ainsi nommé à cause de sa situation, et il monta lui-même, avec les membres de sa famille, dans le palais situé au-dessus, appelé également palais du Boukoléon, εἰς τὸ ὑπερκείμενον παλάτιον ἀνεισιν ὃ καὶ Βουκολέων ἐπονομάζεται.⁴⁵

Par palais du bas, Anne Comnène entend désigner le palais bâti sur le rivage et par *palais du haut*, le palais construit sur le plateau de la colline, autrement dit, le Grand Palais lui-même. Proclamé empereur, Alexis I Comnène devait, selon l'usage, s'installer en maître dans le Grand Palais. A ce moment, il hésitait encore à faire couronner sa femme Irène Doukas comme impératrice; aussi ne voulut-il pas l'introduire dans le Grand Palais et lui assigna-t-il comme résidence le palais du bas, autrement dit, l'un des antiques palais de Théodose II et très vraisemblablement le palais de l'est.

Que sous l'appellation ὑπερκείμενον παλάτιον Anne Comnène ait entendu désigner le Grand Palais, parce qu'il dominait d'assez haut la plage et les palais bâtis le long de la plage, nous en avons la preuve certaine. Dans un autre passage, Anne Comnène raconte, en effet, qu'un envoyé d'Alexis I Comnène, chargé d'apporter à l'impératrice un message urgent, aborda de nuit au Grand Palais et frappa à la porte du rivage. On la lui ouvrit, non sans difficultés. L'envoyé fut reçu par l'impératrice « dans le palais d'en haut », εἰς τὰ ὑπερκείμενα τῶν ἀνακτόρων, dans la salle à manger située devant la chambre à coucher.⁴⁶

Qu'il soit question ici du Grand Palais, le fait est hors de doute. Au Grand Palais, en effet, la salle à manger privée, située sur le flanc méridional du Salon d'Or, touchait à la chambre à coucher impériale.⁴⁷ Labarte convient que dans le texte précité d'Anne Comnène c'est bien le Grand Palais lui-même qui est désigné sous le nom de « Palais haut », mais, par une singulière inconséquence, il affirme

⁴⁵ An. Comn. I, 137, Leib. I, 105.

⁴⁶ An. Comn. II, 287, Leib. III, 171.

⁴⁷ Cer. II, 4, 529; cf. Ebersolt, *Le Grand Palais*, 85 et 89; Labarte, op. cit. 178—179.

ailleurs⁴⁸ que dans le premier texte d'Anne Comnène, sous le nom de « Palais haut », il est question d'un donjon du Boukoléon, bâti au bord de la mer. Les termes dont se sert Anne Comnène étant identiques, il ne saurait être question de deux palais différents.

Racontant la visite d'Amaury à Manuel I Comnène, en 1170, Guillaume de Tyr⁴⁹ rapporte que le roi de Jérusalem aborda au port du Boukoléon pour monter de là « par un granz degréz larges à tables de marbre jusqu'à la salle en haut », où l'attendait l'empereur. L'entrevue eut lieu, selon la coutume, au Salon d'Or et le roi Amaury monta, par l'escalier du Boukoléon, du port à la terrasse du Phare d'où il gagna la salle du trône.⁵⁰ Dès la fin du XI^e siècle, le nom du Boukoléon ayant été étendu à l'ensemble des bâtiments renfermés dans l'immense enceinte palatiale, la distinction que fait Anne Comnène est fort naturelle.

Au XIII^e siècle, les chroniqueurs occidentaux des Croisades adoptèrent, on le sait, l'appellation officielle. Pour eux, le palais du Boukoléon n'est autre que le Grand Palais lui-même et plus spécialement sa région haute où se trouvaient les appartements impériaux, les salles de réception, les immenses galeries d'apparat, les églises et chapelles historiques, les magnifiques terrasses, les quartiers des gardes, etc. Il suffit d'ouvrir l'Histoire de la conquête de Constantinople de Villehardouin.

« Le riche palais de Bokelyon, que onques plus riche ne fu vüz »⁵¹ est la demeure impériale proprement dite, car l'auteur n'a certainement pas en vue les modestes palais du Boukoléon de Théodose II. D'après les conventions passées entre les Croisés, le futur empereur de Constantinople devait avoir en partage « le palais de Bochelion et celui de Blaquerne ». ⁵² Il est évident qu'il ne peut être question ici du palais maritime de Théodose II. D'autre part, lors de la prise de Constantinople par les Croisés, Boniface de Montferrat « chevaucha toute la marine droit vers Bochedelion » et s'en empara. Et Villehardouin ajoute : « Del tresor qui ere en cel palais ne couvient mie parler : quar tant en avoit que ce n'iert ne fins ne mesure. »⁵³ Cette constatation exclut toute idée d'une allusion au palais maritime du Boukoléon. Enfin, les fêtes du couronnement de l'empereur Baudouin et les fêtes du mariage de l'empereur Henri de Flandre avec Agnès de Montferrat furent célébrées au palais du Boukoléon, conformément aux usages byzantins.⁵⁴

Par ailleurs, les chroniqueurs occidentaux appellent la célèbre chapelle palatine de Notre-Dame du Phare *capella Buccaleonis*⁵⁵ ou *sancta capella imperatorum quam os leonis vocant*⁵⁶ ou enfin « la sainte chapelle à Buche

⁴⁸ Labarte, op. cit. 111.

⁴⁹ Guillaume de Tyr XX, 22.

⁵⁰ Cf. Labarte, op. cit. 204; Ebersolt, *Le Grand Palais*, 147; Millingen, op. cit. 284.

⁵¹ G. Villehardouin, *La Conquête de CP*, ed. Edm. Faral. Paris, 1939, II, § 263.

⁵² Villehardouin, op. cit. § 234.

⁵³ Villehardouin, op. cit. § 249.

⁵⁴ Villehardouin, op. cit. § 263 et 458.

⁵⁵ Cte P. Riant, *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*. Genève, 1877—1878, II, 62, 74.

⁵⁶ Riant, op. cit. II, 235.

de Lion el palais l'empereur». ⁵⁷ Que la *chapelle de Buccaléon* soit identique avec la chapelle palatine du Phare, nous en avons la preuve. En 1201, Nicolas Mésaritès ⁵⁸ donne l'énumération des reliques conservées en l'église du Phare. Or, la plupart de ces reliques sont mentionnées comme provenant « de la chapelle de Buccaleon » dans les procès-verbaux de translations insérés dans les *Exuviae sacrae*. Bref, le Grand palais de Buccaléon, *Bucceleonis majus palatium* ⁵⁹ des empereurs latins n'est autre que le Grand Palais des empereurs byzantins. ⁵⁹

Que dès le XII^e siècle, les empereurs byzantins, négligeant le Grand Palais de Constantin le Grand, aient préféré habiter le palais maritime du Boukoléon est une hypothèse contre laquelle l'histoire proteste. ⁶⁰ Le palais du Boukoléon de l'est, dont l'étage inférieur servait peut-être de cantonnement aux marins de la flotille impériale, ne semble avoir été utilisé que très rarement comme résidence. Confondu en quelque sorte avec les remparts sur lesquels s'appuyait sa façade supérieure, il attirait peu l'attention.

D'un autre côté, il ne semble pas que, sous le nom de *Palais de Justinien*, Buondelmonti ⁶¹ ait entendu faire allusion à l'un des palais du Boukoléon de la plage. Le texte de Buondelmonti prête malheureusement à équivoque et a été diversement interprété. « Au-delà, au-dessus des murailles, écrit Buondelmonti, ⁶² exista le très vaste palais de Justinien ainsi que l'église dite Eglise Nouvelle Là, sur la hauteur, dominant la mer se dressait une vigie colossale que l'on apercevait de très loin; tous les édifices en marbre de ce palais ont l'air de se refléter à l'envers dans la mer, autour du petit port de l'empereur précité. De plus, de cet immense palais jusqu'à Sainte-Sophie . . . »

L'épithète *amplissimum* ne convient à aucun degré aux palais maritimes du Boukoléon de dimensions modestes. L'*amplissimum Justiniani palatium* de Buondelmonti n'est autre, semble-t-il, que le Grand Palais lui-même dont les ruines étaient encore visibles au début du XV^e siècle. Sur son plan, ⁶³ le voyageur florentin situe, en effet, son palais de Justinien à une certaine distance des murs maritimes, dans la position que devait occuper le Grand Palais. Buondelmonti

⁵⁷ Riant, op. cit. II, 176.

⁵⁸ Riant, op. cit. II, 78.

⁵⁹ Labarte (*Le palais impérial*, 213) s'est mépris en invoquant le témoignage des chroniqueurs occidentaux. Ces derniers n'ont jamais eu en vue le palais maritime du Boukoléon, comme le démontre fort bien Millingen, op. cit. 284—285.

⁶⁰ Labarte, op. cit. 91.

⁶¹ Ch. Buondelmonti, *Descriptio urbis CP, à la suite de Nic. Bryenne*, ed. Bonn 179—180.

⁶² Buondelmonti: « Et ultra fuit supra moenia amplissimum Justiniani palatium cum ecclesia Enea dicta . . . Ibi in alto et supra mare erat speculum immensurabilis magnitudinis, circumspexit a longe nimis, et omnia ejus aedificia marmorea in mare videntur prosternata, prope portulum imperatoris dicti. Etiam de immenso palatio usque ad Sanctam Sophiam . . . » Le mot *speculum*, synonyme de *specular*, a ici le sens de: vigie, phare. — Dans l'expression: *et omnia ejus aedificia*, le pronom *ejus* se rapporte autant qu'on peut l'affirmer, à *palatium* et non à *speculum*. — *In mare prosternata* ne signifie pas « écroulés dans la mer », comme l'a écrit J. Ebersolt (*CP byz.* 53), mais « reflétés à l'envers dans la mer », image indiquée par *videntur*.

⁶³ Ce plan a souvent été reproduit; cf. par. ex., Mordtmann, op. cit. 73, Millingen, op. cit., Ebersolt, *CP byz.* 45, etc.

s'est évidemment trompé, en donnant le nom de Palais de Justinien au Palais de Constantin. Son erreur est, d'ailleurs, excusable et peut s'expliquer de diverses manières. Les guides, qui renseignaient les voyageurs, étaient souvent eux-mêmes mal renseignés et les voyageurs ne saisissaient pas toujours très bien les indications de leurs guides. De plus, une partie importante du Grand Palais en façade sur la mer avait été édiflée par Justinien II, que la tradition confondait plus d'une fois avec Justinien I.

Mordtmann⁶⁴ identifie le palais de Justinien de Buondelmonti avec le tricline palatin de Justinien II. Cette identification semble impossible. Le tricline de Justinien, déjà écroulé à demi au milieu du XIV^e siècle, devait être en ruines en 1422, lorsque Buondelmonti visita Constantinople.⁶⁵

De son côté, Millingen⁶⁶ suppose que Buondelmonti fait allusion au palais maritime de Tchatladi-Kapou, lequel à son époque passait déjà pour avoir été la résidence de Justinien. Cette supposition ne semble nullement justifiée. Buondelmonti, en effet, associe son palais de Justinien avec l'Eglise Nouvelle. Or, celle-ci se trouvait à une assez grande distance à l'est du palais de Tchatladi-Kapou. De plus, au XV^e siècle, la tradition d'après laquelle le palais maritime de Tchatladi-Kapou aurait été l'ancienne demeure de Justinien était si peu établie que l'on voit, au XVI^e siècle, Pierre Gylles, incontestablement mieux informé que Buondelmonti, déclarer que le palais en question, au témoignage des Byzantins de l'époque, avait servi de résidence à l'empereur Léon I Macellos.⁶⁷ A la fin du XVIII^e siècle, encore, Choiseul-Gouffier appelle le palais de Tchatladi-Kapou: Monument de Marcellus Leo.⁶⁸ Ainsi la tradition qu'invoque Millingen se retourne contre lui.

Par ailleurs, Millingen semble considérer les deux palais du Boukoléon comme deux bâtiments qui, bien que construits à des époques différentes, ne formaient en quelque sorte qu'un seul palais. Le bâtiment de l'ouest, le plus élevé et le plus proche de Tchatladi-Kapou, aurait été le palais du Boukoléon de Théodose II, signalé par les Patria; le bâtiment de l'est, plus bas et plus éloigné de Tchatladi-Kapou, aurait été le palais constantinien d'Hormisdas, qui servit de résidence à Justinien. Plus tard, Nicéphore II Phokas aurait ajouté au bâtiment de l'ouest une annexe, dont la rangée de trois fenêtres décorées de lions marque l'emplacement. C'est tout cet ensemble de constructions que Buondelmonti aurait désigné en bloc sous le nom de Palais de Justinien.

L'explication n'est guère plausible. Buondelmonti décrit à larges traits l'immense palais impérial, sans entrer dans les détails; il n'accorde pas une mention spéciale aux petits palais maritimes, dont la partie supérieure seule émergeait au-dessus des remparts. Son plan, au surplus, bien que fort défectueux précise

⁶⁴ Mordtmann, op. cit. 73 et plan.

⁶⁵ Pachym. II, 145; Cantacuz. II, 537.

⁶⁶ Millingen op. cit. 278—279.

⁶⁷ Gylli, op. cit. I, 7, II, 15.

⁶⁸ Ebersolt, *CP byz.*, 194, note 2.

ici sa pensée. Ainsi, il y a bien lieu de croire que, sous le nom de Palais de Justinien, Buondelmonti a entendu désigner l'immense Palais Impérial.

On a donc réussi à fixer avec certitude la situation du premier palais du Boukoléon; il n'en est pas de même pour le second palais du Boukoléon, dont la situation est plus malaisée à préciser, du moins par rapport au Grand Palais. Le premier palais du Boukoléon se trouvait à peu près dans l'axe des Skyla. Dans ces conditions, le second palais, distant d'une centaine de mètres du premier, devait se trouver approximativement à hauteur de la terrasse du Phare. Enfin, la façade méridionale du Grand Palais, entre les Skyla et la terrasse du Phare, ne dépassait guère une centaine de mètres, autant qu'on peut l'affirmer, d'après les dimensions probables des salles et galeries.

THE LEAVED CROSS

Among the various motives that constantly recur in East Christian art, whether it be on minor objects, in painting or in sculpture, is one that may be best described as a leaved cross, for it consists of a cross standing erect, framed on either side with a plant or leaf motive, which extends upwards as far as the arms, and which turns inwards below, so that it is often joined to the stem of the cross itself.

The earliest example that has so far been recorded in the Byzantine world is from Constantinople and is probably to be dated to the sixth century. It is a slab, now preserved in the Ottoman Museum, from the church of Sts. Sergius and Bacchus, and bears a cross framed below by an acanthus plant, there being three fronds on either side (Pl. 1.). The acanthus is treated naturalistically, in an essentially classical manner; the cross has loops at its eight corners, probably in imitation of a metal work original.¹

During the seventh and eighth centuries the motive appears but rarely in the Byzantine world on larger works, though we find it on seals of the iconoclast period.² But from the ninth century onwards its popularity was considerable. We see it, for example, painted on the walls of one of the churches of Cappadocia, Agios Stephanos, probably to be dated to the first half of the ninth century,³ and we see it again rather later on two pages of the magnificent Gregory Nazianzus manuscript in the Bibliothèque Nationale at Paris, which dates from about 880.⁴ Of these the latter is essentially an iconodule piece of work, since it contains a large number of miniatures figuring religious themes, while Jerphanion has noted that the decoration of Agios Stephanos is to be included among the non-iconoclast examples of Cappadocian painting.⁵

With the tenth century a large series of examples becomes available. To the beginning of the period are to be assigned crosses sculptured on the capitals of some of the cisterns of Constantinople,⁶ and a small one on a lintel over the west door of the Little Metropolis at Athens is probably of the same date.⁷ To the early eleventh century belong several examples on the capitals of columns

¹ G. Mendel, *Catalogue des Sculptures grecques, romaines et byzantines*; Musées impériaux ottomanes. Vol. II. Constantinople, 1912, 524, no. 726. — See also H. Peirce and R. Tyler, *L'Art Byzantin*. Vol. II. Paris, 1934, Pl. 175.

² G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*. Paris, 1884, 103, 109, 112 and 167.

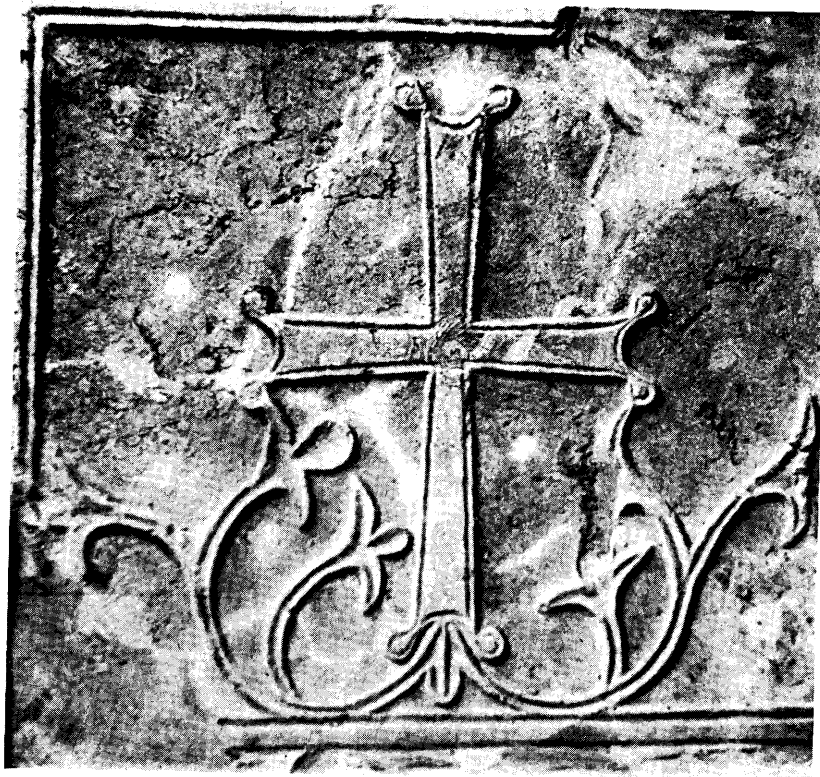
³ G. de Jerphanion, *Les Eglises rupestres de Cappadoce*. Planches. Vol. II, Pl. 158.

⁴ Paris 510. — See H. Omont, *Manuscrits grecques de la Bibliothèque Nationale*. Paris, 1929, Pls. XVII and XVIII.

⁵ Jerphanion, op. cit. Texte. Vol. II, 148.

⁶ J. Strzygowski and Forcheimer, *Byzantinische Denkmäler*, II. Pls. XX, no. 4 and XXX, no. 5.

⁷ Michel and Struck assign it to the sixth century, but the tenth is more probable: Athen. Mitteil. XXXI (1906) 292 and Pl. XXX, no. 9.



Pl. 1. Relief. Ottoman Museum, Istanbul. Sixth century.



Pl. 2. Book cover, in metal repoussée. St. Mark's library, Venice. Eleventh century.



a

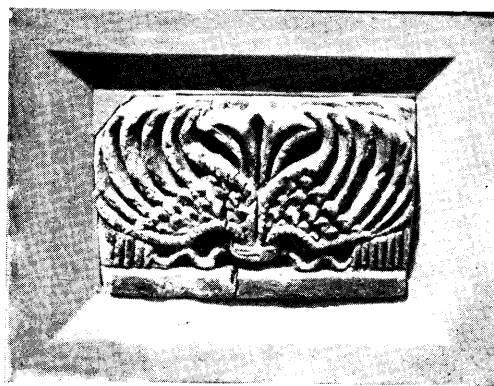


b

Pl. 3 (a and b). Carved woodwork from Taqrit. Mesopotamia. Eleventh century.



Pl. 3c. Slab. St. Thomas's Mount, near Madras.



Pl. 3d. Stucco from Kish. Sasanian.

that separate the lights of the windows at Daphni in Greece (Fig. 1).⁸ They show what is, morphologically speaking, the purest type of leaved cross, for the foliage consists of well modelled acanthus plants, and the treatment is essentially classical. A very similar rendering is to be seen in painting at the summit of an aedicula on a page of an eleventh century manuscript in the Bibliothèque Nationale,⁹ and crosses painted on some of the columns of a Byzantine church of eleventh century type at Sebaste in Palestine are again akin, though the stems of the foliage have here turned into quite elaborate scrolls.¹⁰ Purer in style, though actually much later in date, is a cross included among the wall paintings of the Monastery of Rabdouchou on Mount Athos (Fig. 2). It is to be assigned to the fifteenth century. But the large number of examples that appear on seals of tenth and eleventh century date shows that the types of leaf took on all kinds of forms, from fronds with a long thin stem to short fat leaves.¹¹

One series of examples does however show a more distinctly stylised rendering of the foliage. The leaves that appear on a silver gilt reliquary of the tenth century, formerly in the Sainte Chapelle at Paris and now in the Louvre, thus clearly belong to the acanthus, but they show a degree of stylisation, which is closely paralleled on a book cover in St. Mark's library at Venice (Pl. 2). A pottery revetment plaque from Preslav in Bulgaria, of the tenth century, shows a similar rendering, with the leaf directed inwards, and having a flat back on the outside.¹² The same flat backed leaf appears on numerous occasions on capitals, imposts and slabs in the churches of St. Luke of Stiris in Phocis, Greece, in the eleventh century. It is also present, though only occasionally, on seals.¹³

This particular type of stylisation reaches its most extreme form on such examples as the sculptured columns between the lights of the east windows of the church of St. Mary Panachrantos at Constantinople, which are probably to be dated to the tenth century.¹⁴ Here a number of crosses are sculptured up the length of the shaft, framed by these straight-backed acanthus leaves, while one at the top is framed by a version so stylised that it is more truly a split palmette (Fig. 3).

⁸ G. Millet, *Monastère de Daphni*. Paris, 1899, 10, figs. 3 and 4.

⁹ G. Schlumberger, *Épopée byzantine*, I. Paris, 1906, fig. on p. 577. — See also J. Ebersolt, *La Miniature byzantine*. Paris, 1926, Pl. XLII, no. 2.

¹⁰ J. W. Crowfoot, *Churches at Bosra and Samaria Sebaste*. British School of Archaeology at Jerusalem, Supplementary Papers, no. 4 (1937) 30, fig. 4.

¹¹ G. Millet, *Monuments de l'Athos*. Paris, 1927, Pl. 97, no. 2. — G. Schlumberger, *Sigillographie*, 176, 177, 181, 381, 385, 393, 439, 512, 520, 539, 540, 542, 543, 556, 558, 560, 564, 571, 577, 594, 596, 728 and 729.

¹² K. Mijatev, *Keramik von Preslav*. Sofia, 1936, 27, Abb. 28.

¹³ R. W. Schultz and S. H. Barnsley, *The Monastery of St. Luke of Stiris in Phocis*. London, 1901, Pls. 26 and 27. — G. Schlumberger, *op. cit.*, 503.

¹⁴ The Church was founded in the sixth and restored in the tenth century. The style of this work suggests that it is to be assigned to the later period. But Macridy considered that the pillars were sixth century. *Archaeol. Anzeiger* (1929) 347 and Abb. 12.

Obviously much later than either of the above groups, as far as the evolution of design is concerned, is a slab in the Byzantine Museum at Athens, actually to be dated to the tenth or eleventh century. Here the stem of the plant has been accentuated till it becomes almost an ornamental pattern in itself, rather than a sprig of the acanthus plant (Fig. 4).¹⁵ The treatment here, has all the feeling of Eastern art, as, indeed, has that of the examples of the previous group.

Another variant, where naturalistic leaves and stylised patterns are closely intermingled appears on a slab at Daphni (Fig. 5).¹⁶ Here the spirals at the base are actually derived from the small loops which sometimes appear at each of the eight corners of the cross, as in the example in the Ottoman Museum Pl. I).¹⁷ On many examples the spirals appear at all the corners. Further stylisation in this direction is to be seen on a slab filling the lower levels of windows in the monastery of St. Luke of Stiris.¹⁸ The plant has here become almost a crescent (Fig. 6).

A particularly ornate example of fourteenth century date in the Ottoman Museum at Istanbul has crosses decorated with plaited ornament, the strings of the plaits coming out below to twist up and form the stems of the acanthus. The leaves of the plants are however treated in a naturalistic manner.¹⁹

Other variants that are late stylistically speaking, if not in date, appear on a small slab at Daphni and on a reliquary at Halberstadt. On the former the acanthus sprigs have turned into snakes (Fig. 7); Buchon took this, wrongly as Millet points out, to be the arms of the La Roche family.²⁰ On the latter, to be dated to the eleventh or twelfth century, the sprigs have taken on a form obviously proper to wrought metal work (Fig. 8).²¹

The final stage of evolution is to be seen in wooden crosses which top iconostases in Greece in the seventeenth century. In these the Christ is painted upon the cross, and the Virgin and St. John, the supporting figures of the Deesis scene, are upheld by the foliage at either side.²²

In Italy examples are just as numerous as in the Byzantine world; indeed, at an early date they are more common. Thus on the door of the Church of San Salvatore at Spoleto of about 400 crosses appear on two occasions, their bases planted in the centre of a spreading acanthus plant.²³ On the Clitumnus temple at Trevi, again, which is to be dated to the early fifth century, an acanthus stem

¹⁵ L. Bréhier, *L'Art Byzantin*, Paris, 1924, 129, Fig. 63. — See also G. Sotiriou, *Guide du Musée byzantin d'Athènes*, Athènes, 1932, Fig. 32, no. 168.

¹⁶ G. Millet, *Monastère de Daphni*, Fig. 10.

¹⁷ A cross at Inishkea North, county Mayo, Eire, is thus not a true leaved cross, but follows a metal prototype of this type. See Curle, *The chronology of the early Christian monuments of Scotland*, in *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland* LXXIV (1940) 74 and Pl. XVIII, b.

¹⁸ Schultz and Barnsley, *op. cit.*, Pl. 13.

¹⁹ G. Mendel, *op. cit.*, II, 528, no. 731.

²⁰ *Monastère de Daphni*, 39 and fig. 21.

²¹ G. Schlumberger, *Épopée*, II, 516.

²² There is an example in the Byzantine Museum at Athens, no. 489.

²³ A. Haseloff, *Pre-Romanesque Sculpture in Italy*, Florence-Paris, 1930, Pl. 24.

springs from the base of the cross and then turns and twists to either side in the manner typical of the acanthus scrolls of the period.²⁴

From the eighth century examples become especially numerous. The ciborium of the church of St. George at Valpolicella, dated to 712,²⁵ the choir screen at Cimitile, of the early eighth century,²⁶ and a balustrade of the Baptistry at Cividale, dated between 762 and 776,²⁷ for example, all bear leaved crosses of typical form. Further examples are reported from Toscanella, Como, Ancona, Pola, Zara and elsewhere on the Adriatic.²⁸

Similar examples of the ninth century survive in Santa Maria of the Angels at Assisi²⁹ and in the Baptistry of St. Mark's at Venice,³⁰ while further to the west we see the motive on one of the leaves of the sacramentary of Gelasius in the Vatican, executed probably in north east France about 750.³¹ An Italian model was no doubt followed.

On a slab dated to between 824 and 827 in Santa Sabina at Rome upstanding cypresses take the place of the usual acanthus plants, and similar upstanding trees, probably stylised cypresses, appear on a pillar at Zadar, known as the Pranger. There the cross itself is adorned with a plaited band.³² Two similar trees, rather better drawn, appear on the altar of the Patriarch Sigvald at Cividale, dating from between 762 and 786.³³

A slab at Mistra, where the cross is also adorned with a plait or guilloche pattern, has a vine leaf on either side of the cross, with a rosette above each. Peirce and Tyler date this slab to the sixth century,³⁴ but the style of the work, especially the cross, which is akin to Lombard work in Italy, suggests a later date. The ninth or even the tenth century seems more likely.

In the more easterly regions of the Christian world, regions which were not under Byzantine control, the leaved cross is perhaps even more common than in the Byzantine world or Italy. It was thus in very general use in the Caucasus, especially in Armenia. The earliest dated examples are probably those on the west front of the church on the Island of Achthamar, Lake Van, dated between 915 and 921.³⁵ At a slightly later date we see the cross again over the west door

²⁴ A. Haseloff, *op. cit.*, Pls. 25 and 26.

²⁵ R. Cattaneo, *Architecture in Italy*. London, 1896, Fig. 29.

²⁶ R. Cattaneo, *loc. cit.*, Fig. 28.

²⁷ R. Cattaneo, *loc. cit.*, Fig. 36.

²⁸ T. G. Jackson, *Byzantine and Romanesque Architecture*. Cambridge, 1913, 218.

²⁹ R. Cattaneo, *loc. cit.*, Fig. 102.

³⁰ R. Cattaneo, *loc. cit.*, Fig. 146.

³¹ Folio 3 b. Vatican Reg. Lat. 316. — See A. Zimmermann, *Vorkarolingische Miniaturen*. Berlin, 1916, Pl. 135.

³² J. Strzygowski, *Altislavische Kunst*. Augsburg, 1939, Pls. 156 and 157.

³³ A. Haseloff, *op. cit.*, Pl. 46.

³⁴ *Art Byzantin*, Vol. II, Pl. 175, b.

³⁵ J. Strzygowski, *Origin of Christian Church Art*. Oxford, 1923, 159, Pl. 57. — See also a better plate in *Mémoires du III^e Congrès Intern. d'Art et d'Archéologie Iraniens* (Moscow-Leningrad, 1939), Pl. XCVII.

of the Cathedral at Kutais, which was begun by Bagrat III in 1003.³⁶ More stylised variants appear also on numerous grave stones in Armenia, both of earlier and later date. The earliest examples are probably to be assigned to the seventh century.³⁷ Further to the north, carried probably by Byzantine influence, an example is to be found in the Crimea, sculptured in relief in the apse of a church at Inkerman.³⁸

In Coptic art the leaved cross is rare, though crosses with palmettes on either side of the base do appear between the seventh and the ninth centuries.³⁹ In Mesopotamia, on the other hand, the motive was extremely important, and it is probably the most usual form of decoration in Nestorian churches. The earliest examples, dating from the eighth century, come from Hira in southern Mesopotamia, where a number of small stucco plaques were found decorated in this way (Fig. 9).⁴⁰ In the north of the country an example of the twelfth or thirteenth century in the church of Chidr Elias near Mosul may be cited.⁴¹ A carved piece of wood from Taqrit which is probably of the eleventh or twelfth century is illustrated on Plate 3, a and b.

The framing foliage in all these instances is quite clearly composed of acanthus leaves.

Further to the east variants of these flowered crosses are to be found wherever the Nestorian faith penetrated, from a stylised version on the stela of Tsi gan fu in China, dated to 981,⁴² to St. Thomas' Mount, near Madras.⁴³ This last example is illustrated on Plate 3, c.

Writers who have accorded special attention to this motive have tended to associate it in the Byzantine sphere with the iconoclasts and to derive it from the east. Thus Millet, in his valuable paper, *Les Iconoclastes et la Croix*,⁴⁴ not only concluded that the cross formed an essential part of iconoclast decorative schemes, but also hinted that this particular form of cross was commonest in the iconoclast age and possibly constituted an additional piece of evidence pointing to the eastern origin of the iconoclast idea. In his opinion the branches at either side first appeared in the seventh or eighth century.

Grabar, without discussing the leaved cross in any detail, agrees with Millet

³⁶ W. E. D. Allen, *A History of the Georgian People*. London, 1932, 298.

³⁷ J. Strzygowski, *Die Baukunst der Armenier und Europa*, I. Vienna, 1918, 256 ff. and Abbn. 289 to 291.

³⁸ G. Millet in *Bulletin de Corresp. Hellénique* XXXIV (1910) 97 and Fig. 1.

³⁹ F. Cabrol and H. Leclercq, *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne*. Tome III, Deuxième partie, Article "Copte", p. 2827.

⁴⁰ D. Talbot Rice, *The Oxford Excavations at Hira*, *Antiquity* VI, 283, no. 23, Fig. 4, and also *Ars Islamica* I (1934) 73 and Fig. 24.

⁴¹ C. Preusser, *Nordmesopotamische Baudenkmäler*. Leipzig, 1911, 9, Pls. 4 to 20.

⁴² P. Y. Saeki, *The Nestorian Monument in China*. London, 1926, Fig. on p. 11. — See also D. Talbot Rice, *Iranian-Elements in Byzantine Art*. *Mémoires du III^e Congrès d'Art et d'Archéologie Iraniens* (Moscow-Leningrad, 1939), 207, Fig. 1.

⁴³ The photograph was kindly supplied by Mr. F. Richards, and I take this opportunity of thanking him.

⁴⁴ *Bulletin de Corresp. Hellénique* XXXIV (1910) 96—109.

in regarding the love of the cross in general as an indication of the eastern affinities of the Iconoclast Emperors.⁴⁵ Strzygowski, discussing the example at Zadar, calls attention to the Iranian character of the tablet in which the cross and its framing leaves are set; he notes that this frame follows in form typical Iranian blank arcading.⁴⁶

Now the examples which we have so far examined do little to support this thesis as to the association of the iconoclasts and the leaved cross, for by far the greater majority of the examples in the Byzantine world are actually dated after the Iconoclast period, while earlier ones are mostly either of pre-iconoclast date or are associated with iconodule monuments. Moreover, though the group headed by the St. Mark's book cover (see Plate 2) is eastern in style, the group headed by the Daphni capitals (Fig. 1) is distinctly classical in feeling.

Apart from the style of workmanship, however, the disposition of the motive must be considered. It consists of a sacred symbol, the cross, framed by two ornamental plants. And this disposition is something which very definitely belongs to the east, for the cross framed in this way is no less than a variant of the old holm or tree of life, a motive which was evolved in Mesopotamia long before the Christian era and which passed from there to the later arts of the East and to the Western world alike. Indeed, the way in which the leaves spring up from the base of the cross is closely similar to the way they often spring from the old tree of life.⁴⁷ In both areas developments and modifications were extensive, but the use of an acanthus leaf on either side of some central theme was almost an essential.⁴⁸ An example in stucco from Ctesiphon of the sixth century may serve to illustrate the motive in the East (Fig. 10).

In this example from Ctesiphon the plants constitute little more than a purely decorative pattern. But in general the evolution of the holm motive in Sasanian art was along more symbolic lines, for we frequently see pairs of wings used on either side a central motive in a way that suggests an interest in more profound matters than mere decoration. We thus see the motive in stone at the summit of a column at Taq i Bostan in the early seventh century (Fig. 11), and in stucco on plaques from Ctesiphon⁴⁹ and Kish (Plate 3, d). The symbolic aspect is even greater when we see winged motives topping the head dresses of a number of the Sasanian Kings as they are shown on their coins or in the rock reliefs, for the wings constitute an essential part of the majority of them.⁵⁰ On the head dress of Khosrau II (590—628), for example, the disposition is especially significant (Fig. 12).

⁴⁵ A. Grabar, *L'Empereur dans l'Art Byzantin*. Paris, 1936, 170.

⁴⁶ *Altislavische Kunst*, 174.

⁴⁷ See N. Perrot, *Les Représentations de l'Arbre sacré sur les Monuments de Mésopotamie et d'Elam*. Paris, 1937, Figs. 106, 135 and 138.

⁴⁸ For the earlier developments see G. Lechler, *The Tree of Life*. *Arts Islamica* IV (1937) 369 ff., and especially Figs. 45, 48 and 49.

⁴⁹ *Die Ausgrabungen der Zweiten Ktesiphon Expedition*. 1931—32. Berlin, 1933. Abbn. 21, 28, 29, 42. At Ctesiphon most of this stucco is to be dated to the time of Khosrau I, 537 to 579.

⁵⁰ F. Sarre, *Die Kunst des alten Persien*. Berlin, 1923, Pls. 107, 109, 113.

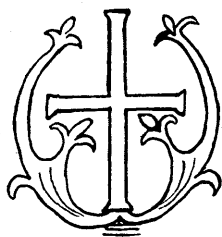


Fig. 1.

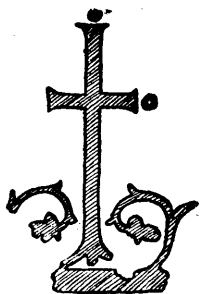


Fig. 2.

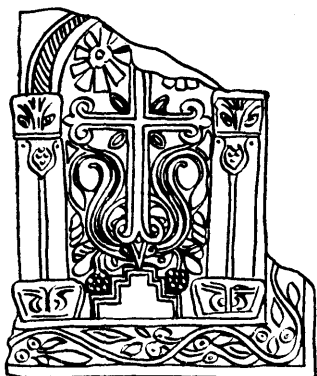


Fig. 4.

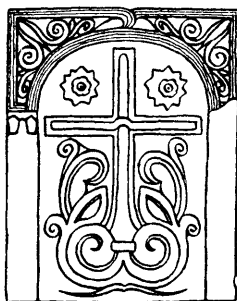


Fig. 5.

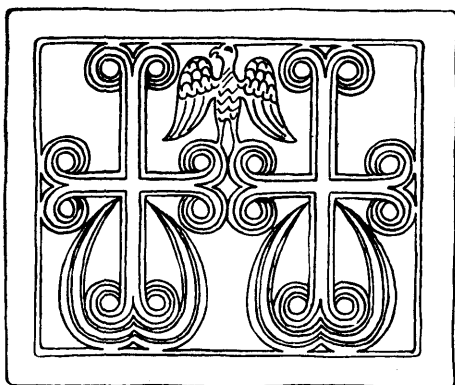


Fig. 6.

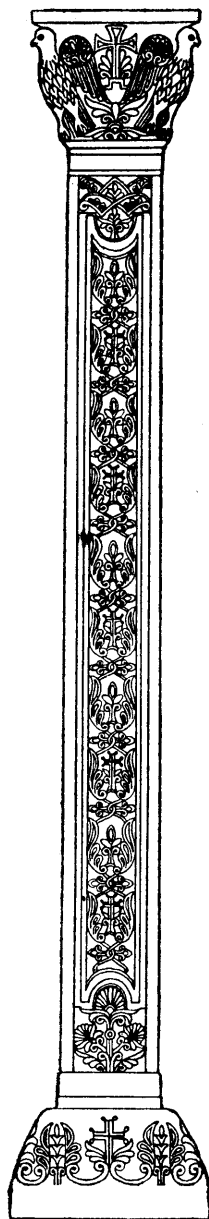


Fig. 3.

Fig. 1. Relief. Daphni, near Athens. c. 1100. — Fig. 2. Wall painting. Monastery of Rabdouchou, Mount Athos. Fourteenth century. — Fig. 3. Window pillar. Church of St. Mary Panachrantos, Constantinople. Probably tenth century. — Fig. 4. Carved slab. Byzantine Museum, Athens. Tenth or eleventh century. — Fig. 5. Sculptured slab. Daphni. c. 1100. — Fig. 6. Sculptured slab. Monastery of St. Luke of Stiris in Phocis. Eleventh century.

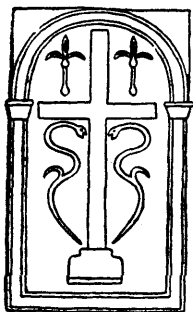


Fig. 7.

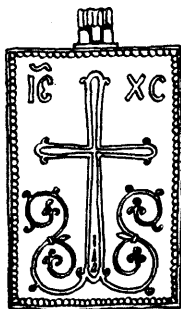


Fig. 8.

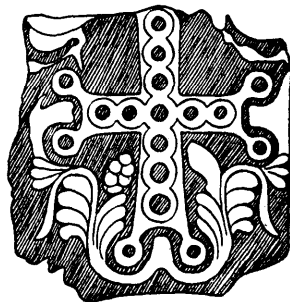


Fig. 9.



Fig. 10.



Fig. 12.

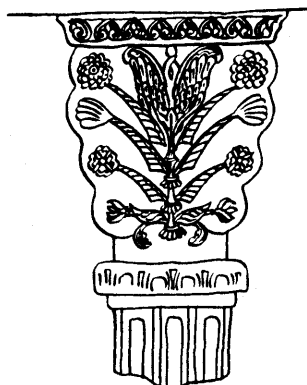


Fig. 11.



Fig. 13.



Fig. 14.

Fig. 7. Sculptured slab. Daphni. Twelfth century. — Fig. 8. Reliquary. Halberstadt Cathedral. Eleventh or twelfth century. — Fig. 9. Stucco plaque from Hira. Mesopotamia. Eighth century. — Fig. 10. Stucco panel from Ctesiphon. Sixth century. — Fig. 11. Capital. Taq i Bostan. c. 620. — Fig. 12. Sasanian winged device on coin of Khosrau II. (590-628). — Fig. 13. Detail of Mosaic. Dome of the Rock, Jerusalem. 691-692. — Fig. 14. Winged or leaf motive on a terra-cotta at Rome.

This winged motive travelled westwards along with other Sasanian elements, and we see it occurring in Syria, Egypt and Asia Minor from the eighth century onwards, for example in the mosaics of the Dome of the Rock at Jerusalem, on a piece of Moslem woodwork in the Arab Museum in Cairo, or on a piece of pottery from Pergamon.⁵¹ At the Dome of the Rock however, though they appear in a more or less pure form in some instances, the wings have in others become confused with acanthus or palmette forms, and it is not always easy to be sure whether some of the more complicated variants are to be derived from Sasanian wings or from a double acanthus leaf like that shown in figure 13. The confusion is well illustrated by a Roman terra-cotta in the Museo Nazionale at Rome (Fig. 14).⁵²

Examples such as this are important, for they show us that there were several quite distinct elements at play in the evolution of the leaved cross design. First, and most definite, we have the winged motive, which we see in its purest form in the head dresses of the Sasanian Kings. It may well have taken its origin from a habit of placing actual bird's wings in the hat to convey the bird's swiftness to the wearer.⁵³ The acanthus leaves in the Byzantine world and in Italy are sometimes so arranged on either side of the cross in the motive that we are discussing that they recall the Sasanian winged motive quite distinctly.

Secondly, we have the classical acanthus leaf, arranged as a balancing pair, sometimes in a naturalistic or classical manner, and sometimes in a very stylised or basically eastern form.

Thirdly, we have the palmette, treated in the same way as the acanthus. The more or less naturalistic renderings of cypress trees that we noted in Italy and elsewhere are to be counted as variants of this.

And fourthly, there is the influence of Mesopotamian art in the disposition of the wings, acanthus or palmette as balancing elements on either side of some central symbol. In pagan art this was a tree of life, cornucopia, or similar object. In Christian art it was a cross.

The adoption of the old eastern idea in the west first took place at quite an early date. It was, indeed, probably part of the Hvarenah system which according to Strzygowski was at the basis of much of early Christian decoration.⁵⁴ It was this influence that produced the early examples we have noted in Italy and Constantinople. Once it had been introduced, the motive was developed in both regions, but the style of workmanship of some of the later examples in the Byzantine area is so eastern, that it is likely that a second wave of eastern influence came into play in the tenth and eleventh centuries. This was responsible for the

⁵¹ K. A. C. Creswell, *Early Muslim Architecture*, I. Oxford, 1932, Figs. 229, 294, 296.

⁵² Creswell, *op. cit.*, Fig. 227.

⁵³ Strzygowski regards the wings as purely Sasanian in origin. Miss van Berchem, though she agrees that they are proof of Sasanian influence in the decoration of the Dome of the Rock, thinks that the winged motive is too common in all artistic developments from the remotest antiquity for us to be able to fix the place of origin. See Creswell, *op. cit.*, 198.

⁵⁴ *Origin of Christian Church Art*, 121.

renewed popularity of the motive at that time in the Byzantine world. The leaved cross had, we have seen, been developed by Nestorian art in the eighth century. It probably travelled westwards from Mesopotamia, along with the numerous other eastern elements that we see penetrating Byzantine art at this time, more especially in the decorations of textiles, pottery and sculpture.⁵⁵ The eastern style of many of the leaved crosses is clearly indicated if we compare the plants that frame them with flowered Kufic, which was, incidentally, one of the Eastern elements taken over by Byzantine art at this time.

In Italy, as opposed to the Byzantine sphere, there was probably no direct renewal of eastern influence in the tenth century. The popularity of the motive there was probably due to the eastern tastes so much to the fore in the art of the Lombards and other invaders from the north. It is, in fact, these very elements that make pre-Romanesque art in Italy a distinct style. The channels by which this influence was carried have constituted the main theme of much of Strzygowski's work.⁵⁶

⁵⁵ L. Bréhier, *L'Art Byzantin*. Paris, 1924, 128 ff. — D. Talbot Rice, *Byzantin Glazed Pottery*. Oxford, 1930, especially pp. 82 ff. Also *Iranian Elements in Byzantine Art*, loc. cit. — J. Ebersolt, *Orient et Occident*. Paris, 1928 and 1929.

⁵⁶ See especially *Early Church Art in Northern Europe*. London, 1928, ch. I. — But see also *Orient oder Rom*, and *Kleinasien ein Neuland der Kunstgeschichte*.

КРИТИЧЕСКИЕ СТАТЬИ
MISCELLANEOUS NOTES
ETUDES CRITIQUES

R. PALIKAROVA-VÉRDEIL / PARIS

LA MUSICOLOGIE BYZANTINE ET LES
DOCUMENTS SLAVONS

Bien que les signes musicaux (neumes) des manuscrits byzantins aient été remarqués par les paléographes dès le XVII^e siècle,¹ ils ne furent étudiés scientifiquement qu'au XIX^e siècle. D'abord apparurent quelques ouvrages isolés dont les plus importants furent ceux de G. Villoteau² et du Cardinal Pitra.³ Villoteau décrivit les neumes avec précision et clarté; le savant ouvrage du Cardinal Pitra sur l'hymnographie de l'Eglise grecque montra que la structure strophique des hymnes byzantines était en étroit rapport avec la musique.

Dans les dernières années du XIX^e siècle et au début du XX^e les ouvrages sur la musique byzantine se multiplièrent. Les noms de J. Thibaut, O. Fleischer, A. Gastoué, H. Gaisser⁴ resteront liés aux recherches importantes qui furent à la base de cette nouvelle science.

L'œuvre de J. Thibaut fut la plus vaste. Il fouilla tous les domaines de la musique byzantine en abordant ses problèmes avec la sincérité, l'honnêteté du véritable savant et une intuition infaillible. Thibaut étudia les obscurs traités byzantins, chercha avec persévérance le véritable sens de leurs explications souvent inintelligibles et incertaines, délimita les périodes du développement musical, et exposa le résultat de ses recherches d'une manière simple et claire. On ne peut que s'étonner aujourd'hui que dans un article sommaire de cinq pages sur la mu-

¹ A. Kircher, *Musurgia universalis*... Rome, 1650, t. I, cap. VII; Ducange, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae Graecitatis*. Lyon, 1688; B. de Montfaucon, *Palaeographia Graeca*. Paris, 1708.

² G. Villoteau, *Description historique, technique et littéraire des instruments des Orientaux*. Dans la Description de l'Egypte, XIII. Paris, 1823, 221—560; Idem., *De l'état actuel de l'art musical en Egypte*. Op. cit., XIV. Paris, 1826, 1—496.

³ J. B. Pitra, *L'Hymnographie de l'Eglise grecque*. Rome, 1867.

⁴ J. Thibaut, *Origine byzantine de la notation neumatique de l'Eglise latine*. Paris, 1907; Idem., *Monuments de la notation ekphonétique et bagiopolite de l'Eglise grecque*. St-Petersbourg, 1913; Voir aussi les nombreux articles de Thibaut publiés dans: Byzant. Zeitschr. (1899) I^{er} et II^e vol.; Izvestija russk. arch. instituta v Konstant. (1898 et 1901); Echos d'Orient (1898 et 1902); Revue d'hist. et de crit. mus. (1901 et 1902); Tribune de St-Gervais (Oct. Nov. Décem. 1898 et Mai-Juin 1904); Viz. Vrem. (1899); Rivista music. italiana (1901); Orient chrétien (1901) etc. — O. Fleischer, *Die spät-griechische Neumenschrift. Neumen-Studien*. Berlin, 1904; A. Gastoué, *Catalogue des manuscrits de Musique Byzantine de la Bibl. Nationale de Paris*... (Introduction à la Paléographie Musicale Byzantine). Paris, 1907; H. Gaisser, *Le système musical de l'Eglise grecque d'après la tradition*. Rome, 1901.

sique religieuse des Slaves⁵, Thibaut ait entrevu que l'étude de cette musique pouvait apporter une contribution importante aux recherches sur la musique byzantine.

Les études d'O. Fleischer sur la notation néo-byzantine ne sont pas encore dépassées. De même le *Catalogue* d'A. Gastoué reste toujours d'un grand secours pour celui qui doit consulter les codex notés de la Bibliothèque Nationale de Paris, une des plus riches d'Europe en manuscrits de cette sorte.

L'étude de la musicologie byzantine subit d'abord un temps d'arrêt au début de la première guerre mondiale, mais elle trouva bientôt de nouveaux chercheurs: M. H. J. W. Tillyard, professeur à l'Université de Cardiff, et M. Eg. Wellesz, professeur à celle de Vienne.

M. Tillyard réfuta en 1911 les théories d'Hugo Riemann sur l'interprétation des intervalles et des clefs et publia ses recherches sur le déchiffrement de la notation médiobyzantine⁶. Deux ans plus tard, M. Wellesz qui travaillait sur ce même déchiffrement sans connaître (ainsi qu'il le déclare), les publications de M. Tillyard, aboutissait à des conclusions presque analogues, ce qui était une garantie de la valeur de leurs méthodes⁷. Cela rapprocha les deux savants qui, depuis 1927, se communiquèrent les résultats de leurs recherches réciproques. En 1931, ils furent invités à Copenhague par le professeur Carsten Høeg et décidèrent alors de travailler tous trois en collaboration et d'éditer les *Monumenta musicae byzantinae* pour faire connaître l'état des recherches les plus importantes sur la musique byzantine.

En 1941, sur l'initiative du professeur Thomas Whittemore, directeur de l'Institut Byzantin de Boston, une série des *Monumenta* fut créée en Amérique où l'on commençait à s'intéresser à cette nouvelle science⁸.

Depuis 1911 M. Tillyard publia toute une série de livres et d'articles qui apportèrent tous une contribution nouvelle: la découverte d'un manuscrit inconnu, des détails importants qui permirent le déchiffrement des neumes, la mise au point de la question des clefs, et des éclaircissements sur d'autres problèmes restés jusque-là insolubles. Ces ouvrages lui assurèrent une grande autorité dans toutes les questions relatives à la musique byzantine et plus particulièrement à la notation médiobyzantine (du XII^e au XIV^e siècle)⁹.

⁵ J. Thibaut, *La musique byzantine chez les Slaves*. Trib. de St-Gervais (mai-juin 1904) 157—162.

⁶ H. J. W. Tillyard, *A Musical Study of the Hymns of Casia*, Byz. Zeitsch. (1911) 420—485; Idem, *The acclamation of emperors in Byz. ritual*. The Annual of the Brit. Sch. at Athens 18 (1911—12) 239—260; Idem., *Studies in byzantine music*. The Music. Antiquary 4 (1913) 202—220; Idem., *The Problem of Byz. Neumes*. Amer. Jour. of Archaeology 20 (1916) 62 ss.; Idem., *The modes in byz. music*. Annual of the B. S. at Ath. 22 (1916—1918) 133—156 etc.

⁷ Eg. Wellesz, *Zur Entzifferung der byz. Notenschrift*. Orient. Chr. N. S. VII (1918) 98—118; Idem., *Die Rhythmik der byzantinischen Neumen*. Zeitsch. für Musikwiss. 11 (1920) 617—38; Idem., *A History of Byz. Music and Hymnography*. Oxford, 1949, 18.

⁸ Eg. Wellesz, *Eastern elements in western chant*. Boston, 1947.

⁹ En outre les ouvrages mentionnés dans les notes Nos 6, 10, 11, 12, 13, 25, 34, voir les articles publiés dans: The Annual... XXI, XXIII, XXVI, XXXI, XXXVII; Laudate I (1923), II, III, IV, V, VIII, XI, XIV; Byzant. Zeitsch. XXIV, XXV, XXVIII, XXXI, XXXVII; The Musical Antiquary II (1911); IV (1913); Jour. of Hell. Stud. XLI (1921); XLVI (1926); The Musical Quarterly. XXIII, No 2 (1937) etc.

En 1912—1913, M. Tillyard fit connaître une liste, trouvée par lui dans un manuscrit du Mont-Athos, dans laquelle étaient reproduits les signes appelés aujourd'hui *signes kontakariens* de la deuxième phase. Il présenta ces signes avec un commentaire intéressant, mais sans avoir pu déterminer leur origine et l'époque où ils étaient employés, car la notation kontakarienne n'était pas encore connue en Occident. Cette liste est aujourd'hui un des documents les plus importants pour l'étude de la notation kontakarienne de la deuxième phase¹⁰.

En 1935, dans la collection des *Monumenta*, parut le *Handbook* de M. Tillyard¹¹, manuel où ont été exposés avec une méthode irréprochable les connaissances qui ont permis le déchiffrement des manuscrits médiobyzantins. Ceux qui ont étudié les traités byzantins, où la théorie musicale disparaît sous les comparaisons métaphysiques ou philosophiques, relatées en un langage pompeux et incompréhensible, éprouvent une véritable satisfaction en lisant ce manuel, fruit d'un labeur patient et sûr, où cette question est traitée avec tant de simplicité et de clarté. Une liste des clefs et des martyries, dont M. Tillyard fut le premier à déterminer la signification, a été reproduite; elle est indispensable pour le déchiffrement.

En 1937, M. Tillyard donna une autre étude très importante sur la notation paléobyzantine et notamment sur sa dernière phase dite Coislin (d'après le manuscrit Coislin 220 de la Bibliothèque Nationale de Paris). Il y dégagait des éléments nouveaux sur un sujet qu'il fut le premier, et jusqu'à présent le seul, à aborder¹².

Les dernières publications de M. Tillyard ont apporté le résultat de ses recherches sur les neumes médiobyzantins; après avoir établi leur signification, il a entrepris la reconstitution des mélodies du *Sticherarium*, de l'*Hirmologion* et de l'*Octoëchos*, et leur transcription sur la portée¹³.

Ces mélodies ainsi transcrites ont peut-être perdu un peu de leur caractère byzantin. Les Orthodoxes qui emploient encore une notation neumatique, celle de Chrysanthos qui date de 1821, ne chantent pas toujours le son directement, mais avec certaines notes ornementales, inflexions de la voix, glissando et sons nasillards, mal déterminés et difficiles à exprimer avec une notation sur la portée. En outre, l'étendue des tons et des demi tons byzantins n'est pas absolument égale à celle de la musique occidentale. C'est ce qui donne au chant byzantin son caractère propre, indéfinissable. Il est probable que certaines de ces pratiques existaient déjà dans la musique byzantine du XII^e au XIV^e siècle. Mais pour ajouter ces particularités à la charpente de la mélodie, solidement et scientifiquement reconstituée par M. Tillyard, il faudrait d'abord établir les limites de leur emploi dans le passé.

¹⁰ H. J. W. Tillyard, *Fragment byzantine musical handbook in the Monastery of Laura on Mt-Athos*. Annual... XIX (1912—1913) 95—117.

¹¹ H. J. W. Tillyard, *Handbook of the middle byzantine musical notation*. Copenhagen, 1935.

¹² H. J. W. Tillyard, *Byzantine Neumes: the Coislin Notation*. Byz. Zeitschr. (1937) 345—358.

¹³ Idem., *The Hymns of the Sticherarium for November*. Copenhagen, 1938; Idem., *The Hymns of the Octoëchos*. Copenhagen, Part I, 1940; Part II, 1949.

M. Eg. Wellesz, travaillant d'après la même méthode, a transcrit sur la portée des mélodies du *Sticherarium*¹⁴.

M. Wellesz, excellent musicien et musicologue, a étudié en outre tout spécialement les musiques plus anciennes que la byzantine: juive, copte, syriaque, déterminant leur influence sur la composition des premières hymnes chrétiennes et sur leur écriture musicale.

Le même auteur s'est également intéressé à l'apport de la musique byzantine au chant grégorien et a publié en 1940 un ouvrage, où il a poursuivi les études commencées sur ce même sujet par J. Thibaut¹⁵ et A. Gastoué¹⁶. L'affinité des deux chants, oriental et occidental, est démontrée avec de nouveaux exemples bien choisis d'hymnes byzantines comparées aux mélodies de l'Eglise Latine, dont la ligne mélodique et parfois les paroles grecques, attestent l'origine byzantine¹⁷. L'ouvrage le plus récent de M. Wellesz est une histoire de la musique byzantine¹⁸ qui, tout en voulant être une œuvre de vulgarisation scientifique, apporte également des renseignements aux spécialistes: recherches sur les musiques copte, syriaque, juive, étude originale sur la structure des mélodies byzantines (ch. XII), reproduction du chant Ἀναστάσεως ἡμέρα d'après cinq manuscrits différents (p. 230), (procédé qui permet de saisir les ressemblances entre les notations paléobyzantine et médiobyzantine). M. Wellesz est aussi l'auteur de nombreux livres et articles qui témoignent de ses vastes connaissances¹⁹.

M. C. Höeg, dès ses premières études sur la musique byzantine, a publié un livre magistral sur la notation ekphonétique²⁰. Après avoir effectué des recherches au Mont-Athos, M. Höeg a découvert un élément nouveau, très important pour l'étude de cette notation: une liste de signes où la signification de chaque neume ekphonétique est déterminée par sa formule musicale, exprimée en notation paléobyzantine. Cette trouvaille mit fin aux hésitations et aux hypothèses et donna une nouvelle orientation à l'étude des manuscrits ekphonétiques. Grâce à cette liste, l'auteur put réviser toutes les connaissances sur cette notation et en ajouter de nouvelles, sans rien laisser au hasard. Bien qu'écrit en 1935, cet ouvrage a épuisé si complètement la question, que celle-ci ne peut plus être reprise sans la découverte miraculeuse d'autres éléments, à moins qu'on ne puisse arriver à déchiffrer la notation paléobyzantine, avec laquelle sont écrites les formules ekphonétiques.

¹⁴ Eg. Wellesz, *Die Hymnen des Sticherarium für September*. Copenhague, 1936.

¹⁵ J. Thibaut, *Origine byzantine*...

¹⁶ A. Gastoué, *Les origines du chant romain. L'Antiphonaire grégorien*. Paris, 1907.

¹⁷ Eg. Wellesz, *Eastern elements*...

¹⁸ Idem., *A History of Byzantine Music*...

¹⁹ Idem., *Aufgaben und Probleme auf dem Gebiete der byz. und orient. Kirchenmusik*. Liturg. Forsch. VI (Münster, 1923); *Byzantinische Musik*. (Breslau, 1927); *Trésor de Musique Byzantine*. (Paris, 1934); Des articles dans: *Zeitschr. für Musikwissenschaft*, II (1920); III (1921); XI (1929—30); XII (1934); *Byz. Zeitsch.* XXXIII (1933); *Byzantion* V (1929—30); XI (1936); *Orien. Chr. N. S.* VI (1916); VI (1918); *The Classical Quarterly* XXXIX (1945) etc.

²⁰ C. Höeg, *La notation ekphonétique*. Copenhague, 1935.

En collaboration avec M. G. Zuntz, M. Höeg édita en deux volumes le *Prophetologium*²¹, avec les signes ekphonétiques qui figurent dans de nombreuses rédactions. Cet ouvrage est un monument d'érudition et de patientes recherches.

Les *Monumenta* ont présenté aussi de belles éditions intégrales du *Sticherarium* et de l'*Hirmologion* en notation médiobyzantine, avec des préfaces de MM. Höeg, Tillyard et Wellesz²².

Parmi les chercheurs isolés on peut louer sans restrictions le livre de M. J. Quasten, qui repose sur une documentation minutieuse et étendue²³. Cet ouvrage qui approfondit nos connaissances sur le culte et la musique des premiers chrétiens est d'un grand secours pour les études musicales byzantines.

Celui de M. Petrescu²⁴ résume ses connaissances sur le déchiffrement des neumes et la construction des modes médiobyzantins, suivies d'une transcription sur la portée du Canon de Noël. On peut relever dans ce livre quelques défauts de détails et de méthode soulignés par M. Tillyard²⁵.

Plus intéressant est l'ouvrage de M. L. Tardo²⁶, hieromoine de Grottaferrata, célèbre monastère grec fondé, près de Rome, par St-Nil (né aux environs de 908). M. Tardo était déjà connu par ses catalogues de manuscrits des bibliothèques italiennes²⁷.

C'est un luxueux volume in 4° avec de nombreuses reproductions de manuscrits byzantins des riches collections de Grottaferrata ou du Vatican. L'auteur a voulu réunir dans cette vaste étude tout ce qui concerne la musique byzantine au point de vue historique et paléographique; pour cela probablement, certaines questions dans la première partie de l'ouvrage sont peu approfondies. La deuxième partie reproduit trois traités byzantins de la Bibliothèque Vaticane, deux de la grande Lavra et un du Monastère Sinaï au Mont-Athos. La troisième partie, intitulée *Grammatica*, retiendra davantage l'attention des chercheurs, car elle donne l'interprétation des signes musicaux selon la tradition de Grottaferrata. L'auteur a étudié comparativement les quatre notations byzantines: paléobyzantine, médiobyzantine (que M. Tardo appelle néobyzantine), néobyzantine (kouzélique), y compris la notation moderne de Chrysanthè. En général, les auteurs grecs modernes ne considèrent pas cette dernière notation comme différente des anciennes, ce qui est en partie exact. M. Tardo, très attaché à la tradition, expose toutes ces questions avec un grand amour de la musique byzantine.

²¹ C. Höeg et G. Zuntz, *Prophetologium*, t. I et II. Hauniae, 1939 et 1940.

²² Höeg, Tillyard, Wellesz, *Sticherarium*. Copenhague, 1935; Idem., *Hirmologium athoum*. Copenhague, 1938.

²³ J. Quasten, *Musik und Gesang in den Kulturen der heidnischen Antike und christl. Frühzeit*. Münster, 1930.

²⁴ J. D. Petrescu, *Les Idiomèles et le Canon de l'office de Noël*. Paris, 1932.

²⁵ H. J. W. Tillyard, J. D. Petrescu, *Les Idiomèles et le Canon...* Byz. Zeitsch. (1937) 135—137.

²⁶ L. Tardo, *L'Antica melurgia bizantina*. Grottaferrata, 1938.

²⁷ L. Tardo, *La musica bizantina e i codici di melurgia della Bibl. di Grottaferrata*. Accademie e Bibl. d'Italia (Roma, 1931); Idem., *I codici melurgici della Vaticana e il contributo alla musica biz. de monachismo greco della Magna Grecia*. Archivio Storico per la Calabria e la Lucania, I (Roma, 1931).

En Italie également a été publié un autre livre sur la musique byzantine, celui de M. O. Tiby²⁸, chercheur consciencieux et sérieux.

En Amérique l'intérêt envers la musique byzantine semble éveillé aussi et nous espérons que la série des *Monumenta* contribuera à le maintenir. Nous avons pris connaissance des études de M. O. Strunk de Princeton University et de M. A. Swan de Haverford College. M. Strunk a examiné les problèmes les plus difficiles de la musique byzantine avec précision et érudition²⁹.

M. Swan s'est attaché à l'étude de la musique religieuse russe³⁰ après la réforme de Mezenetz de 1668. Cette réforme du XVII^e siècle en Russie rappelle celle de Chrysanthè en Grèce au XIX^e siècle: les deux auteurs de ces réformes ont cherché à rapprocher le système byzantin de la compréhension occidentale de la musique, mais sans nous faire connaître les pratiques anciennes qu'ils ont gardées et celles qu'ils ont rejetées. Avant d'aborder l'étude de la musique russe il aurait été nécessaire d'étudier ses origines et d'insister davantage sur ses rapports étroits avec la musique byzantine. Les chercheurs russes Preobraženskij, Metalov, Smolenskij etc. qui ont publié des ouvrages au début du siècle, étudiaient la musique russe du XVII^e siècle sans la relier, avec des preuves historiques et musicales, à la musique byzantine. Tel n'est pas le cas de M. Swan. Dans cette étude, l'auteur a dépassé par la sûreté de sa méthode les travaux des autres.

M. E. Koschmieder a également publié un article sur la musique russe³¹. L'auteur a été frappé par la ressemblance de la notation des manuscrits slavons du XI^e au XIV^e siècle avec celle des manuscrits byzantins de la phase Coislin (du XII^e siècle). Il a eu alors l'heureuse idée de dresser des tableaux comparatifs des mêmes chants, byzantins et slavons, munis de leurs notations réciproques. C'est la meilleure méthode pour montrer que l'ancien chant slavons ne peut être étudié qu'en se référant à la musique byzantine³².

La musique byzantine fut transmise avec le christianisme, la littérature et les arts successivement aux Slaves, Bulgares et Russes, par leurs premiers apôtres, au IX^e et à la fin du X^e siècle. On en trouve la preuve dans diverses bibliothèques russes où sont conservés une quarantaine de documents du XI^e au XIV^e siècle, traduits du grec en slavons (ou vieux bulgare) au IX^e siècle; ils emploient la notation paléobyzantine dans sa forme la plus archaïque. Une autre notation, encore inconnue en Occident, que j'ai appelée de son nom russe *kontakarienne*, en usage à Byzance probablement jusqu'à la fin du IX^e siècle (car on en rencontre que des

²⁸ O. Tiby, *La musica bizantina. Teoria e storia*. Milan, 1938.

²⁹ O. Strunk, *The Tonal System of Byzantine Music*. The Musical Quarterly XXVIII, N° 2, April (New York, 1942) 190—215.

³⁰ A. Swan, *The znamenny chant of the Russian Church*. The Mus. Quart. XXVI, N° 2 (New York, Part I, April 1940) 232—243; (Part II, July 1940) 364—379; (Part III, Oct. 1940) 529—545.

³¹ E. Koschmieder, *Zur Bedeutung der russischen liturgischen Gesangstradition für die Entzifferung der byz. Neumen*. Kyrios, 5^e année (1940—41), 1—24.

³² Voir plus tard sur cette question: R. Palikarova-Verdeil, *La musique byzantine chez les Slaves, Bulgares et Russes, du IX^e au XIV^e siècle*, en cours de publication dans les *Monumenta Mus. Byz.* Copenhagen.

fragments dans les manuscrits grecs plus tardifs), est employée dans cinq manuscrits slavons³³.

Je vais exposer dans les grandes lignes les résultats que la musicologie byzantine a obtenus jusqu'à ce jour par l'étude des documents grecs, et indiquer les possibilités qu'ouvre l'étude des documents slavons.

1. *Notation ekphonétique* (du VIII^e au XIII^e siècle), dite encore de lecture chantée. Le déchiffrement de cette notation dépend de celui de la notation paléobyzantine, car dans la liste trouvée par M. Höeg, la signification de chaque signe ekphonétique est donnée par un groupe de signes paléobyzantins. On verra plus bas qu'il est peu probable que le déchiffrement de la notation paléobyzantine puisse être obtenu sans l'étude de la musique et de la tradition slaves.

2. *Notation paléobyzantine* (du IX^e au XII^e siècle). Elle n'est pas encore déchiffrée; il n'existe aucun traité grec sur cette notation. M. Tillyard a éclairci certains points obscurs de sa dernière phase (Coislin). Les manuscrits slavons ont conservé sa forme archaïque. Les Russes qui l'avaient employée au X^e siècle, lors de leur conversion, sont restés à l'écart de l'évolution des notations byzantines à la différence des Bulgares, et ont continué à utiliser cette notation paléobyzantine, presque sans modifications, jusqu'au XVII^e siècle. Cette fidélité russe à une notation depuis longtemps disparue en Grèce, permet d'éclaircir beaucoup de points obscurs et d'arriver progressivement au déchiffrement des signes paléobyzantins des manuscrits grecs et slavons les plus anciens.

3. *Notation kontakarienne*. Elle est encore inconnue en Occident, bien que les signes de sa forme tardive (2^e phase) aient été remarqués par Gastoué et Tillyard³⁴. Son souvenir est également perdu en Grèce. Cette notation ne se rencontre plus dans les livres de chant grecs du X^e et XI^e siècle que d'une manière fragmentaire. Sa forme classique (première phase) ne peut être étudiée que dans les manuscrits kontakariens slavons du XI^e au XIV^e siècle, qui conservent des textes traduits du grec au IX^e siècle et munis de signes musicaux de cette dernière période.

4. *Notation médiobyzantine* (du XII^e au XIV^e siècle). Elle est déchiffrée grâce aux recherches des savants Thibaut, Tillyard, Wellesz dans les nombreux traités byzantins qui la contiennent. Elle a été employée par les Bulgares, mais non par les Russes.

5. *Notation néobyzantine* (du XIV^e au XIX^e siècle), dite encore de Koukouzelès. Comme elle emploie les mêmes signes diastématiques que la précédente, elle est déchiffrée. Il est plus difficile de déterminer dans cette notation la signification des grandes hypostases, signes de durée et de nuances, dont l'emploi est excessif. O. Fleischer (1904) a été le seul qui ait sérieusement étudié cette notation.

³³ N° 142 de Госуд. ист. музей, ancienne Bibl. Typographe du St. Synode à Moscou; Q. I. N° 32 de Ленинградская Публичная библиотека им. М. Е. Салтыкова-Щедрина (Bibl. Russe Publ.); N° 9 de Госуд. ист. музей à Moscou (Bibl. du St. Synode); N° 23 de Всесоюзная Публичная библиотека им. В. И. Ленина à Moscou (Bibl. de la Lavra du monast. Troïce-Sergievskij); N° 777 de Госуд. ист. музей.

³⁴ A. Gastoué, *Catalogue*... 96—98; H. J. W. Tillyard, *Fragment of byz. mus. handbook*... 95—117.

L'étude de la notation kontakarienne dans les documents slavons nous révèle que les grandes hypostases néobyzantines sont fortement inspirées des grandes hypostates kontakariennes. Cette constatation montre que rien d'absolument nouveau n'a été admis par l'Eglise orthodoxe et que l'emploi des grandes hypostases n'a été que la renaissance d'une pratique ancienne, reprise quatre ou cinq siècles plus tard.

De nombreux problèmes que la musicologie byzantine n'a pas encore élucidés trouveront sans doute leur solution dans l'étude des documents slavons du XI^e au XIV^e siècle et de la musique religieuse russe du XVII^e siècle.

РЕЦЕНЗИИ
REVIEWS
COMPTES-RENDUS

Constantine Porphyrogenitus, *De administrando imperio*. Greek Text edited by Gy. Moravcsik. English Translation by R. J. H. Jenkins. (Οὐγγροελληνικά Μελέται, 29). Budapest, Pázmány Péter Tudományegyetemi Görög Filológiai Intézet, 1949, pp. 347+1 pl.

Cet ouvrage répond de la façon la plus heureuse à un vœu autrefois formulé par R. Vázi et J. B. Bury, qui avaient montré la nécessité de donner enfin une édition critique du traité de Constantin VII. Le savant professeur de Budapest, Gy. Moravcsik, dont la puissance de travail n'est pas moins remarquable que la vaste compétence historique et philologique, s'était mis à la tâche dès 1926. Son manuscrit, presque achevé, survécut de façon quasi miraculeuse, pendant la dernière guerre, au siège de Budapest. Dans le même temps, un savant anglais, R. Jenkins, préparait de son côté, indépendamment de son collègue hongrois, une traduction du *De administrando imperio*. Les deux byzantinistes donnent un bel exemple des heureux résultats d'une collaboration bien conçue, en publiant dans un même volume, en regard l'un de l'autre, le texte grec et la traduction anglaise. Il va de soi que chacun d'eux a bénéficié largement, dans la mise au point de son travail, de l'expérience et de la connaissance intime du *de adm. imp.* acquises par l'autre.

L'ouvrage s'ouvre par une « Introduction générale » de R. Jenkins, qui brosse un bon portrait de Constantin VII Porphyrogénète, en qui il ne serait pas éloigné de voir « le premier homme de la Renaissance », l'un de ceux en tout cas dont l'action personnelle a été la plus efficace, en faveur de toutes les formes de la culture, dans la longue période qui s'étend d'Hadrien à Laurent le Magnifique. Puis R. J. définit avec exactitude les caractères essentiels du *de adm. imp.*, compilé entre 948 et 952: c'est un manuel pour l'exercice du pouvoir impérial, adressé par l'empereur régnant à son fils, Romain; c'est donc un ouvrage de caractère didactique, sans prétentions littéraires; c'est aussi un ouvrage confidentiel et secret, qui ne sortit point de la Cour, demeura même inconnu des autres écrivains byzantins, et qui n'est, par conséquent, déformé par aucune partialité, complaisance ou souci de propagande; c'est enfin une compilation, qui rassemble et, plus ou moins heureusement, coordonne des fragments empruntés à des ouvrages antérieurs, connus de nous ou perdus, et à des traités de toute nature, des notes rédigées par des collaborateurs de l'empereur sur son ordre, des rapports d'agents diplomatiques ou d'envoyés secrets. La part personnelle de Constantin VII dans la rédaction est donc faible: le préambule, de courts paragraphes de transition, une partie du chap. 51, et surtout cet étonnant chap. 13, où l'empereur enseigne à son fils les moyens d'éluder les demandes si fréquentes des « barbares », toujours acharnés

à obtenir la collation des insignes impériaux, le secret du feu grégeois, ou la main d'une princesse du sang. Mais c'est à Constantin VII qu'on doit d'avoir systématiquement rassemblé tant de documents authentiques et rares, qui font du *de adm. imp.* un ouvrage unique dans la littérature byzantine, et d'un prix inestimable pour l'historien du moyen-âge. R. J. a voulu en donner une traduction scrupuleusement fidèle, qui s'interdit toute interprétation ou même tout éclaircissement, et reste volontairement ambiguë ou obscure quand le texte grec est ambigu ou obscur: il en résulte qu'elle est sans utilité pour quiconque peut recourir directement à l'original. Aux autres, elle rendra des services d'autant plus grands qu'ils ne pouvaient jusqu'ici recourir, à part des traductions russes ou croates, qu'à la vieille traduction latine de Meursius-Banduri.

L'« Introduction critique » de Gy. Moravcsik est une excellente leçon de méthode. Nous avons la chance que le traité nous soit conservé par un manuscrit remontant, non seulement à l'époque byzantine, mais à une époque relativement proche de sa rédaction: le Paris. gr. 2009, qui provient de la bibliothèque de Cathérine de Médicis. Ce manuscrit fut copié, entre 1059 et 1081, par Michel Rhoizaitès, pour le César Jean Doukas. Il a donc été exécuté à la Cour, pour la Cour, et il n'a cessé d'y être consulté, comme en font foi les nombreuses annotations marginales qui s'étendent sur les quatre derniers siècles de l'histoire byzantine. On aimerait savoir où il se trouvait pendant la domination franque: était-il à Nicée? En tout cas il est intéressant d'observer, avec Gy. Moravcsik, que les témoignages d'une consultation fréquente sont particulièrement nombreux pour l'époque où la menace turque pesait le plus lourdement sur Byzance: en ces temps d'angoisse, on recourait volontiers, dirait-on, aux leçons du vieil empereur. Rhoizaitès copia-t-il directement l'original de Constantin VII, ou bien y eut-il un exemplaire intermédiaire, qui pourrait remonter à la fin du X^e siècle, comme l'admet Gy. M.? Ce qui est certain, c'est que le manuscrit de Rhoizaitès fut à son tour copié, en 1509, par l'humaniste corfiote Antoine Eparque, alors âgé de 18 ans: d'où le Vatic.-Palat. gr. 126, qui appartient à Jean Egnatius, et passa par la Bibliothèque Palatine de Heidelberg avant d'arriver au Vatican. Ce manuscrit lui-même fut, entre 1509 et 1529, copié par Antoine Eparque à nouveau pour le début, puis Michel Damascène pour la fin: c'est le Paris. gr. 2967, qui provient de la bibliothèque de Fontainebleau. Enfin un manuscrit de Modène, Mutin. gr. 179, copié sur le Paris. 2009 par André Darmari dans la seconde moitié du XVI^e siècle, ne contient que les chap. 15—21.

Quant aux éditions, il n'y en a que trois à signaler, si on laisse de côté la réimpression de Migne. L'édition princeps a été donnée en 1611 par Meursius, à qui on doit aussi le titre *De administrando imperio*: elle est faite d'après le Vaticanus. En 1711, pour la Byzantine du Louvre, Banduri collationna le Paris. 2009: son édition marque donc un important progrès, bien que la collation n'ait pas toujours été assez attentive, et même le seul progrès réalisé avant l'édition Moravcsik. Car l'édition Bekker, dans la Byzantine de Bonn, comme tant d'ouvrages de cette collection injustement célèbre, se borne en fait à démarquer la Byzantine du Louvre, et, si elle apporte quelques corrections, elle introduit aussi quelques

fautes nouvelles. Quant à la traduction latine de l'édition Bekker, elle n'est autre, elle aussi, que celle de Banduri, qui avait déjà fortement amendé celle de Meursius.

La tâche de Gy. M., pour l'établissement du texte, apparaissait donc relativement simple: prendre pour base le Paris. 2009, et ne recourir aux autres manuscrits, qui tous en dérivent, que là où le Paris. se trouve, par accident, illisible ou peu lisible. Mais deux éléments de complication interviennent. D'abord le Paris. 2009 contient toute une série d'additions, suppressions, corrections ou annotations dues à des mains plus récentes: Gy. M. en reconnaît huit, sans compter ce qu'il faut attribuer à quelque *manus incerta* antérieure à la copie d'Antoine Eparque (1509), et à une *manus incerta* postérieure à 1509. D'autre part, il est manifeste que le Paris. 2009 présente, par rapport à l'archétype, des fautes assez nombreuses. Une édition critique doit s'efforcer de les corriger, et de se rapprocher le plus possible de l'archétype. Mais d'après quelle règle? Nous avons affaire à une compilation, non à une œuvre homogène et personnelle. Il faut donc tenir compte, pour les corrections, de la diversité des sources, qu'il est impossible de ramener à un usage grammatical constant. Or, aux endroits où la comparaison du texte du *de adm. imp.* avec la source (Théophane, Georges le Moine, Actes du Concile in Trullo, etc.) est encore possible, on constate que le texte représente souvent une corruption de la source. On serait d'abord tenté de corriger *d'après la source*, mais il apparaît que les « fautes » du *de adm. imp.* peuvent se rencontrer dans certains manuscrits des sources: c'est-à-dire que Constantin VII ou ses collaborateurs se sont parfois servi de manuscrits déjà corrompus, et que par conséquent, pour restituer l'archétype de leur traité, on aurait tort ici de corriger. Bref il faudrait dans chaque cas déterminer si la corruption est pré-constantinienne, et donc à respecter, ou post-constantinienne, et appelle alors la correction.

Au surplus, une édition critique est toujours dans quelque mesure subjective. Le texte établi avec un scrupule et un soin extrêmes par Gy. M. diffère du texte du Paris. 2009 là où Gy. M. a pu supposer que celui-ci ne conservait pas le texte de l'archétype. De plus Gy. M. corrige les fautes d'orthographe, les fautes d'itacisme et les fautes d'accent, y compris, ce qui me paraît discutable, l'usage byzantin d'accentuation des enclitiques. L'apparat critique comporte deux parties. D'abord les *fontes et loci paralleli*, c'est-à-dire non seulement l'indication précise des sources *immédiates* de tel ou tel paragraphe ou chapitre, lorsqu'on les connaît, mais encore celle, limitée toutefois aux textes grecs, des passages dont la comparaison peut aider à l'interprétation du *de adm. imp.* D'autre part, les *variae lectiones et conjecturae*, c'est-à-dire les différences que les manuscrits ou les éditions antérieures présentent avec le texte de Gy. M., et particulièrement les différences de celui-ci par rapport au Paris. 2009.

Pour apprécier les résultats obtenus, examinons par exemple le préambule et son apparat critique (p. 44—46). A la ligne 14, je ne comprends pas bien pourquoi τῷ est flanqué des deux accolades qui indiquent un mot (ou des lettres) figurant dans le manuscrit de base, mais manifestement à supprimer, comme c'est

bien le cas ici. Il me semble que c'est là un procédé d'édition *diplomatique*, mais qu'une édition *critique* doit rejeter cette indication dans l'apparat. On ne réussit même pas ainsi à diminuer le volume de celui-ci, puisque de toute façon nous y trouvons la mention «τῷ secl. Be(kker)». — A la ligne 16, les mots καὶ ποῖον me paraissent à supprimer sans hésitation, comme l'a proposé Bekker, et comme le fait d'ailleurs le traducteur (notons à ce propos que dans la traduction, on a, très judicieusement, imprimé en italiques les mots qui ne correspondent pas exactement au texte grec donné en regard : mais évidemment cet artifice ne joue pas dans le cas de mots supprimés par le traducteur). — Ligne 19, s'agissant toujours d'une édition critique et non diplomatique, je n'aurais pas flanqué αὐτῶν des crochets indiquant une addition au texte du manuscrit, puisque d'ailleurs je trouve de toute façon dans l'apparat : «αὐτῶν add. Moravcsik». Ligne 37, la conjecture σκέπη est jolie ; toutefois n'est-ce pas moins l'idée de *refuge*, que suggère le contexte, que celle de *chose visible de loin* ? — Ligne 43, la conjecture ὁδηγήσαι, partant de ὁδύγησι du Paris. 2009 (déjà corrigé en ὁδηγήσει par le Vatic.) fait davantage violence aux manuscrits que ὁδηγήσι des précédents éditeurs, et ne semble pas s'imposer.

Tout cela, on le voit, est insignifiant. Il reste que le texte est établi d'une façon qui donne toutes les garanties, et que l'apparat rend compte de toutes les difficultés, et fournit au lecteur tous les éléments d'une solution éventuellement différente de celle qu'adopte l'éditeur. Le volume se termine par un index des noms propres, très complet ; un glossaire des termes notables, qui donne s'il y a lieu l'explication, l'étymologie ou une référence bibliographique ; enfin des notes grammaticales, et l'index des sources et parallèles. Fruit d'un labeur considérable conduit avec méthode et maîtrise, cet ouvrage va permettre enfin de faire progresser l'étude du texte, d'importance capitale, qu'est le *de adm. imp.* Il donne en même temps le modèle des éditions par lesquelles il est devenu urgent de remplacer le Corpus de Bonn, qui après avoir sans doute, mais à peu de frais, rendu service aux études byzantines, ne représente plus aujourd'hui qu'un obstacle à leur avancement.

P. Lemerle / Paris

André Vaillant, *Manuel du vieux slave*. Collection de manuels publiés par l'Institut d'Études slaves VI. Tome I : Grammaire. Tome II : Textes et Glossaire. Paris, 1948, pp. 369 ; 125.

Le vieux-slave, langue des monuments provenant de l'époque et de la culture byzantines, jouissait d'un assez grand intérêt chez les chercheurs du point de vue philologique avant tout, car il s'agissait dès le début des études slaves de l'explication des anciens textes vieux-slaves. Dans la période de la slavistique qui est caractérisée par les noms de V. Jagić, A. Leskien et des autres, on s'intéressait à cette langue surtout du point de vue de la philologie comparative et l'on a commencé à prendre en considération et en jeu de comparaison aussi les faits vieux-slaves pour la période la plus ancienne des langues slaves. Selon la théorie

de la divergence dans le développement des langues indoeuropéennes, théorie qui était assez fort attaquée, le vieux-slave était considéré comme la langue sinon identique au moins très proche de la langue commune supposée, appelée slave commun (cf. Meillet-Vaillant, *Le slave commun*, 2^e éd., Paris 1934, pp. 3 sq.). Dans les derniers temps on s'intéresse à cette langue aussi du point de vue de la linguistique au sens moderne du mot. Le vieux-slave constitue un système linguistique, système très intéressant qui, il est vrai, est déjà mort, mais qui jouait, à son temps, un rôle très important dans la culture des Slaves. Comme système linguistique, le vieux-slave est un système extraordinairement intéressant, non seulement parce qu'il est le plus ancien mais que c'est le type-modèle de toutes les langues slaves écrites (excepté le bulgare moderne qui résulte aussi des influences balkaniques).

Si les byzantinologues n'ont pas étudié la langue vieux-slave d'une manière si intensive qu'on pouvait désirer, ils ont déjà apporté beaucoup d'attention aux textes vieux-slaves et surtout aux textes slavons qui offrent une grande quantité de renseignements sur la culture slave et byzantine. Néanmoins, nous pourrions citer plusieurs grands noms parmi les byzantinologues, spécialistes aussi dans la langue vieux-slave et dans la riche littérature slavonne du moyen âge.

Nous avons, sur le vieux-slave, plusieurs œuvres dont quelques-unes sont déjà classiques. Rappelons seulement les Institutions de Dobrovský, la grammaire de Vostokov (dans son édition de l'Évangélaire d'Ostromir), ensuite la grammaire du vieux-slave de Vondrák (basée sur l'école de Fr. Miklosich). Ensuite viennent d'autres grammaires et manuels, comme la célèbre Grammatik et surtout le Handbuch de A. Leskien, les grammaires russes, comme p. ex. celle de Kul'bakin (traduite aussi en tchèque par M. B. Havránek et publiée aussi en français), deux grammaires publiées par la science allemande avant la dernière guerre (celle de Diels et du savant hollandais van Wijk), le manuel tchèque de Weingart, la grammaire de Trubetzkoy (d'abord lithographiée, actuellement sous presse), peut-être la seule grammaire linguistique du vieux-slave etc. Il serait possible de citer encore plusieurs grammaires et manuels publiés des raisons purement didactiques dont la liste serait assez longue surtout dans les pays où le vieux-slave était au centre des études de la slavistique etc. Ce but didactique n'est loin ni aux grammaires de Leskien, de Kul'bakin, Diels, Wijk etc. Très souvent, les auteurs des grammaires, ont publié aussi un choix de textes vieux-slaves (cf. p. ex. la chrestomathie de Vondrák, Weingart, Diels etc. ou celui dans le Handbuch de Leskien). Le fait que M. Vaillant publie à la fois avec sa grammaire aussi la chrestomathie de textes avec glossaire, montre que le but didactique ne lui était éloigné ni pour sa grammaire.

Les grammaires que nous avons rappelées, pourraient être classées en quelques groupes: grammaires basées sur les principes de la philologie comparative, indoeuropéenne naturellement (il serait possible d'y placer les grammaires de Vondrák, Leskien, Weingart etc.), grammaires soulignant avant tout la critique des faits résultant des textes (cf. la grammaire de Kul'bakin), grammaires descriptives (la grammaire de Diels y représente le cas extrême), ensuite les gram-

maires linguistiques, privées un peu du point de vue historique (celle de Trubetzkoy et dans une certaine mesure aussi la *Geschichte der altkirchenslavische Sprache* de N. van Wijk, bien que celle-ci soit basée encore et dans une grande mesure sur la méthode comparative). Selon mon opinion, c'est la grammaire scientifique, expliquant la théorie de la langue vieux-slave, qui nous manque toujours. C'est pourquoi nous nous posons d'abord la question sur le caractère général, sur les principes du travail et le but du Manuel du vieux-slave publié récemment par M. A. Vaillant, éditeur connu des textes vieux-slaves et slavons et illustre slaviste français.

Dans l'avant-propos, M. Vaillant explique quelques idées et les principes généraux de son livre. L'auteur veut offrir d'une part une grammaire descriptive, d'autre part il parle de la langue comme du système qui est, dans le cas du vieux-slave, selon l'auteur assez compliqué et instable, se développant et changeant, car il est en pleine évolution vers le slavon du moyen-âge. Cette langue était différenciée par ses dialectes (c'est le point de vue surtout de Kul'bakin) et tendait à devenir langue littéraire du monde slave (cf. la conception de M. Havránek, *Československá vlastivěda, řada II, Spisovný jazyk český a slovenský*, Prague, 1936, pp. 3 sq.). Le vieux-slave est une langue morte, décrite d'après les textes. Les plus anciens textes offrent des données qu'il faut juger d'une manière prudente et les confronter avec les données des textes slavons. C'est pourquoi l'étude de cette langue sert aussi d'introduction à l'étude du vieux-russe, de la littérature vieux-russe etc.

A ces idées générales, on peut dire que les deux principes, celui de la description et celui de suivre la langue comme un système, ne peuvent pas être unis ordinairement d'une manière heureuse. Car, en cherchant le système, il faut faire ressortir d'abord tels faits de la langue qui constituent les piliers du système, tandis que dans une description on est tenté à ramasser une quantité de faits d'une valeur inégale et à leur accorder la même valeur.

Dans l'Introduction (pp. 11—19), l'auteur éclaire les termes vieux-slave, slavon etc. et montre bien la différence entre le vieux-slave de la période la plus ancienne et celui de l'époque ultérieure. Il distingue justement deux types du vieux-slave: celui de la période la plus ancienne qu'il caractérise comme la langue du type macédonien, tandis que la langue de l'époque du tsar Siméon et ultérieure est considérée comme la langue vieux-bulgare. Les différences entre ces deux types du vieux-slave sont données surtout par le lexique. L'auteur rappelle ensuite les faits connus de la naissance de cette langue, la mission des Apôtres slaves, leur activité littéraire ainsi que les monuments principaux littéraires. Comme il fait ressortir la nécessité de vérifier les faits vieux-slaves par les données ultérieures, il esquisse un peu aussi l'évolution du vieux-slave tardif en énumérant outre les textes du canon encore ceux des rédactions ultérieures, slavons et spécialement russes. L'auteur tient le vieux-slave pour la langue littéraire seulement dans sa période tardive, tandis qu'il parle seulement de la «langue écrite» pour l'époque la plus ancienne. Il fait ressortir que le vieux-slave était soumis

à une évolution assez rapide vers le slavon, et que l'état de la langue était instable (il faudrait parler mieux de la norme de la langue vieux-slave).

Il est possible de discuter l'état original du vieux-slave, ainsi que les fonctions de cette langue. Je tiens le vieux-slave dès son commencement pour la langue littéraire, placée déjà au moment de sa création devant les fonctions littéraires, comme c'était la traduction de l'Évangélaire et du Psautier. En ce qui concerne la structure grammaticale de cette langue, elle me semble, contrairement à l'opinion de M. Vaillant, admirablement stable, se développant lentement et assez simple. Le lexique de cette langue était sans aucun doute dans une évolution d'absorber les éléments étrangers, grecs tout d'abord, car cette langue prenait sa naissance dans le monde byzantin où le grec occupait la place de la langue de la culture de ce temps. Je reconnais, comme le fait M. Vaillant, la période macédonienne du vieux-slave et son époque bulgare qui se distinguait avant tout par la réception des éléments slaves, bulgarisant p. ex. les expressions de la terminologie religieuse de la première période etc.

Il serait possible de se poser aussi la question de l'apport étranger dans la structure de la langue et dans son lexique, ainsi que de l'apport de la formation artificielle de cette langue (cf. le cas analogue du sanscrit, cf. aussi un caractère logique assez frappant dans la structure de la langue vieux-slave etc.). Le vieux-slave jouait ensuite un certain rôle dans le slave morave en y absorbant soit des éléments occidentaux, soit en imposant au slave morave, mais assez faiblement, le caractère vieux-slave. Plus tard, au contraire, transféré dans le milieu bulgare etc., il recevait de nouveau des éléments slaves (sous le tsar Siméon, il fut slavisé dans son lexique, mais comme la langue exclusivement littéraire chez les Russes et autre part, il imposait à la langue nationale ses propres traits etc.). Il est impossible d'affirmer que les différences entre la période la plus ancienne et tardive soient profondes, car nous ne pouvons nullement nier que le type et la structure de cette langue, par exemple dans les traductions de l'Évangile et dans le Suprasliensis, sont les-mêmes, quoiqu'ils diffèrent dans le lexique.

Dans l'énumération des sources vieux-slaves, M. Vaillant cite le plus souvent l'édition la plus récente du monument, toutefois je crois qu'il faudrait rappeler aussi l'édition de Vostokov p. ex. quant à l'Évangélaire d'Ostromir etc. Dans la bibliographie, l'auteur n'indique que les œuvres de la première information, comme l'exige le cadre du manuel, mais une courte information sur les chrestomathies p. ex. serait, comme je crois, nécessaire. En rappelant les dictionnaires, l'auteur affirme qu'il est « le plus sûr d'utiliser les lexiques spéciaux des textes vieux-slaves » (p. 17), mais l'auteur devrait avertir son lecteur de plusieurs erreurs dans tous ces lexiques spéciaux (dans celui de Meyer pour le Suprasliensis, de Słoński pour l'Eucologe, même dans l'index de Jagić pour le Marianus etc.). Dans la bibliographie, on voit qu'il n'y figure point, parmi les grammaires, p. ex. celle d'Il'jinskij sur le slave commun, parmi les dictionnaires étymologiques, celui de Trautmann etc.

Nous pourrions ajouter maints détails au chapitre sur l'orthographe vieux-slave (pp. 21—25). L'auteur affirme p. ex. que l'orthographe du vieux-slave

est phonétique (p. 24). Il est évident qu'elle était phonologique dans une grande mesure comme nous le montre soit l'alphabet glagolitique, soit les changements de l'alphabet cyrillique à l'égard de la glagolite. Il est discutable que ce soient les expressions de tabu, les nomina sacra, qui sont mises en abbréviations. A côté des mots de tabu, comme les expressions désignant les êtres sacrés ou socialement placés plus haut, nous rencontrons en abbréviations surtout tels mots qui sont très fréquents, comme *glagolati*, cf. aussi plusieurs abbréviations dans les titres des péricopes de l'Évangélaire etc. — L'exposé de l'auteur sur la valeur numérique des lettres est bien détaillé et instructif et les lecteurs en seront reconnaissants à l'auteur (cf. aussi le chapitre sur la déclinaison et emplois des adjectifs numéraux, pp. 150 sq.).

En analysant le vocalisme du vieux-slave, M. Vaillant dit (p. 26 sq.) que les voyelles de cette langue se trouvent en deux oppositions: entre voyelles brèves et longues et entre voyelles dures et molles. Ensuite vient la description des voyelles du vieux-slave, mais d'une manière différente de la méthode des autres grammairres. Comme partout dans son manuel, l'auteur s'appuie toujours dans le vocalisme sur l'état du vieux-slave. Il décrit les voyelles par groupes, p. ex. les voyelles *o-e*, *i-y*, les jers etc. Nous y pouvons lire plusieurs détails intéressants qui nous montrent bien que l'auteur connaît largement et à fond les textes et qu'il sait choisir les faits d'une manière critique. C'est pourquoi les descriptions qu'il apporte au lecteur sont sans erreurs et dignes d'un philologue comme c'est M. Vaillant. Mais d'autre part, ce serait le système de cette langue qui nous intéresserait le plus parce que l'auteur veut décrire toujours *le système* de la langue. Comment est alors ce système vocalique du vieux-slave? L'auteur constate (p. 30) dans ce système vocalique « d'étranges lacunes » parce que ce système n'a pas par exemple de *ǣ* bref, de *ē* long etc. Alors, nous voyons que le système vocalique n'est pas subordonné en vieux-slave à l'opposition de la quantité: quelques voyelles sont toujours longues, les autres au contraire sont toujours brèves etc. Existe-t-il vraiment au vieux-slave une opposition entre les voyelles brèves et longues? Le système ne les met pas en oppositions phonologiques, il ne se sert pas de différences quantitatives pour discerner les sens des mots vieux-slaves. Il est possible que cette opposition ait commencé à être connue, mais elle n'était pas exploitée phonologiquement. Nous pourrions songer aux cas, comme l'aoriste *dělachъ*, *děla* etc. et l'imparfait *dělaachъ*, plus tard *dělachъ*, *dělaše* etc. La voyelle *ā*, longue dans les deux formes, pouvait être différenciée par sa quantité par opposition de ces deux formes. Mais les autres faits pourraient parler contre cette opinion que je viens de citer, p. ex. les flottements des formes analogues de *dělanije* et de *dělajanije* (l'auteur le rappelle justement dans son livre).

Il est assez étrange que l'auteur ne connaisse pas selon ses principes aussi l'opposition des voyelles nasales et orales, bien que nous voyions en vieux-slave que la langue distingue l'accusatif *ženъ* du vocatif *ženo!* en mettant en opposition les voyelles nasales et orales.

En ce qui concerne les jers, l'auteur croit (pp. 35—40) qu'ils n'étaient différenciés que par la mouillure de la consonne précédente, mais je pourrais citer des

exemples où les jers montrent encore, en traces naturellement, leur opposition phonologique qualitative. Il est assez curieux que les jers soient vocalisés en changeant à la fois en voyelles non-réduites, *o - e* en vieux-slave, alors en voyelles différenciées qualitativement dans le système de la langue. La vocalisation des jers, étroitement liée à l'amuïssement des jers faibles, participe aussi à la structure phonologique de la langue: les jers n'auraient pu être vocalisés d'une manière différente, si leur différence phonologique avait été effacée complètement. C'est ce qui nous explique aussi le fait que les jers s'amuïssent ou se vocalisent relativement si tard. Nous pourrions songer à un fait analogue dans le cas des consonnes prothétiques. Si nous rencontrons dans le vocalisme et le consonantisme des flottements, il faudrait les expliquer du point de vue du système, car ces flottements constituent quelque chose qui corrompt le système.

C'est aussi le point de vue plutôt phonétique que phonologique que l'auteur suit en décrivant le consonantisme de la langue. Il donne une classification phonétique des consonnes. Naturellement, les consonnes ont, dans une telle description, toutes la même valeur au système, mais rappelons p. ex. la consonne *j* qui mériterait une attention particulière etc. L'auteur examine quelques changements consonantiques généraux, comme le procès du durcissement des consonnes molles (p. 61 sq.), des groupes de consonnes, de l'assimilation (ce phénomène est suivi largement aussi dans le vocalisme), la métathèse etc.

Le chapitre sur les alternances (pp. 76—83) touche le système vieux-slave le plus. C'est là que nous trouvons l'analyse des alternances *ъ/ь, o/e, ѣ/ѡ* etc. bien que nous attendions ici l'analyse de la productivité des alternances et la constatation des traits cardinaux de la structure de la langue. Néanmoins, ce chapitre est très utile et tout à fait nouveau, un apport véritable de l'auteur à la connaissance du système de cette langue. Si l'auteur ne s'était pas borné à la *description* du système, il lui aurait été possible de trouver les traits principaux de ce système et de placer les éléments secondaires au deuxième plan.

Le chapitre suivant s'occupe de la flexion des noms (pp. 84—116), des adjectifs (pp. 116—134), des pronoms (pp. 134—150), des noms de nombres (pp. 150—160). L'auteur fait bien en subordonnant le genre grammatical aux thèmes (cf. la méthode de Diels et de van Wijk) et en les caractérisant selon l'état vieux-slave et non pas selon l'état du slave commun. Je tiens aussi pour correct qu'il ne sépare pas la description des thèmes durs des thèmes mous parce qu'il s'agit dans les deux thèmes d'un même type de désinences et de déclinaison. Mais c'est ce qui parle un peu aussi contre l'auteur lui-même, contre sa théorie que le vieux-slave connaissait l'opposition des voyelles et des consonnes molles et dures. Nous voyons que cette opposition ne jouait dans la déclinaison aucun rôle distinctif. Les détails apportés par l'auteur dans le chapitre sur la déclinaison sont intéressants, sans erreurs comme c'était le cas des chapitres précédents. Mais, je crois qu'il faudrait montrer aussi dans la déclinaison vieux-slave les types productifs, principaux, et les types existant dans la langue comme des survivances d'un état précédent. Les types improductifs constituent de nouveau des traits non-systématiques. De ce point de vue par exemple, le vieux-slave connaissait trois types productifs dans

la déclinaison: les thèmes en *-o-*, ceux en *-a-* et en *-i-*, tandis que les types consonantiques ne comptent que quelques substantifs exceptionnels.

Le chapitre sur l'emploi des formes nominales (pp. 161—192) sera très utile au lecteur parce qu'elle apporte une analyse et une description originales et traitant bien de l'état vieux-slave. Cela vaut aussi pour le chapitre sur la formation des noms (pp. 192—203). L'auteur montre de différents suffixes et leur productivité dans la formation des noms. C'est après les célèbres *Études* de A. Meillet (de 1904) que nous y avons une description de la formation des noms d'après l'état vieux-slave. C'est là que l'auteur s'est approché de son but de décrire le système de la langue bien profondément.

Le chapitre sur les adverbes (pp. 203—210) traite de différentes formes des adverbes, en décrivant l'état vieux-slave. Il serait intéressant de pouvoir connaître dans le domaine des adverbes les types productifs et improductifs dans les différents manuscrits mais cette question exigera encore une étude spéciale.

Les chapitres sur le verbe du vieux-slave (pp. 211—324) sont bien intéressants. Après avoir expliqué les faits généraux touchant les verbes (quelque fois d'une manière discutable), l'auteur aborde la description des formes personnelles, en les classant d'après les formes: les formes du présent d'abord, ensuite de l'impératif, de l'aoriste etc. Il cite d'abord le verbe *moliti*, *moljo*, puis *iti*, *ido*, *znati*, *znajo*, *słati*, *słjo*, et enfin *damъ*, *dati*. Il distingue trois types des formes du présent: le type en *-i-* (*moliti*), en *-e-* (*iti*, *znati* etc.) et les verbes athématiques. Nous voyons qu'il a quitté le classement traditionnel des verbes d'après les classes basées soit sur le thème de l'infinitif, soit sur celui du présent. Je crois que c'est juste parce que l'auteur décrit le système vieux-slave et s'appuie sur l'état vieux-slave et non pas sur celui du slave commun. Il a classé les verbes peut-être d'après les types des formes et ensuite du point de vue de leur fréquence (les verbes en *-iti* sont les plus fréquents). L'auteur a écarté, comme un type particulier, les verbes en *-no/ne-* avec raison. Mais s'il était conséquent, il devrait mettre de côté comme une classe indépendante aussi les verbes athématiques, car c'est, en vieux-slave, un type exceptionnel, ne comptant que quelques verbes (les composés sont plus nombreux).

En décrivant les conjugaisons des verbes vieux-slaves (pp. 243 sq.), il subdivise chaque type en types spéciaux, p. ex. les verbes en *-iti* comprennent les présents des verbes *moliti*, *mъněti*, *stojati* etc. Quant au type *-no/ne-*, l'auteur affirme que « ce type est abondamment représenté et fournit en particulier des dérivés perfectifs » (p. 272). L'auteur s'est fait influencé ici par l'état dans les autres langues slaves, car, en vieux-slave, les verbes en *-nъti* ne sont pas si fréquents, ils ne constituent pas un moyen de perfectivation des verbes, comme l'auteur le prétend (p. 305). En principe, tous les verbes en *-no* ne sont pas exclusivement perfectifs. Il est très important aussi pour la question de la naissance des aspects verbaux en slave que le vieux-slave ne développe pas ce type verbal. Quant à la définition des aspects perfectifs et imperfectifs (p. 304), l'auteur opère avec la notion de l'action achevée ou celle dans la durée. Une telle définition des aspects aurait de grands désavantages. En décrivant les procédés de

perfectivation, l'auteur décrit les préverbes d'une manière détaillée et correcte. Néanmoins, c'est aussi dans cette description que nous attendrions une constatation des préverbes principaux, productifs etc. pour pouvoir bien connaître le système des aspects vieux-slaves dans ce domaine.

Dans le chapitre sur l'emploi des formes verbales (pp. 325—336), l'auteur donne une bonne description de ces formes et apporte bien des détails intéressants. Il prouve de nouveau qu'il connaît les textes et leurs faits à fond.

Les derniers chapitres traitent de la construction de la phrase en vieux-slave et décrivent l'emploi des conjonctions, l'ordre des mots etc.

Le deuxième tome du Manuel comprend les textes et le glossaire pour faciliter la lecture des textes. Les textes sont choisis du point de vue didactique. L'auteur place sur les premières pages un texte de l'Évangile vieux-slave en orthographe normalisée. Il le munit de la ponctuation du type grec, il n'emploie pas d'abréviations etc. Ensuite viennent les extraits du texte du Zographensis, du Marianus, de l'Évangélaire d'Assemani, de l'Évangélaire de Sava etc., c.-à-d. des textes canoniques. Pour montrer aux étudiants le slavons des rédactions ultérieures, il publie des textes extraits du Missel de Kiev, du livre Ruth, de l'homélie du prêtre Constantin, de la traduction d'Hamartole etc. Les éditions de ces textes sont faites d'après les principes de l'école française (cf. *Sborník prací I. sjezdu slovan-ských filologů v Praze* 1929, II, pp. 594 sq.) que l'auteur a appliquées, comme on sait, aussi dans ses autres éditions des textes slaves. En détail il serait possible de discuter ces méthodes et spécialement quelques cas de ces éditions dans le présent tome II du Manuel (cf. p. ex. Assem. J. IX, 39 *вѣдѣтъ*, J. X, 1 *аминѣтъ*, *аминѣтъ* *ibid.* etc.). Le glossaire facilitera la lecture des textes, mais il n'écartera pas toutes les difficultés de la lecture parce qu'il est seulement rédigé de cette manière qu'il puisse fournir de premiers renseignements.

Nous nous sommes permis d'ajouter quelques remarques critiques à l'intéressant Manuel du vieux-slave de M. A. Vaillant, mais ces remarques ne veulent pas diminuer la valeur incontestable de ce livre qui signifie sans doute un progrès réel dans les études du vieux-slave, en contribuant à connaître mieux le système intéressant de cette langue.

A. Dostál / Prague

Ernest Stein, *Histoire du Bas-Empire. Tome II: De la disparition de l'Empire d'Occident à la mort de Justinien (476—565)*. Publié par Jean-Remy Palanque. Paris-Bruxelles-Amsterdam, Desclée de Brouwer, 1949, pp. XXXIV, 900 + 3 cartes hors texte.

Voici le Tome II si impatiemment attendu de l'Histoire de l'empire byzantin d'Ernest Stein. Il paraît onze ans après le premier tome, *Geschichte des spätrömischen Reiches. Vom römischen zum byzantinischen Staate* (284—476 n. Chr.), publié en 1928 à Vienne; il n'aura malheureusement pas de suite, car le 25 février 1945, Ernest Stein mourait prématurément, à l'âge de 53 ans, dans toute la force de son talent, sans avoir même eu le temps de rédiger les dernières pages du

présent volume. La publication de ce tome II est dû à l'étroite collaboration de Mme E. Stein et de Mr J.-R. Palanque, qui non seulement a rédigé les dernières pages, en utilisant les notes laissées par E. Stein mais qui a traduit en français les chapitres rédigés en allemand et revu ceux qu'E. Stein avait rédigés directement en français.

L'ouvrage s'ouvre avec une Introduction, formée d'une Notice sobre mais très précise sur *La vie et l'œuvre d'Ernest Stein* (p. VII—XVII) due à Mr J.-R. Palanque, de la *Bibliographie d'Ernest Stein*; (p. XIX—XXII) et d'un *Avant-Propos* (p. XXIII—XXXII) de Mme Jeanne Stein, qui retrace avec émotion mais aussi avec impartialité l'histoire du manuscrit de ce second tome, qui fut finalement sauvé, après bien des péripéties tragiques. Puis commence l'exposé de l'une des périodes les plus brillantes de l'histoire byzantine, à laquelle s'attache le nom de Charles Diehl et qui est formé de 13 chapitres, dont l'ensemble forme un tout magistral. Le Chapitre I, *De la chute de l'empire romain d'Occident à la mort de Zénon* (476—491) (p. 7—76) expose pour la première fois en détail l'histoire du règne de Zénon, en particulier la politique monophysite de l'empereur et ses réformes administratives. Le chapitre II, *Histoire extérieure de l'Orient romain sous Anastase I^{er}* (491—518) (p. 77—106) est aussi le premier exposé détaillé que nous ayons du règne d'Anastase I^{er}, qui mériterait bien une monographie spéciale. Stein étudie successivement la révolte des Isauriens, les réformes importantes apportées par Anastase I^{er} à l'armée, et les luttes contre les Barbares, en particulier, contre les Perses (502—506) ainsi que les événements d'Abyssinie et du Yémen. — Le chapitre III (p. 107—156) interrompt l'histoire à proprement parler de l'empire byzantin. Il est consacré à *Théodoric le Grand: organisation et apogée du royaume des Ostrogoths en Italie* (493—518), où Stein étudie successivement la politique intérieure de Théodoric et sa politique extérieure. La présence de ce chapitre III est, du reste, voulue, car Stein, comme le remarque très justement J.-R. Palanque, considérerait, ce qui est exact, que l'Italie ostrogothique faisait partie juridiquement parlant de l'empire byzantin, même avant la reconquête de Justinien. Ainsi se justifie dans une histoire de l'empire byzantin au VI^e siècle l'histoire de Théodoric et d'Odoacre. — Le chapitre IV (p. 157—218) continue l'exposé du règne d'Anastase I: *La politique ecclésiastique, administrative et économique d'Anastase I^{er}* (491—518), où Stein insiste sur la politique religieuse d'Anastase I^{er} (monophysisme, hellénisme, catholicisme) et sur politique financière de cet empereur, si importante dans l'histoire de Byzance.

A partir du chapitre V, le reste de ce second volume est consacré au règne de Justinien I. Le chapitre V (p. 219—274) forme en quelque manière l'introduction à l'histoire de ce règne, que Stein divise en deux grandes parties, séparées par la date de la chute de Jean de Cappadoce, en 541. Dans ce chapitre V, *De la mort d'Anastase I^{er} à l'avènement de Justinien I^{er}*, Stein étudie en détail le règne de Justin I^{er}, en insistant surtout sur la politique religieuse de ce dernier. Trois chapitres sont consacrés à la période qui s'étend de 527 à 540. Le chapitre VI (p. 275—368), *L'empereur Justinien I^{er}; sa politique extérieure et ses guerres*

jusqu'à la prise de Ravenne par Bélisaire (527—540) présente de très intéressants développements sur les rapports entre Byzance d'une part et les Arabes, l'Abysinie, la Nubie, les pays de la mer Noire, d'autre part, et un excellent exposé de la reconquête de l'Afrique et des opérations en Italie jusqu'à la capitulation du roi Vitigès. — Le chapitre VII (p. 369—418), *La politique religieuse et ecclésiastique de Justinien jusqu'à l'édit contre Origène (527—543)*. — Le *Corpus juris civilis*, offre un exposé très dense des faits religieux et donne des renseignements souvent nouveaux sur la législation ecclésiastique de Justinien I^{er}. — Enfin, le chapitre VIII (p. 419—484), *Histoire intérieure du règne de Justinien jusqu'à la chute de Jean de Cappadoce (527—541)* donne un exposé remarquablement riche sur la politique financière de Justinien I^{er} et un tableau très détaillé de l'activité de Jean de Cappadoce, lors de ses deux préfectures, que Stein tient à réhabiliter, non sans raison, d'ailleurs.

Les cinq derniers chapitres forment la seconde partie de l'histoire du règne de Justinien I^{er}. (540—565). Le chapitre IX (p. 485—546) est consacré aux *Rapports de l'Empire avec ses voisins orientaux et danubiens, du commencement de la seconde guerre perse de Justinien jusqu'à sa mort (540—565)*. Stein y étudie successivement la seconde guerre perse, les incursions des Antes, des Bulgares et des Sclavènes, les relations avec les Germains, la grande invasion des Kotrigours en 559 et l'apparition des Avars. — Le chapitre X (p. 547—622), s'occupe des *Guerres en Afrique. Espagne et Italie (540—565)* et plus spécialement de la reconquête de l'Italie (p. 564—622). Les trois derniers chapitres ont pour objet la politique intérieure de Justinien I. Le chapitre XI (p. 623—690), *Renouveau du monophysisme, querelle des Trois Chapitres et dernier édit théologique de Justinien (542—565)* présente un exposé de la politique religieuse de Justinien pendant cette période, exposé renouvelé en grande partie, grâce à une étude plus précise des sources et des documents; le chapitre XII, *L'âge d'or de la littérature byzantine* (p. 691—734) renferme de substantielles notices en particulier sur Procope de Césarée, Pierre le patrice et Jean Lydus; enfin, le chapitre XIII (p. 735—780), *Histoire intérieure du règne de Justinien depuis la chute de Jean de Cappadoce (541—565)*, est surtout consacré à l'histoire administrative et présente de précieux renseignements sur les référendaires, les *a secretis*, le *curopalate* et les préfets du prétoire.

L'exposé proprement dit est suivi de 26 *Excursus* (de A à Z) (p. 781—846) qui reviennent sur certains points de détail et dont le but est, en général, de permettre à E. Stein de justifier certaines de ses interprétations ou des corrections proposées par lui au cours de l'ouvrage. Certains de ces *Excursus* sont d'une importance toute particulière: l'*Excursus A* (p. 781—786) *Les préfets du prétoire d'Orient (476—565)* qui donne une liste de ces hauts fonctionnaires sous Zénon, sous Anastase I^{er}, sous Justin I^{er} et sous Justinien I^{er}, l'*Excursus K* (p. 805—810), *La date de la Novelle 23*, relative aux prérogatives judiciaires des gouverneurs *spectabiles*, promulguée le 3 janvier 535 et non le 3 janvier 536; l'*Excursus S* (p. 827—831), *Sur le pseudo-Denys de Tellmahré*, consacré à ses erreurs chronologiques et à « Denys de Tellmahré et Jean d'Ephèse » et l'*Excursus*

Z (p. 843—846), *Pierre Barsymès et le problème de la soie*, où Stein étudie plus particulièrement la date du monopole de la soie et le prix de la soie. Une Liste des ouvrages et collections (p. 847—849) et une Liste des sources, latines, grecques et orientales (p. 850—862), établies toutes deux par Mr J.-R. Palanque, un excellent Index alphabétique (p. 863—898), œuvre de Mlle Elisabeth Will et trois Cartes géographiques, hors-texte, Frontières orientales de l'empire, Italie et Afrique à l'époque de Justinien et l'Empire vers 560 ap. J. C., dessinées par Mr J.-R. Palanque terminent ce remarquable ouvrage.

Le Tome II de l'*Histoire du Bas-Empire* d'E. Stein se recommande par les mêmes qualités qui avaient classé d'emblée E. Stein, dès la publication du Tome I, en 1928, comme un historien de grande classe. Ce qui distingue E. Stein, c'est une connaissance exhaustive de toutes les sources de quelque nature que ce soit, une étude critique de celles-ci faite avec une *akribie* particulièrement rigoureuse et une absolue probité scientifique, qui permet à E. Stein de reconnaître franchement ses erreurs passées. Sans doute, le présent exposé ne remplace pas l'imposant ouvrage consacré il y a environ cinquante ans par Charles Diehl à Justinien I^{er} et la civilisation byzantine au 6^e siècle, mais il apporte à ce dernier ouvrage de nombreuses et importantes corrections de détail, par ex., à propos de la guerre des Vandales (p. 324 n. 2) ou de la date de la sédition Nika (p. 450 n. 1), le 13 janvier ou de celle de la construction de Ste Sophie (p. 458). Les corrections proposées par E. Stein sont innombrables et touchent à tous les domaines, que ce soit sa correction à la date du début du récit de Zozime, donnée par Moravcsik (p. 708) ou ses remarques sur Procope de Césarée, préfet de la Ville et *illustris* (p. 713 n. 3) ou l'interprétation du terme de *césaropapisme* (p. 397 n. 2). E. Stein, du reste, est le premier à corriger ses propres erreurs d'interprétation, par. ex., sur les deux Triboniens (p. 405 n. 1), sur l'administration de l'Italie (p. 123) ou sur la politique de Byzance sous Justin I^{er} (p. 259).

Mais ce sur quoi il importe d'insister, c'est sur l'importance des renseignements très neufs apportés par E. Stein dans l'un des domaines encore les plus mal connus de l'histoire de Byzance, dans l'histoire administrative. Dès le début, E. Stein avait montré une prédilection marquée pour l'histoire des institutions et il était incontestablement l'un de ceux qui connaissaient le mieux les institutions de Byzance. Sa mort prématurée l'a empêché de nous donner ce Manuel des institutions byzantines qu'il était assurément le plus qualifié pour rédiger. C'est ce goût très vif d'E. Stein pour les institutions de Byzance qui nous vaut au cours de son exposé et surtout dans ses Notes, si nombreuses, si riches et si denses et dans ses Excursus de si précieux renseignements, d'une solidité et d'une nouveauté qu'on ne saurait trop louer: renseignements sur le *protopatrikios* (p. 44 n. 2), le *patriciat-fonction* (p. 47 n. 1), les *sugklètikoi* (p. 72 n. 2), les *trakteutai* (p. 204 n. 2), les *commerciaires* (p. 214—215), les *adscriptitii* (p. 208), le *skholastikos* (p. 525), l'*arithmos* (p. 538), à quoi il faut joindre d'excellentes mises au point de questions comme celles de la *sunônè* (p. 222), de l'*épibolè* (p. 210) et surtout de l'*aérikon* (p. 443—444), dont E. Stein me semble avoir réussi à donner une définition exacte. Si l'on ajoute les six Excursus qui traitent aussi de diverses

institutions, *préfets du prétoire d'Orient* (Exc. A), « *prior senatus* » de Constantinople (Exc. C), *comes stabuli* (Exc. G), *préture de la plèbe et les autres prétures* (Exc. J), *le tzane Théodore était-il tribun ou duc* (Exc. M) et *la dernière dignité de Bélisaire* (Exc. Q), on se représentera aisément la richesse de ce tome II au point de vue de l'histoire des institutions de l'empire byzantin au VI^e siècle.

Sans doute, il est plus d'un point sur lequel on peut discuter l'opinion d'E. Stein. Il est incontestable que Jean de Cappadoce fut un très grand ministre, mais E. Stein exagère dans une certaine mesure le rôle joué par ce dernier. Par réaction contre Ch. Diehl, en particulier, E. Stein diminue le rôle joué par Théodora dans le gouvernement, alors que toutes les sources prouvent que l'influence de l'impératrice fut aussi profonde que vaste. Le rôle des missions religieuses dans l'expansion du christianisme au VI^e siècle n'est peut-être pas assez mis en valeur. Le *Corpus juris civilis* aurait mérité un exposé un peu moins bref et peut-être la part faite dans le droit de Justinien à l'élément romain est excessive et réduit un peu trop celle des éléments orientaux et populaires. Enfin, si l'on met à part quelques rapides renseignements sur Ste Sophie, on ne trouve pratiquement aucun renseignement sur les diverses constructions, civiles, religieuses et militaires du grand bâtisseur que fut Justinien; par ailleurs, le mouvement artistique au VI^e siècle est tout juste esquissé et le mouvement littéraire très incomplètement présenté.

Mais il importe de ne pas oublier qu'E. Stein n'a pu terminer son Histoire, qu'il n'a pu la revoir une dernière fois dans son ensemble et il est probable qu'il aurait peut-être remanié son ouvrage sur plusieurs points et que les taches que nous signalons ne lui auraient pas échappé. On ne saurait, en tout cas, trop déplorer la perte grave que font les études byzantines avec la disparition d'E. Stein. Il n'est pas difficile, en effet, de se rendre compte de la valeur exceptionnelle qu'aurait eu une Histoire complète de l'empire byzantin écrite par cet excellent connaisseur des choses de Byzance. Mais il importe aussi de ne pas oublier l'éminent service rendu par Mr J.-R. Palanque aux historiens, en traduisant les quatre premiers chapitres, originairement rédigés en allemand, et en revoyant la traduction des neuf autres, car le style d'E. Stein est tendu, surchargé et souvent assez peu clair et nous souhaitons vivement voir paraître aussi rapidement que possible la traduction française du premier volume, dont Mr J.-R. Palanque nous annonce la bonne nouvelle.

R. Guillard / Paris

Н. И. Брунов, *Архитектура Константинополя IX-XII вв. Византийский Временник*, II (XXVII). Москва, Акад. наук СССР, 1949, pp. 150—214.

Dans son ouvrage, N. I. Brunov, l'éminent historien soviétique de l'architecture étudie (d'un point de vue souvent négligé par les connaisseurs) l'architecture byzantine de Constantinople, pour la période allant du déclin de l'iconoclisme, jusqu'à l'avènement de l'empire latin. En général, les savants ne

considèrent les églises de Constantinople que sous leur aspect actuel — simple résultat des nombreux remaniements effectués par les Turcs — sans envisager, de façon systématique, l'évidente évolution par laquelle s'est transformée la structure des églises, dès l'ère byzantine et durant la période à laquelle les édifices religieux sont convertis en mosquées. S'appuyant sur des recherches personnelles poursuivies, en 1924 déjà, dans plusieurs églises de Constantinople, N. I. Brunov a entrepris de réfuter telles opinions consacrées relatives à la forme primitive de certaines églises. Selon lui, la plupart des églises construites entre le 9^e et le 12^e siècles et considérées, jusqu'à présent, comme églises à trois nefs, ont possédé, originairement, cinq nefs. Brunov démontre que « à l'époque byzantine moyenne, le type d'église le plus fréquent, à Constantinople, a été celui d'une église cruciforme à cinq nefs avec coupole; quant à la province byzantine, elle préfère la variante à trois nefs du même plan ».

Dans la première partie de son étude, l'auteur analyse en détail l'architecture de dix édifices dont les dates s'échelonnent entre 843 et 1204; partant de l'état actuel des lieux, il tente de reconstruire l'état primitif. Selon lui, c'est au 9^e siècle que remontent non seulement Nea (dont on ne connaît que des descriptions et dont, par conséquent, il ne s'occupe point), mais aussi Attik-djami, datant d'environ 850, et Kalender-Khane-djami (église d'Akatalépté) postérieure à 850 ou, plus exactement, à 881. Du X^e siècle datent l'église septentrionale faisant partie de l'ensemble de Fenari-Issa-djami (ancien monastère de Lips), celle-ci étant de 908, et Budrum-djami (ancienne église sépulcrale de Romain Lécapène, de 920-944. Deux autres édifices appartiennent au XI^e siècle: Eski-imaret-djami, à la première moitié, Molla-Gyrani-djami à la seconde. Trois édifices sont du XII^e siècle: l'église septentrionale faisant partie du monastère de Pantokrator (premier quart du siècle, selon Brunov); l'église méridionale comprise dans le même ensemble, bâtie vingt-cinq ans après; et Odolar-djami, provenant de la seconde moitié du siècle.

Dans le cas d'Attik-djami de même que dans celui de Kalender-chane-djami, Brunov a découvert, par l'examen des édifices conservés, que l'église avait présenté, côté Nord et côté Sud, deux nefs longitudinales, relativement larges, se terminant à l'Est, par des absides et se rattachant, à l'Ouest, au narthex qui (possédant approximativement la même largeur que les nefs extérieures) flanque tout le côté Ouest de l'édifice. L'espace de ces nefs s'ouvrait, sur les branches transversales de la croix centrale, par une triple arcade reposant sur deux colonnes et, sur les espaces situés à l'Ouest et formés par les coins entre les branches de la croix, par une arcade double. Van Millingen a soutenu l'antériorité de l'église du Sud de Fenari-issa-djami par rapport à celle du Nord, mais un examen attentif des lieux a permis à Brunov de démontrer l'opposé. Dans l'église du Nord, en effet, il a pu découvrir une triple arcade murée dans les parois fermant la branche transversale de la croix, arcade qui, nécessairement, devait donner sur une autre nef latérale, comme dans le cas d'Attik-djami et de Kalender-Khane-djami. Originairement, cette église a donc possédé, elle aussi, cinq nefs. L'antériorité de l'église du Nord est attestée par le fait que l'abside Nord de l'église du Sud n'est,

en réalité, qu'une adaptation de l'abside originellement destinée à fermer la nef extérieure au Sud de l'église du Nord. Par la technique de sa construction, et par les détails, l'église du Sud se rapproche des monuments plus récents, tels que l'église du monastère de Pantokrator et Odolar-djami. La maçonnerie rappelle, par sa forme, les travaux de reconstruction des premières décades ayant suivi la restauration de l'empire byzantin à Constantinople. Selon Brunov, l'église du Nord est identique à celle de la Vierge, fondée par Constantin Lips, courtisan de Léon VI et de Constantin Porphyrogénète, tandis que l'édifice du Sud était, originellement, l'église Saint-Jean-Baptiste, bâtie par Théodore, épouse de Michel VIII Paléologue, pour servir de tombeau de cette famille. A l'opposé de toutes ces églises à cinq nefs, Budrum-djami semble être seul, parmi les édifices remarquables de l'époque, à observer, dès son origine, un plan plus simple de trois nefs, tout en relevant du même principe fondamental de croix inscrite avec coupole. Eski-imaret-djami, par contre, possédait cinq nefs dont les deux extérieures étaient flanquées à l'Ouest, par des tours carrées entre lesquelles se trouvait un large porche ou exonarthex. La situation semble avoir été la même dans le cas de Molla-gurani-djami; il serait cependant nécessaire de vérifier ici par des fouilles l'existence des nefs latérales extérieures. Dans le monastère de Pantokrator, deux églises se sont conservées, l'une près de l'autre. Actuellement, elles se trouvent espacées, le seul lien de communication entre elles étant constitué par les parois étroites des narthex conservés. Brunov a découvert que, originellement, les deux églises s'étaient touchées dans toute leur longueur: l'église du Nord, plus ancienne, aussi bien que l'église du Sud, plus récente, étaient en effet munies chacune de cinq nefs longitudinales, tout l'espace actuellement compris entre les deux églises ayant donc jadis été rempli. Les nefs latérales ayant disparu, un espace vide est apparu. Odolar-djami n'est point cependant, lui, de la catégorie des églises à cinq nefs, ayant été, selon Brunov, une église cruciforme à trois nefs avec coupole, caractéristique par ses deux étages et son asymétrie.

Dans la seconde partie de son étude, Brunov analyse l'évolution de l'église à cinq nefs. Il démontre que ce dernier type se base sur un noyau carré formé par quatre piliers, sur lesquels repose la coupole. Le noyau en question représente une combinaison du type parse du temple du feu, connu des monuments iraniens, avec le type chrétien primitif bâti sur plan de croix libre (mausolée de Galla Placidia). Dans le prototype iranien d'édifices à coupole, les voûtes au berceau surmontant les espaces latéraux possédant, jusqu'à présent, des axes perpendiculaires à ceux des diamètres de la coupole, et il a fallu appliquer le principe des voûtes en berceau avec axes intersectés, ou le système cruciforme, au prototype avec une seule coupole. Tel est le cas de l'église de Rusafa en Mésopotamie, qui date du 3^e quart du VI^e siècle. Le noyau se développe, durant le passage de l'architecture byzantine primitive à celle de l'époque moyenne, pour donner naissance au prototype à cinq nefs. Cette évolution est jalonnée, selon Brunov, par trois créations architecturales: église de la Dormition à Nicée; édifice original de Kachrie-djami à Constantinople; église Sainte-Sophie à Salonique. Celle-ci représente la résultante de toute l'évolution, sans être typique néanmoins, car ses

nefs latérales intérieures sont si étroites qu'elles se confondent avec l'espace central. Un type plus marqué est celui de la basilique de Mayafarquine en Mésopotamie, influencée par Constantinople. C'est à ce stade d'évolution que viennent se rattacher les églises mentionnées de Constantinople dont Brunov analyse (dans les 3^e et 4^e parties de son étude) les rapports mutuels et les principes esthétiques et architecturaux. S'appuyant sur les résultats de ses recherches, Brunov a pu formuler la conclusion suivante: l'architecture de Constantinople, à l'époque byzantine moyenne, partage avec celle de la période primitive cet aspect particulier des «églises faisant office de salles de théâtre, divisées en deux espaces, l'un étant réservé au spectacle immatériel, spirituel et symbolique, l'autre entourant le premier sous forme de galeries à deux étages pour spectateurs. De là relève la symétrie du plan et le lien étroit entre les différentes cellules de l'intérieur, dont des cloisons sont percées par une multitude de larges ouvertures». Les architectes de ces églises ont su concilier deux principes de composition, en apparence incompatibles. Dans leurs créations, on démêle des formes archaïques et massives, bâties sur un plan statique de précision géométrique, dont la mode se propage à Constantinople, à partir de l'architecture byzantine orientale. Mais on y assiste, en même temps, au déploiement d'éléments irréels et fantastiques, de formes et de proportions naines. Cette dernière tendance est le «produit du goût raffiné d'une élite aristocratique à l'époque byzantine moyenne». Ce milieu se rattache à toute une «civilisation factice, imprégnée de mysticisme religieux, détachée des sources spontanées de la puissance créatrice du peuple, une civilisation qui, repliée sur elle-même, se rebelle contre la réalité, étant dominée par des représentations fantastiques de l'homme et de la nature». «De pareils raffinements sont entièrement absents de l'église Sainte-Sophie de Constantinople, ainsi que de tous les autres monuments qui, dans la capitale, ont subsisté de l'époque première. L'église Sainte-Sophie est un imposant lieu de rassemblement permettant aux masses du peuple d'assister à des processions et à des cérémonies grandioses. Les églises de l'époque byzantine moyenne sont, par contre, réservées à une élite choisie. Dans tout le pays, l'on bâtit des églises à trois nefs avec coupole, sur un plan simplifié en forme de croix inscrite. La capitale est la seule à construire des églises cruciforme à cinq nefs avec coupole, conçues en vue de réunir les spectateurs et appropriées aux processions. Leur destination, restreinte à une catégorie peu nombreuse de fidèles, reste, en somme, étrangère au peuple. De là dérive le caractère irréel des formes architecturales et des proportions naines.»

La découverte de Brunov prouvant, dès le 9^e siècle, l'existence d'églises à cinq nefs à Constantinople, est de fondamentale importance pour l'étude de l'architecture russe ancienne. Elle permet de trancher la question, si souvent discutée, de l'origine de l'église Sainte-Sophie de Kiev. La solution que Brunov donne de ce problème ne diffère guère de sa théorie exposée, dès 1932, dans sa *Geschichte der altrussischen Kunst*, où il dit entre autres: «L'examen des églises de Constantinople à l'époque byzantine moyenne a montré que l'église cruciforme à cinq nefs avec coupole, qui représente le type prédominant en Russie au XI^e siècle (cathédrales Sainte-Sophie à Kiev, Novgorod et à Polock, église Sainte-Irène et Saint-

Georges à Kiev), est originaire de Constantinople. Comme, toutefois, le caractère de l'architecture byzantine moyenne de Constantinople n'en laisse pas moins de différer de celui de l'architecture russe au XI^e siècle, il s'en suit que l'église Sainte-Sophie de Kiev représente une création originale de l'école russe, dont les racines, remontant au-delà de la fondation de la principauté kiévienne, entrent profondément dans l'art russo-slave de l'époque. » J. Myslivec / Prague

Kurt Weitzmann, *Illustrations in Roll and Codex. A study of the Origin and Method of Text Illustration*. Princeton, 1947, 205 pp. of text, index, and 205 reproductions in collotype. Being No. 2 of *Studies in Manuscript Illumination*.

This volume is not concerned with Byzantine book illumination alone, but rather with the earliest phases in the evolution of those pre-Christian manuscripts which were to become the prototypes alike of eastern and western mediaeval books. Dr. Weitzmann's volume is thus just as important to the scholar whose concern is with the Carolingian, Ottonian and Anglo-Saxon world, as it is to the man whose interest lies in the Byzantine or East Christian field. In part the book is concerned with the formulation of a new theory of the origins of the thematic basis of manuscript illumination (chapters 1 and 2) and in part with what is virtually a codification of the methods that should, in Dr. Weitzmann's opinion, be employed in the study of mediaeval art. As such it forms an introduction to further publications which Dr. Weitzmann has projected; one of them has indeed already appeared, and has been reviewed in this journal.¹ Others, it is to be hoped, will follow in due course.

The codification of method occupies the later chapters of the book, and Dr. Weitzmann calls attention to some of the pitfalls that confront the scholar. Thus in chapter 3 he shows how miniatures may transmigrate from one text to another, so that a picture belonging to one text is taken over and made to do duty for another distinct one. The tracking down of such migrations is one of the more complicated problems that confront the art historian. What would sometimes appear to be entirely new pictures, invented for the illustration of a text of comparatively recent date, are thus often no more than variants of illustrations of some earlier and entirely different manuscript.

This task, as the author points out, is of great importance, for it is only when the original model has been studied that any generalisations as to style are possible. The conservatism of the artists was in general so great that the style of the model is just as vital a factor as the style of the artist who produced the ultimate work. Stylistic variations can thus only be satisfactorily estimated when the exact nature of the iconographical theme has been established. A penetrating study of iconography is therefore a first essential; only then can a study of style follow upon it. The method of stylistic study that is practised with regard to Italian

¹ *The Joshua Roll*. Reviewed in *Byzantinoslavica* X, 312—314.

paintings is thus completely unsuitable for a study of mediaeval manuscript painting. And one might add that it is also unsuitable for mediaeval painting as a whole, for the more that mediaeval art comes to be studied, the more obvious does it become that artistic conservatism and thematic continuity are the ruling essentials.

These, and other remarks of a kindred character, though they come towards the end of the book, are really of universal application, whereas the earlier chapters are of a more particular character. Thus the first two chapters are in the main concerned with the origins of what are generally known, following Wickhoff's terminology, as the Continuous, the Selective and the Complementary systems of picture composition. Weitzmann substitutes for these old terms of Wickhoff's a new system of nomenclature; he calls the groups the Simultaneous, the Monoscenic and the Cyclic, for he feels that the older system was in many ways inadequate. The Cyclic method, he goes on to show, was derived from Greek art, and he calls attention to its use on certain red figured vases, as well as on a group of bowls bearing decoration in relief, which are usually known as the Megarian. It was not, as earlier writers supposed, a Roman system, and Weitzmann suggests that the reliefs of Trajan's column, which have usually been regarded as inspired by a manuscript model of the Continuous type, were in fact probably not copied from a manuscript at all, but were rather conceived as the design for reliefs on a column and nothing else.

In the second chapter he goes on to examine the relationship between the text and the pictures in manuscripts, with special reference to the few examples of pre-Christian rolls that have survived. He shows how the arrangement of the roll, with a series of columns of text interspersed with illustrations, passed over to the codex practically unchanged. The first transitions probably began in the second century A. D., though rolls remained in favour at least till the fifth century. From the second century onwards, however, a number of books, like Prudentius' *Psychomachia*, were first executed in the form of volumes, and had no prototypes in roll form. Yet even so the influence of elements proper to the roll is still to be traced in their arrangement. Thanks to this conservatism, the character of the first models can often be reconstructed from copies of subsequent date. Yet there was evolution as well as conservatism, and when once the codex had become the accepted form, a number of innovations came quickly. Most important of these were the separation of the illustration from the text, the isolation of the illustration on a single page, and its inclusion in a frame-like border. And the addition of landscape backgrounds was, thinks Weitzmann, also an innovation of early Christian times, due to the copying of wall paintings; such backgrounds are not to be regarded as part of the rotulus tradition, as certain older writers have supposed.

The theme of the book is thus in many ways revolutionary. Yet the scholarship is so thorough, the reasoning so balanced, that Dr. Weitzmann's conclusions must be accepted, more or less as they stand, and a careful reading of this book

must become virtually an essential before any study of early manuscripts, or indeed, of early painting, can be undertaken.

A word may be added regarding the appearance of the book. It is excellently printed, and richly illustrated. The reproductions are however small, and though they serve admirably to illustrate Dr. Weitzmann's text, they hardly permit intensified study of the works that they reproduce. But such study is a different problem, and these remarks are not intended as a criticism, but rather as a description to aid those who have seen the book. *D. Talbot Rice / Edinburgh*

Otto Demus, *Byzantine Mosaic Decoration. Aspects of Monumental Art in Byzantium*. London, Kegan Paul Trench Trubner and Co., Ltd., 1947, pp. XIII, 97+64 reproductions.

Otto Demus, Austrian art historian, is well known for his numerous works on Byzantine mosaics and particularly for his extensive monographs on mosaic ornamentation at St. Lucas's of Stiris and in Daphni, written in collaboration with E. Diez and published in 1931, and on mosaics at St. Mark's, Venice, published in 1935.

This book is a somewhat synthetic view and appreciation of Middle Byzantine mosaic ornamentation and a determination of its artistic value and significance in the development of Byzantine art in general. The author acknowledges in his preface that the book matured only after long years of preparation. That we believe; it is crammed with condensations and, from various points of view with original efforts and ideas, some of which will be accepted by specialists enthusiastically, and some of which will provoke controversy and thought.

Let us try, at least roughly, to follow Demus' main ideas. In the classical system of Byzantine wall ornamentation, such as was developed during the Macedonian and Comnenian periods, single isolated pictures did not exist but were always part of a whole, of a system. This system was not formalistic, but basically theological. In Byzantium, man did not stand before the picture as a spectator but as a participant in the events represented, and therefore Byzantine religious art abolished the difference between the world of reality and the world of Revelation. A complete and perfect realization of the formal and iconographic scheme of this ornamentation is part of the classical period from the latter half of the IXth century to the XIth century, and its principles differ essentially from pre-Iconoclastic and Western art. Of importance is the author's assertion, at first sight obvious, although so far no one has ventured to make it: "The moralistic vein which so greatly influenced the decoration of Western cathedrals, with their didactic and ethical cycles, was likewise entirely outside the Byzantine range" (p. 4) and, further: "The pictures make their appeal to the beholder not as an individual human being, a soul to be saved, as it were, but as a member of the Church, with his own assigned place in the hierarchical organization" (p. 5).

At the same time, of course, individual pictures of these cycles were more or

less standardized traditionally and the new problem here which was solved for the theologian and the artist was the creation of this system as a whole. But just because it concerns work which is both theological and artistic, the value of this system lies not only in content but also in purely artistic and visual qualities. These purely creative values originated, according to the author, in the theoretical assumptions of the icon, founded on a philosophic consideration of the basis of a picture in the Iconoclastic controversy. But what creative perception gained when the picture was small and observed from close at hand did not seem applicable, without change, to pictures of large dimensions. Byzantine artists overcame these obstacles by placing the pictures in niches and on curved surfaces. "The curvature in real space supplies what was lacking in the coherence of the image" (p. 9). "Restrained gestures and movements are sufficient to establish the necessary contact. A large part of the golden ground can be left empty, surrounding the figures with an aura of sanctity. This golden ground in Middle Byzantine mosaics is *not a symbol of unlimited space*; it need not be pushed back, as it were, in order to act". "The setting of the gold is close and firm, producing a metallic surface whose high lights and shades bring out the plastic shape of the niche" (p. 10). This system could of course not have originated earlier than the necessary architectonic and other technical assumptions. It was only the cross-in-square church, a "final solution in accord with *the liturgical needs and the aesthetic ideals of the time*", which was the ideal place for the acceptance of a hierarchical system of icons, as the successive apperception of individual pictures of the cycle, from above to below, is in complete harmony with the aesthetic character of Byzantine architecture, "essentially a 'hanging' architecture; its vaults depend from above without any weight of their own" (p. 12). The decorative system of this architectonic type originates, above all, from a mystical interpretation of the church. "The Byzantine church is, first, an image of the Kosmos, symbolizing heaven (Paradise), or the Holy Land and the terrestrial world in an ordered hierarchy, descending from the sphere of the cupolas, which represent heaven, to the earthly zone of the lower parts. The higher a picture is placed in the architectural framework, the more sacred it is held to be." Further, there is the interpretation of Simeon of Thessalonica (the importance of which the author doubts, considering it quite correctly to be an interpretation subsequent to the completed work, and unable therefore to influence his basic ideas) that the church is an image of places consecrated by the life of Christ. A third interpretation sees in the church decoration some sort of pictorial calendar, since the sequence of images from the life of Christ are in the fixed sequence of ecclesiastical festivals. All three interpretations of the symbolism of the church and its decoration were appropriate to the basic type of Byzantine church construction which became the representative type.

The decoration falls into three horizontal zones; the upper zone, including the cupola decoration, the apse and the high vaults, is a symbol of heaven. The middle zone illustrates Paradise or the Holy Land as the scene of the events of the Gospel. The lower zone represents the earthly world. All three zones are

linked in a formal unity. In the upper zone all narrative and transient elements are suppressed, only timeless dogma is present. In the middle zone, the timeless and historical elements are combined in feast-day images, while the lower zone contains only narrative scenes free of dogma. The assumptions of this formal unity are: remoteness from the beholder's eye, "Byzantine church decorations reveal their supreme qualities only in their own *ambiente*, in the space in and for which they were created" (p. 35), then colour, that is, the difference between lighter and darker colour values, and modelling technique, which changes in one and the same decoration, according to the distance between the picture and the onlooker's eye.

In the second part of the book, the author depicts the history of the Middle Byzantine ornamental system, in which he distinguishes Greek (Hellenic) and Oriental composition and describes the early Christian period, the period of the Vth century and Justinian's rule, the post-Justinian period, and, finally, the Iconoclastic period. Only in the fifth period of this development is art classical. "The classical system, as we have sketched it, was confined to a comparatively short period and to the central parts of the Byzantine Empire. Like all classical phases, this too was an episode. And like all classical systems, the Middle Byzantine contained within itself the germ of dissolution" (p. 61). This dissolution, according to the author, was brought about, in substance, by three factors. First of all, there was a widespread use of wall picture decoration that freed the careful equilibrium between mosaic and marble incrustation on the lower parts of the walls which is one of the elements of the classical decorative system. The second result of the dissolution was an experimental return to the basilical form of the church. Lastly, there was the influence of the provincial art of Sicily in the XIIth century and of Venice in the XIIIth century.

The third and most condensed section of the book deals with the influence of the Middle Byzantine system on art of the later period. It is too difficult to reproduce its content in summary here.

As has been stated above, many ideas will be accepted with enthusiasm, many will evoke discussion. I would like here to touch on two points. The synthetic view of the classical period of Byzantine mosaic decoration, which the author expresses, is based on unusually poor material. If we work in the history of Byzantine art on sparse excavated material in general, then in this period this is particularly true. There is no hope now that our knowledge of material of this type will increase (Whittemore's discovery at St. Sofia in Istanbul reveals that even today it is difficult to presuppose the discovery of a single decorative system; we should rather assume the discovery of a number of mutually complementary and temporally distant collections of pictures), and therefore our judgement of this phase in the history of Byzantine art will always be conditional and it will always be necessary to count with the possibility that fresh light would have been cast on the subject had more of these wall decorations been preserved for us in their entirety.

The question whether mosaic decoration of church buildings was a canon,

that is, a measure of perfection, remains unsolved, and consequently it is difficult to agree with the author that fresco decoration was one of the elements in the *dissolution* of the classical system. Very few will support the naïve archaeological views of the old researchers, that fresco was only a way out, a substitute for classical mosaic and marble decoration, a substitute which originated in insufficient material means for expensive mosaic and marble incrustation ornamentation. To be sure, wall picture decoration existed and developed parallel with mosaic decoration. If I may be permitted a hypothesis here, which would of course seek thorough and justifiable elaboration, fresco decoration was concurrent, and even a competitive creative phenomena, with mosaic decoration, which maintained itself and in the end was victorious over mosaic because of the specific value which qualified it to be the true claimant (artistic and also extra-artistic) to be imposed on church wall decoration. It is surely not an accident that in St. Sophia in Kiev (and perhaps in other Kiev churches) a combination of both these elements was revealed. It is impossible to claim seriously that it was the insufficient material means of the builders of these churches which forced them to a similar macaronistic creation; it is, on the contrary, nearer the truth to say that it was indeed the more eloquent content of fresco decoration, and on the artistic side, its ability to produce warmer, more human and more concrete surroundings which made the founders, in the end, give fresco precedence over mosaic.

There was a close connection between fresco and mosaic decoration already in the classical system (I am thinking of the XIIIth century, which we know relatively well today). The basic principles of both systems were the same, to be sure, but fresco decoration, following its own path and reaching its full bloom in the final period of Byzantine art, was, owing to its specific values, able to achieve this fulfilment. We can compare, on the one hand, the achievements in mosaics of Kahrieh Djami (I have in mind the system and not the artistic language of individual pictures) which had little influence on the classical fresco system of the XIVth century. On the other hand, we see how several trends of fresco decoration in the XIIth century were connected with the fresco decoration of the XIVth century. It is quite possible that more detailed research will show how fresco triumphed because of its greater adaptability to the architectonic changes in which mosaic had been disappointing. Demus shows precisely how the Sicilian basilical ground-plans were not able to assimilate the classical ornamentation system worked out for the plan of the cross-in-square churches, but we see how the Byzantine frescoists mastered, without trouble (in the XIVth century for example), the basilical disposition of Protaton, or the unaccustomed and troublesome disposition, foreign to Byzantine thought, of the monastery church at Dečany in Serbia.

What am I trying to say? That it is after all impossible to judge the Byzantine mosaic decoration of the classical period as an isolated phenomenon which would be antithetic to the fresco decoration system, or that fresco decoration could be considered a somewhat degenerate child which had destroyed its paternal inheritance.

We welcome Demus' book not only because it has brought something new to an understanding of the most significant period of Byzantine art, but for its fundamental superiority of method. It was time for Byzantine art to be understood other than archaeologically. To be sure, what has been written of it to date has not been, properly speaking, a history of its art, but in greater measure archaeology, and that very positive. Even when Demus does not want to affirm it, much of what is expressed in his book, subscribes to the opinion (which will perhaps in the future be expressed concretely and precisely) that the beginning of Byzantine art is not to be found in the period of Theodosius, and not in the Justinian period, but in the post-Iconoclastic period from which Byzantine art emerged theoretically firm and independent, when it overcame a vacillation between the Hellenic heritage and Far Eastern influence, and made out of a deadly Iconoclastic struggle the mature and creative synthesis which we know today as Byzantine Art par excellence.

From the technical point of view this book is published in an exemplary manner and contains sufficient illustrative material, including some remarkably good reproductions.

If, as the author relates in his preface, thanks are due to his English friends that the book is "at all readable", then I fear that many readers of this book will not be of the same opinion. It is patently obvious that the book was conceived and drafted in German.

J. Myslivec / Prague

ХРОНИКА

NEWS AND BRIEF MENTION

NOTES INFORMATIVES

Mediaeval Art from Yugoslavia in Paris.

The exhibition of facsimiles of works of art from Yugoslavia at present on view in thirteen galleries of the Palais de Chaillot in Paris is an event of great importance to Byzantinists, for it presents an opportunity of studying the wall paintings of Macedonia and Serbia in the true glory of their colour and the full grandeur of their scale within the wall of a museum; this has heretofore been something possible only to those who could make a series of long, difficult and often costly journeys. It is, moreover, especially instructive to see these works in close association with the contemporary products of western Europe, which are so admirably displayed in the permanent collections of the Palais de Chaillot.¹

The role of Serbia and Macedonia in the story of later Byzantine painting was first stressed by Millet.² A number of the more important monuments were subsequently published by Okunev.³ Others have formed the subject of various shorter articles and studies.⁴ Many have also been published in special monographs issued in Yugoslavia both before and since the war.⁵ Yet the wall paintings of Serbia and Macedonia still remain much less familiar than their number and quality warrant. Books on the subject have in many cases been far from easy to obtain, and the plates have frequently been unsatisfactory, while adequate coloured reproductions have been virtually non-existent. It is, indeed, only by a small body of specialists that the importance of these wall paintings has been realised, and even so it is the iconography that has been the main theme of research; the truly great aesthetic qualities of much of the work have remained almost entirely unappreciated. The beauties of design and colour, the grandeur of composition, and the deeply spiritual interpretation of many of these monuments between the eleventh and the fifteenth century will come as a revelation to many in Paris, who have hitherto been familiar only with the paintings of Italy at this age.

Of the wall paintings of which facsimiles are included in the exhibition the earliest and in many ways the most important are those of St. Sophia at Ochrida. They date from about 1056, and were covered over by the Turks when the church became a mosque shortly

¹ The Musée de la Sculpture Comparée and the Musée de la Fresque. The latter is especially impressive, and contains admirable facsimiles of all the more important Romanesque wall-paintings of France.

² His researches have been made public in lectures at the Collège de France, but have never, unfortunately, been fully published. Some of the material is however contained in his *Iconographie de l'Evangile*. Paris, 1916.

³ See especially *Monumenta Artis Serbicae*. Zagrebiae-Prague. 4 volumes, 1928, 1930, 1931 and 1932.

⁴ See especially *L'art byzantin chez les Slaves*. Paris, 1932, ed. G. Millet.

⁵ Publications of the state museum at Belgrade, *Манастир Студеница* 1924, *Марков Манастир* 1925, *Манастир Каленић* 1926. — V. R. Petković, *La peinture serbe du moyen âge*, I. (Beograd, 1930) contains a useful summary. The most important work is B. P. Петковић—Б. Бошковић, *Манастир Дечани*, I—II. Београд, Српска Краљевска Акад., 1941.

after the conquest. The task of uncovering them is still incomplete, and they have not yet been published. Two large compositions are represented in the exhibition, a frieze of angels from the choir, and the Dormition of the Virgin from the west wall. The angels are severe and hieratic, but the Dormition is more intimate, and the profound human interest of many of the figures, especially the Apostles, is a surprising feature at this early date. In fact, it serves to show that many of the ideas which were to become crystallised as characteristics of the art of the Byzantine Renaissance were already beginning to appear, not only in the twelfth, but even in the eleventh century. This is true both with regard to style and to iconography, for the arrangement of the scene is by no means rigid, and the inclusion of the Apostles is something new at this time. It is to be hoped that the work of cleaning the rest of these extremely important paintings will proceed as successfully as has that on the Dormition, and that the results will soon be fully published.

The next monument in point of date is better known, namely Nerez or Neresi (1164). But though it has been recognised as a key monument of latter Byzantine painting for some years, it has never been as fully published as could be desired, and the series of eleven facsimiles that are shown together in Room IV are particularly welcome; all but one of them were executed in 1949. The Nerez wall-paintings were done for a relation of the reigning Byzantine Emperor, and they have usually been regarded as the work of a Constantinopolitan artist. They are, in fact, the only paintings on a large scale that have come down to us that serve to give an idea of the art of the Byzantine capital at this time. As such they are of outstanding importance. But they are in addition in themselves works of great beauty, showing profound emotion and feeling (Pl. A), and deserve a primary place on purely artistic grounds among the paintings of East and West alike.

In the same room as the Nerez paintings there are three facsimiles of paintings at Zica; the Forty Martyrs, of the thirteenth century, is the finest of them. In the next room are paintings from Studenica, dated in the Catalogue to the twelfth or thirteenth century⁶, though stylistically they would at first sight appear to be later. But most important in this room are a number of original icons, five of them from St. Clement at Ochrida, and five from Detchani. Those from Ochrida have been published more than once, though never very satisfactorily⁷; those from Detchani will be new to most scholars. The Ochrida ones, some thirteenth and some fourteenth century, are essentially Byzantine. Those from Detchani are rather more individual in character, and it is possible to discern in them the beginnings of a distinctive Serbian school of panel painting. It is to be hoped that more Serbian icons will be made available for study as time goes on, for the work of differentiating the schools of icon painting is still in its infancy, and as yet practically nothing is known of this art in the Balkans.

The sixth room of the exhibition is devoted in the main to facsimiles of the wall paintings of Milieshevo, which date from c. 1234, and were executed by three artists whose names have recently been discovered; they were called George, Dimitrios and (?) Ristiphore. The Deposition is particularly impressive. Though stylistically there is much that is new and distinctive about these paintings, the debt to Nerez is paramount. All these copies—eleven are shown in Room VI and three more in Room VII—were executed in 1948 and 1949. An especially good one shows the founder of the church, King Vladislav (Pl. B). It is a striking portrait, one of the more interesting of a long line of donor portraits which is to be found in the monasteries of Yugoslavia. A taste for portraiture, and a real ability at paint-

⁶ *L'Art médiéval Yougoslave*. Paris, 1950, 38.

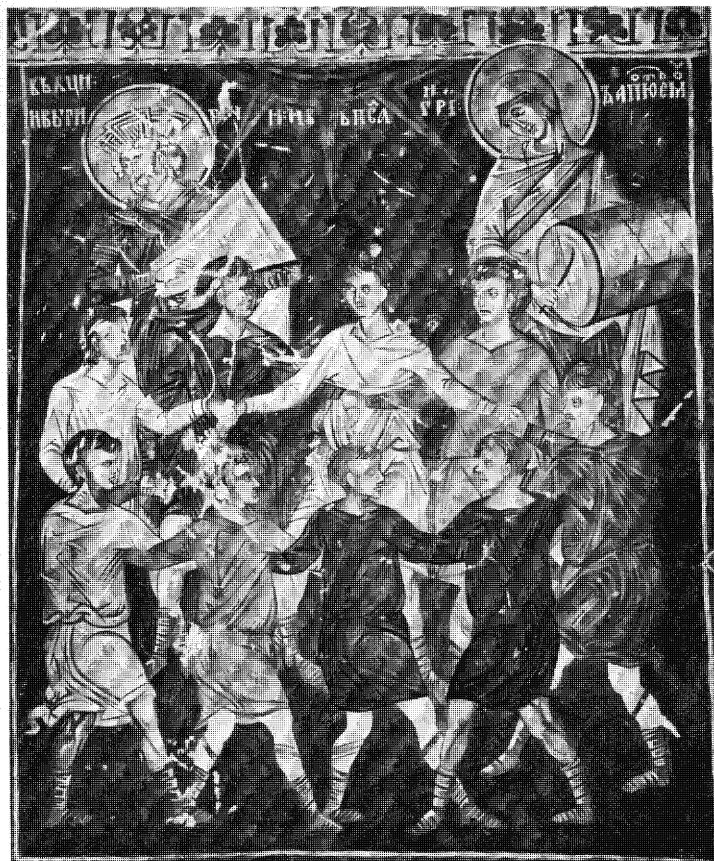
⁷ Кондаков, *Македонија*. Санкт Петербург, 1909, 231 and 269. — Wulff and Alpatov, *Denkmäler der Ikonmalerei*. Dresden, 1925, 132 ff and abbn. 53, 54, 55 and 57.



Pl. A. Nerez. Detail of the Lamentation. 1164.



Pl. B. Milieshevo. Portrait of the founder, king Vladislav. C. 1234.



Pl. C. Lesnovo. Psalm 150. 1341–1349.



Pl. D. Sopocani. Detail of the Crucifixion. 1255–1265.

ing individual human beings seems to have been one of the distinctive characteristics of the artists of this area; it is one of the features that helps to distinguish Serbian work from that of Greece or Russia.

In the next three rooms of the exhibition work from a large number of different churches and monasteries is shown, the most important being from Lesnovo (1341—49), Detchani (c. 1334), Marko (1366—1395) and Kelenic (1413—17). The Lesnovo paintings were signed by the painter Michael, whose name, like a number of others, has been recently discovered. His work shows great vigour and life, though the style is primitive and essentially local. A composition illustrating Psalm 150, where David plays the harp, a figure, presumably a personification of music, plays the drum, and eight figures dance the "kolo" or national round-dance, is a most unusual composition (Pl. C). Here again the Serbian realism and love of life, which we have noted with regard to the portraiture, is very much to the fore.

In Room XI some impressive, but essentially hieratic, paintings from churches in the monastery of Pec are shown; they belong to the thirteenth and fourteenth centuries, and to the monastic trend, and show none of the realism of the truly Serbian work. But the most important paintings in the latter part of the exhibition are those of Sopocani (1255 to 1265), fifteen facsimiles of which are grouped together in Room XIII. Several hands must have worked in this church, but all of them were masters of great ability and originality, and two at least were innovators with regard to iconography as well as colouring. In the former respect attention may be drawn to the Crucifixion, where St. John and the Virgin stand together on the right of the Cross (Pl. D), instead of on either side of it. In the latter the brilliant blues, reds and greens that characterise the Nativity may be noted. The loveliness of the colouring is perhaps one of the most striking features of the Sopocani paintings, and the subtle half-tones of the costumes of the Evangelists, or especially of the figures of St. Peter and St. Paul, are outstandingly beautiful.

Other facsimiles of paintings from Croatia and elsewhere, in a Romanesque or Italianate style, are also included, but they fall outside the scope of this note, as do the very excellent casts of Romanesque and pre-Romanesque sculptures from Croatia, Bosnia and Herzegovina. There are admirably set up, and of first class execution. Yet the Byzantine section of the exhibition is perhaps the more important, for it presents an unfamiliar art, whereas the Romanesque and pre-Romanesque work is more closely paralleled in Italy. It is to be hoped that similar facsimiles will soon be forthcoming of the more important wall paintings in Greece and Bulgaria. Perhaps then a great international Byzantine exhibition might be staged, where the large-scale facsimiles would serve as a setting for the smaller, but original, objects from the museums and treasuries of the west.

D. Talbot Rice / Edinburgh

Kommission für spätantike Religionsgeschichte. — Parmi les commissions de la « Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin », la « Kommission für spätantike Religionsgeschichte », bien connue par la publication des *Griechische Christliche Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte* et des *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, elle aussi, a repris son activité. Le domaine du travail de la commission, fondée par Harnack et Mommsen en 1891, a été considérablement étendu sous la direction de Hans Lietzmann (mort en 1942). La commission qui, d'abord, s'était exclusivement occupée de la littérature chrétienne des trois premiers siècles, a, dès lors, compris dans son programme l'étude philologique du Nouveau Testament et attribué

ainsi à ses recherches une nouvelle importance pour tous ceux qui s'adonnent à l'étude de l'empire gréco-romain. Ce sont surtout les travaux suivants qui gagneront l'intérêt des lecteurs de cette revue.

1. L'édition des œuvres d'Athanase, rédigée par Hans Georg Opitz sous la direction de Hans Lietzmann et Robert P. Casey, est continuée, après la mort de l'éditeur, par Walther Eltester (achèvement du tome II contenant les livres d'histoire) et par Wilhelm Schneemelcher (tome III: documents relatifs à l'histoire de la controverse de la Trinité). De plus, la commission a pris sous sa protection le *Lexicon Athanasianum* de Guido Müller. Ce lexique, qui est de grande importance pour l'intelligence de l'auteur, sera achevé avant la fin de l'année.

2. Karl Mras a présenté le manuscrit de son édition de la *Praeparatio Evangelica d'Eusebe*. L'impression de cet ouvrage sera de longue durée.

3. L'édition des homélies de Macaire, rédigée par Erich Klostermann, est sous presse; elle sera suivie par l'édition de l'œuvre de Siméon. Ainsi, des textes importants pour la connaissance de l'histoire du monachisme seront mis sous peu à la disposition des savants.

4. Après la mort d'Eduard Schwartz, la publication des actes des conciles est continuée par Johannes Straub d'après ses matériaux posthumes.

5 La publication principale de la série des *Texte und Untersuchungen* est l'ouvrage d'Albert Ehrhard intitulé: *Ueberlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche*. La première partie, qui s'occupe de la tradition, sera achevée dans quelques mois; elle sera munie de tables alphabétiques de matières, dressées sous la direction de Johannes M. Hoeck au «Byzantinisches Institut Scheyern». La moitié du manuscrit de la seconde partie de l'ouvrage, qui devait énumérer la littérature hagiographique suivant un ordre systématique, fut détruite pendant la guerre. Pour éviter que ne se réduise qu'à un seul fragment cet ouvrage monumental, qui devait couronner l'œuvre d'Ehrhard (mort en 1940), Hoeck veut bien se charger de reconstruire le manuscrit perdu. Cette tâche pourra être réalisée du moins en partie, puisque Ehrhard avait recours aux mêmes matériaux, dans les deux parties de son ouvrage.

Quant aux entreprises principales de la commission, mentionnons encore l'édition des œuvres pseudoclémentines, publiée d'après les matériaux posthumes de Bernhard Rehm. La publication des œuvres d'Origène est continuée par le dernier volume (tables alphabétiques de matières et suppléments) de l'édition du commentaire de l'évangile de saint Matthieu, rédigée par Erich Klostermann. Quant aux règlements de l'Eglise d'Hippolyte, dont Duensing a publié la version éthiopienne (Göttingen 1946), Walter Till en rédige la version copte. La réimpression corrigée des volumes des *Griechische Christliche Schriftsteller*, épuisés depuis longtemps, est en cours de préparation et tiendra compte des émendations proposées depuis la première édition.

Décès de Thomas Whittemore. — Au moment juste de clore ce numéro, est arrivée la triste nouvelle du décès du Docteur Thomas Whittemore, Directeur de l'Institut Byzantin de Constantinople, Professeur à l'Université de Harvard et fondateur de l'Institut de Byzantinologie en Amérique. Le Professeur Whittemore est mort subitement, le 8 Juin 1950, frappé d'apoplexie, à l'âge de 79 ans. Il s'était rendu célèbre par la découverte d'une partie des fameuses mosaïques de l'église Sainte Sophie, datant de l'époque de Justinien, mosaïques dont la Turquie s'enorgueillit à l'égard d'un monument national. En 1932, Th. Whittemore avait obtenu une autorisation de leur découverte, de Kemal Attaturk, le dictateur de la Turquie d'alors. Les mosaïques, que l'on considère comme un des

miracles du monde oriental, étaient donc restées recouvertes de crépi de 1453 à 1932. — Le 2 Octobre 1949 est décédé, très jeune encore, J. L. L a M o n t e, professeur de l'histoire du Moyen-Age à l'Université de Pennsylvanie à Philadelphie. Il est mort, âgé de 47 ans, la veille de son départ pour le Proche-Orient. Pour la byzantinologie, la mort de ces deux savants constitue une perte des plus graves. Dans le prochain numéro, nous reviendrons sur l'œuvre des deux byzantinologues.

M. Paulová / Prague

БИБЛИОГРАФИЯ

BIBLIOGRAPHY

BIBLIOGRAPHIE

Rédacteur en chef: M. Paulová, Collaborateurs: D. Angelov (D. A.), A. Boehr-van Rijnbach (A. B. R.), P. Charanis (P. Ch.), D. Dimitrov (Dim.), A. Dostál (A. D.), A. Elian (A. E.), H. Evert-Kappesowa (Kap.), A. Florovskij (Fl.), A. Frolov (A. F.), M. Gyóni (M. Gy.), J. M. Hussey (J. M. H.), J. Irmischer (Irm.), J. Myslivec m.), Г. Остророгорский (Г. О.), D. Papas (Pap.), M. Paulová (M. P.), Sv. Radojčić (Sv. R.), F. Sbordone (Sb.), A. R. Sodano (A. R. S.), J. Vašica (jv.), B. Zástěrová (Zst.).

1. LITTERATURE ET FOLKLORE

A. Littérature scientifique.

G. BARDY, *Sur Étienne Gobar: compléments et corrections*. Rev. des Etudes Byz. VII, 1 (1949) 51—52. — Additions à l'étude de G. B. citée dans Byzantinoslavica X, 1 (1949) 149. A. F.

R. P. BLAKE and R. N. FRYE, *Notes on the Risala of Ibn-Fadlan*. Byzantina Byzantina I, 2 (1949) 7—39. — An important publication giving an English translation of the hitherto unknown parts of the account of the adventures of Ibn-Fadlan with detailed notes. P. Ch.

R. P. BLAKE and R. N. FRYE, *History of the Nations of the Archers (the Mongols) by Grigor of Akanc, hitherto ascribed to Magak'ia the Monk*. Harvard Journal of Asiatic Studies XII (1949) 269—443. — A new edition, with an English translation and full notes, of this interesting work left to posterity by the Armenian clergy. P. Ch.

F. DÖLGER, *Die byzantinische Literatur in der Reimsprache. Ein Abriß. 1. Die byzantinische Dichtung in d. Reimsprache*. Berlin, Wissenschaftl. Editions-ges., 1948, pp. 46. Handbuch d. griech. u. lat. Philologie, 1. — Dans le manuel des philologies grecque et latine, publié par Bruno Snell et Hartmut Erbse, cinq livres sont prévus pour les littératures byzantine et néo-grecque: 1° La poésie byzantine en langue classique; 2° La prose byzantine en langue classique; 3° La littérature byzantine en langue vulgaire; 4° La langue néo-grecque; 5° L'histoire de la littérature néo-grecque. Le présent livre caractérise l'évolution de la poésie littéraire byzantine et, le faisant, présente un exposé de la métrique et du rythme de la prose des Byzantins. Irm.

И. ДУЙЧЕВ, *Проучвания върху българското средновековие*. Sofia, 1945, pp. 176. Le travail contient différents textes byzantins à l'histoire médiévale bulgare, pour la plupart inaccessibles jusqu'ici aux chercheurs bulgares, et ramassés par l'auteur dans les bibliothèques du Vatican, à Munich et à l'Athos. — Compte-rendu: V. GRUMEL, Rev. des Etudes Byz. VII, 1 (1949) 129—132. M. P.

И. ДУЙЧЕВ, *Една книжовна рядкост в свързка с българското минало*. Отпечатък от Годишник на Българския Библиографски Институт I (1945—1946), pp. 14. —

Description d'un précieux imprimé datant de la fin du 18^e siècle. Celui-ci contient des renseignements généalogiques et 73 documents relatifs à la famille noble des « Vulgaris » de Corfou, dont descendent aussi plusieurs écrivains remarquables ayant composé en grec et en italien. Cette famille arriva à Corfou au moment où, après la chute de Constantinople, les Grecs émigraient dans les pays de l'Ouest, suivis de nombreuses familles bulgares du nom de Βούλγαρης, Βούλγαρις, Bulgari. M. P.

V. GRECU, *Istoricul bizantin Duca. Omul și opera sa, editie critică a cronicii lui, importanța lui Duca pentru istoria Românilor*. Analele Academiei Române, Memoriile secțiunii istorice, S. III, t. XXIX, mem. 16. Bucarest, 1947, pp. 71. — Compte-rendu: V. LAURENT, Rev. des Etudes Byz. VII, 1 (1949) 140. A. F.

R. HELM, *Der antike Roman*. Berlin, Wissenschaftl. Editions ges., 1948, pp. 80. Handbuch d. griech. u. lat. Philologie, A. — Ce livre s'adressant à un large public, offre une description détaillée des ouvrages cités. Irm.

E. HONIGMANN, *Le cubiculaire Urbicius*. Rev. des Etudes Byz. VII, 1 (1949) 47—50. — Note sur la carrière politique et la carrière posthume de l'eunuque Urbicius II fut grand chambellan sous sept empereurs — de Théodose II à Anastase — et, après sa mort, la terre aurait rejeté son corps — sans doute à la suite d'un séisme. L'ensemble de ces circonstances remarquables, ainsi que l'existence d'une légende qui associait le nom d'Urbicius à la consécration d'un des autels du S. Sépulcre, a valu à ce haut fonctionnaire d'être mentionné dans un des plus anciens Guides de la Terre Sainte (Théodose, *De situ terrae sanctae*, éd. Geyer, 144). A. F.

B. С. КИСЕЛКОВ, *Нов лъч върху книжовната дейност на Владислава Граматик*. Изв. на Българското Историческо Дружество XXII—XXIV (1948) 170—180. D. A.

S. B. KOUGEAS, 'Ο Γεώργιος Ἀκροπολίτης κτήτωρ τοῦ παρισινοῦ κώδικος τοῦ Σουῖδα (*Cod. Parisin. Graec. 2625*). Byzantina Metabyzantina I, 2 (1949) 61—74. — On the basis of a note on the outer leaf of Cod. Parisin. Graec. 2625 the author concludes that this manuscript was once possessed by George Acropolites and draws certain other conclusions of some archaeological and historical importance. P. Ch.

W. KRANZ, *Geschichte der griechischen Literatur*. Leipzig, Dieterich, 1949², pp. XVI, 532. Sammlung Dieterich, 42. — Ce livre, fait pour le grand public des amis de l'antiquité, traite de la littérature jusqu'à l'époque de Justinien. Irm.

B. В. ЛАТЫШЕВ, *Известия древних писателей о Скифии и Кавказе*. (V. Byzantinoslavica X, 154). Suite et fin dans Вестник Древней Истории 1948, 4; 1949, 1—4. M. P.

R. LOENERTZ, *Pour la chronologie des œuvres de Joseph Bryennios*. Rev. des Etudes Byz. VII, 1 (1949), 12—32. — Datation et commentaire de trois catégories d'écrits: 1. les seize lettres, réunies par Bryennios lui-même pour servir de modèle d'épistolographie, et qui constituent une contribution importante aussi bien pour la biographie de l'auteur et de ses correspondants que pour l'histoire du règne de Manuel Paléologue; 2. un groupe de sermons sur l'Annonciation et la Passion; 3. les trois dialogues sur la procession du Saint Esprit qui fournissent à R. L. l'occasion de résumer ses recherches antérieures sur une tentative manquée d'Union en 1416—1422 (cf. Archivum FF. Praedicatorum IX (1939) 42 sq.). A. F.

GY. MORAVCSIK — R. J. H. JENKINS, *Constantine Porphyrogenitus: De administrando imperio. Greek text edited by... English translation by...* Budapest, Pázmány Péter Tudományegyetemi Görög Filológiai Intézet, 1949, pp. 347 + 1 pl. (Magyar-Görög, Tanulmányok — Οὐγγροελληνικαὶ Μελέται, 29.) — Compte-rendu: P. LEMERLE, v. ici p. 90—93. M. Gy.

W. NESTLE, *Geschichte der griechischen Literatur. 2. Von Alexander d. Gr. bis zum Ausgang d. Antike*. 2. verb. Aufl. Berlin, de Gruyter, 1945, pp. 128. Sammlung Götschen, 557. — Histoire très serrée de la littérature grecque, et qui — traitant séparément les littératures païenne et chrétienne — se termine au 5^e siècle. Irm.

Г. ОСТРОГОРСКИ, *Порфириогенитова хроника српских владара и њени хронолошки подаци*. Историски Часопис 1 (1948) 24—29. — История древнейших сербских князей, которую Константин Багрянородный дает в 32-ой главе *De adm. imp.*, являет типичные черты средневековой хроники. Лишь при учете этого факта можно дать удовлетворительное толкование встречающихся здесь хронологических указаний и, в частности, разрешить спорный вопрос о времени вступления на престол Часлава. Говоря, что Часлав начал править в Сербии «семь лет спустя», Константин Багрянородный ведет счет вовсе не от похода Симеона против Сербии или от похода против Хорватии, а просто на просто от начала предыдущего хронологического раздела. Из чего следует, что Часлав бежал из Болгарии и начал править в Сербии не в 30-ых годах X в., как считалось до сих пор, а уже в 927—928 г., т. е. вскоре после смерти Симеона. Таким образом историческая связь событий приобретает свое хронологическое основание. Г. О.

G. SCHIRÒ, *La schedografia a Bisanzio nei secoli XI—XII e la Scuola dei SS. XL Martiri*. Boll. B. Gr. Grottaferrata N. S. III, 2 (1949) 26. — Contribution remarquable à une meilleure connaissance du courant didactique désigné sous le nom de *σχεδογραφία* très en vogue à Byzance aux XI^e et XII^e siècles, et de l'activité de l'Ecole des XL SS. Martyrs à Constantinople. La documentation provient de cinq poésies iambiques conservées dans le code grec du Vatican 1587, dont S. reproduit les textes pourvus d'un ample commentaire historique. A. R. S.

E. A. THOMPSON, *The Historical Work of Ammianus Marcellinus*. (V. Byzantinoslavica X, 156.) — Rev. by G. B. A. FLETCHER in *Journal of Roman Studies* 39 (1949) 202—203. J. M. H.

TUSCULUM-LEXIKON der griechischen und lateinischen Literatur vom Altertum bis zur Neuzeit. München, Heimeran, 1948, pp. 281. — Dictionnaire de la littérature gréco-romaine à l'usage des commençants; tient compte des écrivains byzantins traités par Hans Ruppert. Irm.

O. WEINREICH, *Epigramm und Pantomimus. Nebst e. Kap. über einige nicht-epigrammat. Texte u. Denkmäler zur Geschichte d. Pantomimus*. Heidelberg, Winter, 1948, pp. 176 + 1 tab. Weinreich, *Epigrammstudien.*, 1. Sitzungsberichte d. Heidelberger Akad. d. Wiss., Philos. hist. Kl. (1944/48.) 1. — Chapitres de haute importance pour le byzantiniste: textes et interprétation d'épigrammes sur acteurs (p. 45 et suiv.) et actrices (p. 97 et suiv.) de pantomimes de l'Empire Romain; Nonnos et la pantomime (p. 161 et suiv.); un relief en ivoire du Bas-Empire, à Berlin (*Bonner Jahrbücher* 107, 1901, p. 50 et suiv., avec table n^o 5), représentant un pantomime. Irm.

B. Littérature populaire.

C. Folklore.

F. BOEHM, *Die neugriechische Totenklage*. Berlin, Minerva-Verlag, 1947, pp. 98. — Introduction historique et folklorique à la moïrologie néo-grecque. Exemples de lamentations funèbres, en partie inédites, traduites en allemand par Fritz Boehm et Hedwig Lüdeke. Irm.

H. LÜDEKE, *Im Paradies der Volksdichtung. Erinnerungen an meine volkskundl. Sammel- und Forschungsreisen im griech. Sprachgebiet*. Berlin, Minerva-Verl., 1948, pp. 224. — En quatre voyages (de 1935 à 1939), l'auteur a parcouru la Grèce et ses îles, y compris Chypre et Rhodes, pour y recueillir des chansons populaires. Elle relate, dans son livre, ce qu'elle a vu et entendu, donnant en traduction allemande, de nombreux exemples de sa collection. Irm.

2. MANUSCRITS ET DOCUMENTS (PAPYROLOGIE)

The Code of Stephan Dušan Tzar and Autocrat of the Serbs and Greeks. Translated from the Old Serbian with notes by MALCOLM BURR. Slavonic East Europ. Rev. 28, No. 70 (1949) 198—217. — B. translates from the text edited by STOJAN NOVAKOVIĆ in *Zakonik Stephana Dušana*. Beograd, 1898. — Part II. Slavonic East Europ. Rev. 28, No. 71 (1950) 516—539. J. M. H.

F. DÖLGER, *Bericht der Kommission für das Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit*. Jahrbuch der Bayerischen Akad. der Wissenschaften, 1944—48 (München, 1948) 89—90. — Compte-rendu des travaux de la commission, pour les années 1944—1948. Irm.

F. DÖLGER, *Sechs byzantinische Praktika des 14. Jahrhunderts für das Athoskloster Iheron. Mit diplomat., sprachl., verwaltungs- u. sozialgeschichtl. Bemerkgn.* München, Verl. d. Bayer. Akademie d. Wiss., 1949, pp. 127. Abhandlungen d. Bayer. Akad. d. Wiss., Phil.-hist. Klasse., N. F. 28. — Publication définitive de six pratiques (registres de contribution foncière dressés par les employés byzantins des contributions) du monastère d'Ibéron, relatives aux années 1301, 1317, 1320, 1341, 1316 et 1341, et que Dölger avait déjà publiées en partie dans son livre intitulé *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges* (1948), pp. 184—209. L'édition est munie d'annotations diplomatiques, linguistiques, d'histoire administrative et sociale; contient également un index des principaux termes techniques et des mots rares. Irm.

R. IBSCHER, *Das Präparieren antiker Handschriften*. Altertumskunde und Unterricht, hrsg. v. Radke u. Arnold Bork (Berlin u. Leipzig, 1948) 33—52. — Introduction à la méthode de conservation des papyri, employée par Hugo Ibscher. Irm.

E. M. JAMISON, *Documents from the Angevin Registers of Naples: Charles I*. Papers of the British School at Rome, 17 (New Series, 4, 1949) 87—180. — An important contribution towards the reconstruction of the unpublished documents of the State Archives of Naples which were destroyed in 1943. This study gives either summary or text of 303 documents with bibliographical notes and indices. J. M. H.

F. RUSSO, *I manoscritti del gruppo «Ferrar»*. Boll. B. Gr. Grottaferrata N. S. III (1949) 76—90. — Il s'agit d'un groupe de codes grecs du Nouveau Testament, considérés comme dépendants l'un de l'autre, en raison de certains traits caractéristiques communs. Ils ont été groupés pour la première fois par Ferrar, d'où leur nom. R. analyse en détail leurs traits caractéristiques, les critères de discrimination, leur provenance, relevant ensuite, l'origine calabraise de l'archétype, datant probablement des VIII^e ou des VII^e siècles. A. R. S.

EGYPT EXPLORATION SOCIETY, *The Oxyrhynchus Papyri*, vol. 19. London, 1948, pp. XV, 180 + 13 plates. Ed. E. LOBEL etc. — Cited here for business and administrative documents, mainly 3rd century A. D. — 6th century A. D. J. M. H.

3. BIBLIOTHEQUES ET ARCHIVES

D. BARBIELLINI-AMIDEI, *La biblioteca criptense e il laboratorio di restauro del libro*. Boll. B. Gr. Grottaferrata N. S. I (1947) 109—111. — 2. *I primi anni di attività del laboratorio di restauro del libro*. I. (1947) 245—249. — Après une revue des recherches scientifiques modernes relatives à la restauration des livres, et surtout des manuscrits anciens, l'auteur énumère les codes appartenant à la Biblioteca criptense de Grottaferrata, et restaurés par le Laboratoire du Vatican, fondé par P. Ehrle. Il relate l'histoire du laboratoire installé en 1930, dans l'Abbaye, grâce à l'intérêt que P. Borgia et le Ministère de l'Instruction Publique ont porté à l'affaire, et énumère les travaux de restauration entrepris, jusqu'à présent, dans différentes bibliothèques italiennes et étrangères. A. R. S.

J. DARROUZES, *Les catalogues récents de manuscrits grecs*. Revue des Etudes Byz. VII, 1 (1949) 56—68. — Longue et importante liste d'*addenda* et *corrigenda* au catalogue du Fonds Coislín dressé par R. Devreesse [v. Byzantinoslavica X, 1 (1949) 159]. En guise d'introduction à ce travail d'une érudition sans défaut, J. D. passe rapidement en revue les publications suivantes: A. Sigalas, 'Από τὴν πνευματικὴν ζωὴν τῶν Ἑλληνικῶν κοινοτήτων τῆς Μακεδονίας. Α'. Ἀρχεῖα καὶ βιβλιοθήκαι δυτικῆς Μακεδονίας. Theossalonique, 1939; N. Camariano, *Catalogul manuscriselor grecesti*, II. Bucarest, 1940; T. Kleberg, *Catalogus codicum graecorum et latinorum Bibliothecae Gotoburgensis*. Gotoburgi, 1941; enfin P. Gally, *Catalogue des manuscrits parisiens des lettres de S. Grégoire de Nazianze*. Mâcon, 1945 (cf. Byzantinoslavica, ibidem). A. F.

C. WENDEL, *Die griechisch-römische Buchbeschreibung verglichen mit der des vorderen Orients*. Halle, Niemeyer, 1949, pp. VIII, 194. Hallische Monographien, 3. — Comment les livres étaient-ils consignés, dans les bibliothèques gréco-romaines et orientales? Etude comparative, d'une érudition profonde. Irm.

4. LANGUE, METRIQUE ET MUSIQUE

C. AMANTOS, 'Ονόματα νήσων. Byzantina Metabyzantina I, 2 (1949) 1—5. — A brief notice about the names of certain islands of the Aegean. P. Ch.

The Oxford Classical Dictionary, ed. M. Cary, J. D. Denniston, J. Wight Duff, A. D. Nock, W. D. Ross, H. H. Scullard with the assistance of H. J. Rose, H. P. Harvey, A. Souter. Oxford Clarendon Press, 1949. — Critical rev. by H. LAST in Journ. of Rom. Stud. 39 (1949) 193—195. J. M. H.

H. HICKMANN, *Un instrument à cordes inconnu de l'époque copte*. Bull. de la S-té d'Archéol. Copte XII (1946—1947) 63—80. — Description d'un luth de V^e—VIII^e siècle. Etude historique des instruments de cette espèce. A. F.

F. v. LEPEL, *Geschichte der byzantinischen Musik*. Dresden, Felix von Lepel, 1948, pp. 24. — Résumé assez peu clair de l'histoire de la musique byzantine, et qui se base non sur les sources mêmes, mais sur les volumineuses descriptions scientifiques de la matière. Irm.

G. MÜLLER, *Lexicon Athanasianum, dig. et illustr.* 1. Lief. Berlin, de Gruyter, 1944. — Compte-rendu: J. IRMSCHER, *Altertumskunde und Unterricht*, hrsg. v. G. Radke u. Arnold Bork (Berlin u. Leipzig, 1948) 100—101. — 2. Lief., Sp. 161—320 (1949); 3. Lief., Sp. 321—480 (1949). — Deux nouveaux fascicules de ce dictionnaire utile quoiqu'un peu incommode, qui se base encore sur l'ancienne édition de Migne, non sur l'édition d'Opitz (qui est en cours de publication). Irm.

G. ROHLFS, *Griechischer Sprachgeist in Süditalien*. München, Bayer. Akad. d. Wiss., 1947, pp. 60. Sitzungsberichte der Bayer. Akad. d. Wiss., Philos.-hist. Abt., 5 (1944—46) — Par de nombreuses expressions dialectales de l'Italie méridionale, en particulier de la Magna Graecia, et qui révèlent leur origine grecque, l'auteur démontre qu'une langue repoussée peut encore exercer une influence sur la structure intérieure de la langue victorieuse. *Irm.*

G. SCHIRO, *Lineamenti storici sulla genesi e sviluppo del Syntomon*. Boll. B. Gr. Grottaferrata N. S. III (1949) 133—152; II (Continuation) III (1949) 195—224. — S'appuyant, presque exclusivement, sur des manuscrits, l'auteur esquisse les traits caractéristiques et les changements subis par le syntomon, à travers les siècles. Après avoir fait observer que le terme nous est parvenu par l'intermédiaire de la tradition italo-grecque, S. donne des détails sur Cyprien, auteur de mélodies (VII^e—VIII^e siècles), créateur du prototype, et sur l'adoption des syntoma par des minea et des sticheraria italo-grecs. Suit une exacte et minutieuse introduction aux textes. *A. R. S.*

L. TARDO, *A proposito di una recensione di E. J. Wellesz sull' Antica Melurgia Bizantina*. Boll. B. Gr. Grottaferrata N. S. II (1948) 222—228. — L'auteur s'applique à réfuter certaines objections formulées par Wellesz (*The Journal of Hellenic Studies*, 1940, 115) à propos de l'ouvrage de Tardo intitulé *L'antica melurgia Bizantina della scuola monastica di Grottaferrata* (publié en 1938). En dehors de problèmes purement formels, il est intéressant de connaître les observations de Tardo relatives à la petasti et aux signes ekphonétiques, ainsi que ses objections à l'adresse de Wellesz (au sujet de l'existence prétendue, à Grottaferrata, de manuscrits concernant la mélurgie byzantine, et censés constituer une tradition unique en son genre, sans analogie dans les pays du même Orient). *A. R. S.*

L. TARDO, *Una tesi di laurea sopra un manoscritto melurgico*. Boll. B. Gr. Grottaferrata III (1949) 174—78. — L'auteur commente l'ouvrage de P. A. Lailly: *Analyse du code de musique grecque n. 19*, Harissa, Liban, 1949. Il prête attention aux divergences qui séparent l'école de Grottaferrata et les professeurs de Copenhague en matière d'interprétation des mélodies byzantines anciennes, et de traduction du pentagramme. *A. R. S.*

5. THEOLOGIE

A. Littérature théologique.

A. H. ARMSTRONG, *The Nature of Man in St. Gregory of Nyssa*. Eastern Churches Quarterly 8 (1949) 3rd Supplementary Issue 2—9. *J. M. H.*

D. BARBIELLINI-AMIDEI, *Padre Sofronio Gassisi nel XXV^o della morte*. Boll. B. Gr. Grottaferrata N. S. II (1948) 137—140. — Hommage consacré à la noble personnalité de P. S. Gassisi, apôtre et savant. L'auteur parle avec une respectueuse admiration de l'œuvre achevée par P. Gassisi en faveur de l'unité de l'Eglise Orientale; il rappelle l'extraordinaire compétence de ce dernier en matière de rites religieux grecs, ses recherches patristiques et archéologiques et sa réimpression des Menei grecs, commencée déjà par Stevenson. *A. R. S.*

E. CANDAL, *Nilus Cabasilas et theologia S. Thomae de Processione Spiritus Sancti*. Novum e vaticanis codicibus subsidium ad historiam theologiae byzantinae saeculi XIV plenius elucidandam (= Studi e testi, 116). Città del Vaticano, 1945, pp. XV, 427. — Compte-rendu: V. LAURENT, *Rev. des Etudes Byz.* VII, 1 (1949) 134—137. *A. F.*

G. GIOVANNELLI, *Il tipico archetipo di Grottaferrata*. Boll. B. Gr. Grottaferrata N. S. IV (1950) 17—30. — Après avoir esquissé, en une synthèse succincte, la nature et la

division des types, G. s'occupe du type ascétique et liturgique de Grottaferrata dont la composition, dans la tradition monastique ininterrompue, remonte à la première moitié du XI^e siècle; de cet archétype pourraient être dérivés, indépendamment l'un de l'autre, le remaniement de l'abbé Biagio II (a. 1300) et celui qui est conservé dans le type dit Patiriensis, du XII^e siècle, composé après l'an 1130. A. R. S.

M. JUGIE, *Un opusculé inédit de Néophyte le Reclus sur l'incorruptibilité du corps du Christ dans l'Eucharistie*. Rev. des Etudes Byz. VII, 1 (1949) 1—11. — Texte édité d'après le Paris. gr. 1189 (XIII^e—XIV^e s.). Il semble que, faute d'avoir compris le véritable objet du débat, Néophyte le Reclus (1134—1220) ait versé dans le « capharnaitisme » que justement il se proposait de combattre. Sa pensée n'aurait-elle pas été déformée par le copiste? L'introduction de M. J. présente une mise au point précise de la controverse sur l'incorruptibilité des Espèces, soulevée par Michel Glykas à la fin du XII^e siècle. Les archéologues ne manqueront pas de s'y intéresser, au même titre que les historiens de l'Eglise: des monuments de l'art byzantin posent, en effet, des problèmes analogues dès le IX^e siècle (voir, par ex., dans la même Rev. des Etudes Byz. III (1945) 53 et 80 sq.). A. F.

V. LAURENT, *Le Typicon monastique de Néophyte le Reclus. Nombre et dates de ses recensions*. Rev. des Etudes Byz. VII, 1 (1949) 52—55. — Contrairement à l'affirmation de G. Hill (*A Hist. of Cyprus*, I, 309), Néophyte a donné seulement deux recensions de sa règle, l'une en 1178, l'autre, en 1214. Les signatures des évêques de Paphos — Basile Kinnamos et Bacchus qui ont confirmé le texte — sont à dater de 1190 et de 1194 respectivement. A. F.

J. M. NIELEN, *Kirchenväterbriefe aus dem Alltag*. Freiburg, Herder, 1949, pp. 87. Zeugen d. Wortes. — Traduction allemande de lettres privées d'Ambroise, d'Augustin, de Basile, de Grégoire de Nazianze et de Grégoire de Nysse. Irm.

M. PETTA, *Publicationi del P. Sofronio Gassisi*. Boll. B. Gr. Grottaferrata N. S. II (1948) 166—176. — Liste complète et exacte des travaux publiés par P. S. Gassisi, suivie d'une revue de problèmes traités par l'auteur avec originalité et finesse. Sont ajoutées plusieurs critiques modérées. A. R. S.

H. ROST, *Die Bibel in den ersten Jahrhunderten*. Westheim, Rost, 1946, pp. 207. Beiträge zur Kulturgeschichte d. Bibel, 2. — Introduction à l'étude du texte du Nouveau Testament, à ses origines et à son évolution jusqu'à la fin de l'Antiquité. Livre écrit avec beaucoup de dilettantisme, et insuffisant au point de vue scientifique. D'une certaine importance sont néanmoins les appendices bibliographiques concernant les études sur l'Itala, les citations de la Bible chez les auteurs des premiers siècles de notre ère, les papyri bibliques et la liste des fragments de l'Itala. Irm.

M. J. ROUFT DE JOURNAL, *Enchiridion patristicum. Loci ss. patrum, doctorum, scriptorum ecclesiasticorum quos in usum scholarum coll...* Ed. 14. Friburgi, Herder, 1947, pp. XXVII, 801. — Nouveau tirage intégral de ce florilège à l'usage des étudiants. Irm.

C. SANDULESCU-GOLDENI, *Quantum Platonis atque Thomae Aquinatis doctrina apud Demetrium Cydonium valeat*. Romae, 1933, pp. 196. — Compte-rendu: V. LAURENT, Rev. des Etudes Byz. VII, 1 (1949) 139. A. F.

G. SCHIRO, *Le opere edite e inedite di P. Sofronio Gassisi*. Boll. B. Gr. Grottaferrata N. S. II (1948) 141—165. — Revue détaillée des œuvres de P. S. Gassisi. Parmi celles-ci, il faut relever les vol. 3, 4, 5 et 6 de l'édition romaine des Minea (les vol. 1 et 2 étaient l'œuvre de Stevenson-Stefanopoli et de Dimitriadis); publication de « I manoscritti autografi di S. Nilo Juniore » (Gassisi, contre la thèse de Gardthausen et de Rocchi, attribuée à St. Nil l'invention d'un système tachéographique original). Travail relatif aux poésies de

St. Nil le Jeune et de Paul le Moine, ayant formé, en extraits, le 1^{er} fasc. des « Innografi italo-greci ».

A. R. S.

G. WUNDERLE, *Die religiöse Bedeutung der ostkirchlichen Studien*. Würzburg, Augustinus-Verl., 1947², pp. 41. Das östliche Christentum., N. F., 1. — Dans ce petit livre, ayant pour base une conférence, l'auteur a tenté de d'égager les antiques valeurs religieuses du christianisme oriental, souvent méconnues, et de les utiliser au bénéfice de la religiosité contemporaine.

Irm.

B. Hagiographie.

A. BASILE, *Sul culto di un antico santo della Calabria bizantina: Fantino del Taurianese*. Boll. B. Gr. Grottaferrata N. S. II (1948) 55—59. — Deux lettres inédites de P. Antonio Rocchi ont permis de déterminer exactement la personnalité de St. Fantin, vénéré dans différentes localités calabraises: à Tauriano, près de Palmi, et à Lubrichi, dans le diocèse d'Oppido Mamertina. Pour les deux localités, B. démontre que le patron des paroisses est St. Fantin l'Aîné, alors que c'est St. Fantin le Jeune qui est célébré, la tradition de l'Aîné ayant été oubliée dans la suite des temps.

A. R. S.

A. BASILE, *San Luca di Bova, santo calabrese dimenticato?* Boll. B. Gr. Grottaferrata N. S. II (1948) 127—136. — Partant de l'examen critique de textes hagiographiques, l'auteur soutient l'identité de « San Leo (Luca) » vénéré à Bova conjointement avec « San Leoluca » de Corleone. B. est allé puiser d'autres éléments concrets dans les traits de la statue de St. Léon, à Bova.

A. R. S.

B. CAPPELLI, *S. Fantino, S. Nilo, S. Nicodemo*. Boll. B. Gr. Grottaferrata N. S. III (1949) 102—112. — Partant des données de l'hagiographie monastique, C. a entrepris de déterminer la personnalité de St. Fantin, St. Nil et St. Nicodème, saints calabrais, qui vécurent dans l'austère ambiance de l'ascétisme byzantin. Leur siège fut surtout le centre monastique de Mercurion dont l'emplacement, aux confins de la Calabre et de la Lombardie (Langobardia), aux environs de Palinuro, est sujet de discussion.

A. R. S.

P. DÖRFLER, *Severin, der Seher von Norikum. Dichtg. u. Geschichte*. Freiburg, Herder, 1947², pp. 327. — Esquisse d'une biographie de saint Séverin, mort en 482, et qui serait originaire d'Afrique. Manque de preuves scientifiques.

Irm.

G. GIOVANNELLI, *Sull'autore della vita di S. Nilo*. Boll. B. Gr. Grottaferrata N. S. III (1949) 163—73. — A la tradition monastique soutenue par l'opinion presque unanime de savants ecclésiastiques et laïques, et qui attribue à St. Barthélemy le Jeune de Rossa la biographie de St. Nil, G. ajoute de nouveaux arguments concrets obtenus par l'examen du code B, β , II contenant la vie du saint, et du contexte même du $\beta\iota\omicron\varsigma$. St. Barthélemy fut le disciple le plus proche et le plus cher à St. Nil, ce qui lui permit, étant donné son érudition et sa formation scientifique, de rendre, dans la biographie du Maître, les secrets les plus intimes de l'âme que le saint lui avait livrés en des entretiens quotidiens.

A. R. S.

F. KAPHAHN, *Zwischen Antike und Mittelalter. Das Donau-Alpenland im Zeitalter St. Severins*. München, Hermann Rinn, 1947, pp. 236. — Etude du personnage et de l'œuvre de saint Séverin (mort en 482), ainsi que du temps et du milieu de ce saint.

Irm.

J. B. WARD PERKINS, *The Shrine of St. Menas in the Maryût*. Papers of the British School at Rome, 17 (New Series, 4, 1949) 26—71 + 4 figs. + 9 plates. — An important study based mainly on literary and archaeological evidence.

J. M. H.

F. RUSSO, *Sulla « Vita Gregorii abbatis. » (Postille e deduzioni)*. Boll. B. Gr. Grottaferrata N. S. II (1948) 193—205. — Contribution intéressante et remarquable à la con-

naissance de St. Grégoire de Cassano, complètement ignoré, jusqu'à présent, de l'hagiographie basilienne et calabraise. S'appuyant sur les données biographiques fournies par « Vita Gregorii Abbatis » (Hoder-Hegger, Monum. Germ. Hist. XV, 1185—99), R. reconstruit la vie du saint (après avoir quitté, très tôt, la Calabre où il était né, celui-ci se rendit en Allemagne, où il vécut et mourut en 1002), soulignant tout particulièrement, certaines données d'une grande importance pour une connaissance plus approfondie du X^e siècle de l'histoire italienne. Relevant ensuite l'activité calligraphique de Grégoire, l'auteur le considère comme le scribe des deux codes du Vatican (*Urbinali greci* 20 et 21), et traite de l'influence exercée par ceux-ci sur le travail des artistes et des enlumineurs dans la Vallée du Rhin et en France, à partir de la seconde moitié du X^e siècle. A. R. S.

Three Byzantine Saints (V. Byzantinoslavica X, 167, 340). — Compte rendu: J. GILL, *Orientalia Christ. Period.* XV (1949) 454—455. M. P.

C. Apocryphes.

Д. АНГЕЛОВ, *Апокрифната книжнина като отражение на феодалната действителност и светогледа на експлоатираната класа в средновековна България*. Исторически Преглед VI, кн. 4—5 (1950) 493—509. — S'appuyant sur son analyse des textes apocryphes, l'auteur éclaircit certains moments du féodalisme médiéval bulgare et maints traits de la mentalité du peuple bulgare. D. A.

D. Dogmatique, liturgie etc.

P. GALTIER, *Le Saint-Esprit en nous d'après les Pères Grecs*. (Analecta Gregoriana. Series theologica, sectio A, n^o 4). Rome, 1946, pp. 290. — Compte-rendu: V. GRUMEL, *Rev. des Etudes Byz.* VII, 1 (1949) 133—134. A. F.

H. MEYER, *Geschichte der abendländischen Weltanschauung*. Vol. 2: *Vom Urchristentum bis zu Augustin*. Würzburg, Schöningh, 1947, pp. VIII, 152. — Après avoir brièvement caractérisé la vie et les tendances des Pères de l'Eglise, l'auteur traite systématiquement, du point de vue catholique, les problèmes idéologiques de la patristique. Irrm.

P. I. MONTALVERNE, *Studia Antoniana I*. Rome, Pontificium Athenaeum Antonianum 1948. — Rev. by H. CHADWICK in *Journal of Theol. Studies* 1, pt. 1 (New series, 1950) 109—110. — A useful study of the Christology held by Theodoret during the early years of his episcopate (423—425) but lacks a sound appreciation of Antiochene theology as a whole. J. M. H.

C. H. ROBERTS — B. CAPELLE, *An Early Euchologion* (Bibl. du Muséon, 23). Louvain, 1949. — Rev. by B. WIGAN in *Journal of Theol. Studies* 1, pt. 1 (New Series, 1950) 113—4. — A valuable edition of the "Dér-Balizeh Papyrus" with introduction, transcription, apparatus criticus and parallel passages. J. M. H.

J. TYCIAK, *Wege östlicher Theologie. Geistesgeschichtl. Durchblicke*. Bonn, Verl. d. Buchgemeinde, 1946, pp. 205. Religiöse Schriftenreihe d. Buchgemeinde. — Ce livre présente un ensemble d'études préliminaires sur la théologie du christianisme oriental. L'auteur traite de l'idée du logos comme problème central de la théologie égyptienne; de l'enthousiasme dans la pensée des Syriens; de l'antithèse de la sublimité et de la proximité de Dieu dans la foi des Byzantins; du caractère singulier du christianisme slave; et tente de faire ressortir les caractéristiques des croyances orientale et occidentale. Irrm.

J. VAŠICA, *Slovanská liturgie sv. Petra. V. Byzantinoslavica VIII* (1939—1946). — Compte-rendu: F. V. MAREŠ, *Slavia XIX* (1949) 226—228. M. P.

G. WUNDERER, *Zur Psychologie des hesychastischen Gebets*. Würzburg, Augustinus-Verl., 1947², pp. 62. Das östliche Christentum, N. F., 2. — Etudes psychologiques sur la prière hésychaste en particulier, et sur la mystique et l'éthique hésychastes en général. Irm.

6. SCIENCES AUXILIAIRES

A. Paléographie, numismatique, sigillographie, héraldique, sphragistique, épigraphie.

M. ALFÖLDI - Mme RADNÓTI, *Néhány megjegyzés a császárkori római verde szervezetéhez és működéséhez*. — **Quelques observations sur le personnel et le fonctionnement de l'atelier monétaire romain*. Numizmatikai Közlöny 46—47 (1947—1948) 12—15, 63. — L'étude est divisée en trois chapitres. Le premier traite de la fabrication de coins en Nicomédie au IV^e siècle, à l'époque de la décadence du style. Le deuxième fournit des données épigraphiques relatives au personnel et à l'administration de la Monnaie romaine à l'époque impériale. Au chap. 3, l'auteur constate, à propos d'un examen des monnaies « adventus » frappées par ordre de Constantin, que durant les années 324 et 325, l'empereur ne visita pas Antioche. M. Gy.

C. A. MANGO, *Byzantine brick stamps*. American Journal of Archaeology LIV (1950) 19—28. — The aim of the article is to give a bibliography and "to indicate the main problems of interpretation" connected with Byzantine brick stamps. P. Ch.

B. Diplomatique.

G. ČREMOŠNIK, *Bosanske i humske povelje srednjeg vijeka*. Гласник Земаљског Музеја у Сарајеву 3 (1948) 103—143. — Подробное описание всех сохранившихся боснийских и хумских грамот из времени до середины XIII в., с указанием всех их внешних признаков, их истории и существующих изданий. Г. О.

F. DÖLGER, *Bulletin diplomatique*. Rev. des Etudes Byz. VII, 1 (1949) 69—90. — Publications et travaux divers relatifs à la diplomatie, parus depuis 1938. Ce bulletin continue et complète celui que G. Rouillard a donné dans Byzantion XIII (1938) 605 sq. A. F.

И. ГОШЕВ, *Рилският хрисовул от 1378 г.* Годишник на Софийския университет, Богословски факултет XXVI (1948—49) 1—25. — Au terme d'une série de recherches historiques et paléographiques, l'auteur en vient à conclure que la chrysobulle du roi bulgare Jean Sišman est authentique. D. A.

A. СОЛОВЬЕВ, *Властеоске повеље босанских владара*. Историско-правни Зборник 1 (1949) 79—105. — Автор дает внимательный анализ грамот изданных боснийскими государями представителям боснийской знати, изучая их как со стороны дипломатики, так и в отношении их содержания. Таких грамот сохранилось сравнительно много, более 30. Они проливают свет на историю административной системы и социальных отношений в средневековой Боснии. Для проблемы богомилства интересно, что в этих грамотах нет ни изображений ни упоминаний креста. (Cf. Byzantinoslavica X, 358: A. SOLOVJEV, *Les Bogomiles vénéraient-ils la Croix?* — V. ici p. 137) Г. О.

C. Chronologie.

F. DÖLGER, *Das Kaiserjahr der Byzantiner*. München, Verl. d. Bayer. Akad. d. Wiss., 1949, pp. 88. Sitzungsberichte d. Bayer. Akad. d. Wiss., Philos.-hist. Kl., 1 (1949). — Contrairement à l'opinion de D. A. Anastasijević, *Annales de l'Institut Kondakov*, 11 (1939) 147—200, l'auteur démontre que les empereurs byzantins se datent d'après les années effectives de leur gouvernement (non seulement dans leurs actes, mais aussi de la manière la plus générale). Irm.

H. LIETZMANN, *Zeitrechnung der römischen Kaiserzeit, des Mittelalters und der Neuzeit für die Jahre 1—2000 nach Christus*. Berlin, de Gruyter, 1946, pp. 127. Sammlung Götschen, 1885. — Nouveau tirage intégral de ce livre, la valeur de celui-ci reposant sur ses tables chronologiques. Irm.

F. PFISTER, *Zeittafel für das klassische Altertum und seine Erforschung*. Würzburg, Schöningh, 1947, pp. 106. Würzburger Hilfsbücher f. d. Studenten der klass. Philologie, 1. — Tables chronologiques dont l'étudiant en philologie classique tirera profit pour s'orienter rapidement et pour récapituler la matière. L'ouvrage tient compte du Bas-Empire et des recherches sur l'époque byzantine. Irm.

7. HISTOIRE

A. Histoire politique

Д. АНГЕЛОВ, *История на Бизантия*. Ч. I (395—1204). София, Държавно издателство «Наука и изкуство», 1950, pp. 528. — Dans ce manuel pour les étudiants, en général élaboré d'après des ouvrages déjà parus, l'auteur s'inspire du matérialisme historique pour proposer une périodisation de l'histoire byzantine et du développement des rapports d'ordre féodal. D. A.

E. A. BELJAJEV, *Periodizacija srednjovjekovne turske historije*. Preveo B. LJUBOBRATOVIĆ, *Historijski Zbornik*, I (Zagreb, 1948) 183—187. — Traduction de l'article paru dans Изв. Акад. Наук СССР, 1947 (V. Byzantinoslavica X, 175). M. P.

H. I. BELL, *Egypt from Alexander the Great to the Arab Conquest*. (V. Byzantinoslavica X, 344). — Rev. by E. G. TURNER in *Class. Rev.* 63, Nos. 3—4 (1949) 127—8. J. M. H.

J. BIDEZ, *Julian der Abtrünnige*. Übers... H. RINN. München, Rinn, 1947⁵, pp. 440 + plusieurs pl. — Nouvelle édition de la traduction allemande de « La vie de l'Empereur Julien » (1930). Introduction par F. DÖLGER. Irm.

L. BRÉHIER, *Le Monde byzantin* etc. (V. Byzantinoslavica X, 68—75, 175, 344). — Rev. by P. GOUBERT in *Orientalia Christ. Period.* XV (1949) 359—361; B. ТОШИЋ, in *Историски Часопис* I (1948) 287—289; N. H. BAYNES in *Engl. Hist. Rev.* 65, No. 255 (1950) 235—7. M. P.

Byzantium etc., ed. by N. H. BAYNES and H. ST. L. B. MOSS. (V. Byzantinoslavica X, 176, 293—296, 345). — Rev. by A. H. M. JONES in *Engl. Hist. Rev.* 64 (No 253, 1949) 503—6. J. M. H.

В. ЦВЕТКОВА, *Българо-тесалийските отношения по времето на Георги Тертерий I*. Изв. на Българското Историческо Дружество XXII—XXIV (1948) 415—417. — Remarques sur les relations bulgare-thessaliens au temps du roi bulgare Georges Terter I (1280—1292). D. A.

CH. DIEHL, G. MARCAIS, *Le Monde Oriental de 395—1081*. Paris, 1944, pp. 627. Histoire Générale, fondée par G. GLOTZ, III. — CH. DIEHL, R. GUILLAND, L.

OECONOMOS, R. GROUSSET, *L'Europe Orientale de 1081 à 1453*. (V. Byzantinoslavica X, 177). — Compte-rendu: H. EVERT-KAPPESOWA, *Kwartalnik Historyczny* LVII (1949) 175—178. M. P.

W. ENSSLIN, *Theoderich der Große*. München, Münchner Verl., 1947, pp. 408 + 17 reprod. — Biographie du roi des Ostrogoths, basée sur de riches travaux préparatoires; description aisée, accompagnée de notes savantes en appendice. Irm.

R. FEDDEN, *Syrien. Eine hist. Würdigung*. Kempen, Thomas-Verl., 1947, pp. 367 + 8 illustr. — Arnold Loos a traduit en allemand le livre intitulé « Syria » (Londres, 1946), qui s'efforce de saisir la Syrie moderne dans son évolution historique, et insiste sur l'importance de l'époque byzantine pour la Syrie. Irm.

J. FISCHER, *Die Völkerwanderung im Urteil der zeitgenössischen kirchlichen Schriftsteller Galliens unter Einbeziehung des heiligen Augustinus*. Theol. Dissertation Würzburg. Heidelberg, Kemper, 1948, pp. 362. — Examine les opinions de saint Augustin et des écrivains ecclésiastiques et profanes, sur l'invasion germanique à l'Empire Romain. Cite beaucoup d'exemples et de nombreux ouvrages sur la matière. Irm.

E. FÜGEDI, *Avarok és morva-szlávok* — Avars et Slaves moraves. — Archaeol. Értesítő, sér. III, vol. 7—9 (1946—1948) 312—338. — En s'appuyant sur les résultats de recherches antérieures ainsi que sur la nouvelle analyse des sources écrites (surtout Frédégar), et sur les trouvailles archéologiques (armures), l'auteur examine l'influence formatrice exercée par l'oppression avar, sur la vie des Slaves moraves, dans le domaine politique et social. Il utilise également des données empruntées aux sources byzantines (Théophanes, Chronikon Paschale, Pseudo-Maurikios). M. Gy.

B. D. GREKOV, *Der Kampf Rußlands um die Errichtung seines Staates*. Aus d. Russ. übers. v. R. WINKLER. Leipzig, Koehler & Amelang, 1948, pp. 172. — Traduction allemande de l'ouvrage intitulé *Борба Руси за создание своего государства* (publié à Moscou et à Léninegrad en 1945). Irm.

M. GYÓNI, *Les Volochs des Annales primitives de Kiev*. Etudes Slaves et Roumaines 2 (1949) 56—92. — S'appuyant tout particulièrement sur les conclusions de A. A. Šachmatov, l'auteur démontre que la source des passages concernant les Vlaques fut un récit rédigé chez les Slaves de l'Ouest, en Pannonie ou en Moravie. Selon le témoignage d'une série d'arguments linguistiques et historiques, les Vlaques mentionnés par cette source de Nestor, seraient les Francs de l'empire de Charlemagne et de ses successeurs; ils n'auraient par conséquent rien à voir avec les Romains de Trajan, ni avec les Roumains de Transylvanie. L'auteur signale, entre autres preuves, les noms ethniques qu'on rencontre dans les sources byzantines. M. Gy.

SIR GEORGE HILL, *A History of Cyprus*. (V. Byzantinoslavica X, 178, 346). — Rev. by R. C. SMAIL in *Engl. Hist. Rev.* 65, No. 254 (1950) 100—103. J. M. H.

E. KORNEMANN, *Weltgeschichte des Mittelmeer-Raumes*. 2. *Von Augustus bis zum Sieg d. Araber*. Hrsg. v. H. BENGTSOHN. München, Biederstein, 1949, pp. VIII, 563. — L'éminent historien trace un vaste tableau de l'histoire des pays méditerranéens jusqu'en 641. Le dernier chapitre offre une vue jusqu'à l'époque de Frédéric II. De bonnes cartes, des tables généalogiques des listes souverains, une table chronologique et un index rehaussent encore la valeur de l'ouvrage. Irm.

J. L. LA MONTE and N. DOWNS, *The Lords of Bethsan in the Kingdoms of Jerusalem and Cyprus*. *Medievalia et Humanistica* VI (1950) 57—75. — A study in which information referring to the lords of Bethsan (an ancient town in northern Palestine), during the period of the crusades is brought together. P. Ch.

F. v. LEPEL, *Kurzgefaßter Abriß nebst Bibliographie zur Geschichte der Insel Cypern und des Hauses Lusignan im Mittelalter*. Dresden, Felix von Lepel, 1947, pp. 12. — Abrégé insuffisant de l'histoire de Chypre (dont la source principale est le livre intitulé « Byzance » de Sir Galahad); accompagné d'une bibliographie non moins insuffisante. Irm.

V. MOŠIN, *Hilandarac Kalinik, srpski diplomata XIV veka*. Историско-правни Зборник 1 (1949) 117—132. — Автор подробно рассматривает сведения о хиландарском иеромонахе Каллинике, который в первой четверти XIV в. не раз исполнял, по поручению сербского правительства, важные дипломатические задания при византийском дворе (упоминания в грамотах от 1310 до 1324 г.). Статья интересна тем, что показывает, насколько указания грамот могут быть значительны и для политическо-дипломатической истории: в повествовательных источниках Каллиник упомянут только один раз (у Кантакузина); его историю автору удалось восстановить исключительно на основании данных хиландарских грамот. Г. О.

O. H. MÜLLER, *Lebendige Vergangenheit. Griechenland u. d. Römerreich*. Veränderte Neuaufl. Oberursel, Kompaß-Verl., 1949, pp. 296 + 54 reproductions + 2 cartes. — Livre d'histoire écrit pour la vulgarisation; traite aussi du Bas Empire, et se termine par un regard jeté sur le temps de Justinien, jusqu'à la chute de Constantinople (p. 280 et suiv.). Irm.

Г. ОСТРОГОРСКИЙ, *Сербское посольство к императору Василию II*. Глас Српске Акад. Наука 193 (1949) 15—29. — Из краткого сообщения лаврской грамоты 993 г. (Rouillard-Collomp, *Actes de Lavra I*, № 12) мы впервые узнаем о сербском посольстве, которое было отправлено в Византию в эпоху борьбы Василия II с царем Самуилом. Вероятно, это посольство было отправлено князем Владимиром зетским. Несмотря на свою краткость, сообщение лаврской грамоты позволяет сделать ряд исторически существенных выводов. Г. О.

Г. ОСТРОГОРСКИЙ, *Историја Византије* (V. Byzantinoslavica X, 349). — Comptendu: В. Н(ОБАК), Историски Часопис I (1948) 313. М. Р.

A. PIGANOL, *L'Empire Chrétien* (V. Byzantinoslavica X, 179) — Rev. by E. A. THOMPSON in *Journal of Roman Studies* 39 (1949) 170—171. J. M. H.

Н. РАДОЈЧИЋ, *О једном наслову великога војводе босанскога Хрвоја Вукчића*. Историски Часопис I (1948) 37—53. — В рукописи Хвала боснийский великий воевода Хорвой Вукчич отмечен как «урам». Не поняв значения этого титула, Кукулевич, вместо «оурам», прочел «оу храм», и из этого ошибочного чтения, которое Ф. Миклошич ввел в свои *Monumenta Serbica*, многие ученые исходят и по сейчас. Между тем, уже Ф. Рачки дал в 1869 г. правильное чтение, а Илларион Руварца в 1880 г. даже объяснил, что «урам» — мадьярский титул, означающий «мой господин». Дело в том, что об этом титуле интересные сведения дает византийский историк И. Киннам, указывающий, что титул *οὐροῦς* у венгров давался наследнику престола. При соединяясь к очевидно правильному, но большинством ученых незамеченному толкованию И. Руварца (а равно и К. Я. Грота), автор подробно излагает всю историю этого вопроса. Г. О.

A. GRAF SCHENK v. STAUFFENBERG, *Das Imperium und die Völkerwanderung*. München, Rinn, 1948, pp. 240. — Recueil d'articles publiés ailleurs. Tous ceux qui s'occupent de l'époque byzantine liront avec intérêt les chapitres intitulés: « Die Germanen im römischen Reich » (p. 7), « Der Reichsgedanke Konstantins » (p. 107), « Theoderich der Große und seine römische Sendung » (p. 128), « Theoderich der Große und Chlodwig » (p. 143). Irm.

E. SCHWARTZ, *Charakterköpfe aus der Antike*. Hrsg. v. J. STROUX. 2. Aufl. d. Neuausg. Leipzig, Koehler & Amelang, 1948², pp. 286. — Dans cet ouvrage classique, le chapitre sur Constantin (p. 223) est particulièrement intéressant pour le byzantiniste. *Irm.*

J. STANISLAV, *Najstaršie styky Slovákov s južnými Slovanmi*. Acta Academiae Veléhradensis 19 (1948) 257-281. — Stanislav prouve de découvrir les premières traces de rapports entre Slovaques et d'autres Slaves, dans les relations du prince Pribina avec les Bulgares et les Croates, donc à une époque antérieure au message de Rastislav à Constantinople (863). Un autre témoignage est constitué par les notes marginales de l'évangile de Cividale où, parmi les pèlerins, on trouve, à côté de Pribina, du prince croate Trpimir et d'autres Slaves du Sud, plusieurs noms que l'auteur attribue aux Slaves de l'Occident, p. ex. sabes—Soběš, siliz—Žilic, couar—Kovar, radasta—Radosta, moeta—Mojeta, soguigai—Soběgoj, presclauonto—pre Slavoto, prebrassclava—pre Braslava. Ces Slaves de « l'Occident » sont identifiés, dans l'étude de Stanislav, avec les Slovaques. *iv.*

E. A. THOMPSON, *A History of Attila and the Huns*. Oxford Clarendon Press, 1948, pp. XII, 228. — Rev. by H. W. P. in *Hermathena* 73 (1949) 99—100. — Critiques point of detail i. e. connection between Bagaudae and Attila. *J. M. H.*

Ф. И. УСПЕНСКИЙ, *История Византийской Империи*, III. (V. Byzantinoslavica X, 181). — Compte-rendu: H. EVERT-KAPPESOWA, *Kwartalnik Historyczny* LVII (1949) 173—175. *M. P.*

A. A. VASILIEV, *Justin the First: An Introduction to the Epoch of Justinian the Great* (Dumbarton Oaks Studies, Vol. I). Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1950, pp. VIII, 439. — A detailed study of the reign of Justin I. *P. Ch.*

G. VERNADSKY, *Kievan Russia*. (V. Byzantinoslavica X, 349) — Rev. by N. ANDREYEV in *Slavonic East Europ. Rev.* 28, No. 70 (1949) 254—257; D. OBOLENSKY in *Engl. Hist. Rev.* 64, No. 253 (1949) 506—513. *J. M. H.*

J. VOGT, *Constantin der Große und sein Jahrhundert*. Münchner Verl., 1949, pp. 303. — Description du personnage de Constantin, destinée à un large public, et élaborée par l'éminent connaisseur de l'histoire ancienne, auteur d'études détaillées. Les notes ne tiennent compte que des travaux récents. *Irm.*

F. W. WALBANK, *The Decline of the Roman Empire in the West*. London, 1946. — Rev. by E. A. THOMPSON in *Class. Rev.* 63 (1949) 65—66. *J. M. H.*

Z. WOJCIECHOWSKI, *Patrycja Bolesława Chrobrego*. *Roczniki Historyczne* XVIII (1949) 27—48. — Propre compte-rendu de l'auteur dans *Sprawozd. Polskiej Akad. Umiej.* 4, no. 6 (1949) 296—297. — Etude très intéressante démontrant que l'expédition de Boleslas le Grand contre Kiev, en 1018, fut l'écho de la rivalité renouvelée des deux empires, dans la seconde moitié du X^e siècle, le rôle joué par la Pologne ayant été ici considérable. Othon III conféra à Boleslas le Grand le titre de patrice, ce qui veut dire remplaçant de l'empereur. Aidé par les Allemands, Boleslas dirigea une attaque contre Kiév, d'où il envoya une lettre menaçante à l'empereur Basile II à Constantinople. Au prochain numéro, nous reviendrons sur l'ouvrage de Wojciechowski dans une analyse plus détaillée. *M. P.*

A. W. ZIEGLER, *Gregor VII. und der Kiever Grossfürst Izjaslav*. *Studi Gregoriani per la storia di Gregorio VII e della riforma Gregoriana*, raccolti da G. B. BORINO, I (Abbazia di San Paolo di Roma, 1947) 387—411. — L'auteur analyse les principes grégoriens qui ont mené le pape Grégoire VII à prêter son appui au prince kiévien Izjaslav et à son fils Jaropolk, bannis de leur pays. Le rapport liant au pape la grande principauté de Kiev et ses deux princes (pourvus du titre de *rex*, dans la correspondance du pape) n'était pas de nature féodale, mais un simple rapport de protection (*Patrocinium Petri*). *M. P.*

B. Histoire économique et sociale

P. БРАУНИНГ, *Комуна на змлотите в Солун (1342—1350)*. Исторически Преглед VI, кн. 4—5 (1950) 509—526. — Aperçu général des idées et du mouvement des Zélotes, au point de vue du matérialisme historique. D. A.

R. G. GOODCHILD and J. B. WARD PERKINS, *The Limes Tripolitanus in the light of recent discoveries*. Journal of Roman Studies 39 (1949) 81—95. With 4 figs. in text + 3 plates. — G. and W. P. discuss social and economic life of the Limes Tripolitanus in the light of recent archaeological work. J. M. H.

F. G. MOORE, *Three Canal Projects, Roman and Byzantine*. American Journal of Archaeology LIV (1950) 97—111. — Of interest to Byzantinists is the part of the study which deals with the project of Justinian to provide a canal directly to the harbor of Nicomedia. P. Ch.

Г. ОСТРОГОРСКИЙ, *Елевтери. Прилог историји селаштва у Византији*. Зборник Филоз. факултета Универзитета у Београду 1 (1948) 45—62. — Анализ писцовых книг Ксенофского монастыря на Афоне, данный в исследовании «Византийские писцовые книги» Byzantinoslavica IX, 270—286, дополнен в этой статье, представляющей собой отдельное исследование об элевтерах, беднейшей категории поздне-византийского крестьянства. Г. О.

В. СПАСИЋ, *О баштинском систему у средњевјековној Босни*. Историко-правни Зборник 1 (1949) 107—115. — Автор дает содержательный анализ системы вотчинного владения в средневековой Боснии. Говоря о существовавших в Боснии видах феодального землевладения, автор касается и вопроса о пронии, отмечая, что этот византийский институт был неизвестен в Боснии. В этом автор совершенно прав (то же правильное указание делает и А. В. Соловьев в статье: *Властеоске повеле босанских владара*). Но, рассматривая вопрос о пронии, он в дальнейшем, вслед за Иречком, на которого он и ссылается, путает пронии с стратиотскими участниками, утверждая, например, что пронии наследовались до шестого колена. Г. О.

A. M. WOODWARD, *The Gortyn "Labyrinth" and its visitors in the fifteenth century*. Annual of the British School at Athens, 44 (1949) 324—5. — W. cites the *De Orthographia* of Gasparino Barzizza (1370—1431) as evidence of visits paid by the Venetian governors "as early as 1421/2". J. M. H.

C. Civilisation, jurisprudence, administration, science militaire.

F. ALTHEIM, *Literatur und Gesellschaft im ausgehenden Altertum*. I. Halle, Niemeyer, 1948, pp. 330. — Se réclamant de méthodes littéraires et sociologiques, l'auteur caractérise quelques manifestations de la littérature du Bas-Empire, à savoir le roman et l'historiographie. De plus, il traite le problème de la religion et de l'église de l'Empire, jetant également un coup d'œil sur les peuples barbares qui amenèrent la chute de l'Empire Romain: Germains, Huns et Arabes. Irm.

A. N. DIOMEDES, Πηγή καὶ ἔκτασις τῆς αὐτοκρατορικῆς ἐξουσίας εἰς τὸ Βυζάντιον. Byzantina Metabyzantina I, 2 (1949) 39—61. — A study concerning the source and extent of imperial power in Byzantium. P. Ch.

J. JAROS, *Vznik a vývoj synodálního práva, zvláště v Byzanci a v Rusku*. Acta Acad. Velehrad. 19 (1948) 86—106. Résumé latin. — L'auteur considère le synodalisme ou la «sobornost» comme la principale cause du schisme entre l'Eglise d'Orient et celle d'Occident; il en cherche l'origine dans le 28^e canon du concile de Chalcédoine et dans sa formu-

lation inexacte de la primauté romaine. Une autre source du synodalisme a été « synodos endemousa » du patriarche de Constantinople. Se rattachant à l'étude de P. Vaucourt, intitulée « Patriarcats et Saints-Synodes » (Dictionnaire de Théol. cath., t. XI, 1932, col. 2291), avec laquelle il polémise, l'auteur passe en revue les étapes que cette institution a traversées dans son évolution, aussi bien dans le patriarcat de Constantinople que dans les Eglises slaves en Russie et dans les Balkans.

A. H. M. JONES, *The Roman Civil Service (Clerical and Subclerical Grades)*. Journal of Roman Studies 39 (1949) 38—55. — J. gives a brief survey to the sixth century A. D.

J. M. H.

PH. KOUKOULES, 'Η διαπόμπευσις κατὰ τοὺς Βυζαντινοὺς χρόνους. Byzantina Metabyzantina I, 2 (1949) 75—101. — The study of the mock procession as a mode of punishment during Byzantine times.

P. Ch.

Н. РАДОЈЧИЋ, Властел у Закону градском Номоканона св. Саве. Глас Српске Акад. Наука 193 (1949) 1—14. — Путем сравнения терминологии Закона Градского и Прохирона, автор устанавливает, что понятиям «властел», «боляр» и «кнез» славянского памятника в греческом оригинале соответствует одно понятие — ἄρχων.

Г. О.

A Treasury of Russian Spirituality. Ed. G. P. FEDOTOV. New-York, Sheed and Ward, 1948, pp. XVI, 501. — Compte-rendu négatif (en faveur des traditions byzantines) par G. FLOROVSKY, The American Slavic and East European Review VIII, 4 (December, 1949) 329—330.

M. P.

С. ТРОИЦКИ, Ко је превео Крмчију са тумачењима? Глас Српске Акад. Наука 193 (1949) 119—142. — Дав краткий обзор литературы по вопросу о происхождении Кормчей, автор подробно обосновывает свое мнение, что Кормчая переведена самим св. Саввой, как это полагали в свое время А. С. Павлов и Е. Е. Голубинский.

Г. О.

D. Histoire de l'Eglise

A. ALFÖLDI, *The Conversion of Constantine and Pagan Rome*. (V. Byzantinoslavica X, 189, 354). — Rev. by H. ST. L. B. MOSS in Journal of Roman Studies 39 (1949) 167—9.

J. M. H.

N. H. BAYNES, *The Byzantine Church. A bibliographical note on recent work*. Journal Eccles. Hist. 1, No. 1 (1950) 102—113.

J. M. H.

М. ДИНИЋ, Један прилог за историју патарена у Босни. Зборник Филоз. факултета Универзитета у Београду 1 (1948) 33—44. — В этой интересной статье приведен из документов архива Дубровника ряд свидетельств, показывающих, что, при заключении договоров с Боснией, Дубровник требовал от боснийских королей и представителей знати скрепления договора клятвой, тогда как от патаренов, т. е. представителей боснийской церкви требовалось лишь «обещание, согласно обычаю». Эти интересные данные подтверждают свидетельства западных источников, согласно которым патарены не признавали клятвы, и тем самым доказывают, что патаренство (богумильство) средневековой боснийской церкви отнюдь не является мифом, как это утверждают некоторые исследователи.

Г. О.

F. DVORNIK, *The Photian Schism*. (V. Byzantinoslavica X, 191, 285—288, 355). — Rev. by J. M. HUSSEY in Journal of Theol. Studies 1, pt. 1 (New series, 1950) 119—121; C. JENKINS in Engl. Hist. Rev. 64, No. 252 (1949) 361—3.

J. M. H.

F. DVORNIK, *Le schisme de Photius. Histoire et légende*. Préface du R. P. Y. CONGAR... Paris, Les Editions du Cerf, 1950, pp. 663. Unam Sanctam, XIX. — Traduction

française de l'œuvre connue de M. Dvorník, parue en anglais à Cambridge en 1948. (V. Byzantinoslavica X, 191, 285—288, 355). M. P.

G. EVERY, *The Byzantine Patriarchate* (V. Byzantinoslavica X, 191, 355) — Comptendu: Д. АНГЕЛОВ, Изв. на Българското Историческо Дружество XXII—XXIV (1948) 520—522. M. P.

A. GIEYSZTOR, *The Genesis of the Crusades: the encyclical of Sergius IV (1009—1012)*. II. *Medievalia et Humanistica* VI (1950) 3—35. — This completes the study the first part of which was published in volume five of "Medievalia et Humanistica" (V. Byzantinoslavica X, 191). The author rejects the authenticity of the encyclical of Sergius IV and concludes that "the probable origin of the idea of the crusade should be sought in the reform movement of the eleventh century." P. Ch.

G. GIOVANNELLI, *Il Monastero di S. Nazario e il baronato di Rofrano*. Boll. B. Gr. Grottaferrata N. S. III (1949) 67—75. — L'auteur aborde la question obscure de l'emplacement du monastère consacré à St. Nazère et celle, plus obscure encore, de la donation et du titre du fief baronal de Rofrano, à l'Abbaye de Grottaferrata. En ce qui concerne la première question, l'auteur soutient que le monastère se trouvait dans la principauté de Lombardie et, plus exactement, non loin de Policastro. Quant à la seconde, il affirme que la donation avait été faite par Roger II de Sicile, par l'intermédiaire du moine Léonce, afin d'honorer la mémoire du vénéré Père Nil (celui-ci ayant pris l'habit et prononcé ses vœux au monastère de St. Nazère de Rofrano). A. R. S.

SISTER THOMAS AQUINES GOGGIN, *The Times of Saint Gregory of Nyssa as reflected in the Letters and the Contra Eunomium*. (Catholic University of America, Patristic Studies, vol. 79) Washington D. C., 1947. — Cf. the critical rev. of S. L. GREENSLADE in *Class. Rev.* 63 (1949) 73—4. J. M. H.

A. H. M. JONES, *Constantine and the Conversion of Europe*. (V. Byzantinoslavica X, 193.) — Rev. by J. H. S. B. in *Engl. Hist. Rev.* 64, No. 252 (1949) 385—6. J. M. H.

C. KOROLEVSKIJ, *Il riordinamento del Collegio Greco sotto Leone XIII*. Boll. B. Gr. Grottaferrata N. S. II (1948) 45—54. — Analyse détaillée des changements subis par le Collège Grec de Rome, de 1835 à 1899. K. mentionne, en premier lieu, l'intérêt de Léon XIII pour le Collège Grec. Dans l'intention de constituer un centre d'hellénisme catholique de rite oriental (en relation avec ses autres projets concernant Constantinople, Smyrne et Athènes), et après avoir vaincu les aspirations des Melchites, Léon XIII confia la direction du Collège aux Bénédictins. Suivent les statuts donnés du Collège par le pape. Ils se composent de six articles dont particulièrement important est l'art. 5, qui prévoit l'enseignement de la liturgie byzantine, de la patrologie grecque, du droit canonique, du grec classique et l'obligation de parler le grec moderne. A. R. S.

V. LAURENT, *La succession épiscopale des derniers archevêques grecs de Chypre, de Jean le Crétois (1152) à German Pèsimandros (1260)*. *Rev. des Etudes Byz.* VII, 1 (1949) 33—41. — Suite des recherches antérieures du même auteur sur les fastes épiscopaux de Chypre [v. Byzantinoslavica X, 2 (1949) 357]. A la liste établie par Hackett-Papaioannou, V. L. apporte de nouvelles précisions chronologiques, pour la période des derniers Comnènes et des Anges, et y ajoute trois noms: Barnabé, Sophrone et Grégoire. A. F.

T. MINISCI, *L'Accademia Basiliana di Roma*. Boll. B. Gr. Grottaferrata N. S. I (1947) 51—54. — Parmi les nombreuses académies instituées à Rome, en 600, fut aussi l'Académie Basilienne. L'existence de celle-ci, mise en doute par Maylender (*Storia delle Accademie di*

Italia, Bologne, 1926—29, vol. I, p. 444), est soutenue par M. qui, se référant aux Annales de l'Académie, publiées par Carpani, traite brièvement de sa constitution, des réunions et des thèmes traités, le plus souvent, séparément des textes liturgiques. A. R. S.

H. T. NORRIS, *Medieval Monasteries of Eastern Palestine*. Palestine Exploration Quarterly, 82nd year (Jan.—Apr. 1950) 31—39 + 1 map. + 4 plates. — A brief general account of surviving monasteries and hermitages in this area. J. M. H.

D. OBOLENSKY, *The Bogomils. A study in Balkan Neo-Manichaeism*. (V. Byzantinoslavica X, 196, 303—312, 357). — Rev. by T. M. PARKER in Med. Aev. 18 (1949) 68—70; S. H. THOMPSON in Slavonic East Europ. Rev. 28, No. 70 (1949) 278—279. — Thompson praises the book but calls attention to certain omissions e. g.: 1. Niederle's original work in Czech, *Slovanské starožitnosti* (quoted by O. in the abridged French version); 2. G. Tzenoff on early Bulgarian history; 3. correspondence of Innocent III and Honorius III with Bosnian and Hungarian rulers about spread of heresies in their countries; Crusade of Gregory IX not mentioned. — Cf. the rev. of J. M. HUSSEY in Journal of Theol. Studies 1, pt. 1 (New Series, 1950) 116—119. J. M. H.

A. PELLEGRINI, *Diario inedito sul Congresso di Gerusalemme del 1893. Con introduzione e note di CIRILLO KOROLEVSKIJ*, Boll. B. Gr. Grottaferrata N. S. I (1947) 82—101. 2^o (Continuation) I (1947) 220—41. 3^o (Continuation) II (1948) 99—110. 4^o (Continuation) II (1948) 206—18. 5^o (Continuation) III (1949) 91—101. 6^o (Continuation) IV (1950) 39—53. — Publication intégrale (en six parties) du journal relatif au Congrès de Jérusalem en 1893, écrit par P. Arsenio Pellegrini, abbé de Grottaferrata, qui fut un des plus remarquables congressistes. K. ajoute, pour faciliter une meilleure compréhension du texte, de nombreuses notes explicatives reflétant, de surcroît, ses expériences personnelles. Importante est surtout la note d'introduction dans laquelle K. analyse, avec beaucoup de finesse et de largeur de vues, les origines du Congrès considéré comme point de départ de tout le mouvement actuel, scientifique et unioniste, aspirant à supprimer la séparation religieuse entre l'Orient et l'Occident et les différences d'avec les chrétiens d'Occident. A. R. S.

H. CH. PUECH-A. VAILLANT, *Le traité contre les Bogomiles...* (V. Byzantinoslavica IX, 129; X, 156) — Compte-rendu: Д. АНГЕЛОВ, Изв. на Българското Историческо Дружество XXII—XXIV (1948) 507—520. M. P.

A. СОЛОВЬЕВ, *Јесу ли богомили поштовали крст?* Гласник Земалског Музеја у Сарајеву 3 (1948) 82—102. — Idem, *Les Bogomiles vénéraient-ils la Croix?* (V. Byzantinoslavica X, 358) — Французская статья дает сокращенную редакцию сербского исследования.

Исследователи, отрицающие богомилство средневековой боснийской церкви, охотно ссылаются на то, что на боснийских и хумских (герцеговинских) грамотах и памятниках имеются изображения креста, отвергавшегося богумилами. Между тем, автор, систематически и внимательно исследовав весь дипломатический и археологический материал, устанавливает: 1. что во внешних сношениях с иноверными боснийцы, идя на компромисс, в своих грамотах иногда допускали изображение креста, но в актах внутреннего управления креста не изображали, строго придерживаясь богумильского учения; 2. что на надгробных памятниках в подавляющем большинстве случаев изображений креста нет. Сохранилось, однако, главным образом в Герцеговине, известное количество «человекоподобных» крестов. Эти кресты, представляющие собой изображение Христа, показывают, по мнению автора, что богумилы отвергали крест, как орудие страстей, но признавали его, как образ Христа. Иллюстрации этих любопытных памятников приложены как к сербской,

так и к французской статье, дающей сокращенную редакцию сербского исследования.
Г. О.

А. СОЛОВЬЕВ, *Нестанак богомилства и исламизација Босне*. Годишњак Историшког Друштва Босне и Херцеговине I (1949) 42—79. — Автор, давший за последние годы целый ряд ценных исследований по истории богумильства в Боснии, в этой статье подробно останавливается на проблеме постепенного исчезновения богумильства после турецкого завоевания, в результате широкой исламизации населения Боснии.
Г. О.

W. TELFER, *Paul of Constantinople*. The Harvard Theological Review XLIII (1950) 31—93. — The story of Paul, the first bishop of Constantinople.
P. Ch.

C. H. W. WENDT, *Bilderehre und Ikonenverehrung. Ein Beitrag zum Verständnis der alten Ikonenmalerei*. Zeitschr. für Religions- und Geistesgeschichte II, 1 (1949—1950) 23—33. — Contribution à l'idéologie de l'iconoclasm.
jm.

N. ZERNOV, *Vladimir and the origin of the Russian Church*. Slavonic East Europ. Rev. 28, No. 70 (1949) 122—138; Part II, ibid. 28, No. 71 (1950) 425—438. — A popular account to be used with caution.
J. M. H.

A. W. ZIEGLER, *Das Verhalten der kirchlichen Oberhirten in der slawischen Völkerwanderung des 6. und 7. Jahrhunderts*. (V. Byzantinoslavica X, 360). — Compte-rendu: A. M. AMMANN, Orientalia Christ. Period. XV (1949) 357—358.
M. P.

E. Questions cyrillo-méthodiennes.

A. BIRNBAUMOVÁ, *Kostely sv. Klimenta v Čechách a na Moravě. Apoštolát sv. Cyrila a Metoděje* 35 (1948) 232—237, 270—274, 307—309, 333—337, 365—371 + 1 tab. (aussi tirage à part, pp. 23). — Cette étude est consacrée à la question des patronies de St. Clément en Bohême et en Moravie, qui témoignent des voyages et de l'activité de SS. Cyrille et Méthode, fervents propagateurs du culte de St. Clément de Rome. S'appuyant sur les documents historiques dont on dispose, l'auteur essaie de déterminer, parmi les églises St. Clément, celles qui, par leur ancienneté et leur emplacement sur des habitants anciens ou à proximité d'une vieille route de commerce assurant le contact entre des pays, pourraient être d'origine cyrillo-méthodienne, et se laisseraient rattacher à l'initiative personnelle de St. Méthode ou de ses disciples. La seule église dont l'origine cyrillo-méthodienne apparaît hors de tout doute, est celle de Levý Hradec à laquelle pourraient, peut-être, être ajoutées celles de Osvětimany, de Litomyšl et d'Olomouc.
jv.

D. P. BOGDAN, *Emil Kalužniacki și scriera chirilică la Români*. Românoslavica 1 (1948) 11—39. — Compte-rendu détaillé de l'étude de E. Kalužniacki (1845—1914) intitulée *Кирилловское письмо у Румънь*, et parue après la mort de l'auteur au tome 4, 2 de Энциклопедія Словянської Филології, sous la rédaction de V. Jagić. L'étude est complétée par une bibliographie embrassant la période des dernières 35 années. Selon Bogdan, l'ouvrage de Kalužniacki a gardé, jusqu'à présent, toute son utilité pour quiconque analyse cet aspect extraordinairement intéressant de l'histoire de la civilisation gréco-slave, fondée par Cyrille et Méthode, qu'est celui du rayonnement et de l'évolution centenaire de cette même civilisation, dans un peuple étranger d'origine romane. Après une introduction historique relatant l'évolution de l'alphabet cyrillique en Roumanie jusqu'en 1860, date à laquelle il fut aboli et remplacé par l'écriture latine, l'auteur présente une analyse paléographique de l'écriture à l'aide de documents dits roumano-slaves, avec une bibliographie minutieuse de textes publiés et surtout de fac-similés. Rappelons encore que, souvent, Bogdan précise ou rectifie les opinions de Kalužniacki.
jv.

D. ČYŽEVSKÝJ, *K otázce o původu slovanského písma*. Slovanské studie. Sběrka statí, věnovaných . . . J. Vajsovi k uctění jeho životního díla. Praha, Vyšehrad, 1948, 52—57. — L'auteur critique la théorie relative à l'origine de l'écriture slave et développée par Iv. Ohijenko dans le livre intitulé « Povstannija azbuky i literaturnoi movy v slov'jan » (1938). Ohijenko a cherché à appuyer sa théorie « russe », en suggérant l'existence d'une écriture slave orientale, antérieure à l'alphabet glagolitique créé par St. Constantin-Cyrille, sur des principes théoriques déduits de l'histoire générale de la civilisation et de l'ethnographie. Čyževskýj analyse, l'un après l'autre, les postulats d'Ohijenko, pour leur contester toute valeur probante, en admettant d'ailleurs l'utilité des recherches scientifiques mentionnées pour la solution du problème relatif à l'origine de l'écriture. Il termine en réfutant l'opinion d'Ohijenko (qui se refuse à reconnaître un seul individu comme capable de créer un alphabet), en se référant à l'invention de l'alphabet de Perme par St. Etienne de Perme, de l'alphabet tchéroquois par l'Indien Sikway, et de celui de la langue somali par Isman Jusuf. jv.

П. ДИНЕКОВ, *Книжовни средища в средновековна България*. Исторически Преглед 3 (1946—1947) 407—408, 401—425. — Revue très instructive de la littérature médiévale bulgare qui, à des périodes historiques successives se groupait autour de centres culturels, représentés, pour la plupart, par des monastères. Le terme du Moyen-Age doit être interprété ici en un sens fort élargi, car la période médiévale va de l'époque cyrillo-méthodienne jusqu'à la renaissance nationale bulgare, à la moitié du XVIII^e siècle. La littérature écrite en slavon, est presque exclusivement de nature religieuse, y compris les documents apocryphes des bogomiles. En tenant compte des conditions locales, historiques et économiques, on peut démêler, dans la littérature médiévale bulgare, une certaine logique d'évolution qui, en dépit de l'ascendance puissante exercée par ses deux voisins, la Byzance et l'Athos, a su sauvegarder une originalité foncière. A la fin, on trouve une bibliographie précieuse de sources et d'ouvrages relatifs à la littérature médiévale bulgare. jv.

J. DOBROVSKÝ, *Cyril a Metod, apoštolové slovanští. Poznámkami opatřil J. VAJS*. Spisů J. Dobrovského sv. XII., Praha, 1948, pp. 224 + 3 tab. — Cette publication de l'ouvrage allemand de Josef Dobrovský, intitulé « Cyrill und Method der Slawen Apostel » (21—97), est précédée d'une introduction (1—17), et suivie d'un vaste « commentaire » (99—198) où J. Vajs analyse en détail, un chapitre après l'autre, cette œuvre importante que M. Pogodin traduisit en russe dès 1825, donc deux années après sa parution. Le commentaire de Vajs qui analyse les idées de Dobrovský au point de vue actuel, est devenu par là-même, un répertoire instructif de problèmes cyrillo-méthodiens, surtout par sa riche bibliographie. Très soigneusement analysée est, chez Vajs comme chez Dobrovský, la question des sources, l'origine de l'écriture slave et des traductions slaves bibliques et liturgiques. Contrairement aux doutes qu'il a manifestés antérieurement, Vajs est porté, cette fois-ci, à partager l'avis de la plupart des slavistes, selon lequel Méthode est censé avoir traduit en slave, vers la fin de sa vie, tout l'Ancien Testament (exception faite des livres des Macchabées) ainsi que le raconte sa légende slave (chap. XV), sa traduction n'étant d'ailleurs conservée qu'en partie jv.

A. DOSTÁL, *Fr. Grivec: O nových výsledcích cyrilometodějských badání a o Frisinských památkách*. Slavia XIX (1949) 228—230. — Présentation et critique d'une conférence de F. Grivec, prononcée le 10 Octobre 1947, à l'Institut Slave à Prague. M. P.

V. FLAJŠHANS, *Medzi dvoma jubileami: 833—845. Niekoľko poznámok*. Linguistica Slovaca IV—VI (1946—48) 61—69. — L'étude s'occupe de deux anniversaires: fondation de la première église chrétienne en Slovaquie, à Nitra (833) et baptême de 14 princes

tchèques à Regensburg (845). Les deux événements témoignent de l'influence exercée par l'Occident sur les origines du christianisme en Slovaquie et en Bohême. jv.

E. ГЕОРГИЕВ, *Йокръстването на Славяните и Българите и началото на славянската писменост според вести в «Сказанието» на черноризец Храбр*. Исторически Преглед 4 (1947—1948) 91—94. — Se référant à l'apologie de l'écriture slave du moine Chrabr où l'on lit que les Slaves, devenus chrétiens, se servirent « pendant de longues années » de l'écriture latine et grecque, l'auteur essaie de démontrer que les Slaves bulgares ont créé, avant les SS. Cyrille et Méthode, une écriture consistant en un alphabet grec slavisé, donc la cyrillique. Constantin-Cyrille put inventer, en si peu de temps, l'alphabet glagolitique parce qu'il avait eu sous les yeux l'écriture grecque slavisée qui reçut plus tard son nom. Or le rapport des deux écritures slaves est un problème essentiellement paléographique que Georgiev s'abstient d'aborder. La priorité de l'alphabet cyrillique sur le glagolitique est, au point de vue paléographique, indémontrable. Le traité de Chrabr réfute d'ailleurs lui-même l'existence d'une pareille adaptation de l'alphabet grec, antérieure à Constantin-Gyrille, car il désigne les tentatives visant à rendre les mots slaves au moyen de lettres grecques, comme insuffisantes. jv.

F. GRIVEC, *Adnotationes ad Vitas Constantini et Methodii*. *Linguistica Slovaca* IV—VI, (1946—48) 70—75. — Par cet article, Grivec complète l'étude intitulée: *De locis difficultibus in palaeoslavice Vitis Constantini et Methodii*, qu'il a précédemment publiée dans la même revue (1941); il interprète ici certaines expressions difficiles, telles que « мъдлостъ », équivalent de la ῥαθυμία grecque que la Vie de Constantin slave remplace déjà par des synonymes « oslablenije, slabostъ », puis « съврѣстъ », « pradédneha čisti », « divъ tvoriti ». Il rappelle, comme il l'a déjà fait maintes fois auparavant, l'extrême importance du I^{er} chapitre de la Vie de Méthode. Celui-ci contient un fragment de la théologie ou de la catéchèse cyrillo-méthodienne qui accuse, à plusieurs endroits, une certaine ressemblance avec le second texte de Freising et l'ordre de confession de l'Eucologe du Sinaï. jv.

F. GRIVEC, *Sv. Kliment a sv. Cyril. Apoštolát sv. Cyrila a Metoděje* 34 (1947) 1—7, 44—50. (Cf. aussi tirage à part, pp. 14.) — Cet article, de caractère éminemment vulgarisateur, concerne la personnalité historique de St. Clément de Rome et la découverte de ses reliques par St. Cyrille. jv.

F. GRIVEC, *Sermo panegyricus in memoriam SS. Cyrilli et Methodii*. *Acta Academiae Velehradensis* 18 (1947) 1—25. — L'étude de Grivec traite du panégyrique composé en l'honneur des SS. Cyrille et Méthode (слово похвально) et conservé dans 17 manuscrits, dont 14 russes et 3 serbes. Le plus ancien en est le manuscrit de la Cathédrale de l'Assomption de Moscou (Uspenskij) du XII^e siècle, où le panégyrique vient immédiatement après la Vie de Méthode. Grivec présente la traduction latine du document et mentionne, dans les notes, les passages identiques compris dans d'autres textes vieux-slaves. Il s'appuie sur l'édition de A. Teodorov-Balan *Кирил и Методи* I, 1920, 118—132), dont il a adopté même la division en 14 chapitres, et sur celle de P. Lavrov (*Материалы* I, 1930, 79—93) mais non sur celle de Iv. Gošev (*Годишник на Софийския универс. Богослов. факултет* t. XV, 3, 1937—1938). Le « Slovo pochvalno » contient d'importants compléments concrets aux légendes slaves relatives à SS. Cyrille et Méthode, surtout à l'interprétation de l'épître du pape Hadrien II, comme Grivec l'a déjà démontré auparavant [cf. *Acta Acad. Velehrad.* 17 (1941) 268—269]. Le panégyrique fut composé, selon Grivec, par Constantin le Bulgare, qui, depuis peu de temps [Byzantinoslavica 7 (1937—1938) 189—211], est tenu pour auteur du canon rituel en l'honneur des SS. Cyrille et Méthode et de la Prière dite « alphabétique » (azbučnaja). La comparaison, scrupuleusement établie par Grivec, prouve, entre autres, qu'antérieurement à la Parole d'Eloge, d'autres ouvrages furent com-

posés en Moravie, à savoir le « Proglas », préface versifiée à la traduction slave du tétraévangile, et « Napisanie o pravěj věře », attribué à St. Constantin-Cyrille, tout au moins dans sa partie essentielle. Les accords entre Napisanie et la Parole d'Eloge ont déjà été relevés par N. K. Nikol'skij dans *Известия по русс. яз. и словес.* (1928, t. I, 2, 449). jv.

F. GRIVEC, *De probitate ac sanctitate Cyrilli et Methodii in fontibus palaeoslavici et documentis ecclesiae*. Acta Academiae Velehradensis 19 (1948) 6—19. — Après avoir mentionné l'existence de doutes concernant l'orthodoxie et la probité des SS. Cyrille et Méthode et suscités par certains renseignements compris dans l'ouvrage vieux-slave intitulé La Vie de Méthode, l'auteur traite de la canonisation des apôtres slaves. Leur culte, local à l'origine et introduit, dès le 16^e siècle, même à l'hospice St. Jérôme de Rome, fut élargi par l'encyclique de Léon XIII, « Grande munus », de l'an 1880, à toute l'Eglise (canonisation aequipollens). Le mérite en revient, en partie, à plusieurs savants catholiques russes : P. Pierling, I. Gagarin et I. Martynov. Dans la dite encyclique et dans les leçons du bréviaire prévues pour la fête des SS. Cyrille et Méthode, certaines erreurs et inexactitudes historiques se sont glissées, que Grivec s'est donné la peine de découvrir. Il finit par analyser la question de l'orthodoxie des SS. Cyrille et Méthode, dans le sens romain, en confrontant les opinions respectives de savants orthodoxes et de savants catholiques, et en rappelant l'intervention de A. Brückner dans cette controverse. — La traduction tchèque de l'article de Grivec a paru dans « Apoštolát sv. Cyrila et Metoděje » (L'Apostolat des SS. Cyrille et Méthode) 34 (1947) 362—366, 417—422 et 35 (1948) 3—7. jv.

F. GRIVEC, *SS. Cyrillus et Methodius, apostoli catholicae unitatis*. Acta Academiae Velehradensis 19 (1948) 19—25. — Se référant à A. V. Gorskij qui, dès 1843, avait proclamé les SS. Cyrille et Méthode pour représentants de l'unité primordiale de l'Eglise, antérieure au schisme, Grivec démontre que l'idée de l'universelle unité œcuménique entre l'Est et l'Ouest, constituée, à côté de la liturgie slave, l'essence même de l'activité cyrillo-méthodienne. Il accentue le rapport intime qui existe entre l'idée d'unité œcuménique et celle de liturgie slave, d'une part, et la sainteté personnelle de Cyrille d'autre part. Même le vieux-slave (littéraire), dont l'influence sur la formation du russe écrit est incontestable, procède de la sainteté de Cyrille dont il s'inspire, à beaucoup d'égards. Au rapport entre le vieux-slave et la sainteté de Cyrille, Grivec a consacré une étude spéciale intitulée « De lingua palaeoslava » (Acta Acad. Velehrad. 18, 1, 1947, 75—84). jv.

F. GRIVEC, *Sláva na vjsostech Bohu*. Slovanské studie. Sbírka statí, věnovaných... J. Vajsovi k uctění jeho životního díla. Praha, Vyšehrad, 1948, 45—51. — L'auteur démontre l'authenticité d'une lettre adressée, en 869, par le pape Hadrien II aux princes Rostislav, Svatopluk et Kocel, et conservée, en abrégé, dans sa seule traduction slave, dans la Vie de Méthode, et dans Parole d'Eloge aux SS. Cyrille et Méthode. La lettre commence par les mots suivants : Slava vъ vyšnichъ bogu. Grivec compare cette épître aux autres lettres incontestablement authentiques, du même pape, surtout à deux d'entre elles introduites par les mêmes mots : Gloria in excelsis Deo. Il suggère, sans d'ailleurs motiver son hypothèse, que la lettre fut traduite en grec d'abord, et que la traduction slave suit de près la version grecque, ou s'adapte, tout au moins, à la traduction grecque. jv.

F. GRIVEC, *O cerkevnoslovanskib prvínah v drugem Friziškem spomeniku*. Slavistična revija 2 (1949) 126—137. — Dans les années 1938—1944, Grivec a tâché de démontrer, par l'analyse matérielle et linguistique poursuivie dans toute une série d'ouvrages, que le second texte de Freising constitue une création indépendante de l'école littéraire cyrillo-méthodienne. A. Isačenko a abouti, pour son propre compte, à la même conclusion (*Jazyk a pôvod Frizimských pamiatok*, 1943). Grivec présente d'autres paléoslavismes découverts dans le second texte de Freising, s'appuyant, en premier lieu, sur l'étude de V. Jagić [Archiv

f. slav. Phil. 27 (1905) 395—419] dont la valeur n'est point encore suffisamment appréciée. Après une légère retouche de Jagić (au sujet de « v čredu »), il lit le terme manuscrit de « bzzredu » (v. 13—14) comme « po čredu », ce qui est beaucoup plus juste que la version d'Isačenko qui lit « po ředu ». L'auteur rappelle une locution d'un sens analogue dans l'homélie de Clément avec laquelle le second document de Freising possède une parenté incontestable, découverte déjà par A. Ch. Vostokov. Cf. aussi le compte-rendu de l'ouvrage d'Isačenko par Grivec, dans Acta Acad. Velehrad. 18 (1947) 121—123. jv.

O. R. HALAGA, *Slovanské osídlenie Potisia a východoslovanskí gréckokatolíci*. Košice, Svojina, 1947, p. 135 + 8 cartes. — Contre l'hypothèse traditionnelle supposant, pour le milieu « russe » ou « bulgare » de la région riveraine de la Hte Tisa (Slansko) un processus de slovaquisation, l'auteur démontre que les habitants de ce territoire, situé dans l'Est de la Slovaquie, ne sauraient être considérés comme produit tout récent ou métis slovaquisés mais, uniquement, comme survivants de tribus autochtones de Slaves occidentaux, accusant un caractère tchécoslovaque très prononcé, et que débuts du rite byzantino-slave chez les Slovaques de l'Est remontent à l'époque pré-hongroise. Ce rite s'y est conservé, dans une mesure évidemment très restreinte, jusqu'à l'époque de la colonisation valaque, époque à laquelle il a pu être restauré, sous la protection du droit importé par les nouveaux colonisateurs. L'étude relative aux colonisateurs valaques (Ruthènes) de nationalité slovaque (74—97) forme l'essence même du livre. La colonisation de la région subcarpathique par les Ruthènes est considérée par Halaga comme produit ultérieur de la colonisation valaque. L'étude, caractérisée par une ampleur de vues étonnante, utilise les travaux de nombreux géographes, ethnologues, historiens et philologues. Elle est suivie d'un résumé russe et français. jv.

G. HOFMANN, *Notae ad documenta Pontificia de s. Methodio Slavorum apostolo*. Acta Academiae Velehrad. 19 (1948) 243—248. — L'auteur interprète certains passages des chartes de Jean VIII relatifs à St. Méthode, à l'aide d'analogies puisées dans d'autres chartes du même pape, ou dans le *Liber diurnus Romanorum Pontificum*. Pareillement, le Communitoire qu'Étienne VI adressa, à la fin de l'année 885, aux légats envoyés en Moravie et dont on ne possède que des fragments manifestes des accords textuels avec le Communitoire de Jean VIII, confié au messagers pour Constantinople, et conservé uniquement en traduction grecque. jv.

K. HORÁLEK, *O lexikálním složení staroslověnského evangelia*. Časopis pro moderní filologii 29 (1946) 78—79. — Résumé d'une conférence prononcée par l'auteur le 13 Avril 1944, devant la Société de Philologie Slave, à Prague. H. mentionne la frappante variété d'expression avec laquelle un seul terme grec est, très souvent, rendu dans les traductions vieilles-slaves des textes d'évangile. Les doublets lexicaux peuvent être des restes de la version originale cyrillo-méthodienne, ou les résultats d'une adaptation ultérieure. Leur analyse nous autorise à conclure, selon H. que, déjà pour l'original vieux-slave de l'évangile, il faut compter avec certaines divergences lexicales entre le texte des péripécies et le texte complémentaire. jv.

K. HORÁLEK, *Význam Savviny knihy pro rekonstrukci překladu evangelia*. Věstník Král. české společnosti nauk (1946) 125. Résumé français 114—118. — Bien que l'évangélaire vieux-slave de Savva ait fait l'objet de deux monographies déjà, l'une de V. N. Ščepkin et l'autre de V. Pogorelov, l'étude de Horálek constitue une contribution très neuve et très instructive non seulement à une connaissance plus approfondie du texte, mais aussi au problème de la reconstruction de la traduction originale que Cyrille et Méthode ont donnée de l'évangile. H. complète et rectifie, à certains points de vue, les travaux plus anciens de Vondrák et de Vajs. Bien que reconstitué, en beaucoup d'endroits, le texte de Sav-

vina kniga a conservé encore de nombreux archaïsmes, héritage incontestable de la Grande-Moravie. Ce dernier fait est d'ailleurs attesté par d'intéressantes coïncidences, dans deux citations de l'évangile, entre *Savvina kniga* d'une part, et deux documents cyrillo-méthodiens (l'homélie anonyme du manuscrit de Cloz et *Zakon sudnyj ljudem*, cf. *Časopis pro moderní filologii*, 23, 1949, 9), d'autre part. jv.

K. HORÁLEK, *K otázce jazyka a stylu Frisinských památek*. *Listy filologické* 70 (1946—47) 241—246. — Tout en adoptant, en principe, les résultats de l'analyse linguistique et stylistique à laquelle A. V. Isačenko a soumis les textes de Freising (*Jazyk a pôvod Frizinských pamiatok*, 1943), H. formule ses réserves contre l'interprétation donnée par Isačenko à l'emploi du pronom de la 1^{ère} personne, au lieu du pronom réflexif slave, des constructions de l'infinitif suivi d'un datif, du prétérit composé et des constructions participiales figées. jv.

K. HORÁLEK, *K otázce o poměru staroslověnského evangeliáře a tetra*. *Časopis pro moderní filologii* 30 (1947) 102—105. — L'auteur affirme que sur la seule base du texte de l'évangile reconstruit par Vajs et publié en 4 tomes entre 1935 et 1936, il n'est pas possible de trancher la question du rapport entre l'original de l'évangélaire vieux-slave et le tétra-évangile, au point de vue de la critique textuelle. Il compte donner une solution nouvelle du problème, dans ses études sur le vieux-slave. jv.

K. HORÁLEK, *K dějinám textu staroslověnského evangelia*. *Acta Academiae Velehradensis* 19 (1948) 208—229. — S'appuyant sur les résultats de recherches toutes récentes, l'auteur donne un résumé succinct de l'évolution subie par la traduction cyrillo-méthodienne, en vieux-slave, de l'Evangile. Le style exquis de la traduction originale avait beaucoup souffert du travail mécanique des scribes qui remplaçaient mainte tournure, libre mais réussie, par une imitation servile du modèle grec auquel ils cherchaient à adapter même l'ordre des mots. Certaines erreurs de la traduction vieille-slave dues à une mauvaise lecture de l'original grec, sont imputables à une époque postérieure. Le niveau supérieur des parties de l'évangélaire par rapport aux parties complémentaires s'explique, selon H., par le fait que l'évangélaire était copié lentement et soigneusement, à l'opposé du travail fait à la hâte qu'accuse nettement le texte complémentaire. Par rapport à l'original grec, les divergences dans le texte semblent dues à ce que les péricopes des Evangiles avaient, sans doute, été traduites de l'apokryphe grec, la partie complémentaire, par contre, suivant de près un tétra. Les manuscrits conservés ne sont point homogènes, au point de vue du texte. La traduction vieille-slave semble avoir voulu tenter une nouvelle et libre adaptation textuelle. Dans les Balkans, la traduction slave fut plus tard harmonisée avec la version officielle de l'Eglise byzantine, avec la recension de K. (koiné). Les textes de l'évangile des bogomiles ont un caractère archaïque fort prononcé; relativement bien conservés au point de vue lexical, ils révèlent toutefois une syntaxe fortement hellénisée. Les textes glagolitiques croates portent des traces d'une revision s'appuyant sur la Vulgate. H. souligne toutes les inconséquences dans les corrections et les revisions effectuées, ultérieurement, dans la traduction slavonne de l'Evangile. Il apprécie le travail de pionnier que les savants russes, en premier lieu G. A. Voskresenskij, ont consacré à l'histoire de la traduction de l'Evangile. jv.

A. V. ISAČENKO, *Začiatky vzdelenosti vo Veľkomoravskej ríši. Príspevok k dejinám západoslovanského písomníctva predcyrilometodejského*. *Turčiansky Sv. Martin*, 1948, pp. 108. — Réimpression de l'étude parue dans *Jazykovedný zborník* (1946—1947), I—II, no. 3—4, p. 137—178, no. 5—8, p. 265—317; l'édition tirée à part possède un résumé russe (p. 99—108) traduisant comme suit le titre du livre *Зачатки книжной образованности в Великоморавском княжестве. К вопросу докириллометодиевской письменности у западных славян*. Isačenko démontre que la littérature cyrillo-méthodienne, loin de

représenter les débuts de la culture ecclésiastique chez les Slaves d'Occident, doit être considérée comme le point culminant de celle-ci. Plus de 60 ans avant l'arrivée en Moravie des apôtres de Salonique, une mission de l'archevêché de Salzbourg déployait son activité sur le territoire slave occidental, se servant de la langue du peuple et, par la traduction des formules de prières les plus élémentaires, elle avait créé la première langue culturelle des Slaves d'Occident. Parmi de pareils textes qui constituaient un moyen indispensable de catéchisation en tant que préparation au baptême, Isačenko compte le Pater, le Credo (confession apostolique), le vœu de baptême et les prières de confession. La mission cyrillo-méthodienne utilisa les bases déjà établies, qui lui facilitèrent, à beaucoup d'égards, le déploiement d'une riche activité littéraire. Pour analyser ces plus anciennes formules de prières, adoptées par les Slaves de l'Ouest, Isačenko s'appuie sur les matériaux jadis rassemblés par V. Flajšhans (*Nejstarší památky jazyka a písemnictví českého*, 1903). Une nouvelle édition des mêmes documents, pourvue d'un appareil critique, a paru en 1949, par les soins de A. Škarka. (*Nejstarší česká duchovní lyrika*, 1949).

B. СЛ. КИСЕЛКОВ, *Кирил и Методий в Рим и папа Адриан II*. Исторически Преглед 3 (1946—1947) 98—105. — Kiselkov considère les renseignements des biographies slaves de SS. Cyrille et Méthode, relatifs à la confirmation de la liturgie slave par le pape Hadrien II, comme invention des auteurs de ces légendes, auteurs qui, selon lui, n'étaient ni disciples ni contemporains des frères de Salonique. Les ouvrages en question constituent, pour Kiselkov, des documents conçus beaucoup plus tard et par conséquent peu dignes de foi. Il néglige entièrement toutes les études, très nombreuses d'ailleurs, relatives à ce sujet. En 1944 encore, le Prof. Milko Kos publia, dans les « Razprave » de l'Académie Slovène de Ljubljana (livre II, no. 12. p. 269—301), une étude étendue intitulée: *O pismu papeža Hadriana II knezom Rastislavu, Svetopluku in Koclju*; dans celle-ci, il analyse le document conservé uniquement en traduction slave dans la légende de Méthode, au point de vue de la diplomatie des chartes papales. D'autres hypothèses établies par Kiselkov apparaissent non moins contestables et contraires à la réalité historique. Il prétend, entre autres, que les autorités ecclésiastiques et gouvernementales byzantines, ayant défendu à Cyrille d'employer l'écriture slave et la traduction de livres liturgiques, achevées en 855, à l'usage des Slaves bulgares, l'avaient envoyé, avec son frère Méthode, en Moravie, pour empêcher leur activité parmi les Bulgares et pour arracher, en même temps, cette région lointaine occupée par les Slaves, à la sphère d'influence de la Rome papale. A un autre endroit, Kiselkov affirme que le nouvel empereur Basile et le patriarche réinstallé Ignace renoncèrent à l'idée de mission conçue par leurs prédécesseurs, Michel III et le patriarche Photios, pour ne pas tomber en disgrâce auprès du puissant pape Nicolas 1^{er}, et qu'ils envoyèrent eux-mêmes les deux frères à la cour du pape à Rome, etc. jv.

E. KNIEZSA, *Autour du problème des traditions de Cyrille et Méthode*. Etudes Slaves et Roumaines 1 (1948) 237—244. — Pour défendre les points de vue soutenus par lui dans une discussion avec J. Stanislav, l'auteur démontre qu'en Slovaquie et en Hongrie, les noms de personnes et de lieux d'origine byzantine, des X^e et XI^e siècles, ne sont pas les résultats de l'activité de Cyrille et de Méthode, mais les vestiges des trois couches (grecque, russe et bulgare) des influences précoces byzantines. M. Gy.

A. С. КОБТУН, *К истории русской лексикографии древнего периода*. Известия Академии Наук СССР, отделение литературы и языка VIII (1949) 152—157. — Compte-rendu fait par l'auteur lui-même d'une thèse où se trouve soulignée l'importance de l'étude des vieux dictionnaires théologiques russes, pour la connaissance des phases postérieures du slavons russe. Les travaux lexicographiques, conçus à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècles, et témoignant de la démocratisation et de la nationalisation de la langue

littéraire russe, tels, p. ex., les dictionnaires de L. Zizanj et de P. Berynda (1596 et 1627) résument une évolution séculaire. La source des premiers aperçus lexicographiques où ont puisé les auteurs de tous les dictionnaires postérieurs, est représentée par les corrections lexicales des livres théologiques. Ainsi, p. ex., l'Apôtre de Gavril (ms. du XVI^e siècle du recueil de Tolstoj 31. 6. 37) contient une triple liste de doublets avec indication de synonymes (proizvol'niki). Particulièrement importants sont les dictionnaires qui, au lieu d'interpréter des mots hébreux, grecs ou d'autres termes étrangers, expliquent des expressions slavonnes à l'aide de mots russes. Ainsi, p. ex., le manuscrit de Jean de Sinaï intitulé « Lestvica » et datant du XIV^e siècle, où des mots vieux-bulgares qu'on rencontre dans le manuscrit le plus ancien du XII^e siècle, sont remplacés par d'autres, plus proches du lecteur russe et caractéristiques d'une rédaction postérieure du manuscrit, provenant du XIV^e ou du XV^e siècle. Tout ce qui vient d'être dit confirme le rapport indéniable entre la base traditionnelle des dictionnaires datant de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècles, et les corrections apportées aux livres théologiques. L'intime relation entre les dictionnaires et la littérature russes se laisserait suivre plus loin encore que ne le fait l'auteur, surtout à l'époque du patriarche Nikon, où furent réalisées les revisions les plus pénétrantes des livres théologiques. jv.

J. LAURENČÍK, *Nelukianovská čtení v Sinajském žaltáři*. Slovanské studie. Sbírka statí, věnovaných . . . J. Vajsovi k uctění jeho životního díla. Praha, Vyšehrad, 1948, 66—83. — S'appuyant sur les études de Rahlfs relatives à la Version des Septante et au psautier, l'auteur se borne à considérer, dans le psautier vieux-slave du Sinaï, les leçons qui ne proviennent pas de Lucien. De celles-ci, il découvre un assez grand nombre dont « la plupart est représentée par des leçons occidentales, le reste étant constitué par d'autres leçons présyriennes: leçons de Haute-Egypte, de Basse-Egypte, leçon d'Origène et leçon mixte. Tel est l'apport essentiel de l'étude qui, d'ailleurs, est en parfait accord avec les recherches de Vajs relatives aux évangélistes. » (81). Dans son étude concernant la recension du modèle grec qui a inspiré la traduction vieux-slave du psautier (Byzantinoslavica VIII, 55—86), Vajs a constaté — indépendamment de Laurenčík et d'un point de vue beaucoup plus large, puisqu'il a considéré aussi d'autres psautiers (psautiers de Bologne et de Pogodin, et psautiers croato-glago-lithiques) — que les déviations par rapport à la recension de Lucien étaient fort rares. Vajs ayant interprété celles-ci comme variantes isolées des codes de Lucien, a finalement conclu que l'original du psautier vieux-slave composé par Constantin-Cyrille et Méthode « relevait, dans toute sa structure, de la recension de Lucien ». La comparaison des deux études témoigne de l'importance extrême du choix des matériaux critiques. Plus d'une fois, les deux auteurs, analysant les mêmes vers, envisagent chacun un côté différent du texte. L'apport original de matériaux critiques confère à l'article de Laurenčík une valeur durable qu'une solution définitive de ces difficiles problèmes ne saurait négliger. jv.

M. A. MARSINOVÁ, *K štylistickému rozboru Frizinských pamiatok*. Linguistica Slovaca IV—VI (1946—48) 347—353. — S'appuyant sur l'analyse du style et, en partie, de la composition qu'accuse la traduction slovaque du second document de Freising selon l'édition de A. V. Isačenko (*Jazyk a pôvod Frizinských pamiatok*, 1943) M. Marsinová constate que, « par une heureuse combinaison de deux catégories fondamentales, celle des noms et celle des verbes, susceptibles de faciliter un élargissement dans deux directions, l'auteur de la prédication a su créer, au point de vue de la langue, une œuvre remarquable ». Loin d'apporter une contribution originale à l'interprétation du texte même du second texte de Freising, M. A. Marsinová adresse, dans le supplément intitulé *Niekoľko poznámok k slovenskému prekladu kázne — Adhortatio ad poenitentiam* (352—353) des reproches

injustifiés à la traduction d'Isačenko: reproches erronés, du fait qu'elle prend l'aoriste asigmatique « poido » pour un présent et « licé » pour un duel, et qu'elle ignore que « нацьнемъ дѣлати » est la périphrase habituelle du futur. jv.

W. K. MATTHEWS, *Sources of Old Church Slavonic*. Slavonic East. Europ. Rev. 28, No. 71 (1950) 466—485. J. M. H.

O. MENHART, *Kaligraf o blaholici*. Slovanské studie. Sbíрка statí, věnovaných . . . J. Vajsovi k uctění jeho životního díla. Praha, Vyšehrad 1948, 58—59. — Menhart partage l'opinion, prononcée déjà par N. Durnovo (Byzantinoslavica V, 67), qui trouve les caractères glagolitiques plus faciles, plus commodes et plus rapides à écrire sur parchemin que l'alphabet cyrillique. La façon de relier les caractères à la ligne supérieure, qu'on rencontre dans les Feuilles de Kiev et qui correspond à la nature même de l'alphabet glagolitique, constitue, pour Menhart, un trait à la fois très ancien et ignoré des autres écritures européennes. jv.

R. NAHTIGAL, *Nekaj pripomb k pretresu Hrabrovega spisa o azbuki Konstantina Ciriila*. Slavistična revija 1 (1948) 5—18. — L'excellente étude, minutieusement documentée, de Nahtigal analyse plusieurs questions spéciales relatives au texte du célèbre ouvrage conçu par le moine Chrabr, et intitulé « O pismenechъ ». Le problème central traité par Nahtigal — qui est celui de savoir si Chrabr avait envisagé l'alphabet cyrillique ou glagolitique — est jusqu'à ce jour diversement résolu. Naht. rappelle, à ce propos, sa théorie précédemment développée: le texte le plus ancien de l'ouvrage de Chrabr, compris dans le manuscrit de l'Académie Ecclésiastique de Moscou, révélerait, selon lui, nettement que la transcription cyrillique relève d'un modèle glagolitique. L'auteur a soumis à une analyse particulièrement minutieuse le problème de savoir si l'énumération des lettres slaves et leur classification en deux groupes (dont l'un, calqué sur l'écriture grecque, comprend 24 lettres, et l'autre, adapté à la langue slave, en comporte 14) figuraient déjà dans l'original, ou si l'on a affaire à un supplément postérieur ne visant que l'écriture cyrillique. Telle a été l'opinion soutenue par P. Lavrov (Кирило та Методій, 143) et par J. Vajs (Byzantinoslavica VII, 162). Naht. démontre, d'une façon très nette et très convaincante en même temps, que le passage respectif, conservé, en entier, dans des manuscrits devant être considérés comme plus anciens encore, fut écrit par Chrabr et le reconstruit sous sa forme glagolitique primitive, à l'aide de la Prière de l'Alphabet (Азбучная молитва) de Constantin le Bulgare. A la même occasion, Naht. a entrepris de réfuter les nombreuses erreurs auparavant commises, à ce sujet, par certains savants. Le côté paléographique et phonétique de l'alphabet slave de Cyrille, lequel a valu à son auteur une admiration très légitime des connaisseurs, apparaît, à travers l'interprétation de Naht., sous une lumière nouvelle. Selon Naht., Constantin-Cyrille est censé avoir composé, à l'usage de ses disciples, un manuel de grammaire. « Si, à l'alphabet slave créé par Constantin-Cyrille et possédant une structure admirablement ferme et logique, basée sur d'exactes observations phonétiques et une profonde connaissance de la matière, à son œuvre magistrale de traducteur, à son travail poursuivi, à l'aide de disciples, dans les pays du Sud, et à son activité pédagogique en Moravie et en Pannonie, on ajoute tous les renseignements que les légendes nous fournissent sur les études philologiques et linguistiques de Constantin, ainsi que l'analyse de l'ouvrage de Chrabr, l'enregistrement d'alphabets, etc., on en est immanquablement conduit à supposer que, en dehors de l'enseignement direct, Constantin-Cyrille ait aussi composé un manuel de grammaire ». (15).

A la fin, Naht. interprète le nom abrégé du prince morave « Rastic », employé par Chrabr à la place de la forme intégrale de « Rostislav », comme slovaquisme phonétique, et le numéral « četyre meždu desětma » (24) comme moravisme vieux-slave. La version slave du nom désignant la résidence de Kocel, Mosapurc, était, selon le manuscrit de Chilandar de l'ouvrage de Chrabr, « Влатъньскъ kostelъ »; certains manuscrits contaminent le nom du

prince « Kocel » avec celui de sa résidence « Kostel » (Kostelja knežja blatenškago).
jv.

IV. PAŇKEYČ, *Antiochovy Pandekty z r. 1307 po stránce slovníkové*. Slovanské studie. Sběrka statí, věnovaných ... J. Vajsovi k uctění jeho životního díla. Praha, Vyšehrad, 1948, 90—99. — Les Pandectes d'Antiochus (πανδέκτης τῆς ἁγίας γραφῆς), datant du VII^e siècle, furent traduites en langue slave aux débuts mêmes de la littérature vieille-slave; elles se sont conservées dans de nombreux manuscrits russes (le plus ancien provenant du XI^e siècle) et dans un manuscrit serbe du XIV^e siècle. Procédant de l'ouvrage de l'archimandrite Amfilochios, relatif au manuscrit vieux-russe des Pandectes, datant du XI^e siècle et de rédaction kiévienne, l'auteur analyse, au point de vue lexical, le manuscrit de Lvov, provenant de l'an 1307 et originaire de Galicie-Volhynie, et souligne l'importance de ce dernier document pour la localisation de la traduction originale des Pandectes. Le texte vieux-ukraïnen de 1307 a conservé, en maints endroits, la couche antérieure du lexique slavons que la rédaction russe du XI^e siècle abandonne très souvent. Paňkeyč découvre ici un phénomène d'une portée plus générale: il constate que les documents de l'Ouest provenant de Galicie-Volhynie « conservent un vocabulaire plus ancien qui est celui de l'époque cyrillo-méthodienne, se rapprochant par là davantage du centre culturel créé par les Slaves Méridionaux en Macédoine (près d'Okhrida) ». Les documents provenant de l'Est, de Kiev, sont, par contre, « d'une rédaction plus récente et se rattachent au centre culturel de la Bulgarie orientale (Přeslav) ». jv.

FR. PECHUŠKA, *Řecká předloha staroslovanského textu Skutků apoštolských*. Slovanské studie. Sběrka statí, věnovaných ... J. Vajsovi k uctění jeho životního díla. Praha, Vyšehrad, 1948, 60—65. — De la thèse manuscrite de F. Pechuška († 1939) relative au texte vieux-slave des Actes des Apôtres (conservé en entier dans des copies plus récentes des XII^e—XIII^e siècles) et au rapport de ce texte avec son modèle grec, J. Kurz reproduit un échantillon de la II^e partie et les statistiques résumant toutes les variantes du texte. Pechuška aboutit, au sujet des évangélistes, à la même conclusion que Vajs. Il soutient également que le texte vieux-slave des Actes des Apôtres fut calqué sur un texte grec mixte qui était, en principe, de recension constantinopolitaine (K), mais mêlé de variantes présyriennes des deux genres, alexandrin et occidental, les variantes occidentales étant manifestement les plus nombreuses. Dans les notes, J. Kurz présente également la bibliographie des ouvrages scientifiques de Pechuška. jv.

O. POLÁCH, *Metropolitné sídlo sv. Metoda a Nitra*. Historický sborník Matice Slovenské 4 (1947) 274—297. — Partant de considérations en matière du droit canonique l'auteur réfute l'hypothèse de J. Stanislav, selon laquelle Nitra aurait été le siège archiepiscopal de Méthode et même, après la mort de celui-ci, de Gorazd. Il démontre que Kocel, loin de s'être associé à la demande de Rastislav et de Svatopluk sollicitant à Byzance l'envoi d'apôtres slaves, n'adopta la doctrine des SS. Cyrille et Méthode que plus tard, pendant que, dans leur voyage à Rome, les apôtres séjournèrent dans son royaume. Polách rejette les arguments apparents que Stanislav, pour corroborer son hypothèse de Nitra, considéré comme siège de Méthode, est allé puiser dans la légende bulgare de Théophylacte et dans la toponymie. Egalement insoutenable apparaît l'autre supposition de Stanislav, selon laquelle le nouveau métropolitain sacré en Moravie, sous le règne de Mojmir II, par les légats du pape Jean IX, aurait été Gorazd. jv.

A. RAES, *Libri liturgici in lingua slavica a Sancta Sede editi*. Acta Academiae Velehradensis 18 (1947) 85—88. — Note relative à la publication de 21 livres liturgiques slavons, parus à Rome entre 1940 et 1946, à l'imprimerie de Grottaferrata. Les livres forment deux séries, dont l'une destinée aux Russes et l'autre aux Ukraïniens. La publication est

l'œuvre de deux comités, institués en 1938. Les livres contiennent des textes de messe, l'office des vêpres, les quatre évangiles, l'évangélaire, une anthologie de l'Apôtre et le Trebnik. Raes commente les publications, en soulignant, tout particulièrement, ce qui, en comparaison avec les éditions antérieures, constitue une innovation. La plus remarquable parmi les récentes additions aux livres destinés aux Russes catholiques, est, sans doute, le nombre considérablement accru de saints russes, dont le culte reçoit ainsi la sanction officielle de l'Eglise catholique. Il s'agit, dans la liturgie de St Jean-Chrysostome, de Nikita Novgorodskij († 1108), Leontij Rostovskij († 1073), Sergij Radoněžskij († 1391) et Varlaam Chutynskij († 1192). Le ménologe annexe à l'édition du Služebnik (1492) enregistre 30 noms de saints russes. jv.

J. STANISLAV, *Slovanskí apoštoli Cyril a Metod a jich činnost vo Velkomoravské říši*. Bratislava, Slovenská Akadémia vied a umení, 1945, p. 92 + 15 tab. — Comptes-rendus: D. LEHOTSKÁ, Čes. Čas. Hist. 48—49 (1949) 397; F. GRIVEC, Acta Acad. Velehr. 18 (1947) 113—115. — Biographie des SS. Cyrille et Méthode, de caractère vulgarisateur. L'empire de Grande-Moravie est, aux yeux de l'auteur, un pays purement slovaque, de même que, dans Mojmir, Rastislav et Kocel, il voit des princes slovaques. Méthode est censé avoir vécu à Nitra un certain temps tout au moins, et c'est là que, selon Stanislav, il est sans doute mort, et enseveli. « Morave » est, pour Stanislav, le synonyme de « slovaque ». Même Gorazd, à qui il attribue la traduction de la prière de St. Ammeram en vieux-haut-allemand, fut, selon lui, un gentilhomme slovaque. Après la mort de Méthode, les sources historiques cessent entièrement de mentionner Gorazd; Stanislav suppose néanmoins qu'après la restauration de la hiérarchie sous Jean IX, Gorazd fut sacré archevêque en Moravie. Comme la Slovaquie formait, d'après l'auteur, le centre même de l'empire de Grande-Moravie, c'est là que se trouvait le foyer de l'Eglise slave, où le rite slave se conserve longtemps après l'occupation hongroise. Cette dernière hypothèse semble être attestée par le fait que les moines expulsés du monastère de Sázava s'étaient, très probablement réfugiés là, à Vyšehrad sur le Danube, entre 1056 et 1061. A la fin, l'auteur résume l'activité littéraire des SS. Cyrille et Méthode en Grande-Moravie. L'avantage incontestable de l'étude consiste en ce que, pour traiter de la vie des apôtres slaves, l'auteur laisse parler les documents historiques eux-mêmes. jv.

J. STANISLAV, *Urmele limbii lui Chiril și Metodie în toponimia și onomastica slovacă*. Românoslavica 1 (1948) 41—62. — Par l'analyse de plusieurs noms de lieu et de noms propres, l'auteur tente de prouver que le pays de l'activité des SS. Cyrille et Méthode fut exclusivement la Slovaquie (qui, en ce temps, aurait inclus une grande partie de la Moravie, le pays de la Tisa jusqu'à Mureš à l'Est, et dont la frontière méridionale allait jusqu'au-delà du lac Balaton). La « Slověnskaja zemlja » de l'annaliste russe Nestor n'est, pour Stanislav, rien d'autre que la Slovaquie. Pour l'interprétation linguistique des noms de lieu, l'auteur utilise son œuvre intitulée « Slovenský juh v stredoveku ». (Les régions slovaques au Moyen-Age) I. 664; II. 673; III. Cartes. Turčiansky Sv. Martin, 1948. Il traite en détail du culte de St. Démétrius de Salonique et de St. Clément de Rome en Slovaquie, culte dont, fort justement, il situe l'origine à l'époque cyrillo-méthodienne. Aux mots d'origine gréco-byzantine, il rapporte aussi la forme du nom propre « Luka » au lieu de « Lukáš », forme que, à en juger d'après G. Friedrich (Cod. dipl. I, 499) à qui l'auteur se réfère, le vieux-tchèque n'avait point connue. Il faut cependant lui objecter que la forme en question figure dans les textes de l'évangile, p. ex., dans la bible de Leskovec-Dresde de la fin du XIV^e siècle (cztenye swatego luki), chez Štítný, etc. jv.

J. VAJS, *Řecká předloha staroslověnského překladu evangelního*. Naše věda 24 (1946) 45—49. — Réplique de Vajs à deux articles de Horálek relatifs au même sujet et publiés

dans Slovo a slovesnost (9, 1943, 218—219) et dans Naše věda (23, 1945, 113—116). Vajs défend le procédé qu'il a adopté pour reconstruire le texte de l'évangile vieux-slave, sans toutefois prétendre à l'authenticité absolue pour tous les passages des variantes présentées. Il réfute également l'opinion de Horálek (qui, à travers les parties jusqu'à présent analysées de la traduction vieille-slave de l'Ancien-Testament, croit entrevoir un modèle alexandrin) comme dépourvue de tout fondement. jv.

J. VAJS, *Il canone del piu antico messale croatico glagolitico del sec. XIV (Codice Vaticano Sign. Illir. 4)*. Studi e testi. Miscellanea Giovanni Mercati, vol. V, 1946 (Estratto, pp. 7). — Après avoir passé en revue tous les fragments de la traduction de la liturgie de la messe romaine en vieux-slave, écrits en caractères glagolitiques, Vajs analyse plus en détail, le canon de messe croato-glagolitique le plus ancien, datant du début du 14^e siècle et conservé dans la bibliothèque du Vatican (Illir. 4). L'analyse de Vajs vise le côté linguistique du canon, par lequel celui-ci se rattache aux plus anciens documents glagolitiques, ainsi que le côté liturgique décelant des traces incontestables de la liturgie de St. Pierre. jv.

J. VAJS, *Liturgia sancti Petri slavica. Relatio*. Acta Academiae Velehradensis 19 (1948) 110—115. — Dans son compte-rendu de l'étude de J. Vašica intitulée *Slovanská liturgie sv. Petra* (Byzantinoslavica VIII, 1946, 1—54), Vajs partage l'opinion de l'auteur démontrant que les apôtres slaves utilisèrent, pour le rite de la messe slave, la liturgie de St. Pierre. Il adopte également la nouvelle interprétation donnée par Vašica des Feuilles de Kiev, considérées en tant que texte intégral accusant une forte influence byzantine, ayant servi à compléter la messe formulaire de St. Pierre. jv.

J. VAŠICA, *Slovo na prenesenie moštem preslavnago Klimenta neboli legenda Chersonská*. Acta Acad. Velehrad. 19 (1948) 38—80. — L'auteur part des études relatives à la légende de Kherson et publiées, voici un certain temps déjà, par A. E. Viktorov, Iv. Franko, N. K. Nikol'skij, N. van Wijk et surtout J. Trifonov (*Dve sčimenija na Konstantina Filosofova. Kirila za moštiti na sv. Klimenta Rimski*. Spisanie na Bŭlg. Akad. na Naukite, kn. 48, 1934, 159—240) ; il interprète plusieurs passages qui, même dans le livre de Trifonov, pourtant si instructif et si pénétrant, n'avaient point été compris. Un passage particulièrement « obscur » et mal interprété dans toutes les éditions (не имѣно мисрѣе) est illustré, chez l'auteur, par le renvoi au rite byzantin rappelant les trois jeunes gens dans la fournaise (διάταξις τῆς καμίνου) connu, dans la littérature russe, sous le nom de « činъ peštnago dějstva ». Le fait qu'il se trouve mentionné dans la légende de Kherson, datant du IX^e siècle, est d'une importance fondamentale pour l'histoire du rite, car le document en question précède d'un siècle entier les traces les plus reculées du même rite dans la tradition liturgique grecque.

La seconde partie présente, en abrégé, la traduction latine de l'étude, suivie de la traduction latine intégrale de la légende de Kherson et de son texte slavon, réimprimé avec toutes ses variantes. jv.

J. VAŠICA, *Anonymní homilie v rukopise Clozově*. Časopis pro moderní filologii 33 (1949) 6—9. — L'auteur part de deux études, dont l'une de Grivec (*Clozov-Kopitarev Glagolit v slovanski kniževnosti in zgodovini*. Razprave Akad. znamenosti in umetnosti v Ljubljani 21, 1943, 341—408) et l'autre de A. Vaillant (*Une homélie de Méthode*. Revue des Études Slaves 23, 1947, 34—47) qui prouvent, indépendamment l'une de l'autre, que l'homélie anonyme du manuscrit vieux-slave de Cloz est un ouvrage individuel, datant de l'époque cyrillo-méthodienne et dû, sans doute, à l'archevêque St. Méthode lui-même. Une comparaison entre les données du droit canonique comprises dans l'homélie analysée et le code pénal canonique vieux-russe, connu sous le nom de « Zakon sudnyj ljudem », et

représentant une adaptation abrégée de l'Ecloga byzantine fortement influencée par l'Occident catholique, montre très nettement, les rapports mutuels entre les deux textes en question. Les accords de la terminologie, dans les passages relatifs au droit canonique et dans les citations bibliques d'une adaptation textuelle tout à fait inusitée, ne sauraient être expliqués que par l'identité de l'auteur des deux ouvrages qui, sans doute, fut St. Méthode lui-même. Tout ceci atteste, contre l'hypothèse soutenue jusqu'alors de l'origine bulgare de *Zakon sudnyj ljudem*, la justesse de l'opinion exprimée par A. I. Sobolevskij dans la fameuse étude parue en 1900 dans le *Русский Филол. Вѣстникъ*, où le savant russe a classé le *Zakon sudnyj ljudem* parmi les textes d'origine « morave ».

iv.

M. WEINGART, *Československý typ církevní slovančiny. Jeho památky a význam*. Slovenská Akadémia vied a umení, 1949, pp. 134 + 1 tab. — L'étude de Weingart, originellement destinée à figurer dans le recueil intitulé « *Ríša Veľkomoravská* » (1939) n'avait pu y paraître en raison de son étendue. J. Stanislav s'est chargé de la publier, à l'occasion du dixième anniversaire de la mort de Weingart (12. 1. 1939). L'étude paraît sans changements, Stanislav s'étant borné à compléter la bibliographie pour la période des dernières quinze années. L'ouvrage de Weingart représente la première tentative d'analyse systématique visant un aspect du slavons qui, au point de vue territorial, se rattache au domaine tchécoslovaque. C'est précisément cette question que Weingart a considérée comme problème essentiel de la littérature slavonne. Le livre se divise en deux parties. Dans la première partie, Weingart répond à la question de savoir quels documents littéraires de l'époque cyrillo-méthodienne appartiennent au type tchécoslovaque du slavons. Il en exclut la traduction de la bible, considérée dans son ensemble aussi bien qu'à travers ses parties, en dépit de certains bohémismes qu'on y trouve. Il est étonnant de constater, à cette occasion, que Weingart considère le nom vieux-testamentaire de Naum (qui fut un des disciples de Méthode) comme nom slave (« *na-umъ* comme *roz-um* »). Il mentionne brièvement la traduction du Nomocanon et du Patérique, ainsi que les légendes slaves relatives à Constantin-Cyrille et à Méthode qu'il qualifie de monographies historiques rappelant, par certains passages, le genre de mémoires personnels; toutefois ni dans les légendes, ni dans l'Eucologe, il ne trouve une preuve irréfutable attestant la coopération d'un Tchègue ou d'un Slovaque. Par contre, les Feuilles de Kiev, « l'œuvre d'art d'un style individuel » (44), portent des traces nettes de l'origine slave occidentale dans les bohémismes que Weingart attribue à l'original déjà et qu'il considère comme inhérents à la structure du document. Le traducteur des Feuilles Kiéviennes était, selon Weingart, originaire de Grande-Moravie. Weingart a très bien su découvrir les latinismes, dégager la tendance à rythmiser le texte des prières et le soin apporté à la structure euphonique de celles-ci. Il attribue, à ce document, « une valeur poétique incontestable », tout en ignorant encore la byzantinisation de certaines formules de prières.

La seconde partie embrasse une période qui s'étend de la fin du IX^e jusqu'au déclin du XI^e siècle, et dont le foyer se trouvait en Bohême centrale. Parmi les documents d'origine tchèque, Weingart compte les deux légendes slaves relatives à St. Venceslas, tout en attribuant, injustement d'ailleurs, le canon en l'honneur de St. Venceslas à la Bulgarie où le culte du saint est inconnu. Il y range, d'accord avec A. I. Sobolevskij, les « *Besědy* » c'est-à-dire Homélie se rattachant aux évangiles du pape Grégoire le Grand, l'évangile apocryphe de Nicodème, certaines prières de recueils vieux-russes, le Martyre de St. Guy dans le recueil manuscrit de la Cathédrale de l'Assomption de Moscou (*Uspenskij*) du XII^e siècle (cf. J. Vašica, *Staroslovanská legenda o sv. Vitu*, dans *Mélanges Vajs*, intitulée « *Slovanské studie* », 1948, 159—163). Weingart suppose de même l'existence d'une lé-

gende slave relative à St. Procope († 1053), fondateur du monastère de Sázava où il a situé la naissance de la légende slave sur St. Guy et des Fragments glagolitiques de Prague [cf. tout récemment F. V. Mareš, *Pražské zlomky a jejich předloha v světle bláskovného rozboru*. Slavia 19 (1949), 54—61]. Selon Weingart, la liturgie slave, en Bohême, revêt une forme typiquement occidentale, donc romaine. En conséquence, le côté liturgique des Fragments de Prague a constitué, pour lui, « un problème difficile » qui lui a inspiré même des doutes relatifs à l'origine byzantine des textes conservés dans les Fragments. Si, toutefois, on admet qu'en Bohême, de même qu'en Grande-Moravie, on se servait de la liturgie de St. Pierre qui, restant incorporée au rite byzantin, n'adopte de la forme occidentale, que le rite de la messe, les Fragments de Prague n'apparaîtront aucunement, dans le slavisme liturgique tchèque, comme un élément hétérogène.

L'interprétation que Weingart donne des glosses grégoriennes de Prague (Patera) et de celles de Vienne (Jagić) doit être complétée par l'analyse linguistique de F. Trávníček, parue dans les *Mélanges Vajs* (*Glosy Jagićovy a svatořebořské*, o. c. 164—168). Les glosses de Vienne témoignent, selon Weingart, du rite latin pratiqué dans le monastère de Sázava. Si, toutefois les glosses avaient été prévues pour des buts liturgiques, elles auraient dû s'accorder avec le système des péripécies de l'Eglise occidentale. Or, c'est juste le contraire, car elles s'adaptent parfaitement au schéma grec (cf. mon ouvrage intitulé « *Staročeské evangeliáře* », 1931, 127—131).

Le dernier texte du slavons tchèque que Weingart soumet à une analyse approfondie (87—106) est le cantique « *Hospodine pomiluj ny* ». Contre la reconstruction typiquement vieille-slave de R. Jakobson, Weingart accentue son caractère mixte, tchéco-slavon. Il réfute l'hypothèse attribuant le cantique à St. Adalbert, sans tenir compte des travaux du byzantologue polonais, J. Birkenmajer, sur le cantique vieux-polonais Bogarodzica, et il admet même la supposition selon laquelle St. Adalbert aurait été l'adversaire de la liturgie slave (cf. V. Chaloupecký, *Sv. Vojtěch a slovanská liturgie*, revue Bratislava, 8, 1937). Il place l'origine du cantique entre la seconde moitié du X^e et la fin du XI^e siècle, considérant la seconde moitié du XI^e siècle comme la date la plus vraisemblable, à l'opposé de A. Škarka qui la situe aux limites du X^e siècle, donc à l'époque même de St. Adalbert et de ses disciples (*Nejstarší česká duchovní lyrika*, 1949, 20—31).

Enfin, Weingart se borne à mentionner l'époque plus récente du slavons tchèque, restée en dehors de son analyse: il s'agit de l'histoire du monastère d'Emmaüs à Prague, fondé par Charles IV en 1347, avec son rite slave, et de l'influence slavonne sur les textes bibliques vieux-tchèques, surtout sur les Evangiles et le Psautier (cf. J. Vraštil, *Mélanges Vajs* 169—173: *Význam nejstarších staročeských souvislých textů evangeliálních pro otázku o vlivu bible staroslověnské na staročeskou*). Comme les traditions slavonnes qui, à cette époque, influençaient le milieu tchèque, n'ont point été étudiées systématiquement par Weingart, il faut d'autant plus apprécier plusieurs articles réunis dans les *Mélanges Vajs* et relatifs au même sujet, tels que: A. Vykoukal, *Remešský staroslovanský evangeliář, zvaný «Texte du sacre», s liturgického hlediska* (189—206); F. Ryšánek, *Další zlomek českého blahoslavného Komentáře* (207—225), A. Florovskij, *Církevněslovanská tradice v Čechách v dějinném pojetí «Palinodie» Zachariáše Kopystenského* (226—231); A. Pražák, *Cyrilo-metodějské a velkomoravské prvky v české slovesnosti* (232—254).

Dans l'épilogue, Weingart résume les traits essentiels caractérisant le type tchèque du slavons, au points de vue de la paléographie, de la linguistique, de l'histoire littéraire, de l'histoire et de l'idéologie, en soulignant son immense importance pour le développement de la langue littéraire et de la littérature tchèques. jv.

8. GEOGRAPHIE, TOPOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE

L. BARKÓCZI, *A brigetioi tábor és canabae topographiája*. — *Nouvelles données pour la topographie de Brigetio*. *Antiquitas Hungarica* 3 (1949) 67—77 + 1 carta. — L'auteur de l'étude résume aussi l'histoire du camp de Brigetio, dont la dernière période se déroula au temps de la migration des peuples, à l'époque byzantine. M. Gy.

TH. DÄUBLER, *Griechenland*. Aus dem Nachlaß hrsg. v. M. SIDOW. Berlin, Henssels, 1946, pp. 350; 5 à 10 mille (1947). — Notes de journal d'un poète, qui donnent une forte impression, mais ne tiennent point compte de la réalité historique, et n'ajoutent guère aux recherches byzantines. Irm.

P. M. DUVAL, *Cherchel et Tipasa*. (V. *Byzantinoslavica* X, 367). Rev. by J. B. WARD PERKINS in *Journal of Roman Studies* 39 (1949) 179—180. J. M. H.

J. Ph. FALLMERAYER, *Der heilige Berg Athos*. Dortmund, Schwalvenberg, 1947, pp. 107. *Stunden-Bücher*. — Abrégé de la description classique du milieu de l'Athos, contenue dans les « *Fragmente aus dem Orient* ». Irm.

K. ЖУГЛЕВ, *Какво разбира Валансиен под «Блакие» и «Блак-ле-Грант»*. Изв. на Българското Историческо Дружество XXII—XXIV (1948) 159—167. — L'auteur invoque une série d'arguments pour conclure comme suit: que pour Valanciennes, l'expression « *Blaquie* » désigne soit les terres du despote Slav, soit le Royaume de Boril, tandis que l'expression « *Blakie-le-Grant* » englobe les terres de ces deux seigneurs. D. A.

9. HISTOIRE DE L'ART

A. Questions générales. Varia.

Д. П. ДИМИТРОВ, *Днешното състояние на въпроса за прабългарския характер на знатното съкровище от Надисентмиклош*. Изв. на Българското Историческо Дружество XXII—XXIV (1948) 338—414. — L'auteur soumet à une étude critique les conceptions jusqu'à présent formulées, sur l'attribution ethnique du trésor de Nagyszentmiklós. Il traite particulièrement de la thèse soutenue par N. Mavrodinov dans l'ouvrage intitulé *Le trésor protobulgare de Nagyszentmiklós*, *Arch. Hungarica* XXIX (Budapest, 1943) en soulignant que les déductions présentées par Mavrodinov sur l'origine protobulgare de ce trésor, restent toujours hypothétiques. Dim.

K. GÜNTHER, *Byzantinische Kunst*. Berlin, Bau- u. Kunstverl., Buchabt. Abeking, 1948, pp. 48 + reprod. — Introduction à l'art byzantin, ordonnée d'après les différentes catégories de l'art. Peu de texte, nombreuses illustrations. Irm.

LJ. KARAMAN, *O umjetnosti srednjeg vijeka u Hrvatskoj i Slavoniji, I*. *Historijski Zbornik* I (Zagreb, 1948) 103—127. — L'auteur esquisse l'évolution de l'art médiéval en Croatie-Slavonie jusqu'à l'époque du baroque. Dans la seconde partie (non achevée encore), il cherche l'origine des influences qui déterminèrent cette évolution. L'influence byzantine est insignifiante. Elle apparaît, dans une mesure très restreinte, dans la sculpture de Srém datant du Moyen-Âge primitif, puis, indirectement, par l'intermédiaire de Rome, dans les fresques de la cathédrale de Zagreb (bâtie en 1275), dans l'adoption de certaines particularités. Plus forte fut l'influence de l'Eglise orthodoxe sur l'iconographie croate. M. P.

В. Н. ЛАЗАРЕВ, *Искусство Новгорода*. Москва—Ленинград, Государственное издательство Искусство, 1947, pp. 178 + 142 pl. — Dans son livre, l'auteur donne une

revue systématique de l'art de Novgorod, considéré à travers son évolution s'échelonnant du 12^e au 15^e siècles. L'art novgorodien constitue, selon l'auteur, un des sommets de la vieille civilisation russe, car il sut, mieux que toute autre école, mettre à profit et transformer les nombreux motifs du folklore ancrés, depuis des siècles, dans la tradition populaire. L'intime relation de cet art avec les forces créatrices du peuple ainsi que sa simplicité monumentale et expressive prêtent à l'art novgorodien un caractère typiquement national. Les illustrations, qui reproduisent les trésors de l'art novgorodien, constituent une partie d'autant plus précieuse de l'ouvrage que les originaux ont été détruits, pour la plupart, par les Allemands, durant la dernière guerre. Zst.

H. МАВРОДИНОВ, *Старобългарската живопис*. (V. Byzantinoslavica X, 364). — Compte-rendu: J. MYSLIVEC, *Památky (Histoire) XLIII* (1948) 147—148. Zst.

H. МАВРОДИНОВ, *Родословното дърво на царица Елена в Матейче*. Изв. на Българското Историческо Дружество XXII—XXIV (1948) 203—212. — L'auteur étudie les vestiges de l'arbre généalogique de la reine Hélène, veuve du roi serbe Etienne Dušan, et sœur du roi bulgare Jean Alexandre, vestiges qui se trouvent sur la paroi occidentale de l'église de Mateitché (1357) en Macédoine. D. A.

H. МАВРОДИНОВ, *Раскопки и проучвания в Плиска*. Раскопки и проучвания III. Средновековен отдел. Народен Археол. музей. Нова серия № 3 (1949) 159—170. — Dans cette publication, l'auteur traite trois questions:

1. La basilique n° 17, à Pliska. Elle est du type de la basilique hellénistique, mais d'un type « raccourci ». D'après l'auteur, ce type a subi l'influence de l'église cruciforme. L'auteur rapporte l'église n° 17, ainsi que quatre autres églises à Preslav, au X^e siècle. Mais cette façon de dater n'est point fondée sur des données concrètes.

2. L'emplacement des premières habitations, à Pliska, a dû se trouver, d'après l'auteur, au nord de la ville interne, où se dessinent les vestiges de la tranchée. La question ainsi posée est en effet très intéressante. Elle ne pourrait cependant être résolue que par des fouilles.

3. Au cours des recherches qu'il a effectuées à Pliska, l'auteur a trouvé le sol couvert de déchets de fer fondu et de fer forgé, ce qui l'invite à dire qu'un grand quartier de fondeurs et de forgerons a dû se trouver à cet emplacement. A cette occasion, il publie deux casques en fer trouvés à proximité de Gabrovo (ils sont actuellement au musée de Kazanlik) et un autre trouvé à Assenovgrad (il est actuellement au musée de Plovdiv), qui datent d'après lui du VII^e au X^e s., ce qui lui fait conclure qu'ils ont été fabriqués à Pliska. Cette assertion n'est appuyée d'aucune donnée, et reste purement hypothétique, puisque l'auteur lui-même prétend que cette forme de casque apparaît en Europe dès le VI^e siècle. Par ailleurs, le signe au frontal de l'un des casques du musée de Kazanlik, que M. Mavrodinov trouve identique aux signes répandus sur tuiles, briques et récipients en terre cuite, paraît plutôt représenter le nez, les sourcils et les yeux d'une figure humaine fortement schématisée. Dim.

C. МИХАЙЛОВ, *Разкопки в Плиска през 1945—1947 година*. Разкопки и проучвания III. Средновековен отдел. Народен Археол. музей. Нова серия № 3 (1949) 171—225. — Il s'agit d'un rapport sur les fouilles poursuivies par le Musée National au cours des années 1945—1947, à Pliska. On a déblayé vingt édifices, dont seize appartiennent à l'architecture religieuse et quatre à l'architecture civile. On a trouvé aussi un grand nombre d'objets divers et surtout de la céramique. Les déductions de l'auteur sont assez intéressantes. Elles jettent une certaine lumière sur la vie sociale et économique de la population de Pliska, au cours des X^e et XI^e siècles. Dim.

G. MILLET, *Eglise et pont à Byzance*. Byzantina Metabyzantina I, 2 (1949) 103—113.

— Reference to churches built on or nearby bridges, a survival of a pagan custom.

P. Ch.

The Great Palace of the Byzantine Emperors. (V. Byzantinoslavica X, 120—124, 364).

— Rev. by O. DAVIES in *Journal of Roman Studies* 39 (1949) 177—8. J. M. H.

PH. SCHWEINFURTH, *Grundzüge der byzantinisch-osteuropäischen Kunstgeschichte.* Berlin, Chronos Verl., 1947, pp. 51 + plusieurs reproductions. — Introduction à l'art byzantin, destinée au grand public, étant traité sous l'angle de l'évolution universelle de l'Empire Byzantin. L'ouvrage insiste sur l'importance de la matière pour l'art de la Russie, des Balkans et des pays caucasiens. Irm.

C. СТАНЧЕВ, *Керамика от голямата могила в Плиска (Предварително съобщение).* Разкопки и проучвания III. Средновековен отдел. Народен Археол. музей. Нова серия № 3 (1949) 227—235. — L'auteur publie les matériaux trouvés au cours des fouilles effectuées par G. Fecher en 1935, sur un tumulus situé non loin de l'angle nord-ouest de l'enceinte fortifiée de Pliska. On a trouvé en cet endroit un nombre considérable de poterie: urnes, pots, cruches, amphores, gobelets à anse et assiettes. L'auteur divise cette poterie en trois groupes: céramique slave typique, céramique type orientale (probablement protobulgare) et céramique relevant manifestement d'une tradition romaine antique. D'après l'auteur, cette céramique provient d'une sépulture du VIII^e ou IX^e s. Dim.

C. СТАНЧЕВ, *Грънчарски знаци от Плиска, Мадара и Преслав.* Разкопки и проучвания III. Средновековен отдел. Народен Археол. музей. Нова серия № 3 (1949) 235—246. — Cet article traite des marques relevées sur des tessons, en grande partie recueillis au cours des fouilles exécutées à Preslav et Pliska en 1948, et des fouilles faites antérieurement à Madara. L'auteur tire de fort intéressantes conclusions concernant les conditions de vie économiques et sociales, des artisans bulgares au X^e siècle. Dim.

C. СТАНЧЕВ, *Домашната керамика от Преслав.* Разкопки и проучвания III. Народен Археол. музей. Нова серия № 3 (1949) 129—148. — L'auteur publie des fragments de poterie domestique trouvée en divers endroits, à Preslav. La présence de la poterie de l'époque de la Tène et de l'époque romaine prouve que l'histoire de Preslav commence bien plus tôt qu'on ne le supposait jusqu'à présent. Les autres déductions de l'auteur portent sur le synchronisme ou l'attribution ethnique de quelques espèces de poterie ultérieure; elles ne sauraient être considérées pour le moment, que comme des suppositions, puisque le matériel dont on dispose n'a pas été trouvé *in situ*. Dans un chapitre à part, l'auteur traite des problèmes relatifs aux marques de tessons qu'on voit sur quelques vases. Dim.

K. WEITZMANN, *Byzantine Art and Scholarship in America.* Reprinted from *American Journal of Archaeology* LI, no. 4 (Oct.—Dec., 1947) 394—418 + CI—CIX plates. — Comptes-rendus: A. SALAČ, *Byzantinoslavica* X (1949) 132—134; P. GOUBERT, *Orientalia Christ. Period.* XV (1949) 465. M. P.

B. Architecture.

J. CSEMEGI, *A tarnaszentmáriai templom hajójának stíluskritikai vizsgálata.* — *Considérations critiques sur le style de l'église de Tarnaszentmária.* *Antiquitas Hungarica* 3 (1949) 92—111. — Les pilastres de la nef de l'église de Tarnaszentmária (com. de Hévés) trahissent l'influence des formes hellénistiques, que les architectes de l'édifice semblent avoir connues par l'intermédiaire de l'orfèvrerie et de l'architecture en bois des peuples de la steppe. L'édifice fut bâti au derniers tiers du X^e siècle pour servir de salle de réunion à la « gens » d'origine kabare des Aba. Au XI^e siècle, il fut transformé en église. M. Gy.

F. W. DEICHMANN, *Frühchristliche Kirchen in Rom*. Basel, Amerbach Verlag, 1948. — Rev. by C. A. RALEGH RADFORD in *Journal of Roman Studies* 39 (1949) 182—183. — A useful examination of the architecture and decoration of churches founded from the fourth to the seventh centuries, as well as of the general conceptions which determined their evolution. J. M. H.

W. EMERSON - R. L. VAN NICE, *Hagia Sophia and the first minaret erected after the conquest of Constantinople*. *American Journal of Archaeology* LIV, 1 (January, 1950) 28—40 (with 4 plates). — The authors attempt to show that the south turret of the two standing beside Hagia Sophia's west window was once heightened to serve as a minaret — in all likelihood the first minaret raised after the Conquest of Constantinople. M. P.

В. ИВАНОВА, *Две църкви на Бял-Бряг в Преслав*. Разкопки и проучвания III. Средновековен отдел. Народен Археол. музей. Нова серия № 3 (1949) 149—158. — L'auteur publie deux églises bâties successivement, au même emplacement sur la plaine de Bial-briag à Preslav, déblayées en 1946. Elles datent, selon lui, de la première moitié du X^e siècle. Dim.

D. K. MATTHEWS, *The Restoration of the Monastery Church of Debra Damo, Ethiopia*. *Antiquity*, No. 92 (Dec. 1949) 188—200. With 4 plates + 7 figs. in text. J. M. H.

J. B. WARD PERKINS & J. M. C. TOYNBEE (with survey by R. FRASER), *The Hunting Baths at Lepcis Magna*. *Archaeologia* 93 (1949 = 2nd series vol. 43) 165—195. With 18 plates (one in colour). — The baths, probably built in latter part of the second century and "abandoned not later than the third quarter of the fourth century under the combined stress of sand-encroachment and political events", are of special interest by reason of their interior decoration, particularly the two great friezes with hunting scenes: it is suggested that they may have belonged at one time to an association of merchant-hunters. J. M. H.

O. G. von SIMPSON, *Sacred Fortress—Byzantine Art and Statecraft in Ravenna*. Camb. Univ. Press for Univ. of Chicago Press, 1948. — Rev. by D. T(ALBOT) R(ICE) in *Engl. Hist. Rev.* 64, No. 253 (1949) 535—6. J. M. H.

C. Sculpture.

F. GERKE, *Christus in der spätantiken Plastik*. Mainz, Kupferberg, 1948, pp. 103 + 41 pl. — Les changements de l'image de Jésus-Christ dans l'art plastique du Bas-Empire: Christus philosophicus avant Constantin; Miraculum Dei à l'époque de Constantin; Victoria Christi, de 340 à 370; Maestas Domini, à l'époque de Théodose. Vastes matériaux justificatifs; excellentes illustrations. Irrn.

D. Peinture.

В. Н. ЛАЗАРЕВ, *История византийской живописи*. Москва. Государственное издательство «Искусство», 1947—1948. Т. I, pp. 455 + XLIX pl.; II (Атлас), pp. 38 + 350 pl. — Compte-rendu: Г. НЕГОШИВИН, *Искусство* (1950) 81—87. — Dans son livre attendu depuis longtemps, l'auteur a entrepris d'éclaircir le problème du style pictural byzantin et le rôle que celui-ci avait joué dans l'art médiéval. Dans le choix des illustrations aussi bien que dans le texte, il envisage, en premier lieu, les monuments de Constantinople qu'il considère comme l'expression la plus pure et la plus authentique du style byzantin. Pour la même raison, il n'examine que les monuments provenant du 5^e au 15^e siècles. Il les étudie

au point de vue de l'art et analyse surtout leur style, car l'iconographie, à laquelle se bornent la plupart des connaisseurs en peinture byzantine, négligeant la forme d'art des œuvres examinées, ne saurait rendre la structure composite du style byzantin. Avec un grand soin, l'auteur date les monuments et découvre leur appartenance à différentes écoles ou mouvements artistiques.

Dans les trois premiers chapitres, l'auteur explique son acception de l'art byzantin et fait ressortir les motifs de son évolution et son originalité foncière. Dans la Préface, il constate que le style byzantin constitue une unité organique plutôt qu'un mélange d'éléments orientaux et antiques. Très utiles sont les listes des monuments connus de l'auteur, comprises dans l'appareil critique (et ne mentionnant guère, cependant, les œuvres traitées dans le texte). Lazarev considère la publication d'un index des manuscrits, des icônes et des fresques connus comme une des tâches fondamentales à remplir par les historiens de l'art byzantin, car c'est seulement ainsi qu'on puisse arriver à se créer une base solide pour toute recherche ultérieure.

Aux yeux de l'auteur, le vrai héritier des meilleures traditions byzantines n'est point représenté par les décadents de l'école créto-italienne mais par l'école russe qui a enrichi et rajeuni les vieilles traditions par sa force créatrice vigoureuse et populaire. Ce dernier phénomène s'explique par les intenses liens culturels entre la Russie ancienne et la Byzance, lesquels motivent aussi l'importance de la byzantinologie russe dans le cadre de la science mondiale. Le choix des reproductions auxquelles est réservé (exception faite des illustrations accompagnant le texte) tout le deuxième volume de l'ouvrage, représente un remarquable effort qui ne manquera pas d'être apprécié de tous les spécialistes. Zst.

G. MATHEW, *Byzantine Painting* (The Faber Gallery of Oriental Art). London, Faber and Faber, 1950, pp. 24 + 10 coloured plates. J. M. H.

PH. SCHWEINFURTH, *Byzantinische monumentale Wandmalerei*. Mainz, Kupferberg, 1947, pp. 24. — L'ouvrage caractérise l'art monumental byzantin, dont il cite les monuments les plus importants, et donne une description détaillée des fresques de l'église de Panteleimon, à Nérez près Skopl'e, des églises dans les cavernes cappadociennes, ainsi que de celles de Saint Démétrius, à Vladimir, et de l'église du Saint Sauveur, à Nérédica près Irm.

E. Iconographie.

ZOFIA AMEISENOWA, *Animal-headed Gods, Evangelists, Saints and Righteous Men*. Journal Warburg and Courtauld Institutes 12 (1949) 21—45. With 5 plates — A. examines iconographical material bearing upon the astrological beliefs of late antiquity and the middle ages. J. M. H.

L. KÜPPERS, *Göttliche Ikone. Vom Kultbild d. Ostkirche*. Düsseldorf, Bastion-Verl., 1949, pp. 80 + plusieurs planches. — L'auteur vise à décrire la religiosité d'où procède la peinture des icônes en général, et quelques-uns des types principaux de cet art, en particulier. Irm.

D. TALBOT-RICE, *Russian Icons*. (V. Byzantinoslavica X, 380). — Compte-rendu: J. M(YSLIVEC), Památky (Historie) XLIII (1948) 147. Zst.

G. WUNDERLE, *Um die Seele der heiligen Ikonen. Eine religionspsychol. Betrachtung*. 3. erw. Aufl. Würzburg, Augustinus-Verl., 1947³, pp. 83 + reprod. Das östliche Christentum, NF, 5. — S'efforçant de pénétrer le fond religieux de la peinture des icônes l'auteur présente une interprétation psychologique de cet art et de l'iconolâtrie. Irm.

10. BYZANTINOLOGIE ET BYZANTINOLOGUES

F. BABINGER, *Herkunft und Jugend Hans Lewenklaw's*. Westfälische Zeitschrift I (1949) 112—127. — Article, considérablement élargi, dont la version originale a été publiée au t. IX^e—X^e de Südost-Forschungen (Brünn-München-Wien, 1944—45) 165—174, et qui forme, en même temps, un chapitre du livre relatif à «Leunclavius», à paraître prochainement. L'article représente la première étude vraiment moderne consacré à la biographie d'un grand savant de la Réforme et byzantinologue, du 16^e siècle, et à l'œuvre de celui-ci. M. P.

Ф. Б(АРИШИЋ), *Оснивање Византолошког Института Српске Академије Наука*. Историски Гласник 2 (1948) 102—103. Г. О.

Б. Б(ОШКОВИЋ), *VI и VII Међународни византолошки конгрес у Паризу и Бриселу*. Историски Гласник 2 (1948) 103—104. Г. О.

Byzantinoslavica IX (Prague 1947—1948), pp. XII, 412. — Comptes-rendus: V. Byzantinoslavica X, 200. — W. E. HARKINS, *The American Slavic and East European Rev.* VIII, 4 (December, 1949) 336—337; B. (H(ОБАК), *Исторически Часопис* I (1948) 358. M. P.

Dix années d'études byzantines. Bibliographie internationale 1939—1948. Publié avec le concours de l'UNESCO. Paris, Association Internationale des Etudes Byzantines, 1949, pp. 172. — La première publication, très importante, de l'Association, parue depuis la guerre, est l'œuvre de plusieurs savants parmi lesquels A. Frolow, G. Ansaldi, Mlle M. Mathieu, Mlle Rosenbaum, P. Charanis, R. H. Dolley, G. H. Blanken, Carsten Høeg, I. Ševčenko. Le livre contient des notes bibliographiques pour la période, allant de 1939 à 1947, et ajoute quelques notes, d'une importance toute particulière, relatives à 1938 et à 1948. Les renseignements bibliographiques sont divisés d'après les pays, et classés selon le plan suivant: 1. Manuels et ouvrage généraux. — 2. Philologie et littérature. — 3. Histoire: a) Sources; b) Histoire intérieure (et histoire de l'Eglise); c) Histoire extérieure; d) Pays voisins. — 4. Archéologie et histoire de l'Art (et Musique). — 5. Chronique, notes et informations. L'unification des notes est l'œuvre de M. A. Guillou. L'ouvrage est pourvu d'un Index des noms des auteurs et d'un Index analytique sommaire. La bibliographie contenant 2799 numéros, fort précieux sinon indispensables à tout spécialiste, est, malheureusement, incomplète (cf. Avertissement). L'on peut d'ailleurs se demander si une organisation du genre de l'UNESCO, disposant de moyens et possibilités extraordinaires, peut s'autoriser à faire paraître des publications incomplètes. Par contre, il ne faut pas oublier que, dans la situation internationale actuelle, le postulat de renseignements absolument complets constitue un obstacle insurmontable à la publication, en général. De ce point de vue, l'effort des éditeurs mérite notre reconnaissance. Dans la préface, on apprend que les auteurs ont utilisé «les nombreux Bulletins parus depuis 1945 dans diverses revues» et qu'ils les ont complétés par «un dépouillement nouveau». Comme la Revue des Etudes Byzantines, la nôtre et beaucoup d'autres apportent des annotations bibliographiques commentées, il serait juste, à notre avis, de citer les sources. Parmi les indications particulières relatives aux spécialistes qui se sont chargés du coordonner et de compléter les notes bibliographiques, a été omis, par erreur, sans nul doute, le nom de l'auteur dans la partie «Egypte». Du point de vue des pays slaves, il faut remarquer que les notes utilisent, comme d'habitude, une transcription (mécanique, phonétique) variant d'un auteur à l'autre et que, dans les signes diacritiques, l'on trouve plusieurs erreurs. L'Association devrait examiner le problème d'une transcription unifiée des langues slaves usant de l'alphabet cyrillique, dans une de ses prochaines réunions. M. P.

И. ДУЙЧЕВ, *Чужди приноси към изследването на българското минало. (Библиографски преглед.)* Отпечатък от Годишник на Библиографския Институт I (1948) pp. 14. — Liste d'ouvrages relatifs à la Bulgarie et parus, en 1945—46, dans la littérature mondiale, avec plusieurs renvois à d'importantes œuvres publiées pendant la guerre. L'intérêt extraordinaire que l'URSS témoigne à l'égard de l'histoire bulgare est attribué, par Dujčev, surtout au renouvellement des études byzantinologiques en Russie. M. P.

J. IRMSCHER, *Zukunftsaufgaben der Byzantinistik. Blick in die Wissenschaft* (1948) 181—185. — Le savant allemand analyse les changements intervenus, depuis la dernière guerre, dans les études byzantinologiques dont l'importance ne cesse d'augmenter. Dans le passé, ces études étaient plutôt négligées dans les pays de l'Occident. Dans la sphère slave, par contre, où les racines de la civilisation contemporaine remontent en partie à l'empire byzantin, les savants sont tout particulièrement portés à étudier la culture grecque. Les résultats de leurs recherches et les livres d'auteurs grecs ne sont point, cependant, parvenus à figurer dans les bibliothèques de l'Europe Centrale et Occidentale. Mais après la dernière guerre, les relations entre l'Est et l'Ouest sont devenues réalité sur le territoire allemand et la civilisation russe et par cela byzantine sont chose des temps présents allemands. Irmscher formule les desiderata de la byzantinologie à remplir par la prochaine génération de byzantinologues: bibliographie byzantine, encyclopédie, prosopographie (avec index des noms géographiques de la région byzantine), index des manuscrits d'auteurs byzantins, lexicon *mediae Graecitatis*, et surtout « Bibliotheca Byzantina » appelée à assurer l'édition critique moderne de tout le Corpus de la littérature byzantine, y compris les inscriptions et la littérature néo-grecque de l'époque primitive. Tout en se rendant compte de ce que des tâches aussi importantes ne sauraient se réaliser que dans l'atmosphère d'une parfaite coopération internationale, Irmscher croit pourtant possible d'aborder du moins les travaux préparatoires. Nous regrettons seulement que son article manque de renseignements, extrêmement importants pour tout byzantinologue et relatifs à l'état actuel des matériaux bibliographiques rassemblés pendant de longues années à Munich et des travaux préparatoires au registre, prévu pour les volumes précédents de *Byzantinische Zeitschrift* et dont la publication a été annoncée avant la guerre. M. P.

Journal of Roman Studies, 37 (1947) — Papers Presented to N. H. BAYNES (V. Byzantinoslavica X, 202). — Compte-rendu: Д. ПИНТЕРОВИЋ, Историски Часопис I (1948) 289—293. Г. О.

V. LAURENT et E. DALLEGIO, *Les études byzantines en Grèce (1940—1948)*. Rev. des Etudes Byz. VII, 1 (1949) 91—128. — Bulletin conçu sur le modèle de celui que V. Laurent a consacré, dans le volume précédent de la même revue, aux études byzantines en Roumanie [cf. Byzantinoslavica X, 2 (1949) 383]. A. F.

Mélanges Henri Grégoire. Bruxelles, 1949, pp. XXIX, 639 + 1 portrait + VII pl. Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves, IX (1949). — Le compte-rendu détaillé dans le vol. suivant. M. P.

J. MYSLIVEC, N. L. *Okunev žedesátníkem. Památky* (Historie) XLIII (1948) 156—157. — Article au 60^e anniversaire de † N. L. Okunev. Zst.

В. НОВАК, *Југословенска историографија између два светска рата и њени савремени задаци*. Историски Часопис I (1948) 199—217. — Даваая обстоятельный отчет о развитии югославской историографии в период между первой и второй Мировой войной, автор касается вкратце (стр. 210) и византиноведения в Югославии. Г. О.

Г. ОСТРОГОРСКИ, *Филарет Гранић (1883—1948)*. Историски Часопис I (1948) 400—402. — Некролог. Г. О.

Г. О(СТРОГОРСКИ), VI и VII Међународни конгрес византолога у Паризу и Бриселу. Историски Часопис I (1948) 396—397. Г. О.

Г. ОСТРОГОРСКИ, Основање Византолошког Института Српске Академије Наука. Историски Часопис I (1948) 361—362. Г. О.

Византийский Сборник... Москва-Ленинград, 1945. (V. Byzantinoslavica X, 76—87; 203) — Comptes-rendus: С. ГЕОРГИЕВА, Изв. на Българското Историческо Дружество XXII—XXIV (1948) 498—501; В. Т(ОШИЋ), Историски Часопис I (1948) 351—352; А. Д. С(ОЛОВЈЕВ), Историко-правни Зборник I (1949) 358. М. Р.

Н. SEIDLER, *Jakob Philipp Fallmerayers geistige Entwicklung. Ein Beitr. zur dt. Geistesgeschichte d. 19. Jh.* München, Bayer. Akad. d. Wiss., 1947, pp. 159. Abhandlungen d. Bayer. Akad. d. Wiss., Philos.-hist. Klasse, N. F., 26. — Essai important et approfondi, dont le but est de comprendre l'évolution intérieure de Jakob Philipp Fallmerayer (1790—1861) dans l'ensemble des courants intellectuels de son temps. L'appendice contient une courte description de la vie de Fallmerayer, et qui se base sur ses journaux, une liste de toutes ses œuvres et des publications s'y rapportant. Irm.

P. W. TOPPING, *Historical Studies in Greece (1940—1946)*. Byzantina Metabyzantina I, 2 (1949) 113—127. — A general bibliographical article concerning historical studies which appeared in Greece during the years 1940—1946. Many works of interest to Byzantinists are included. P. Ch.

Византийский Временник, I (XXVI). (V. Byzantinoslavica X, 204). — Compte-rendu: P. GOURBERT, *Orientalia Christ. Period.* XV (1949) 452—453. М. Р.

11. SCIENCES SPECIALES

V. GRUMEL, *La profession médicale à Byzance à l'époque des Comnènes*. Rev. des Etudes Byz. VII, 1 (1949) 42—46. — D'une sentence synodale du patriarche Léon Stypès (1134—1143) V. G. dégage, avec une ingénieuse perspicacité, les conditions requises pour l'exercice de l'art médical à Byzance. Après une période d'enseignement théorique, complétée par un stage pratique, le candidat passait un examen devant le « prœxarche de la médecine » en vue d'obtenir un diplôme ou insigne, σύμβολον τῆς προαρχίσεως, donnant droit à l'exercice de la profession. A. F.

K. VORLÄNDER, *Geschichte der Philosophie. I. Altertum u. Mittelalter*. Neu bearb. v. E. METZKE. Hamburg, Rich. Meiner, 1949^o, pp. XV, 433. — L'auteur mentionne le néo-platonisme (p. 253 et suiv.) et la littérature patristique (p. 276 et suiv.), mais laisse de côté les travaux philosophiques byzantins de l'époque post-justinienne. Irm.

SOMMAIRE

L. Gáldi / Budapest: <i>Les échos roumains des μυρολόγια néo-helléniques</i>	1
И. Дуйчев / София: <i>Славяно-болгарские древности IX-го века</i>	6
В. Мошин / Загреб: <i>Русские на Афоне и русско-византийские отношения в XI—XII вв.</i>	32
R. Guiland / Paris: <i>Les palais du Boukoléon</i>	61
D. Talbot Rice / Edinburgh: <i>The leaved cross</i>	72

Etudes critiques:

R. Palikarova-Verdeil / Paris: <i>La musicologie byzantine et les documents slaves</i> . . .	82
--	----

Comptes-Rendus:

Constantine Porphyrogenitus, <i>De administrando imperio</i> (P. Lemerle / Paris) . . .	90
A. Vaillant, <i>Manuel du vieux slave</i> (A. Dostál / Prague)	93
E. Stein, <i>Histoire du Bas-Empire, II</i> (R. Guiland / Paris)	100
Н. И. Брунов, <i>Архитектура Константинополя IX—XX вв.</i> (J. Myslivec / Prague) .	104
K. Weitzmann, <i>Illustrations in Roll and Codex</i> (D. Talbot Rice / Edinburgh) . .	108
O. Demus, <i>Byzantine Mosaic Decoration</i> (J. Myslivec / Prague)	110

Notes informatives	115
------------------------------	-----

Bibliographie	120
-------------------------	-----

BYZANTINOSLAVICA

Международный журнал по византиноведению
International Journal of Byzantine Studies
Revue internationale des études byzantines

*Publiée par la Commission d'Etudes byzantines de l'Institut Slave de Prague
(Prague I, Národní třída 5)*

NUMERO 2

PRAGUE 1950

XI^e ANNEE

Avec la collaboration des spécialistes de principaux centres byzantinologiques rédigée
par les professeurs de l'Université Charles

Bohuslav Havránek et Milada Paulová

Secrétaire de la rédaction

Bohumila Zástěrová

Paraît deux fois par an en volumes de 10 à 12 feuilles de tirage

Toute correspondance concernant la rédaction devra être adressée à l'Institut Slave
ou à l'adresse des rédacteurs respectifs:

B. Havránek (philologie), Prague IV, Na valech 8.

M. Paulová (sciences historiques), Prague III, Nábřeží legií 59.

Abonnement annuel:

Tchécoslovaquie: Kčs 260,00

Étranger: \$ 5,20 (ou la somme équivalente en monnaie de chaque pays).

Conditions d'abonnement:

On peut s'abonner aux Byzantinoslavica dans toutes les librairies ou directement à l'Institut Slave. La diffusion en Tchécoslovaquie est assurée par « Jednota československých matematiků a fysiků », 25, Žitná, Prague II, la diffusion à l'étranger par « Orbis », Société anonyme d'impression, d'édition et de publicité, département de l'importation et d'exportation, 37, Národní, Prague I.

PHILOLOGICAL NOTES ON SOME BYZANTINE TEXTS

While investigating the evolution of certain Latin suffixes in medieval Greek,¹ I was obliged to examine some Byzantine texts written in the vernacular language, and I was thus able to make some observations which I here set forth.

I

In the Prodic Poems² III 292 we read:

καγκάβιν ἔνι δίωτον ὥσελ μέτρων τεσσάρων

'there is a two-handled cauldron of four measures there'. The word δίωτον is the editors' correction, for they follow Coray's text, and he has διώτιν. Ms. H reads δύπτιον, Mss. CSA δύοπτιν, Ms. g διπλόν and Ms. V omits the word altogether.

Since the majority of the manuscripts have the word in one form or another, it would seem to have been written by the poet. The word διπλόν 'double, large' in Ms. V which has been substituted for δύπτιον and δύοπτιν is due to the meaning 'large':³ ὥσελ μέτρων τεσσάρων: however, it contains the first element of the word δι-.

Let us see if it is necessary to correct δύπτιον in Ms. H and δύοπτιν in Ms. CSA to δίωτον and διώτιν. If we find that δύπτιον and δύοπτιν are possible or normal forms it is of no interest that, paleographically speaking, we may have a different reading, even if the word in question exists in ancient Greek, as is true of δίωτον.⁴

In my opinion, I do not think that a correction is necessary here, but we must emend the spelling of δύπτιον, which should be δίπτιον, since the first element is δι. and not δύο, as in δύοπτιν, and the accent of δύοπτιν should be δυόπτιν, on account of the metre. As a matter of fact, δίωτον and δίπτιον are one and the same word, signifying 'two-eared'.

The second element in the word, Old Greek οὔς, ὠτός, has been subject to a most curious phonetic evolution, as is the case with another word beginning with ω, namely ὠόν. It is perhaps not superfluous to recall that postclassical

¹ I shall have something further to say about suffixes in -άριος, -ᾱτος, -ιανός, τωρ.

² *Poèmes Prodromiques*, éd. Hesselings-Pernot. Amsterdam, 1910.

³ Cf. Modern Greek διπλό καρβέλι = large double loaf.

⁴ See Plato *Ἰππ. Μείζ.* 288D; Athenaeus 473C: καδίσκος; Horace, *Odes* I, 9, 8: *diota*.

Greek is characterised by diminutive endings, especially of short words. Thus οὖς becomes ὠτίον and we find this form in the Gospels.⁵

The ω of these two words has become close to ου (u) pronounced w⁶ during the period of the Koiné which was a sort of bilabial v. Thus we have the plural τὰ ὠτία > ταντία > ταβτία; τὰ ὠά and with anaptyxis of an intervocalic γ, which was known in post-classical Greek, and is much used in Modern Greek,⁷ ταωγά > τανγά > ταβγά and then τ' ἄβγό and τὸ ἄβγό 'the egg'.⁸

As far as τὰβτία is concerned, according to a phonetic law of the post-classical and modern period, since a surd and a voiced consonant cannot form a group, the β (v) in the group βτ was assimilated to the surd τ and thus we have φτ, τὰφτία, whence the singular τ' ἄφτί and τὸ ἄφτί and τὸ φτί in several modern Greek dialects.⁹ Based on this last form we have the adjective composed of δι-: δίφτιος, 'two-eared, two-handled' and with δύο: δυόφτης, neuter δίφτιον, δυόφτιν.

However, in the present text we have only δίπτιον, διόπτιν. The presence in the text of a group πτ instead of φτ is doubtless due to the purism of the scribes. It is well-known that the Old Greek πτ (ἐπτά, ῥάπτης, πτωχός etc.) becomes φτ¹⁰. Now, as there is a puristic tendency to reconstruct the old phonetic form, and since the most familiar consonantal group in Old Greek, which has become φτ, was no other than πτ, we have finally a false regressive form of φτ in δίφτιος, δυόφτης (the origin of this, however, is due to an even rarer peculiarity of Greek phonetics βτ [vt]), which becomes δίπτιος, δυόπτης. This is confirmed by another example furnished by Byzantine Greek. In the Διήγησις παιδιόφραστος τῶν τετραπόδων ζώων 1.44¹¹ we find:

ἔβαλαν οὖν διαλαλητὴν λαγὸν τὸν μεγαλόπτην

'they have appointed the rabbit μεγαλόπτην herald'. In my opinion this μεγαλόπτης is μεγαλόφτης 'big-eared', and the word has nothing whatever to do with a derivative of ὄρῳ like αὐτόπτης.¹² In this example we also have a result of linguistic purism in phonetics. It is therefore unnecessary to correct the reading given at the beginning of this note.

⁵ Matth. 26, 51 καὶ ἀπέκοψεν αὐτοῦ τὸ ὠτίον and passim.

⁶ See G. Hatzidakis, *Μεσαιωνικά καὶ Νέα Ἑλληνικά*. II, 322 and 328-9.

⁷ See A. Mirambel, *Grammaire élémentaire du grec moderne*. Paris, 1939, 30.

⁸ See 'Ιστορικὸν Λεξικὸν τῆς Νέας Ἑλληνικῆς Γλώσσης in the edition of the Academy of Athens, I (1933) 18 β.

⁹ See 'Ιστορ. Λεξ. quoted III (1942) 351 α.

¹⁰ Cf. Mirambel, op. cit., 33. The same evolution has taken place in diphthongs in which the second element is υ: αὐτός > ἀφτός, εὐτυχής > ἐφτυχής, etc.

¹¹ See G. Wagner, *Carmina graeca Medii aevi*. Lipsiae, 1874, 142.

¹² Ph. Koukoulès in the Greek review *Λαογραφία* III (1912) 371, although he agrees that the second element of the word is ἄφτί, proposes to correct it to μεγαλάπτην. In view of the existence of the word in the form φτί, I do not believe it necessary to make any correction: the ο of μεγαλόπτης would be the connecting vowel of the compound word. For other examples of ἄπτι instead of ἄφτι cf. op. cit., 372.

II

In the Byzantine romance entitled *Καλλίμαχος καὶ Χρυσορρόη*¹³ we come upon the following passage:

Ἀγρύπνησε, γρηγόρησε καὶ πρόσεξε, νὰ μάθης
τί πολεμεῖ, μὴ δέρνεται πάλιν τὴν νύκταν ὅλην
καὶ κατακόπτεται πικρῶς καὶ παρηγόρων δίχα.
2189 Ἀπλῶς, κἂν εἴ τι γένηται, κἂν ὅλως μὴ καμνήσης

'watch, be alert and seek to find out what she does, lest she beat herself again all night long, lest she strike herself in bitterness and without consolation. Lastly, whatever happens, in no wise καμνήσης'.

The editor, in the accompanying glossary, writes p. 343: κάμνω 1) 'se fatiguer'. Καμνήσης = κάμης I [= *Καλλίμαχος καὶ Χρυσορρόη*] 2189... He interprets therefore: 'whatever happens, in no wise tire thyself'.¹⁴

First of all, the form καμνήσης = κάμης would be peculiar, and in any event, to the best of my knowledge, this form exists neither in Byzantine nor in Modern Greek. Further, it would be ridiculous to order someone not to tire himself whatever happens, and to watch, not to sleep at the same time. On the contrary, the meaning of the passage is that the person charged with watching Χρυσορρόη during the night must stay awake, must not sleep, and it is precisely in this context that we must seek the meaning of μὴ καμνήσης.

In the Greek of the IVth century B. C.,¹⁵ and in the post-classical period there is a verb that means 'to close the eyes'. I therefore suppose that we have to do with this verb here, and that the correct explanation of it is 'whatever comes to pass (even if you are very tired), do not close your eyes but watch to see what happens to Χρυσορρόη during the night and tell us in the morning'.

This interpretation of the passage would not be valid if the older verb καμμύω were not attested in Byzantine texts. Here are some examples from the Prodromic Texts, III, 366:

καὶ κάμμε τὰ μάτια σου καὶ μὴ πολυτραγμόνει

'and shut your eyes and do not be too bold'. In the Cretan post-Byzantine epic Ἐρωτόκριτος we have¹⁶ A 1259:

κι ἂ θέσω ν' ἀποκοιμηθῶ, τὰ μάτια μου ὥς καμνύσου

'and if I lay me down to sleep, as soon as I close my eyes'... In the post-

¹³ See Spyridion P. Lambros, *Collection de romans grecs en langue vulgaire et en vers*. Paris, 1880.

¹⁴ However, κάμνω at this time no longer has its primitive meaning and signifies 'to do'.

¹⁵ Phrynicius criticises those who use the verb (which proves that it is colloquial) in the form καμμύω, which was in circulation from the IVth century B. C., the oldest being καταμύω. See Hatzidakis, op. cit., I, 89.

¹⁶ Xanthoudidis, ed., Ἡράκλειον Κρήτης 1915.

Byzantine Ἐρωτοπαίγνια¹⁷ l. 582:

Ἄν ἤξευρες, βεργολίκη, τὸ πῶς ἀναστενάζω
τὸ πῶς καμνῶ τὰ μάτια μου καὶ τρέχουν τὸ φαρμάκι.

'If only you knew, o lithe reed, how I sigh, how I close my eyes that ooze poison'.¹⁸ Thus the existence of the verb in Byzantine Greek is attested, and it is still used in Modern Greek. We have yet to explain, however, the presence of ν in καμνύσης (not καμνήσης as in the Lambros text) instead of καμύσης and that we also find in the passage quoted from Erotocritus.

Many paroxytonic verbs in ancient Greek, as for example κυλίω, ἀναβρύω, λέγω, ἀκούω etc., have become oxytonic in Byzantine and Modern Greek: κυλιῶ (and κυλῶ), ἀναβρυῶ (and ἀναβρῶ), λεῶ > λιῶ (and λῶ), ἀκῶ. By the same process, which is not examined in detail here, the verb καμνύω must have become καμνῶ. But then the ν (pronounced i), develops into semi-consonantal j after the synizese provoked by the accent shift, and then it was nasalised by assimilation to the preceding consonant.¹⁹ Thus a ν was developed for phonetic reasons in the verb καμνύω > καμνῶ > καμνῶ²⁰ and has no connexion with the ν of the old verb κάμνω which is still known in Modern Greek. This ν which developed in the present tense is found also in the future καμνύσω, where it is due to analogy, though the phonetic conditions were not similar to those of the present.

III

In the Trebizond version of the Byzantine epic of Digenis Akritas²¹ l. 1893, we read:

Χαράδραι δὲ δεξαμεναὶ ἐν τῇ πηγῇ ὑπῆρχον,
ἦν γὰρ τὸ ὕδωρ κάτοπτρον τῶν ἀνθῶν καὶ τῶν δένδρων,
τὸ μὲν γὰρ ἦν ἀληθινόν, τὸ δ' ἕτερον λευκῶδες.

And the editors render it thus: 'Il y avait près de la source de profonds réservoirs d'eau où se miraient les fleurs et les arbres; dans l'un l'eau était *naturelle*, et dans l'autre blanchâtre'.

First of all, I do not think that the rendering of λευκῶδες as 'blanchâtre' is a happy one. The translators have taken the Byzantine scribe's use of the

¹⁷ Hesseling-Pernot, ed., Paris-Athènes, 1913.

¹⁸ Besides, it is precisely in the nickname which later became a surname, and is that of the twelfth century general Καμνύτης. See M. Glykas, p. 624, IX, 13.

¹⁹ The spelling μι is due to historical reasons, the double consonants being reduced from the time of the koiné – with the exception of certain modern dialects.

²⁰ Similar examples (besides verbs) are: μία > μιᾶ > μῆᾶ, ἐρημία > ἐρημιᾶ > ἐρημῆᾶ, ἄμναλος, etc. See also Psichari, Μεγάλη Ρωμαϊκή Ἐπιστημονικὴ Γραμματικὴ II (1935) 140.

²¹ Edition Sathas-Legrand, *Les exploits de Digenis Akritas, épopée byzantine du X^e s.*, d'après le ms. unique de Trébizonde par C. S. et E. L., Paris 1875.

suffix -ώδης too seriously: the form is due to metrical necessity and nothing else,²² therefore λευκῶδες = λευκόν 'white' and not 'whitish'.

But what is the point of this opposition between ὕδωρ ἀληθινόν — ὕδωρ λευκόν, 'natural water' and 'white water'? The contrast must be considered from a logical point of view. Natural-artificial, for instance, would be possible, but what would 'artificial' water be? Since therefore, λευκῶδες means 'white', we must try to find some connexion between ἀληθινόν and a colour. Now the word ἀληθινόν also means 'red'. In correcting the editors of the text in question who have ὁλόσηρος in verse T 2365 instead of ὁλόβηρος (Latin '*oloverus*'), Stam. C. Caratzas²³ gives the necessary information about the word ἀληθινός. I should like to add a line from the Ἐρωτοπαίγνια quoted

421 Ἀληθοχρυσαστραγάλε καὶ ἀληθινοπερνᾶτε,
θαυμάζομαι ὅταν πορπατεῖς, πῶς οὐ μυρίζει ἡ ὁδός σου,
πῶς οὐ μυρίζουν τὰ βουνά, πῶς οὐκ ἀνθοῦν οἱ κάμποι.

The editors have correctly translated: '(Mon amoureux) aux chevilles pourpre et or, aux talons de pourpre, je m'étonne, lorsque tu marches, que ta route n'embaume pas, que n'embaument pas les montagnes, que ne fleurissent pas les plaines'.²⁴

But what is the meaning of 'red water' in the Akritic line? The poet looks upon the water as a mirror wherein the trees and the flowers are reflected. He naturally thinks also of the red flowers, hence he attributes this colour to the water, to the mirror that reflects it; and so it is for 'white water' as well, the colour of which is due to the flowers reflected there.

IV

In the Escorial manuscript of the same work of Digenis Akritas,²⁵ l. 910, we read:

ἀμὲ καὶ σύ βλερώματα, βλέπω τὸ ἀσκανδάλιστόν σου

This line, like a good many others in this version, even though this version be the oldest one extant, is ametric. However, the present state of the manuscript being what it is (first draft of an unfinished version?), we must disregard the metre; we must limit our efforts to the explanation of words and forms that appear difficult or unintelligible.

²² In any event, were it necessary to give the suffix -ώδης its real meaning (derived from the compound with ὤζω: εὐώδης, δυσώδης), we should have to translate 'very white'. The use of this suffix is most common in Byzantine Greek: Cf. the same version l. 794, 1941, 1948 φοικώδης; l. 797, 804 ψευδώδης; l. 989 ψυχρώδης; l. 2627 ἀραχνώδης; Andro's version l. 3212 ψευματώδης; Grotta Ferrata version, l. 35 κλαυσώδης; l. 280 χιονώδης; Κεκαμμένου Στρατηγικόν in the Vasilievskij Petersburg edition, 1896, p. 14, l. 10 γλωσσώδης etc. etc.

²³ In Ὁ σύνθετος ὑπερθετικός στὸ ἔπος τοῦ Διγενῆ Ἀκρίτα. Mélanges H. Grégoire I (1950) 285.

²⁴ See the explanation in the critical notes.

²⁵ In the Hesselung edition, in Λαογραφία III (1912) 537–604.

The word βλερώματα is an adjective applicable to the maiden whom Digenis loves, and under whose window he is singing.

S. Xanthoudidis²⁶ notes, in a study of the Escorial version of Digenis that βλερώματα has no meaning and is grammatically out of keeping with the context, and he proposes μαυρόμματε 'black-eyed' which is found in the corresponding passage of the Grotta Ferrata version, IV 541.

Ph. Koukoulès²⁷ notes, à propos of βλερώματα: 'In βλερώματα of the ametric verse I see γλαρομάτα: γλαρός — eyed'. The μαυρόμματε of the Grotta Ferrata version would be, paleographically speaking, further from the form of the Escorial Ms. than γλαρομάτα.

But there is another possibility of explaining βλερώματα. In an article in *Neophilologus*²⁸ I find that the word βλαρός is known in a modern Greek dialect. I believe that βλερώματα is composed of βλαρός + μάτι, meaning 'tender-eyed'. It is true that the author of this article shows that the word is used only with reference to vegetables and not in abstract or sentimental connotations, but that in no way disproves the existence of this meaning in a more remote period; it would seem to be a state of affairs similar to that of τρυφερός which today, is also used with a concrete meaning as well as with an abstract (τρυφερά χόρτα, τρυφερά μάτια, τρυφερή καρδιά).

I think that here also, a correction of βλερώματα to βλαρομάτα is unnecessary, in view of the fact that the passage of the ancient α in βλα(δα)ρός to ε following a liquid is regular.²⁹

Thus we have only to correct the spelling, which is done in similar texts written or copied by those without skill in the art of writing.

²⁶ In *Χριστιανική Κρήτη* I (1913) 559.

²⁷ See *Λαογραφία* IV (1912–13) 316.

²⁸ S. Caratzas, *Etymologies néo-helléniques*. *Neophilologus* XXXIII (1949) 239.

²⁹ Cf. ληστής > λεστής in the same version of the Escorial, l. 1444; παραδεῖσιν > παρεδεῖσιν *ibid.*, l. 1628 and the Modern Greek βαλανίδι > βελανίδι etc. See Philindas, *Γραμματική τῆς Ρωμαϊκῆς γλώσσας* 1, 77–78.

CHRONOLOGIE DES GUERRES DE BYZANCE CONTRE LES AVARS ET LES SLAVES A LA FIN DU VI^E SIECLE

Il s'agit d'établir ici la chronologie des guerres entreprises par Byzance contre les Avars et les Slaves, dans la dernière dizaine d'années du VI^e siècle, immédiatement après la fin des longues guerres byzantino-persanes.

Ce problème a déjà été une fois étudié par J. B. Bury,¹ éminent connaisseur de l'histoire de Byzance. Les résultats de ses recherches ont gardé leur actualité.² Je me propose toutefois de reprendre cette question, puisque son interprétation des faits n'a pas éliminé les principales difficultés chronologiques.

Pour l'histoire de ces guerres, deux sources entrent en considération: Théophylacte Simocatte, chroniqueur presque contemporain du règne de l'empereur Maurice, et Théophane, historien de la première moitié du IX^e siècle.³ L'œuvre de Théophane n'est pas une source indépendante; s'il s'agit du temps de Maurice, elle s'appuie uniquement sur les textes de Théophylacte. Mais puisque sa narration suit un schème annaliste, il tend, à l'encontre de son modèle, à établir une chronologie précise des faits. Il semble cependant qu'on ne puisse traiter sa chronologie, par rapport à l'époque de Maurice, à l'égal des données des sources indépendantes, mais qu'il faille plutôt la considérer comme un premier essai d'établir la chronique des différents faits notés chez Théophylacte sans date précise.⁴ Ces données ne nous acquittent point du devoir d'interpréter la chronologie Théophylactienne.

Le chroniqueur indique, d'une manière très précise, le début et le terme des guerres des Balkans.

Il rallie ainsi la première campagne de l'empereur Maurice contre les Avars à la fin de la guerre persane⁵ et note encore l'éclipse de soleil pour le jour du départ, ce qui aurait dû avoir lieu pendant la neuvième année du règne de Maurice.^{5a}

¹ J. B. Bury, *The chronology of Theophilactos Simokatta*. The Engl. Hist. Review 3 (1888) 310.

² Cf. G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*. München, 1940, 50; G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I. Budapest, 1942, 344; L. Hauptmann envisage le même problème dans *Staroslovenska in staroslovenska »svoboda«*, Čas 17 (1923) 315 (inaccessible pour moi). Mais rien de nouveau ne résulte pour cette question, de son article: *Les rapports des Byzantins, avec les Slaves et les Avars pendant la seconde moitié du VI^e siècle*. Byzantion 4 (1927/8) 161, 167.

³ Cf. pour les deux écrivains G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, 333 sq, 343 sq.

⁴ Le problème de la chronologie de Théophane a été abondamment étudié (cf. G. Moravcsik, op. cit. 337).

⁵ Theophylacti Simocattae Historiae, ed. C. de Boor, 1887, lib. V, c. 16, p. 218: « τὰς δυνάμεις ὁ αὐτοκράτωρ ἐς τὴν Εὐρώπην ὡς τάχιστα μετεβίβαζεν ἐπὶ τὴν Ἀρχίαλον τὴν ἐκδημίαν παρὰ σκευάζεται. Διηγώκει γὰρ τὸ Ἀβαρικὸν αὐθις ἐθέλειν φοιτᾶν. »

^{5a} Ibid. 218–219: « κατ' ἐκείνην γοῦν τὴν ἡμέραν ἡλίου μεγίστη γέγονεν ἔκλειψις. Ἐνατον δὲ ἄρα τοῦτο ἔτος ἐτύγχανεν ὃν Μαυρικίου τοῦ αὐτοκράτορος. »

La neuvième année du règne de Maurice date du 13 VIII 590—12 VIII 591, tandis que les calculs astronomiques fixent l'éclipse de soleil visible à Byzance au 19 mars 592. Théophane, influencé par la neuvième année du règne de Maurice, note l'expédition de l'armée byzantine du littoral de l'Asie Mineure à celui de l'Europe à la date de 6082 (c'est-à-dire 589/90) et l'expédition des Avars à l'année 6083 (590/91). Puisque l'année byzantine commence le 1^{er} Septembre, il faudrait admettre le début de l'expédition en été 591. La plupart des historiens contemporains sont d'ailleurs d'accord sur cette dernière combinaison de données chronologiques.⁶

Le terme des guerres byzantino-slaves coïncide avec la date de la mort de l'empereur Maurice, vers la fin de l'automne de l'année 602. La difficulté d'accorder ces données part du fait qu'en considérant l'année 591 comme date initiale de la guerre des Balkans et l'année 602 comme celle de leur terme, les relations de Théophylacte ne suffisent pas à remplir l'espace de temps contenu entre ces dates. Si nous admettons le début de la campagne en 591, suivant les traces des données de la source, il nous faut considérer les années 598/599 comme finales. Si cependant nous admettons l'année 602 comme finale, nous sommes forcés de reporter le début de la campagne des Balkans aux années 595/596.

Puisque les deux dates, l'initiale et la finale, se laissent établir, avec une précision toute particulière, selon les données de Théophylacte, il semblait aux scrutateurs du texte que le chroniqueur avait dû se tromper et laisser des lacunes dans la description des guerres — ce qui, en conséquence, avait altéré la chronologie des faits. Déjà Théophane luttait contre cette difficulté, mais il la résolut d'une manière mécanique. Il étendit simplement les faits qui, selon Théophylacte, se passèrent entre 591—594 à l'espace de 590—597 et rattacha ainsi de nouveau la phase finale de la guerre à son stade initial.⁷ J. B. Bury se vit obligé de réfuter la construction de Théophane,⁸ mais il ne sut pas expliquer la lacune entre 594—597/8. Bury constate que les relations de Théophylacte n'ont aucune trace d'omission, la narration est continue, les relations chronologiques entre les différents

⁶ Cf. G. Vernadsky, *Ancient Russia*. New Haven, 1943, 185; Ch. Diehl, *Le monde oriental de 395 à 1081*. (H. Glotz, Histoire générale — Histoire du Moyen-Age, III.) Paris, 1944, 133. Contrairement N. H. Baynes, *Cambridge Medieval History* II (1936), 280 date les opérations de guerre de 592, mais ajoute immédiatement: « The chronology of the next few years is confused and it is impossible to give here a detailed account of the campaigns ». Cf. aussi W. Ensslin, *Slaveneinfälle*, Realenzykl. d. Class. Altertumswissenschaft, IIIA (1927) col. 702—703; le même auteur admet pourtant, dans l'article sur Maurice, l'année 592 comme début de la guerre [Realenzykl., XIV (1930) col. 2389]. Si l'on s'appuie sur les données chronologiques du dernier ouvrage de M. J. Higgins, *The Persian War of the Emperor Maurice*, Washington, 1939, 42 et sq., la date de 592 paraît la seule possible. Mais d'après nos recherches, elle aussi doit être considérée comme fautive.

⁷ Theophanis *Chronographia*, ed. J. Classen, *Corpus script. hist. byzant.* I (Bonn, 1839) 412: années 6082—6089. Cf. les remarques de J. B. Bury, *The chronology*, 312.

⁸ J. B. Bury, op. cit. 313: "The conclusion is that the division of events from 592—597 given by Theophanes is quite arbitrary and if we compare it in detail with his source we shall hardly consider it very plausible."

faits semblent logiques. Aussi est-il enclin à croire que le chroniqueur ignorait la succession réelle des dates, mais n'avait pas le courage de l'avouer.⁹

Pourtant il ne suffit pas de se borner à la constatation de cette erreur de Théophylacte, il faut préciser le point défectueux de sa chronique et l'éliminer.

J. B. Bury a esquivé cette tâche en constatant dans sa conclusion: « It is not my purpose to make any attempt in this place to rearrange the chronology of the six years elopeing between the progress of Maurice and the reappointment of Priskos. The data are not sufficient for any definite conclusion, but Theophanes is mistaken in lengthening out the period of Petros command to three years. »¹⁰ Comme l'auteur admet que le frère de l'empereur Pierre fut commandant des armées dans les Balkans pendant l'année 597 seulement, les données chronologiques de Théophane ne sont pas dignes de confiance.¹¹

Cet état des recherches suscite la nécessité d'ordonner la chronologie de Théophylacte, car la thèse selon laquelle, entre 594 et 597, il existerait une omission dans les faits ou dans la narration, n'a aucun fondement dans les textes du chroniqueur. On sait que la première campagne de l'empereur Maurice contre les Avars devint le point de départ de la chronologie des différents stades de la guerre des Balkans. L'historien byzantin remarque qu'elle eut lieu en 590/91. Outre ceci, le chroniqueur ne dit qu'une fois de manière précise que, dans la 19^{ème} année du règne de Maurice (600—601), la paix régnait entre Byzance et les barbares des Balkans.¹² Les années 600—602 seraient le point culminant de la guerre. On peut donc supposer, dans ces conditions, que la date initiale ou finale de la guerre est mal déterminée chez Théophylacte. Cette erreur éliminée, la chronologie de la guerre reviendra dans son cadre juste. La connaissance générale des faits nous permet de constater que la seconde alternative est complètement impossible. Nous savons que la mort de Maurice est en rapport exact avec le soulèvement des armées du Danube qui refusaient de passer l'hiver au nord de la rivière. Cependant, la date initiale de la guerre ne possède d'autre base que celle d'avoir eu lieu durant la 19^{ème} année du règne de Maurice, l'année de l'éclipse de soleil et immédiatement après la fin des opérations de guerre en Perse.

Théoriquement, il semble peu probable que Maurice se soit engagé, immédiatement après avoir terminé les opérations d'une guerre en Asie Mineure, dans une nouvelle guerre dans les Balkans. L'éclipse de soleil, visible à Byzance, eut lieu

⁹ J. B. Bury, op. cit. 313: "There is no trace of lacune in his history, the narrative flows smoothly. It follows that the writer was ignorant of the exact years in which the various events fell, and through he was not candid enough to say so directly, he was not dishonest enough to supply from his imagination the deficiencies of his information". La dernière objection paraît peu fondée; p. ex. la fausse date de l'adoption de Tibère, trouvée dans l'appendice (l'année de l'indiction 9—575 au lieu de l'année 8, c'est-à-dire 574) ne constitue pas un fondement suffisant. L'opinion courante (cf. G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, 343), qui considère la chronologie de Théophylacte comme inexacte, est également dépourvue de fondement. La dite chronologie ne semble pas moins digne de foi que tout autre schème rencontré dans les ouvrages de chroniqueurs. Sur la chronologie de Théophylacte et de Théophane. Cf. les observations remarquables de M. J. Higgins, op. cit. 65 et sq.

¹⁰ J. B. Bury, op. cit., 313.

¹¹ *ibid.* 313.

non seulement en mars 592 mais aussi plus tard en 594—596.¹² Il faut donc, a priori, mettre en doute l'année 591 comme date initiale des opérations de guerre contre les Avars. Nous essaierons cependant de dresser la liste des faits, en admettant la date de 602 comme moment final des guerres.¹³

602. Expédition de Pierre contre les Slaves roumains.

601. Paix (à partir de l'automne 600).

600. Combat décisif byzantino-avar près de Singidunum au bord de la Cisa. Défaite des Avars.

598.—600. 18 mois de paix (automne 598 — printemps 600).

598. Campagne de Priskos. Attaque des Avars contre Singidunum (expédition avar en Dalmatie, secours de Gudouin).

597. Époque du commandement de Pierre (expédition manquée des Slaves roumains).

596. Campagne de Priskos contre les Slaves roumains au delà du Danube. Priskos est privé du commandement.

595. Expédition de Maurice contre les Avars, retour de l'empereur à Constantinople. Défaite de Priskos en Thrace, conclusion de la paix.

Si, pour nous orienter dans ces faits, nous suivions uniquement les données chronologiques de Théophylacte, sans prendre égard à la date initiale de la campagne des Balkans, nous devrions admettre que les guerres de Byzance contre les Avars et les Slaves ne commencèrent pas en 591, mais quatre ans plus tard, en 595.

Nous essaierons de prouver la justesse de cette correction à l'aide des données de Théophylacte lui-même. Le chroniqueur nous fournit un argument décisif, lorsqu'il s'agit de la date de l'expédition byzantine qui déclencha cette guerre de longue durée. Plusieurs épisodes se rallient à cette expédition; Théophylacte les décrit avec une grande connaissance des détails. Se trouve ici entre autres la description d'une rencontre des trois légats slaves des bords de la mer du Nord (scil. Baltique) avec l'empereur Maurice.¹⁴

Dans le chapitre 3 du livre VI, le chroniqueur décrit d'abord la légation du sénat destinée à décider l'empereur à retourner à Constantinople, ensuite il mentionne les difficultés du passage par les marécages dans la région des sources de la rivière de Xérogypson, enfin l'arrivée des légats persans dans la capitale, fait qui décida l'empereur au retour. Arrivent aussi les légats francs, Bozo et Bedo, afin de former une alliance contre les Avars et d'obtenir les subsides qui doivent les dédommager de leur secours. Le chroniqueur souligne distinctement que ces légats arrivèrent de la part du souverain nommé Thierry, fils de Childbert, régnant en Bourgogne.¹⁵ On sait qu'il obtint cette province seulement après

¹² Theophylacti Sim. Historiae, ed. de Boor., lib. VIII, c. 4, 290. Cf. M. J. Higgins, op. cit. 62.

¹³ Les données respectives se trouvent chez Th. v. Oppolzer, *Kanon der Finsternisse* (1887) et dans les ouvrages de F. K. Ginzel.

¹⁴ Theophylacti Sim. Historiae, lib. VI, c. 2, 223.

¹⁵ Ibid., lib. VI, c. 3, 225: « τρίτη δὲ ἡμέρα, καὶ οἱ τῆς Κελτικῆς Ἰβηρίας πρέσβεις ἐς τὸ βασιλεῖον παραγίγνονται ἄστῃ (Φράγγοι δὲ ἄρα οὗτοι τῇ νεωτέρῃ γλώττῃ κατονομάζονται) αἱ

la mort de son père en 595¹⁶ et y régna jusqu'en 613. La présence de la légation franque à Byzance, possible seulement en 595, trouve aussi son fondement dans la situation politique générale. A partir de 593, des combats acharnés eurent lieu entre Slaves et Bavares. Dans les sources, nous trouvons mentionnées des attaques avars contre les frontières de la Bavière et de la Thuringe, pendant les années 594—595. Il en résulte que le *terminus a quo* de la légation, et, par là-même, le *terminus a quo* du commencement de la campagne byzantine contre les Avars n'est admissible qu'en 595.¹⁷

On voit que notre hypothèse se trouve confirmée par des faits que nous essaierons de corroborer par l'analyse des données chronologiques ultérieures.

Immédiatement après le retour de Maurice à Constantinople, Priskos reprit le commandement. Le qhagan avar traversa le Danube et assiégea Priskos à Héraclée. Le commandant byzantin persuada le qhagan de conclure la paix en lui envoyant une lettre contenant de fausses nouvelles d'après lesquelles la flotte byzantine aurait attaqué les stations domestiques des Avars.¹⁸

Priskos libéra les soldats en vue du proche hiver et partit lui-même à Byzance.¹⁹ On admet donc que cet événement dut avoir lieu en automne 595. Au printemps suivant, Priskos rassembla de nouveau ses soldats et partit au delà du Danube, pour combattre les Slaves roumains.²⁰ Cette campagne dura si longtemps que Maurice envoya à Priskos une lettre ordonnant de faire hiverner l'armée byzantine au delà du Danube.²¹ Il peut être question uniquement de l'hiver 596/597. Encore la campagne durant, Maurice releva Priskos du commandement et nomma son frère Pierre à sa place.²² Cette nomination coïncide avec la fin de l'année ou le début de 597. A la suite de l'expédition manquée contre les Slaves roumains, Pierre fut relevé de son commandement. Le chroniqueur est clair sur ce point: Καταπολεμηθέντος τοίνυν ὑπὸ τῶν βαρβάρων τοῦ

δὲ προσηγορίαι τοῖς πρέσβεσι Βόσος καὶ Βέττος. Τούτους ὁ τοῦ ἔθνους δυνάστης (ὄνομα δὲ Θεοδώριχος αὐτῷ) ἐς βασιλέα ἐξέπεμπεν ἡξίου τε συνθήκαις φορολογίας τῷ Ῥωμαϊκῷ συμμαχῆσαι καὶ δώροις ἀνελέσθαι πρὸς τὸν Χαγάνον τὸν πόλεμον.»

¹⁶ Fredegarii Chronicon, ed. B. Krusch, MGH, Script. rer. Meroving., II (Hanower, 1888) 127: « Quarto anno post quod Childebertus regnum Guntramni acciperat defunctus est; regnumque eius filii sui Teudebertus et Teudericus adsumunt. Teudebertus sortitus est Auster, sedem habens Mittensem, Teudericus accipit regnum Guntramni in Burgu(n)dia, sedem habens Aurilianes. » Cf. Gebhardt's *Handbuch d. deutschen Geschichte*, I (1922⁶), 150—51; A. Gasquet, *L'empire byzantin et la monarchie franque*, Paris, 1888, 203, an. 3, soupçonne, avec raison, peut être, que la relation de Théophylacte confond Thierry avec son frère Teudbert qui régnait en Austrasie, plus proche de l'Empire byzantin et des Avars.

¹⁷ Voir mon livre, *Pierwsze państwo słowiańskie*. Poznań, 1949, 170 et 177.

¹⁸ Theophylacti Sim. Historiae, ed. de Boor, lib. VI, c. 5, 229—230.

¹⁹ Ibid., lib. VI, c. 6, 229—230: « Ὁ μὲν οὖν στρατηγὸς μετοπώρου ἀρχομένου διαλύσας τὸν χάρακα ἐς Βυζάντιον ἦκεν, Ῥωμαῖοι δ' ἀπομάχοι εἰς τὴν Θράκην ἐχέοντο ἀνὰ τὰς κώμας διατρεφόμενοι. »

²⁰ Ibid., lib. VI, c. 6, p. 230: « ἦρος δὲ ἀρχομένου ὁ στρατηγὸς ὑπὸ τοῦ βασιλέως παρὰ τὸν Ἰστρον ἐπέμπετο, ὅπως τὰ τῶν Σκλαυηνῶν γένη διανήξασθαι τὸν ποταμὸν κωλύμενα ἀφοβίαν ἄκοντα τῇ Θράκῃ παρὰσχοιντο. »

²¹ Ibid., lib. VI, c. 10, éd. de Boor, 239.

²² Ibid., lib. VI, c. 11, 242.

Πέτρου, Πρίσκος γίνεται στρατηγός, καὶ οὖν ἀποχειροτονηθεὶς τῆς ἡγεμονίας ὁ Πέτρος ἐς Βυζάντιον ἦγεν.²³

Le relèvement du commandement dut avoir lieu en automne de 597 ou au début de l'hiver de 598.

Théophylacte note, immédiatement après, certaines données chronologiques qui sont la première preuve de la justesse de notre thèse. Après le relèvement du commandement de Pierre et la prise du pouvoir par Priskos, le chroniqueur dit: Πρὸ τεττάρων τοῖνυν τούτων ἐνιαυτῶν (πρὸς γὰρ τὰ πρεσβύτερα, τῆς ἱστορίας αὐθις γινόμεθα) Ἰωάννης ὁ τὴν ἐς Βυζάντιον ἐκκλησίαν ἰθύνων τὸν τῇδε βίον ἀπέλειπεν...²⁴

Le chapitre suivant commence par ses paroles: Ἦρος ἀρχομένου καὶ ὁ Πρίσκος τοῦ Βυζαντίου ἀποφοιτᾷ. εἴτα πρὸς τῇ Ἀστικῇ τὰς δυνάμεις συνήθροισε τὸν τε ἀριθμὸν τῆς δυνάμεως ἐξετάσας εὗρίσκει ὁ στρατηγὸς πολὺ τῶν Ῥωμαίων πλῆθος διαφθαρέν. πειρᾶται τοιγαροῦν ἐς Μαυρίκιον τὸν αὐτοκράτορα κατὰ δὴλα τὰ τοῦ Πέτρου ποιήσασθαι σφάλματα. ὅμως ὑποπείθεται ὑπὸ συμβούλων τινῶν κρύψαι τὰ πλημμελήματα.²⁵

On voit que le fragment de l'histoire de la vie et la mort du patriarche byzantin Jean n'interrompt en rien le cours de la narration. La note concernant les préparatifs printaniers de la guerre de Priskos nouvellement nommé et les griefs contre Pierre, relevé de ses fonctions, se rapportent visiblement au printemps de l'année 598. Dans ces conditions, les relations de Théophylacte, selon lesquelles la mort du patriarche Jean Jejunator arriva quatre ans avant la destitution du commandement de Pierre, s'expliquent facilement.

Nous apprenons, dans une courte chronographie de Nicéphore, que le patriarche Jean entra en charge encore au temps de l'empereur Tibère (le 12 avril 582) et remplit celle-ci pendant 13 ans et 5 mois.²⁶ Sa mort eut donc lieu, sans aucun doute, à la fin du mois d'août ou aux premiers jours de septembre de l'année 595.²⁷ Etant donné qu'on ne connaît pas la date exacte de la mort du patriarche Jean et que le changement de l'année 595 coïncide avec le 1^{er} septembre, il faudrait, en conséquence, fixer la date de la mort du patriarche Jean au mois de septembre de l'année 594, tandis que les données de Nicéphore nous conduisent au mois de septembre de l'année 595. Probablement avons-nous affaire ici ou bien à certaines différences de nature terminologique ou à une erreur de Théophy-

²³ *Ibid.*, lib. VII, c. 5, 254, n. 18—20.

²⁴ *Ibid.*, lib. VII, c. 5, 254, n^o 21—23.

²⁵ *Ibid.*, lib. VII, c. 7, 256, n^o 6—12.

²⁶ Nicephori Chronographia brevis, éd. W. Dindorff (Bonn, 1839) 776: «Ἰωάννης ὁ νεστευτῆς διάκονος ΚΠ ἐπὶ Τιβερίου ἔτη ιγ', μῆνας ε'.»

²⁷ Théophane inscrit sous l'année 6087 (594/595): «Κωνσταντινουπόλεως ἐπισκόπου Κυριακοῦ... ἔτος α'.» Cela peut tout aussi bien signifier que 6087 est la première année du gouvernement du patriarche Cyriaque; si, toutefois, celui-ci entra en charge en cette année, cela ne veut pas dire que son gouvernement ait duré toute l'année 6087. Le schème chronologique de Théophane nous autorise à ne pas attacher grande importance à ses données.

lacte de peu d'importance.²⁸ La valeur du fait principal persiste. Uniquement par le déplacement du début de la guerre avaro-slave à l'année 595, on peut accorder les données des sources secondaires (Frédégaire et Nicéphore) avec la chronologie des faits présentés par Théophylacte. Si déjà nous devons admettre une lacune dans la narration du chroniqueur, elle semble beaucoup plus probable dans les années proches de la fin de la guerre persane que pendant les combats dans les Balkans.

L'association mécanique de ces deux guerres est sûrement une combinaison du chroniqueur lui-même qui, on le sait, nourrissait de guerres son histoire œcuménique et ne montrait pas de compréhension suffisante pour les époques pacifiques. Les erreurs ainsi qu'une reconstruction factice de la chronologie s'expliquent chez l'auteur par la longue distance qui le sépare des faits décrits. Le cours des faits ultérieurs ne présente, du point de vue chronologique, aucune difficulté et se laisse facilement reconstruire dans l'espace des années 598—602. C'est là une preuve de plus à l'appui de la chronologie que nous venons d'établir.²⁹

²⁸ J. B. Bury, *The Chronology*, 312 préfère corriger Nicéphore au profit des données de Théophylacte et de Théophane. Il faut rejeter cette méthode, puisque Théophylacte, avec ses données d'un ton très général, ne peut entrer en cause. Quant à Théophane, il ne représente aucune autorité.

²⁹ J. B. Bury présente l'exégèse de la relation de Théophylacte et de Théophane plutôt sous l'influence des suggestions de ce dernier.

L'IDEE CYRILLO-METHODIENNE DANS LA POLITIQUE DE CHARLES IV ET LA FONDATION DU MONASTERE SLAVE DE PRAGUE

L'alliance politique de l'empereur byzantin Michel III avec Rostislav, prince de Grande-Moravie, dirigée contre la coalition bulgare-franque, et le rayonnement de la civilisation byzantine dans le territoire occupé par les peuples tchèque et slovaque, rayonnement dû aux effets de la mémorable mission de Constantin (Cyrille) et de Méthode, sont deux événements que les historiens ont abondamment étudiés et légitimement appréciés. Un fait historique beaucoup moins connu est, par contre, la forme prise, dans les pays slaves, et en Bohême surtout, par l'influence de la civilisation cyrillo-méthodienne en son déclin. Parmi les savants du passé, les historiens russes (Gil'ferding, Pal'mov) ont été les seuls à s'occuper de cette question qui, à travers certaines phases de son évolution, apparaît intimement liée à la conception slave.¹ La tradition cyrillo-méthodienne ne se perdit pas avec l'expulsion des disciples formés par les frères de Salonique, sous Svatopluk, ni avec la chute de la Grande-Moravie. Les moines slaves se réfugièrent dans le monastère d'Ostrov et ailleurs, et la tradition se maintint malgré les transformations qu'elle avait subies. Après le schisme de l'Eglise, son but fut de gagner les frères slaves à la cause de la vieille foi cyrillo-méthodienne, donc occidentale, par des croisades. Au 13^e siècle, Přemysl Ottokar II rattachait l'idéologie grande-morave à l'idée de l'indépendance de l'Eglise tchèque, partageant ainsi les projets d'expansion conçus par l'évêque d'Olomouc Brunon. Par une croisade menée contre la Lithuanie, ce dernier tâcha d'étendre le pouvoir du roi de Bohême jusqu'au territoire lithuano-russe situé à l'Est de la Pologne, espérant obtenir, en compensation des services rendus à l'Eglise et à sa mission, la subordination de la Lithuanie à l'archevêché de Prague, et, par là-même, l'indépendance ecclésiastique de l'empire d'Ottokar. La Pologne devait être enveloppée dans une sphère d'influences tchèques. L'archevêché, qui jadis fut celui de Méthode, devait être renouvelé et transféré à Olomouc. Au point de vue politique, cette remarquable conception s'appuyait, d'après l'historien tchèque V. Chaloupecký, sur une tradition ancienne selon laquelle la Grande-Moravie ayant jadis compris neuf évêchés, les rois de Bohême, en tant qu'héritiers de l'empire morave, devaient gouverner tous les pays «aliénés de quelque façon que ce fût».² Au même siècle (1248), la curie papale renouvela son assentiment à l'introduction de la liturgie slave en Croatie et en Dalmatie et, un siècle après, (1346), sous Charles IV, au

¹ А. Ф. Гильфердинг, *Гусь, его отношение къ православной церкви*. СПб, 1893; И. С. Пальмов, *Вопросъ о чашѣ въ гуситскомъ движеніи*. СПб, 1981; idem, *Къ вопросу о сношеніяхъ чеховъ-гуситовъ с восточною церковью въ половинѣ XV в.* СПб, 1889.

² V. Chaloupecký, *Poslední Přemyslovci a Evropa*. Praha, 1940, 33. Dans le recueil: „Co daly naše země Evropě a lidstvu.“

«Monastère Slave» de Prague. Quelle était l'idée nationale et la conception d'Etat de Charles IV? Peut-on parler d'un programme slave et d'un slavisme plus ou moins conscient? Pour quelle raison le monastère slave fut-il fondé, et la liturgie slave rétablie? Quel fut l'initiateur de la fondation du monastère? Quels furent les rapports unissant tous ces aspects à la vieille tradition? Tels sont les problèmes que la présente étude se propose de résoudre.

D'après ce qui vient d'être dit, l'antique tradition de l'Eglise cyrillo-méthodienne était rattachée, aux 13^e et au 14^e siècles, aux intérêts de l'Eglise Occidentale. Au 15^e siècle, cependant, le mouvement schismatique des Hussites oriente à nouveau les esprits directement vers l'Eglise byzantine, donc orientale. Pour les théologiens hussites, l'Eglise orthodoxe représente l'Eglise primordiale, le modèle de Rome. Les Taborites approuvent l'usage des azymes et la communion sous les deux espèces contribue surtout à rapprocher les deux partis.³ Hus lui-même nie, par le fait que l'Eglise grecque ne reconnaît pas l'obédience romaine, l'origine divine de la primauté papale.⁴ Jérôme traite, à Constance, de l'origine grecque du christianisme en Bohême.⁵ C'est de là que vinrent à Prague les premiers indices d'une nouvelle union préméditée de Rome avec les Eglises grecque et russo-lithuanienne.⁶ A Bâle, ce sont déjà les Hussites qui réclament la présence des Grecs.⁷ Les catholiques eux-mêmes nourrissent l'intérêt que les Tchèques portaient à l'Eglise orthodoxe. Enéas Silvius, p. ex., reproche aux Taborites d'imiter, par l'usage du calice, l'Eglise grecque.⁸ L'Union de Florence éveilla en Bohême une attention toute particulière et l'évolution entière culmine, immédiatement avant la chute de Constantinople, par la tentative directe des Hussites d'entrer en relation avec les Grecs et de traiter de l'union avec l'Eglise de Constantinople.⁹ Par ses traditions, l'empire d'Orient continuait ainsi à influencer, au moment même de sa chute (15^e siècle), le milieu de l'Europe Centrale.

Toutes ces phases successives relevant de la tradition cyrillo-méthodienne ainsi que le problème de la liturgie et de la conscience slaves, étudiés dans des domaines plus ou moins éloignés de l'intérêt direct des byzantinologues, n'en laissent pas moins d'être intimement liés à l'évolution de la civilisation byzantine. Ce sont justement ces phénomènes-ci qui constituent, au déclin du Moyen-Age, des ramifications encore vivantes de la civilisation byzantine. En conséquence, ils méritent d'être soigneusement étudiés par les byzantinologues.

³ Des recueils de citations puisées dans des traités hussites et témoignant de sympathies manifestées à l'égard de l'Eglise Orientale figurent dans l'œuvre de Гильфердинг, op. cit. 13, 15, 17—19, 23, de Пальмов, Вопросъ 149 sq et de F. M. Bartoš, *Německého husity Petra Turnova spis o řádech a zvycích cirkve východní*. Tirage à part de Věstník Král. české společnosti nauk. Praha, 1915, 9 sq.

⁴ *Responsio ad scripta Mag. Stanislai* (1413). Hist. et Mon. J. Hus I, 285. Cf. Гильфердинг, op. cit. 15.

⁵ H. Hardt, *Constant. Conc.* IV, 757. — Cf. Гильфердинг, op. cit. 23, ann. 1.

⁶ F. Palacký, *Documenta M. J. Hus*, I, 538, 623, 677; Hardt, op. cit. 1511; K. J. Hefele, *Concilien-geschichte*, VII, 342; A. И. Яцимирский, *Григорій Цамблакъ*. СПб, 1904, 188 sq.

⁷ F. Palacký, *Dějiny*, III, 3, p. 146.

⁸ F. Raynaldus, *Annales Ecclesiastici* 1451, c. 13, 386; Aeneae Sylvi *Opera omnia*; ed. Basil. 674.

⁹ M. Paulová, *Styky českých husitů s cašibradskou církví na základě církevních poměrů byzantských*. V Praze, 1918, 74.

La polémique, jadis très agitée et concernant le sentiment patriotique et le règne, du point de vue de l'intérêt national, de Charles IV, dont le père était un Luxembourg et la mère Elise une Přemyslide, et qui (dans son autobiographie) se dit aimé du peuple puisqu'il « descend d'une vieille souche de rois de Bohême », est définitivement résolue, désormais, grâce au remarquable ouvrage de Jan Bedřich Novák intitulé «Patriotismus Karla IV.». ¹⁰ Cependant, après avoir recueilli, dans son étude soigneusement documentée, tous les témoignages et faits relatifs à la fierté que Charles IV tirait de la tradition des Přemyslides, de son amour pour la langue et le pays tchèques et de tous les actes par lesquels il les avait illustrés, Novák lui-même en est conduit à se demander en quoi pouvait consister le «patriotisme du 14^e siècle». Ce n'est point là le «nationalisme démocratique» (bourgeois) tirant son origine des masses populaires, mais plutôt l'amour qu'un souverain témoigne à l'égard de «son propre pouvoir» et des terres qu'il gouverne. Selon Novák, on ne saurait non plus attribuer à Charles, toutes les fois qu'il agit en tant que patriote slave (cf. fondation du monastère slave, chartes exprimant son respect et ses sympathies pour la langue slave) des tendances slaves, au sens moderne du mot. Là, cependant, les opinions de Novák cessent d'être partagées par certains savants tchèques contemporains.

Dans sa grande étude servant d'introduction à la biographie de Charles IV et intitulée «Karel IV. a Čechy», V. Chaloupecký est arrivé à une autre conception du patriotisme de Charles IV. Selon Chaloupecký, l'idée slave constitue un élément extrêmement important, sinon essentiel, de la politique d'État de Charles IV. L'empereur méditait, nous dit Chaloupecký, de créer, dans le royaume de Bohême, une France de l'Orient, un puissant empire situé à la frontière orientale de l'Allemagne et qui eût repris les traditions ressuscitées de la Grande-Moravie. S'appuyant sur la chronique contemporaine dont l'auteur est Dalimil, ¹¹ qui raconte «comment la couronne sortit de Moravie» (*kako jest korona z Moravy vyšla*) et comment elle vint ensuite en Bohême, lorsque, avant sa mort, le puissant roi morave Svatopluk «fit venir le prince tchèque et lui légua son royaume, en présence de l'empereur» (*pozvav kněze českého, před císařem postúpi jemu království svého*), Chaloupecký essaie de prouver que Charles IV croyait à l'origine morave de la couronne tchèque, issue du royaume de Svatopluk. Le royaume morave, dévasté dans une période de bouleversements, est dit avoir été restauré, en 1086, par l'empereur Henri. A cette occasion, l'État tchèque aurait été investi de tous les droits qui, autrefois, avaient constitué l'empire de Grande-Moravie, avec tous les pays qui, jadis, en avaient fait partie. Selon V. Chaloupecký, Charles IV étant persuadé que la Pologne, la Slovaquie, et peut-être même la Russie, constituaient «l'héritage des rois de Bohême leur venant de la Grande-Moravie», tâcha de reconquérir tous ces pays. ¹¹

L'effort d'étendre le pouvoir des Luxembourg à la Pologne, la Slovaquie et la Lithuanie fait, aux yeux de Chaloupecký, partie intégrante de la politique de

¹⁰ J. B. Novák, *Patriotismus Karla IV.* Čes. Čas. Hist. 1926.

¹¹ V. Chaloupecký, *Karel IV a Čechy. 1316—1378.* Introduction à l'ouvrage intitulé «Vlastní životopis Karla IV.» Traduit du latin par J. Pavel. Praha, 1946², 36.

Charles IV. La rivalité qui, depuis une centaine d'années, subsistait entre les pays de la couronne de Bohême et le royaume de Pologne au sujet de la Silésie, se termina en 1335, par un traité conclu à Visegrad, en Hongrie. Casimir le Grand y renonça oralement et, en 1339, par une charte, à jamais (*in perpetuum*) à la Silésie, de même que, par le traité de paix conclu à Kališ (1343), il renonça à la Poméranie. Le roi polonais, contraint par la nécessité, décida de renoncer à ses terres de l'Ouest, pour orienter son offensive contre l'Orient, décision qui inaugure la carrière de grande puissance de la Pologne médiévale. Chaloupecký démontre que Charles, partisan de la conception grande-morave, désapprouva l'abdication de son père, le roi Jean, au titre de roi de Pologne, abdication prévue par les traités mentionnés.¹² En réalité, il est hors de doute que l'adaptation réaliste des relations tchéco-polonaises est l'œuvre d'un esprit jeune, d'une conception politique neuve de la génération représentée par Charles et Casimir. C'est Charles, et non Jean, qui travailla à créer une atmosphère d'amitié avec la Pologne. C'est également à l'initiative de Charles qu'est due l'organisation des entretiens préliminaires, à Trenčín, où, à la suite de l'accord obtenu sous la direction de Charles dans les discussions précédentes, le futur traité de Vyšehrad ne fut que formulé, immédiatement après le retour en Bohême du roi Jean (qui, par conséquent, n'y avait pris aucune part personnelle). Le roi « belliqueux », de nature excitable et aventureuse, se montra, même après, beaucoup plus enclin que Charles à renouveler la prétention tchèque au royaume de Pologne. Jean et non Charles tente, en 1345 encore, une provocation contenue dans le titre de « roi de Cracovie » que Jean avait jadis attribué à Lokytek alors qu'il s'arrogeait lui-même le titre de roi de Pologne. En 1345, il va jusqu'à attribuer ce titre même à Casimir.¹³

Des plans aspirant à étendre, par des liens familiaux, l'influence de la dynastie des Luxembourg et, par là-même, du pouvoir tchèque à la Pologne et la Hongrie, remplissent, naturellement, tout le règne de Charles IV. En 1339, Jean et Charles condescendirent à permettre à la famille des Anjou de Hongrie d'occuper le trône polonais après le décès de la dynastie des Piast, ceci en dépit du risque qu'un puissant royaume — l'union polono-hongroise — surgit à la frontière tchèque, pouvait signifier pour les intérêts des Luxembourg. Cependant, comme Charles IV donnait sa fille en mariage à Louis, héritier du trône de Hongrie, une princesse tchèque devait porter les deux couronnes hongroise et polonaise. Charles IV s'efforçait ainsi d'élargir la sphère d'influence tchèque à la « partie de la Hongrie qui, jadis, avait appartenu à la Grande-Moravie », sinon à la Slovaquie, tout au moins à la Hongrie tout entière. De ce point de vue, la « conception d'Etat » de Charles est, en effet, celle que suggère Chaloupecký. Au nombre des plus grandes réussites diplomatiques des Luxembourg, il faut ranger l'union dynastique de la Bohême et de la Hongrie, réalisée, après plusieurs revirements, au moment où le fils cadet de Charles IV, Sigismond, monta sur le trône de

¹² V. Chaloupecký, *Karel IV. a Čechy*, 38.

¹³ J. V. Böhmer, *Acta imperii selecta* n° 105.² — S. Steinherz, *Die Beziehungen Ludwigs I von Ungarn zu Karl IV.* Mitteil. des Instituts für Oesterr. Geschichtsforschung VIII (Innsbruck, 1887), pp. 227.

Hongrie. Cette politique dynastique respectait-elle cependant la tradition grande-morave et l'idée slave? Charles IV connaissait-il la conception d'Etat de Dalimil, chroniqueur tchèque qui était presque son contemporain? Dans l'autobiographie de Charles IV, non plus que dans la Légende de St. Venceslas¹⁴ dont l'empereur est l'auteur, rien ne le prouve directement. La légende témoigne des vastes connaissances historiques de Charles IV, de la conscience du rôle important qu'avait joué la mission des Frères de Salonique, Cyrille et Méthode, et du fait que « la foi chrétienne », et non le pouvoir politique, avait pénétré en Bohême à la suite du baptême du prince tchèque Bořivoj et de son épouse Ludmila, par l'archevêque Méthode. Il est toutefois intéressant de remarquer que Charles IV appelle Svatopluk « roi » (roi de Moravie). Le problème envisagé nous apparaît, cependant, sous une lumière différente dès que l'on consulte une autre source, la chronique de Přibík Pulkava de Radenín.¹⁵ Chaloupecký en arrive jusqu'à attribuer cette chronique à Charles IV lui-même,¹⁶ ou, tout au moins, il souligne la part importante que l'empereur prit à la naissance de cette œuvre dont il est censé avoir élaboré le plan. Même J. Šusta met la chronique en « rapport étroit » avec l'empereur.¹⁷ Chez Pulkava, le fondement grand-morave de la conception politique tchèque apparaît nettement formulé. Après que le royaume de Svatopluk eut été « déchiré », nous dit la chronique, Hongrois, Autrichiens et Polonais se l'étant partagé, le titre de roi morave fut restauré par l'empereur Henri III, et le royaume « transféré en Bohême », avec droit de prétendre à tous les pays qui « avaient appartenu au royaume morave ». A un autre endroit, le chroniqueur dit que l'empereur décréta *aby v Českú zemi království převedeno bylo* (que le royaume fût transféré en Bohême) et que, du pays morave, ce royaume et les générations futures « gardassent à jamais le margraviat même avec la Pologne, la Russie et d'autres duchés et pays qui, jadis, faisaient partie de la Moravie ». L'empereur proclama ensuite que « le transfert de Moravie en Bohême devait à jamais rester en vigueur ».¹⁸

L'intérêt politique de Charles IV ne se limite pas seulement à la Pologne et la Hongrie. Plus tard, il s'oriente vers la Lithuanie et les pays lithuano-russes et, sous l'influence de la politique curiale des papes d'Avignon, même, pendant un certain temps, vers la lointaine Serbie. A l'intérêt de Charles IV pour les pays de l'Orient est lié aussi, au point de vue national, religieux et culturel, un événe-

¹⁴ J. Vilikovský, *Prosa z doby Karla IV.* Praha, 1948³.

¹⁵ *Přibík z Radenína řečeného Pulkavy Kronika česká.* Fontes Rerum Bohemicarum, V. V Praze, 1893.

¹⁶ V. Chaloupecký, *Karel IV a Čechy*, 37, 72, 73.

¹⁷ *České dějiny II*, 4: J. Šusta, *Karel IV. Za císařskou korunou (1344—1355)*. Praha, 1948, 163.

¹⁸ Pulkava, F. R. Boh. V, 17, 54, 55; kap. XIV, 221—222; XLII, 245—246: — « aby v Českú zemi království převedeno bylo, z Moravské pak země aby jemu točís Vratislavovi i budoucím jeho věčně markrabství poddané bylo i s Polskem i s Ruskem i s jinými vévodstvími, s zeměmi, kteréž někdejšího času k Moravě jsú příslušaly, plnú mocí i plným panstvím i vším poslušenstvím poddány byly a mocné podrobeny. A tak pak mocným tiemto císařovým stverzením a ustavením království Moravské, aby tak markrabstvím bylo a slulo a ku polepšení se navrátilo, a Čechy pak se vším příslušením i se vším důstojenstvím, se vši ctí i se vším právem, což k tomu příslušie, spravdně a věčně aby království bylo. A to převedenie z Moravy do Čech aby věčně v svéj moci ostalo ... » (p. 246).

ment extraordinaire qui imprime à son règne un caractère slave: la fondation du monastère slave d'Emmaüs, à Prague, destiné aux moines glagolithiques de Croatie et l'instauration de la liturgie slave dans ce même monastère. Pour saisir la portée de cet événement et pour bien comprendre la politique de Charle IV, il faut soumettre à un examen assez approfondi la politique des papes d'Avignon et la situation de la Serbie.

Les papes d'Avignon, séparés de Rome, ont manifestement renoncé au rôle de « gardiens » du tombeau de St. Pierre. Avec un élan d'autant plus énergique, ils s'emploient à agrandir le pouvoir et l'éclat de l'Eglise. Plus que jamais, la cour du pape est animée du désir de porter la foi aux schismatiques, surtout aux Grecs et aux hérétiques, par la restauration de l'Empire Latin de Constantinople, par la conquête des lieux saints de Palestine, par les guerres et les contrats avec la Serbie, par l'appui prêté à l'archevêché catholique de Bar, par une mission catholique en Bosnie et même par l'évangélisation des Tartares (sous Jean XXII). En ce qui concerne la Serbie sous Etienne-Douchan, contemporain de Charles IV, l'attitude de la curie papale envers ce pays était d'abord extrêmement hostile. Le pape Benoît XII était allé jusqu'à promettre la rémission des péchés à tous ceux qui participeraient à la guerre contre les « païens et les schismatiques », donc les Serbes. Il faut en venir à Clément VI, jadis précepteur et ami de Charles IV, pour voir changer la politique curiale envers la Serbie, laquelle devient désormais un élément de cette politique en Orient. A cette époque, l'apparition des Osmands sur le territoire européen signifie une menace non seulement pour les chrétiens orthodoxes, mais pour la chrétienté tout entière. La défense exigeait l'union des forces de l'Occident catholique et de l'Orient orthodoxe. La Serbie devient, à partir de ce temps, l'objet d'une attention toute particulière de la part de la curie, désireuse de gagner les Serbes par des missions et par ses plans de l'union de l'Eglise, médités tout d'abord à Rome. La période des papes d'Avignon représente, en général, une époque de revirements inattendus et de missions ayant recours aux moyens extraordinaires. La curie ordonne, entre autres, aux Bénédictins de Bosnie d'envoyer à Rome les membres slaves de l'ordre dans les pays balkaniques, pour leur permettre d'y étudier la théologie et d'être capables ensuite de professer la foi à leurs peuples, en langue slave. C'est de la même époque que date la fondation du monastère slave de Prague.

Le 9 Mai 1346, l'archevêque de Prague, Ernest de Pardubice, obtint l'assentiment du pape Clément VI¹⁹ à l'introduction de la liturgie slave (limitée toutefois à un seul monastère) pour les moines slaves de Croatie qui, à ce moment déjà, étaient arrivés à Prague. Une année après, Charles IV fonda, avec sa femme Blanche, le monastère slave d'Emmaüs et, l'ayant doté de riches donations, il le remit aux moines glagolithiques qui y développèrent de multiples activités, pédagogiques et littéraires. Le problème, qui est de savoir pour quelle raison le monastère slave d'Emmaüs, à Prague, fut fondé, et quelle était l'activité exercée par les moines slaves à Prague, a été analysé par de nombreux slavistes (J. Broz,

¹⁹ F. M. Pelzel, *Geschichte Kaiser Karls des Vierten, Königs in Böhmen*, I. Dresden, 1873, 90.

P. Syrku, V. Jagić, St. Ivšič, M. Murko),²⁰ avec des résultats en partie positifs. Les moines glagolithiques de Croatie rencontrèrent en Bohême un milieu plus avancé, avec une riche littérature latine et tchèque. Leur manque d'érudition les empêchait d'enseigner aux prêtres et aux moines tchèques, destinés à devenir leurs successeurs, autre chose que de lire et écrire en glagolithique. Le slavon en tant qu'objet d'intérêt érudit, la langue et la littérature slaves dépassaient nettement leur portée, le glagolithique ayant mis une barrière entre eux et la littérature religieuse orthodoxe. Cependant, ayant commencé à se servir, bientôt, du glagolithique même pour les textes tchèques, ils offrirent même aux Hussites la possibilité d'invoquer leur exemple dans leur tentative d'introduire le tchèque dans le rite. En traduisant des textes et des livres tchèques, dont, entre autres, ceux de Hus, ils enrichirent la littérature glagolithique croate.

Les considérations précédentes ne nous ont toutefois point permis de résoudre le problème principal, c'est-à-dire de trouver le motif de la fondation du monastère slave. Parmi les slavistes, V. Jagić a supposé, p. ex., que Charles IV, ayant appris l'existence de moines slaves, membres de l'Eglise catholique romaine, voulut introduire le glagolithique à Prague, afin de réaliser « l'union ecclésiastique » entre Slaves. Selon Jagić, ce plan n'est dû qu'en partie à l'initiative personnelle de Charles IV, cette idée lui ayant été « inculquée » lors de son séjour en Italie. Mais déjà M. Kostić²¹ a très justement réfuté l'hypothèse de l'influence exercée par l'Italie qui, à ce moment, n'hébergeait pas même la cour du pape. Palacký prétend que Charles IV méditait un plan d'une grande envergure aspirant à l'union des Eglises orientale et occidentale, sans toutefois parvenir à attester son opinion par des documents historiques. Le seul témoignage susceptible de corroborer, de très loin, l'idée de Palacký, est représenté par un passage contenu dans une chronique de Beneš Krabice de Weitmile, historien de la cour de Charles IV. On y lit que l'empereur fit recouvrir d'or deux tours du château de Prague, dont l'une tournée vers l'Est et l'autre vers l'Ouest, pour montrer la splendeur de son royaume.²² Selon E. Hanisch, Charles IV travailla, sans doute, à la réalisation d'un vaste plan dynastique qui, par la liturgie slave, eût réuni sous la souveraineté des Luxembourgs, les pays tchèques, polonais et hongrois. Pareillement Chaloupecký, d'accord avec sa conception principale, considère le monastère slave comme le foyer de la politique tchèque orientée vers la Hongrie, la Pologne et la Russie.

En 1927, l'historien Miodrag Kostić a publié à Skopje une remarquable analyse des motifs qui précédèrent la fondation du monastère d'Emmaüs. Selon

²⁰ Voir M. Kostić. *Zašto je osnovan slovensko-glagolaški manastir Emaus u Pragu?* Glasnik Skopskog Naučnog Društva II (1927) 159—160.

²¹ Op. cit., 159.

²² *Kronika Beneše Krabice z Weitmile*. Fontes Rerum Bohemicarum, IV. V Praze, 1884, 541: Eodem anno... imperator... volens ostendere magnificentiam glorie regni sui Boemie, fecit cooperiri duas turres regales in castro Pragensi, unam ad orientem, aliam ad occidentem cum plumbo et auro desuper, ita ut eodem turres lucerent et resplenderent tempore sereno ad longam valde distanciam. — Cf. V. Chaloupecký, *Karel IV. a Čechy*, 40.

Kostić, le monastère devait être un foyer de mission orienté vers la Serbie.²³ Tout savant désireux de résoudre ce problème, dont l'interprétation historique est extrêmement délicate, doit tenir compte du fait suivant, que Kostić a très légitimement accentué: ni Ernest de Pardubice ni Charles IV ne pouvaient rien, au moment donné, sans l'assentiment exprès du pape Clément VI, dont l'appui et l'autorité étaient seuls susceptibles d'assurer à Charles la victoire sur Louis de Bavière et l'élection au titre d'empereur romain. Il est certain que les intérêts de la curie papale et de la cour royale de Bohême, en matière de liturgie slave, étaient identiques. Mais quels étaient ces intérêts et quel fut l'initiateur de la fondation du monastère?

Très vraisemblablement, la fondation est due à l'expérience personnelle de Charles IV. En 1337, Charles, alors margrave de Moravie, partit, après un différend avec son père, pour le Tyrol, en faisant un détour à travers la Hongrie et la Croatie. Ce pèlerinage, qui ne fut point le seul détour dans les voyages aventureux du jeune Charles, était dicté par son inimitié envers les Habsbourg. Charles traversa la Croatie et, après un court séjour à Senj, il s'embarqua pour Aquilée, afin de rendre visite au patriarche. Il descendit cependant près de Grado, d'où il se rendit à pied à Aquilée et, à travers Udine, vers le Tyrol. Cette entreprise aventureuse ne fut pas sans influence sur la formation du futur empereur. Nous croyons être autorisés à considérer ce voyage comme une des premières impulsions ayant inspiré au jeune Charles l'idée d'utiliser même la liturgie slave comme instrument de ses futurs plans politiques. Charles traversa ainsi le « Primorje » croate, où le glagolithique était en usage, et séjourna au port de Senj chez le souverain du pays, Bartholomée Francopan, dans des lieux où, en 1248 (donc une centaine d'années auparavant) Philippe, évêque de Senj, avait obtenu du pape Innocent IV le renouvellement de la liturgie slave. C'est en Dalmatie et en Croatie qu'avait pris naissance l'erreur historique relative à l'origine de l'écriture slave, attribuée par le Moyen-Age à St. Jérôme, aussi bien que l'extraordinaire estime dont ce saint jouissait chez les Slaves en général et, à partir du règne de Charles IV, jusqu'en Bohême. Dans une pétition historique adressée au pape, Philippe de Senj avait fait remonter à Jérôme, le célèbre traducteur de la Vulgate, l'invention de l'écriture glagolithique. Cette opinion était répandue en Dalmatie et en Istrie, à côté d'une autre tradition attribuant à Jérôme la traduction en langue slave même de la bible. Dans leur défense de la liturgie slave contre les attaques des Latins, et surtout des synodes de Split, les moines glagolithiques profitèrent de cette tradition afin d'obtenir la même autorisation pour les textes slave et latin de la bible. Comme Jérôme était né à Stridon, en Dalmatie (F. Bulić cherche le lieu de sa naissance à Grachovo polje en Bosnie), la légende s'accrédita, la prétendue origine slave lui fournissant une justification très logique. Par la bulle du pape Innocent IV, la légende fut codifiée. Dans cette bulle sanctionnant la liturgie slave, le pape se réfère expressément aux moines du littoral croate, lesquels affirmaient que St. Jérôme leur avait légué le glagolithique,

²³ V. ann. 20.

désormais adopté pour les besoins du rite [*quam* (le glagolithique) *illius terrae clerici se habere a beato Jeronimo asserentes eam observabant in divinis officiis observandis*].

En Croatie, Charles eut, sans doute, connaissance de cette tradition, pour la transplanter ensuite dans sa patrie. Dans une charte, il dit lui-même que c'est à Jérôme que revient le mérite d'avoir « inventé l'écriture de la langue slave » et d'avoir traduit la bible en langue slave.

Quels étaient cependant les motifs concrets d'un acte aussi extraordinaire que la reconnaissance de la liturgie slave et la fondation du monastère? Le but suprême était poursuivi par missions.

S'appuyant sur une lettre de Charles IV adressée au tzar Douchan en 1355,²⁴ Kostić a démontré, dans son étude, que le monastère slave était chargé de missions en Serbie. Il pense que la curie papale s'efforça, par l'intermédiaire de Charles et des moines slaves de ce monastère, de gagner le peuple serbe et son tzar Douchan à l'union avec l'Eglise d'Occident. Kostić commet toutefois l'erreur de projeter la situation en 1355, date à laquelle la lettre fut conçue, sur le moment de la fondation du monastère (1346). A la suite de quoi, un autre savant serbe, M. A. Purković, fait très justement observer, dans sa critique de l'étude écrite par son compatriote précédemment nommé, que l'hypothèse de Kostić, tout en étant fort suggestive, aurait besoin d'être attestée par d'autres documents.²⁵ En réalité, un tel témoignage est représenté par la lettre déjà citée de la chancellerie papale, adressée à Ernest de Pardubice (du 9 Mai 1346), que Kostić n'a point utilisée.

Au mois d'Avril 1346, à la veille de l'élection de Charles au trône de Rome, le roi Jean et le margrave de Moravie se rendirent à Avignon chez Clément VI et, en des entretiens avec le pape, fut résolue la question de la fondation du monastère. Charles possédait, à ce moment, une double expérience acquise dans les pays slaves de l'Est. L'une d'elles lui avait été fournie par son récent voyage en Lithuanie, en 1345, qui lui avait donné l'occasion de voir les faits lithuaniens et russes, et l'autre, plus ancienne que la précédente, par son voyage en Croatie. Dans sa lettre à Ernest de Pardubice, Clément VI écrit (de même que jadis Innocent IV dans sa bulle à Philippe de Senj) que le margrave de Moravie lui avait fait la déclaration suivante (*significavit*): que « en Slavonie » (incontestablement la Croatie littorale) et dans certains pays slaves (*non nullis partibus de Slavonica lingua existentibus*) (en Dalmatie et en Istrie sans nul doute), l'on pratiquait, avec l'assentiment du Saint-Siège, le rite en langue slave; mais que, dans les guerres ayant dévasté ces pays, beaucoup des cloîtres, de Bénédictins et autres, réservés au rite slave, avaient été détruits, leurs moines expulsés errant sans but dans le pays. « Le culte de Dieu et la foi chrétienne » en souffraient. En conséquence, le pape approuvait la fondation d'un monastère à Prague (le seul en Bohême),

²⁴ *Collectarius perpetuarum formarum Johannis de Geylnbusen*. Hsg. v. Hans Kaiser. Innsbruck, 1900, 167—168; M. Kostić, op. cit. 163, ann. 6. — Cf. K. Höfler, *Bemühungen Stefan Duschans Capitän d. röm. Kirche zu werden*. Sitzungsberichte d. hist. Kl. d. Wiener Akademie 94 (1881) 179.

²⁵ M. A. Purković, *Avin'on'ske pape i srpske zemlje*. Požarevac, 1934.

qui hébergerait les moines expulsés et leur permettrait de célébrer le rite selon les coutumes de leur pays, donc en langue slave. Le monastère devait être confié aux Bénédictins ou à un autre ordre (*Benedicti vel alterius ordinis*). L'on a ici la preuve manifeste de ce que, donnant son assentiment à la fondation du monastère, Clément VI visait les pays slaves du Sud, la Croatie, et, comme on le verra plus loin, même la Serbie. C'était par Charles surtout que le pape s'était fait renseigner sur la situation dans les pays en question. Pour Charles cependant, ce dernier aspect ne fut aucunement décisif, la mission serbe ne pouvant avoir été à l'origine de la réalisation de ses plans. La lettre de Clément nous fait néanmoins entrevoir le but exact que poursuivait l'empereur. Les missions du monastère devaient être orientées vers la Lithuanie et, surtout, vers les pays slaves russes.

La lettre justifie pleinement cette déduction. On y apprend que Charles avait gagné le pape à son intention en l'avertissant de ce que, dans l'entourage de la Bohême (*in confinibus circa partes regni Bohemie*), lequel est un pays slave (*que de eadem lingua et vulgari existunt*), il y a des schismatiques et des infidèles (*scismatici et infideles*), donc des chrétiens orthodoxes (Russes) et des païens (Lithuaniens) qui ne comprenaient pas ou ne voulaient pas comprendre (*nec intelligere volunt*), si l'Evangile leur était prêché en latin. C'était là que s'ouvrait un vaste champ d'activité pour les moines slaves. Selon le texte, Charles espérait cependant profiter des moines slaves, pour « l'accroissement de la foi chrétienne et pour la gloire de Dieu », même en Bohême (*in dicto regno*). Il est difficile d'imaginer le genre de mission que méditaient l'empereur et le pape. La lettre ne parle pas d'« hérétiques » mais uniquement de schismatiques et de païens. Le mot de « schismatique » pouvait, cependant, signifier, au 14^e siècle, les dissidents en général. Il s'agit d'une lettre du pape, et l'on ne sait guère quelle idée la cour papale se faisait, au 14^e siècle, du pays tchèque. Il se peut que Charles ait eu en vue la secte des « Valdenses » qu'on trouve, au 14^e siècle, dans le Sud de la Bohême. Une chose est tout à fait sûre cependant: alors que l'intérêt de la curie papale se portait vers la Serbie, les aspirations de Charles IV visaient la Galicie et la Lithuanie.

Quant aux intérêts que la curie poursuivait, au moment de la fondation du monastère slave de même que plus tard, ils étaient orientés exclusivement vers le Sud. Avant l'arrivée de Charles à Avignon, Clément VI avait appris que Douchan, procédant à des réformes internes dans son pays, était en train d'occuper les églises et les couvents catholiques et de bouleverser toute l'organisation de l'Eglise catholique en Serbie. Dans deux lettres datant de Janvier 1346, le pape exhorte Douchan à la tolérance, au moment même où Douchan s'apprête à s'approprier la couronne impériale. Immédiatement après, apparaît le plan de l'union des Eglises, et le Saint-Siège expédie plusieurs lettres à d'éminents dignitaires et nobles serbes, par l'intermédiaire desquels il tente d'exercer son influence sur Douchan. Peu de temps après, la curie sera néanmoins obligée d'abandonner le projet de l'union, et de solliciter l'appui des souverains voisins de la Serbie, pour adoucir les tendances anticatholiques de Douchan. Ce n'est qu'au milieu du 14^e siècle que se produit un changement, au moment où

Douchan, seul des souverains européens, semble-t-il, en arrive à se rendre pleinement compte de la tragédie que signifiait l'établissement des Turcs sur le territoire de la vieille Europe.

En 1353, une guerre avec la Hongrie éclata dans le Nord de la Serbie. Selon l'opinion consacrée des historiens, Douchan aurait alors offert au pape de réaliser l'union des Eglises, afin d'arrêter l'agresseur hongrois le menaçant du Nord. En réalité, le tzar Douchan méditait, à ce moment, des plans d'une beaucoup plus grande envergure. Il voulait alerter le monde chrétien et l'amener à entreprendre une nouvelle croisade, sous l'égide de la curie papale. Il s'adresse au pape pour solliciter le titre de « capitaine », c'est-à-dire de commandant en chef de l'armée des croisés. Les Serbes et la curie échangèrent plusieurs messages, solennels mais inefficaces. La cour du pape, se bornant à envisager l'aspect étroitement religieux du problème, ne saisit point la portée politique de l'offre faite par Douchan, et celui-ci ne pouvait réaliser une union des Eglises, en dehors de tout profit politique pour son pays, sans risquer de provoquer le mécontentement, sinon une crise intérieure, dans les masses orthodoxes formant le noyau du peuple. En réponse aux offres de Douchan présentées par les messagers, le pape envoya, à son tour, des légats qui, s'en allant d'Avignon en Serbie, rencontrèrent à Pise Charles IV se rendant à Rome pour son couronnement. Ce fut au moment où celui-ci devait, sous peu — comme le second roi slave, suivant l'exemple du tzar Douchan — être couronné empereur. Charles IV confia aux légats porteurs des messages du pape à Douchan, une lettre personnelle au tzar de Serbie²⁶ où il dit toute la joie qu'il éprouve à apprendre, de la part du légat du pape, l'intention de Douchan, de réaliser l'union avec l'Eglise de Rome. Soulignant l'usage commun de la langue slave pour les besoins du rite, il fait observer qu'à l'aide de cette langue (*et ideo*) et par son intermédiaire, c'est-à-dire de Charles lui-même, on pourra plus facilement gagner le bas et le haut clergé serbes à la foi et à l'Eglise de Rome, laquelle, à son tour, autorisera les Serbes à employer, désormais, la langue du peuple (*in vulgari lingua predicta slavonica*), pour les besoins du culte. Kostić déjà a très justement observé que, la liturgie slave étant pratiquée, en Bohême, dans un seul monastère, celui d'Emmaüs, l'appui et l'intermédiaire de Charles ne pouvaient signifier que la mission des moines slaves de ce monastère.

Reste à savoir si l'idée d'employer les moines du monastère slave à une mission en Serbie, était une invention de la curie, ou si c'est Charles qui la conçut à Pise et obtint, pour sa réalisation, l'assentiment sans réserve du légat. La seconde hypothèse apparaît d'autant plus vraisemblable que, sur le trône papal, Clément VI, véritable initiateur de la mission slave, avait déjà fait place à Innocent IV, auquel l'idée même était, ou pouvait être, complètement étrangère. La lettre de Charles à Douchan, qui marque le point culminant des missions slaves, est extrêmement intéressante, d'un autre point de vue aussi. Elle trahit un slavisme conscient: la fierté du premier roi slave monté sur le trône des empereurs

²⁶ V. ann. 24.

de Rome d'Occident, et qui se rendait pleinement compte qu'en écrivant à Douchan, il s'adressait à un puissant souverain, également Slave, dont le pouvoir et l'empire ne cessaient de s'étendre, depuis plusieurs années. La lettre constitue un document extrêmement précieux de la conscience slave chez Charles. Elle ne contient cependant pas l'idée que l'ancienne interprétation classique de Palacký croyait y découvrir, démontrant que Charles bénissait Douchan par ce que « de nationalité slave tous les deux, ils étaient en train d'assumer le pouvoir suprême, l'un dans l'empire romain et l'autre dans l'empire grec ». Dans sa lettre, Charles exprime sa joie et sa satisfaction en apprenant l'intention de Douchan de réaliser l'union avec Rome. Il l'appelle son cher frère, l'assurant qu'il se sent lié à lui non seulement par la fraternité universelle (*humane parilitatis consorcium*) et la dignité royale (*regie dignitatis honor*), mais surtout par la même langue slave (*idem nobile Slavicum ydionoma*). Il annonce à Douchan son départ pour Rome, où il sera couronné empereur par le pape, et développe tout un programme slave. Il dit, entre autres, que le roi de Serbie peut être heureux, en tant que Slave, d'assister à l'honneur qui, en la personne de Charles, échoit à la langue slave [« que la langue de naissance commune (*lingua nativitatis communis*) devint l'objet de tant d'éloges et se trouve favorisée de tant de marques de distinction »]. Il n'oublie cependant pas de réserver la souveraineté pour sa propre personne. Entre lui et Douchan, la parité n'existe que dans leur origine slave. Dans leur correspondance, ni le pape ni Charles ne donnent à Douchan le titre d'empereur, ne reconnaissant donc point son couronnement comme empereur des Serbes et des Grecs. Charles l'appelle *rex Rassciae*. Dans le cas où Douchan continuerait sur la voie de l'union, Charles lui promet son appui propre à lui assurer (« par notre bienveillante intervention ») un empire plus vaste que cette grande partie de la Grèce que, d'après ce que Charles vient d'apprendre, Douchan aurait déjà conquise. Charles promet tout ceci pour que — après l'accroissement des honneurs échus à la langue slave commune, au temps de Douchan (*vestro tempore*) et sous « l'heureux » règne de Charles (*sub felici nostro regimine*) — ceux qui vivent et vivront sous le règne de Douchan, trouvent la voie du salut et soient glorifiés dans le royaume de Dieu. Une fois de plus, Charles établit une distinction très nette entre Douchan et sa personne. Mentionnant Douchan, il emploie une locution purement chronologique (*vestro tempore*) et ne dit pas *sub vestro regimine*, alors que, pour sa propre personne, il parle d'un « heureux » règne. Considérée au point de vue des rapports entre les deux souverains, la lettre de Charles représente une épître fière adressée par l'empereur de Rome à un frère royal, de sang slave: de ce frère, Charles apprécie les succès qui, à l'exemple de son propre règne, ont rehaussé l'éclat de la langue slave et ainsi de l'élément slave en général. C'est ce qu'on peut, avec certitude, déduire de la lettre où Charles, fils de la feue Elise Přemyslide, reconnaît la langue slave, commune à lui et à Douchan, pour sa langue maternelle (*lingua « nativitatis » communis*, dit-il). Complètement étrangère encore lui était, cependant, l'idée que Palacký lui attribuait à tort et qui s'impose forcément à quiconque s'occupe, aujourd'hui de ce beau sujet: qu'à la veille de l'expédition contre Constanti-

nople, les deux souverains slaves, Charles et Douchan, l'un empereur romain d'Occident et l'autre empereur des Serbes et des Grecs, se seraient réellement partagé la domination de la chrétienté et du monde.

Il est extrêmement difficile de chercher, dans l'obscurité des âges révolus, une exacte réponse aux problèmes touchés par l'idéologie moderne. Il est hors de doute que la politique de Charles IV, à la frontière orientale, était surtout une politique dynastique. Cependant, la conception de Chaloupecký ne manque pas non plus de documents à son appui. Elle apparaît chez les auteurs de deux chroniques de l'époque, dont la seconde est, peut-être, l'œuvre de Charles. L'effort que Charles déploya pour renouveler la liturgie slave et fonder le monastère slave, fut dicté par des motifs religieux, par sa politique religieuse. Le pieux héritier du royaume de Bohême, attaché, au point de vue politique mais aussi par sa propre piété, aux intérêts de l'Eglise, agit en plein accord avec la curie papale. Le renouvellement de la mission slave entraînait dans la ligne politique de la curie. Un élément fort important, sinon décisif est, d'ailleurs, représenté par la conscience slave du roi de Bohême. Charles proclamait son appartenance à la famille des Slaves, appartenance qui résidait pour lui surtout dans la parenté de langue avec les Serbes et autres Slaves. Ses proclamations manifestent, en même temps, la fierté qu'il tirait des succès obtenus par d'autres Slaves, les Serbes surtout. Il avait même décidé de prêter secours à Douchan désireux d'élargir son empire, étant lui-même persuadé que l'Etat serbe contribuait, comme son propre pays, à la gloire de leur langue commune et, n'hésitons pas à compléter l'idée, très nette d'ailleurs, du renom des Slaves. Telles sont les déductions auxquelles nous autorise l'examen des documents relatifs à un problème ancien qui est en relation — ne fût celle-ci qu'indirecte — avec la conception politique née sur le sol tchéco-morave, de l'œuvre réalisée par les apôtres de Salonique.

CONSTANTINOPLE BYZANTINE

LE PORT PALATIN DU BOUKOLEON*

Les empereurs byzantins avaient vite compris l'utilité pour eux d'avoir à proximité de leur palais un port privé pour y abriter les bateaux réservés à leur usage. Souvent, ils étaient appelés à se rendre, soit pour leur plaisir, soit par suite des exigences du protocole, sur divers points de la ville et le trajet par mer était généralement plus rapide et plus aisé que le trajet par la voie de terre. Souvent aussi, ils allaient en villégiature dans leurs châteaux du Bosphore ou de la côte asiatique et il leur était commode d'avoir à leur disposition un moyen de transport. Une autre raison plus sérieuse dut encore engager les empereurs à entreprendre sans tarder la construction d'un port privé. Le peuple byzantin aussi turbulent que versatile était toujours disposé à prêter main forte aux agitateurs. Aucun empereur, si puissant fut-il, ne pouvait être assuré du lendemain. En cas de brusque alerte, il était prudent de se ménager une retraite possible par mer, si le Palais était bloqué du côté de la terre.

Origines du port du Boukoléon. — La création d'un port palatin semble donc remonter aux premiers temps de l'empire, mais les sources ne nous fournissent aucune précision à ce sujet. Un texte énigmatique des *Patria*¹ attribuée à Constantin le Grand la construction de tout ce qui se trouvait entre l'emplacement où s'éleva plus tard l'Eglise Nouvelle et la porte de Fer, τὸ πρὸς τὴν Νέαν κείμενον καὶ μέχρ' τῆς Σιδηράς. L'ancien Tzykanistérion, sur l'emplacement duquel Basile I édifia l'Eglise Nouvelle, se trouvait au bord de la mer à l'est et au-dessous de la terrasse du Phare; la Porte de Fer doit être cherchée du côté du port de Sophie. Entre ces deux points, le long du rivage, et sans doute en dehors des murs maritimes, on ne voit guère à quelles constructions font allusion les *Patria*. Il se pourrait, toutefois, que les rédacteurs des *Patria* aient eu en vue le port palatin et sa phiale ainsi que le fameux groupe du lion et du boeuf, érigé sur son ensablement.

Constantin VII Porphyrogénète remarque que la magistrature du protospathaire de la phiale est d'origine fort ancienne.² Anne Comnène déclare que le port du Boukoléon avait été construit dans un passé lointain.³ Si Anne Comnène, qui aimait à faire étalage de son érudition, reste dans le vague, c'est que vraisemblablement l'origine du port du Boukoléon se perdait dans la nuit des temps. Au 4^e siècle, sous Constance, le patriarche Paul arrêté au Zeuxippe, fut transféré au Grand Palais d'où on l'embarqua clandestinement pour l'exil⁴; il y avait donc dans

* Suite des études sur le Boukoléon. V. *Byzantinoslavica* X, 16—27; XI, 61—71.

¹ Preger, *Script. orig. CP.* Leipzig, 1907, II, 145.

² Constantin VII Porphyrg., *De adm. imp.* 51, 235: ἐξ ἀρχῆς καὶ ἀνωθεν, et 236: ἀπὸ παλαιοῦ τύπου.

³ An. Comn. I, 137, Leib., I, 105: πάλαι τῶν χρόνων.

⁴ Sozom. III, 9; Socrate II, 16.

les parages du Grand Palais un port, ou tout au moins une échelle. En 477, l'empereur Zénon, effrayé des intrigues de Vérine, s'embarqua brusquement au Grand Palais pour Chalcédoine.⁵ Anastase I, après une émeute, motivée par une addition au Trisagion, fit en toute hâte fermer les portes du Grand Palais et donna l'ordre d'appareiller un bateau pour fuir.⁶ Justinien I, cerné en 532 par la révolution triomphante dans son palais impérial, songea à se sauver par la seule voie qui lui restait ouverte, la mer.⁷ En 533, Bélisaire à la veille de partir pour la campagne contre les Vandales, vint faire bénir par le patriarche Epiphane son vaisseau « sur la plage qui s'étendait devant la résidence de l'empereur ».⁸ L'existence d'une échelle palatine à cette époque est d'ailleurs nettement établie par le Livre des Cérémonies.⁹ Lorsque l'empereur, au retour d'expédition, abordait au Grand Palais, la réception de bienvenue avait lieu ἐμπρὸς τῆς σκάλης.¹⁰ Ce texte est très vraisemblablement extrait des Commentaires de Pierre magistrus, comme le prouve la relation de l'entrée triomphale de Justinien I.

Ainsi, dès le début du 6^e siècle, l'existence d'une échelle palatine est historiquement établie, mais, d'après les textes cités ci-dessus, il semble infiniment probable que cette échelle existait déjà au 4^e siècle. Peu à peu, l'échelle primitive fut transformée en un véritable port, avec bassin intérieur et quai d'embarquement. Nous ignorons l'époque à laquelle le port palatin prit officiellement le nom de port du Boukoléon; mais ce nom était déjà en usage au 9^e siècle et rien ne prouve qu'il ne l'ait pas été auparavant.

Histoire du port du Boukoléon. — Le port du Boukoléon était un port privé et, à ce titre, il ne présente qu'un intérêt historique assez restreint. Les empereurs venaient s'y embarquer en grande pompe pour leurs promenades et leurs villégiatures; parfois aussi, fuyant devant l'émeute, ils s'y embarquaient pour l'exil. Au retour d'une expédition, au lieu de suivre la voie triomphale, les souverains préféraient parfois aborder directement à l'échelle du Grand Palais, pour y recevoir les hommages et les félicitations des dignitaires.¹¹ De temps en temps, pour éviter des incidents, des condamnés politiques étaient secrètement embarqués au Boukoléon pour une destination lointaine. Ainsi, le patriarche Paul, sous Constance II (353—361),¹² le patriarche Nicolas I sous Léon VI le Sage (886—912),¹³ les adversaires de l'Union des Eglises, sous Michel VIII Paléologue (1261—1282).¹⁴

Lorsque quelque très haut dignitaire, comme Tzantzès, beau-père de Léon VI le Sage, décédait au Palais impérial, sa dépouille mortelle était transportée, par

⁵ Chron. Pasc. 600.

⁶ Theoph. 337—338.

⁷ Proc. Bel. Pers. 126.

⁸ Proc. Bel. Vánd. 362.

⁹ Cer. App. 497.

¹⁰ Cer. App. 497.

¹¹ Cer. App. 497.

¹² Sozom. III, 9; Socr. II, 16.

¹³ Leo Gramm. 279; Theoph. Cont. 371, 709, 857, 865.

¹⁴ Pachym. I, 391.

faveur insigne, sur l'un des vaisseaux impériaux stationnés au Boukoléon, jusqu'au lieu de l'inhumation.¹⁵ Pour un autre motif, on avait pris une mesure analogue lors des obsèques de Théophobe, exécuté secrètement dans les cachots du Boukoléon, sous Théophile (829—842).¹⁶

La démonstration navale de Romain Lécapène, devant le Boukoléon, pendant la minorité de Constantin VII Porphyrogénète (913) est un événement important dans l'histoire du port palatin; pour la première fois, le Grand Palais se voyait attaqué par mer.¹⁷ C'est au port du Boukoléon que Jean Tzimiskès aborda dans la nuit du 10^e décembre 969, pour aller assassiner Nicéphore II Phokas;¹⁸ ni le rivage ni le port n'étaient alors gardés; ils le furent sérieusement depuis.¹⁹

Après ce drame, l'histoire du port palatin n'est plus jalonnée que par des événements d'importance secondaire. C'est au Boukoléon qu'aborda Alexis I Comnène en 1081, pour prendre possession du palais impérial,²⁰ comme c'est aussi au Boukoléon qu'après l'assaut donné à son palais s'était embarqué, en 1042, Michel V le Calfat pour se réfugier au monastère de Stoudios.²¹ En 1171, le roi de Jérusalem, Amaury I, rendant visite à Manuel I Comnène, fit son entrée solennelle au Palais impérial par le port du Boukoléon, ce qui constituait une faveur exceptionnelle.²² C'est par le Boukoléon que s'évada, en 1165, Andronic I Comnène²³ et qu'en 1185, il s'enfuit sur un bateau, après la prise du Grand Palais.²⁴ En 1261, l'empereur latin Baudouin, chassé des Blakhermes, alla s'embarquer pour l'exil au Grand Palais et très vraisemblablement au port du Boukoléon.²⁵

Le port du Boukoléon, dans toute sa splendeur à l'époque de Manuel I Comnène, utilisé, malgré l'abandon du Grand Palais, sous Alexis III Ange (1195—1203)²⁶ existait encore, lors de la chute de l'empire latin de Constantinople, en 1261. Sous Michel VIII Paléologue (1261—1282), il était toujours en état d'abriter des vaisseaux.²⁷

Au 14^e siècle, le Grand Palais, de plus en plus délaissé, menaçait ruine et son port négligé devait tendre à s'ensabler. Au milieu du 14^e siècle, sous Jean V

¹⁵ Leo Gramm. 271; Theoph. Cont. 362.

¹⁶ Leo Gramm. 228.

¹⁷ Cedr. II, 292; Zonar. III, 469; Theoph. Cont. 393, 726, 886; Leo Gramm. 299—300.

¹⁸ Cedr. II, 375; Zonar. III, 517; Leo Diac. 87; Glykas 573.

¹⁹ Nicet. 170; Cinnam. 233—234.

²⁰ An. Comn. I, 137, Leib, I, 105.

²¹ Cedr. II, 539; Psellos, IV, 97, Sathas; I, 109, Renauld.

²² Guil. de Tyr. XX, 22. Cf. J. Labarte, *Le Palais impérial de CP. et ses abords, Ste Sophie, le Forum Augustéon et l'Hippodrome, tels qu'ils existaient au dixième siècle*, Paris, 1861, 204.

²³ Nicet. 169—170; Cinnam. 233—234.

²⁴ Nicet. 452.

²⁵ Pachym, I, 144; Georg. Acropol. 192—193. Cf. M. A. Buchon, *Recherches historiques sur la principauté de Morée et ses barres baronnies*, I. Paris, 1845, 24—25; Belin, *Histoire de la latinité de CP.* Paris, 1894, 89: « Et l'empereur Baudoin si réduisit dedans le vieil Palais de Lion et si entra dans une nef. »

²⁶ Nicet. 703.

²⁷ Pachym. I, 391.

Paléologue, le Grand Palais, dans un état lamentable de délabrement, fut utilisé comme prison d'état; on y enferma les partisans de Cantacuzène.²⁸ A cette époque, le port du Boukoléon n'était peut-être pas entièrement comblé, car un vaisseau génois aborda de nuit devant le mur maritime pour ravitailler les prisonniers et leur offrir de les transporter à Galata.²⁹ Il est peu probable qu'un bateau de quelque importance ait pu aborder, surtout la nuit, devant le Grand Palais ailleurs que dans un port. La plage, qui s'étendait devant la demeure impériale, était, en effet, semée d'écueils et protégée par des digues et jetées, qui rendaient la navigation difficile.³⁰ Quoi qu'il en soit, il est certain que vers 1350, le Grand Palais n'était plus habité ni habitable; dans ces conditions il devenait inutile d'entretenir à grands frais un port privé sans emploi. Les vaisseaux impériaux ne stationnaient plus au Boukoléon, mais aux Blakhernes.

Au début du 15^e siècle, le Grand Palais n'était plus qu'une ruine imposante. Son port, toutefois, n'avait pas entièrement disparu, car, en 1422, Buondelmonti en fait mention sous le nom de *portulus imperatoris*. Quelques années plus tard, Bertrandon de la Broquière, envoyé de Philippe le Bon à Jean VIII Paléologue, vit encore sur la Marmara « un petit havre pour mettre trois ou quatre galées, du côté du midi, assis près d'une porte ». ³¹ Il ne peut guère s'agir que du port du Boukoléon. A la veille de la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, un descripteur anonyme signale encore des ours et des aurochs en pierre sous la muraille du Grand Palais au bord de la mer. L'allusion au port du Boukoléon est évidente.³² Au moment du siège, le Grand Palais, τὸ μεγαπαλάτιον, était encore au-dessus de la Propontide la majesté de ses ruines³³ et les défenseurs de la cité, du haut des remparts qui dominaient la plage du Boukoléon et son port, ἐν τοῖς μέγεσιν τοῦ Βουκολέοντος, surveillaient les mouvements de la flotte turque.³⁴ La prise de Constantinople en 1453 porta le coup de grâce au Grand Palais dont il ne resta pas pierre sur pierre; du port palatin, il n'est plus question. Au 16^e siècle Pierre Gylles déclare formellement qu'à l'est de St Serge il ne subsiste plus de traces d'un ancien port.³⁵ Les destinées du port du Boukoléon étaient liées à celles du Grand Palais; le Grand Palais ayant disparu, le port palatin devait disparaître.

Configuration du port du Boukoléon. — Les ports de Byzance sur la Marmara étaient exposés à deux dangers: la tempête et l'ensablement. Les tempêtes de la Marmara étaient redoutables et les vagues, chassées par le vent du sud, venaient parfois battre furieusement les murs maritimes. Par gros temps, l'accès des ports était difficile. La prévoyance des empereurs s'était, d'ailleurs, efforcée de

²⁸ Gregor. II, 729—730; Cantac. II, 399, 537.

²⁹ Gregor. II, 734.

³⁰ Preger, II, 283; Glykas 464; Nicet. 169.

³¹ J. Ebersolt, *CP byzantine et les voyageurs du Levant*. Paris, 1918, 59.

³² B. de Khitrowo, *Itinéraires russes en Orient*, I. Genève, 1889, 235; J. Ebersolt, op. cit., 42.

³³ Ducas, 282—283.

³⁴ Phrantzès 253.

³⁵ P. Gylli, *De topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatibus libri quatuor*. Lyon, 1561, II, 15.

parer au péril, en établissant tout le long de la côte un système compliqué de digues en maçonnerie ou à pierres perdues, ἀκταί.³⁶ La plage du Boukoléon devait être tout spécialement protégée contre la fureur des flots, car sur certains points le mur maritime se trouvait très rapproché de la mer.³⁷ Les chroniqueurs font, d'ailleurs, plus d'une fois allusion à des digues, ἀκταί, dans les parages du Boukoléon.³⁸

Le port du Boukoléon était-il un port double? On ne saurait le contester. Un simple port extérieur, circonscrit entre deux jetées, eût été un abri manifestement insuffisant pour les vaisseaux impériaux qui y stationnaient. Glykas³⁹ et Cédrene⁴⁰ qualifient le port du Boukoléon de port creusé par la main de l'homme, χειροποίητος λιμὴν; l'allusion à un bassin intérieur paraît évidente. Anne Comnène⁴¹ nous apprend, d'ailleurs, que le port du Boukoléon, très rapproché des murs maritimes du Grand Palais, avait été bâti avec des pierres du pays et des marbres. Il ne peut s'agir que des murs qui entouraient le bassin intérieur du port. On ne se sert pas de marbres pour construire des digues.⁴²

Le bassin intérieur du port du Boukoléon avait été creusé dans la plage même du Boukoléon et entouré d'un mur afin d'éviter les éboulements du sol; ce bassin, comme le dit Anne Comnène, touchait de très près au mur maritime du Grand Palais; pour s'embarquer, l'empereur n'avait pas à traverser la plage, mais il montait immédiatement sur son bateau, au sortir du Grand Palais.⁴³

Peut-être n'existait-il à la haute époque qu'une simple échelle, σκάλα devant le Grand Palais;⁴⁴ le bassin intérieur aurait été ajouté plus tard, lorsque la flottille impériale fut définitivement organisée. En tout cas, la construction de ce bassin est fort ancienne, comme le dit Anne Comnène.⁴⁵

Situation du port du Boukoléon. — Le bassin intérieur du port double du Boukoléon se trouvait indiscutablement en dehors des murs maritimes. Anne Comnène le dit formellement: ἀγχοῦ τῶν τούτου τειχῶν;⁴⁶ or, les murs maritimes formaient clôture à la demeure impériale, du côté de la mer.

³⁶ Preger, II, 283; Glykas 464. Dans le voisinage des ports et échelles, des jetées, προβλήται et des môles, μόλοι, μούλοι, complétaient les moyens de protection. Sous le nom d'ἀκταί, les chroniqueurs byzantins semblent plutôt désigner les digues, parallèles au rivage, réservant le terme de προβλήται aux jetées s'avancant dans la mer. Cf. Nicet. 169.

³⁷ Cinnam. 233—234.

³⁸ Proc. Bel. Vandal. 362; Nicet. 169, 703.

³⁹ Glykas 573.

⁴⁰ Cédre. II, 375.

⁴¹ An. Comn. I, 137, Leib I, 105.

⁴² Le bassin intérieur d'un port, découvert par Constantios dans le quartier de Vlangu, était entouré d'un mur identique à celui dont parle Anne Comnène. Cf. A. van Millingen, *Byzantine Constantinople*. Londres, 1899, 314.

⁴³ Cer. II, 13, 560. Cf. *De adm. imp.* 5D, 340.

⁴⁴ Cer. App. 497.

⁴⁵ Le port que Buondelmonti fait figurer sur son plan, sous le nom de *portus palatii imp.* (cf. A. Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*. Lille, 1892, 44 et 73) semble correspondre au port impérial du Boukoléon. Les deux jetées du port extérieur, surmontées d'un mur forment mantelot. Aucun texte byzantin ne confirme cette indication.

⁴⁶ An. Comnène, I, 137, Leib. I. 105.

Les historiens situent tous le port palatin dans le Boukoléon, ἐν τοῖς Βουκολέοντι;⁴⁷ or, par Boukoléon on désignait spécialement la plage qui s'étendait au pied du Grand Palais, extérieurement aux remparts maritimes. De plus, pour s'embarquer, l'empereur devait sortir de son palais, εἰσέρχεται ἀπὸ τῶν παλατίων εἰς τὸν δρόμονα;⁴⁸ or, le vaisseau impérial était stationné au Boukoléon, ἐν Βουκολέοντι... ἐνθα τὸ βασιλικὸν δρομόνιον ἵσταται.⁴⁹ Par ailleurs, lorsque Jean Tzimiskès aborda au port du Boukoléon, il fallut le hisser avec des cordes pour le faire pénétrer dans l'enceinte palatiale.⁵⁰

On pourrait multiplier les exemples; au surplus, on est d'accord sur la position du port du Boukoléon en dehors des murs maritimes. Il va de soi qu'il ne s'agit que du port intérieur, car il est évident que l'avant-port, s'avancant dans la mer, se trouvait nécessairement en dehors des murs maritimes.

Mais à quel point précis de la plage du Boukoléon se trouvait le port? Que le port palatin fut situé au sud du Grand Palais, c'est ce qui ressort nettement d'un passage de Zonaras⁵¹ où il est dit que Jean Tzimiskès aborda ἐπὶ τὴν νοτίαν θάλασσαν τῶν βασιλείων. Or, Glykas⁵² et Cédrene⁵³ déclarent que Jean Tzimiskès aborda au port même du Boukoléon.

Les historiens byzantins font souvent allusion au port palatin du Boukoléon et les périphrases qu'ils emploient, selon leur coutume, pour le désigner permettent de fixer aussi exactement que possible son emplacement. Voici quelques-unes de ces périphrases:

ἐν τῷ Βουκολέοντι ἐνθα τὸ βασιλικὸν δρομόνιον ἵσταται,⁵⁴
 ὁ τῶν ἀνακτόρων λιμὴν⁵⁵
 ὁ τοῦ παλατίου νέωρον ἐν τῷ Βουκολέοντι⁵⁶
 ὁ κάτωθεν τοῦ παλατίου χειροποίητος λιμὴν⁵⁷
 ὁ περὶ τὰ ἀνάκτορα λιμὴν⁵⁸
 ὁ κατὰ τὸν Βουκολέοντα λιμὴν⁵⁹
 ἀγχοῦ τῶν τειχῶν λιμὴν, ὅπου ὁ λίθινος λέων ζωγρεῖ τὸν βοῦν⁶⁰
 ὁ λιμὴν οὐπὲρ οἱ πέτρινοι βόες καὶ οἱλέοντες⁶¹
 ὁ κατὰ τὸν Φάρον λιμὴν.⁶²

⁴⁷ Cer. II, 18, 601; Cedr. II, 292; Nicet. 289.

⁴⁸ Cer. II, 13, 560.

⁴⁹ Cer. II, 18, 601.

⁵⁰ Cedr. II, 375; Leo Diac. 87; Zonar. III, 517 sq.

⁵¹ Zonar. III, 517.

⁵² Glykas, 573.

⁵³ Cédre. II, 375.

⁵⁴ Cer. II, 18, 601.

⁵⁵ Psellos, IV, 227 Sathas, II, 103, Renauld.

⁵⁶ Cedr. II, 292.

⁵⁷ Glykas 573; Cf. Cedr. II, 375.

⁵⁸ Zonar. III, 357.

⁵⁹ Nicet. 289.

⁶⁰ An. Comn. I, 137, Leib, I, 105.

⁶¹ An. Comn. I, 334, Leib, II, 90.

⁶² Pachym. I, 391.

Ces divers renseignements confirment seulement la situation du port palatin dans la région du Boukoléon. Glykas et Cédrene situent le port palatin en bas du Palais. L'indication est bien vague, mais, au 12^e siècle, le Palais était le Grand Palais sacré, dont les principaux édifices étaient groupés autour du Salon d'Or, dans le voisinage de la terrasse du Phare.

Anne Comnène fournit une indication intéressante, en disant que le port palatin touchait de près aux murs maritimes. Mais Pachymère donne une indication qui est capitale, semble-t-il. Le port palatin se trouvait dans les parages du Phare. Pachymère entendait par Phare évidemment la terrasse de ce nom sur laquelle se dressait la tour du Phare. La position, assignée par Pachymère, au port du Boukoléon à hauteur du Phare, autrement dit, au pied de la terrasse célèbre du Grand Palais, se justifie par des arguments tellement sérieux qu'ils semblent être péremptoires. Voici ces arguments.

1. La prévoyance des empereurs avait créé entre Loulos et Byzance une ligne de télégraphie optique. À l'aide de signaux lumineux, communiqués de proche en proche, les empereurs étaient avertis des incursions arabes. La ligne aboutissait à la tour du Phare, érigée sur la terrasse du même nom.⁶³

Le phare de la tour servait également à guider les navigateurs pendant la nuit.⁶⁴ Sous le nom de *Speculum*, Buondelmonti fait allusion au phare en question.⁶⁵ L'existence d'un phare sur la terrasse de ce nom est certaine. Après la conquête turque, la tour du Phare disparut en même temps que le Grand Palais. Toutefois, sur les anciennes cartes de Constantinople, un phare est indiqué sur l'une des tours du rempart maritime, dans le voisinage de la prétendue Maison de Justinien (palais du Boukoléon de l'est), autrement dit dans les parages où se trouvait la terrasse du Phare.⁶⁶ La présence d'un phare indique généralement la présence d'un port. Il est logique de supposer que le Phare du Grand Palais ne servait pas uniquement à guider les navigateurs, mais qu'il était également destiné à éclairer le port du Boukoléon, situé en dessous.

2. L'escalier du Boukoléon, καταβάσιον τοῦ Βουκολέοντος,⁶⁷ qui conduisait au port, partait du flanc est de la terrasse du Phare, ce qui semble indiquer la proximité de la terrasse avec le port. L'empereur, on l'a vu,⁶⁸ au sortir de son palais, montait aussitôt dans son vaisseau . .

3. La très grande proximité de la terrasse du Phare avec le port palatin est d'ailleurs confirmée par de nombreux textes. Du port du Boukoléon, qu'il vient d'occuper, Romain I Lécapène, en 919, monte directement prêter serment à Notre-Dame du Phare.⁶⁹ Alexis I Comnène, en 1081, aussitôt débarqué, monte au palais

⁶³ Cer. App. 492; Cedr. II, 174; Theoph. Cont. 197.

⁶⁴ Theoph. Cont. 19. Cf. J. Ebersolt, *Le Grand Palais de CP et le livre de Cérémonies*. Paris, 1910, 104.

⁶⁵ Ch. Buondelmonti, *Descriptio urbis CP*, à la suite de Nic. Bryenne, éd. Bonn, 180.

⁶⁶ Millingen, *Byzant. CP*, 269, plan.

⁶⁷ Cer. I, 19, 117; I, 20, 120.

⁶⁸ Cf. plus haut, Note 43.

⁶⁹ Theoph. Cont. 394, 727, 886; Cedr. II, 292; Zonar. III, 467—468.

d'en haut et laisse sa femme dans le palais d'en-bas.⁷⁰ Arrivant par mer, Alexis I Comnène débarque nécessairement sur le quai du port du Boukoléon. Le palais d'en bas devait être situé très près du port et il s'agit, selon toute probabilité, du palais du Boukoléon de l'est. Du port, Alexis I Comnène monte directement au Palais d'en haut, autrement dit, au Palais sacré. L'itinéraire n'est pas indiqué, sans doute parce qu'il n'était pas compliqué et qu'il ne comportait pas de longs détours. Alexis I Comnène a dû gravir l'escalier du Boukoléon et pénétrer dans son Palais par la terrasse du Phare.

Un envoyé d'Alexis I Comnène aborde de nuit au rivage et très certainement par le port du Boukoléon; il frappe à la porte maritime d'où il est conduit au Palais d'en haut et l'impératrice le reçoit dans la salle à manger voisine de la chambre à coucher.⁷¹ L'envoyé a dû monter très vraisemblablement par l'escalier du Boukoléon sur la terrasse du Phare et l'on sait que les appartements impériaux communiquaient par un vestibule et des portes d'argent avec cette terrasse.⁷²

Manuel I Comnène, portant sur ses épaules la pierre tombale du Christ, monte avec son précieux fardeau ἐκ τοῦ κατὰ τὸν Βουκολέοντα λιμένος εἰς τὸν ἐν τῷ Φάργῳ τοῦ μεγάλου παλατίου νέον.⁷³ Ce qui implique un trajet direct et fort court. — Lorsque le roi de Jérusalem, Amaury I^{er}, rendit visite à Manuel I Comnène en 1171, il aborda au port du Boukoléon et, par faveur spéciale, il fut autorisé à pénétrer dans le Palais impérial par la voie réservée aux empereurs, autrement dit, par l'escalier du Boukoléon⁷⁴; la réception eut lieu, selon l'usage, au Salon d'Or.⁷⁵ Il est très probable qu'Amaury I^{er} monta directement du port palatin du Boukoléon au palais d'en haut par un large escalier aux marches de marbre, qui ne peut être, semble-t-il, que l'escalier du Boukoléon aboutissant à la terrasse du Phare, s'étendant devant le Salon d'Or.⁷⁶ Le port du Boukoléon devait donc se trouver juste au pied de la terrasse du Phare.

4. Après les cérémonies du Broumalion, célébrées dans la phiale du Triconque, les rameurs impériaux descendent au Boukoléon, à l'endroit, où est amarré le vaisseau impérial et on leur jette d'en haut des bourses, ῥίπτεται αὐτοῖς ἄνωθεν ἀποκόμβιον.⁷⁷ Le seul endroit du Grand Palais d'où ces bourses pouvaient être

⁷⁰ An. Comn. I, 137, Leib, I, 105.

⁷¹ An. Comn. II, 287, Leib, III, 171.

⁷² J. Ebersolt, *Le Grand Palais*, 90—91 et plan. Cf. Labarte, *Le Palais impérial*, 178 et plan. Un itinéraire du port palatin au Grand Palais par les Skyla apparaît de toute façon improbable.

⁷³ Nicet. 289.

⁷⁴ Guil. de Tyr, XX, 22.

⁷⁵ J. Ebersolt, *Le Grand Palais*, 147; Labarte, *Le Palais impérial*, 204; Millingen, *Byz. CP*, 284; Du Cange, *CP christ.*, I, 59.

⁷⁶ F. Chalandon, *Jean II et Manuel Comnène*, Paris, 1912, 547, donne un autre itinéraire par les jardins où s'élevaient l'église de St. Pierre, l'oratoire de St. Paul et de Ste Barbe et le Pentacubuculum de St. Paul. De là, par le Justinianos, le Lausiacos et le Tripéton, le roi serait entré au Salon d'Or. Cet itinéraire ne semble pas être exact. Le roi suit la voie réservée aux empereurs, qui passaient par l'escalier du Boukoléon et la terrasse du Phare, pour monter du port au palais. Cependant, il se peut que le roi Amaury, au lieu de passer par l'escalier du Boukoléon, ait suivi une voie plus longue et ait fait son entrée au Palais par les Skyla.

⁷⁷ Cer. II, 18, 601.

jetées aux marins groupés sur le quai du port, était la terrasse du Phare, située sur le flanc méridional. Du Triconque, le fonctionnaire chargé de jeter les bourses n'avait que quelques pas à faire pour gagner la terrasse du Phare. Tout autre itinéraire serait assez difficile à concevoir.⁷⁸

5. De leurs appartements privés, situés sur le flanc méridional du Salon d'Or tout près de la terrasse du Phare, les empereurs avaient vraisemblablement vue sur le port palatin et ils pouvaient en tout cas percevoir un appel lancé du Boukoléon. L'anecdote de l'illuminée, interpellant du Boukoléon Michel I Rhangabé (811—813), le démontre clairement.⁷⁹ Le Livre des Cérémonies⁸⁰ montre également les rameurs des vaisseaux impériaux se réunissant sur le quai du port du Boukoléon pour entonner des chants en l'honneur de l'empereur. Il est naturel de supposer que depuis ses appartements l'empereur pouvait entendre ces chants.

6. De la chambre de pourpre, ἡ πορφύρα on apercevait le port palatin.⁸¹ On ignore la position exacte de cet édifice, mais tout porte à croire qu'il se trouvait dans les parages du Lausiakos, non loin de la terrasse du Phare.⁸²

7. Au 15^e siècle, Buondelmonti vit encore les ruines du Grand Palais dominant la mer, se mirer dans les flots près du port impérial.⁸³ Les édifices auxquels le voyageur florentin fait allusion sont vraisemblablement les principaux édifices du Grand Palais, groupés à proximité de la terrasse du Phare.

8. Pour leur commodité et leur sécurité, les empereurs avaient un intérêt évident à gagner le port palatin par une voie directe et rapide. Cette considération fut sans doute, prépondérante dans le choix de l'emplacement du port. Le Palais impérial, bâti sur le plateau de la première colline, dominait la mer de plus ou moins près; la terrasse du Phare était incontestablement la région du Grand Palais la plus rapprochée de la mer; c'est donc au pied même de cette terrasse que devait normalement se trouver le port palatin. Au moyen d'un simple escalier, il était facile de relier la terrasse au port. Cet escalier, on l'a vu, est signalé par le Livre des Cérémonies et par Guillaume de Tyr.⁸⁴ La situation de l'escalier fixe la position du port.

Le port du Boukoléon n'était pas un port naturel, mais un port artificiel, creusé par la main de l'homme. Dans ces conditions, les arguments tirés de la nature des lieux, sont sans valeur. Sans doute, on pourrait prétendre que l'escalier du Boukoléon conduisait simplement de la terrasse du Phare à la plage du Boukoléon et que, pour s'embarquer, les empereurs devaient suivre cette plage en direction de l'ouest jusqu'à la porte du Lion, Tchatladi-Kapou, devant laquelle se serait

⁷⁸ Sur son plan, Labarte a beaucoup trop éloigné de la mer la terrasse du Phare; Ebersolt a été mieux inspiré en la rapprochant.

⁷⁹ Gènesios 10; Glykas 532; Cédre II, 49; Theoph. Cont. 22.

⁸⁰ Cer. II, 18, 601.

⁸¹ An. Comn. I, 334, Leib, II, 90.

⁸² Theoph. Cont. 147. Cf. Labarte, *Le Palais impérial*, 214 et plan, J. Ebersolt, *Le Grand Palais*, 148—149.

⁸³ Buondelmonti, *Descriptio urbis CP*, 180: « et omnia eius (palatii) aedificia marmorea in mare videntur prosternata, prope portulum imperatoris dicti. »

⁸⁴ Cf. Notes 67 et 74.

trouvé le port. Un pareil itinéraire ne paraît guère vraisemblable. Du pied de la terrasse du Phare jusqu'à la Porte du Lion, le trajet était assez long; par les gros temps, il pouvait devenir presque impraticable, alors que les embruns venaient fouetter les murs maritimes.

9. L'indication donnée par Pachymère⁸⁵ est précise: ὁ κατὰ τὸν Φάρον λιμὴν et ne prête à aucune équivoque.

10. Enfin, comme nous le verrons, les récits de l'assassinat de Nicéphore II Phoka fournissent des arguments décisifs pour fixer la position du port du Boukoléon au pied de la terrasse du Phare.

Il importe d'examiner maintenant la valeur des diverses opinions des savants, qui se sont occupés de cette question. Il s'agit, en l'occurrence, de Labarte, Paspatis, Mordtmann et Millingen.

Labarte⁸⁶ situe le port du Boukoléon dans les parages d'Ahour-Kapou, autrement dit, à l'est du Grand Palais. Cette opinion se heurte à d'insurmontables objections et les arguments développés par Labarte se retournent souvent contre lui.

1. Le groupe du lion et du boeuf, qui avait donné son nom à la plage et au port, se dressait en dehors du mur maritime, un peu à l'est de St-Serge, au sud de la Sphendonè et à proximité du quartier d'Hormisdas. La plage du Boukoléon s'étendait au pied de la façade méridionale du Grand Palais, mais elle ne se prolongeait certainement pas, du moins, sous ce nom, jusqu'à Ahour-Kapou.

2. Il est fort peu probable que primitivement les limites du territoire du Grand Palais aient été poussées dans la direction de l'est jusqu'à la mer. L'ancien Tzykanistèrion de Théodose II, sur l'emplacement duquel Basile I édifia l'Eglise Nouvelle, semble avoir été, l'extrême limite de l'enceinte palatiale à l'est. Lorsque Basile I voulut créer les jardins du Mesokèpion et le nouveau Tzykanistèrion au-delà de l'Eglise Nouvelle, il fut obligé d'acquérir de vastes terrains occupés par des maisons privées.⁸⁷ Or, le Mésokèpion et le Tzykanistèrion de Basile I doivent être cherchés dans les parages d'Ahour-Kapou. Comme l'existence d'un port palatin dès la haute époque est établie, il est inadmissible de situer ce port en dehors de l'enceinte palatiale.

3. La thèse de Labarte est en contradiction formelle avec les renseignements fournis par les textes. Glykas⁸⁸ et Cédrene⁸⁹ situent le port palatin au bas du Grand Palais, κάτω τοῦ παλατίου. Un port situé à Ahour-Kapou, autrement dit fort loin à l'est des principaux édifices qui composaient le Grand Palais impérial proprement dit, ne peut être considéré comme se trouvant au bas du Grand Palais. Le Livre des Cérémonies⁹⁰ indique que l'escalier du Boukoléon partait de la terrasse du Phare; entre cette terrasse et Ahour-Kapou la distance est considérable et l'escalier aurait été interminable. D'ailleurs, à l'est du Grand Palais, le sol

⁸⁵ Pachym. I, 391.

⁸⁶ Labarte, *Le palais impérial*, 201 et plan.

⁸⁷ Theoph. Cont. 328.

⁸⁸ Glykas 573.

⁸⁹ Cedr. II, 375.

⁹⁰ Cer. 119, 117; I, 20, 120.

s'abaissait en pentes assez douces jusqu'à la mer et la présence d'un escalier ne semble pas justifiée. — D'un autre côté, d'après Zonaras,⁹¹ le port palatin se trouvait ἐπὶ τὴν νοτίαν θάλασσαν τῶν βασιλείων, ce qui exclut la possibilité de le rejeter à Ahour-Kapou, autrement dit, à l'est. Enfin, le témoignage de Pachymère⁹² fixant la position du port à hauteur de la terrasse du Phare condamne nettement la thèse de Labarte.

4. La présence d'un phare est généralement indicatrice d'un port. Or, s'il existait un Phare sur la terrasse de ce nom, aucun phare n'a jamais été signalé dans les parages d'Ahour-Kapou, à l'époque byzantine. Le phare, qui marquait l'entrée de la Corne d'Or, se trouvait beaucoup plus au nord, à la pointe de l'Acropole. Lors du siège de 1453, Léonard de Chio mentionne une tour du Phare, *turris Phani* située *ante sinum*, tour défendue par Gabriel de Trévise.⁹³ Cette tour, qui n'avait d'ailleurs rien de commun avec la tour du Phanar, se trouvait en plein courant du Bosphore, ἐν μέσῳ τοῦ ῥεύματος, εἰς τὴν εἰσόδον τοῦ λιμένος.⁹⁴

5. La position du port palatin à Ahour-Kapou apparaît comme très défavorable, à cause du courant venant du Bosphore. L'échelle de l'Acropole, près de Ste Barbe, au nord donc d'Ahour-Kapou, n'était pas à l'abri de tous risques.⁹⁵ Cantacuzène⁹⁶ nous apprend qu'elle se trouvait en plein courant, ἐπὶ τὸ ἀκμαιότατον τοῦ ῥεύματος, et que les navires qui s'y réfugiaient par gros temps s'exposaient à des avaries.

6. Le port palatin du Boukoléon, étant donné son nom, doit être normalement associé aux palais du Boukoléon de Théodose II et au célèbre groupe du lion et du boeuf. Il y a donc lieu de le chercher dans la même région. Les deux palais précités et le groupe se trouvent dans les parages de Tchatladi-Kapou: le port palatin ne peut donc pas se trouver à Ahour-Kapou, porte maritime située assez loin à l'est de la précédente.

7. Les arguments de distance invoqués par Labarte se retournent contre lui. Le trajet de Tchatladi-Kapou à la terrasse du Phare par la plage du Boukoléon était certainement plus court que le trajet de Ahour-Kapou à la terrasse du Phare par le Mésokèpion et l'Eglise Nouvelle. Le plan de Labarte est, au surplus, très inexact. La façade méridionale du Grand Palais était de beaucoup plus rapprochée de la mer que ne le suppose Labarte et la terrasse du Phare dominait de très près la mer.⁹⁷ Comme le dit Buondelmonti,⁹⁸ le Grand Palais se dressait au-dessus de la mer, *in alto et supra mare* et ses édifices se reflétaient dans les flots. Pierre Gylles est non moins formel: *Palatium positum erat in tumulo, mare attingenti, in altitudinem circiter centum passuum edito*.⁹⁹ Le témoignage de ces deux

⁹¹ Zonar. III, 357.

⁹² Pachym. I, 391.

⁹³ Léonard de Chio, Migne PG 159, c. 935. Cf. Millingen, *Byz. CP*, 232—233.

⁹⁴ Phrantzès 254.

⁹⁵ Theoph. I, 671; Cedr. II, 12.

⁹⁶ Cantac. III, 232—233.

⁹⁷ J. Ebersolt, *Le Grand Palais*, plan.

⁹⁸ Buondelmonti, *Descriptio urbis CP*, 180.

⁹⁹ P. Gilles, *Topographia CP*, I, VII, in fine.

voyageurs est, d'ailleurs, confirmé par de nombreux textes byzantins. En situant le port palatin au bas de la terrasse du Phare, κατὰ τὸν Φάρον, il est bien évident que les objections de distances disparaissent. Pour gagner le port de la terrasse du Phare il suffisait de descendre un escalier. Le trajet court et direct n'avait pas besoin d'être jalonné.

8. De la Porphyra, située vraisemblablement dans les parages du Lausiacos, on avait vue sur le port. Si le port s'était trouvé à Ahour-Kapou, cette vue, en admettant qu'elle fut possible, aurait été bien lointaine.

9. En cas d'attaque du Grand Palais par la Chalcè ou par l'Hippodrome, les marins des vaisseaux impériaux, cantonnés vraisemblablement du côté du Boukoléon, étaient immédiatement alertés et venaient prêter main forte à la garnison palatine.¹⁰⁰ Si le port palatin avait été situé à Ahour-Kapou, les marins auraient eu un interminable trajet à effectuer, avant d'atteindre les Skyla ou la Chalcè pour coopérer à la défense.

10. Tous les textes invoqués pour justifier la situation du port du Boukoléon dans les parages de la terrasse du Phare condamnent naturellement l'opinion de Labarte.

11. Les raisons données par Millingen¹⁰¹ pour situer le port palatin à Tchatladi-Kapou valent tout au moins pour éloigner ce port d'Ahour-Kapou.

12. Enfin, le donjon du Boukoléon, dont Labarte attribue la construction à Nicéphore II Phokas, dans le voisinage d'Ahour-Kapou, n'a jamais existé et les circonstances de l'assassinat de Nicéphore II Phokas fournissent des arguments décisifs contre la thèse de Labarte.

L'opinion de Paspatis est, elle aussi, insoutenable. Paspatis¹⁰² place le port du Boukoléon du côté d'Indjili-kiosk, au nord donc d'Ahour-Kapou, en dehors des limites du Grand Palais. Mais les substructions qu'il identifie avec celles de l'antique palais du Boukoléon sont très probablement celles du palais des Manganes.¹⁰³

Quant à Mordtmann,¹⁰⁴ il situe, comme Labarte, le port du Boukoléon à Ahour-Kapou. Il s'appuie sur les données du plan de Buondelmonti. Mais ce plan, comme la plupart des anciens plans, est en partie fantaisiste et ne doit être consulté qu'avec réserve.¹⁰⁵ La présence des restes d'un môle devant Ahour-Kapou n'indique pas nécessairement la présence d'un port. De la pointe de l'Acropole jusqu'au-delà du port de Sophie, la côte était protégée par des digues et des jetées. Qu'une échelle ait existé à Ahour-Kapou, la chose est très possible; que cette échelle fut ancienne, le fait est plus douteux. Mordtmann cite le texte d'Anne

¹⁰⁰ Theoph. Cont. 383, à propos du coup de main de Constantin Doukas et Cédre II, 613, à propos de la tentative de Théodose contre Michel VI Stratiotikos.

¹⁰¹ Millingen, *Byz. CP*, 269.

¹⁰² Paspatis, *Τὰ βυζαντινὰ ἀνάκτορα καὶ τὰ πέριξ αὐτῶν ἱερῶματα*. Athènes, 1885, passim et plan.

¹⁰³ Mordtmann, *Esquisse topogr.* § 91. Cf. Millingen, *Byz. CP*, 255, R. Demangel, *Le quartier des Manganes et la première région de Constantinople*. Paris, 1939, 39—47.

¹⁰⁴ Mordtmann, *Esquisse topogr.* §§ 91, 94 et plan.

¹⁰⁵ J. Ebersolt, *CP byzantine et les voyageurs du Levant*, 53, note 5.

Comnène¹⁰⁶ associant le port et le palais du Boukoléon avec le fameux groupe du lion et du boeuf; il cite également le texte de Pierre Zen, fixant nettement la position du groupe à Tchatladi-Kapou. Dans ces conditions, il est singulier que Mordtmann ait cru possible de rejeter dans les parages d'Ahour-Kapou l'emplacement du port du Boukoléon.

Reste l'opinion de *Millingen*. Ce dernier déclare¹⁰⁷ que la position du port du Boukoléon n'est pas douteuse et qu'elle peut être fixée avec certitude dans la petite baie voisine de Tchatladi-Kapou, à l'est de St Serge.

Il est évident que le texte cité d'Anne Comnène, strictement interprété, semble donner raison à *Millingen*, mais le texte en question semble devoir être entendu dans un sens moins strict. L'affirmation de *Millingen* semble être trop absolue et les preuves qui l'appuient sont pour le moins discutables et se heurtent à des objections sérieuses, qu'il importe d'examiner.

1. Le port du Boukoléon étant un port artificiel,¹⁰⁸ on a dû tenir compte, pour l'établir, plutôt de la commodité des empereurs que de la nature des lieux.

2. Tous les arguments de distance invoqués contre la position du port palatin à Ahour-Kapou, peuvent être également invoqués contre la position du port palatin à Tchatladi-Kapou.

3. Si le port palatin avait été situé à Tchatladi-Kapou, du côté de la Sphendoné à proximité de St Serge, les empereurs auraient eu avantage à s'y rendre par les Skyla plutôt que par la terrasse du Phare et par son escalier. Or, lorsque les empereurs se rendaient du Salon d'Or à St Serge, ils passaient par les Skyla.¹⁰⁹

4. Le fait que l'escalier conduisant au port partait de la terrasse du Phare est une forte présomption contre la position du port à Tchatladi-Kapou, du côté de l'Hippodrome.

5. La position du port palatin à l'extrême limite ouest de l'enceinte palatiale n'était guère rassurante pour les empereurs en temps de révolution. Maître du quartier urbain d'Hormisdas, le peuple pouvait, du haut des remparts maritimes, gêner l'embarquement du souverain ou même faire irruption dans le port, par les portes des remparts. Situé dans les parages du Phare, le port palatin était bien mieux protégé; du haut des remparts dominant la plage du Boukoléon, les soldats de la garnison impériale pouvaient sans risques barrer l'accès du port.

6. Situé à Tchatladi-Kapou, le port du Boukoléon ne pouvait, être considéré comme se trouvant au bas du Grand Palais, κάτωθεν τοῦ παλατίου, puisqu'en réalité il se serait trouvé au sud-ouest des Skyla.

7. Si le groupe du lion et du boeuf s'était dressé devant le port même, comme semble le dire Anne Comnène, il aurait tout de suite attiré les regards des étrangers débarquant sur le quai du port. Guillaume de Tyr n'aurait pas manqué de signaler ce groupe colossal à l'admiration de ses lecteurs; or, il ne fait allusion qu'aux statues des lions et des colombes qui décoraient les abords du port. Il n'a

¹⁰⁶ An. Comnène, I, 137, Leib I, 105.

¹⁰⁷ *Millingen*, *Byz. CP.*, 274—275.

¹⁰⁸ Glykas 573; Cedr. II, 375; An. Comn. I, 137, Leib I, 105.

¹⁰⁹ Cer. I, II, 86.

évidemment pas vu le groupe fameux, ce qui autorise à supposer que ledit groupe n'était pas érigé près du port.

Un descripteur anonyme des derniers temps de l'empire¹¹⁰ fait allusion aux statues d'ours et d'aurochs disposées sous les murs maritimes du Grand Palais; il s'agit des statues d'animaux, dont Constantin VII Porphyrogénète décora la plage du Boukoléon. Aucune mention n'est faite du groupe du lion et du boeuf, sans doute, parce que le groupe en question se trouvait plutôt dans les parages de la Sphendonè que dans les parages des principaux édifices du Grand Palais. Dans les deux périphrases dont se sert Anne Comnène pour désigner le port du Boukoléon, ὁ λιμὴν ὅπου ὁ λίθινος λέων ζωοῦει τὸν βοῦν¹¹¹ et ὁ λιμὴν οὐπερ οἱ πέτρινοι βόες καὶ οἱλέοντες,¹¹² la première se rapporte indiscutablement au groupe; la seconde pourrait se rapporter aux statues placées par Constantin VII Porphyrogénète autour du port. Il est toutefois possible que, par recherche d'élégance, Anne Comnène ait employé ici le pluriel pour le singulier. Quoi qu'il en soit, l'indication donnée par Anne Comnène ne doit pas être prise dans un sens trop précis.

8. Pachymère signale la présence d'un phare près du port palatin. Ce phare ne peut être que celui de la terrasse du Phare. Aucun phare n'existait du côté de Tchatladi-Kapou.

9. Un port situé dans la petite baie de Tchatladi-Kapou pouvait être aperçu des divers édifices du Grand Palais. Le renseignement donné par Anne Comnène à propos de la chambre de la Porphyra était donc superflu. Au contraire, un port situé au pied de la terrasse du Phare et masqué par conséquent par le rempart maritime n'était visible que de certains points. Le renseignement d'Anne Comnène avait donc son utilité.

10. Cernés dans leur palais du côté de la ville, les empereurs avaient toujours la ressource de fuir par la mer et de s'embarquer au Boukoléon. Pour le faire, ils attendaient généralement le dernier moment.

Attaqué dans le Grand Palais par l'Hippodrome, la Chalcè et le Tzykanistèrion, Michel V le Calfat (1041—1042), après une forte résistance, se décida enfin à monter dans son vaisseau pour se réfugier au monastère de Stoudios.¹¹³ Si le port avait été situé soit à Ahour-Kapou, dans le voisinage du Tzykanistèrion, soit à Tchatladi-Kapou, tout près d'Hormisdas, l'empereur Michel V aurait couru grand risque d'être pris, avant d'avoir pu atteindre le port.

De son côté, Andronic I Comnène (1183—1185), attaqué par l'Hippodrome, se défendit du haut de la tour du Kénténarion, flanquant les Skyla et ne songea à fuir qu'au moment où le peuple, après avoir enfoncé la porte Karéa, s'apprêtait à enfoncer également la porte des Skyla, donnant accès à l'intérieur du Grand

¹¹⁰ B. de Khitrowo, *Itin. russes en Orient*, 235.

¹¹¹ An. Comn. I, 137, Leib I, 105.

¹¹² An. Comn. I, 334, Leib II, 90.

¹¹³ Cedr. II, 538. Cf. Psellos, IV, 97, Sathas, I, 109, Renauld.

Palais.¹¹⁴ Andronic I Comnène eut néanmoins le temps nécessaire pour aller s'embarquer sur le vaisseau impérial.

Si le port palatin avait été situé à Tchatladi-Kapou, le peuple, après avoir pénétré par la porte Karéa ou porte du palais du Kathisma, dans la première enceinte du Grand Palais (cour de Daphnè), aurait pu sans trop de difficultés descendre jusqu'au palais du Boukoléon de l'ouest, voisin de St Serge et faire irruption par la porte du Lion ou Tchatladi-Kapou, sur le quai du port. Placé au bas de la terrasse du Phare, le port palatin était bien plus en sûreté, car ses abords pouvaient être facilement défendus du haut des remparts maritimes. D'autre part, l'empereur avait toujours le temps de gagner le port, lorsque la situation apparaissait désespérée.

11. Millingen soutient que le nom de Boukoléon est un nom nouveau, qui apparaît vers le 10^e siècle et qui se substitua purement et simplement au nom archaïque d'Hormisdas. Mais le nom de Boukoléon est très vraisemblablement beaucoup plus ancien que ne le suppose Millingen; en tout cas, il n'y eut à aucune époque substitution de nom. Par suite, les conséquences, tirées par Millingen de son hypothèse, sont sans valeur. Le palais d'Hormisdas n'a rien de commun avec les palais du Boukoléon; quant au port d'Hormisdas, il ne saurait être confondu avec le port du Boukoléon.

12. Il est fort naturel de situer le port du Boukoléon à proximité d'un palais maritime, mais il y avait au Boukoléon deux palais maritimes, distants de plus de cent mètres l'un de l'autre. C'est, semble-t-il, dans le voisinage du palais maritime de l'est que devait se trouver le port. Ce palais était, en effet, plus important que celui de l'ouest; enfin, il se trouvait beaucoup plus rapproché des grands édifices du Grand Palais. Le palais du Boukoléon du bas, qu'Anne Comnène oppose au palais du Boukoléon du haut, autrement dit, au Grand Palais, ne peut être que le palais du Boukoléon de l'est, construit par Théodose II.

13. De l'Héliakon du Phare, vaste et magnifique terrasse qui se trouvait devant le Salon d'Or et les appartements impériaux, la vue s'étendait au loin sur la mer. Par son flanc méridional, la terrasse dominait la plage du Boukoléon, d'où son nom d'héliakon du Boukoléon, qui lui était donné dans cette partie. Pour jouir du spectacle de la mer, les empereurs avaient accoutumé à venir s'accouder à la balustrade méridionale de la terrasse. C'est très vraisemblablement de cette terrasse du Phare que l'impératrice Sophie surveillait les bateaux peinant pour pénétrer dans le port de Julien à demi obstrué.¹¹⁵ De la terrasse du Phare, on avait naturellement vue sur le port palatin; si le port était situé au bas de la terrasse, la vue était directe et rapprochée; si le port était situé à Tchatladi-Kapou, la vue était oblique et assez lointaine. Zonaras rapporte¹¹⁶ que Michel V le Calfat ayant mandé au Grand Palais son oncle, Jean l'orphanotrophe, changea brusquement d'avis et, au moment où le navire qui amenait Jean approchait du port palatin, il

¹¹⁴ Nicetas 452.

¹¹⁵ Preger, II, 230.

¹¹⁶ Zonar. III, 608: ὁ βασιλεὺς ἄνωθεν διὰ τινος συνθήματος... ἐπέχει τῇ νηϊ τὴν εἰς τὰ βασίλεια πάροδον.

fit signe d'en haut de ne pas aborder. Le signal a dû être lancé du haut de la terrasse du Phare, car il aurait été difficilement aperçu de Tchatladi-Kapou, vue la distance.

14. Lors des fêtes du Broumalion, on jetait d'en haut, ἄνωθεν, des bourses aux marins réunis sur le quai du port palatin.¹¹⁷ Ces bourses ne pouvaient être jetées que du haut de la terrasse du Phare. Il serait invraisemblable de supposer que le fonctionnaire chargé de distribuer les largesses impériales ait été obligé de se transporter au loin.

15. Millingen¹¹⁸ identifie avec le port du Boukoléon le petit port d'Hormisdas, cité par les Patria¹¹⁹ et le situe dans la baie de Tchatladi-Kapou, tout près à l'est de St Serge. Cette identification, contre laquelle proteste le texte des Patria, semble difficile à justifier.

Le texte des Patria est le suivant: « Dans le quartier d'Hormisdas il existait un petit port où les navires abordaient, avant la fondation du port de Sophie. Ce port longtemps négligé finit par s'ensabler (ἐγεμίσθη). C'est dans ce quartier qu'habita Justinien I; c'est là qu'il transforma sa maison en la plaçant sous le vocable des SS. Serge et Bacchus, lorsqu'il en reçut l'ordre de Dieu, (χορησμόν au pied des gradins à la suite des massacres commis dans l'Hippodrome. Le port) précité fut appelé port de Julien, du nom de son fondateur. »

L'allusion à la sanglante répression du soulèvement de 532, la révolte Nika, est évidente. Par ailleurs, les verbes χορηματίζειν, σχηματίζειν, sont employés dans des sens très divers et expriment une idée de mutation, de transformation.¹²⁰ Les rédacteurs des Patria semblent faire allusion à la transformation du palais habité par Justinien I à Hormisdas en un monastère sous le vocable des SS. Serge et Bacchus.

D'après les Patria,¹²¹ le port situé dans le quartier d'Hormisdas, τὰ Ὁρμισδοῦ, n'était autre que le port de Julien. Or nous savons par le témoignage de nombreux historiens que le port de Julien, après sa réfection complète par Justin II, prit le nom de port de Sophie.¹²² Théophane donne au port de Sophie le nom significatif de « port de Julien de Sophie », ὁ λιμὴν τοῦ Ἰουλιανοῦ τῆς Σοφίας,¹²³ ὁ Ἰουλιανίστιος λιμὴν τῆς Σοφίας,¹²⁴ rappelant ainsi son origine.

Tout en constatant que pour les auteurs anciens le port de Julien et le port de Sophie étaient en réalité un seul et même port sous deux noms différents, selon les époques, Labarte¹²⁵ se croit autorisé à considérer le port de Julien comme distinct du port de Sophie. Il identifie le port de Julien avec le port d'Hormisdas des Patria et le situe à l'est de St Serge, près de la porte du Lion, Tchatladi-Kapou.

¹¹⁷ Cer. II, 18, 601.

¹¹⁸ Millingen, *Byz. CP*, 275.

¹¹⁹ Preger, II, 231.

¹²⁰ Theoph. Cont. 336: χορηματίζειν εἰς βεστιάριον.

¹²¹ Preger II, 231—232. Cf. Codin 87, Anonyme de Banduri III, 45.

¹²² Leo Gramm, 185; Cedr. I, 685 sq.

¹²³ Theoph. 284.

¹²⁴ Theoph. 564.

¹²⁵ Labarte, *Le Palais impérial*, 208.

Quant au port de Sophie, il en fixe l'emplacement à l'ouest de St Serge, dans les parages de Katerga-Limeni. Labarte invoque le témoignage de Pierre Gylles, mais le consciencieux voyageur affirme l'identité du port de Sophie avec le port de Julien et il hésite simplement sur la position à donner à ce port. Se trouvait-il à l'ouest de St Serge, où l'on voyait encore à Katerga-Limeni les vestiges d'un ancien port ou bien à l'est de St Serge, près de la porte du Lion? De ce côté, Pierre Gylles ne signale, d'ailleurs, aucun vestige d'un ancien port.¹²⁶ Les arguments invoqués par Labarte sont de médiocre valeur. Quoi qu'il en soit, Labarte n'a garde de confondre le port d'Hormisdas qu'il identifie avec celui de Julien, avec le port palatin du Boukoléon, qu'il situe fort loin à l'ouest.

Le port de Julien, le *portus divini Juliani* du Code de Théodose¹²⁷ et le *portus novus* de la *Descriptio Antiqua*, III^e Région, est très souvent mentionné par les sources.¹²⁸ Le comte Marcellin signale le curage de ce port en 509, sous Anastase I et Procope de Césaire en fait un port de la ville: *παρὰ τοῦ τῆς πόλεως λιμένα, οὗ-περ ἐπώνυμον Ἰουλιανοῦ*. D'après les *Patria*,¹²⁹ Justinien I, ou d'après l'Anonyme de Banduri, Justin II, fit transporter au port de Julien le marché des produits importés, marché qui se tenait auparavant au Néorion.

Le port de Julien, grand port commercial de Byzance et sur le quai duquel se tenait un marché important, ne pouvait être situé à Tchatladi-Kapou, à l'est de St Serge, en face du palais maritime aux fenêtres ornées de lions. Ce palais maritime, construit par Théodose II, était, en effet, un palais impérial, compris dans l'enceinte même du Grand Palais. Il n'est pas possible de supposer qu'un port urbain se soit trouvé, pour ainsi dire, enclavé dans le périmètre de la demeure impériale. Justinien I, qui annexa pendant quelques années au Grand Palais la partie du quartier d'Hormisdas où s'élevait St Serge, n'aurait pu avoir l'idée de créer un marché public dans ces parages. Aussi le port de Julien doit-il être cherché à quelque distance à l'ouest de St Serge, là où se trouvait le port de Sophie.

Justin II ne construisit pas un nouveau port; il se contenta de restaurer, peut-être aussi d'agrandir l'ancien port, ἀποκαθάρας τὸν λιμένα.¹³⁰ Ce travail achevé, il changea, selon l'usage, le nom primitif du port, μετονομάσας τὸν λιμένα Σοφίας. L'œuvre de Justin II semble, d'ailleurs, avoir été considérable; l'ancien port fut très probablement élargi et par suite sensiblement déplacé dans la direction de l'ouest. Le port de Julien se trouvait dans les parages de la Porte de Fer, ἡ σίδηρα πύργα,¹³¹ porte que les *Patria* identifient avec la porte des Sophies, ἡ πύργα τῶν Σοφίων, et qui, après la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, prit le nom de Katerga-Liméni, ou porte des Galères,¹³² située à quelque distance à l'ouest de la porte de Tchatladi-Kapou. A hauteur de la porte de Fer, il existait,

¹²⁶ P. Gilles, *De topogr. CP*, II, 15.

¹²⁷ Cod. Theodos. XIV, 6, 5: de calcis coctoribus, lex ultima.

¹²⁸ Zozime 139—140; Marcell. comes, an. 509; Malalas 479; Proc. de aedif. 190 sq.

¹²⁹ Preger, II, 188; Cf. Codin 52; Anonyme de Banduri II, 30.

¹³⁰ Leo Gramm. 135; Cedr. I, 685.

¹³¹ Preger II, 257.

¹³² Leunclavius, *Pand. hist. turc.* Migne PG, 159, 877. Cf. Millingen, *Byz. CP*, 263.

sans doute, un endroit propice où les navires pouvaient aborder, puisque c'est devant cette porte que fut déchargée la fameuse colonne porphyrique, à l'époque de Constantin le Grand.¹³³ On peut supposer que, pour établir son port, l'empereur Julien aménagea l'endroit précité.

Quoi qu'il en soit, malgré sa mutation officielle de nom, le port de Julien continua longtemps encore à être désigné sous son nom primitif par les historiens.¹³⁴ Le fait que des historiens, bien postérieurs au règne de Justin II, font encore allusion au port de Julien, même à propos d'événements qui se passèrent après le règne de Justin II, prouve seulement que l'usage ne consacrait qu'à la longue les noms nouveaux imposés. On ne peut en tirer argument pour prétendre que le port de Julien était distinct du port de Sophie et continua à exister concurremment avec le port de Sophie. Sous le nom de port de Julien, les historiens précités entendent incontestablement désigner le port de Sophie.

Le port de Sophie ὁ λιμὴν Σοφίας ou ὁ λιμὴν τῆς Σοφίας¹³⁵ est souvent appelé aussi ὁ λιμὴν τῶν Σοφιῶν.¹³⁶ Millingen¹³⁷ veut voir dans l'emploi du pluriel une allusion à la division du port en deux bassins, l'un intérieur et l'autre extérieur, et Labarte une preuve de l'existence de deux ports distincts. Ces deux hypothèses sont l'une et l'autre inexactes. A Byzance, on employait couramment le pluriel pour désigner les quartiers. *Le port des Sophies*, c'est le port qui se trouvait dans le quartier de ce nom. A la haute époque, le quartier d'Hormisdas, dont l'emplacement est marqué par le palais d'Hormisdas et par l'église des SS Serge et Bacchus, s'étendait entre la Sphendonè et la mer et débordait même un peu la Sphendonè du côté de l'ouest. Le port de Julien, situé à quelque distance à l'ouest de St. Serge se trouvait encore dans les limites du quartier d'Hormisdas. Le quartier des Sophies, créé par Justin II, n'est qu'un démembrement du vieux quartier d'Hormisdas. A l'époque où il fut construit, le port de Julien se trouvait dans le quartier d'Hormisdas, comme le disent les Patria; le port ne changea pas de place, mais le quartier où il se trouvait changea de nom, ou plus exactement, le port ayant changé de nom, communiqua son nouveau nom au quartier où il se trouvait. Il ressort donc de ce qui précède que la thèse de Labarte, en contradiction avec les textes, l'histoire et la topographie, est de toute manière insoutenable.

Si Millingen a raison de soutenir, comme il l'a démontré péremptoirement, l'identité du port de Julien avec le port de Sophie et de le situer à Katerga-Limeni, à moins de 300 mètres à l'ouest de St. Serge,¹³⁸ il fait erreur, lorsqu'il soutient¹³⁹ que le port d'Hormisdas, signalé par les Patria¹⁴⁰ était distinct du port de Sophie ou de Julien et n'était sous ce nom primitif rien d'autre que le port palatin, du

¹³³ Preger, II, 257.

¹³⁴ Chron. Pasc. 700; Theoph. 364, 385; Joel 45.

¹³⁵ Cedr. I, 685, 712; Leo Gramm. 135; Leo diac. 83; Preger, II; 229 sq.

¹³⁶ Cedr. I, 775; Zonar. III, 174; Nicet. 585; Preger II, 184; 267 sq.

¹³⁷ Millingen, Byz. CP, 291, note 2.

¹³⁸ Millingen, op. cit., 288.

¹³⁹ Millingen, op. cit., 275.

¹⁴⁰ Preger, II, 231.

Boukoléon. Hypothèse difficilement admissible, comme on l'a vu: le nom de Boukoléon ne s'est pas substitué au nom d'Hormisdas et les noms en vigueur servaient à désigner les quartiers, des édifices et des ports différents. Millingen reconnaît, d'ailleurs, que son opinion est contredite par divers textes de l'Anonyme,¹⁴¹ mais il passe outre et il oppose au texte de l'Anonyme les textes d'autres historiens.

Pour établir l'existence dans le quartier d'Hormisdas d'un port distinct du port de Julien, dit de Sophie, Millingen cite un passage de Jean d'Antioche.¹⁴² Pour défendre sa capitale attaquée par la flotte d'Héraclius, en 610, Phokas échelonna ses troupes le long du rivage et donna l'ordre aux Verts de garder les ports de Césarios et de Sophie et aux Bleus de garder le quartier d'Hormisdas: ἐπιτρέπει φυλάττεσθαι ἐκ τῶν Πρασίνων τὸν λιμένα τοῦ Καισαρίου καὶ τὸν Σοφίας, τοὺς δὲ Βενέτους τὰ ἐπὶ Ὁρμίσδου.

Il y a lieu de remarquer tout d'abord que Jean d'Antioche, qui cite les ports de Césarios et de Sophie, ne fait aucune allusion à un port situé dans le quartier d'Hormisdas. Les événements relatés par Jean d'Antioche sont du 7^e siècle; à cette époque, le quartier d'Hormisdas avait été démembré par la création du quartier des Sophies tout voisin. Le port de Julien, qui jadis se trouvait dans le vieux quartier d'Hormisdas, se trouvait depuis sa réfection, par Justin II, dans le nouveau quartier des Sophies. Phokas se méfiait des Bleus; il aurait hésité à leur confier la garde d'un port par crainte d'une trahison; il se contenta donc de les masser du côté d'Hormisdas pour empêcher une tentative possible de débarquement dans ces parages. Le texte de Jean d'Antioche ne prouve nullement l'existence d'un port dans le quartier d'Hormisdas proprement dit, qui s'étendait approximativement de la Porte de Fer, Katerga-Liméni à la Porte du Lion, Tchatladi-Kapou, il prouve simplement qu'au 7^e siècle, le port de Julien, dit de Sophie, ne faisait plus partie, comme autrefois, du quartier d'Hormisdas.

En s'appuyant sur un passage de la Chronique Pascale,¹⁴³ Millingen prétend que le port, que les Patria situent dans Hormisdas, ne peut être confondu avec le port de Julien ou de Sophie, lequel se trouvait dans le quartier de Mauros, τὰ Μαύρου. Mais la Chronique Pascale ne dit rien de tel. Son rédacteur, exposant les événements de l'an 610, raconte que Bonose, partisan de Phokas, après avoir fait défection et incendié le quartier de Césarios, prit la fuite en barque pour gagner le port de Julien, mais, arrivé à hauteur de Mauros, il fut cerné et obligé de se précipiter dans la mer.

Le quartier des Sophies, τὰ Σοφιῶν, qui entourait le bassin du port de Julien, devenu le port de Sophie, était naturellement assez étendu¹⁴⁴ et subdivisé, suivant la coutume, en plusieurs districts groupés autour d'un édifice principal. Lors de la sédition Nika, on voit le peuple descendre au port de Julien et de Sophie, au palais de Probus et mettre le feu εἰς τὰ Πρόβου.¹⁴⁵ Or, les districts, οἱ Τόποι,

¹⁴¹ Preger II, 231, 256, 279.

¹⁴² Jean d'Antioche, Müller, FHG V, 8.

¹⁴³ Chron. Pasc. 700.

¹⁴⁴ Mordtmann, *Esquisse topogr.* § 99.

¹⁴⁵ Theoph. 284; Chron. Pasc. 622.

tiraient leur nom des palais que les hauts personnages y avaient construits.¹⁴⁶ Τὰ λεγόμενα Προβού¹⁴⁷ désigne le palais de Probus et en même temps l'endroit où s'élevait ce palais. Dans le texte de la Chronique Pascale, τὰ λεγόμενα Μαύρου, indique simplement l'endroit où se trouvait le palais de Maurus, antique palais dont la construction remontait à l'époque de Constantin.¹⁴⁸ En 695, Léontios, le futur empereur, se rend ἐν τῷ Ἰουλιανισίῳ λιμένι τῆς Σοφίας, πλῆσιον τῶν Μαύρου pour s'embarquer.¹⁴⁹ Le bassin du port était vaste et Théophane précise l'endroit du port où l'embarquement devait avoir lieu.

Le port de Julien, dit de Sophie, ne se trouvait pas dans le quartier, comme le pense Millingen, mais le palais et le district dénommé, situés sur l'une des rives du port, faisaient partie du grand quartier qui entourait le bassin du port. En somme, Millingen s'appuie sur l'autorité de l'Anonyme pour affirmer l'existence d'un port d'Hormisdas et il récuse l'autorité de ce même Anonyme, qui identifie le port d'Hormisdas avec le port de Julien. L'Anonyme est en général assez bien informé sur la topographie de la vieille Byzance et il est difficile d'admettre qu'il se soit grossièrement trompé. De toute manière, il semble impossible d'identifier le port d'Hormisdas avec le port palatin du Boukoléon et de le situer dans la petite baie voisine de la Porte du Lion. L'Anonyme déclare au surplus que le port d'Hormisdas, longtemps négligé, s'ensabla; or, il est évident que les empereurs avaient intérêt à conserver leur port privé en état, pour l'avoir laissé s'obstruer par le sable. Ainsi, le texte de l'Anonyme n'a rien à voir dans le débat et il ne peut être invoqué pour fixer la position du port palatin du Boukoléon.

¹⁴⁶ Preger II, 147.

¹⁴⁷ Preger II, 148.

¹⁴⁸ Preger, II, 148.

¹⁴⁹ Theoph. 564.

DEUX EGLISES DATANT DE L'EMPIRE DE GRANDE-MORAVIE DECOUVERTES EN TCHECOSLOVAQUIE

Grâce à l'appui efficace que le gouvernement de la République Tchécoslovaque a bien voulu accorder aux archéologues dont il suit le travail avec un intérêt extrêmement appréciable, l'Institut Archéologique Tchécoslovaque de Prague a pu procéder, sur le territoire de la république, à des fouilles importantes et systématiques, en coopération avec les experts de toutes les universités et des principaux musées. Ces recherches visent l'époque préhistorique tout entière jusqu'au seuil même de l'âge historique à proprement parler. Une attention toute particulière a été consacrée à la période allant du V^e au X^e siècles. Cette période coïncide, d'une part, avec le début de l'histoire nationale; d'autre part, elle nous permet, plus ou moins, de confronter les résultats des recherches archéologiques avec les sources littéraires et d'acquérir d'utiles connaissances méthodiques pour l'étude de temps entièrement dépourvus de documents écrits. Les fouilles ont été couronnées par une série de découvertes qui ont fourni aux archéologues de vastes connaissances nouvelles, d'une portée souvent fondamentale. L'une des découvertes les plus remarquables et qui ne manquera point d'éveiller, à l'étranger, l'intérêt des historiens en général et des historiens de l'art en particulier, est sans doute celle de deux églises datant de l'Empire de Grande-Moravie, du 9^e siècle donc et, plus exactement, d'une époque qui coïncide avec l'arrivée et l'action de Constantin et Méthode en Grande-Moravie. Ces églises ont été découvertes à Staré Město, près de Uherské Hradiště en Moravie, à proximité du monastère de Velehrad, donc à l'endroit où la tradition et une interprétation historique animée d'un patriotisme trop ardent, peut-être, situait le centre de l'Empire de Grande-Moravie, le « ineffabilis munitio » de Rostislav. Alors que la première église n'a été déblayée qu'à la suite de fouilles méthodiques, la seconde a été découverte fortuitement.

Dans la communauté de Staré Město (« l'antiqua civitas » des chartes médiévales) qui forme, actuellement, une partie de la ville de Uherské Hradiště, Antonín Zelnitius, directeur d'école, découvrit, vers 1920, un cimetière datant de la période grande-morave, et détruit par la construction de maisons et par l'extraction de cailloutis et de sable. Les points limitant la surface du cimetière témoignent de sa très vaste étendue cachant une multitude de tombes estimée à dix mille ou, plus véridiquement, à cinq mille. De ces tombes, A. Zelnitius en

sauva 197 dont le contenu fut déposé dans le musée local et décrit, en partie, par L. Niederle et A. Zelnitius;¹ plus tard, par A. Zelnitius seul.²

Dans le cimetière, on trouve un rempart (le chemin lui-même s'appelle « Na valách », sur le rempart). A. Zelnitius considérait ce rempart comme fortification grande-morave, mais l'auteur du présent article, après avoir examiné sa construction, en a démontré l'origine médiévale, le rempart ayant été construit sur un ancien cimetière de l'époque grande-morave.³

Exception faite de l'article mentionné de Niederle, les fouilles exécutées dans le cimetière n'ont encore été analysées dans aucun ouvrage scientifique. Et pourtant la richesse des bijoux — dont les bijoux d'or, d'importation manifestement byzantine, constituent une partie surprenante — ainsi que de nombreuses offrandes, très importantes sinon uniques, rangeaient le cimetière du côté des plus riches et des plus remarquables cimetières slaves de l'Occident.

Le cimetière examiné accuse trois particularités. En premier lieu, les nombreuses importations témoignant d'intenses relations commerciales avec la sphère byzantine comprise dans le sens le plus large du mot; en second lieu, différents objets du genre de Keszthel, donc avars, qui sont assez rares dans notre pays et n'apparaissent guère, en général, dans un lieu typiquement grand-morave, influencé par une tout autre civilisation. Ces derniers objets font remonter l'origine du cimetière au déclin du premier tiers du X^e siècle, au plus tard. En troisième lieu, on peut juger, d'après l'entière absence d'objets et de marques caractérisant les tombes slaves manifestement chrétiennes (p. ex. boucles d'oreille en forme de S) que, durant la seconde moitié du X^e siècle, donc après 950, le cimetière était déjà désaffecté. Cette date représente, pour les archéologues, la limite extrême car l'on sait que, en Bohême p. ex., les boucles d'oreille en forme de S apparaissent dès la première moitié du X^e siècle. Le cimetière de St. Město remonte donc, plus vraisemblablement, au premier tiers du X^e siècle. Tous ces faits sont connus d'avant 1948 déjà, mais on constatera que, dans les discussions soulevées par le problème des églises de St. Město, certains savants les ont, à tort, négligés.

De tout le cimetière, il ne restait qu'une partie située dans le jardin du moulin de Schilder. En raison de la masse énorme du rempart couvrant le cimetière et qui a dû être déblayée, on n'a pu procéder à l'examen de cette partie qu'après s'être assuré des ressources financières suffisantes. La tâche, confiée à M. Vilém Hrubý du Musée Morave de Brno, se ramenait aux opérations suivantes: 1. tenter, par le contrôle de la construction du rempart, déterminée par l'auteur du présent article, une datation plus exacte. 2. Examiner toutes les tombes grandes-moraves dans le jardin de Schilder, car il s'agissait là du dernier reste d'un cimetière important qui pouvait être fouillé. En 1948, V. Hrubý résolut le premier problème, ayant situé le rempart, construit, en tant que fortification occasionnelle, à une

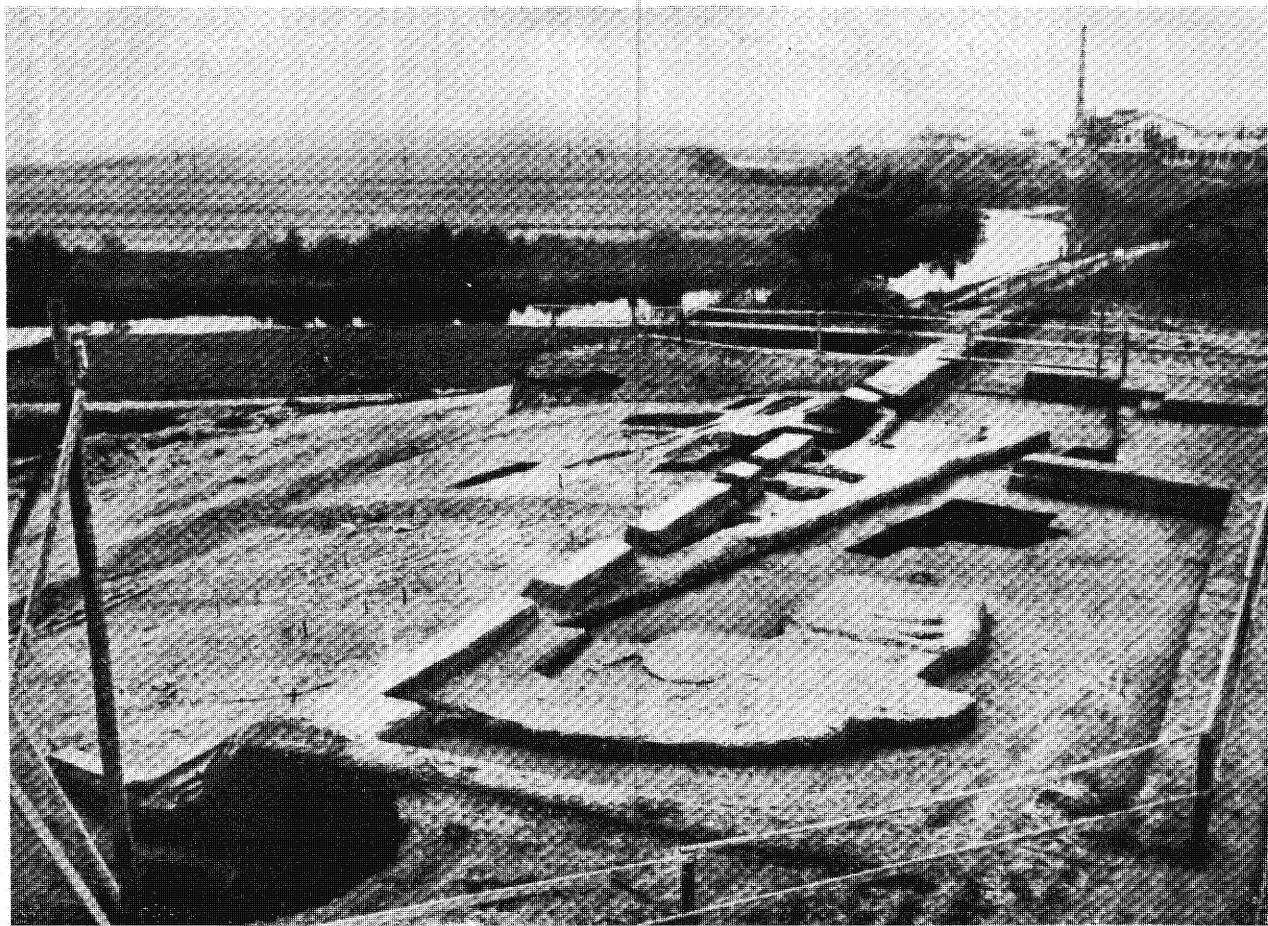
¹ Zprávy Státního ústavu archeologického (1929) 1—35.

² A. Zelnitius, *Staroslovanské pohřebiště ve St. Městě »Na valách«*. Sborník Velehradský, nouv. série, no. 1, (1930) 4—10 + 6 illustr.

³ J. Böhm, Zprávy památkové péče, t. 1939, p. 94—96.



Pl. 1. Vue de l'église no 1. Fondements dégagés avec bloc de contrôle.



Pl. 2. Vue des fondements en partie reconstruits de l'église no 2.

époque postérieure à celle proposée par l'auteur de cette communication. L'examen du cimetière fournit une multitude de précieuses connaissances relatives aux offrandes importantes et révéla surtout deux circonstances frappantes: les tombes, assez librement espacées d'abord, s'entassaient de plus en plus jusqu'à se trouver superposées, certaines d'entre elles contenant des offrandes extraordinaires; dans la terre remblayant plusieurs tombes, on trouva des morceaux de mortier provenant, sans nul doute, d'un bâtiment en voie d'effrètement. Il faut avouer que la présence du mortier nous a extrêmement embarrassés, car il aurait été, au point de vue méthodique, fort malaisé sinon impossible de le considérer comme une addition secondaire au remplissage de la tombe et trop téméraire, par contre, de postuler l'existence d'un bâtiment en maçonnerie appartenant au cimetière, du moment que la science officielle n'admettait pas de bâtiments en maçonnerie construits, dans notre pays, avant la cathédrale St. Guy au Château de Prague, tout au moins en ce qui concernait la Bohême. Les dernières découvertes hongroises étaient très encourageantes, mais le cimetière examiné se trouvant à une telle distance du Danube, on n'osait guère y supposer la présence d'un bâtiment en maçonnerie. Les indices mentionnés étaient cependant d'une importance telle qu'aux entretiens entre l'auteur du présent article, V. Hrubý, directeur des recherches, et J. Poulík, chef de la succursale de l'Institut Archéologique Tchécoslovaque à Brno, il fut convenu de procéder aux travaux de déblaiement avec une précaution suprême et de convoquer une conférence de spécialistes qui, à l'apparition des moindres traces d'un bâtiment, décideraient de la façon dont les fouilles devraient être poursuivies. A ce moment-là, l'on ne se doutait guère encore de l'étendue que ces prétendues « traces » allaient prendre, et tout le mérite en revient au directeur des fouilles de les avoir à temps reconnues.

Le bâtiment qui a été découvert et qui est connu, actuellement, sous le nom de l'église n° 1, accuse la forme d'un rectangle fermé des quatre côtés et flanqué, à l'Est, par une sorte d'abside allongée ou, plus exactement, par un sanctuaire oblong, relativement étroit, et fermé par une abside en demi-cercle (Pl. 1.—Fig. 1.). La longueur intérieure est, au total, de 11,2 m. La nef oblongue avait une longueur de 6,9 m et une largeur de 5,4 m. Le sanctuaire oblong, qui est plus étroit, accuse une largeur de 3,5 m et une longueur égale. L'épaisseur des murs extérieurs étant, en moyenne, de 80—90 cm, les dimensions intérieures de l'église ne font que $7,25 \times 8,50$ m, et du sanctuaire $5 \times 4,25$ m. Par son axe le plus long, l'église est orientée du côté de l'Est, dans la même direction que l'abside. Les fondements de la nef sont plus profonds que ceux de l'abside ce qui prouve que, malgré leur construction identique, la nef était plus haute que le sanctuaire.

La maçonnerie jetée dans les fondations avait été vidée jusqu'au fond, et l'espace avait été remblayé de pierres cassées et non triées et de restes de mortier et de crépi, exception faite du coin Nord-Ouest de la nef et de la paroi Ouest de celle-ci, où s'étaient conservées d'une à trois couches de maçonnerie de fondation en pierres de carrière. On ne possède donc que le négatif, et comme le voisinage de l'église était plein de tombes superposées, très souvent, dans plusieurs couches l'une au-dessus de l'autre (ce qui fait qu'on avait dû recréuser le terrain jusqu'à

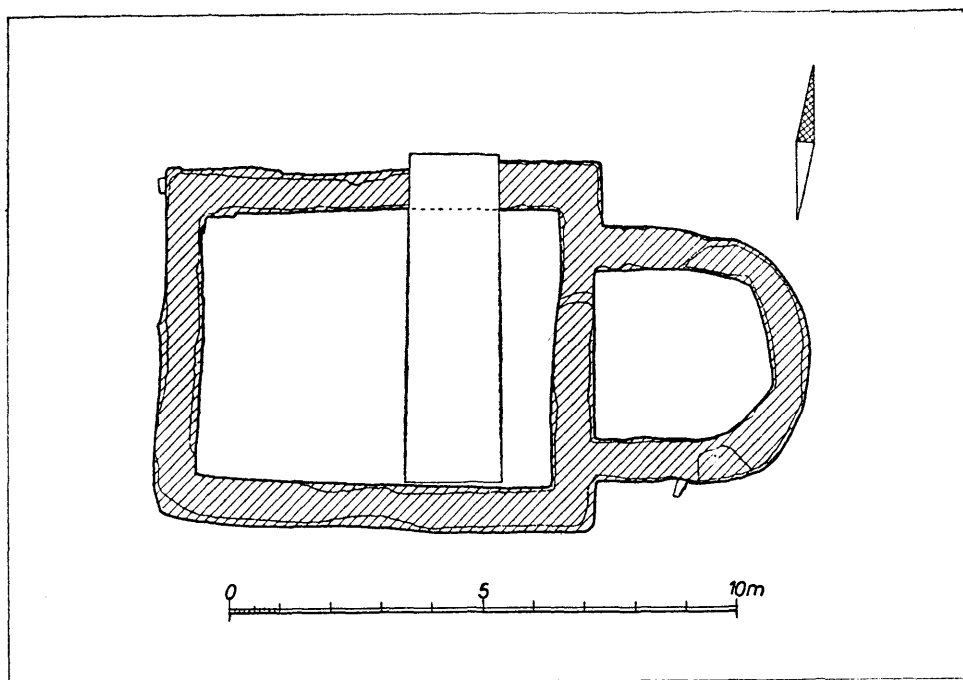


Fig. 1. Eglise no 1 à Staré Město.

en avoir plusieurs fois de suite remué la surface originale), les fouilles ont dégagé les environs de l'église, pour faire ressortir plastiquement les fondements remblayés. On a abaissé également l'intérieur de l'église qui, exception faite d'une seule tombe, située dans le coin Sud-Ouest de la nef, ne contenait aucune tombe et ne montrait pas les moindres traces d'un plancher ou de son soubassement.

Les fondements de l'église remblayés de décombres contenaient des morceaux de mortier. Selon l'analyse effectuée par M. Špeta, Ingénieur attaché à l'Institut Klokner, il s'agit là de crépi fabriqué à l'aide de sable fluvial pur et de chaux blanche très grasse. Dans plusieurs morceaux, on constata des grains de terre cuite ajoutés à dessein dans le mortier (dit juif). Celui-ci révèle un surplus de chaux qui prouve qu'on s'en était servi dans une maçonnerie avec des interstices relativement grands et irréguliers tels que les accuse, p. ex., la maçonnerie en pierres de carrière. Dans les tombes environnantes, on trouva des morceaux de ce même mortier et d'un crépi d'une composition analogue. Très rarement, il arrive que l'on rencontre, sur les restes en question, des bandes larges d'un centimètre, de couleur noire ou brune. Plusieurs morceaux de crépi portent des marques de bois ou, plus exactement, de listeaux, ce qui veut dire que le bâtiment n'avait pas été construit entièrement en maçonnerie mais qu'une partie en était en bois enduit de mortier. Les mêmes restes n'ont point été constatés dans toutes les tombes. Ils manquent surtout dans les tombes anciennes et dans celles qui

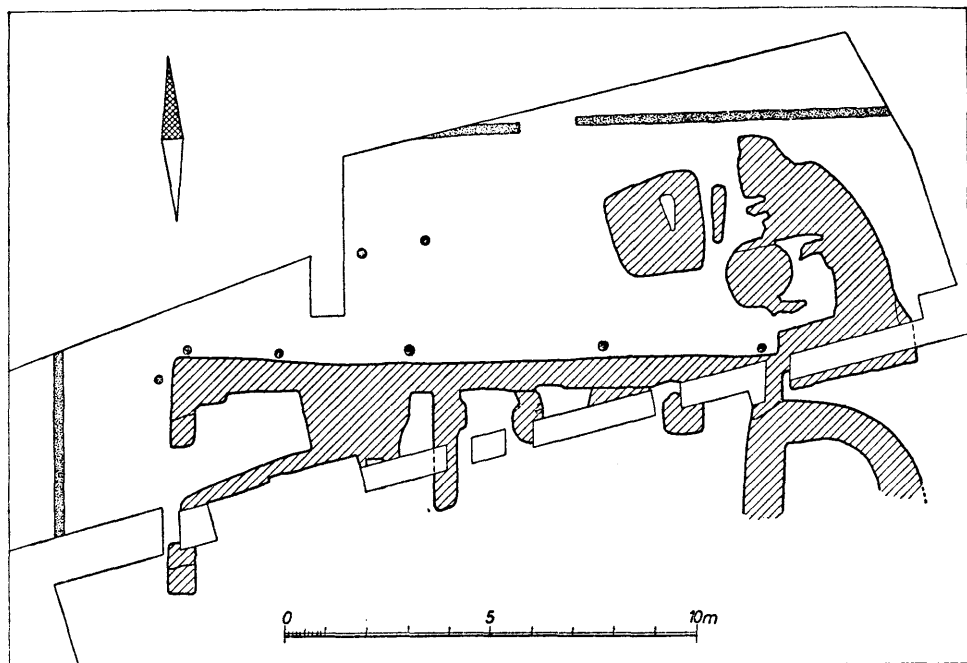


Fig. 2. Eglise no 2 à Staré Město. Situation durant les fouilles.

sont situées dans les couches inférieures. Il est évident que le mortier était parvenu dans les tombes à la suite du délabrement du bâtiment, au moment où celui-ci existait encore. Après avoir achevé l'examen du jardin tout entier et délimité exactement l'espace où apparaissent les traces du mortier, on pourra tenter de nouvelles conclusions plus précises. Les résultats actuels des fouilles peuvent être résumés comme suit :

1. L'église ne servait pas de lieu de sépulture, exception faite d'une seule tombe.
2. L'église fut édiflée sur un cimetière déjà en usage. La paroi Ouest de la nef coupe certaines tombes.
3. Les tombes, sans ou avec offrandes typiquement grandes-moraves, se groupent, en plusieurs couches superposées, autour de l'église dont elles respectent le plan.
4. Après la destruction et le dépècement de l'église, le cimetière fut désaffecté, aucune tombe ne se trouvant sur le plan de celle-ci.
5. Aucune des tombes découvertes jusqu'à présent ne remonte à la seconde moitié du X^e siècle.

Après avoir renseigné le lecteur sur l'église n° 1, nous aborderons la description de l'église n° 2, également découverte dans le cadastre de Staré Město, sur une terrasse située au-dessus de l'actuel terrain d'inondation, sur le trajet dit « Na

Špitálkách », à une distance inférieure à 2 km de l'église n° 1. La terrasse est un lieu d'où, depuis longtemps, l'on extrait du sable et où Ant. Zelnitius réussit à sauver plusieurs tombes de l'époque grande-morave. En été 1949, on y installa un excavateur à ruban permettant d'accélérer considérablement les fouilles. L'excavateur dégagait plusieurs tombes mais ce n'est qu'au bout de trois semaines que la succursale de l'Institut Archéologique Tchécoslovaque à Brno fut avertie de la présence d'une maçonnerie. M. Poulík de l'Institut partit immédiatement pour Staré Město et constata que l'excavateur avait, en effet, mis à jour les débris d'une maçonnerie. Après avoir arrêté les fouilles, M. Poulík entreprit une reconnaissance préalable du reste de l'espace. Il découvrit non seulement un cimetière grand-morave, mais aussi des restes de fondements, vidés à l'exemple de l'église n° 1 et dessinant nettement les contours d'une moitié de l'abside et du mur extérieur du Nord, le côté Sud ayant déjà été démoli par l'excavateur. Il s'agit donc d'un plan fragmentaire qui, tout en étant moins net — puisque plus compliqué — que le plan du n° 1, n'en laisse pas moins d'avoir une importance extraordinaire (Pl. 2.—Fig. 2.).

Il s'est conservé la moitié Nord d'une abside allongée à l'Est à laquelle se rattache une nef oblongue en forme de rectangle (conservée, à son tour, dans sa partie Nord uniquement), précédée d'un narthex rectangulaire. L'abside est formée, une fois de plus, par un sanctuaire dont la largeur égale la longueur et qui est fermé par une abside arrondie.

Une comparaison minutieuse des deux plans (et qui tient compte de toutes les inexactitudes imputables à l'évidement original des fondements) nous autorise aux déductions suivantes:

1. Les deux églises accusent, approximativement, la même largeur quant aux « fondements ».

2. La façon dont l'abside se rattache à la nef apparaît identique dans les deux églises, ce qui a permis au Prof. Cibulka de tirer certaines conclusions, exposées ci-dessous, quant à la largeur de la nef.

3. Les nefs des deux églises ayant la même longueur, M. J. Pošmourný, Ingénieur-Architecte, en conclut à la même largeur des nefs se montant à 5,40 m.

A côté des plans, il importe de comparer aussi le mortier conservé. Selon l'Ingénieur Špeta, le mortier de la seconde église accuse les mêmes qualités que celui du n° 1, en ce qui concerne la chaux. La seule différence constatée, au point de vue granulométrique, consiste dans l'emploi de sable de qualité différente. Les crépis plus fins ressemblent au stuc.

Cette dernière comparaison a permis d'établir les différences suivantes entre les deux églises:

1. L'abside de l'église n° 1 est plus profonde. La différence fait l'épaisseur de la maçonnerie.

2. L'église n° 2 possède, à l'intérieur de sa nef, des piliers au sujet desquels les vues des experts sont encore partagées, comme on le verra plus loin.

3. L'église n° 2 est précédée d'un narthex témoignant de l'influence byzantine dans le sens le plus large du mot.

4. Les crépis sur la construction en bois font défaut.

Comme le côté Sud a été entièrement démoli par l'excavateur, on ignore la largeur de l'église n° 2, ce qui rend extrêmement difficile le contrôle des piliers mentionnés sub 2, ceux-ci n'ayant point été, jusqu'à présent, suffisamment examinés dans leurs restes découverts du côté Nord et fort indistincts d'ailleurs. De là relèvent les différences fondamentales entre plusieurs projets de reconstruction de l'église n° 2. S'appuyant sur le contour extérieur de l'abside nettement conservé, le Prof. J. Cibulka complète symétriquement le plan original de celle-ci et obtient ainsi une largeur du sanctuaire égale à 3,50 m; reportant au Sud la moitié du Nord conservée, il fixe la largeur de la nef à 6,15 m. M. Pošmourný prétend, par contre, que la même longueur des nefs dans les deux églises nous autorise, à côté de plusieurs autres aspects, à supposer la même largeur, donc 5,40 m.

Un autre problème qui prête à des interprétations divergentes est celui des piliers dont les restes se sont conservés auprès du mur du Nord. Ils ont plutôt la forme d'un bloc de mortier, car, se trouvant juste à l'endroit où l'excavateur montait, les fondements des piliers ne se dessinent plus assez distinctement. Le pilier à l'Ouest fait saillie sur le mur extérieur du Nord, à une distance de 1,40 m de la paroi Ouest et s'avance à 1,25 m dans la nef, accusant un contour en partie arrondi. Le pilier de l'Est se trouve à une distance d'un mètre seulement de la paroi Est de la nef et il ne fait point saillie sur la paroi Nord, ressemblant à un bloc isolé. Entre lui et le remblai conservé du mur au Nord, on a constaté, dans le remblai des fondements, un interstice de 12 cm. Entre les deux piliers, on peut discerner, dans le bloc de contrôle, un remblai en saillie, non examiné jusqu'à présent. Enfin, il faut mentionner encore une saillie ovale sur la paroi de l'Ouest.

Pour compléter la description, n'oublions pas de signaler le bloc de mortier se rattachant, du dehors, à la paroi du Nord et contenant, au milieu, un espace arrondi d'un diamètre de 160 cm et s'enfonçant à une profondeur jusqu'à présent non établie. Il se peut que ce soit là un terrain sableux et, dans ce cas, les vestiges au Nord de l'église signifieraient un baptistère. Autour des parois conservées au Nord et à l'Ouest, on voit des trous irrégulièrement espacés (et dont quelques-uns se trouvent à une distance plus considérable), à la place où jadis des pieux avaient été enfoncés en terre. Des sondes pratiquées au Nord et à l'Ouest de l'église ont révélé une bande de terre noire que, dans les habitations préhistoriques, on rencontre sur l'ancien emplacement de palissades et de constructions en bois déposées en terre. Sa jonction, d'ailleurs vraisemblable, n'a pas encore été découverte. Dans le narthex de l'église et au Sud de celle-ci, on a constaté plusieurs tombes pourvues d'offrandes datant de l'Empire de Grande Moravie. Dans la nef, les tombes font défaut.

Il est naturel que la découverte de l'église n° 1, suivie, vers la fin de la saison des fouilles, de celle de l'église n° 2, ait éveillé une attention extraordinaire dans le milieu des spécialistes. L'Institut Archéologique Tchécoslovaque convoqua, durant les fouilles, deux réunions pour la découverte n° 1 et une troisième pour la découverte n° 2 auxquelles presque tous les spécialistes tchécoslovaques prirent part. Après la découverte n° 1, M. Pošmourný développa un exposé remarquable

qui devint sujet de discussion dans un comité spécial. M. Pošmourný démontra qu'un cercle possédant un rayon égal à celui de l'abside et inscrit dans le sanctuaire, remplit entièrement ce dernier, la largeur du sanctuaire étant égale à sa longueur. Il importe tout particulièrement de souligner que l'abscisse qui a pour origine le centre du cercle et pour extrémité le coin du sanctuaire, constitue le rayon du cercle déterminant l'épaisseur des murs. Un système de cercles avec un même rayon sert à reconstituer l'intérieur des nefs, et plusieurs cercles possédant le même rayon ou un multiple de celui-ci, ont permis à l'auteur de rétablir successivement toutes les dimensions de l'église n° 1. Ce jeu géométrique, en apparence insignifiant, révéla non seulement la structure logique du bâtiment, mais il prouva que l'église avait pu être construite à l'aide de moyens primitifs consistant en plusieurs pieux et en un bout de cordon correspondant au rayon de l'abside. L'ingénieuse idée de M. Pošmourný découvrit ainsi une méthode de construction, à la fois très simple et infaillible.

Par la découverte de l'église n° 2, la situation se compliqua et donna naissance à deux conceptions dont l'une représentée par le Prof. J. Cibulka et l'autre par l'Ingénieur J. Pošmourný. La variété des opinions relevait des particularités de l'église n° 2 et du rapport, différemment interprété, entre les deux églises. Il est tout naturel que cette variété de conception se soit reflétée jusque dans l'interprétation historique. Pour cette raison, l'Institut Archéologique profita d'une conférence donnée par le Prof. J. Cibulka, pour organiser, le 12. Juin 1950, une discussion publique à laquelle tous les archéologues, historiens de l'art, historiens et linguistes intéressés, prirent part. La discussion dura presque sept heures sans que l'on pût réussir à concilier les contradictions des deux thèses. Dans le cadre du présent article, une discussion aussi chargée ne saurait être reproduite dans toute son étendue. Nous essaierons néanmoins d'en saisir l'essentiel et de résumer les résultats positifs auxquels la discussion a abouti.

Etant donné l'état actuel des recherches, il est évident que les documents archéologiques tels que les offrandes des tombes entourant les deux églises, ne sauraient fixer d'une manière plus précise, la date de la construction et de la ruine des églises. Mme le Prof. M. Paulová a, très légitimement, reproché aux archéologues de n'avoir en rien dépassé L. Niederle, sans toutefois avoir indiqué ceux des archéologues à qui cette faute était imputable. Alors que l'archéologie de l'Occident slave et surtout l'archéologie tchécoslovaque se voient obligées, en face de l'extrême abondance des découvertes, d'aborder des formes sans cesse changeantes, il n'en est point ainsi dans l'archéologie byzantine. Et pourtant c'est de là que proviennent la plupart des techniques, des formes et des modèles, c'est là que les spécialistes ont la meilleure occasion de tenter, par une analyse minutieuse, une datation plus exacte, tentative à laquelle, chez nous, pays d'importations et d'imitations, les bases nécessaires font défaut.

M. Cibulka essaya de dater l'origine des boutons de bronze et des boutons d'or en forme de boule, découverts dans la tombe n° 134, que le mur du front de l'église n° 1 avait fendue. Il fit observer que le motif ornemental était constitué par un élément architectural représentant des arcades surmontant des colon-

nes groupées jointes par un chapiteau. Les colonnes sont liées par d'autres arcades en bas ce qui crée des champs encadrés, placés l'un à côté de l'autre et contenant des feuilles de palmettes, assez grossièrement dessinées mais non encore schématisées. Les prototypes de cette ornementation remontent, à Byzance, au VI^e et au VII^e siècles. Dans des ateliers d'artisans, ils ont pu se maintenir plus longtemps jusqu'à être utilisés comme ornement des boutons en forme de boule, si typiques pour le costume slave aux IX^e et X^e siècles. V. Hrubý, qui a découvert l'église n° 1, remarque que les mêmes boutons en forme de boule ont été constatés dans d'autres tombes à côté de l'église dont plusieurs (contenant, p. ex., le crépi détaché) remontent, incontestablement, à une époque postérieure à la fondation de l'église. L'argument de V. Hrubý ne témoigne pas de l'origine récente du type mentionné, mais plutôt de la durée pendant laquelle ce dernier s'est maintenu. Au point de vue du style, le type lui-même est manifestement plus ancien et le fait qu'il a été découvert dans la tombe n° 138, sans être accompagné de formes plus récentes ni de mortier, est du moins éloquent.

Le début de l'importation de Byzance englobant les objets précieux et faciles à porter, donc des bijoux surtout, a fourni à M. Cibulka, en relation avec l'origine de l'église n° 1, l'objet d'une tentative de datation exacte. La date à laquelle fut ouverte la vieille voie romaine menant de Byzance à travers les régions danubiennes vers le Nord, coïncide, selon J. Cibulka, avec la mort de Krum (en 814) dont le règne constitua une menace sérieuse même pour Byzance. Mme le Prof. Paulová souligne, par contre, toute l'importance prise par la chute du pouvoir avare. Il semble que les deux événements se soient réunis pour dégager la voie du commerce byzantin à travers les Balkans, et que les marchandises d'origine byzantine aient commencé à affluer en Moravie à la limite de la 2^e et de la 3^e décade du IX^e siècle. Les types plus anciens d'importations, p. ex. les boutons découverts dans la tombe en question, avaient pu parvenir chez nous soit avec ce dernier courant, soit fortuitement plus tôt, par la voie de Venise ou des Alpes. Cette hypothèse est d'ailleurs corroborée par l'existence d'objets avares découverts, en nombre relativement restreint, dans le cimetière, et qui n'avaient point survécu, en masse, à la chute de l'empire avare. Comme ces derniers objets ne se trouvent qu'éparpillés dans le reste de l'inventaire, on peut en conclure que le cimetière avait commencé à être employé un certain temps après l'an 800. Il paraît donc très vraisemblable que le cimetière date, au plus tard, de la fin de la 2^e ou du début de la 3^e décade du 9^e siècle. V. Hrubý a d'ailleurs très justement observé que l'origine de la tombe tranchée par un mur de l'église ne constitue point un argument irréfutable à l'appui de la datation de l'église.

Il est également difficile d'argumenter en se référant au nombre des tombes et à la durée de l'emploi du cimetière qui en résulte. Tout ce que l'on sait est que l'accumulation des tombes n'apparaît que dans la proximité immédiate de l'église, qu'ailleurs les tombes se trouvent assez librement espacées, que l'étendue du cimetière est considérable, et que l'église fut construite dans un cimetière déjà en usage. Le Dr Dekan qui, à côté d'autres participants de la dis-

cussion, avait relevé cette dernière circonstance, présenta un calcul démontrant qu'une localité de six mille habitants avait pu accuser une mortalité nous autorisant à placer l'origine du cimetière à l'époque de Méthode, ou immédiatement avant l'arrivée de celui-ci. Même en admettant, avec le Prof. V. Chaloupecký, qu'on a affaire à un centre régional où l'on enterrait aussi les morts du voisinage, il ne faut pas perdre de vue que les découvertes archéologiques témoignent manifestement de ce que le cimetière fut en usage pendant une période assez étendue.

Non seulement l'origine du cimetière, mais aussi sa disparition et la ruine des deux églises ont prêté à de nombreuses discussions. Il faut souligner une fois de plus que la plus scrupuleuse analyse stratigraphique n'a su contribuer, d'une façon positive, à dater la ruine de l'église n° 1. Le Prof. J. Cibulka associe la ruine des deux églises à l'attaque des Hongrois menée contre l'Empire de Grande-Moravie et à la chute de celui-ci. Or, presque tous les historiens assistant aux discussions se prononcèrent contre l'idée du Prof. Cibulka, sans toutefois suggérer d'autres dates. Il faut rappeler, une fois de plus, que le cimetière cessa d'être employé après la ruine des deux églises, aucune tombe ne se trouvant sur les fondements ou dans l'intérieur de celles-ci (exception faite d'une tombe dans l'église n° 1 et des tombes dans le narthex de l'église n° 2, ayant été déposées dans les églises au temps de l'usage de celles-ci). Les deux cimetières accusent l'absence frappante à la fois d'objets figurant dans les tombes rangées chrétiennes, découvertes ailleurs et d'autres coutumes plus récentes. La limite extrême remonte, au point de vue archéologique, à la moitié du X^e siècle ou, plus exactement, au premier tiers de celui-ci, comme il a été dit ci-dessus. Il va sans dire que cette limite ne saurait, à elle seule, motiver l'abandon et la destruction des deux églises, et qu'elle ne nous dispense nullement de chercher la raison de ce fait dans un événement historique tel que, p. ex., la chute de l'Empire de Grande-Moravie. A mon avis, il conviendrait d'adopter l'interprétation suivante: la destruction des deux églises aurait été consécutive à un changement radical survenu dans les conditions déterminant la concentration des habitants dans les lieux envisagés. Le processus lui-même, que l'invasion des Hongrois et la chute de la Grande-Moravie pourrait fort bien avoir suscité, se prolongea, cependant, un certain temps, et se trouva corroboré par des changements dans le régime hydrologique de la Morava, qui menacèrent une partie de l'emplacement de la ville (les deux églises étaient manifestement situées dans le faubourg) ainsi que le Dr R. Turek l'a démontré en s'appuyant sur certaines observations effectuées par nous l'année dernière. En somme, l'archéologie ne saurait point fixer la date exacte de la construction et de la ruine des deux églises. Elle permet néanmoins de les faire remonter à l'époque grande-morave, et postule, pour leur construction, un intervalle relativement large, s'échelonnant de la fin de la deuxième décade du 9^e siècle à la fin du premier tiers du 10^e siècle. Il est évident que des données plus précises ne sauraient être puisées que dans les particularités des deux bâtiments. Le caractère défectueux des fouilles constitue cependant un

grave inconvénient, car il favorise des interprétations divergentes, ainsi que la discussion l'a nettement révélé.

En ce qui concerne la forme extérieure de l'église n° 1, les spécialistes ont presque unanimement constaté qu'il s'agit là d'un bâtiment simple avec une nef surmontée d'un plafond sans doute plat, bien que, du point de vue technique, on puisse admettre même une voûte en berceau. Le presbytère avec l'abside auraient pu être surmontés d'une voûte. M. Pošmourný fait observer que les rapports des dimensions constatées et mentionnées ci-dessus, témoignent d'un type de bâtiment à coupole, dont l'existence ne saurait toutefois être prouvée avec une certitude absolue.

L'église n° 2 apparaît encore plus compliquée. Le seul élément byzantin que les partisans des deux interprétations s'accordent à reconnaître, est représenté par le narthex de l'église. La reconstruction que le Prof. Cibulka donne des restes mentionnés ci-dessus, postule une église à une nef surmontée d'une voûte en berceau sur des doubleaux sortant des pilastres, et avec un sanctuaire possédant sans doute aussi une voûte en berceau. Le projet de reconstruction présenté par M. Pošmourný diffère, par contre, non seulement par une autre largeur de la nef (voir ci-dessus), mais aussi par une tout autre interprétation de l'intérieur. Selon M. Pošmourný, les deux restes de piliers sont séparés du mur, ils s'avancent trop loin dans la nef et possèdent des plans différents, le pilier près de l'abside ayant une base carrée, celui de l'Ouest une base ovale. Partant de cette constatation, M. Pošmourný cherche à découvrir des rapports entre le bâtiment analysé et le type de l'église à croix inscrite que l'architecture byzantine a largement développé. Dans son projet de reconstruction, il s'agit donc de l'église à une nef avec quatre piliers supportant la coupole. Les deux piliers à l'Est sont carrés, les deux de l'Ouest ronds. Les piliers et le mur extérieur de l'église étaient séparés par un espace libre. Entre les supports, il y avait encore un autre pilier (que le Prof. Cibulka laisse en dehors de considération, en raison de ses dimensions non identifiées), supportant sans doute la tribune latérale.

Les deux projets de reconstruction accusent des différences essentielles. A l'opposé de la conception relativement simple du Prof. Cibulka, le projet de M. Pošmourný tient compte des détails les plus minutieux des vestiges. Les deux savants invoquent, à l'appui de leurs théories, de nombreuses analogies que l'auteur du présent article est incapable de juger. Il est intéressant cependant de noter que M. Cibulka a puisé ses analogies surtout dans la périphérie de Byzance, dans les Balkans et, en particulier, en Bulgarie, alors que M. Pošmourný les trouve dans le domaine classique de l'architecture byzantine en plein épanouissement, et démontre que l'église n° 2 représente le type simplifié d'une forme architecturale plus complexe et plus développée. A ce moment de la discussion, le Prof. K. Krandžalov d'Olomouc signala une inexactitude dans les dates et les dimensions des monuments bulgares mentionnés. Le Prof. B. Havránek exprima, à la même occasion, son impression, partagée, d'ailleurs, par plusieurs autres savants, et selon laquelle les analogies provenant des Balkans et de la périphérie de Byzance

exigeraient d'être vérifiées au point de vue historique, avant de pouvoir servir de point de départ solide. Dans la discussion, l'on insista aussi sur la subordination de l'architecture byzantine aux besoins de la liturgie réclamant trois nefs. En réponse à cette dernière observation, M. Pošmourný se référa aux restes du baptistère, aux pieux entourant l'église et à certains fossés extérieurs qui pourraient, sous toute réserve, être interprétés comme deux nefs latérales avec narthex, construites en bois et ajoutées au bâtiment principal, à condition que les fouilles réussissent à confirmer, dans l'avenir, certains postulats. Le Doc. Dr. V. Mencl fit observer que l'examen de l'église n° 2 n'ayant pu être achevé, il revient aux fouilles prévues pour l'an 1950 de fournir des réponses à plusieurs problèmes relatifs au plan de l'église, et qui, par leur caractère jusqu'alors vague, prêtent nécessairement à des interprétations divergentes.

Ce dernier problème joue un rôle également important dans le rapport entre les deux églises. Les deux groupes s'accordent à reconnaître l'étroite relation entre les deux églises, relation qui prouve, quant à la forme et au stade d'évolution, leur parenté incontestable. Etant plus riche et plus expressive, l'église n° 2 attire l'attention dans une plus grande mesure que le n° 1. Et M. Pošmourný interprétant le n° 2 comme adaptation simplifiée du type original à croix inscrite, en est conduit à considérer le n° 1 comme une autre simplification du n° 2 (simplification d'ailleurs motivée par la fonction de chapelle du cimetière, que le n° 1 remplissait), d'indéniables correspondances se rencontrant dans la forme et la disposition des deux églises.

M. Cibulka a choisi, par contre, son point de départ dans l'église n° 1, dont il découvre les prototypes dans l'architecture chrétienne primitive provinciale, et dont le modèle le plus proche, géographiquement parlant, est à voir, dit-il, dans la « cella coemeterialis » découverte sous l'actuelle basilique Ste Sophie de Sofia, en Bulgarie, et datant, probablement, du début du IV^e siècle. Comme ce dernier prototype est trop ancien, le Prof. Cibulka, après avoir analysé la particularité suivante: leurs architectes, loin de s'inspirer des somptueux modèles byzantins, avaient suivi de près la vieille tradition architecturale de la province à l'époque chrétienne primitive, créant ainsi l'architecture de la périphérie bulgare dont certains monuments accusent les mêmes marques que ceux de Staré Město, à savoir un sanctuaire dont la longueur égale la largeur. De cette constatation, M. Cibulka tire les conclusions suivantes:

1. L'église n° 1 est plus ancienne que le n° 2.
2. L'église n° 1 date d'avant la mission cyrillo-méthodienne.
3. L'église n° 2 accuse une construction analogue, mais date de l'époque cy-

rillo-méthodienne. Cibulka suggère donc l'existence d'une école d'architecture qui aurait pris racine en Moravie, et dont les frères de Salonique se seraient servis pour y ajouter certains traits particuliers, dont le narthex de l'église n° 2.

On voit que les deux conceptions opposées s'accordent à reconnaître, entre les deux églises, un rapport étroit que, cependant, elles interprètent d'une façon

différant d'après le point de repère choisi. Les divergences d'opinion relèvent, pour la plupart de l'état défectueux du plan n° 2, que les fouilles de 1950 pourront sans doute compléter. Les analogies balkaniques invoquées dans le cas des deux églises, se sont montrées insuffisantes et sujettes à caution, comme d'ailleurs les Prof. Krandžalov et Havránek l'ont constaté. Reste à savoir si l'on est autorisé, en général, à parler d'une sphère spéciale d'architecture bulgare.

Tout en étant formulées sous toute réserve, compte tenu de l'état défectueux des monuments, les deux interprétations n'en laissent pas moins d'avoir de graves conséquences historiques. Les découvertes de Staré Město ont soulevé le problème du 9^e siècle, plaçant celui-ci sur une base entièrement nouvelle. Selon M. Pošmourný, dont l'interprétation est partagée par M. Mencl et plusieurs autres spécialistes, les deux églises représentent l'œuvre de la mission cyrillo-méthodienne, dont elles attestent l'extrême importance historique, au point de vue politique et culturel. Mme Paulová a souligné, d'accord avec les historiens, que la mission cyrillo-méthodienne constitue, plutôt qu'une tentative purement religieuse, un acte politique de tout premier ordre aspirant à équilibrer la situation internationale au 9^e siècle.

L'interprétation de M. Cibulka a cependant soulevé d'autres problèmes. Ayant fait remonter l'église n° 1 à l'époque antérieure à la mission cyrillo-méthodienne, il a accentué l'existence du christianisme avant l'arrivée des apôtres slaves. Il a pu se référer à plusieurs circonstances importantes que le Prof. J. Isačenko a appuyées par des preuves de caractère philologique. Les historiens assistant à la discussion sont convenus de l'existence du christianisme avant Cyrille et Méthode, sans toutefois tomber d'accord sur l'intensité de celui-ci, c'est-à-dire sans avoir résolu unanimement si le christianisme se trouvait assez avancé, à l'époque en question, pour supposer la construction d'églises. Les uns suggéraient qu'il s'agissait là d'une religion populaire répandue dans les masses du peuple (tel, p. ex., M. Isačenko), alors que les autres (les historiens surtout) démontraient qu'on avait affaire au type habituel de christianisation procédant d'en haut. Plusieurs historiens, dont le Dr. J. Dekan, PhC V. Hrubý et Dr. J. Poulík, se sont, sous toute réserve, déclarés d'accord pour dater l'église n° 1 d'avant l'arrivée de la mission, supposant toutefois une date postérieure à celle de Cibulka. Se référant au dégagement de la voie danubienne, dû à la chute de l'empire de Krum, aux missionnaires errants (clerici vacantes) et autres témoignages de la christianisation, à l'église de Nitra et à l'âge typologique des boutons, M. Cibulka, lui, fait remonter l'origine de l'église n° 1 à l'an 825 ou un peu plus tard.

La discussion a révélé une certaine uniformité dans l'interprétation habituelle de la christianisation, interprétation qui s'appuie volontiers sur des analogies constatées dans la région limitrophe germano-slave ou, postérieurement, en territoire russe. Dans la discussion, il n'a malheureusement pas été suffisamment insisté sur les faits suivants qui, pourtant, sont d'une importance toute particulière: au V^e siècle, les provinces danubiennes et leur entourage immédiat avaient déjà été christianisés et leur christianisme, de caractère populaire finit par influencer les voisins; toutes les tribus germaniques qui, sous la direction de leurs

chefs, constituaient des Etats plus ou moins grands, étaient également chrétiennes (Ariens); en dernier lieu, les Slaves, parvenus dans le voisinage des frontières primitives de l'empire, subissent, en masse, l'influence du christianisme qui ébranle à la fois leur religion et leur ordre social. La preuve en est la désagrégation du rite religieux, l'époque bi-rituelle, datant approximativement du 8^e siècle, et la prépondérance de sépultures à squelettes et de champs d'incinération, tout au moins en Moravie. M. Cibulka est le seul à avoir utilisé les recherches relatives à la disposition des tribus moraves, effectuées par M. J. Poulík, surtout après la découverte du cimetière de Dolní Věstonice. Dans les régions danubiennes habitées par les Slaves, le christianisme pénétra par des voies diverses et avec une intensité qui, variant d'un pays à l'autre, nous interdit toute généralisation. Pour identifier le caractère chrétien d'une tombe, il ne faut aucunement se référer à l'absence d'offrandes mais uniquement à la façon dont les morts sont enterrés. Personnellement, je considère les champs d'incinération slaves, datant du 9^e siècle et découverts en Moravie, dans la sphère des trois groupes jusqu'alors constatés, comme chrétiens, bien que les offrandes, à l'exemple des tombes germaniques, ne l'attestent pas avec toute la netteté désirable. Les sépultures surmontées de tumulus sont les seules à être considérées, dans une certaine mesure au moins, comme païennes. Ce témoignage archéologique de l'intensité du christianisme en Moravie, antérieurement à la mission de Cyrille et Méthode, n'ayant point encore été suffisamment analysé, les découvertes de Staré Město apparaissent d'autant plus importantes qu'elles ont donné, même dans ce dernier domaine, essor à des considérations nouvelles.

Avant de terminer, il faut souligner l'extrême importance historique de la découverte des deux églises de Staré Město, découverte qui a profondément changé et changera peut-être encore notre conception non seulement du 9^e siècle mais de l'histoire slave dans nos pays en général. Il faut avouer que l'état défectueux des deux églises prête à des reconstructions parfois contradictoires. Certaines imprécisions inhérentes au caractère même du monument, et que les fouilles scrupuleuses de 1950 parviendront peut-être à élucider, s'effacent entièrement devant l'énorme portée historique de la découverte et son précieux apport à l'archéologie, l'histoire de l'art, la philologie et, surtout, à l'histoire progressiste et à la noble tâche que cette dernière s'est proposée en travaillant à nouvellement interpréter les vrais débuts de l'histoire du peuple tchèque, dégagés de toute conception erronée et de tout préjugé périmé.

En supplément au précédent compte-rendu relatif à la découverte des deux églises de Staré Město, datant de l'Empire de Grande-Moravie, nous tenons à mentionner les résultats des recherches effectuées, en été 1950, par M. J. Poulík, dans l'église n^o 2. Un comité de spécialistes examina les fouilles deux fois de suite, le 6 Juillet et le 4 Août. On y constata que la paroi du Nord appartenant au narthex de l'église n^o 2 s'ouvrait par une ouverture large de 2,30 m. L'une des tombes déposées dans le narthex fut découverte dans l'ouverture même, ce qui explique pourquoi, dans tous les projets de reconstruction, les tombes du narthex

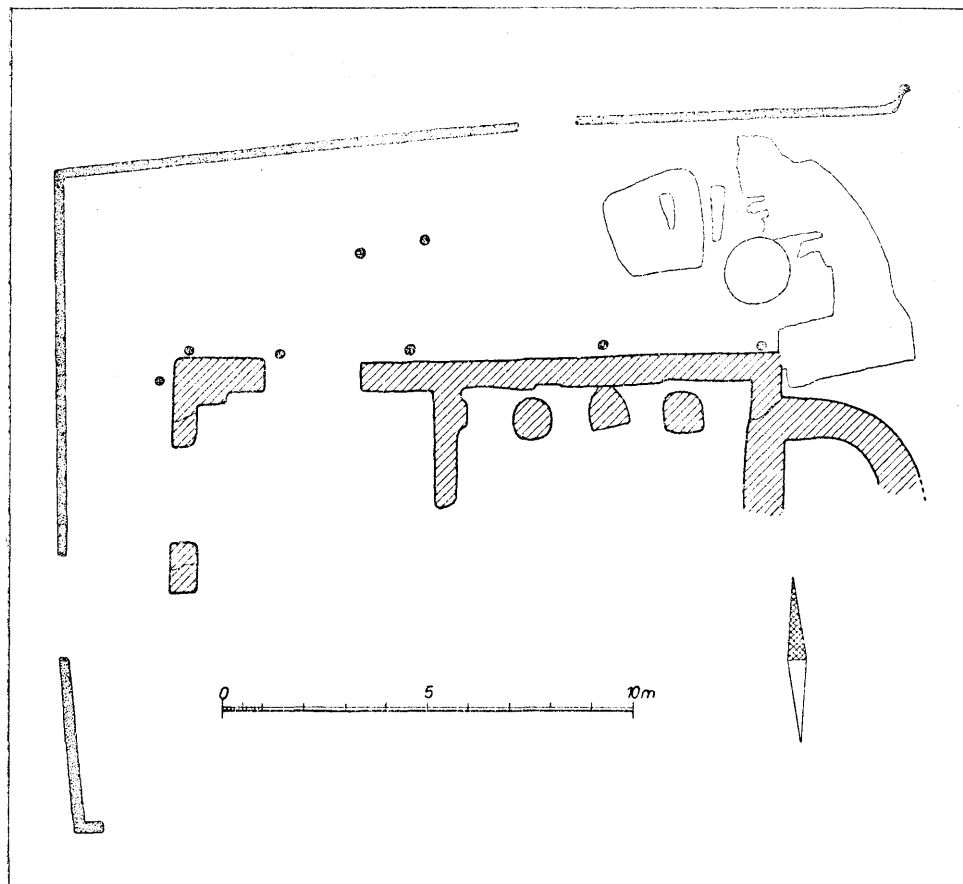


Fig. 3. Eglise no 2 à Staré Město. Situation après l'achèvement des fouilles.

semblaient être coupées par la paroi du Sud enlevée par l'excavateur. Les fouilles ont prouvé que le narthex s'ouvrait sur les côtés Nord, Ouest et Sud par de larges ouvertures. (Fig. 3.)

Une attention toute particulière fut consacrée à la disposition intérieure de la nef. On a constaté que les piliers étaient séparés du mur, exception faite du pilier central. Les piliers ont des fondements plus profonds que le mur extérieur. Les contours des fondements vidés ne nous permettent pas de soupçonner la forme du pilier. L'arrondissement du pilier Est semble original du côté Nord-Est seulement. Des autres côtés, il n'est que le résultat de l'excavation et de la vidange des fondements. Le mur extérieur du Nord possède, en général, des fondements plus hauts que les piliers et il est légèrement plus profond en face des derniers. Le mur de l'Est, composé de plusieurs parties, a des fondements plus profonds vis-à-vis du mur extérieur du Nord.

Le trou en forme de puits près du mur du Nord, en face de l'abside, a été vidé jusqu'à une profondeur de 330 cm. Il contenait des restes de mortier, de crépi, de crépis profilés, de crépis en couleurs et des débris de briques. Les restes d'un bloc de mortier au Nord de l'abside ne constituent pas une preuve objective de maçonnerie « in situ ».

Je me borne à mentionner les principales constatations du comité, susceptibles de déterminer l'interprétation des restes de l'église n° 2. C'est ainsi que s'est vérifiée, p. ex., l'hypothèse de M. Pošmourný postulant, entre le pilier et le mur, un espace libre formant le point de départ de toute son interprétation. L'achèvement des fouilles, dont un commentaire détaillé doit paraître sous peu, a donc fourni de nouvelles connaissances extrêmement importantes pour la reconstruction de l'église. L'église n° 2 sera également protégée par une construction spéciale.

КРИТИЧЕСКИЕ СТАТЬИ
MISCELLANEOUS NOTES
ETUDES CRITIQUES

V. CHALOUPECKÝ / PRAGUE

CONSIDERATIONS SUR SAMON,
LE PREMIER ROI DES SLAVES

La présente étude ne constitue, en principe, qu'un compte-rendu de l'excellent ouvrage publié par Gérard Labuda sous le titre de *Pierwsze państwo słowiańskie. Państwo Samona* (Poznań, 1949, p. 357, avec résumé français: *Le premier Etat slave, l'Etat de Samon*).

Le livre du savant polonais, M. Gérard Labuda, fournit un précieux apport à la connaissance de la plus ancienne histoire des Slaves d'Occident et, plus particulièrement, du premier Etat qui se forma dans le territoire occupé par les tribus tchèques, moraves et slovaques et à la tête duquel se trouva, entre 625 et 658/59 le « roi » Samon. Bien que la monographie se propose l'étude du premier Etat slave, l'histoire de Samon intéresse, dans la conception de Labuda, tout le centre sinon même l'Occident et l'Orient de l'Europe. Loin de se borner à l'histoire des pays tchèques et slovaques où, on le verra, il situe l'empire de Samon, Labuda, analysant le rôle que les Slaves (dont ceux d'Occident surtout) ont joué dans l'histoire européenne, en arrive à traiter simultanément de l'histoire de Byzance, de France, d'Allemagne, de Hongrie, d'Italie, de Bulgarie, de Yougoslavie, de Pologne, bref de tous les peuples qui participèrent à la formation de l'Europe Centrale aux VI^e et VII^e siècles. Cette largeur de conception qui insère l'évolution suivie par les pays de la Tchécoslovaquie actuelle dans le cadre plus large de l'histoire européenne constitue un aspect extrêmement appréciable de l'excellent ouvrage de Labuda.

Les documents historiques que Labuda pouvait utiliser pour son étude sont tellement rares que, on le verra, ils se laissent réduire, en principe, à un seul, représenté par la chronique franque de Frédégaire, datant du VII^e siècle. D'autant plus nombreux sont, par contre, les ouvrages qui, par des combinaisons et interprétations les plus variées de témoignages historiques directs et indirects, tâchent de porter la lumière dans l'obscurité voilant l'empire de Samon. Il faut avouer, cependant, qu'au lieu d'éclaircir ce problème, de nombreuses tentatives infructueuses ont fini par le rendre plus énigmatique encore. Or le mérite de Labuda consiste, entre autres, à avoir frayé aux historiens une voie plus droite à travers le labyrinthe de tant d'opinions contradictoires. Aux pages 1—23, Labuda passe en revue les ouvrages de ses prédécesseurs, donnant, dans maints passages suivants, une analyse critique des principaux représentants de cette historiographie.

Les documents historiques de l'époque qui contiennent des renseignements relatifs à Samon (et très sommaires d'ailleurs) sont représentés par les trois annales suivantes: chronique de Frédégaire, de la seconde moitié du VII^e siècle, Gestes de Dagobert, également d'origine franque et datant d'environ 835; traité de Salzbourg intitulé «*De conversione Bagoariorum et Carantanorum*» de l'an 871—72. Grâce à une minutieuse analyse historique et littéraire des trois documents, Labuda a pu constater que ceux-ci se réduisent, en principe, à un seul, la chronique de Frédégaire. Les deux autres annales ne font que reprendre avec une nuance tendancieuse plus ou moins prononcée, les données de Frédégaire. Cette constatation de Labuda (qui a repris ici la voie indiquée par l'historien tchèque J. Goll) est d'une importance fondamentale même pour l'histoire politique et culturelle de l'Europe Centrale. Comme la «*Conversio*» nous dit que Samon régnait surtout en Carinthie, beaucoup d'historiens en concluaient que son empire avait une grande étendue, comprenant non seulement les pays tchécoslovaques mais aussi une partie considérable du territoire occupé par les Slaves du Sud et des Balkans. L'école historique du romantisme en était conduite à concevoir un immense empire slave allant «de la mer Baltique à la Méditerranée». L'analyse que Labuda a donnée des documents historiques a prouvé que l'empire de Samon ne concernait nullement les Slaves du Sud et d'autant moins ceux qui vivaient au Nord des Sudètes. Dans la conception réaliste de Labuda, l'empire de Samon se réduit, en somme, à un territoire beaucoup moins vaste, correspondant à l'actuelle Tchécoslovaquie.

L'importance de l'examen critique entrepris par Labuda ne se borne cependant point à la question précitée. L'un des problèmes qui se posaient aux historiens était celui de découvrir *le créateur du premier Etat slave*, dans la première moitié du VII^e siècle. Or, les renseignements fournis par les sources mentionnées ne s'accordent point à ce sujet. Alors que la chronique de Frédégaire nous dit que Samon était «de natione Francus», s'abstenant de préciser s'il était Français ou Allemand, le traité bavarois de *Conversio* le déclare pour Slave («quidam Sclavus»). A partir de ces informations, on épilguait sur l'aptitude des Slaves à créer une organisation politique, du moment que le fondateur et l'organisateur de leur premier Etat était un étranger, ressortissant de l'empire franc, et Germain peut-être. Or, la critique de Labuda a réussi à éclaircir même ce dernier problème. Si le seul document véridique est constitué par la chronique de Frédégaire, qui proclame Samon pour ressortissant de l'empire franc, l'hypothèse de l'origine slave de Samon s'en trouve forcément réfutée. (Labuda démontre que, par son renseignement manifestement tendancieux sur la prétendue origine slave de Samon et de son règne en Carinthie, la «*Conversio*» bavaroise tâchait de justifier, par des raisons historiques, l'expansion de l'empire franc d'Orient, dirigée, au 9^e siècle, contre les pays slaves.) Au point de vue philologique, le nom de Samon prête aux interprétations les plus variées, pouvant être considéré, à la fois, comme nom slave, germanique, celtique ou autre. Comme cependant le témoignage de Frédégaire n'admet point l'origine slave de Samon, Labuda la cherche dans l'Ouest de l'Europe, partageant l'avis de Frédégaire selon qui Samon provenait de «*pago*

Senonago », terme géographique que Labuda identifie avec la ville de Sens, située dans la Haute-Seine, à la frontière de l'ancienne Bourgogne. Samon provenait donc du centre de la France ou de la Bourgogne. Quel était le milieu ethnique dont sortait le premier roi des Slaves ? Ayant déterminé le lieu de sa naissance, Labuda rejette l'origine germanique de Samon. Reste à savoir si Samon était de race gallo-romaine ou celtique. A cause du nom même de Samon qu'on rencontre dans des noms propres ou topographiques, Labuda opte, avec une certaine probabilité, pour l'origine celtique du roi slave.

Etant donné la valeur unique et l'extrême importance de la *chronique de Frédegair*e pour l'histoire des Slaves d'Occident, Labuda analyse la personnalité et l'œuvre du chroniqueur, pour en faire comprendre au lecteur toute la portée historique. Le problème a été abondamment étudié par d'éminents historiens français et allemands qui, d'ailleurs, sont loin de s'accorder, surtout en ce qui concerne les renseignements de Frédegair relatifs à l'histoire slave. L'historien français F. Lot relève « l'allure légendaire » et le caractère « fabuleux » de la chronique. D'autres savants, dont l'historien français M. Baudot et l'Allemand S. Hellmann, partagent l'opinion selon laquelle la dite partie de la chronique avait pris naissance dans le Nord-Est de la France (près la cathédrale St. Jean-de-Losne), où le chroniqueur avait trouvé de bons informateurs. Selon M. Baudot, ce fut Sicharius, délégué franc auprès de Samon, qui fournit à Frédegair les principaux renseignements. Labuda adopte la même conception, démontrant que le lieu de séjour du chroniqueur représentait un foyer, vers lequel convergeaient les renseignements les plus variés, venant de la cour du roi et de celle de l'évêque, ainsi que des commerçants francs, rentrant des pays slaves et danubiens. A l'opposé du scepticisme que Frédegair a inspiré à certains historiens, Labuda attribue à sa chronique (surtout en ce qui concerne les renseignements sur les Slaves) une considérable valeur historique. Il base son opinion sur le fait que la dite partie de la chronique avait été écrite dans un milieu où l'intérêt porté à l'Orient slave était particulièrement vif et que, datant d'environ 660, la chronique provient d'un contemporain des événements décrits. D'autre part, il est évident que Frédegair ne s'était nullement borné à enregistrer uniquement les événements politiques mais, ayant dans ses aspirations littéraires une prédilection pour les anecdotes, il décrit quelquefois des incidentes qui, dès lors qu'ils étaient amusants, n'avaient guère besoin d'être vrais. Par conséquent, on ne saurait se fier à tout ce qu'il dit.

La chronique de Frédegair nous fournit *les premiers renseignements historiques sur les Slaves d'Occident*.

L'interprétation du témoignage que Procope de Césarée nous fournit par sa description de l'expédition des Hérules (en 508—14), avançant de l'embouchure de la Tisa dans le Danube, à travers les pays slaves jusqu'au Danemark, renseignement souvent considéré comme le premier témoignage historique relatif aux Slaves tchéco-moraves, est loin d'être unanime. Les Hérules avaient pu avancer (et ils l'avaient certainement fait en réalité) par la vallée de la Tisa, traverser le défilé facilement accessible de Dukla, pour suivre la vallée de la Vistule et se diriger de là vers le Danemark. En prenant la voie mentionnée, ils auraient également

traversé des régions slaves. Cette dernière voie était d'ailleurs incomparablement plus facile et plus commode que le passage à travers plusieurs chaînes de montagnes boisées que les Hérules auraient dû effectuer en prenant le chemin de la Slovaquie, de la Moravie, de la Bohême et, ensuite, de la vallée de l'Elbe jusqu'au Danemark.

Or bien qu'un siècle entier nous sépare de l'époque classique de l'histoire tchèque, représentée par Šafařík et Palacký, siècle rempli d'intenses recherches consacrées au problème mentionné, la remarque suivante, due à Palacký, sur ce sujet, n'a rien perdu de sa valeur: « En raison du manque de documents historiques, les débuts de l'expansion slave vers l'Ouest restent à jamais plongés dans l'obscurité. » Les Slaves, ceux d'Occident surtout, apparaissent sur la scène de l'histoire d'une façon apparemment subite. A l'époque d'où proviennent les premiers témoignages historiques attestant leur existence, les Slaves ont déjà occupé de vastes territoires dans le centre de l'Europe qu'ils ont gardés jusqu'à présent et, au VII^e siècle, leurs sièges s'étendent considérablement même au-delà de leurs domaines actuels. Seuls les témoignages historiques relatifs aux Slaves du Sud, voisinant, dans les Balkans, avec l'empire byzantin et sa civilisation avancée, sont plus nombreux et plus anciens. Ils ne nous permettent cependant point non plus de suivre l'histoire slave au-delà de la seconde moitié du VI^e siècle.

Il est évident que l'invasion des Slaves dans le centre de l'Europe n'aurait pu s'effectuer en quelques années. La migration des tribus slaves d'Occident d'au-delà des Carpathes nécessitait un temps plus considérable, sinon même plusieurs siècles tout entiers. Labuda examine le problème dans toute son ampleur et soumet à une analyse critique les hypothèses de ses prédécesseurs. S'appuyant sur les récentes recherches archéologiques, il démontre que les Slaves du Sud et de l'Occident commencèrent à pénétrer dans leurs sièges actuels à partir du III^e siècle apr. J.-C. Il insiste en même temps sur la nécessité de nettement distinguer entre la propre *immigration slave* et l'occupation des sièges d'une part et *l'infiltration* du peuple slave dans les régions mentionnées d'autre part. Ce dernier processus qui, à lui seul, fut d'une durée considérable, est censé avoir précédé l'immigration, celle-ci semblant commencer à la fin du V^e et au VI^e siècles. Les archéologues et les historiens adoptent, en somme, une interprétation selon laquelle les Slaves pénétrèrent dans le centre de l'Europe, sur les traces des tribus germaniques (Longobardes et Marcomans surtout) en voie de recul. (A la fin du VI^e siècle, les Longobardes cèdent la Pannonie aux Avars; entre 530—540, les Marcomans quittent la Bohême pour la Bavière, raison pour laquelle on les appelle Bajovari, ce qui veut dire un peuple qui avait habité la Bohême-Bojohemum.) A la même époque, les Slaves traversent les Sudètes et les Carpathes, se dirigeant vers l'Ouest et le Sud.

Les Slaves et, plus particulièrement, les tribus tchéco-moraves — futur appui de l'empire de Samon — *sont-ils venus occuper leurs sièges historiques en libres conquérants, ou en serfs et bergers des Avars*, lesquels apparaissent presque simultanément dans le centre de l'Europe? C'est là un problème que, depuis longtemps, les historiens tâchent de résoudre. Parmi les historiens, la seconde inter-

prétation a trouvé, à côté de plusieurs partisans, dont le premier fut J. Peisker, des adversaires décidés. Les recherches historiques prouvent que, dans les Balkans, les Slaves avaient précédé les Avars. Il est, par contre, hors de doute que les Slaves, en Pannonie et en Carinthie surtout, avaient vécu dans l'âpre domination avare. Les témoignages de ce fait existent non seulement chez Frédégaire, mais aussi chez l'historien russe Nestor qui s'était renseigné sur les Avars et les Slaves dans des sources byzantines, compétentes puisque contemporaines et proches, au point de vue géographique, des sièges occupés par les deux peuples. Néanmoins, l'on n'est guère autorisé à peindre le joug avare opprimant les Slaves pannoniens et ceux du Sud sous des couleurs trop sombres, comme c'était souvent le cas jusqu'à présent.

Frédégaire nous dit que les Slaves, assujettis par les Avars, étaient devenus compagnons d'armes de ces derniers et qu'on les rencontrait toujours dans les premiers rangs des formations avares. Frédégaire les désigne sous le terme de « befulci » (*Winidi befulci Chunis fuerant . . . ideo befulci vocabantur a Chunis, eo quod . . . ante Chunis precederint*). Le terme de Frédégaire étant traduit et interprété dans le sens pris par ce même mot au Moyen-Age, les Slaves étaient désignés comme esclaves et bergers des troupeaux avares. Labuda abandonne cette interprétation (d'ailleurs illogique, les esclaves n'ayant pas d'armes et ne pouvant, en conséquence, prendre part au combat) et démontre que le terme possédait un sens tout à fait différent. Selon Labuda, les Slaves et, plus exactement, les combattants slaves, dont la situation sociale était supérieure à celle d'esclaves tout en admettant la domination avare, formaient, pour ainsi dire, l'aile double du corps de bataille avare, *duplicem in congressione certamine vestila facientes*, dans l'interprétation de Frédégaire. Dans le mot de « befulci », Labuda découvre un hybride mi-latin, mi-germanique (bis + folc), ce qui veut dire « régiment double ».

Frédégaire raconte que les Avars envahissaient les sièges des Slaves, surtout à l'arrivée de l'hiver, pour violer les femmes slaves. Nestor complète la description de l'esclavage subi par les Slaves, nous disant que les Avars allaient jusqu'à atteler les femmes et les jeunes filles slaves à leurs charriots. (Ceci concerne, sans nul doute, les Dudlebi de Pannonie et non les Slaves de Volhynie où il y avait également des Dudlebi.) Or, de tout temps, on a vu des soldats étrangers violer les femmes du peuple vaincu, le récit de Nestor prenant d'ailleurs une allure quelque peu légendaire. Le chroniqueur a sans doute généralisé certains cas individuels dont il avait entendu parler. L'oppression exercée par les Avars sur les Slaves ne pouvait être si cruelle (la tradition a nettement exagéré), les Avars n'ayant pas été assez nombreux (20.000—40.000 milles environ) par rapport à l'immense territoire qu'ils dominaient (la Pannonie et les pays voisins), supposition qui, d'ailleurs, est loin de vouloir mettre en doute les mœurs barbares de ces sauvages nomades.

Quelles étaient les tribus slaves asservies par les Avars? S'appuyant sur des documents byzantins, Labuda démontre qu'il ne s'agissait là point des Slaves transcarpathiques en Petite Pologne, ceux-ci étant séparés des régions danu-

biennes occupées par les Avars par d'immenses forêts sur les frontières, difficilement accessibles pour les cavaliers avars. Selon les documents byzantins mentionnés, ces tribus avaient été gagnées par des prières et des dons, à faire alliance avec les Avars. La situation fut sans doute analogue dans le cas des Slaves tchèques et, peut-être, même moraves. Au VI^e siècle, les Avars attaquèrent, deux fois de suite, l'empire franc et furent repoussés par le roi Sigisbert (561—568). Selon l'interprétation habituelle, l'incursion avar avançait vers l'Ouest à travers la Moravie et la Bohême (dans son témoignage récent, mais que Labuda tient pour sujet à caution, Paul Diacone parle des combats avec les Francs en Thuringe) et, à partir de ce moment, la Bohême est considérée comme assujettie par les Avars. Si les Avars, avançant vers l'Ouest, traversèrent le territoire occupé par les Slaves tchéco-moraves, ils les gagnèrent sans doute à l'idée d'une alliance analogue à celle conclue avec les Slaves polonais. Le pays propre aux Avars était la Pannonie où ils remplacèrent (566) les Longobardes. Or, la frontière naturelle de la Pannonie au Nord était constituée par le Danube et ses vastes marécages (le vieux *limes Romanus*). Le pouvoir avar s'étendait-il jusqu'en Moravie? La Moravie de cette époque doit être envisagée comme un tout géopolitique englobant, au Sud, le Champ Morave et celui de Tulln, actuellement en Basse-Autriche, et, surtout, la Slovaquie occidentale au Nord du Danube. Les documents historiques postérieurs rappellent, en principe, deux Moravies, la Haute-Moravie (« vyšňjaja Morava » dans la légende de Cyrille) et la Basse-Moravie en Slovaquie. Ce n'est pas par hasard, en effet, que le polonais a conservé le terme « Morawy », qui correspond au fait historique mentionné. La Moravie de cette époque était donc un pays étendu et très peuplé, plus important, au point de vue de la densité de sa population, que la Bohême, séparée d'elle par d'immenses forêts couvrant la ligne de partage des fleuves de la Morava et de l'Elbe.

Labuda (de même qu'auparavant Poulík) reprend l'information de Frédégaire selon laquelle l'insurrection des Slaves contre les Avars sous Samon s'était produite dans le pays où une nouvelle génération de guerriers s'était formée, descendant de femmes slaves violées par les envahisseurs avars. Ces jeunes guerriers finirent par se soulever contre leurs pères. (Cette information de Frédégaire a cependant un caractère légendaire). Il s'ensuit que la domination avar concernait surtout la Moravie du Sud, supposition que, cependant, les dernières recherches archéologiques effectuées en Moravie n'ont point attestée. Les tombes équestres, typiques pour les Avars, sont fort rares en Moravie et n'apparaissent, d'après l'archéologue tchèque Eisner, qu'au VIII^e siècle, donc après la libération des Slaves du joug avar. Comme ces tombes sont, en général, entourées de sépultures slaves, il semble probable qu'elles appartiennent aux Slaves qui, au point de vue militaire et rituel, avaient adopté les coutumes avars. Par ailleurs, les Avars n'ont point laissé d'autres traces dans l'archéologie et l'histoire de la Moravie et d'autant moins en Bohême. Les habitants de la Moravie méridionale n'accusent pas non plus les caractéristiques du type mongol à moins qu'on ne veuille en voir des traces dans la taille haute et le teint brun des Slovaques moraves. (Les Avars étaient hauts de taille, avar, « obr », géant.) Néanmoins, les

renseignements que Frédégaire nous fournit au sujet de l'insurrection des Slaves contre les Avars à laquelle même Samon avait pris part, se laissent le mieux appliquer à la Moravie méridionale. Des circonstances précédentes, on peut déduire que l'esclavage des Slaves moraves n'avait point été de longue durée et qu'ils avaient profité de la première occasion pour le secouer.

Quelle fut l'origine de l'empire de Samon? Selon Labuda, le motif principal est à chercher dans la politique extérieure de Byzance et dans la réaction que cette dernière provoqua chez les Slaves de l'Ouest et du Sud. L'empereur byzantin Héraclius (610—41) qui, au début du VII^e siècle, livrait des combats acharnés contre les Persans, voulut paralyser la menace que les Avars signifiaient pour son empire en les entraînant dans la guerre avec leurs voisins de l'Ouest. Là, Byzance ne pouvait compter qu'avec l'empire franc et les Slaves de l'Ouest, les seuls capables alors de constituer un front anti-avar. Il est tout naturel que, dans ces conditions, la moindre tentative de harceler les Avars à l'Ouest, obligeât Byzance. Et l'habile diplomatie byzantine savait tirer profit de la situation. Dans l'empire franc, l'ambitieux Dagobert rêvait d'étendre son pouvoir jusqu'aux frontières de Byzance, et de dominer ainsi les Slaves d'Occident, de même que les Avars et d'autres peuples habitant les pays en question.

A cette époque, les Slaves tchéco-moraves se trouvaient liés aux Francs non seulement par le voisinage immédiat et l'hostilité partagée contre les Avars, mais aussi, selon Labuda, par des engagements de nature juridique et politique. Labuda en est amené à adopter cette dernière hypothèse par l'interprétation que Frédégaire donne de la mission remplie par le délégué franc Sicharius auprès de Samon, en 630/31. Dans la chronique, Sicharius proclame que le peuple du royaume de Samon (*populus regni sui*) est lié par des engagements de vassalité à Dagobert, roi des Francs. (*Quod Samo et populus regni sui Dagobertum debuerint servitium.*) La réponse de Samon fut la suivante: Oui, notre pays tombe sous la domination de Dagobert et nous sommes ses vassaux, mais nous réclamons que les anciens liens d'amitié soient conservés. (*Et terra, quam habemus, Dagoberto est, et nos sui sumus, [ea conditione] si tamen nobiscum disposuerit [antiquas] amicitias conservare*).

Il se peut que Dagobert ait même exigé des Slaves, à côté d'une alliance militaire contre les Avars, un tribut, selon la coutume de l'époque. (Cf. le cas analogue des Saxons assujettis par l'empire franc.) Les circonstances déterminant la soumission des Slaves tchèques ou tchéco-moraves à la domination franque, ne sauraient être précisées, au point de vue historique. Cet état remonte, probablement, à l'époque du couronnement de l'ambitieux roi Dagobert: de son siège à Paris, celui-ci dominait non seulement la vieille Gaule ou Italie du Nord mais aussi la Grande Bretagne et plusieurs pays à l'Est du Rhin jusqu'aux frontières tchèques, dont surtout la future Misnie, région habitée, dans le voisinage de la Thuringe, par les Slaves serbes. Cette dernière circonstance constitue cependant une preuve de ce que les Slaves ne se trouvaient aucunement sous le joug avar. Les Slaves tchéco-moraves soutenaient, depuis longtemps, des relations même avec Byzance, à en juger d'après les découvertes archéologiques réalisées aux environs

de Prague et de Magdebourg (V^e et VI^e siècles). Ces relations commerciales des Slaves tchéco-moraves avec Byzance furent interrompues par l'établissement des Avars en Pannonie ce qui contribua, sans doute, à orienter les Slaves de Bohême et de Moravie vers l'Ouest franc dont ils sollicitèrent l'appui. Dans ces conditions, Samon pourrait facilement être interprété en tant que représentant de la politique franque, chargé de mission en Bohême et en Moravie.

Frédégaire raconte que Samon, vers 622—623, vint en Bohême ou en Moravie, pour y jouer un rôle brillant dans les combats contre les Avars. Il n'avait, par conséquent, guère délivré les Slaves du joug avar, son mérite se bornant à leur avoir été utile, « utiles », dans la révolte contre les oppresseurs avars, révolte que les Slaves avaient eux-mêmes déchaînée. (*Sclavi iam contra Avaris . . . ceperant revellare.*) Les Slaves le proclamèrent ensuite « roi ». Labuda proteste énergiquement contre la tentative de comparer le rôle de Samon à celui des Varègues en Russie kiévienne. Au dire du chroniqueur, Samon était un Franc qui se rendit dans les pays slaves accompagné d'une suite militaire, sans doute, mais qui, à l'opposé des Varègues en Russie, ne vint nullement en conquérant ou en usurpateur du pouvoir que, tout au contraire, les Slaves lui conférèrent de leur gré et seulement après avoir reconnu son « utilité ». L'empire de Samon ne saurait donc être considéré comme l'œuvre de cet étranger utile mais uniquement des Slaves eux-mêmes, bien qu'on ne puisse contester l'apport indéniable que, par ses facultés et son expérience, Samon fournit à l'organisation du pouvoir politique, dans les pays occupés par les Slaves d'Occident.

Le chroniqueur franc attribue à Samon le même titre de *roi* qu'à Dagobert ou au chagan avar, et le pays de Samon est désigné, dans sa chronique, comme *royaume*. À mon avis, cette dernière circonstance constitue, cependant, le point faible de la chronique de Frédégaire, si l'on adopte sa version selon laquelle Samon aurait été un commerçant franc. J'ai déjà insisté sur le fait que les Slaves d'Occident étaient un peuple libre. Par conséquent, ils possédaient sans nul doute une aristocratie, voire même des princes. (Chez les Slaves serbes en Misnie, voisins des Slaves tchéco-moraves, Frédégaire mentionne le prince nommé Dervan. Il en était certainement de même chez les Slaves tchéco-moraves.) Chez tous les peuples slaves, on rencontre — bien que dans des documents légèrement plus récents — d'importants noms propres composés se terminant en -mir ou en -slav (p. ex. Vladimír, Zvonimír, Jaromír, Boleslav, Jaroslav, etc.). Ces noms dont le slaviste français Meillet et son collègue tchèque Hujer ont démontré l'origine typiquement slave, sont cependant de caractère germanique, provenant de la langue des Goths. Il s'agit là de noms appartenant surtout aux membres de familles régnantes, donc aux princes, et aux classes sociales supérieures. Or il apparaît invraisemblable que la noblesse eût proclamé roi un commerçant étranger. Tout en jouissant, chez les Slaves d'une extraordinaire estime, en raison de ses qualités de combattant courageux, le commerçant franc n'en manquait pas moins d'origine noble, supposition fondamentale et indispensable à la dignité royale. Rappelons, à cette occasion, le récit de Nestor relatif à Oleg de la famille des Rurik. Voyant (en 882) que les souverains de Kiev étaient deux Varègues, Askold et

Dir, Oleg leur dit: « Mais vous n'êtes pas de famille princière. » Même plus tard, seuls les descendants d'une famille princière pouvaient aspirer, en Bohême (de même qu'en Pologne ou en Hongrie) à la dignité de souverain. Ce dernier fait caractérise le Moyen-Age non seulement dans sa partie chrétienne, mais aussi avant l'arrivée du christianisme. On pourrait même se référer au témoignage de Grégoire de Tours (VI^e siècle) racontant comment le roi mérovingien Sigisbert avait détrôné ses frères parce qu'ils avaient épousé des femmes de basse naissance (*quod . . . indignas sibimet uxores acciperent*).

Labuda adopte l'interprétation de Palacký, selon laquelle « Samo negucians » veut dire « Samon le négociant ». Le mot désigne cependant non seulement les négociations commerciales mais aussi politiques. Le terme en question pourrait donc (de même que la phrase *Samo . . . plures secum neguciantes adscivit [ad] exercendum negucium in Sclavos*) être interprété dans le sens suivant: Samon, accompagné d'une suite nombreuse et chargé de négociations politiques, se rendit chez les Slaves où (dans l'intérêt même de l'empire franc), il prit part aux combats contre les Avars et se rendit ainsi utile aux Slaves. *Samon n'aurait donc pas été commerçant mais un seigneur franc chargé de mission politique auprès des Slaves tchéco-moraves*. L'analyse que Labuda nous donne des relations entre les Slaves tchéco-moraves et l'empire franc sous Dagobert, ne fait d'ailleurs que corroborer cette hypothèse. A cette occasion, Frédegair emploie, en parlant de Samon, le terme de « *homo . . . de pago Senonago* » (cf. le terme féodal de « hommage »), ce qui témoigne plutôt d'un aristocrate franc que d'un commerçant. Une analogie est à voir dans les passages suivants de la même chronique: « *homo quidam nomen Adalulfus ex genere Langobardorum*, ou *Betharius, homo Scarponensis* », etc., où le terme de *homo* suivi du nom déterminant l'origine de la personne, désigne toujours un homme libre, un seigneur ou un homme de la cour franque. Il est vrai que, pour parler des envoyés politiques délégués surtout auprès de la cour d'un souverain étranger, Frédegair emploie le terme de *legati* ou de *nuncii*, mais l'expression de « négociantes » correspond entièrement aux termes précédents. Il ne faut pas oublier non plus que, dans sa chronique, Frédegair se borne aux rapports politiques entre les Francs et leurs voisins, laissant complètement de côté leurs relations commerciales.

L'activité politique des Byzantins et des Francs est, cependant, en étroite relation non seulement avec la lutte des Slaves d'Occident contre les Avars sous Samon (qui, à la tête des Slaves tchéco-moraves livra, d'ailleurs, plusieurs batailles toujours victorieuses), mais aussi *avec la libération du joug avare des Slaves du Sud et avec les débuts de leur État*. Ce dernier événement se réalisa, selon Labuda, grâce à l'appui de Byzance et des tribus slaves de Bohême, de Moravie et de Petite Pologne. Il s'agit là d'une nouvelle appréciation critique d'un document historique représenté par le témoignage de Constantin Porphyrogénète, datant de 949—952, et relatif à l'origine et à l'immigration dans les Balkans des principales tribus yougoslaves des Serbes et des Croates. C'est là un problème ancien, qu'historiens et philologues ont déjà tenté de résoudre. Constantin prétend que les principales tribus yougoslaves étaient arrivées dans leurs sièges histori-

ques de Bohême (les Croates) et des pays riverains de l'Elbe (les Serbes). Certains historiens et philologues (dont Jagić), se méfiant néanmoins des informations de Constantin, proclamaient que Serbes et Croates étaient venus dans les Balkans directement de la patrie originaire des Slaves entre la Vistule, le Dnieper et les Carpathes. Labuda consacre à ce problème un chapitre fort étendu, se concentrant toutefois sur l'interprétation critique du document. Il aboutit à supposer que les principales tribus yougoslaves n'étaient venues se fixer en Croatie, en Serbie et en Dalmatie qu'à l'époque de Samon, au temps de l'empereur Héraclius (610—641) et sous l'égide de Byzance. Cette conception n'empêche d'ailleurs pas Labuda de reconnaître que, auparavant déjà, la Pannonie et les Balkans du Nord avaient été occupés par les Slaves. S'appuyant sur l'œuvre connue de l'empereur Constantin Porphyrogénète: «*De administrando imperio*» (composé en 949—52) et qui constitue le document fondamental pour la solution du problème mentionné, Labuda a entrepris d'y séparer les faits historiques des légendes. Au nombre des légendes inventées par Constantin, Labuda compte à juste titre les idées fantastiques que l'empereur s'était formées au sujet de la Grande Croatie, dite Croatie Blanche, que plusieurs historiens cherchaient en Silésie ou en Petite Pologne. Car il n'y eut de Croates ni en Silésie ni dans la région de Cracovie. On ne connaît que les Croates russes, tchèques et yougoslaves. S'étant détachés, sans doute, des Croates russes, les Croates tchèques émigrèrent de Bohême en Dalmatie. Il n'existait point non plus de Serbie Blanche, mais uniquement une Serbie (dont l'existence n'est d'ailleurs point attestée par des documents historiques) située dans la patrie originaire des Slaves et, ensuite, la tribu serbe dans les régions riveraines de l'Elbe Central (en Lusace et en Misnie, à la frontière de la Bohême), qui, ayant quitté ces régions vint se fixer sur le territoire de l'actuelle Yougoslavie.

Par une analyse critique des renseignements de Porphyrogénète, Labuda démontre que cette migration des tribus slaves de Bohême ou de Lusace n'englobait pas seulement les tribus habitant les régions riveraines de l'Elbe, mais aussi les tribus de la Vistule. Parmi celles-ci, Labuda cite, en premier lieu, les Zachlumané, suivant l'information de Constantin Porphyrogénète. (Celui-ci les appelle «*Zachlumoi*», terme qui, au point de vue linguistique, nous autorise à situer la tribu plutôt dans la sphère tchécoslovaque où, depuis longtemps, on rencontre, très fréquemment, le nom de Chlum ou de Chlumec, alors que, dans la sphère polonaise, le terme correspondant est Chelm.) C'est à la sphère silésienne ou, éventuellement, polonaise, qu'appartiennent, par contre, les Obodriti yougoslaves, ainsi que Lehr-Splawiński l'a démontré, et peut-être même d'autres tribus de Petite Pologne.

Selon Labuda, les Slaves de Pannonie ayant sollicité le secours de leurs compatriotes (secours qui était d'ailleurs désirable à Byzance elle-même), ces derniers partirent de l'Ouest pour le Sud et contribuèrent tout particulièrement à délivrer les Slaves du Sud du joug avar. Labuda adhère à cette conception, en dépit de l'autorité linguistique de Jagić et du fait que, entre Croates tchèques et yougosla-

ves, il n'existe aucun rapport linguistique. (Les dialectes slaves s'étant formés par la superposition slave au-dessus des vestiges de population primitive, dans la nouvelle patrie de chaque tribu seulement.) Ainsi, selon Labuda, c'est surtout aux tribus slaves d'Occident, venant de Bohême, de Moravie (Constantin trouve des Moraves même dans le Sud) et de Petite Pologne, que revient le mérite d'avoir créé deux centres politiques destinés à devenir le noyau d'Etats futurs, dont l'un à l'Ouest gouverné par Samon, et l'autre au Sud (où Frédégaire mentionne, à la même époque, le règne du prince slave Walluk), Etats qui, en dépit de nombreuses transformations subies au cours des âges, se sont jusqu'à présent maintenus.

Samon devint roi des Slaves tchéco-moraves vers 625 et, durant les 35 ans de son règne, il livra, selon Frédégaire, plusieurs batailles toujours victorieuses contre les Avars. A part ceci, les renseignements que le chroniqueur franc nous fournit au sujet de l'empire de Samon, sont fort sommaires. Il mentionne le conflit surgi, la neuvième année du règne de Samon (vers 634), entre ce dernier et l'empire franc, conflit que Frédégaire motive par le dépouillement de messagers francs que Samon aurait ordonné. Ce dernier événement semble cependant constituer plutôt la suite que la cause du *désaccord politique entre Samon et l'empire de Dagobert*. Labuda cherche le motif du conflit entre l'Occident franc et les Slaves tchéco-moraves, dans le fait que le roi Samon s'obstinait à ne point reconnaître la suzeraineté des Francs. Pour soutenir cette hypothèse, Labuda s'appuie, à l'exemple de ses prédécesseurs, sur le dialogue entre l'envoyé de Dagobert, Sicharius et Samon, reproduit dans la chronique de Frédégaire. D'après ce dialogue, Samon ne se sentait lié aux Francs que par l'amitié et l'alliance, refusant nettement leur suzeraineté. Si, toutefois, Frédégaire formule justement les prétentions franques et la réponse de Samon (et Labuda, à l'opposé de Novotný, est enclin à l'admettre), Samon lui-même semble reconnaître la subordination des pays tchéco-moraves à l'empire franc: «*terra quam habemus Dagoberto est et nos sumus*», dit Samon. Du texte de Frédégaire, on peut déduire que Dagobert exigeait de Samon et des Slaves tchéco-moraves, l'accomplissement d'un devoir extraordinaire que le chroniqueur désigne sous le terme de *servitium*. Labuda interprète ce passage en ce sens que Samon reconnaissait la vieille amitié et l'alliance entre les Slaves et les Francs, mais se refusait à admettre la suprématie franque. [La condition en est cependant — *si (Dagobertus) nobiscum disposuerit (anti quas) amicitias conservare.*] Le conflit tournait, sans doute, autour d'un tribut à payer, désigné du nom de «*servitium*», mot que, à cette époque, on rencontre surtout dans les relations de Dagobert envers les Saxons. Ceux-ci, offrant à Dagobert leur secours contre les Slaves, réclamaient d'être affranchis du tribut. La situation était sans doute analogue chez les Slaves tchéco-moraves. Durant les guerres contre les Avars, ceux-ci étaient, en qualité d'alliés militaires, exempts de tout tribut. Le danger avare dissipé, Dagobert ne tarda pas à renouveler ses prétentions au «*servitium*», que Samon refusa d'ailleurs très nettement. La suite de ces événements fut l'hostilité et la *guerre entre Dagobert et Samon* dont on

sait plusieurs détails. Trois armées (franque, alamane et bavaroise, de même que les Longobardes d'Italie du Nord, qui sans doute avaient rejoint les Alamans d'Austrasie) envahirent l'empire de Samon.

En s'appuyant sur ces documents, on peut essayer, avec Labuda, *d'identifier les pays compris dans l'empire de Samon*. D'après les témoignages précités, il semble que Samon ait combattu, dans le territoire de Moravie et à la frontière moravo-avare, vraisemblablement constituée par le Danube. Les combats contre les Francs eurent, sans aucun doute, lieu surtout à la frontière occidentale de la Bohême. L'empire de Samon s'étendait donc de la Thuringe franque ou de la Bavière à la Pannonie avare, des Sudètes au Danube, se confondant, en principe, avec l'actuelle Tchécoslovaquie. Les hypothèses antérieures, selon lesquelles l'empire de Samon aurait compris même la Carinthie et la Pannonie, sont réfutées, une fois pour toutes, par l'analyse critique que Labuda a donnée des documents historiques respectifs, analyse qui constitue une partie extrêmement appréciable de son œuvre. Les sources ne contiennent pas non plus le moindre témoignage susceptible d'attester l'existence de l'empire de Samon au-delà des Sudètes et des Carpathes. Pour soutenir cette dernière hypothèse, Palacký s'appuie sur les données fort inexactes de Porphyrogénète.

En fonction de ce qui a été dit, Labuda a entrepris de résoudre la question de savoir si le centre de l'Etat de Samon se trouvait en Bohême ou en Moravie. Des deux centres géopolitiques qu'accusent la région du Haut-Elbe et la région danubienne centrale, Labuda opte pour la Moravie qui, à ses yeux, «était douée de qualités particulières favorisant l'organisation d'un Etat». Il faut cependant se demander si, au début du VII^e siècle, l'on peut parler d'un centre principal dans l'empire de Samon. Tout l'Etat se divisait, au point de vue de la géographie historique, en plusieurs provinces aborigènes, déterminées par la nature même du terrain, et qui, datant de temps immémoriaux et ressemblant à des îles isolées dans une mer de forêts, ne communiquaient qu'au moyen de quelques routes principales. Chacune de ces provinces avait probablement un centre local, peut-être même un chef ou un prince. Samon, accompagné de sa suite militaire, voyageait d'une province à l'autre. Alors que, durant les combats contre les Avars, sa personne et son expérience étaient plus nécessaires en Moravie, les guerres contre les Francs le rappelèrent en Bohême, et il transféra le siège de son pouvoir politique dans ce même pays. Là, Prague (Vyšehrad, que Labuda mentionne, est le «nouveau château», datant du X^e siècle seulement), carrefour ancien de routes principales, devait fatalement s'imposer à l'attention du souverain. (A Podbaba, près de Prague, on a fait d'importantes fouilles archéologiques remontant à l'époque mérovingienne, celles-ci ayant témoigné d'intenses relations entre Prague et l'empire franc.) C'est sur Prague probablement que marchaient les armées de Dagobert, suivant les principales routes commerciales et stratégiques, très rares d'ailleurs.

Frédégair dit que l'armée franque avançait en trois colonnes contre Samon. Le point de départ des Francs, où leurs armées se rassemblèrent, était à Metz d'où les Francs se dirigèrent vers la Bohême, à travers Mayence et en suivant la

vieille route longeant le Main. Parmi les principales routes, connues plus tard, les Francs auraient pu choisir celle qui traversait la Bavière et rattachait Plzeň et Prague, à Vratislav (Breslau) et Cracovie. Les Bavares avaient sans doute pris cette voie. Une autre route commerciale et stratégique de grande importance menait de Bavière en Moravie, en aval du Danube. C'est par là qu'avançaient, sans doute, les Alamans, joints aux Longobardes, dont Frédégaire vante les succès militaires, leur ayant valu un grand nombre de prisonniers de guerre. Le noyau de l'armée suivait, sous la direction personnelle de Dagobert, le Main. Les armées s'affrontèrent près du château de *Wogastisburg*, dont l'identification constitue un problème ancien de l'histoire tchèque. Ce château, situé soit au bord intérieur, soit à la périphérie extérieure de la forêt couvrant la frontière, devait, nécessairement, surveiller une des routes mentionnées. Palacký le cherchait sur l'antique route menant de Prague à travers Plzeň vers Regensburg, et l'identifiait avec le château de Togost, près de la frontière, non loin de Domažlice. Une autre route importante suivait la rivière Ohře (Egra) et, à travers Cheb (Eger), se dirigeait vers la vallée du Main. A. Sedláček, éminent connaisseur de la topographie de la Bohême, identifie Wogastisburg avec le château dit Ugost, plus tard Uhošťany près de Kadaň, dont l'existence se trouve attestée par un document datant de 1401, et où l'on lit: « *Uhosczt dictum Purkberg* ». Supposant Ugost ou Wgost identique à Wogast et -berg à -burg, il en déduit l'identité entre Wgostburg-Wogastisburg. Les recherches archéologiques n'ont cependant pas encore vérifié cette hypothèse. La solution de Sedláček, adoptée par Labuda, se trouve corroborée par le fait, que Wgost-Uhošťany est en effet situé, près d'une ancienne route suivant la rivière Ohře (Egra), au bord même des habitats de l'époque dans le défilé entre les montagnes de Doupov et les Monts Métalliques (Krušnohoří). Une détermination exacte du site de Wogastisburg est indispensable à la solution du problème relatif à l'empire de Samon et à l'étendue de celui-ci. (Elle ne saurait toutefois se passer de la géographie historique et de l'archéologie, une simple interprétation étymologique des noms de lieu étant nettement insuffisante, en pareil cas.) La route menant de Bohême, à travers Litoměřice et Most, en Misnie (*via qua itur per Zribiam*, selon le chroniqueur Cosmas du XII^e siècle) ne saurait être mise en considération par rapport à l'expédition de Dagobert.

En ce qui concerne la *délimitation de l'empire de Samon*, Labuda suggère que celui-ci se confondait avec l'actuelle Tchécoslovaquie, sans toutefois oser déterminer plus exactement les frontières du premier Etat slave. Il est cependant vraisemblable que les frontières de l'empire de Samon étaient déterminées par des données de nature géographique, à l'exemple de la Moravie Ancienne, au IX^e siècle, et de l'Etat des premiers Přemyslides. A l'Ouest, la frontière était représentée par les immenses forêts couvrant la ligne de partage de la Vltava et du Danube, qui deviendront plus tard la frontière historique séparant la Bohême de la Bavière. La frontière du Sud était formée par la continuation des mêmes montagnes et forêts, lesquelles, au X^e et XI^e siècles encore, descendaient (dans la future Haute-Autriche), jusqu'au bassin du Danube (Nortwald).

A partir du Champ de Tulln et du Champ Morave (dans la future Basse-Autriche), la frontière méridionale de la Moravie (celle-ci englobant Moravie et Slovaquie), suivait, dans la direction de l'Est, le bassin du Danube ainsi que les vastes marécages et les forêts vierges, couvrant les deux rives du fleuve. (On ne possède aucun document historique permettant de supposer l'empire de Samon jusqu'en Pannonie et au Sud du Danube). A l'Est, la frontière était constituée par de vastes chaînes de montagnes boisées (le Matra) formant, à partir de la courbure du Danube près d'Ostřihom (Gran), la ligne de partage des affluents slovaques du Danube et de la Tisa en Hongrie. Comme, selon Labuda, l'empire de Samon ne comprenait point les Slaves polonais ou silésiens, la frontière du Nord limitant le premier Etat slave, suivait, vraisemblablement, les Carpathes et les Sudètes, couverts d'une large bande de forêts. Au Nord-Ouest, la frontière était constituée par les Monts Métalliques (Krušnohoří), frontière historique entre la Bohême et la Misnie (la future Saxe). Là, cependant, Samon réussit, après des combats victorieux contre les Francs, à étendre son pouvoir vers l'Ouest, lorsque le prince serbe Dervan (régnant, sans doute, en Misnie, pays limitrophe de la Thuringe franque) se confia à Samon, dont il reconnut la suzeraineté.

Les provinces de l'empire de Samon formaient, on le sait, des îles habitées, situées dans des plaines et entourées de montagnes et de forêts. Ces provinces aborigènes étaient habitées par *les tribus tchèques, moraves et slovaques* qu'on rencontre *dans des documents historiques postérieurs*. (Dans la suite des temps, certaines tribus changèrent de nom: ainsi, les Lučané devinrent Žatčané, les Pšováné, s'appellent plus tard habitants de la région de Mělník, etc. Il est néanmoins hors de doute que la population slave habitant les régions en question est restée la même.) Le problème aurait peut-être mérité d'être examiné plus attentivement que Labuda ne l'a fait.

Les relations entre les habitants des provinces mentionnées, entourées de vastes forêts, étaient d'une extrême difficulté, ce qui ne laissa point d'influer sur *l'organisation intérieure de l'Etat slave sous Samon*. Chaque province menait une existence indépendante, son chef ou son prince n'étant lié au « roi » Samon que par l'amitié et l'hommage. Cette situation s'explique d'ailleurs par le manque de voies et de moyens de communication (le cheval de selle, dont les Slaves ne feront connaissance que par l'intermédiaire des Avars, n'étant point encore répandu, bien que, chez les Francs, on parle déjà, à cette époque, de cavaliers) et par les énormes distances séparant les provinces. Adoptant l'opinion de l'historien du droit polonais Balzer, Labuda déclare l'empire de Samon pour une « confédération d'Etats » plus ou moins grands, donc pour un ensemble de petites principautés slaves. Ce dernier problème semble cependant avoir trouvé une meilleure solution chez les historiens tchèques, dont Nejedlý et Vaněček, qui voient dans l'empire de Samon une alliance défensive de petites principautés slaves, dépourvue de toute organisation administrative et politique.

Les documents historiques relatifs à *l'histoire intérieure de l'empire de Samon* étant, selon Labuda, extrêmement pauvres, l'auteur a renoncé à les

commenter, se concentrant, en premier lieu, sur l'histoire extérieure et tous les problèmes qui relèvent de celle-ci. Cependant, on ne devrait pas, me semble-t-il, négliger entièrement la vieille toponymie des provinces faisant partie de l'empire de Samon: une analyse minutieuse de celle-ci ne manquerait certainement point de favoriser une mise au point plus exacte des idées souvent romantiques, que les historiens du passé se faisaient à ce sujet. Ces derniers supposaient une organisation « démocratique » chez les Slaves anciens, et une égalité sociale dont auraient joui tous les membres adultes de la communauté. Cette hypothèse (entièrement erronée, d'ailleurs, historiquement) se reflétait aussi dans l'interprétation que ces mêmes historiens donnaient de la tyrannie avare qui, selon eux, pesa sur la société slave tout entière, les Avars utilisant tous les hommes slaves comme combattants dans les premiers rangs et comme « befulci », donc esclaves et bergers. Cette conception romantique postulait, pour les Slaves anciens de Bohême, l'institution familiale où, à la tête de chaque famille, se trouvaient les « vladyka » recrutés parmi les membres âgés de la communauté, dits « starosta ». Les historiens mentionnés basaient leur hypothèse sur l'analyse des noms de lieux terminés en -ice (p. ex. Debislav et sa famille les Debislavici, Žerčín, les Žerčici, etc.). J'ai cependant déjà eu l'occasion de démontrer (ČCH, 1946, 171), que l'institution familiale et la constitution patriarcale n'ont guère existé chez les Slaves tchèques, moraves et slovaques, au moment où leur masse principale est venue occuper leurs habitats historiques. Les plus anciens noms de lieux témoignent de l'esclavage, les anciens villages ayant été des colonies d'esclaves dominés par les « vladyka » ou les « zeman », propriétaires des cours et des villages. Et c'est uniquement cette dernière classe qui, au temps de Samon, fournissait les combattants ou les compagnons d'armes des Avars. C'est dans la même classe sociale qu'avait pris naissance la révolte contre les Avars, dans laquelle le Franc Samon avait joué un rôle aussi décisif.

Après la grande victoire que, près de Wogastisburg, Samon avait remportée sur Dagobert (631), *les Slaves tchèques et moraves ne cessaient de harceler, par leurs incursions répétées, les pays limitrophes de l'empire franc*, dont surtout la Thuringe et la Bavière (dans ces combats, le prince serbe Dervan, jusqu'alors vassal de l'empire franc, se confia, on le sait, à Samon). Les combats sur la frontière de l'Austrasie franque (région que Frédégaire désigne comme « *limes Francorum contra Winedos* ») se prolongèrent jusqu'en 641. Ce n'est qu'après la révolte de Rodolphe de Thuringe contre son suzerain Sigisbert, fils de Dagobert, que fut conclue la paix (*amiciciae*) entre la principauté de la tribu germanique de la Thuringe et ses voisins slaves, gouvernés par Samon. A la frontière de l'empire de Samon, à l'Est de l'empire franc, commencent à se former des principautés germaniques indépendantes (Thuringe, Bavière). Ainsi, les Slaves de l'Elbe (Serbes) et les Slaves tchéco-moraves, abrités par les Germains contre le pouvoir redoutable des Francs, ont pu, après avoir repoussé les incursions avars, jouir, pendant un certain temps, de conditions favorables au riche déploiement d'une existence indépendante.

Le règne de Samon dura 35 ans. Il s'assimila entièrement aux Slaves. Frédé-

gaire ne nous dit guère (non plus que Labuda) si Samon fut chrétien (chose très vraisemblable chez un seigneur franc), et si son assimilation aux Slaves (que Frédégaire tient pour païens) avait provoqué un changement dans ses idées religieuses, ou si, inversement, le christianisme franc exerça une influence sur les Slaves tchéco-moraves. Les documents historiques directs font défaut, et l'archéologie ne saurait non plus nous fournir de témoignages irréfutables. D'après Frédégaire, il semble que Samon, ayant adopté jusqu'à la religion des Slaves, soit devenu païen. Dans son dialogue avec Samon, Sicharius appelle les Slaves « des chiens païens » auxquels les Francs chrétiens ne se sentent obligés par aucun traité d'amitié. Samon, adoptant le même point de vue, répond à Sicharius: « *Si vous autres* (Francs), vous êtes les servants de Dieu, nous autres (Slaves), nous sommes les chiens de Dieu. » D'où l'on peut déduire que Samon fut solidaire des Slaves jusqu'en matière de religion.

Le chroniqueur franc raconte que Samon avait épousé douze femmes d'origine slave dont il eut 22 fils et 15 filles. Ce témoignage de la chronique de Frédégaire prend ici une allure légendaire. La polygamie des Slaves et de leurs chefs existait, en effet. Il suffit de rappeler Slavník, père de St. Adalbert, ou St. Vladimir de Russie qui est dit avoir gardé, dans chacun de ses châteaux, des centaines de concubines. (Ce dernier fait relevait de l'esclavage et du commerce — fort répandu à l'époque — des esclaves, dont les princes gardaient les meilleurs pour eux-mêmes.) Par contre, il ne faut pas oublier que leur descendance légitime n'a été engendrée qu'avec des épouses d'origine noble, ce qui fait que, en ce sens, ils vivaient en monogamie. Le roi Samon eut probablement aussi un harem de concubines-esclaves, dont il eut un grand nombre d'enfants. Il est, par contre, impossible, qu'il ait épousé 12 femmes légitimes et procréé, durant les 35 années de son règne, 37 enfants nobles.

Selon la plupart des historiens, *l'empire de Samon tomba en dissolution après la mort de son chef*, la tradition tchéco-morave n'en ayant conservé la moindre trace. Une autre cause motivant cette hypothèse est à voir dans les idées romantiques que Palacký et ses successeurs, tchèques et étrangers, se faisaient de l'immense étendue de l'empire, gouverné par Samon. Or un examen réaliste des faits historiques prouve que l'empire de Samon ne dépassait guère, en principe, les frontières géopolitiques de l'actuelle Tchécoslovaquie.

Pour cette raison, Labuda ne croit point justifiée l'hypothèse d'une aussi prompt dissolution du premier Etat slave. Comme, un siècle et demi après, les documents historiques attestent l'existence de l'Empire Morave, gouverné par les descendants de Mojmir, et occupant, approximativement, le même territoire que jadis l'empire de Samon, Labuda n'exclut point la possibilité de rapports généalogiques et dynastiques entre les descendants de Samon et ceux de Mojmir.

Par contre, il refuse nettement l'hypothèse selon laquelle l'ancêtre de la famille des Přemyslides aurait été Samon lui-même, ou l'un de ses descendants, malgré plusieurs motifs qui, dans les mythes relatifs à Přemysl, semblent évoquer l'histoire de Samon: élection du prince, délivrance des Slaves de la peste (avare), mariage avec la princesse slave Libuše, « Přemysl » = souverain sage.

Je suis loin cependant de vouloir m'appuyer sur des indices aussi vagues pour soutenir historiquement la conception mentionnée.

J'ai dû me borner à effleurer les principales idées du remarquable ouvrage de Labuda, sans pouvoir analyser plus en détail tout le précieux apport que la nouvelle monographie du savant polonais a fourni à la connaissance de la plus ancienne histoire des Slaves d'Occident. J'ai essayé de faire saisir, même à un lecteur profane, l'immense progrès que l'étude de l'histoire slave doit au livre de Labuda. Les historiens tchèques apprécient énormément l'effort érudit que leur confrère polonais a voué à la plus ancienne histoire slave et, tout particulièrement, à celle des Slaves tchécoslovaques. La monographie de Labuda se base sur une documentation méthodique et complète, soumise par l'auteur à une appréciation critique tout à fait moderne. Labuda est un savant qui, d'une analyse scrupuleuse des documents historiques, a l'audace de déduire les conclusions nécessaires. Ne se bornant aucunement à saper les bases de l'histoire romantique, il édifie sa propre conception, réaliste à tout point de vue, et à laquelle il ne manque qu'un rapport plus étroit entre l'analyse des documents et la conception générale du problème, d'une part, et la situation économique, sociale et politique de l'époque respective, d'autre part. Le livre est terminé par plusieurs considérations critiques tendant à corroborer les thèses suggérées par l'auteur. Le lecteur aurait désiré un index permettant une orientation plus facile dans la richesse de la matière, de la documentation et la bibliographie.

OBSERVATIONS SUR LE PROBLEME DE LA CHRISTIANISATION EN RUSSIE

La présente étude a été suscitée par un ouvrage récemment publié de l'historien bulgare Vsevolod Nikolaev, déjà connu, aux lecteurs de notre revue, par une hypothèse suggérant hardiment l'origine vieille-persane du cavalier de Madar¹. L'ouvrage de M. Nikolaev (*Славянобългарският фактор в християнизацията на Киевска Русия*. София 1949, pp. 168.)² analysant le rôle que joua la Bulgarie dans la christianisation de la Russie kiévienne, nous fournit des matériaux importants et fort instructifs pour la connaissance du problème. L'auteur utilise de nombreux documents historiques et des témoignages archéologiques, et remonte aux opinions de ses prédécesseurs toutes les fois qu'il s'agit d'une question litigieuse. Cependant la ligne générale de son étude risque, plus d'une fois, de s'effacer derrière les multiples problèmes que l'auteur s'est proposé de résoudre. L'ouvrage de M. Nikolaev abonde en suggestions fort nombreuses, que l'examen des documents et la nature du sujet inspirent à l'auteur. La conception intégrale du thème et la solution que l'auteur apporte aux problèmes partiels, n'en laissent pas moins de prêter plus d'une fois à discussion.

Le présent article se borne à analyser certaines conclusions formulées par l'auteur dans la seconde partie de son ouvrage, et à confronter celles-ci avec les opinions d'autres savants ou, éventuellement, avec les sources mêmes, pour faire ressortir les principaux problèmes relatifs à la christianisation de la Russie kiévienne. Un compte-rendu détaillé et qui tiendrait compte de tous les problèmes suggérés par l'auteur — ou, tout au moins, de la plupart de ceux-ci — dépasserait nettement le cadre d'un simple article.

La première partie du livre analyse les sources relatives, plus ou moins directement, à la christianisation de la Russie. L'auteur y démontre que «*Pověst vremennyh let*», dont surtout le passage décrivant l'adoption du christianisme en Russie «*Skazaniye o ispytaniji vēr*», ont subi une adaptation radicale de la part des interpolateurs grecs, à la fin du Moyen-Age, et des interpolateurs hellénisants.

La même supposition qui, d'ailleurs, forme l'idée centrale de l'ouvrage écrit par Nikolaev et ne manquera certainement point de susciter des objections, réapparaît chez quelques historiens de l'Occident. Ces derniers imputent à l'attitude haineuse des Grecs d'avoir éliminé, dans les documents russes, presque tous les témoignages susceptibles d'attester la part prise par l'Occident latin dans la christianisation de la Russie (p. ex. Jugie, Baumgarten). De même que ces savants, Nikolaev s'applique à démontrer que le même sort a frappé tous les ren-

¹ V. Byzantinoslavica X, 42—58.

² V. Byzantinoslavica X, 357.

seignements relatifs au rôle que jouèrent les Bulgares dans la christianisation de la Russie, à partir du temps de Siméon.

Il est, en effet, étonnant de constater, dans les annales russes, le nombre très réduit de témoignages relatifs à l'influence exercée par la Bulgarie, influence qui fut à la fois incontestable et très grande, les Russes ayant hérité de la Bulgarie presque tout le legs littéraire slave. Cependant, il ne faut pas oublier que les sources russes ne mentionnent non plus ni les relations ecclésiastiques tchéco-russes ni l'apport littéraire tchèque, en dépit des nombreuses œuvres de la littérature slavone de Bohême qui se sont conservées justement en Russie.

L'hypothèse suggérant la bulgarophobie des annales russes et que Nikolaev est le premier à avoir formulée, est toute neuve et d'un intérêt particulier. Différente est cependant la question de savoir de quelle façon l'auteur a développé cette même hypothèse et à quels résultats celle-ci lui a permis d'aboutir.

Selon Nikolaev, la bulgarophobie de l'annaliste consiste à avoir, à dessein, confondu les Bulgares de la Volga, de religion islamique, et les Bulgares christianisés du Danube, omettant, consciemment, toute précision. Il attribue aux Bulgares une caricature du rite connue sous le nom de « baphoméanisme ». Selon Nikolaev, il s'agit là d'un culte relativement récent, pratiqué par les Templiers, et dont l'Orient ne prit connaissance qu'après le procès retentissant contre les Templiers, sous le règne du roi de France Philippe le Bel, en 1312. Nikolaev s'étonne également de ce que l'annaliste, décrivant les messages religieux envoyés à la cour de Vladimir, passe sous silence le message des Bulgares danubiens qui, voisins immédiats de la Russie, lui étaient proches, et par leur langue et par leur civilisation. Tout ceci prouve, aux yeux de Nikolaev, la tendance indubitable de l'annaliste de supprimer, dans la mémoire du peuple russe, le moindre souvenir de l'origine bulgare et non byzantine du christianisme en Russie, la Bulgarie ayant été un rival dangereux de Byzance. L'idée selon laquelle la christianisation en masse de la Russie kiévienne se serait effectuée grâce à l'influence bulgare, dès le règne du tzar Siméon, constitue le résultat final auquel aboutit Nikolaev.

Dans la préface, l'auteur se propose de tenter une réponse à tous les problèmes que l'académicien B. D. Grekov a naguère suggérés, dans son œuvre intitulée « La Russie kiévienne », au chapitre relatif à la christianisation de la Russie. Les questions formulées par Grekov et qui cherchent à découvrir de quelle façon l'Etat de Kiev abandonna la foi ancienne pour embrasser une foi nouvelle, qui étaient ceux qui se convertirent à la religion nouvelle, et quelles furent les raisons et les conséquences de cette conversion, ont été formulées par Nikolaev, dans le sens suivant : Quelle fut l'origine de la nouvelle religion chrétienne et dans quelles circonstances et pour quelles raisons la Russie kiévienne embrassa-t-elle cette foi, en même temps que l'écriture et la littérature qui y étaient associées ?

Les opinions des deux auteurs diffèrent profondément. La réponse de Grekov est très sommaire, car son œuvre fondamentale visant surtout l'évolution économique et sociale de l'Etat kiévien, le savant soviétique n'étudie la christianisation en Russie que dans la mesure où celle-ci apparaît liée au problème central. « L'a-

doption du christianisme », nous dit Grekov, « témoigne d'un vigoureux essor dans le domaine idéologique de la société kiévienne. Le paganisme, relevant de l'organisation des tribus, ne saurait représenter une religion correspondant aux besoins d'une société divisée en classes. La religion de l'organisation des tribus ne connaît pas de classes, elle ne réclame aucunement la soumission d'un homme à l'autre et ne sanctionne pas la domination des uns sur les autres. La religion d'une société divisée en classes possède un caractère tout à fait différent.

La Russie connaissait, depuis longtemps, les religions nées au sein de sociétés divisées en classes, telles les religions juive, chrétienne et islamique. La société de classes russe, réduite à en adopter une, n'avait donc que l'embarras du choix, lequel, cependant, était d'une importance politique suprême. Le choix fut déterminé par la position de la Russie parmi les autres nations européennes et non-européennes d'une part, et par la nature même du christianisme de l'autre, le christianisme étant seul susceptible d'universalité car, ayant rejeté tout aspect étroitement nationaliste, il s'adressait à tous les peuples sans exception. »

La première partie du problème, analysant la transition en Russie kiévienne, de la religion ancienne à la foi nouvelle, s'identifie, chez Grekov, avec le processus de différenciation qui, par l'affermissement de la propriété privée, altérant la primitive organisation des tribus, et avec la transformation de la superstructure idéologique dans cette même société (résultant des changements subis par sa base économique et la structure de ses classes) introduit des classes dans la société kiévienne (qui, jusqu'alors n'en avait guère connu). Dans cette conception, l'adoption du christianisme constitue un élément organique de l'évolution générale.

Nikolaev partage également l'opinion concevant, à l'exemple d'autres pays, la christianisation de la Russie kiévienne comme processus de longue durée, qu'on ne saurait identifier ni avec le baptême du souverain ni avec la déclaration du christianisme pour religion d'Etat. Cependant, alors que Grekov prend son point de départ dans l'évolution des classes constituant la société kiévienne, Nikolaev se concentre sur le moment ethnique et donne à la première question de Grekov (laquelle, dans sa conception, est celle de savoir d'où le christianisme est venu en Russie) une réponse très nette: de Bulgarie.

Les débuts du rayonnement du christianisme en Russie remontent, selon Nikolaev, très loin dans le passé. L'infiltration du christianisme sur le territoire russe date, d'après les documents historiques, dès l'époque scythe, où existaient des liens de communication entre les Balkans et la plaine du Dniepr. C'est par ces voies que pénétra en Russie le christianisme thrace, dont la riche tradition non grecque fut attestée par le concile de Sardes, et qui s'enorgueillissait de compter une dizaine d'archevêchés et plusieurs dizaines d'évêchés. Lorsque les Slaves envahirent les Balkans, ils délivrèrent les habitants thraces de l'asservissement byzantin et s'assimilèrent à ces derniers, pour adopter leur civilisation avancée avec le christianisme et la tradition politique romaine. L'apport slave à la population autochtone consiste à lui avoir donné sa langue et son organisation

sociale basée sur le système des « obščina ». C'est ainsi que se forma le noyau du peuple bulgare dans l'ethnogénèse duquel le rôle de la horde bulgare (des Protobulgares), peu nombreuse d'ailleurs, fut entièrement insignifiant. Le christianisme thrace, adopté par les Slaves bulgares, fut transmis par ces derniers aux larges masses slaves de la Russie kiévienne. « Cette influence s'augmente au moment où la riche tradition thrace... vient de survivre à elle-même dans la constitution du premier empire chrétien des Slaves né dans les Balkans, de la Bulgarie danubienne, mais aussi dans une des manifestations les plus brillantes du génie créateur slave, dans l'école de Preslav, dont l'activité littéraire et civilisatrice a, dans la plus large mesure, influé sur la christianisation de la Russie kiévienne ». Dès l'arrivée en Russie non seulement des prêtres bulgares, sous Siméon, mais aussi des nombreux ouvrages slaves provenant de l'école de Preslav et servant la propagande littéraire du christianisme, la christianisation de la Russie devint « un phénomène spontané affectant les masses les plus larges ». Le Varègue Vladimir n'a pas christianisé la Russie kiévienne de même que Clovis n'a point christianisé la France non plus que Boris le I^{er} la Bulgarie ». Etant christianisés depuis longtemps, les peuples de ces pays remirent, en réalité, leur religion à leurs conquérants et souverains, et les « obligèrent à s'assimiler à un stade d'évolution supérieur en adoptant la civilisation chrétienne de leurs sujets ».

Comparons cette opinion avec la réponse que Grekov donne à la seconde partie de la question, et qui est de savoir quelle classe sociale se convertit à la foi nouvelle. Pour déterminer le milieu social dans lequel le christianisme avait trouvé le terrain le plus propice, Grekov cite un épisode historique qui eut lieu à Novgorod, au XI^e siècle, et que l'annaliste fait remonter à l'an 1071 :

Les représentants de l'antique religion païenne se soulevèrent contre l'évêque et voulurent l'assassiner. L'évêque, la croix à la main, sortit, accompagné du prince et de sa suite et adressa au peuple les paroles suivantes : « Que ceux qui ont foi en le magicien le suivent ; ceux qui sont croyants, qu'ils s'approchent de la croix. ». « Ils se séparèrent en deux groupes », continue l'annaliste, « le prince Gleb et sa suite allèrent se placer du côté de l'évêque, et le peuple suivit le magicien. » Cet épisode illustre très nettement, selon Grekov, le rapport des classes et des religions nouvelle et ancienne.

« Si toutefois le christianisme est devenu religion officielle », nous dit Grekov, « c'est que la classe hégémone était suffisamment forte et nombreuse pour usurper le pouvoir... Toute l'histoire précédente des classes dans l'Etat kiévien a fourni la base nécessaire à la reconnaissance du christianisme comme religion officielle. »

Le problème relatif au rayonnement du christianisme envisagé dans ses rapports avec les changements de la structure sociale dans la société kiévienne en voie d'abandonner l'antique institution familiale et de se transformer en Etat féodal, a été naguère examiné par un autre savant soviétique, S. P. Tolstov, dans le livre intitulé « По следам древнехорезмской цивилизации » (Sur les traces de la civilisation du Vieux Khoresme).

Dans l'évolution subie par les classes formant la société kiévienne au X^e siècle, Tolstov démêle deux tendances antagonistes, à savoir la tendance militaire et esclavagiste, et la tendance féodale comptant avec des serfs attachés à la glèbe. Tolstov souligne toutefois expressément qu'on ne saurait mettre en opposition les deux classes, celle des esclavagistes et celle des féodaux. Au sein de cette société, les éléments esclavagistes et féodaux se croisent dans l'économie de tous les représentants de l'aristocratie héréditaire qui est loin d'être libérée des obligations que lui imposait le système patriarcal des « obščina ». Les éléments des trois ordres sociaux s'y trouvent intimement mêlés les uns aux autres. Néanmoins, Tolstov découvre dans l'aristocratie des groupes qui portaient un intérêt tout particulier à l'une ou l'autre des deux formes d'exploitation et d'utilisation des éléments respectifs au sein de la « obščina ». Igor et Svjatoslav se trouvent à la tête de l'aristocratie représentant la tendance militaire et esclavagiste, alors que Olga est la représentante typique des aspirations féodales. L'effort du premier groupe s'exerce à l'extérieur, en dehors de l'Etat. Igor et Svjatoslav se lancent dans des conquêtes gigantesques et se battent, avec leurs soldats, sur des champs de bataille éloignés, à des centaines de kilomètres de leur patrie. Olga, par contre, voyage dans le pays, fonde les « pogost », fixe les taxes et les impôts, contribuant ainsi à une organisation solide du domaine archi-princier, et impose les smerd, membres jusqu'alors libres des obščina. Sa politique extérieure est aussi entièrement différente. Loin de se faire accompagner, à l'instar de son mari, d'une flotte menaçante, elle se rend à Constantinople avec une mission pacifique et reçoit le baptême. Tolstov démontre que l'établissement des relations pacifiques et de l'alliance avec les vieux Etats féodaux, et l'adoption de leur religion, constitue un phénomène typique, non point seulement pour la Russie. La situation était analogue même ailleurs, en Hongrie ou, aux 6^e et 7^e siècles, en Asie Centrale. S'appuyant, en premier lieu, sur des analogies puisées dans l'histoire de l'Asie Centrale aux 6^e et 7^e siècles, laquelle accuse, à ce moment-là, une pareille évolution, Tolstov soutient ensuite que l'opposition témoignée par les obščina, avec leur religion archaïque et révélant de l'organisation des tribus, à l'égard de l'idéologie féodale puissamment épanouie et de la nouvelle organisation ecclésiastique, constitue un facteur extrêmement important au moment de la naissance du féodalisme.

Il est fort vraisemblable que ce dernier aspect de l'évolution pourra être constaté aussi chez les peuples slaves, aux débuts de leur christianisation. Le témoignage de Constantin Porphyrogénète, p. ex., nous permet de supposer que les Slaves des Balkans abandonnèrent le christianisme après avoir secoué la domination byzantine. Dans les débuts du christianisme, on assiste presque partout à une pareille réaction contre la foi nouvelle (en Bohême, une opposition antichrétienne se produisit sous le prince Bořivoj). Ici doit être également cité l'épisode de Novgorod, cité par Grekov, et datant, d'après les Annales, de l'an 1071 seulement. Pour la même année, l'annaliste enregistre plusieurs autres incidents, décrivant les émeutes du peuple provoquées par les žrec, surtout en temps de famine. A Beloozero, trois cents hommes se joignirent aux žrec et attaquèrent Jean, fils de Vyšata, qui, accompagné de sa suite, était venu lever les impôts pour le

prince Svjatopolk. A Beloozero, comme à Novgorod, c'est un homme de la suite du prince qui défend la foi nouvelle.

Il est vrai que, dans les annales mentionnées, il s'agit surtout de la Russie du Nord, où la christianisation procédait plus lentement que dans la région kiévienne. Par contre, il ne faut pas oublier que Novgorod entretenait des relations ininterrompues avec Kiev, et que le christianisme y pénétra même de Scandinavie. Le fait que, un siècle après la christianisation officielle, des tendances antichrétiennes continuaient à persister dans les masses du peuple, est d'un intérêt tout particulier même s'il ne s'agissait que du Nord de la Russie. Il témoigne des difficultés et des obstacles contre lesquels se heurtait la christianisation du peuple russe. Il est hors de doute que le peuple adhéraît à l'antique institution des *obščina*, liée à la religion des ancêtres, et garantissant liberté et légalité à tous les membres de la communauté.

Tout ce qui vient d'être dit semble réfuter l'hypothèse de Nikolaev suggérant l'élan spontané du peuple kiévien vers la religion nouvelle, un siècle avant la christianisation officielle de la Russie.

Il est certain que le christianisme commença à pénétrer en Russie longtemps avant la fin du X^e siècle. Dans son livre, Nikolaev présente des documents historiques attestant le rayonnement du christianisme en Scythie, dès les premiers siècles de notre ère. A l'exemple de Grekov, il démontre que l'élargissement du christianisme date surtout de l'époque où le territoire, occupé plus tard par les tribus des Tiverci et des Uliči, fut rattaché par Trajan à la Moésie, avec laquelle il maintiendra désormais d'étroites relations. Par contre, il omet entièrement l'importance des colonies grecques pour l'infiltration du christianisme, essayant de démontrer que, de temps immémorial, la plaine du Dniepr se trouvait exposée à l'influence thrace venant des Balkans. « La civilisation préchrétienne thrace », nous dit l'auteur, « ressemble, à beaucoup d'égards, à la civilisation de Bosphore; cette ressemblance se trouve attestée par de riches fouilles archéologiques ayant révélé des produits de céramique et de métal, et même par des monuments architecturaux, qui se sont conservés en Thrace et en Russie Méridionale. » Il ajoute néanmoins que l'état actuel de la science ne nous permet pas de suivre en détail ces rapports depuis l'âge le plus reculé jusqu'à Vladimir, bien que, de l'autre côté, on possède des témoignages réels de l'existence de ces mêmes rapports durant les premiers siècles de l'ère chrétienne encore. Le christianisme qui, par les voies mentionnées, pénétra en Scythie, est désigné, par Nikolaev, comme christianisme thrace, en raison de sa tradition non grecque. « Le christianisme de Moésie », dit-il expressément, « avec son évêché à Tomes et dans d'autres villes thraces, n'est point d'origine grecque mais thrace. » Néanmoins, il se voit obligé d'avouer à la fin que « à l'aide des quelques monographies dont on dispose, on ne saurait préciser l'existence et le caractère du christianisme thrace d'où est sans doute sorti le mouvement chrétien, qui, après des débuts plutôt difficiles, finit par être spontanément adopté par les masses slaves habitant les plaines du Dniepr. »

Le livre de Nikolaev nous fait mesurer l'immense travail qu'il faudra con-

sacrer à toutes ces questions qui, jusqu'à présent, n'ont point été suffisamment examinées. Il s'agit surtout de l'histoire religieuse du territoire thrace, des débuts de la christianisation chez les Slaves balkaniques, et du rapport entre l'antique tradition chrétienne des Balkans d'une part et la christianisation ultérieure des Slaves balkaniques de l'autre, ainsi que de l'ethnogénèse, déjà mentionnée des Slaves du Sud. Mais l'auteur n'a pas encore réussi à démontrer réellement le rapport entre le vieux christianisme scythe et celui de la Russie kiévienne.

On a vu que la christianisation de la Russie kiévienne dépendait de la transformation sociale de ses habitants. Une évolution analogue, tendant à l'adoption d'une religion née au sein d'une société divisée en classes, peut d'ailleurs être constatée, à la même époque, dans tous les pays voisins de la Russie. Les Khazars adoptèrent la religion juive en 865, au moment où le christianisme devint religion officielle en Moravie et en Bulgarie danubienne de même que, un peu plus tard, en Bohême. Les Bulgares de la Volga embrassèrent l'Islam en 922. Plusieurs tribus balto-slaves, voisines de la Russie, se firent chrétiennes entre 942—968, et en Pologne, où le christianisme avait commencé à rayonner dès l'époque cyrillo-méthodienne, il devint religion d'Etat en 966. Vers 970, le christianisme pénétra en Danemark et en Norvège (Vernadskij).

La Russie kiévienne formait donc une composante organique de l'évolution intégrale. Etant facilement accessible du Sud par la Mer Noire ainsi que de tous les autres côtés, grâce à un riche réseau de fleuves, elle était, de temps immémorial, en contact avec d'autres pays proches ou lointains, et subit l'influence de la religion nouvelle dans une mesure justifiée par l'évolution de sa structure sociale.

Le foyer le plus ancien et le plus actif de la foi nouvelle avec lequel les combattants varègues, membres de la garde impériale, et les commerçants varègues et slaves entretenaient des relations ininterrompues, était Constantinople. Ce n'est point un hasard que, immédiatement après le premier conflit, clairement attesté, entre les Russes et Byzance (860), la christianisation ait remporté les premiers succès en Russie. Le manque de documents n'a cependant point permis aux savants de décider si la mission envoyée par le patriarche de Constantinople Photius, avait exercé son activité à Kiev ou à Tmutorakan. Il est certain, par contre, que, dans la liste des éparchies byzantines du X^e siècle, l'on rencontre l'éparchie de Tmutorakan, ce qui veut dire que les contrées situées au Sud même de la Russie et les plus proches de Byzance, avaient été les premières à posséder une administration ecclésiastique régulière. Le christianisme s'y infiltra, dans une mesure sans doute très restreinte, même d'Arménie et de Géorgie et, peut-être même, des communes chrétiennes de Khazarie.

Vers l'an 860—870, le christianisme commença à pénétrer en Russie même de Moravie, premier foyer de la civilisation chrétienne slave. Svatopluk soumit les Croates de Galicie, évangélisés, très probablement, par la mission cyrillo-méthodienne. Or, entre la Galicie et Kiev, subsistaient des relations commerciales très intenses et fort anciennes.

D'autres documents relatifs au rayonnement du christianisme datent, approximativement, d'après 870. Chez Constantin Porphyrogénète, dans la traduc-

tion bulgare de la chronique de Manasse et dans d'autres documents russes encore, l'on apprend que les Russes se firent chrétiens sous Basile I^{er} le Grand. Ce dernier tâcha d'évangéliser les Serbes, les Croates, les Bulgares et d'après les documents précités, même les Russes, considérant le christianisme et le rite slave comme d'utiles moyens susceptibles d'élargir le pouvoir politique de Byzance. Il semble qu'à l'époque considérée, Byzance ait envoyé en Russie l'archevêque Michel d'origine sans doute bulgare.

Dans la chronique de Joachim conservée uniquement en transcription russe par l'historien Tatiščev de 1770, on trouve deux renseignements selon lesquels le christianisme aurait pénétré en Russie, venant de Bulgarie. Le premier renseignement nous dit que « Siméon de Bulgarie envoya en Russie des prêtres érudits et beaucoup de livres ». L'autre nous informe que, « après son baptême, Vladimir envoya à l'empereur et au patriarche de Constantinople un message spécial sollicitant la nomination d'un métropolite en Russie. En apprenant ceci, l'empereur et le métropolite éprouvèrent une grande joie et envoyèrent en Russie le métropolite Michel, homme érudit et pieux, Bulgare de naissance, et avec lui, quatre évêques et de nombreux prêtres, diacres et psalmistes slaves. »

Laissons de côté la controverse relative à la véracité de la chronique que Tatiščev a conservée dans sa transcription, et que Nikolaev analyse assez largement dans son livre. Il est autorisé à affirmer que, loin de provenir du XVII^e ou du XVIII^e siècles, où les Russes ne savaient rien encore sur la Bulgarie ancienne et sur Siméon, les renseignements en question datent d'une époque fort ancienne.

Les données de la chronique de Tatiščev forment l'un des piliers sur lesquels repose l'hypothèse de Nikolaev démontrant l'origine bulgare de la christianisation en Russie et la faisant remonter à l'époque de Siméon.

Or l'interprétation des deux renseignements est typique pour la façon dont l'auteur traite les documents historiques. Quant à « *Povesť vremennykh let* », il considère cette composition plutôt comme œuvre polémique byzantine, remaniée à fond par des interpolateurs grecs ou hellénisants que comme chronique russe, et croit découvrir des interpolations grecques presque partout où il est question du christianisme et des Bulgares. En ce qui concerne la chronique de Tatiščev et son renseignement sur les prêtres envoyés en Russie par Siméon, Nikolaev l'interprète comme suit : l'on ne mentionne que les prêtres sans parler d'un évêque missionnaire. C'est là qu'on doit voir les traces du remaniement effectué par Tatiščev au détriment des Bulgares, car le renseignement en question ne s'accordait guère avec les autres chroniques. Comme, cependant, Tatiščev n'en laisse pas moins de donner foi aux témoignages de la chronique de Joachim (qui, pourtant, est en contradiction avec toutes les autres chroniques), Nikolaev en conclut à « l'importance » historique du document. La mention relative aux livres envoyés en Russie est mise en rapport, chez Nikolaev, avec le témoignage de Nestor de l'an 898 auquel nous reviendrons ci-dessous.

Selon Nikolaev, Tatiščev aurait même altéré la seconde partie de la chronique qui, à son tour, contredisait les données des autres chroniques. Dans le renseignement décrivant le message de Vladimir à Constantinople, Nikolaev voit une in-

terpolation de Tatiščev laquelle sert à accorder le renseignement analysé avec les données des autres chroniques. De cette façon, le christianisme aurait pénétré en Russie de Grèce et non de Bulgarie. Il se peut aussi que Tatiščev ait substitué, au mot de « Bulgares » le mot de « Slaves », pour réduire les contradictions par rapport aux autres chroniques. Telle fut, selon Nikolaev, la limite ultime des compromis que Tatiščev pouvait tenter. Comme il admettait la véracité du document, il n'omit point la participation bulgare à la christianisation de la Russie. L'idée selon laquelle Byzance aurait utilisé les Bulgares pour ses propres buts serait acceptable, selon Nikolaev, si, toutefois, la rivalité acharnée sévissant, à l'époque considérée, entre les deux Etats ne rendait pas tout compromis impossible (il faut ici rappeler que Michel aurait pu provenir de la Bulgarie orientale, assujettie par Byzance dès 973).

L'on ne saurait contester le mérite qui revient à Nikolaev d'avoir insisté sur la part que la Bulgarie de Siméon avait prise à la christianisation de la Russie kiévienne. L'effervescence politique et culturelle de la Bulgarie d'alors, ainsi que ses aspirations de grande-puissance, suscitèrent, vraisemblablement, des efforts de propagande politique et religieuse chez l'immense voisin russe, celui-ci faisant alors son entrée sur la scène de la politique internationale. Néanmoins il est certain qu'on ne saurait parler, dans la Russie d'alors, d'une christianisation des masses. Les sources historiques n'attestent guère l'existence d'une administration ecclésiastique en Russie, à partir de cette époque, administration qui pourtant constitue la condition indispensable à une christianisation plus intense affectant les masses populaires. L'hypothèse d'une christianisation spontanée et très ancienne se trouve, entre autres, réfutée par l'attitude mentionnée des classes sociales à l'égard de la religion nouvelle.

Il se peut que certaines œuvres de la littérature slave fussent déjà parvenues en Russie, à l'époque en question. Cependant, on ne saurait adopter qu'avec réserve l'interprétation que donne Nikolaev du témoignage daté de l'an 898, et dont il détache le passage suivant: « Comme elle s'appelle écriture slave dont on se sert en Russie et chez les Bulgares danubiens ». Selon cette interprétation, la littérature slave aurait été répandue en Russie, dès 898. Mais il ne faut pas oublier que l'annaliste résume, sous une même année, des renseignements s'échelonnant à travers un intervalle très étendu. Sa façon de traiter, en général, les événements historiques (dont quelques-uns concernent son époque) ne permet d'ailleurs pas de distinguer, de prime abord, les faits passés des circonstances contemporaines. L'annaliste relate, tout d'abord, l'expédition des Hongrois longeant Kiev « à travers une montagne qui s'appelle maintenant Montagne Hongroise . . . Etant arrivés ou Dniepr, (les Hongrois) plantèrent leurs tentes sur les rives du fleuve; car ils étaient un peuple vagabond comme maintenant les Mariniers ». Il est certain que l'expression « maintenant » se rattache à l'époque de l'annaliste (le premier affrontement des Russes avec les Mariniers date, d'après les Annales, de l'an 1062). L'annaliste continue ensuite l'histoire des Hongrois, racontant comment ces derniers vinrent se fixer dans le pays hongrois et dit à la fin: « . . . et ils commencèrent la guerre même contre la Moravie et la Bohême. Il n'y avait qu'un seul

peuple slave: les Slaves habitant les rives du Danube, que les Hongrois avaient subjugués, même les Moraves, les Tchèques, les Lechs et les Polianes qui, maintenant, s'appellent les Russes. C'est à ceux-là que, pour la première fois, on avait expliqué les livres en Moravie, comme elle s'appelle écriture slave dont on se sert en Russie et chez les Bulgares danubiens ». Suit une description détaillée de la mission de Constantin et Méthode, le récit se terminant par la constatation suivante: « Le peuple slave et le peuple russe ne font qu'un, car des Varègues ils adoptèrent le nom de Russes et, les premiers, furent Slaves. Ils s'appelaient aussi Polianes, leurs habitations se trouvant dans les champs (pole), mais leur langue était slave ».

La chronologie du témoignage que l'annaliste donne du rayonnement accusé par l'écriture et la littérature slaves en Russie, n'est donc pas indubitable. Selon Nikolaev, ce passage a échappé à la malveillance de l'interpolateur grec, qui ne s'est pas occupé d'un fait considérablement antérieur à la christianisation.

L'autre témoignage que Nikolaev invoque pour soutenir son hypothèse attribuant la christianisation de la Russie aux Bulgares sous le tzar Siméon, est constitué par l'enluminure représentant la christianisation de la Russie et suivant immédiatement celle de la christianisation des Bulgares, dans la traduction bulgare de la chronique de Manasses (conservée au Vatican). Cette traduction avait été faite, selon Nikolaev, par un excellent traducteur très lettré, sur l'ordre du tzar bulgare Jean Alexandre. Parmi ses propres additions qu'il jugeait susceptibles d'intéresser le tzar et son milieu, et que, à l'encre rouge, il ajouta au texte, le traducteur nota même les témoignages relatifs à la christianisation des Bulgares et à celle des Russes. Nikolaev polémique avec l'opinion soutenue par Weingart, Trifonov et Dujčev et selon laquelle le traducteur aurait adopté les interpolations de Zonaras et du continuateur de Théophane. Le témoignage relatif à la christianisation des Russes date de ce dernier événement de l'époque de l'empereur Basile I^{er}; les deux témoignages sont accompagnés d'enluminures, dont celle représentant la christianisation de la Russie suit immédiatement l'autre, relative à la christianisation des Bulgares. La christianisation des Bulgares a un caractère solennel, montrant le tzar, la tzarine et les boyards en robes de cérémonie. La christianisation russe, représente, par contre, le baptême des gens du peuple, dans une rivière. Du fait que les deux enluminures se suivent de près, et que la seconde montre la christianisation du peuple et non celle de la couche supérieure de boyards varègues, Nikolaev déduit que la christianisation de la Russie eut lieu peu de temps après celle des Bulgares et que, au lieu du prince et de la cour, elle concernait les larges masses du peuple.

L'intervalle séparant l'écrivain et le peintre de l'événement décrit est, cependant, si étendu que l'enluminure de la christianisation en Russie ne saurait être considérée comme une image fidèle de la réalité historique. A la lecture des observations de Nikolaev, on ne saurait d'ailleurs se défendre contre l'idée selon laquelle le motif de la christianisation collective des Russes dans une rivière, aurait simplement été calqué d'après la légende de Kherson (exception faite de Vladimir et de sa suite qui ne figurent pas sur l'enluminure), en dépit du témoi-

gnage faisant remonter la christianisation au règne de Basile I^{er}. Dans la légende de Kherson, on lit: « (le lendemain), Vladimir, accompagné des prêtres de l'impératrice et de ceux de Khorsum, se rendit sur la rive du Dniepr; une multitude innombrable s'y rassembla, les gens descendirent à l'eau et s'(y) tinrent, (l'eau) leur montant jusqu'au cou ou à la poitrine, et les enfants se tenaient près de la rive, et d'autres tenaient leurs enfants dans leurs bras, et les adultes marchaient dans l'eau et l'on vit la joie au ciel et sur la terre, pour tant d'âmes sauvées... et le diable dit en gémissant: Malheur à moi, on me chasse d'ici... »

Dans la description mentionnée, on pourrait supposer même le motif de l'enluminure représentant une figure courbée, planant à gauche, au-dessus de la colline, et que Trifonov et Filov, à l'opposé de Nikolaev, considèrent comme le dieu de la rivière.

Les illustrations dans la traduction du Vatican de la chronique de Manasses sont d'un intérêt tout particulier mais elles peuvent à peine suffire à prouver que la christianisation de la Russie kiévienne se réalisa par l'intermédiaire de prêtres bulgares, sous Siméon.

Pas davantage l'on en saurait se référer à la bulle du pape Jean XIII, qu'enregistre le chroniqueur tchèque Kosmas et qu'il date de l'an 972, lorsqu'il mentionne le rite slave commun à la Bulgarie et à la Russie. Cette bulle publiée par S. Friedrich dans son édition de chartes anciennes relatives au royaume de Bohême et intitulée *Codex diplomaticus et epistolaris regni Bohemiae*, dans la partie *Acta Spuria*, est considérée, par les historiens en général, comme un faux. De toute manière, elle ne constitue pas un témoignage historique relatif au X^e siècle.

On sait qu'au X^e siècle, le rite slave et le rite latin continuaient à subsister en Bohême. Après la mort de Méthode, certains parmi ses disciples se réfugièrent en Bohême, d'autres en Bulgarie, ce qui fait que le rite slave, détruit en Moravie, poussa, au X^e et au XI^e siècles, deux branches dont l'une en Bohême et l'autre en Bulgarie. A la fin du XI^e et au début du XII^e siècles, à l'époque de Kosmas, l'orientation occidentale germano-latine finit par triompher en Bohême, après la défaite du prince Břetislav par l'empereur d'Allemagne (1041) et après le schisme définitif de 1054. Dans la chronique de Kosmas, qui fut un des représentants de cette dernière orientation, on n'apprend rien sur l'existence du rite slave en Bohême, exception faite de la bulle de Jean XIII laquelle, falsifiée par Kosmas, devait servir d'appui aux partisans du rite latin dans leur effort de supprimer le rite slave. La bulle institue que la fonction de l'évêque de Prague doit être remplie exclusivement par un prêtre du rite latin. Si donc la bulle, datée par Kosmas de 972, mentionne le rite slave commun en Bulgarie et en Russie, il faut la considérer comme un témoignage historique relatif au temps du chroniqueur (c'est-à-dire à la fin du XI^e et au début du XII^e siècles) et nullement à la période autour de 970.

L'on ne saurait non plus approuver une autre affirmation que Nikolaev a reprise de Deržavin, et selon laquelle l'existence d'une littérature slave en Russie, à une époque considérablement antérieure au règne de Vladimir, se trouverait attestée par les Feuilles de Kiev, document vieux-slave d'origine tchèque (ma-

nuscrit du X^e siècle). Les Feuilles portent le nom de Kiev, pour la seule raison qu'elles y sont conservées.

Aucun historien ne saurait mettre en doute l'extraordinaire importance du rôle joué par le legs littéraire bulgare dans l'évolution de la civilisation en Russie kiévienne. Nikolaev n'a cependant pas réussi à prouver, d'une façon irréfutable, que ce fut le christianisme bulgare qui, à la fin du X^e et au début du XI^e siècles, se répandit en Russie, dans une plus large mesure. L'on ne saurait trouver non plus de preuve incontestable d'un rayonnement plus considérable de la littérature bulgare en Russie, à la même époque. Les seuls témoignages qu'il invoque sont représentés par la chronique de Joachim, dont la véracité est, néanmoins, sujette à caution, et par le passage de Nestor relatif à l'an 898 que l'on ne saurait traiter non plus qu'avec réserve. Ces deux témoignages, d'une valeur probante assez restreinte, ne réfutent ni ne prouvent l'hypothèse selon laquelle certaines œuvres de la littérature bulgare auraient été connues en Russie, vers la fin du IX^e siècle. Cependant, quelle était l'intensité du rayonnement accusé par cette même littérature, et quel retentissement pouvait-elle avoir? Les Annales de Nestor nous induisent à croire qu'une connaissance plus exacte et plus féconde de la littérature bulgare ne serait intervenue qu'un siècle et demi après. Dans le passage relatif à l'an 1037, l'on lit: « Sous lui (Jaroslav), la foi chrétienne commença à se développer et à s'élargir en Russie, le nombre des moines augmenta et les monastères apparurent . . . Il rassembla de nombreux copistes et traduisit de l'écriture grecque en écriture slave; et il composa et recueillit beaucoup de livres. Car de même que si quelqu'un laboure la terre, l'autre sème et un troisième récolte, pour que l'on mange une nourriture riche, de même a-t-il fait: car son père Vladimir avait labouré et remué la terre, à savoir consacré par le baptême; celui-ci sema les mots des livres dans les coeurs des gens fidèles, et nous autres, nous récoltons, adoptant les leçons des livres. »

Il faut relever en passant que ce n'étaient pas uniquement les ouvrages de la littérature vieille-bulgare qui s'étaient conservés en Russie. La Russie kiévienne qui, à une certaine époque, était limitrophe de l'Etat tchèque des Přemyslides, entretenait d'intenses relations avec la Bohême. C'est en Russie que se sont conservés, en manuscrits ou en adaptations russes, des monuments littéraires de recension tchèque, originaux ou traduits du latin qui, dans leur pays d'origine, n'ont point échappé à la main dévastatrice des latinisants, à la fin du XI^e et au début du XII^e siècles. « En Russie, on trouve, à côté de la légende de Ste Ludmila, plusieurs versions de la légende de St Venceslas, le service du Saint et, dans les calendriers, les fêtes consacrées aux deux saints. La légende moravo-pannonienne s'y est conservée en huit manuscrits; vraisemblablement, cette dernière a pénétré de Bohême en Russie et, dans le recueil russe du XII^e siècle, elle figure à côté de la légende de St Guy, d'origine přemyslido-tchèque. »

Les légendes relatives à St Venceslas et Ste Ludmila, lesquelles représentent un genre tout particulier de légendes ayant pour sujet la biographie de princes, suscitèrent en Russie, de nombreuses continuations et imitations. La légende des Saints Boris et Gleb s'y rattache intimement et, ayant été composée entre le XI^e et

le XII^e siècles, elle constitue la plus ancienne des légendes originales russes de ce genre.

On pourra sans doute prouver, ainsi que le suggère le Prof. V. Chaloupecký, que les relations avec la Bohême constituent une des voies par lesquelles les éléments occidentaux sont parvenus en Russie; l'on rappellera les Dîmes institués par Vladimir auprès de l'Eglise des Dîmes, la désignation de l'évêque et du tribunal épiscopal par les mots de « piskup » et « piskupie », ainsi que les éléments du droit latin occidental figurant dans le code ecclésiastique de Vladimir et de Jaroslav. C'est surtout « dans la tradition slavone de Bohême que se montre la proximité de la civilisation latine, le rite tchéco-slave est pénétré par le rite latin ». (Jacobson.)

Les historiens de l'Occident, dont surtout les catholiques, considèrent, en général, les éléments occidentaux dans l'Eglise russe comme des traces de l'activité exercée en Russie par le clergé occidental ou scandinave.

Le monde occidental n'a pas été, on le sait, étranger à la Russie kiévienne qui entretenait avec l'empire franc des relations commerciales de longue date et attestées par les tarifs douaniers de Raffelstädt. Olga s'adresse à Othon I^{er} avec la prière de lui envoyer un missionnaire, après quoi une mission allemande avec, à sa tête, Adalbert, archevêque de Magdebourg, se rend en Russie d'où elle rentre, cependant, sans avoir réussi à évangéliser le pays. On n'ignore point l'existence de messages échangés entre Vladimir et la curie papale, ainsi que de messages envoyés, à la même époque, par les rois de Bohême, de Pologne et de Hongrie.

Le silence que les documents historiques gardent au sujet du caractère de l'administration ecclésiastique à l'époque séparant le baptême de Vladimir de l'an 1037 (date à laquelle fut institué, par le patriarche de Constantinople, le premier métropolite Théotemptos) a fait concevoir à certains historiens l'hypothèse suivante, nourrie par des traces indéniables d'influence occidentale dans la vie ecclésiastique russe: selon celle-ci le primat et les évêques subordonnés auraient été institués par les légats du pape. Selon la même hypothèse, les débuts de l'Eglise russe auraient été d'origine occidentale, latine (Jugie, Baumgarten). Les renseignements sur les relations entre la cour russe et les Varègues, qui venaient de Scandinavie et de l'Ouest, comme, p. ex., le fameux Olaf Triggvison, ont suscité des théories selon lesquelles les Varègues auraient joué un rôle décisif dans le baptême de Vladimir (Baumgarten). Taube va jusqu'à affirmer que déjà Askold avait été baptisé par le clergé occidental, soit morave soit suédois, et qu'il avait pris le nom de Nicolas, en l'honneur du pape Nicolas I^{er}. Pour soutenir son hypothèse, Taube se réfère à l'église St. Nicolas érigée, selon les Annales de Nestor, sur la tombe d'Askold.

L'incertitude voilant les débuts de la vie ecclésiastique en Russie a suscité une autre théorie encore, selon laquelle la première administration ecclésiastique russe aurait été d'origine bulgare, et le premier archevêché russe aurait été, au point de vue canonique, subordonné à l'archevêché bulgare d'Okhrida. Cette théorie, formulée, en 1913, par l'historien russe Priselkov, fut adoptée, presque sans changements, par l'historien allemand Hans Koch et par Valerij Pogorelov de Brati-

slava. Priselkov s'appuie sur les deux faits suivants. Avant 1037, les sources mentionnent l'archevêque Jean de Kiev. Or, à l'époque en question, on ne saurait trouver un dignitaire ecclésiastique portant ce même nom, ailleurs que dans l'ancienne Bulgarie de Samuel, dont le patriarche-archevêque était l'hierarche Jean. Seconde preuve: d'après certains témoignages, Vladimir aurait été baptisé avant son expédition contre Kherson. Son nom de baptême étant Basileios, il avait donc pris le nom de l'empereur de Byzance, de même que Olga fut baptisée du nom de l'impératrice byzantine Hélène. Boris et Gleb portaient les noms de David et Roman, donc des noms qui figurent dans la dynastie bulgare de l'époque. De ce fait Priselkov déduit que, pendant son expédition contre Kherson, Vladimir se brouilla avec Byzance et s'orienta, au point de vue politique, vers la Bulgarie de Samuel. Le nom de l'archevêque Jean constitue, pour Priselkov, la preuve de l'appartenance canonique de Kiev à Okhrida.

Vernadsky démontre avec justesse que cette théorie, très ingénieuse d'ailleurs, manque de documents directs à son appui.

Nikolaev, lui aussi, considère l'argumentation de Priselkov comme hypothétique. Il doute que la Bulgarie de Samuel, qui fut d'une courte durée et qui épuisa ses dernières forces dans une lutte inégale contre Byzance, eût pu accomplir une tâche aussi vaste que la christianisation de l'immense empire kiévien. Cependant, il n'exclut point la possibilité d'une alliance entre les deux Etats, et de la subordination canonique de Kiev à Okhrida. Les noms de baptême de Boris et de Gleb ont été très justement expliqués, chez Nikolaev, par le fait que la mère des deux était Bulgare. Même si l'on admet la dépendance mentionnée, celle-ci avait nécessairement dû passer à Okhrida de la Grande Bulgarie de Siméon. Ce dernier fait se trouve d'ailleurs attesté, selon Nikolaev, par le règne de Roman, fils de Pierre, à Skopje, lequel fut, d'abord, toléré, pour être remplacé ensuite par Samuel. Les sources ne nous permettent cependant guère d'en conclure à une administration ecclésiastique régulière en Russie, à partir de la mission de Siméon, et à la continuité de cette administration jusqu'à la prétendue subordination canonique de la Russie à Okhrida.

Dans son ouvrage aspirant à démontrer le mérite exclusif qui revient à la Bulgarie de Siméon d'avoir christianisé la Russie kiévienne, V. Nikolaev a, en réalité, pris son point de départ, dans la théorie de Priselkov. Il aboutit, comme on l'a vu, à l'opinion selon laquelle Preslav du IX^e siècle, et non Okhrida, fut le foyer d'où le christianisme pénétra en Russie et s'y répandit, dès l'époque de Siméon, dans les larges masses du peuple.

Ainsi, le livre de Nikolaev (tout en étant le fruit d'un travail assidu et concernant des problèmes aussi nombreux qu'on ne saurait, dans un compte-rendu restreint, en apprécier tous les multiples aspects) nous apporte plutôt une multitude de suggestions que des résultats concrets de recherches, que d'autres savants pourraient adopter sans embarras. Son ouvrage abonde en hypothèses hardies et en conclusions imprévues qui, nécessairement, prêtent à discussion. La première partie comportant une analyse détaillée des sources relatives à la christianisation de la Russie kiévienne et la très hardie théorie sur les interpolations et les faux

grecs dans *Povest vremennykh let*, mériteraient d'être analysées dans une étude spéciale.

Nous nous sommes bornés à envisager quelques aspects seulement suggérés par la nouvelle monographie sur la christianisation de la Russie kiévienne. L'infiltration du christianisme de Bulgarie en Russie kiévienne, sous Siméon, ne saurait certes être mise en doute. Cependant, il existe une énorme différence entre une simple infiltration (qui, malgré toute l'intensité qu'elle puisse avoir, constitue plutôt un phénomène accompagnant certains courants et tendances de l'évolution sociale) et, d'autre part, l'importance acquise par une foi devenue religion officielle, au moment où l'administration ecclésiastique commence à fonctionner, l'Eglise, pourvue du pouvoir politique et économique, devenant alors un facteur plus décisifs pour la vie de tout l'Etat.

La différence des deux stades dans le processus de christianisation se trouve parfaitement élucidée par la réponse que Grekov donne à la dernière partie de sa question, à savoir quelles furent les conséquences de la christianisation.

« De l'adoption du christianisme en tant que religion officielle », nous dit Grekov, « découlent de nombreuses conséquences importantes :

1° Le christianisme, devenu religion officielle de l'Europe, a davantage encore contribué à rapprocher de celle-ci l'Etat de Kiev.

2° L'organisation ecclésiastique réalisée par les Grecs (Byzantins) s'est incorporée organiquement dans l'histoire de l'Etat kiévien, et est devenue un nouvel instrument efficace et susceptible d'influencer les masses et de les soumettre au pouvoir de l'Etat.

3° Ayant puissamment contribué à l'affermissement du gouvernement princier à Kiev, l'Eglise chrétienne a aidé à forger l'unité de l'Etat.

4° L'Eglise byzantine, qui a rattaché la Russie à la civilisation de Byzance, a provoqué un étonnant développement de la civilisation indigène ».

Seulement après être devenu religion officielle, le christianisme a pu constituer l'un des agents décisifs de l'évolution sociale, et remplir, dans toute son étendue, sa mission sociale. En tant qu'idéologie religieuse officielle, mûrie sur un sol étranger, au milieu d'une société féodale, le christianisme avait, de tous ses moyens, contribué à affermir le régime nouveau.

РЕЦЕНЗИИ
REVIEWS
COMPTES-RENDUS

Silvia Jannaccone, *Recherches sur les éléments grecs dans le vocabulaire latin de l'Empire*. Vol. I. Paris, Libr. anc. Honoré Champion, 1950, pp. 106.

L'auteur est une élève de l'éminent A. Ernout au Collège de France et à l'Ecole des Hautes Etudes. Italienne de naissance, elle possède le latin et toutes les langues romanes. Dans son ouvrage, elle s'occupe des mots latins empruntés à la langue grecque, durant les trois premiers siècles de l'Empire. Dans le premier volume, qui vient de paraître, Mme Jannaccone analyse les mots non-techniques, c'est-à-dire ceux qui ne sont jamais devenus termes techniques ou bien ceux qui le deviendront à une période postérieure à l'époque envisagée par l'auteur.

Dans le titre d'un de ses travaux, M. G. Rohlfs parle des « Scavi linguistici della Magna Grecia ». Mme Jannaccone a, par contre, tenté plutôt une strati-graphie linguistique des trois premiers siècles de l'Empire. Elle a rassemblé des matériaux d'une richesse étonnante et les utilise avec beaucoup de science. Son travail rendra de grands services aux savants surtout si l'auteur y ajoute un index général des mots analysés avec renvoi aux sources.

C'est sans doute à une impression hâtivement préparée du livre que sont imputables les *errata* (p. 23 Amphipolos = Amphipolis, etc.), les phrases évidemment non terminées (p. 88: Pour nous sentir plus proches de l'état d'esprit des Latins vis-à-vis du matériel rigide que constituaient pour eux les mots grecs), les indications bibliographiques énigmatiques (p. 39: Kelle [p. 15] mais à la p. 46: Keller: *Lateinische Volksetymologie*, etc. Kelle et Keller sont-ils identiques? S'agit-il du même ouvrage ou non? P. 50 n. 2 Dittenberger Griech. Nam. avec appréciation [ceci est capital] ne signifie, semble-t-il, rien d'autre que l'Index II du Volume IV, troisième édition de la Syllogè de Dittenberger). On pourrait sans difficulté multiplier de pareils exemples, facilement évitables d'ailleurs par une révision plus attentive que l'auteur ne manquera certes pas d'appliquer à l'édition du vol. II.

A. Salat/Prague

Annuaire de l'institut de philologie et d'histoire orientales et slaves de l'Université de Bruxelles. Tome IX (1949). ΠΑΓΚΑΡΙΕΙΑ. Mélanges Henri Grégoire, I. Pp. XXIX + 637 + 7 plates.

This volume is offered to Professor Henri Grégoire in celebration of the fortieth year of his work in the University of Brussels. The world of scholarship will rejoice in the tribute so fittingly paid to an acknowledged master of classical, By-

zantine and modern Greek studies, honoured not only for his distinguished philological and historical contributions to knowledge in many fields from mythology and epic to history and philology, but also for his influence upon the West—Byzantine studies as a stimulating and gifted teacher.

The volume opens with a dedication to Grégoire by J. Moreau and a tribute to his work as a scholar by R. Goossens. It is pointed out that a bibliography of Grégoire's printed writings to 1946 has already been published in *Byzantina-Metabyzantina*, I, Pt. 1 (New York 1946): this is to be completed, and will be printed in vol. II of the *Mélanges Henri Grégoire*. The wide range of Grégoire's interests is reflected in the papers now presented (and it is understood that others will appear in subsequent volumes in this series). Contributions range from Euripidean and other problems of the classical world to the *Imitatio Christi* in the west and buddhism in the east. But only those can be noted here which are of special importance for this journal.

One interesting group of papers falls in the late Roman and early Byzantine period, mainly within the fourth and fifth centuries. G. Bardy writes *Sur l'apologiste Quadratus* (pp. 75—86) and what can be gathered about him from references in literature from Eusebius onwards. S. Liebermann in his *Rays from the East* (pp. 409—420) contributes brief notes on the lexicographical significance of Greek words and phrases employed in Palestinian rabinnic literature of the 2nd—4th centuries A. D. E. Mamboury describes (with illustrations in text) *Les briques byzantines marquées du chrisme* (pp. 449—462) and points out that of some three thousand of which we at present have evidence he has only found twenty-seven with the labarum. Most of these bear forms of the monogram dating from 400—460; two from SS. Sergius and Bacchus towards the mid. 6th century are more ornamental in form; and three from the eleventh century chapel of Toklu Dédé were probably sixth century survivals from the church of S. Mary of Blachernae destroyed in 1069 by fire. Grégoire's own stimulating work in the Constantinian field has provoked J. Vogt in his *Berichte über Kreuzerschei-nungen aus dem 4. Jahrhundert n. Chr.* (pp. 593—606) to offer further considerations in support of the authenticity of the story of the vision in the V. C. of Eusebius. H. E. Del Medico discusses *La Lamelle Virolleaud* (pp. 179—192) and its significance for ecclesiastical and East Roman history. He describes it as an amulette, probably by a Greek priest who knew no Syriac but a little Hebrew and Aramaic. Further by a comparative study he is able to suggest that the Odes of Salomon certainly go back to a Greek original and that the text of Ode 39 was known in the fourth century.

In a learned paper F. Altheim, R. Stiehl and H. Junker examine *Inschriften aus Gruzinien* (pp. 1—25 + 2 plates) and discuss palaeographical significance and linguistic influences. Altheim concludes that until the chorasmian alphabet is established only interim reports can be offered. In another interesting linguistic study, "Αζων peut-il signifier "briquet" (pp. 363—367), L. Th. Lefort brings evidence to show that the Coptic Αζων in the martyrdom of S. Panesnew does not mean flint as Jernstedt and W. Till believed, but is a name for beechwood,

'wood of axles'. T. Sinko contributes *De inventione, tempore, consilio librorum de sacerdotio S. Iohannis Chrysostomi* (pp. 531—545) in which he suggests 406 in the period of exile as the date of composition instead of 386.

Two discussions will be of special interest to the late Roman historian. H. Stern in his *Natalis Imperii* (pp. 551—559) stresses the importance to the claimant to the throne of designation as Caesar by the reigning emperor. He discusses the use of the word *Natalis* to designate the day of accession to the throne, the first instance of which he finds in the calendar of 354 in connection with Constantine I and Constantius II (C. I. L., I, 2nd ed., p. 301 ff). Stern relates this to Diocletian's plans for regulating succession to the throne, and argues from contemporary evidence that the traditional *Dies Imperii* was replaced by *Natalis* on 1 March 293, the day and time of year being carefully chosen in accordance with prevalent religious ideas connected with initiation into a new role. Wm. Ensslin's study *Zu dem Anagnosticum des Königs Theoderich des Grossen* (pp. 235—245) offers detailed examination of Theodoric's *anagnosticum* to the synod of bishops in Rome in 502. He considers that it was not simply a letter, but conferred on the legates powers of discussion, and he cites other instances of this kind, pointing out that by the ninth century *anagnosticum* is a recognised official term for a written imperial speech to be read publicly.

There are a number of contributions on the main Byzantine period. One of the most outstanding is A. Delatte's paper *Le traité des plantes planétaires d'un manuscrit de Léningrad* (pp. 145—177). In this learned study Delatte discusses collections of manuscripts containing treatises on plants associated with particular planets and offers a text of one of these treatises based on (1) MS Petropolitanus du Musée paléographique de l'Académie des Sciences de Léningrad (See *Catalogus cod. astrol. gr.*, XII, p. 19), (2) MS Harleianus 5596 British Museum (See Delatte, *Anecdota*, I, p. 544) and (3) the earlier edition of Šangin, *Catalogus*, XII, p. 126. On another aspect of the occult world S. G. Mercati contributes an interesting paper *È stato trovato il testo greco della Sibilla Tiburtina* (pp. 473—481). He discusses the religious background of these *revelationes*, comparing the Latin and oriental traditions, and he announces that he has found the Greek version of the Sibilla Tiburtina in the twelfth century Codex Atho-niticus 1527 (Caracalla 14), ff. 280—286 (See Lambros, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, I, p. 131, though as Mercati remarks this entry gives little clue to the full contents).

In the field of administrative history P. Lemerle, *Recherches sur les institutions judiciaires à l'époque des Paléologues* (pp. 369—384) continues to build up his valuable contribution towards the elucidation of late Byzantine administration. He deals here mainly with the imperial supreme court, reserving the patriarchal and mixed provincial courts for a later paper. He discusses Andronicus III's work in 1329, when the twelve lay and ecclesiastical judges of Andronicus II's reform in 1296 were replaced by a mixed college of four supreme judges of the Romans (who also acted for Constantinople in particular). Though the collegiate principle remained, in times of crisis a single signature seems to have

sufficed. In the mid-fourteenth century there is evidence that these judges were going on eyre in the provinces and in the latter half of the fourteenth century local judges general appear (e. g. Thessalonica had its καθολικὸς κριτής, also Lemnos). Lemerle ends his study with an attempt to establish the personnel of the college of judges in the late fourteenth and early fifteenth centuries.

Several papers are concerned with theological, hagiographical and ecclesiastical problems. N. H. Baynes in *The Finding of the Virgin's Robe* illustrates his plea for a more detailed comparative study of Byzantine hagiographical documents by an illuminating analysis of the subject matter of three versions of the finding of the Virgin's robe and its translation to Constantinople in Leo I's reign. He selects for this purpose

- (1) an eleventh century *Menologion* (ed. B. Latyšev, St. Petersburg, 1912, fasc. 2, pp. 127—132)
- (2) a revision of (1) in an *Oratio de S. Deipara*, ed. B. Latyšev, op. cit. pp. 347—383
- (3) a seventh century elaboration of (2) (ed. F. Combefis, *Graeco-lat. patr. bibl. novum auct.*, vol. II, Paris, 1648, cols. 751—774).

The contents of these three accounts illustrate once more how valuable a source of information the *Vitae Sanctorum* are and what unexpected details are often yielded, as for instance the remarkable observation of the Christians to the Jewess when they say "Our God and your God is one and the same God". Perhaps a comparative study of linguistic forms would prove equally fruitful (cf. P. Maas' masterly treatment of the various accounts of the ninth century Theodora of Thessalonica (Byz. Zeitschrift, XII (1903), pp. 614—625) which might be noted as an instance of a comparative evaluation of this kind).

R. M. Dawkins' account of *The Icon of Serdenay* (pp. 135—144) describes past and present history of this famous icon of the Virgin still preserved in a house of Greek nuns at Serdenay 10 kilometres N. of Damascus. Dawkins observes that one of the icon's peculiar properties (the mysterious turning into flesh) suggests that it played a part in the iconoclastic controversy, and he also notes that the shrine visited by all religions is an example of the 'ambiguous cults' described by Hasluck in his *Christianity and Islam under the Sultans*. M. Lot-Borodine in *La Typologie de l'Autel dans l'Apocalypse, dans l'Écriture et chez Nicolas Cabasilas* (pp. 421—434) discusses the symbolism of the *Revelation of John* and the way in which this symbolism is interpreted in the Orthodox tradition, as in the Περί τῆς ἐν Χριστῷ ζωῆς of Cabasilas (French translation by Abbé Broussaleux, ed. Irénikon, Amay sur Meuse). Students of Byzantine spirituality should profit from this contribution towards an understanding of deification by charismatic identification with the Incarnate God. S. Runciman casts a shadow over the memory of a memorable Queen Mother in *The end of Anna Dalassena* (pp. 517—524). Basing his statements partly on Zonaras and Anna Comnena, and partly on the Armenians, Samuel of Ani (quoting John the Deacon) and Matthew of Edessa, he suggests that Anna Dalassena became too

interested in dualism and had to retire, not in 1105 as Zonaras says, but "at least 10 years previously".

Two papers are concerned with topographical problems. R. Janin discusses *Les ponts byzantins de la Corne d'Or* (pp. 247—253) and cites evidence from the fifth to the fourteenth centuries to support his identification of two bridges (1) on the extreme N. of the Golden Horn near the mouth of the Barbyzes and known successively as the bridge of St. Callinicus, of St. Panteleeimon, and finally of the Camel (2) a stone bridge in the region of the Hebdomon. R. Demangel uses philological and archaeological evidence to demonstrate in ΕΣΧΑΤΙΑ (pp. 193—195) that ἐσχατιά urbis was not in the N. confines of Constantinople as Ducange and others before Van Millingen supposed, but in the W. of the city and it was here that the tribunal of the Hebdomon was situated.

In his paper 'Ο σύνθετος ὑπερθετικὸς στὸν Ἀκρίτα (pp. 277—298) Σ. Κ. Καρτζᾶς provides a detailed analysis of this particular linguistic problem connected with the Digenes Akritas' writings, a field of study in which Professor Grégoire has done so much to stimulate interest.

L. Bréhier offers provocative reflections on *La femme dans la famille à Byzance* (pp. 105—108) with amusing hints on the contents of a normal trousseau which usually had to include bathing costumes: some may wish to modify the poor view which he takes of woman's place in Byzantine life (cf. G. G. Buckler's more optimistic picture in *Women in Byzantine Law about 1100 A. D.*, Byzantion, XI (1936), pp. 391—416).

A. Blanchet in *L'influence artistique de Constantin Porphyrogénète* (pp. 97—101 + 2 illustrations in text) uses numismatic evidence to contribute further detail to our growing knowledge of cultural developments in the tenth century. Blanchet attributes the fine gold coin of Leo VI (the praying Virgin on obverse) and the gold coin of Constantine VII (bust of Christ on obverse) to the artistic inspiration of Constantine VII himself and he considers that these were issued soon after the banishment of the Lecapeni (945). He points out that it was in 944 that the portrait of Christ had been brought from Edessa to Constantinople to the Church of the Blachernae dedicated to the Virgin, and suggests that Constantine wished to strike a coin on this occasion in remembrance of his father Leo and to associate him with the cult of the Theotokos.

Two valuable papers on more political topics are contributed by R. J. H. Jenkins and F. Dölger. Jenkins in *The Mission of St. Demetrianus of Cyprus to Bagdad* (pp. 267—275) suggests that this bishop's visit to Bagdad to beg for the release of Christians enslaved after a raid on Cyprus recorded in his *Vita* (ed. H. Grégoire, Byz. Zeitschrift, XVI (1907), pp. 204—240) was part of an official embassy sent by the Byzantine government, probably in late 912 or early 913, and reinforced by a written protest from the regent, Patriarch Nicholas (not earlier than August, 913). This view is supported by the language, tone and content of Ep. I of Nicholas Mysticus (*Patrologia Graeca*, CXI cols. 27—36), and Jenkins considers that the superscription to this letter is erroneous, and should read, not the emir of Crete, but the commander of the faithful at Bagdad.

In his expert paper *Einiges über Theodora, die Griechin, Zarin der Bulgaren (1308—1330)* (pp. 211—221) F. Dölger brilliantly presents an illustration of the reversal of the exclusive marriage policy laid down by Constantine VII in the *De Cerimoniis*, for in the later middle ages Byzantine princesses were freely given to foreigners and were often able to promote Constantinople's interests. This was particularly true for Bulgaria, and Dölger shows how the daughter of Michael IX and the sister of Andronicus III married two Bulgarian rulers, first Svyetoslav, and after his death his successor Michael, thus helping to keep the peace between Bulgaria and Constantinople for some years.

Two contributors deal directly with Slavic problems. In his *Les bylines novgorodiennes de Vasilij Buslaev* (pp. 463—472) A. Mazon offers a reconsideration of the elements of history and folklore in the two bylines on Vasilij Buslaev and analyses the relation between the two poems. A. Vaillant presents *Marko Kraljević et son frère Andryaš* (pp. 569—575) in which he discusses the versions of the legend of the fourteenth century Marko King of Macedonia found in popular songs of the sixteenth century modelled on the songs of Dalmatian fishers, and demonstrates that such names were a substitution for less well-known ones which can be identified as those of Demetrius and Stephen Jakšić of a certain Serbian family.

Finally mention may be made of G. Moravcsik's note *Un fragment de l'Histoire Ecclésiastique de Nicéphore Xanthopoulos, copié par Philippe Melanchthon* (pp. 483—488 + 1 plate). The detective work of this fascinating study reveals that the description of the appearance of the Incarnate Christ in Book I, c. 40 of the *Ecclesiastical History* was copied in Greek by Melanchthon in 1551 on the inner side of a book cover (now in the Teleki Library of Târgu-Mureș in Transylvania). Only one Greek manuscript is known of the *Ecclesiastical History* and collation shows that this was not the exemplar used by Melanchthon. The history of the manuscript suggests however that the part containing the description of Christ was copied between 1541 and 1551, probably at Breslau, and that this may have been used by Melanchthon whose own copy later reached Transylvania.

Only just over half of the papers in this volume have been noted here, but even so they are more than sufficient to reflect the variety and range of Professor Grégoire's interests and activities.

J. M. Hussey / London

Byzantion XIX (1949), Actes du VII^e Congrès des Etudes Byzantines, I. Bruxelles, 1948, pp. 418.

Dédié à Louis Bréhier, le volume se présente sous la double enseigne du tome XIX de *Byzantion* et du tome I des *Actes* du Congrès de Bruxelles. A la revue hospitalière sont dues les chroniques relatives à l'Histoire de l'Art en Grèce (par Ch. Delvoye) et en Allemagne (par E. Rosenbaum). Le gros de la table des matières est fourni par les travaux des congressistes. On trouvera l'analyse

de la plupart des communications dans des notices bibliographiques ci-dessous. Indiquons cependant la répartition des sujets. L'histoire vient en tête avec six communications, dont trois intéressent plus particulièrement les Croisades (G. Ostrogorsky, P. Goubert, R. Dolley et, — pour les Croisades, — S. Runciman, P. Charanis et M. Nickerson). Les études de L. Bréhier, R. Guiland, C. Courtois et I. Ševčenko sont consacrées aux institutions et aux grands services de l'Etat. Des problèmes particuliers relatifs à l'histoire de l'Eglise, au dogme et aux installations culturelles ont été examinés par E. Dyggve, B. Pace et A. Soloviev (la communication d'A. Soloviev touche également à la diplomatie). Un texte littéraire a fait l'objet des recherches d'E. Mioni, la linguistique de celles de G. Serra et M. Triandophyllidis. De son côté, E. Mambouri a trouvé, dans la connaissance du grec moderne, la solution d'une crux de l'épigraphie médiévale. Il suffit de noter, pour mémoire, la communication de L. Grondijs sur des peintures de Sucevița en Moldavie. Sans doute, l'ensemble ne rend pas l'atmosphère d'un congrès. Seules quelques notes du directeur de *Byzantion*, Henri Grégoire, rappellent qu'il y a eu des débats. Le choix des textes ferait plutôt songer à tout autre volume de la même revue. Mais qui s'en plaindrait? A. Frolov / Paris.

Z y g m u n t W o j c i e c h o w s k i, *Patrycja Boleśława Chrobrego*. *Roczniki historyczne*, XVIII, 1949, pp. 27—48.

L'événement principal, que l'étude de Wojciechowski s'est proposé d'étudier, n'est autre que l'entrevue de l'empereur allemand Othon III avec le souverain polonais Boleslas le Grand, laquelle eut lieu à Gniezno, près de la tombe de St. Adalbert, en 1000; à la suite de cette rencontre, la Pologne fut rattachée à l'Empire Romain par l'intermédiaire de la dignité de « patrice », conférée par l'empereur allemand à Boleslas. Selon toute vraisemblance, le roi de Pologne devenait ainsi le représentant de l'empereur dans l'Est de l'Empire, sans doute, et dans le voisinage slave (polonais) de celui-ci. L'entrevue de Gniezno fut donc d'une portée internationale, et Wojciechowski est le premier à la replacer, comme il convenait, dans son cadre historique, essayant de l'interpréter à l'aide des principales tendances de la politique internationale au X^e siècle, en ce qui concernait les deux Empires, celui d'Orient et celui d'Occident.

L'élément essentiel de la politique internationale de l'époque est à chercher dans la rivalité entre Byzance et les Etats d'Occident sous les derniers Carolingiens, dont surtout l'Empire de Rome renouvelé par le couronnement d'Othon I^{er} pour empereur (962). L'antagonisme des deux empires se manifesta, de la façon la plus violente, sur la péninsule des Apennins. La tentative de liquider la tension par le mariage d'Othon II avec la princesse byzantine Théophano (972), déçut toutes les espérances, et la rivalité ne fit qu'augmenter au moment où Othon III fut couronné empereur à Rome (996); celui-ci ne cherchait guère à dissimuler ses aspirations à restaurer l'antique Empire Romain, aspirations clairement formulées, deux ans plus tard, dans

la bulle de *Renovatio Imperii Romanorum*, et dans la nomination d'un vice-empereur = patrice pour Rome et l'Italie. L'empereur s'était manifestement décidé à risquer une aggravation de l'hostilité byzantine, prêt à faire tout le nécessaire pour parer au danger d'un éventuel conflit armé. De là relève la tentative de rallier la Pologne et la Hongrie à l'Empire de Rome restauré. Pour la même raison, la Hongrie n'eut aucune difficulté à obtenir, plus tard, la couronne royale et l'archevêché (1101), car son rôle était d'opposer des digues à l'expansion byzantine dans le centre de l'Europe.

La Pologne devint objet de telles combinaisons à la suite des difficultés rencontrées par l'Empire dans les régions riveraines de l'Elbe, où les révoltes réitérées des Slaves obligeaient les Allemands (dont surtout le margrave Géro) à chercher des alliés. Cette nécessité dicta l'alliance des représentants de l'Empire habitant les rives de l'Elbe, avec la Pologne (Měško I^{er}), alliance d'autant plus profitable à l'Empire que le conflit avec Byzance, au sujet du renouvellement de l'Empire Romain, continuait à s'aggraver et faisait apprécier aux Allemands l'énorme avantage d'une frontière assurée à l'Est.

Tels sont les motifs politiques de l'Empire par lesquels Wojciechowski interprète l'entrevue de Gniezno, en 1000, et ses résultats, à savoir l'établissement d'un archevêché polonais et l'union de la Pologne avec l'Empire, effectuée par l'intermédiaire de la dignité de patrice conférée à Boleslas. (Pour la Hongrie, l'on réservait la couronne royale.) Les doutes relatifs à la nature juridique de la dignité de patrice ont été réfutés par Wojciechowski. Ce dernier a pu se référer à l'épithèque découverte naguère à Quedlinburg, se rapportant à la soeur de l'empereur Othon II, Mathilde, qui fut *matricia* ce qui veut dire remplaçante de l'empereur en Allemagne. L'auteur en déduit que la nomination de patrices, destinés à remplacer l'empereur, n'est aucunement à considérer, au X^e siècle, comme un événement extraordinaire. Du temps d'Othon III, l'on connaît trois patrices: Mathilde en Allemagne; Ciaso-Daedi en Italie; Boleslas en Pologne et dans la partie Est de l'Empire. La rivalité entre Byzance et Rome (Allemagne) eut, sur la Pologne, une influence telle qu'elle la mit en un rapport tout particulier avec l'Empire. Le complexe byzantin motive, selon Wojciechowski, même l'expédition kiévienne de Boleslas le Grand, en 1018, et la lettre comminatoire que, de Kiev, ce dernier envoya à l'empereur byzantin Basile II. Considéré à travers ses conséquences, le patriciat de Boleslas a fourni, selon Wojciechowski, la justification de la souveraineté de la Pologne par rapport à l'Allemagne, souveraineté invoquée plus tard par les successeurs de Boleslas le Grand, Casimir le Rénovateur et Boleslas le Téméraire. V. *Žáček / Prague*.

H.-CH. P u e c h, *Le Manichéisme, son Fondateur, sa Doctrine*. (Publ. du Musée Guimet, Bibl. de Diffusion, LVI). Paris, 1949, pp. 195.

L'ouvrage reproduit le texte de deux conférences sur le Manichéisme, données en 1946 à Rome et à Londres. L'auteur s'était proposé de faire une mise au point des connaissances acquises sur un sujet que ses recherches antérieures lui ont

rendu particulièrement familier (voir notamment ses contributions à *Eranos Jahrbuch* 1936 (Zürich, 1937), pp. 183—268, aux *Mélanges* . . . R. Dussaud (Paris, 1939), II, pp. 593—607 et à l'*Hist. G-le des Religions*, publ. par la librairie A. Quillet (Paris, 1945), II, pp. 85—116). Des données nouvelles, — documents ou vues d'ensemble, — ont été utilisées pour coordonner ces connaissances. C'est une étude profondément originale qui nous est offerte en définitive, une étude qui est aussi un ouvrage d'érudition, l'appareil scientifique ayant plus que doublé le volume du texte des conférences.

La biographie de Mani et l'histoire des débuts de son Eglise forment l'objet du premier chapitre. L'auteur résume d'abord les renseignements émanant des sources hostiles aux Manichéens, et par cela même sujets à caution. Les ouvrages des polémistes grecs et latins, sans excepter les *Acta Archelai*, sont le plus souvent déconcertants d'indigence historique et chronologique. Les textes orientaux peuvent fournir des informations d'un meilleur aloi, notamment le *Livre des Scholies* de Théodore bar Kônai (VIII s.) et le *Fihrist* compilé vers 988 par Ibn al-Nadîm. Encore faut-il distinguer l'authentique du douteux ou du légendaire et le tri ne serait pas réalisable sans l'apport d'une autre catégorie de documents.

Cette fois, il s'agit de sources d'information récemment découvertes qui sont directement issues du Manichéisme. Les unes sont constituées par des fragments parthes et moyen-perses provenant du Tourfân, les autres sont fournies par un lot de textes coptes exhumés à Médînet Mâdi dans le Fayoum. L'auteur a eu la bonne fortune d'y ajouter un inédit d'importance capitale, le Catéchisme manichéen traduit en chinois en l'an 731 (Brit. Mus., ms. Stein 508). Le dossier ainsi constitué permet de rétablir la vie de l'hérésiarque « telle que ses adeptes la racontaient et la dataient ». Des travaux récents d'histoire et d'épigraphie sassanide fournissent un moyen de contrôle des témoignages contenus dans ces divers documents qui reposent, du moins en partie — le cas est patent pour les *Kephalaia* coptes, — sur des indications autobiographiques de Mani lui-même. La recherche se développe en trois temps: les origines, l'apostolat et la Passion. L'auteur accorde une attention particulière à la chronologie. Sa computation repose sur la double constatation suivante: au III^e siècle les Manichéens employaient l'ère dite séleucide (3 avril 311 av. J.-Ch.), leur calendrier était l'ancien calendrier babylonien à années lunaires.

Mani est né le 14 avril 216, dans la région de Ctésiphon-Séleucie en Babylonie du Nord. La date est donnée en toute certitude par le Catéchisme chinois mais le lieu de naissance ne saurait être précisé davantage. La famille du futur hérésiarque était apparentée à la dynastie des Arsacides. On a voulu voir une relation de cause à effet entre ce lignage royal et la formation du Manichéisme, considéré comme une manifestation politique dirigée contre la nouvelle dynastie des Sassanides. La protection que Shâpuhr, le second Roi des Rois, avait accordé à Mani, rend cette hypothèse précaire.

Il semble que Mani ait été élevé parmi des gnostiques baptistes, — probablement des Mandéens primitifs, — dont son père, Patek, aurait déjà accepté la

doctrine. C'est au sein de cette secte que sa mission lui fut révélée par deux fois. Il avait douze ou treize ans lors de la première illumination, vingt-quatre au moment de la seconde, qui eut lieu, en conséquence, en 240. Suivant les Chroniques chrétiennes syriaques cette date serait celle de la naissance de Mani. En réalité, c'était sa naissance en l'Esprit auquel il s'identifia désormais comme une manifestation corporelle du Paraclet johannique (cf. *Mélanges*... Dussaud, II, p. 599 sq.).

L'apostolat débute aussitôt. Entre 240 et 242 ou 243, Mani est aux Indes, dans l'actuel Béloutchistan dont il convertit le roi. Peut-être y rencontre-t'il aussi le futur Shâpuhr I qui faisait, en 241, la conquête de la vallée de l'Indus. En tous cas, le 9 avril 243, de retour en Iran, Mani obtient du Roi des Rois la liberté d'exercer et de prêcher sa religion sur toute l'étendue de l'Empire sassanide.

Les rapports avec le pouvoir sont probablement restés bons jusqu'à la fin du règne de Shâpuhr puisqu'en 273 le nouveau souverain, Hôrmizd, renouvella les lettres de protection accordées par son père. Les documents publiés jusqu'ici ne donnent que peu d'informations sur ces trente années qui ont dû être particulièrement importantes dans la formation de la jeune Eglise. En 243—244 Mani accompagna l'état major de l'armée iranienne dans la campagne contre Gordien III (à moins qu'il ne s'agisse des guerres de 256—260 contre Valérien). Un autre mystique, Plotin, s'était engagé dans l'armée adverse. L'auteur se plaît à saluer le symbolisme suggestif de cette rencontre. Nous sommes aussi renseignés sur plusieurs missions manichéennes de cette période: voyages de propagande de Mani jusqu'aux provinces d'Arbèle et de Nisibie, missions dirigées par ses disciples vers l'Egypte, la Bactriane et la Syrie. Sans doute y en a-t'il eu d'autres encore, particulièrement tournées vers l'Occident, vers l'Egypte surtout.

A l'avènement de Bahrâm I (avril 274), Mani séjournait en Babylonie. Il est possible qu'il ait senti le danger qui le menaçait. Il voulut se réfugier au pays des Kushâns. Un ordre royal le rappela à Bélapat, la capitale de l'Iran. Quel que fût l'ensemble des charges qui pesaient sur l'hérésiarque, le grief principal était de porter atteinte au culte officiel du feu. L'accusation était soutenue par le chef des Mages, Kartîr, dont l'inscription de la « Kaaba de Zoroastre » à Persépolis nous révèle la carrière. Bahrâm conduisit l'interrogatoire lui-même et prononça la sentence de mort.

S'ouvrent alors les jours de la Passion. L'examen des documents récemment mis à jour engage de rejeter les détails atroces du supplice dont font état les témoignages indirects que leur divergence même rend suspects. Mani mourut en prison sous le poids de ses chaînes. Il pouvait recevoir la visite de ses amis; trois d'entre eux assistèrent à son agonie. On ne saurait préciser davantage l'ordre ou affirmer l'authenticité de divers autres détails que rapporte une tradition trop fragmentaire. Mais la computation des dates est certaine. La passion commença le mercredi 31 janvier 277. Vingt-six jours après, le lundi 26 février, vers la onzième heure, Mani expirait. Il était âgé de soixante ans, ainsi que le rappelle le Catéchisme chinois.

La seconde partie de l'ouvrage d'H.-Ch. Puech est consacrée à l'examen dogmatique et ecclésiologique du Manichéisme.

Trois traits distinguent la physionomie générale de la secte. Il s'agit d'une « religion œcuménique dont la Mission est le ressort vital et l'Écriture, la pierre angulaire ». Le dogme repose sur les livres canoniques rédigés par Mani lui-même. Il est censé englober et surpasser toutes les révélations antérieures, d'où son caractère d'universalité et l'urgence de la prédication qui répandit la « Religion de Vérité », d'une part jusqu'en Espagne en passant par l'Afrique et les Gaules, d'autre part, jusqu'à la Transoxiane, le Khorâsân et la Chine.

En ce qui concerne la doctrine même, l'auteur reproduit l'essentiel de sa contribution, citée ci-dessus, à l'*Histoire Générale des Religions*. Nous nous bornerons donc à résumer son exégèse plutôt que d'exposer des faits déjà connus.

Le mot-clé est fourni par le gnosticisme. La doctrine de Mani repose sur une opération logique de la connaissance qui aboutit au dualisme de toutes les Gnosés : l'homme qui constate la présence du Mal en lui et dans le monde est nécessairement étranger par essence à sa condition ; partant, il existe un principe bon, étranger au Monde et à son Prince. On peut en conclure pareillement, — ceci aussi est gnostique, — que l'intelligence ou l'âme dont émane cet acte de connaissance est consubstantielle à Dieu, c'est une parcelle de la substance divine mêlée à la matière et au Mal. A la théologie, s'ajoute ici la cosmologie, science salutaire, aux prétentions de science exacte. En effet, l'âme ne saurait se dégager de la fange où elle est plongée si la connaissance de l'Univers ne lui fournissait la possibilité de se reconnaître en Dieu. La religion des Manichéens se définit comme une gnose sotériologique.

Tel est le fil conducteur qui permet de s'orienter dans le dédale compliqué d'une mythologie où, au dualisme des Deux Principes, se superposent les trois étapes de leur conflit : le passé, caractérisé par une séparation radicale, le présent, inauguré par la catastrophe du mélange, le futur qui rétablira la séparation. Dans ce drame, la Divinité intervient par une série d'actes, — évocation de l'Homme Primordial, organisation de l'Univers, — auxquels les Ténèbres répondent, sur un plan antithétique, par l'agglutination de l'Homme Primordial et la création d'Adam. La mission des « Envoyés », dont le Christ a été l'avant-dernier, restitue cependant, parcelle par parcelle, son intégrité à la Lumière. L'homme parachevera le salut de Dieu en libérant, par un effort de l'Intelligence, son *anima viva* de l'enveloppe opaque de la matière.

La même conception se fait jour dans la discipline d'une Église dont le seul objet était de hâter le fonctionnement de la machine cosmique destinée à reconstituer l'ordre préétabli. Le Manichéisme était Église de Vérité par définition, d'où nécessité d'une forte organisation dont les cinq grades hiérarchiques, présidés par une sorte de pape, garantissaient l'infailibilité de la tradition. Les rites importaient moins ; aucun ne semblait avoir la valeur de sacrement. Des prières, des chants, des jeûnes, voilà à quoi se réduisait la vie liturgique des communautés. Le reste — l'essentiel — était tourné tout entier vers l'étude et la propagation de

la connaissance rédemptrice. L'acte mystique s'accomplissait dans la personne des fidèles. Ainsi s'expliquerait peut-être, — mais l'auteur ne le dit pas explicitement, — la distinction entre les Catéchumènes qui ne participaient qu'à certaines formes extérieures de piété et les Elus qui *étaient* la piété agissante, jusque dans leurs entrailles littéralement.

La cohérence d'une exégèse pareille est particulièrement convaincante. Tout au plus pourrait-on se demander si l'auteur ne suppose une attitude d'esprit par trop cartésienne à l'origine du système manichéen. Ce qui peut être vrai pour une doctrine philosophique, — le Stoïcisme, — semble moins probant quand il s'agit d'une religion qui s'adressait au cœur des hommes. Les conditions sociales de l'Antiquité tardive suffisaient pour faire sentir la présence du Mal ici-bas (cf. S. Runciman, *Le Manichéisme médiéval*, p. 11 et la critique de l'ouvrage de D. Obolensky, *The Bogomiles*, par D. Angelov, *Byzantinoslavica*, X, 1949, p. 304).

Faute de place, plusieurs points intéressants ont été seulement effleurés. Notons cependant le rapprochement qui nous est suggéré entre la doctrine de Mani et le Mandéisme. Les attaches avec le Paulicianisme et les hérésies en dépendant paraissent à l'auteur moins certaines, il a déjà formulé des réserves dans ce sens dans son commentaire du *Traité de Cosmas le Prêtre* (Trav. de l'Inst. des Etudes Slaves, XXI. Paris, 1945). Mais quelle est la position du Manichéisme, sur un plan comparatiste, vis-à-vis des autres doctrines qui tirent leur origine de la Gnose: je pense, en particulier à la Kabbale au premier stade de son évolution (v. G. Scholem, *The Major Trends of Jewish Mysticism*. New York, 1941). Quel est aussi le rapport de la « Croix de Lumière » des Manichéens, présente partout, et le *chi* de l'âme du monde de la cosmogonie platonicienne (*Timée* 36 b-c), d'une part, et, d'autre part, les spéculations des docteurs chrétiens sur l'universalité de la croix? (Voir notamment W. Bousset, in *Zeit. f. neutest. Wissensch.*, 1913 et E. Peterson, in *Ephem. Liturg.*, LIX, 1945; c.-r. par H. Ch. Puech, in *Rev. de L'Hist. des Relig.*, CXXIX, 1946. Pour la croix — « Mécanique » du Salut, comme la noria manichéenne, v. déjà Ignace d'Antioche, *Ephes.* IX.) En ce qui concerne les formes extérieures du Manichéisme, le rapprochement s'impose, en tous cas, avec l'Islam qui repose pareillement sur l'Écriture, la Mission et l'Universalité considérées comme l'aboutissement des traditions religieuses antérieures (cf. Puech, ouvrage analysé, p. 147 et H.-H. Schaeder, in *Zeit. d. deutsch. morgenländ. Gesellsch.*, N. S. VII, 1928). Notons à ce propos, les survivances de thèmes manichéens dans l'art musulman dont certains ont été observés par T. Arnold (Oxford, 1924). L'art manichéen, sa perfection matérielle, son goût pour la représentation des végétaux ainsi que le témoignage de textes tardifs qui font de Mani un miniaturiste habile, ne pourraient-ils, du reste, fournir un complément d'information sur la personnalité de celui-ci et sur son école (cf., peut-être, dans ce sens, la tradition relative aux mains coupées de l'hérésiarque: Puech, p. 54)? Serait-ce, enfin, un non-sens d'avouer que l'image d'un Mani boiteux évoque, malgré tout, une longue série de héros et de divinités chtoniennes claudicants de Vulcain et de Jacob à lord Byron? A toutes ces questions et *aporiai*,

les deux volumes sur le Manichéisme que l'auteur nous promet dans l'Introduction de l'ouvrage présent, apporteront, sans aucun doute, la solution définitive.

A. Frolov / Paris

Giuseppe Olšr, *Gli ultimi Rurikidi e le basi ideologiche della Sovranità dello Stato russo*. Orientalia Christiana Periodica, Vol. XII, N III—IV, Roma, 1946, pp. 322—373.

Исследование посвящено выяснению вопроса о том, была ли мысль о наследии Византии основой политической идеологии московских государей конца XV и XVI вв., обоснованием их политических притязаний. Автор отвечает на этот вопрос отрицательно и истолковывает представления последних Рюриковичей о существе их власти и ее обоснование в смысле признания традиционности и первичности прав Рюриковичей, как великих государей, на русские земли в порядке преемственности от первых русских князей, восходящих — по выдвинутой в XVI в. версии — генеалогически прямо к Августу и т. д. Последние Рюриковичи не заявляли претензий на наследие Византии, хотя эта мысль и подсказывалась им с запада, но твердо настаивали на своих правах на все наследие Владимира Мономаха, на всю Русь. В связи с этим автор считает выдвинутую старцем Филофеем в начале XV века теорию Третьего Рима не отражающей политическую идеологию последних Рюриковичей, но лишь воззрением московских церковных кругов. Эти выводы, автором вполне убедительно раскрытые, совпадают в своей сущности и частью и в обосновании с заключениями, сжато, но очень выразительно изложенными недавно в интересной, но автором не цитируемой книге Д. С. Лихачева, *Национальное самосознание древней Руси*, изд. Академии Наук СССР., М.-Л., 1945, стр. 97—101. Чешский автор привлекает для обоснования своего взгляда между иными особенно чины великокняжеского и царского венчания конца XV и XVI в. Автору осталось, однако, неизвестным недавний обстоятельный анализ этих чинов вообще, особенно с точки зрения содержащихся в них политических идей, М. В. Шахматова, *Государственно-национальные идеи «чиновных книг» венчания на царство московских государей*, Записки Русского научного института в Белграде, выпуск I (1930) 245—278.

A. Флоровский / Прага

Otto Demus: *The Mosaics of Norman Sicily*. London, Routledge and Kegan Paul, 1949, 457 pp. of text, indices, and 120 pls. in half tone.

Dr. Demus has made the field of mid-Byzantine mosaics very much his own. His first work, with Professor Diez, on those of Daphni, Hosios Lukas and Chios, appeared before the war,¹ as did a detailed study of the mosaics of St. Mark's at

¹ E. Diez and O. Demus, *Byzantine Mosaics in Greece*. Harvard University Press, 1931.

Venice.² Shorter studies, concerned with such monuments as Torcello³ or with portable mosaics,⁴ have appeared subsequently, and a little over a year ago his *Byzantine Mosaic Decoration* was issued. It dealt with the ideological basis of the subject matter, and constitutes one of the most penetrating books on mid Byzantine art that have so far been published. This series of volumes has now been followed up by a work on a larger scale than any of the others, though in a way the field is more restricted, for all the mosaics of Sicily belong to the twelfth century. Yet hitherto there has been much dispute as to the exact dates of many of them and also with regard to the respective contributions of Byzantine and Sicilian masters, so that an authoritative work was badly needed. And though the bibliography of the subject is not small, there were no works which dealt thoroughly with the Sicilian mosaics as a whole or illustrated the various monuments in any way adequately.

The quality of Dr. Demus's previous publications has led one to expect, work of a very high standard, and that expectation is fully justified by *The Mosaics of Norman Sicily*. The sound scholarship and penetrating judgement of the text, is, moreover, supported by the work of the printer and publisher, for the book is admirably produced, and the plates are excellent and lavish. The illustrations are in half tone, and though it is hard to gather any true idea of mosaics without colour, coloured plates are usually so inaccurate and unsatisfactory, that one does not regret their absence. There are very full footnotes; the only fault to be found with them is that they are so numerous that it is not easy to trace out the sources of articles which, on second and subsequent citations, are quoted under short titles and a reference to "loc. cit."; many of the writers referred to have been responsible for several articles, and it is no easy matter to find the particular journal to which each belongs, even with the aid of the index.

The text of the book is divided into three parts. The first comprises a detailed study of the monuments from the stylistic, technical and historical point of view, as well as conclusions as to workmanship and dating. In the second part the iconography of the various figures and scenes that occur in the Sicilian decorations is examined. In the third, questions of style are discussed, as are the problems of relationships with other works, mosaics, paintings, ivories and so forth, Byzantine and Western alike.

The conclusions that are reached with regard to the nature and date of the Sicilian mosaics may be summarised briefly. The mosaics of the apse at Cefalu, the earliest and finest in the Island, are the only ones at that place that are definitely dated; they were erected in 1148 and are the work of Greek masters. Those of the presbytery vault and walls are rather later, and are dated by Demus c. 1160; Lazarev had assigned them to c. 1230,⁵ but there is no reason to suppose that they are so late. Such nicety of dating, to periods of five and ten years, is attempted

² *Die Mosaiken von San Marco in Venedig, 1100—1300*. Wien, 1935.

³ *Studies among the Torcello Mosaics*. Burlington, August, 1944, no. 497.

⁴ *Byzantinische Mosaikminiaturen*. Phaidros, Folge 3, Wien, 1947.

⁵ *The Mosaics of Cefalu*. The Art Bulletin, XVII, 1935.

by Demus throughout the book. This is something new in the study of Byzantine art, where vague datings to this or that century have heretofore been considered all that was possible, in the absence of external evidence. Byzantine art was, no doubt, hieratic and changed little, but the changes from generation to generation were, as Demus shows, actually greater than is generally supposed, and there is no reason why datings as exact as those now generally accepted for Greek vases should not eventually be worked out. Demus in any case points the way to much further detailed work in connection with mid Byzantine art.

The second monument considered is the Palatine chapel at Palermo. Demus reaches definite conclusions with regard to its mosaics and suggests that the best of them, those in the dome and in the crossing, were the work of Greek masters, whereas the others are mostly to be assigned to Sicilians. Those of the dome are firmly dated by an inscription to 1142; the others he thinks were completed in the main by 1158. His most original conclusions however are those connected with the placing of the full-length figure of the Virgin Hodegetria on the eastern wall of the north aisle; the figure is not in the centre of the wall, as would be expected, but to one side. This was done, Demus suggests, so that the figure should be visible from the Royal Tribune at the end of the north transept. The concentration of the main New Testament scenes at the end of the south transept was, he thinks, done for the same reason. These scenes would be opposite the Tribune, and would be easily visible from it. But even though the Hodegetria is placed at one side of the apse, and not in the centre, the figure would still not be very easy to see from the Tribune, and it is quite possible that the reason is not dependent on a conceived plan, but is due rather to one of those curious lapses into asymmetry which are so characteristic of Near Eastern art. In the Islamic world they were often intentional, for it was considered impious for the artist to attempt perfection, lest he infringe the preserves of the Almighty, who alone could make things perfect. Such thought never held sway in the Byzantine world, but there were lapses into unbalanced arrangement, in spite of the formal basis of the art; in Sicily, where Islamic influence was to the fore, too great exactitude might well have affronted public opinion. Further, if the placing of the principal Gospel scenes at the end of the south transept was done primarily so that they might be visible from the Tribune, surely the Nativity, as the most important of all the scenes, would have been given a more significant place; as it is, it stands at the corner of the apse, and is hardly visible from the Tribune. But it is not easy to decide. All that is certain is that the arrangement is unusual both on the basis of the Byzantine and of the Benedictine systems—and as Demus shows, Benedictine iconography was from the tenth century almost as rigid as Byzantine.

The lovely mosaics of the Martorana, technically perhaps the best in Sicily, are but a fragment of what was once there, and the extravagantly rococo choir tends to detract from their beauty at first glance. But even if less complete than the other monuments, they have been less damaged by restoration, and the insipid nineteenth-century figures which stare down at one from the walls of the Palatine Chapel and Monreale are absent. Here again Greek craftsmen worked, and the

subject compositions herald the glories of the mosaics of Kahrieh Djami at Constantinople, done around 1320. Yet this figural work is equaled, if not surpassed, in sheer beauty by the decorative compositions in the form of trees and stylised patterns. Demus regards this decorative work as an essentially Sicilian feature (p. 355), but this conclusion seems by no means certain. True, no such compositions survive in contemporary mosaics or paintings in the Byzantine world, but a fully fledged prototype is to be found in the mosaics of Damascus of 715, and there is reason to believe that secular mosaics in the palaces of Constantinople were of the same type. If these had survived, it might have been possible to establish an unbroken line between Damascus and the Martorana.

Monreale, the last of the great Sicilian decorations, is dealt with at greater length than the other decorations. This is but natural, for the problems as to the date and authorship of the various elements of this vast ensemble are numerous and complicated. Yet aesthetically speaking it is the least satisfactory of all the works in Sicily, and this is true even if full allowance is made for the terrible way in which the work has suffered from restorations. The colours are pale and lack contrast, the faces are white and expressionless, and there is a general absence of intensity and vigour. Iconographically, on the other hand, the work is particularly interesting, for it is far more extensive than any of the other decorations. Broadly it constitutes an enlarged version of the Palatine Chapel, and Demus thinks that the master-designer must have been a Greek, even if some of the technicians were Sicilians.

To write a fully adequate appreciation of this part of the work would necessitate a study of the material almost as extensive as that undertaken by Dr. Demus, so complicated are the stylistic problems that confront the student, for not only must numerous hands be distinguished, not only was some of the work by Greeks and some by Sicilians, and not only did the execution extend over quite a long period, but also the hand of the restorer has worked here since the eighteenth century or before, so adding greater confusion to problems already intensely complicated. Demus calls attention to the restorations, but it would have been of great assistance if he could have added a few diagrams indicating by means of broken or dotted outlines what exactly was done at which period. Such diagrams have been produced in connection with some of the Roman mosaics,⁶ and they are of great help when studying them on the spot; they should be equally helpful, when used in association with reproductions, perhaps in the form of transparent overlays.⁷

Dr. Demus's conclusions with regard to Monreale are at variance with those of most other writers. He suggests that the east end was done first and was completed by soon after 1174, and that the mosaics of the nave were set by about 1192. Lazarev and others, on the other hand, have regarded those of the nave

⁶ See for example G. Matthiae, SS. *Cosma e Damiano e S. Teodoro*. Mosaici Medioevali di Roma, Roma, 1948.

⁷ This was done to indicate the various periods of repainting of the icon, "Our Lady of Vladimir". See A. J. Anisimov, *Our Lady of Vladimir*. Prague, 1928.

as mostly of the early thirteenth century. Though he admits that Sicilian workmen played a part in their setting, Demus believes that Monreale is in the main to be regarded as a monument of Constantinopolitan art; most other writers have described it as provincial. There seems every reason to accept Demus's dating, for the stylistic differences between the mosaics of the east end and those of the nave are no greater than might be expected in the course of twenty years or so, and the historical evidence does not support a date in the thirteenth century for any of the work. But it is harder to agree with him when he says that Monreale is in the main Constantinopolitan, and that the quality of the work is not much less fine than that at Cefalu. In fact, even the best work at Monreale is vastly inferior to that at Cefalu in design, in delicacy of treatment, and in colouring, and the pale tones that predominate at Monreale—they cannot all be due to restoration—certainly denote provincialism. The designer may have been a Greek, but the quality of the work is as far below that of Constantinople or Daphni as a Giulio Romano is behind a Raphael.

The section on iconography shows very wide learning, and the information there set forth serves to demonstrate the irregularity of Sicilian interpretation as compared with that of the Byzantine world, both of the capital and of the eastern provinces. The subjects were selected, thinks Demus, as much because of Norman political ideas as through fidelity to Byzantine and Benedictine models, though the importance of both series of prototypes was of course very considerable. But in whatever way the choice of subjects was made, the artists made the best use of the space at their disposal, and the link between liturgical requirements, spiritual faith and spatial composition was very close indeed. The changes in religious interpretation and outlook with the different ages in which the mosaics were erected was clearly reflected in their character (p. 420), and political events were similarly mirrored. Demus even shows that the periods of greatest activity in mosaic production were to be correlated with those during which the Sicilian and Byzantine empires were on especially friendly terms (p. 370). It is in the drawing of such parallels between visual art on the one hand and thought and events on the other that Demus's treatment is so particularly stimulating and penetrating.

The same linking up of external appearances and inner ideas is apparent in the last section, that on style, and even if the rest of the book is primarily the detailed publication of the monuments of a more or less restricted field, the sphere here comprised is that of the whole Byzantine world. It includes, for instance, a very penetrating examination of such features as the frontal stance in Byzantine art and the nature of gesture. Half face was something foreign to Byzantine religious art; variants of gesture were fundamentally important, yet the subject has hitherto hardly been touched on; its possibilities will probably only be fully realised by those who have witnessed a performance at an oriental theatre. But, perhaps most important of all, is the penetrating, though brief, study accorded to the beginnings of the style known generally as that of the Byzantine Renaissance. Demus notes the presence of certain of the elements of this style in the Sicilian mosaics, and his researches bear out conclusions, suggested by a study of the

paintings of Yugoslavia and elsewhere, that this new style was already more or less fully fledged in the twelfth century and perhaps even before. The Renaissance was thus not merely a manifestation of the Palaeologue age, which came about contemporaneously with the beginnings of the true Renaissance in Italy; it was rather a deep-seated movement in the Byzantine world which began around 1100.

The book is thus valuable not only as a profound study of a particular series of monuments, but also as a penetrating enquiry into the story of mid-Byzantine art as a whole. It will inevitably remain the standard work on Sicily for many years to come, but further, it is a work which no student of Byzantine art even in other spheres, will be able to neglect.

D. Talbot Rice / Edinburgh

Manolis Hadzidakis, Μυστράς. Ἱστορία, Μνημεῖα, Τέχνη. Athènes, 1948, pp. 103 + 1 carte, 12 plans et 21 planches (Βιβλία Τεχνῆς. Α', Ὀδηγοί).

Le touriste trouvera dans l'ouvrage de M. H. toutes les indications utiles pour une visite intelligente de Mistra: itinéraire à suivre, description détaillée des monuments, jusqu'à l'indication des heures où telle peinture est particulièrement bien éclairée. Chaque église fait l'objet d'un chapitre séparé dont les subdivisions, — données historiques, architecture et, s'il y a lieu, peintures et sculptures, — correspondent à peu près à celles de l'excellent Guide de Marie Sotiriou (Athènes, 1935). Le château fort, les remparts le palais et les maisons byzantines sont également présentés avec un soin averti. Le livre aidera à connaître et fera aimer Mistra.

Mais c'est aussi un ouvrage de recherches et de synthèse. Un substantiel chapitre d'histoire sert d'introduction et les pages qui suivent contiennent plus d'un renseignement nouveau et précis. La μονὴ τοῦ Ζωοδότου doit être identifiée à Sainte-Sophie, et non à la Pantanassa comme cela a été admis jusqu'ici. En ce qui concerne la corrélation entre les deux églises du Brontochion, — l'Afendiko et les Saints-Théodores, — M. H. envisage deux hypothèses: il s'agirait soit de deux fondations, à l'origine indépendantes l'une de l'autre, soit du catholicon et de l'église funéraire d'un même couvent. Dans la chapelle latérale des SS. Théodores, le portrait d'un Manuel Paléologue décédé en 1423 ne saurait être celui de l'empereur du même nom qui mourut seulement deux ans plus tard. La Métropole doit être datée de la période comprise entre 1304, année où Théodore Moschopoulos prit possession du siège métropolitain de Lacédémone, et 1311/12, où il fit graver, sur une des colonnes de la nef, une liste de ses fondations. Il n'y a pas lieu, en tous cas, de tenir compte du millésime qui accompagne l'inscription dédicatoire. K. Zisios lisait ϣω = 1291/2 et l'indication de la dixième indiction, ϣ[εμ]ήσεως ι' (Βυζαντίς, I, 1909, p. 431), ce qui est inacceptable en raison de l'identité des souverains, Andronique et Michel Paléologue, mentionnés dans le texte. La lecture de Gabriel Millet, ϣωιη' = 1309/10 (BCH, XXIII, 1899, p. 107, pl. XX-bis, 1) serait plus plausible si la présence des deux derniers chiffres était assurée, mais M. H. n'a pu les distinguer

sur l'original et, à vrai dire, ils ne sont guère apparents sur le facsimilé publié par Millet. En fait, il s'agit d'une date ajoutée à la dédicace par une main plus récente. On notera d'autres exemples de l'excellence de la méthode de M. H. dans la lecture améliorée des iambes de la chapelle des Chrysobulles à l'Afendiko (p. 65/6; cf. Millet, op. cit., p. 99—100 et Zisios, op. cit., p. 452/3), dans la transcription de la dédicace de la Pantanassa (p. 85; cf. Millet, op. cit., p. 137 et Zisios, op. cit., p. 441), ailleurs encore.

Il ne semble pas qu'il y ait eu sur la colline de Mistra, — ou Myzèthras, — d'établissement antérieur au château fort de Villehardouin. La grotte sous la chapelle Sainte-Catherine de la Péribleptos correspondrait à un lieu de culte chrétien antique; on ne saurait cependant en préciser la date. Aucun argument ne peut être, non plus, tiré de l'existence d'inscriptions et de sarcophages de l'époque romaine, pas plus que de la présence de chapiteaux paléochrétiens et de sculptures byzantines du X^e au XII^e siècle. A 6 km. de là, Sparte offrait une carrière de matériaux prêts au emploi. Le Brontochion et surtout l'Evangelistria, où l'on distingue des motifs empruntés à la broderie populaire, présentent seuls un décor sculpté contemporain de la fondation de ces sanctuaires.

Suivant M. H., l'histoire de Mistra en tant qu'habitat, ne débute qu'en 1262 avec la cession du château fort aux Byzantins. Le désastre de Makryplagi (1264) devait y amener un afflux de réfugiés de Lacédémone. Les nouveaux venus se groupèrent au sommet de la colline, dans la ville haute, puis descendirent dans la ville basse qu'entoura une seconde enceinte fortifiée. Des faubourgs s'étendirent au delà, à une époque plus récente encore. Siège d'un stratège et bientôt capitale du premier despotat de Morée, Mistra, grâce à sa situation et à son accès difficile était destinée à demeurer pendant deux siècles aux avant-postes de Byzance.

Des mariages princiers ouvraient la cité nouvelle aux influences des Francs mais, de leur côté, ceux-ci ne pouvaient échapper au rayonnement de son prestige, pas plus que ne le pouvaient, du reste, les autres allogènes du Péloponèse, Slaves et Albans. Le γασμοῦλο mishellène qui a transposé la Chronique de Morée en vers grecs, nous en a laissé malgré lui un témoignage valable. La fondation du despotat de Morée avait déterminé l'apparition d'un centre d'hellénisme agissant. Le voisinage d'étrangers plus ou moins turbulents et hostiles aurait suffi à éveiller la conscience nationale de cette population qui, — abandonnée par ses princes, — avait su résister pendant plus d'un an aux armées de Mahomet II.

Un mouvement d'intellectuels, animé par Gémiste Pléthon, ouvrait la même voie. Néo-platonicien, comme le furent avant lui Psellos et Jean Italos, Pléthon posa une des pierres angulaires de l'édifice de la Renaissance. Les contemporains lui en surent gré: Sigismond Malatesta, ce singulier condottiere doublé d'un collectionneur de reliques profanes, enleva son corps de Mistra pour tout butin lors de la razzia de 1446. Mais le passé n'était pour Pléthon qu'un gage de l'avenir, il y découvrait les vertus permanentes de la race, qui seules pouvaient survivre à la débâcle imminente. Ce ne fut peut-être pas un hasard s'il choisit la Morée pour cadre de ses méditations.

Les grands féodaux, maîtres de l'heure, sont demeurés sourds, il est vrai, à ces appels du sol, de même qu'un égoïsme étroit bornait leurs vues politiques. M. H. juge sévèrement le contraste entre la magnificence des fondations religieuses destinées à perpétuer leur mémoire et la condition misérable de l'État et du peuple. Il avait fallu une révolte populaire pour empêcher Théodore I Paléologue de vendre son fief aux chevaliers de Rhodes. Les querelles intestines des grands, qui plongeaient le pays dans l'anarchie, facilitaient les entreprises de l'étranger. En 1444, les plus nobles familles de Morée signaient un acte honteux faisant appel à Mourad II contre l'autorité des despotes grecs. La révolte des Albanais, où cette autorité finit par sombrer, fut fomentée par les Cantacuzènes. Des querelles idéologiques se greffaient sur les conflits d'intérêts. Démétrius Paléologue, dernier despote de Mistra, était, à l'instar de Gennadios Scholarios, partisan d'une alliance avec les Turcs; son frère Thomas, à Patras, misait, comme l'avait fait Bessarion, sur la carte romaine.

Par contre, le pouvoir impérial ne pouvait manquer de placer son ultime espoir en cette renaissance du sentiment national. Sauf peut-être sous le despotat éphémère de Démétrius Cantacuzène, Mistra fut assujettie à la capitale par des liens plus étroits que toute autre principauté périphérique formée à la suite de la 4^e Croisade. Manuel II y séjourna à deux reprises. Constantin Dragascès, encore despote à Glarendza et à Mistra, tenta de reconquérir, en partant de Morée, toute la Grèce propre. Jean VIII n'avait-il pas déjà caressé ce projet?

Pourtant les aristotéliens de Constantinople ne pouvaient faire autrement que de brûler le manuscrit des « Lois » de Pléthon. L'esprit nouveau qui soufflait sur cette terre antique allait à l'encontre de la scholastique byzantine. Mistra, image pétrifiée du Moyen Âge, n'est pas non plus le décor abstrait du lieu de rencontre du chevalier faustien et de la belle Hélène qu'une tradition littéraire médiocre inspira à Goethe. M. H. y reconnaît le berceau d'une nation, la Grèce héritière de Byzance. Il le dit avec conviction et autorité.

L'examen des monuments de Mistra confirme, du reste, en une certaine mesure cette façon de voir.

En ce qui concerne l'architecture, M. H. accepte les conclusions formulées par Gabriel Millet dans son *Ecole Grecque*, quitte à y ajouter, en marge, des observations personnelles de prix. Dès le premier abord, ses analyses nous mettent en présence de deux catégories distinctes de faits. D'une part, on constate l'existence d'une tradition locale, attestée dès le XI^e siècle dans le Péloponèse méridional, dans les églises du Magnes qui semblent avoir été inspirées de monuments plus anciens de Sparte. Ailleurs, on distingue des éléments d'importation qui ont été toutefois interprétés et combinés d'une façon nouvelle, si bien que c'est justement là que l'originalité de l'art de Mistra se trouve être particulièrement accusée.

L'église des SS. Théodores, la première en date (1290—95), présente le dernier exemple d'un plan qui avait joui d'une certaine faveur en Grèce. Il s'agit d'une croix inscrite, avec une coupole sur trompes qui repose sur une base octogonale, comme c'est le cas, par ex. à Daphni au XI^e siècle et, au XIII^e, à Sainte-

Sophie de Monembasie qui aurait servi de modèle immédiat à l'architecte des SS. Théodores. A la Peribleptos, à Sainte-Sophie et à l'Evangelistria, l'arc Est de la coupole repose sur les piliers du sanctuaire, le bras occidental de la croix s'allonge, les bas côtés sont voûtés en berceau. C'est l'église « simple » de la classification de Millet qui y a reconnu un des types fondamentaux de l'école grecque par opposition à l'église « complexe » de Constantinople, plus symétrique et où une travée supplémentaire s'intercale entre le naos et le béma. Le plan primitif de la Métropole, — une basilique à charpente, — est moins typique pour la région. La dédicace à S. Démétrius ferait songer à un modèle importé de Salonique, encore a-t-il été interprété suivant les traditions du terroir : berceaux sur les bas-côtés, parement cloisonné. Par contre, c'est une toute autre tradition qui se manifeste, à peine quelques années plus tard, à Afendiko que distinguent un parement arrasé, des portiques latéraux, une double rangée de baies aveugles sous les fenêtres des absides, un narthex surmonté de tribunes et, surtout, la superposition surprenante du plan basilical et du plan cruciforme « complexe », l'un au rez-de-chaussée, l'autre à l'étage. L'impression de grandeur et de richesse que produit ce monument évoque l'art de la capitale et il n'est pas douteux que les détails les plus caractéristiques de la construction tirent leur origine de Constantinople. L'ensemble n'en constitue pas moins un type architectural nouveau dont devaient s'inspirer désormais les bâtisseurs de Mistra. Au XV^e siècle, le plan de l'Afendiko a été imité à la Pantanassa et le restaurateur de la Métropole l'avait également présent à l'esprit, tandis qu'ailleurs, dès le milieu du siècle précédent, on reconnaît l'agencement de son chevet et la plupart de ses annexes.

A la Peribleptos et à Sainte-Sophie, le voisinage immédiat des Francs est attesté par la forme de certains arcs lobés et surtout par le mouvement général ascendant des masses. Pourtant, là encore, il ne s'agit que d'apports adventices que l'on distingue nécessairement dans la formation d'un style, mais qui ne le définissent pas. Moins importants, du reste, que les données de la tradition locale et que les emprunts à l'art de Constantinople, ils se fondent avec ceux-ci en un tout harmonieux. Si le décor architectural de la façade Est de la Pantanassa manque d'unité, — encore qu'il puisse plaire, — ailleurs les architectes de Mistra ont su demeurer « à la limite de l'éclectisme ».

Ainsi s'est formé en Morée un art original dont ce n'est pas le moindre intérêt que de marquer une transition entre Byzance, l'Occident et la tradition proprement grecque. Les pages que M. H. consacre aux monuments de l'architecture civile paraîtront particulièrement suggestives à cet égard, puisque l'on y trouve des rapprochements à la fois avec les palais de Constantinople et avec les habitations de la Grèce post-byzantine. Tout cela illustre d'une façon originale les considérations historiques de l'auteur.

Bien entendu, ce sont les peintures de Mistra qui retiennent particulièrement l'attention, tant en raison de leur valeur artistique que de l'intérêt qu'elles présentent pour la connaissance de l'art du temps des Paléologues. Un examen minutieux des procédés et de la technique permet à M. H. de distinguer plusieurs mains dans des ensembles fort homogènes en apparence. Nous nous borne-

rons à résumer l'essentiel de ses analyses qui nous mettent en présence des cinq catégories suivantes:

1. Ecole archaïque et provinciale qui s'inspire de modèles byzantins « classiques », antérieurs à la Renaissance du XIV^e siècle (*Métropole*: bas-côté Nord; dans le bas-côté Sud scènes de la Vie de la Vierge, — sauf la Présentation; prothèse et murs du diaconicon).

2. Ecole archaïque qui évoque des modèles plus anciens encore, notamment les mosaïques de Ravenne. Les types des personnages rappellent ceux de Cavallini, ce qui suggère une influence de l'art occidental (*Afendiko*: narthex et chapelle Nord).

3. Ecole « macédonienne », suivant la définition de Gabriel Millet. Les peintures de cette catégorie se distinguent par une facture impressionniste, par le mouvement hardi des personnages aux proportions trapues enfin par le sens du drame et par un certain réalisme (*Métropole*: Trahison de Judas, prophètes du bas-côté Sud. SS. *Théodores*: peintures de l'époque de la fondation. *Afendiko*: fresques de l'église principale, notamment le Baptême, ainsi que les soixante-dix apôtres et les patriarches dans la tribune Nord).

4. Ecole « crétoise », suivant une autre définition de Gabriel Millet. M. H. y observe un certain nombre de traits communs avec l'école « macédonienne ». La différence consiste en une recherche particulière d'élégance et de rythme, dans des compositions dont les fonds se garnissent d'architectures pompéiennes. Le réalisme et le drame cèdent le pas à un sentiment mystique. Les artistes de cette école ont trouvé l'expression la plus parfaite de leur art dans les peintures de la Peribleptos, mais il semble qu'ils aient travaillé aussi dans d'autres églises (*Métropole*: scènes de la Vie du Christ, — excepté la Trahison, — dans la grande nef; Miracles en Galilée et Présentation de la Vierge, dans le bas-côté Sud; Jugement Dernier, dans le narthex; Christ-Juge et Hétimasie, dans le diaconicon. *Afendiko*: chapelle latérale Sud et une partie de la chapelle latérale Nord).

5. Ecole éclectique représentée par les peintures de la Pantanassa qui rappellent celles des écoles 3. et 4. Le récit y prend toutefois un tour plus narratif et l'attention est souvent retenue par des détails d'importance secondaire, ce qui a pour effet de compromettre l'unité de l'ensemble.

Une classification pareille témoigne d'un esprit personnel. A l'opposé de Gabriel Millet, dont le nom restera indissolublement lié à l'étude de Mistra, M. H. n'attribue pas à l'école « macédonienne » les Miracles en Galilée et le Jugement Dernier de la Métropole. Il se garde pareillement de considérer les groupes archaisants 1. et 2. (le mérite d'avoir signalé l'existence de ce dernier lui revient en propre) comme ayant inauguré dans le temps une évolution artistique. L'emploi d'une facture impressionniste distingue, en effet, les plus anciennes fresques de Mistra, celles des SS. Théodores. A la Métropole, des peintures du même genre seraient à peu près contemporaines, περίπου σύγχρονες, des fresques qui annoncent l'épanouissement de l'école « crétoise ». Suivant M. H., la notion d'une évolution chronologique intervient seulement à partir du milieu

du XIV^e siècle, époque où le style « crétois » l'aurait provisoirement emporté, pour aboutir, vers le second quart du XV^e siècle, au compromis éclectique de la Pantanassa.

Le choix même des désignations « école macédonienne » et « école crétoise » paraît à M. H. sujet à caution. De part et d'autre, les modèles ont pu être créés soit à Constantinople, soit à Salonique, la seconde ville de l'Empire. Les peintures de Nerezi et de S. Néophyte de Chypre laissent pressentir, dès le XII^e siècle, le côté humain et dramatique de la Renaissance des Paléologues. Salonique aurait été le centre balkanique où s'est surtout développé cet art nouveau, dont les origines lointaines remontent à la Genèse de Vienne et à l'Evangile de Rossano, tandis que les artistes de Constantinople en auraient interprété les données essentielles dans le sens d'une plus grande élégance et dans un esprit à proprement parler hellénistique. Telle serait, en définitive, la différence entre les deux traditions.

On saura gré à M. H. de reprendre ainsi l'examen d'un problème toujours d'actualité. Dans son ouvrage récent sur la peinture byzantine, V. Lazarev a avancé une hypothèse du même ordre d'idées en insistant sur le rôle prépondérant de Constantinople dans l'évolution de l'art du XIV^e siècle et en proposant d'en localiser les principales manifestations dans le temps plutôt que dans l'espace (*Ист. виз. живописи*, 1947, p. 211 sq.). A vrai dire, Gabriel Millet a observé lui-même une parenté de style entre les Miracles en Galilée de la Métropole et les mosaïques de Kahrié Djami; le mouvement des lettres et la vie de la cour impériale ayant pu favoriser l'expansion d'une jeune école aussi bien en province que dans la capitale (*L'Art Byzantin*, in A. Michel, *Hist. de l'Art*, III, 2, p. 950).

Une autre solution serait peut-être à envisager si nous connaissions la date exacte des peintures de la Peribleptos. M. H. les attribue au gouvernement de Manuel Cantacuzène (1348—1380), G. Millet songe à la période comprise entre 1310 et 1350, il note toutefois des ressemblances avec les fresques du XVI^e siècle du Mont Athos (*Rech. sur l'iconogr. de l'Evang.*, p. 678). Au cours d'une rapide visite à Mistra, il m'avait semblé que plusieurs compositions de la Peribleptos, — notamment la fameuse Divine Liturgie, — ont été pour le moins fortement retouchées à l'époque turque, opération qui ne détermine pas nécessairement, notons-le, la pose d'une nouvelle couche d'enduit préparatoire. Les précisions que M. H. apporte sur l'importance de Mistra en tant que vilayet turc et centre prospère de sériciculture sous la domination vénitienne, sont de nature à confirmer une pareille impression. S'il en est bien ainsi, on n'aurait certainement pas de difficulté à accepter la comparaison avec l'art des peintres crétois de l'Athos. Du même coup, le décor exquis de la Pantanassa apparaîtrait non plus comme une œuvre éclectique de décadence mais plutôt comme une étape préparatoire à la réalisation d'un idéal de beauté tout de mesure, de proportions justes et d'harmonie que Gémiste Pléthon avait entrevu dans une page écrite après 1400 et dont nous sommes redevables à M. H. de nous avoir révélé la teneur.

Il n'est de bon livre sans *erratum*. A la p. 64, on lira Théodore II, pour Théo-

dore I. La pl. 24 reproduit une peinture de la Pantanassa et non de la Peribleptos comme il est dit dans la légende. Le choix de la pl. 27^a n'est pas heureux: on nous montre une fresque restaurée avec cette désinvolture que M. H. condamne lui-même (cf., dans l'album de G. Millet, pl. 110, 2, une photographie prise avant la restauration). Les peintures de la chapelle S. Jean mériteraient d'être au moins mentionnées, quel qu'en soit l'état de conservation. Voici, enfin, qui me paraît plus grave. Il est possible que l'Evangelistria soit de la fin du XIV^e ou du début du XV^e, mais le critère de qualité dont M. H. se sert pour soutenir cette date (f. 85: «... une époque qui imite sans succès les beaux modèles plus anciens») est sûrement inacceptable. Un historien de l'art ne devrait jamais oublier que des œuvres d'une valeur esthétique aussi inégale que le Parthénon et le Théseion sont presque contemporaines.

A. Frolov / Paris

ХРОНИКА

NEWS AND BRIEF MENTION

NOTES INFORMATIVES

VIII^e Congrès International des Etudes Byzantines.

Le VII^e Congrès International des Etudes Byzantines qui eut lieu à Bruxelles en août 1948, a pris la décision d'organiser le Congrès prochain à Vienne, en Autriche, en 1950. Les mois suivants apportèrent la constitution de l'Association Internationale des Etudes Byzantines (cf. l'information parue dans *Byzantinoslavica* X, 325 sq.) où étaient concentrés les débats sur le lieu du VIII^e Congrès. Conformément à la résolution de l'Association, prise à Paris le 27 août 1950,¹ le VIII^e Congrès International des Etudes Byzantines aura lieu à Palerme en Sicile du 1^{er}—8 avril 1951, le Comité National Autrichien ayant renoncé à l'organisation d'un Congrès. C'est ainsi pour la deuxième fois que l'Italie reçoit la possibilité d'organiser le Congrès Byzantinologique International sur son sol. Le choix de Palerme en Sicile est, peut-être, causé par cette circonstance, mais ce choix est extrêmement heureux, si l'on considère tout ce que la Sicile a de commun avec l'histoire de Byzance. Le Comité National Italien vient d'envoyer son invitation officielle à prendre part au Congrès à toutes les hautes écoles, à tous les Instituts et Musées et à tous ceux qui travaillent dans ce domaine scientifique et s'intéressent à la byzantinologie.

D'après l'annonce du Comité d'organisation, le VIII^e Congrès aura trois sections (Histoire, Littérature, Arts). Les questions du Droit et de la Religion seront discutées dans la section d'Histoire, les études néo-helléniques seront renfermées dans la section de la Littérature. Il faut accueillir avec plaisir le fait que le Comité d'organisation se soit décidé à diviser les conférences et travaux du Congrès en trois sections seulement, car un nombre de sections plus grand empêcherait les congressistes de suivre tous les travaux du Congrès. Comme c'était le cas des deux derniers Congrès Internationaux, nous voyons que la philologie, au sens propre du mot, manquera complètement de nouveau au Congrès VIII^e, et que ce sont surtout les questions historiques, littéraires et artistiques qui dominent et sont les plus travaillées dans la byzantinologie d'aujourd'hui, de même qu'auparavant. Il faut remarquer que c'est l'affaire des philologues eux-mêmes parce qu'ils laissent les questions de la philologie byzantine un peu à part. Comme d'habitude, durant le Congrès, le Comité Italien organisera des expositions (objets d'art byzantins, manuscrits et, documents grecs), des visites des monuments de Palerme, plusieurs excursions dans différentes régions de la Sicile, des cérémonies liturgiques byzantines, un concert de musique byzantine etc. Les congressistes peuvent annoncer les thèmes de leurs conférences d'après leur choix propre, mais le Comité d'organisation accueillera de préférence les conférences relatives à l'Italie médiévale. Les questions d'hagiographie, de diplomatie et d'histoire de l'Art seront probablement discutées aux séances plénières du Congrès. Les congressistes recevront une réduction spéciale sur le tarif des chemins de fer italiens. Les lettres d'adhésion doivent parvenir au Secrétariat Général du Congrès International des Etudes Byzantines (Séminaire de Philologie Classique de l'Université de Palerme) dans le temps du 10—31

¹ Les délégués tchécoslovaques n'assistèrent pas au Congrès pour n'avoir pas obtenu à temps les visas nécessaires.

janvier 1951 en même temps que les titres des conférences qui seront prononcées au Congrès. L'italien, le latin, le grec, le français, l'anglais et l'allemand seront langues du Congrès. Le délai pour l'envoi des cartes d'adhésion est un peu court et il est curieux que n'importe quelle langue slave, ni le russe non plus, ne soit pas admise au Congrès. En tout, nous croyons que le Congrès deviendra occasion pour les travailleurs scientifiques en byzantinologie, de se rencontrer, de connaître l'état de la byzantinologie internationale et de recevoir des renseignements au plus large sens du mot, enfin de visiter la belle Sicile, pleine de monuments relatifs à la longue époque byzantine dans son histoire. *A. Dostál / Prague.*

Dictionnaire vieux-slave. — Pour citer, à l'appui de leurs affirmations, des témoignages tirés des plus anciens textes vieux-slaves, les spécialistes en byzantinologie, en histoire slave, en philologie et linguistique slaves, etc. en sont réduits à consulter ou le *Lexicon* de Fr. Miklosich de 1862/65, ou les index des mots dans les éditions des textes. Or, aucun des index publiés n'est complet et sans erreurs (cf., p. ex., les index pour le *Marianus* de V. Jagić, pour l'*Eucologe* du Sinaï de St. Słoński, pour le *Suprasliensis* de K. H. Meyer etc.) et, pour certains textes, les index n'ont pas encore été publiés (p. ex. pour le *Zographensis*, l'*Assemanianus*, etc.). Comme les textes vieux-slaves constituent, la plupart, des traductions de l'original grec et qu'il s'agit là, très souvent, de textes bibliques, la compréhension des textes n'est pas en somme difficile. Une simple intelligence des textes vieux-slaves ne constitue cependant pas le but de l'étude. Très souvent, le byzantinologue, l'historien, le philologue, etc. exigent une réponse précise à la question qui est de savoir si un certain mot, un certain terme historique, etc. sont attestés par les textes vieux-slaves ou non, par quels textes, combien de fois, dans quelles significations, comme traduction de quels mots grecs, etc. De ce point de vue, le besoin d'un dictionnaire moderne et complet, susceptible de fournir, à des spécialistes de plusieurs domaines scientifiques, des renseignements tout à fait sûrs, se fait de plus en plus urgent.

À la fin de l'année 1943, les slavistes tchèques, réunis dans l'Académie Tchèque des Sciences et des Arts, III^e classe, créèrent une commission spéciale pour le dictionnaire vieux-slave (plus tard aussi pour l'étude de la langue vieille-slave et de ses monuments) pour aborder l'édition collective d'un nouveau dictionnaire vieux-slave.¹ Au début de 1944, on commença à dépouiller les textes d'une manière systématique et complète jusqu'aux moindres détails lexicaux. L'édition du dictionnaire semblait alors représenter le travail de longues années. La commission réussit cependant à accélérer les travaux de sorte qu'elle dispose maintenant de plus de 460.000 fiches. Le dépouillement continue le plus vite possible et les matériaux sont contrôlés et préparés à être utilisés.

Le procédé de dépouillement et le choix des textes ayant amplement été discutés, le dictionnaire sera complet et fournira des renseignements sûrs. Les matériaux permettront encore de préparer un dictionnaire inverse, gréco-vieux-slave, etc., de même qu'un index exact de tous les exemples, etc.

Plusieurs grands textes ont déjà été dépouillés, p. ex. le *Suprasliensis*, le *Zographensis*, le *Clozianus*, l'*Évangile* de Savva, tous les petits fragments etc., le dépouillement des autres touche à sa fin. On utilise les meilleures éditions des textes, les matériaux sont contrôlés d'après les photographies des manuscrits, s'il y a lieu, etc. Nous croyons que, dans le plus bref délai possible, la commission sera à même d'offrir aux travailleurs scientifiques le nouveau dictionnaire qu'ils attendent avec une impatience légitime. *A. Dostál / Prague*

¹ Cf. mon information sur l'état des travaux à l'édition du nouveau dictionnaire vieux-slave dans « *Slavia* » XVIII, pp. 529 sq. Cf. aussi l'article d'information sur le plan d'un nouveau dictionnaire vieux-slave de J. Kurz, *Posla Fr. Trávníčkovi a F. Wollmanovi*, Brno, 1948, pp. 286—309.

БИБЛИОГРАФИЯ

BIBLIOGRAPHY

BIBLIOGRAPHIE

Rédacteur en chef: M. Paulová. Collaborateurs: D. Angelov (D. A.), A. Boehr-van Rijnbach (A. B. R.), P. Charanis (P. Ch.), D. Dimitrov (Dim.), A. Dostál (A. D.), A. Elian (A. E.), H. Evert-Kappesowa (Kap.), A. Florovskij (Fl.), A. Frolow (A. F.), M. Gyóni (M. Gy.), J. M. Hussey (J. M. H.), J. Irmischer (Irm.), F. V. Mareš (F. V. M.) J. Myslivec (jm.), Г. Острогорский (Г. О.), D. Papas (Pap.), M. Paulová (M. P.), Sv. Radojčić (Sv. R.), F. Sbordone (Sb.), A. R. Sodano (A. R. S.), J. Vašica (iv.), B. Zástěrová (Zst.).

1. LITTERATURE ET FOLKLORE

A. Littérature scientifique.

B. BILINSKI, *De Gemistho Plethone Strabonis et Plutarchi (Quaest. Gr.) epitomatore in Cod. Vaticano Gr. 1759 servato*. Eos XLIII (1948—1949) 78—85. — Analyse d'un texte (Thessaliae chorographia) que l'auteur a découvert en 1938, dans un manuscrit de la bibl. du Vatican. Kap.

K. B. BONIS, Εὐθυμίου τοῦ Μαλάκη, μητροπολίτου Νέων Πατρῶν (Ἑπάτης) τὰ σωζόμενα Τ. Β'. Δύο ἐγκωμιαστικοὶ λόγοι... εἰς τὸν αὐτοκράτορα Μανουὴλ Α' τὸν Κομνηνόν. Θεολογία XIX (1941—48), XX (1949). Tirage à part pp. 104. Pap.

R. CANTARELLA, *Poeti Bizantini. I. Testi; II. Introduzione* etc. (V. Byzantinoslavica X, 150). — Compte-rendu: J. GILL, *Orientalia Christ. Period.* XVI (1950) 473—475. M. P.

ANNE COMNENE, *Alexiade*. (V. Byzantinoslavica X, 150.) — Compte-rendu: P. STEPHANOU, *Orientalia Christ. Period.* XII (1946) 413. M. P.

CONSTANTINE PORPHYROGENITUS, *De administrando imperio*. Ed. GY. MORAVCSIK-R. J. H. JENKINS. (V. ici p. 90—93, 121). — Compte-rendu: R. GUILLAND, *Rev. des Etudes Grecques* LXIII (1950) 318—319. M. P.

A. DELATTE, *Les Portulans grecs*. (V. Byzantinoslavica X, 151, 332.) — Comptes-rendus: N. SVORONOS, *Rev. des Etudes Grecques* LXII (1949) 237—240 et R. DUSSAUD, *Syria* XXVI (1949) 377—378. A. F.

F. DÖLGER, *Johannes « von Euböia »*. *Anal. Boll.* LXVIII (1949) 5—26. — La préparation d'une nouvelle édition des œuvres de s. Jean Damascène, projetée par l'abbaye bénédictine de Scheyern, a fourni à F. D. l'occasion d'entreprendre l'examen de l'héritage littéraire de Jean d'Euböia que la tradition a souvent confondu avec son illustre homonyme. Il s'agit d'un contemporain de s. Jean Damascène mais probablement plus jeune que lui. La polémique contre les Juifs, qui tient une place importante dans ses sermons, ferait identifier la toponymie fantaisiste *Euböia* avec Εὐαγία près de Damas (à moins que ce ne soit Εὐβοία dans l'Épire). L'originalité de l'auteur est mise en valeur par l'analyse des particularités de la langue et du style. F. D. conclut son étude par l'édition d'un inédit de Jean sur la Résurrection de Lazare. A. F.

F. DÖLGER, *Die byzantinische Dichtung in der Reinsprache*. (V. ici p. 120.) — Compte-rendu: A. WENGER, *Rev. des Etudes Byz.* VII, 2 (1950) 347. M. P.

ENEA DI GAZA, *Epistole* a cura di LIDIA MASSA POSITANO (Collana di Studi Greci, diretta da Vittorio de Falco, XIX). Napoli, Libr. Scientifica, 1950, pp. XXXVI, 80. — Edition des Lettres du célèbre philosophe de l'école de Gaza, élève du néoplatonicien Hiéroclès à Alexandrie. — Compte-rendu: R. GUILLAND, *Rev. des Etudes Grecques* LXIII (1950) 314—315. M. P.

R. N. FRYE, *Notes to Islamic Sources on the Slavs and the Rus*. *Muslim World* 40 (1950) 19—26. — A translation into English with notes of several passages from Islamic sources relating to the early Slavs, Magyars and Russians. P. Ch.

G. FUNAIOLI, *Studi di Letteratura Antica*. Bologna, N. Zanichelli, 1947. — Compte-rendu: *Universitas* 2 (1947) 844—845. Irm.

R. GUILLAND, *Sur quelques termes du Livre des Cérémonies de Constantin Porphyrogénète*. *Rev. des Etudes Grecques* LXII (1949) 328—350. — Nouvelles recherches sur le lexique du *De Cerimoniis* (cf. *Byzantinoslavica* X, 153). L'auteur examine les termes suivants: Ἐσθαρμύνα: vêtements à empiècements (bordures ou *tabulae*), par opposition aux vêtements unis, moins précieux, appelés ἀράφια. Βλάττια: étoffes de soie de diverses couleurs. Διβλάττια, τριβλάττια: a) vêtements honorifiques à deux ou trois bandes de soie rapportées et ordinairement teintes en pourpre, b) étoffes et tentures bordées de bandes du même genre. Περίκη, περισόλιον: tissu teint en pourpre perse. Le terme synonyme καταπερσίκιον indique que la pièce était entièrement de cette couleur. A. F.

W. HARTKE, *Geschichte und Politik im spätantiken Rom. Untersuchungen über die Scriptores Historiae Augustae*. Leipzig, Dieterich, 1940, pp. IV, 172. — *Klio*. Beiheft 45. — Compte-rendu: F. DORNSEIFF, *Deutsche Literaturzeitung* 66—68 (1947) 72—75. Irm.

G. HOFMANN, *Acht Briefe des Kardinals Bessarion*. *Orientalia Christ. Period.* XV (1949) 275—290. — L'auteur publie, pour la première fois, sept lettres en langue italienne du cardinal Bessarion, destinées à la famille des Médici à Florence et conservées dans les Archives d'Etat à Florence. La huitième lettre, en langue latine, envoyée à la pieuse Confrérie de Venise, fut publiée en traduction allemande dans l'ouvrage de A. von Reumon (*Lorenzo de Medici*), en 1883 (p. 402, Anm. 3). Les lettres constituent un apport positif à la connaissance de la personnalité et de la biographie du cardinal. M. P.

E. JORANSON, *The Problem of the Spurious Letter of Emperor Alexius to the Count of Flanders*. *The American Historical Review* 55 (1950) 811—832. — The author offers an English translation of this famous document and reexamines the problem of its authenticity and historical significance. The document as it stands was never written by Alexius, but "perhaps it does rest, to some (not precisely determinable) extent, on a no longer extant missive of Alexius to the Count of Flanders — a missive which was exploited for a purpose directly opposite to the one it had been intended to serve". The document, according to the author, was composed in September, 1106 to serve "the purpose of an *excitatorium* to the proposed crusade" against Alexius under the leadership of Prince Bohemond of Antioch — the expedition which Bohemond led against Alexius in 1107. P. Ch.

A. КАРАСИК, *Древнейшая Болгарская летопись. Вопросы Истории* (1950) 114—118. — Analyse des plus anciennes annales bulgares, connues sous le nom de *Именник на българските князе*, avec texte et traduction russe. Dans sa traduction, l'auteur introduit ses propres corrections et interprétations de mots et de rapports jusqu'alors obscurs. Indispensable pour l'étude de l'histoire bulgare primitive. M. P.

E. KRIARAS, Κριτικά καὶ λεξιλογικά εἰς τὰ „Ἐρωτοπαίγνια“. Ἀθῆναι 51 (1941—1946) 5—14. — Corrections au texte publié par Pernot-Hesseling. Pap.

M. L. W. LAISTNER, *The Greater Roman Historians*. Berkeley and Los Angeles, Univ. of California Press and Cambridge Univ. Press, 1947, pp. VIII, 196. (Sather Classical Lectures, XXI.) — Le dernier chapitre de cette ingénieuse étude, consacré à Ammianus Marcellinus, concerne la byzantinologie. — Compte-rendu: M. P. CHARLESWORTH, *Journal of Roman Studies* XL (1950) 174—175. M. P.

M. В. ЛЕВЧЕНКО, *Византийский историк Агафий Миринейский и его мировоззрение*. Виз. Врем. III (1950) 62—84. — Courte biographie d'Agathias (né en 536/7, mort en 582) et analyse de la philosophie épicurienne qu'il trahit dans son œuvre poétique (épigrammes, etc.) ainsi que de son travail d'historien, consacré à l'histoire de Byzance, de 552 à 558 et dans lequel Agathias se montre le porte-parole de l'aristocratie byzantine et admirateur de la politique de Justinien. En matière de religion et d'Eglise, Agathias témoigne l'indifférence absolue d'un homme qui, resté fidèle à la vieille civilisation antique, méprise le christianisme. FI.

M. В. ЛЕВЧЕНКО, *Избранные отрывки из «Истории» Агафия Миринейского*. Известия А. М. о Лазике и Кавказе. (AGATHIAE MYRINEI libri quinque. Bonn, 1928.) Виз. Врем. III (1950) 303—349. — Traduction russe des fragments de l'histoire grecque par Agathias, relatifs à l'histoire de Lazika et du Caucase. Livre II, chap. 18—22, I. III, ch. 2—28, I. IV, ch. 1—22. M. P.

Е. Э. ЛИПШИЦ, *Никифор и его исторический труд*. Виз. Врем. III (1950) 85—105. — L'auteur résume les données biographiques relatives au patriarche byzantin Nicéphore (806—815) et analyse les circonstances dans lesquelles ce dernier composa son « Bréviaire » historique exposant l'histoire de Byzance de 602 à 769. Il souligne, en particulier, les opinions politiques et ecclésiastiques du patriarche. FI.

Е. Э. ЛИПШИЦ, *Никифора, патриарха Константинопольского, краткая история со времени после царствования Маврикия*. — NICEPHORI ARCHIEPISCOPI CONSTANTINOPOLITANI *Opuscula historica*. Edidit Carolus de Boor, Lipsiae, Teubner, 1880. Виз. Врем. III (1950) 349—387. — Traduction russe du Bréviaire de Nicéphore, avec commentaire critique. M. P.

W. MADYDA, *Bizantyjska polemika z Lukianem*. Meander I (1946) 468—476. — Traduction du dialogue intitulé « La tragédie de Zeus », faite par l'archevêque de Césarée Aretas, vers la fin du IX^e s. (Trav. de vulgarisation.) Kap.

G. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*... (V. Byzantinoslavica X, 106—113; 155.) — Compte-rendu: L. BRÉHIER, *Syria* XXVI (1949) 146—152. A. F.

M. PLEZIA, *Najstarsze wiadomości o Słowianach*. Poznań, 1947, pp. 58 + 1 carte. — Traduction de Procope de Césarée: De Bello Gothico II-151—2, II-2617, III-324, III-3513, avec commentaires. Kap.

М. Д. ПРИСЕЛКОВ, *Троицкая летопись. Реконструкция текста*. Москва—Ленинград, Акад. Наук СССР, 1950, pp. 512. — Ouvrage posthume de l'éminent connaisseur d'Annales russes, professeur à l'Université de Léninegrad (mort en 1941). Reconstruction laborieuse du texte des Annales, nommées « Troickaja letopis », qui périrent dans l'incendie à Moscou, en 1812. Les annales représentent une rédaction (« Svod ») de l'an 1408, recueillie par Cyprien, nommé métropolite par le patriarche de Byzance contre la volonté de Moscou. Les sympathies que les Annales manifestent à l'égard de Moscou s'expliquent, selon l'auteur, par le fait que leur rédaction définitive ne se réalisa qu'après la mort du métropolite Cyprien. — Compte-rendu: В. ПАШУТО, *Вопросы Истории* (1950) 145—148. M. P.

PROCOPIO, *Pagine scelte, acura di* B. LAVAGNINI, I. Introduzione e testo, Napoli, Libr. Scient. Editrice, 1949. — Dans une ample introduction, l'auteur analyse la personnalité de Procopios. Loin de se borner à l'envisager d'un point de vue purement biographique et chronologique, il souligne les aspirations artistiques de l'historien qui réussit, par sa gravité, de s'affranchir des limites de sa formation rhétorique. L'auteur analyse ensuite le manque de compréhension que l'historien manifeste à l'égard du christianisme. Suit le texte de plusieurs passages choisis relatifs aux incursions des Vandales et des Gothes contre l'Italie et au règne de Justinien. A. R. S.

F. SBORDONE, *Il commentario di Manuele Olobolo ai carmina figurata Graecorum*. (Extrait de Miscellanea G. Galbati.) Milano, 1950, pp. 9. — L'auteur reprend la révision de la question sur l'importance du commentaire de Manuel Holobolos, poète et érudit byzantin de la 2^e moitié du XIII^e s., pour la critique du texte des *carmina figurata* grecs, et cherche la filiation et l'importance de quelques manuscrits jusqu'ici moins appréciés. A. D.

F. SCHEIDWEILER, *Paulikianerprobleme, I*. — 1. *Der Bericht der Escorialhandschrift*; 2. *Petros Sikelios*; 3. *Sonstige griechische Quellen*. Byz. Zeitschr. 43 (1950) 10—39. (Suite.) M. P.

J. SCHWARTZ, *Un manuel scolaire de l'époque byzantine*. Etudes de Papyrologie VII (1948) 93—109. — Sept feuillets d'un codex du V^e siècle (P. IFAO 320). Il s'agit d'une sorte d'introduction à l'étude d'Homère à l'usage des jeunes écoliers chrétiens. A. F.

T. SINKO, *Granice i układ literatury greckiej w epoce hellenistycznej i za cesarstwa rzymskiego*. Sprawozdania Polskiej Akad. Umiejętności XLVI (1950) 10—14. — Rapport présenté par l'auteur sur les II^e et III^e volumes de sa « Littérature Grecque »; il y adopte une division entièrement différente de celle des classiques allemands. Les influences de l'antiquité continuent à s'exercer, selon lui, jusqu'à la moitié du VII^e s., moment à partir duquel commence l'époque byzantine. Le livre sera pourvu d'une analyse des travaux philologiques faits à Byzance du IX^e au XV^e ss., et d'une ample bibliographie. Kap.

T. SINKO, *Chronologie poezji Sw. Grzegorza z Nazianzu*. Sprawozdania Polskiej Akad. Umiejętności XLVIII (1947) 147—156. — L'auteur tente une chronologie des poésies de St. Grégoire de Nazianze. Il fixe la date de naissance de ce dernier à 326 et donne des détails de sa biographie, basés sur ses poésies et ses épitaphes. Kap.

I. ŠEVČENKO, *Le sens et la date du traité « Anepigraphos » de Nicéphore Chumnos*. Bull. de l'Académie royale de Belgique (Classe des Lettres) XXXV, Sér. 5^e (1949) 473—488. — S'appuyant sur deux écrits de Chumnos édités, il y a plus d'un siècle, par Boissonade, et les combinant avec deux pièces inédites de Métochite (Cod. Vind. gr. 95), l'auteur essaie de reconstituer le noyau de la polémique entre deux rivaux politiques et scientifiques (sous le règne de l'empereur Andronic II) — le préfet de l'écritoire Nicéphore Chumnos et le grand logothète Théodore Métochite. L'Ανεπίγραφος (Boissonade, *Anecd. gr.* V, pp. 297—313, 1933) peut être daté de 1307. M. P.

N. K. TOMADAKIS, Ὁ Ἱωσήφ Βρυέννιος καὶ ἡ Κρήτη κατὰ τὸ 1400. (V. Byzantinistica X, 157.) — Compte-rendu: P. STEPHANOU, *Orientalia Christ. Period.* XV (1949) 451—452. M. P.

K. H. УСПЕНСКИЙ, *Очерки по истории иконоборческого движения в Византийской империи в VIII—IX вв. Феофан и его Хронография*. Виз. Врем. III (1950) 393—438. — (Suite dans le prochain volume.) — L'auteur donne, dans cet ouvrage posthume (publié pour la première fois), une analyse pénétrante de la chronique de Théophane le Confesseur (surtout en comparaison avec l'*Historia Tripartita* du bibliothécaire Anastase et avec l'histoire de Nicéphore le patriarche). Il essaie de déterminer dans quelle

mesure l'œuvre de Théophane peut être considérée comme une source spéciale de témoignages relatif à l'histoire de l'iconoclasme. Dans la préface, E. E. Lipsic donne une appréciation positive de l'ouvrage soulignant que, dans l'iconoclasme et le culte de images, Uspenskij n'a jamais cessé de voir les symboles d'un antagonisme social plus profond. M. P.

O. WEINREICH, *Epigrammstudien*, I. Heidelberg, 1948. (V. ici p. 122.) — Compte-rendu: R. KEYDELL, *Beiträge zur Altertumskunde*, herausg. v. G. Radke u. A. Bork (Berlin et Hannover, 1949) 108—111. *Irm.*

R. H. WEST, *Milton and Michael Psellus*. *Philol. Quarterly* 28 (1949) 477—489. — Discusses the use by Milton in his *Paradise Lost* of Psellus' conception of demons and angels. P. Ch.

B. Littérature populaire.

B. П. АДРИАНОВА-ПЕРЕТЦ, *Задонщина*. Текст и примечания. Акад. Наук СССР. Труды отдела древне-русской литературы Института литературы (1947), 194—224. — Compte-rendu: A. DOSTÁL, *Listy filologické* 74 (1950) 39—43. *Zst.*

E. BORSCHAK, *Les «jeunes filles gothes» du Slovo d'Igor*. *Rev. des Etudes Slaves* XXVI (1950) 137—138. — L'auteur cherche à réfuter l'authenticité du Slovo et, dans le passage relatif aux jeunes filles gothes, il veut voir une tendance politique de la cour de Catherine II. F. V. M.

C. BROCKELMANN, *Das altosmanische Volksbuch Menûqibi gazâvati Sultân Sarî Salî' q Gâzi*. *Miscellanea acad. Berolinensia* II, 2 (Berlin, 1950) 168—193. — Analyse linguistique et littéraire de l'édition publiée par l'imprimerie Vičislav à Kasan, en 1890. *Irm.*

И. У. БУДОВНИЦ, *Идейное содержание Слова о полку Игореве*. Изв. Акад. Наук СССР, Сер. Ист. и Филос. VII, 2 (1950) 147—158. — Analysant l'idée principale et l'importance historique de l'épopée, en comparaison avec les témoignages des annales, B. donne une caractéristique de l'auteur du Slovo. M. P.

J. FRČEK, *Zádonština, staroruský žalozpěv o boji Rusů s Tatary r. 1380*. *Rozprava literárně dějepisná. Kritické vydání textů*. Praha, 1948. *Práce Slovanského ústavu v Praze*, XVIII. — Compte-rendu: A. DOSTÁL, *Listy filologické* 74 (1950) 39—43. *Zst.*

L. GÁLDI, *Les échos roumains des μοιρολόγια néo-helléniques*. V. ici p. 1—3.

M. P.

K. HAMMER, *Digenis*. *Księga I. Meander I* (1946) 110—198. — Traduction versifiée. *Kap.*

S. HAMMER, *O bizantyjskich podrózach do piekieł*. *Meander III* (1948) 27—33. — L'auteur passe en revue les œuvres byzantines datant du X^e au XVI^e ss., et qui ont pour sujet un voyage aux enfers. *Kap.*

S. HAMMER, *O eposie ludowej greckiego średniowiecza p. t. Bazyli Digenis Akritas*. *Meander IV* (1949) 84—93, 140—147. — L'auteur donne un résumé de l'épopée et une analyse de ses éléments orientaux et byzantins. Il démontre la popularité de l'épopée parmi les peuples de l'Europe Orientale. (Travail de vulgarisation.) *Kap.*

E. KRIARAS, Γύπαρις. Κρητικὸν δράμα. Πηγαί-Κείμενα. Athen, Verlag der Byz.-neugr. Jbb., 1940, pp. 272. — Compte-rendu: F. DÖLGER, *Byz. Zeitschr.* 43 (1950) 40—41. *Irm.*

A. SALAČ, *Firdousi et la religion babylonienne*. *Archiv Orientální* XVIII, 1—2 (1950) 479—484. — L'auteur compare le fameux récit du règne de Zohak l'Arabe, dans la première partie du Shah-nameh, avec le récit analogue chez Mosès Chorenaçi, puis dans l'Avesta

et avec d'autres témoignages de l'Orient. Il prétend que le prototype du motif mythologique de Zohak, qui fut tantôt « serpent tantôt dragon » mais aussi « monstre » avec une tête humaine qui porta sur ses épaules deux têtes de serpents, est à chercher dans le personnage d'un dieu du sol dans l'ancienne Babylonie. C'était la renaissance iranienne du X^e siècle qui ressuscita les vieux contes du pays et de la nation. M. P.

S. WOLLMAN, *Slovo o pluku Igoreve*. Stav výzkumů 150 let po 1. vydání. Slovesná věda III (1950) 134—146. — Etude critique qui passe en revue l'état actuel des recherches relatives à la fameuse œuvre poétique intitulée « Slovo o pluku Igoreve ». Zst.

C. Folklore.

F. KOUKOULES, Θεσσαλονίκης Εὐσταθίου τὰ λαογραφικά, I. Ἑταιρεία Μακεδ. Σπουδῶν, ἀρ. 5. Thessalonique, 1950, pp. 496 + 5 tab. Pap.

2. MANUSCRITS ET DOCUMENTS (PAPYROLOGIE)

M. ARGYROPOULOS, Χειρόγραφα Σμύρνης. Βιβλιόφιλος 2 (1948) 3—5. — Recueil de témoignages anciens relatifs à l'état et au destin de diverses collections de manuscrits signalés à Smyrne et dont le principal lot, celui de l'école Evangélique, périt dans une incendie, en 1922. Pap.

F. BABINGER-F. DÖLGER, *Mehmed's II. frühester Staatsvertrag (1446)*. Orientalia Christ. Period. XV (1949) 225—258 + 1 faks. — Les auteurs publient pour la première fois l'original grec d'un contrat officiel conservé dans les Archives d'Etat à Venise (*Misc. Atti Dipl. e Priv. B 38 n 1110*, subdiv. *Pacta secreta* 230). D'après ce même contrat, promulgué le 5 Mai 1466, Murad II détrôna son fils Mehmed II, pour reprendre lui-même le pouvoir. Jusqu'à présent, on ne connaissait qu'une traduction sommaire en langue italienne (*Diplomatarium Veneto-Lev. II*, 1899, 366 sq.), reproduite par N. Iorga (*Notes et Extraits III*, 1902, 210 sq.). L'édition, pourvue d'une introduction critique et d'un commentaire linguistique et diplomatique, apporte même la traduction allemande du texte. M. P.

A. E. BOAK, *Early Byzantine Papyri from the Cairo Museum*. Etudes de Papyrologie VII (1948) 35—71. — Neuf textes nouveaux des archives d'Aurelios Isidoros, propriétaire foncier de Karanis en Egypte, au début du IV^e siècle. (Cf. *ibid.*, tomes II, III, et V; Byzantion, XVII; The Journal of Juristic Papyrology, I et Byzantina-Metabyzantina, I).

Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae, 2, 2. V. ici p. 302. A. F.

F. K. DÖRNER, *Inschriften und Denkmäler aus Bithynien*. Berlin, Archaeol. Inst. d. Dt. Reiches, 1941, pp. 127, tab. 47. — Istanbul Forschungen 14. — Compte-rendu: W. ENSSLIN, Theol. Literaturzeitung 73 (1948) 157—159. Irm.

V. GRUMEL, *Les Regestes des Actes du patriarchat de Constantinople (1043—1206)*. (V. Byzantinoslavica X, 159.) — Compte-rendu: E. HERMAN, Orientalia Christ. Period. XIV (1948) 430. M. P.

G. MALDFELD, *Die griechischen Handschriftenbruchstücke des Neuen Testaments auf Papyrus*. Zeitschr. für die neutestamentliche Wissenschaft 42 (1949) 228—253. — Liste des papyri du Nouveau Testament (actuellement 62 numéros). Irm.

A. MENTZ, *Zwei tachygraphische Papyri der Sammlung Ibscher*. Byz. Zeitschr. 43 (1950) 1—9. — Deux papyri des 6^e et 7^e siècles avec des chapitres d'un manuel de tachygraphie grecque. Irm.

J. OUDOT, *Patriarchatus Constantinopolitani Acta selecta*, I. Città del Vaticano, Typis Polyglottis Vaticanis, 1941, pp. XVI, 199. — Compte-rendu: F. DÖLGER, *Byz. Zeitschr.* 43 (1950) 47—50. Irm.

R. B. SERJEANT, *Materials for South Arabian History: Notes on new MSS from Hadramawt*. Bull. School of Oriental and African Studies, Univ. of London, 13 (Pt. 2, 1950) 282—307 + 1 plate. — A valuable article based on personal investigation in this area. (To be concluded.) J. M. H.

J. STROUX, *Die neuen Ulpianfragmente und ihre Bedeutung für die Interpolationenforschung*. Miscellanea acad. Berolinensia II, 2 (Berlin, 1950) 1—14. — Notes sur le papyrus Ryland 474. Irm.

3. BIBLIOTHEQUES ET ARCHIVES

J. VORSTIUS, *Grundzüge der Bibliotheksgeschichte*. Leipzig, Harrassowitz, 1948⁴, pp. VII, 114. — Aux pages 9 et suivantes, ce vade mecum d'une orientation facile, passe en revue les bibliothèques de l'Empire Byzantin. — Compte-rendu: H. LÜLFING, *Zentralblatt für Bibliothekswesen* 63 (1949) 140—142. Irm.

C. WENDEL, *Die griechisch-römische Buchbeschreibung*. (V. ici p. 124). — Compte-rendu: F. ZUCKER, *Zentralblatt für Bibliothekswesen* 63 (1949) 472—476. Irm.

4. LANGUE, METRIQUE ET MUSIQUE

A. BOULOURES, Συμβολή εις την ιστορίαν της μουσικῆς τῆς βυζαντινῆς ἐκκλησιαστικῆς ᾠσμοποιΐας. *Orthodoxia* XXI (1946) 316—321, 402—408; XXII (1947) 33—39, 218—222, 295—299, 340—344; XXIII (1948) 143—151. Pap.

M. A. CHADZIATHANASIOU, Αἱ βάσεις τῆς βυζαντινῆς μουσικῆς. (V. *Byzantinoslavica* X, 337). — Compte-rendu: A. RAES, *Orientalia Christ. Period.* XVI (1950) 218. M. P.

L. GALDI, *Graeco-Valachica*. Etudes Slaves et Roumaines 1 (1948) 42—44, 111—118, 177—186. — Le byzantinologue s'intéressera surtout au chapitre IV de l'étude, où l'auteur analyse le langage technique des manuels roumains de peinture religieuse qui reflètent une influence indéniable de la terminologie byzantine. M. Gy.

Monumenta musicae byzantinae. V. Bolletino della Badia Greca di Grottaferrata IV (1950) 180—183. *Note di cronica*. — Rapport sur le Congrès International de la musique sacrée à Grottaferrata. Il résume le travail et les plans de la série d'édition de Copenhague *Monumenta musicae byzantinae* (Union Académique Internationale). F. V. M.

R. PALIKAROVA-VERDEIL, *La musicologie byzantine et les documents slaves*. V. ici p. 82—89. M. P.

D. PANAYOTOPOULOS, Θεωρία καὶ πράξις τῆς βυζαντινῆς μουσικῆς. Athènes, 1947, pp. 969. — Méthode théorique de la musique byzantine avec de nombreux exemples et exercices. Pap.

G. SERRA, *Nomi personali d'origine greca-bizantina fra i membri di famiglie giudicali o signorili del Medioevo sardo*. Byzantion XIX (1949) 223—245. — Répertoire onomastique qui permet de soutenir la thèse favorable à l'importance des pénétrations byzantines en Sardaigne. Dans cette étude destinée aux linguistes, un historien notera, ce semble, les noms qui tirent leur origine de la désignation des principales factions du cirque, les Bleus

et les Verts (peut-être aussi, par analogie, ceux qui font allusion à la profession de cocher). A. F.

A. SOUTER, *A Glossary of later Latin to 600 A. D.* Oxford, Clarendon Press, 1949, pp. XXXII, 454. — L'ouvrage commence à partir de l'an 180 ap. J. C. Pour les mots attestés avant cette date, il faut consulter l'*Oxford Latin Dictionary*. — Compte-rendu: R. J. GETTY, *Journal of Roman Studies* XL (1950) 177—178. M. P.

O. URSPRUNG, *Choralforschung*. Blick in die Wissenschaft (1948) 210—214. — Aperçu de l'histoire du choral dans les Eglises orientale et occidentale (avec figures). Irm.

A. VAILLANT, *Manuel du vieux slave*. (V. Byzantinoslavica X, 337.) — Compte-rendu: J. OLŠR, *Orientalia Christ Period.* XVI (1950) 233—234; A. DOSTÁL, *ici*, p. 93—100. M. P.

E. WELLESZ, *Eastern elements in western chant. Studies in the early history of ecclesiastical Music*. Oxford, Univ. Press, 1947. — Monumenta musicae Byzantinae, Subsidia II. — Compte-rendu: I. OTTO, *Blick in die Wissenschaft* (1949) 80. Irm.

5. THEOLOGIE

A. Littérature théologique.

R. ABRAMOWSKI, *Der theologische Nachlaß des Diodor von Tarsus*. Zeitschr. für die neutestamentliche Wissenschaft 42 (1949) 19—69. — Recueil des fragments de l'œuvre écrite par l'évêque Diodore de Tarse (seconde moitié du 4^e siècle), à l'exception des œuvres exégétiques. Recueil publié d'après les matériaux posthumes de l'auteur. Irm.

B. ALTANER, *Der griechische Theologe Leontius und Leontius der skythische Mönch*. Theol. Quartalschrift 127 (1947) 147—165. — Conteste l'identité des deux personnages soutenue par F. Loofs, *TU* 3, 1—2. Irm.

B. ALTANER, *Patrologia*. III ed. riv. dal dott. A. FERRUA. Roma, Marietti, pp. XX, 385. — Compte-rendu: ST. LÖSCH, *Theol. Quartalschrift* 128 (1948) 237—238. Irm.

J. BARBEL, *Die Patrologie im französischen Sprachgebiet in der Kriegs- und Nachkriegszeit (1940—1947)*. Trierer Theol. Zeitschr. 57 (1948) 307—310, 362—370. — Exposé sommaire des recherches relatives à ce sujet. Irm.

BASILIIUS, *Wider den Neid. Aus einer Predigt Basilius des Großen (+ 379)*. Berlin, Evang. Verlagsanstalt, 1949, pp. 4. — Stimmen der Väter, 10. — Reproduction fort abrégée d'Hom. 11 (Migne PG 31, 371 et suivantes). Irm.

Wybór homilji i kazań SW. BAZYLEGO. Przełożył T. SINKO. Poznań, 1947, pp. 150. Choix d'homélies de St. Basile traduites par T. Sinko et précédées d'une biographie du Saint et une analyse de ses écrits. Kap.

K. BONIS, Βυζαντινὴ Θεολογία. Θεολογία 19 (1941—48) 171—186 et 287—300. — Discours académique dans lequel l'auteur donne une caractéristique générale de la théologie byzantine. Pap.

J. DANIELOU, *Origène*. (V. Byzantinoslavica X, 338.) — Compte-rendu: I. HAUSHERR, *Orientalia Christ. Period.* XV (1949) 211—212; A. WENGER, *Rev. des Etudes Byz.* VII, 2 (1950) 259. M. P.

R. DEVREESE, *Essai sur Théodore de Mopsveste*. (V. Byzantinoslavica X, 338.) — Compte-rendu: B. ALTANER, *Theol. Literaturzeitung* 74 (1949) 638—684; J. ORTIZ de URBINA, *Orientalia christ. Period.* XV (1949) 440—443. Irm.

G. FLOROVSKY, *The Legacy and the Task of Orthodox Theology*. Anglican Theol. Review XXXI, 2 (1949) 65—71. — Discours d'inauguration prononcé au Séminaire St. Vladimir de théologie orthodoxe, à New York City, le 4 Novembre 1948. — L'étude combat l'opinion de A. Toynbee en ce qui concerne la prétendue autarchie de la civilisation occidentale et la théorie selon laquelle tout autre influence (exercée par l'Orient ou l'Islam) peut être négligée dans l'interprétation historiosophique du destin de l'Occident (y compris l'Amérique). L'auteur démêle, dans le cadre de la théologie orthodoxe, les racines communes, le parallélisme de l'évolution et les influences réciproques entre l'Occident et l'Orient.

M. P.

G. FLOROVSKY, *Origen, Eusebius, and the Iconoclastic Controversy*. Church History 19 (1950) 77—97. — A reexamination of the origin of the Iconoclastic controversy on the basis of the letter of Eusebius of Caesarea to Constantin Augustus and the writings of Origen.

P. Ch.

G. GARITTE, *Documents pour l'Etude du Livre d'Agathange*. Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1946, pp. XVIII, 447. — Studi e Testi 127. — Compte-rendu: B. ALTANER, Theol. Quartalschrift 128 (1948) 122—123.

Irm.

G. GENTZ—K. ALAND, *Die Quellen der Kirchengeschichte des Nicephorus und ihre Bedeutung für die Konstituierung des Textes der älteren Kirchenhistoriker*. Zeitschr. für die neutestamentliche Wissenschaft 42 (1949) 104—141. — Dans une analyse détaillée, les auteurs démontrent que l'histoire ecclésiastique de Nicéphore Calliste Xanthopoulos (vers 1320) ne saurait être prise à témoin pour la formation du texte des anciens historiens ecclésiastiques (Socrate, Sozomène, Théodoret, Théodore Anagnoste).

Irm.

J. DE GHELLINCK, *Patristique et Moyen Age. 2: Introduction et Compléments à l'Etude de la Patristique*. Bruxelles, Edition Universelle, 1947, pp. XI, 416. — Compte-rendu: B. ALTANER, Theol. Quartalschrift 128 (1948) 241—244.

Irm.

G. GIOVANNELLI, *Il tipico archetipo di Grottaferrata* (continuazione e fine). Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. IV (1950) 97—113. — Précieuse contribution à l'identification de l'auteur et de l'époque relatifs à l'archétype du typique de Grottaferrata. Partant de l'inscription du typique de l'abbé Biagio II et d'autres éléments du typique « patiriensis », lesquels se laissent réduire, tous les deux, à un seul archétype, Giovannelli démontre que l'auteur en fut St. Bartholomée, le IV^e égumène de Grottaferrata, qui désirait non seulement fixer ainsi, par écrit, la παράδοσις, la tradition orale nilienne, mais aussi la développer et la compléter. D'accord avec Nerli et Gassisi, l'auteur incline à reporter la composition de l'ouvrage au premier quart du XI^e siècle.

A. R. S.

G. GIOVANNELLI, *L'encomio in onore di S. Bartolomeo il Giovane, IV Abbate di Grottaferrata*. Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S., Vol. IV (1950) 147—75. — L'auteur publie pour la première fois le λόγος μικρότατος, composé en l'honneur de St. Bartholomée le Jeune et conservé dans le Cod. Criptense B. β. III (442). Dans la première partie (pp. 147—57) de son étude, l'auteur détermine, par une analyse minutieuse, la date à laquelle le panégyrique fut récité pour la première fois (11 Nov. 1230), ainsi que la personne de l'auteur (Giov. Rossanese, dont il reconstruit la biographie). Il ajoute même des observations sur le genre des panégyriques, la syntaxe et le vocabulaire du texte. Suit le texte grec avec traduction italienne dans la seconde partie (pp. 157—75), accompagné de notes explicatives avec renvoi à d'autres textes.

A. R. S.

GREGOIRE DE NAZIANZE, *Les discours théologiques*. Traduits, avec introduction et notes, par P. GALLAY. Paris et Lyon, Vitte, 1942, pp. 224. — Compte-rendu: Herder-Korrespondenz (1947) 332.

Irm.

GREGOIRE DE NYSSE, *La vie de Moïse*. Intr. et trad. de P. DANIELOU. 1941. — Compte-rendu: Herder-Korrespondenz (1947) 335. Irm.

GREGOIRE DE NYSSE, *La création de l'homme*. Intr. et trad. de J. LAPLACE. 1943, pp. 256. — Compte-rendu: Herder-Korrespondenz (1947) 335. Irm.

O. HAGGENMÜLLER, *Heilige Gottesgeburt. Ein altsyrischer Traktat über die Taufe*. Beuron, Beuroner Kunstverlag, 1947, pp. 46. — Wort der Wahrheit, 1. — Traduction allemande d'un traité de l'évêque syrien Moses bar Kepha, alias Severus (mort en 903), contenu dans le Cod. Scharfah 4/1, 653—667. L'auteur annonce l'édition du texte syriaque. — Compte-rendu: D. DUENSING, Theol. Literaturzeitung 72 (1947) 366—368. Irm.

SW. JAN ZŁATOUSTY, *Dwadzieścia mów i homilii*. Przełożył T. SINKO. Kraków, 1947, pp. 311. — Traduction de vingt homélies et discours de St. Jean Chrysostome, faite par T. Sinko et précédée d'une introduction où l'auteur donne la biographie du Saint, une caractéristique de ses œuvres et une analyse de la littérature chrétienne à l'époque de St. Jean et de la rhétorique païenne. Kap.

M. JOHANNESSEN, *Hieronymus und die jüngeren griechischen Übersetzungen des Alten Testaments*. Theol. Literaturzeitung 73 (1948) 145—152. — Notes sur J. Ziegler, *Die jüngeren griechischen Übersetzungen als Vorlagen der Vulgata in den prophetischen Schriften*, Programm Braunsberg 1943/44, 92 pages. Irm.

Wartende Kirche. Die ältesten Advents-Rufe der Christenheit. Aus d. Lat. übertr. u. eingel. v. H. FRANKE. Paderborn, Schöningh, pp. XX, 42. — Traduction allemande de 39 oraisons latines contenues dans le « Rotulus de Ravenne » (première édition publiée par Antonio Ceriani et Giulio Porro en 1883) et que F. Cabrol, Revue Bénédictine 23, 489 et suivantes, attribue à Pierre Chrysologue. Irm.

H. KLEINKNECHT, Πάνθειον. *Relig. Texte d. Griechentums*. Verkürzter Neudruck bes. v. W. HAUSSMANN. Tübingen, Mohr, 1948, pp. VII, 55. — Tübinger Nottexte. — Recueil à l'usage des cours et exercices universitaires. Le byzantiniste prendra un intérêt particulier aux textes de l'Empire romain de Philon à Julien (pages 41 et suivantes). Irm.

E. KLOSTERMANN, *Symeon und Macarius*. Berlin, W. de Gruyter & Co., 1944, pp. 26. — Abh. d. Preuß. Akad. d. Wiss., 11 (1943). — Compte-rendu: W. VÖLKER, Theol. Literaturzeitung 72 (1947) 32—33. Irm.

E. KLOSTERMANN, *Zum Macariustext*. Theol. Literaturzeitung 73 (1948) 687—690. — Suppléments des « Abhandlungen der Preußischen Akademie der Wissenschaften, 1943, Phil.-hist. Klasse 11 ». Irm.

E. KULLENDORFF, *Textkritische Beiträge zu Verecundus Iuncensis*. Lund, Gleerupska Univ. Bokh., 1943, pp. 160. — Compte-rendu: B. ALTANER, Theol. Literaturzeitung 72 (1947) 33—34. Irm.

B. LEWIS, *An apocalyptic vision of Islamic history*. Bull. School of Oriental and African Studies, Univ. of London, 13 (Pt. 2, 1950) 308—338. — Lewis translates the Prayer (generally attributed to the time of the Crusades) and argues that it is composed of various sections and not by a single author. Cited here for references to John Tzimisces. J. M. H.

A. LITVA, *La « Sophia » dans la création selon la doctrine de S. Boulgakof*. Orientalia Christ. Period. XVI (1950) 39—74. — L'auteur interprète la théorie de la « Sophia » selon S. N. Boulgakof, professeur de théologie à l'Institut orthodoxe russe à Paris (mort en 1944). Sous le terme de « Sophia », l'on comprend, dans le travail en question, « la substance divine elle-même, prise comme une entité spéciale qui serait le fondement de la création » (il ne s'agit donc aucunement de la « Sagesse divine »). Le byzantinologue s'intéressera

surtout à la comparaison de la théorie précitée avec la conception de Grégoire Palamas et son idée des « énergies divines ».

M. P.

DE LUBAC ET DANIELOU, *Sources chrétiennes*. Paris, Editions du Cerf, 1946 et suivantes. — Compte-rendu: Universitas 2 (1947) 575—576; Herder-Korrespondenz (1947) 335—336.

Irm.

H. DU MANOIR DE JUAYE, *Dogme et spiritualité chez saint Cyrille d'Alexandrie*. Paris, J. Vrin, 1944. — Compte-rendu: Herder-Korrespondenz (1947) 327.

Irm.

MAXIME LE CONFESSEUR, *Centuries sur la Charité*. Intr. et trad. de J. PEGON, 1943, pp. 104. — Compte-rendu: Herder-Korrespondenz (1947) 335.

Irm.

C. DA MAZZARINO, *La dottrina di Teodoro di Ciro sull' unione ipostatica delle due nature in Cristo*. Roma, Pustet, 1941, pp. 183. — Compte-rendu: R. ABRAMOWSKI, Theol. Literaturzeitung 73 (1948) 42—43.

Irm.

G. MÜLLER, *Lexicon Athanasianum*. 1. Lfg. Berlin, W. de Gruyter & Co., 1944, pp. 159. — Compte-rendu: H. v. CAMPENHAUSEN, Theol. Literaturzeitung 73 (1948) 41—42.

Irm.

NICOLAS CABASILAS, *Explication de la divine liturgie*. Intr. et trad. de S. SALAVILLE. 1943, pp. 309. — Compte-rendu: Herder-Korrespondenz (1947) 335.

Irm.

Preis seiner Auferstehung! Benedikt. Monatsschrift 24 (1948) 160. — Traduction allemande d'un tropaire grec de Constantinople, par O. HAGGENMÜLLER (cf. Baumstark, *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft* 2, 1922, 5).

Irm.

J. REUSS, *Die Evangelienkatenen im Cod. Athon. gr. Lawra B. 113*. Zeitschr. für die neutestamentliche Wissenschaft 42 (1949) 217—228. — Interprétation du Code de l'Athos; supplément de l'œuvre intitulée « Matthäus-, Markus- und Johannes-Katenen » (Münster 1941).

Irm.

H. ROST, *Die Bibel in den ersten Jahrhunderten*. (V. ici p. 126.) — Compte-rendu: ST. LÖSCH, Theol. Quartalschrift 128 (1948) 120—121.

Irm.

P. SBATH, *Traité religieux, philosophiques et moraux. Extraits des Oeuvres d'Isaac de Ninive (VII^e Siècle), par Ibn-as-Salt (IX^e Siècle)*. Texte arabe publié... et suivi d'une traduction française. Le Caire, Naoum Georges Thmaz, pp. 128. — Compte-rendu: Herder-Korrespondenz (1947) 382—383.

Irm.

O. SEMMELROTH, *Der Weg der Gottesgemeinschaft nach Ps.-Dionysius Areopagite*. Geist und Leben 21 (1948) 121—131. — Introduction à la mystique de l'Aréopagite.

Irm.

I. P. SHELDON-WILLIAMS, *From Platonism to Christianity*. The Christian East 1 (No. 2, June, 1950) 41—45. — Sheldon-Williams considers that V. Lossky (*Essai sur la Théologie Mystique de l'Eglise d'Orient*, Paris, 1944) overemphasises differences between eastern and western theology and between Christian theology as a whole and pagan philosophy.

J. M. H.

T. SINKO, *De inventione, tempore, consilio librorum de sacerdotio S. Joannis Chrysostomi*. Sprawozdania Polskiej Akad. Umiejętności L (1949) 405—408. — Analyse du fameux dialogue sur le sacerdoce. L'auteur en reporte la date à 404/407, second exil de Jean, car les réflexions sur les dangers d'un épiscopat et sur les femmes qui veulent gouverner l'Eglise sont l'écho du conflit entre le patriarche et la cour impériale.

Kap.

M. SPANNEUT, *Recherches sur les Ecrits d'Eustathe d'Antioche avec une édition nouvelle des fragments dogmatiques et exégétiques*. (V. Byzantinoslavica X, 339.) Compte-rendu: B. ALTANER, Theol. Literaturzeitung 74 (1949) 345—346; J. ORTIZ de URBINA, Orientalia Christ. Period. XVI (1950) 465—466.

Irm.

V. STEPHANIDIS, Κριτικά παρατηρήσεις εις τὸν Ἡσύχιον. Πρακτικά τῆς Ἀκαδ. Ἀθηνῶν. XX (1948) 238—242. Pap.

N. STETHATOS, *Le paradis spirituel et autres textes annexes*. Texte, traduction et commentaire par M. CHALENDARD. 1943, pp. 104. — Compte-rendu: Herder-Korrespondenz (1947) 335. Irm.

J. TYCIAK, *Stimmen aus östlicher Stille*. Begegnung 1 (1946) 181—183. — Avec une traduction d'essai des chants nocturnes d'Isaac de Ninive. Irm.

V. TZORTZATOS, Ἡ περὶ τῶν Ἀγίων Γραφῶν διδασκαλία τοῦ Χρυσοστόμου. Athènes, 1947, pp. 28. — Exposé de l'enseignement de Jean Chrysostome relatif à la Sainte Ecriture. Pap.

A. VAILLANT, *Cyrille de Turov et Grégoire de Nazianze*. Rev. des Etudes Slaves XXVI (1950) 34—50. — Les Homélies de Cyrille de Turov représentent, par rapport aux sources grecques, une adaptation fort originale qui, plus d'une fois, n'hésite pas de sacrifier l'exactitude à la rhétorique. Grégoire de Nazianze lui est connu en traduction vieille-slave. F. V. M.

G. WUNDERLE, *Die religiöse Bedeutung der ostkirchlichen Studien*. (V. ici p. 127.) — Compte-rendu: H. FALK, *Stimmen der Zeit* 141 (1947—48) 74; B. FISCHER, *Trierer Theol. Zeitschr.* 56 (1947) 252. Irm.

G. WUNDERLE, *Vom Wesen des Christseins in ostkirchlicher Sicht*. Geist und Leben 21 (1948) 371—386. — Sur l'œuvre de Nicolas Cabasilas intitulée „Περὶ τῆς ἐν Χριστῷ ζωῆς“. Irm.

B. Hagiographie.

P. DÖRFLER, *Severin, der Seher von Norikum*. (V. ici p. 127.) — Compte-rendu: F. HILLIG, *Stimmen der Zeit* 141 (1947—48) 236; J. KNÜNZ, *Geist und Leben* 20 (1947) 158—159. Irm.

H. FLÜGEL, *Das Beispiel des Heiligen Severin*. Deutsche Rundschau 71 (1948) 116—121. — Saint Séverin et l'époque actuelle. Irm.

S. GIET, *Les idées et l'action sociale de saint Basile*. Paris, Gabalda, 1941, pp. 454. — Compte-rendu: Herder-Korrespondenz (1947) 382. Irm.

S. HAMMER, *Ze świata noweli, legendy i baśni antycznej, bizantyjskiej i nowogreckiej*. Meander I (1946) 49—50. — Traductions choisies de Moschos: Le pré-spirituel. · Kap.

ST. HILPISCH, *Der heilige Pachomius. Zur 1600. Wiederkehr seines Todestages*. Benedikt. Monatschrift 22 (1946) 124—127. — Eloge du fondateur du monachisme occidental. Irm.

A. MAYER-PFANNHOLZ, *St. Severin*. Hochland 40 (1948) 379—383. — Sur la récente littérature relative à saint Séverin. Irm.

G. SCHIRO, *Vita inedita di S. Cipriano di Calamizzi dal cod. Sinaitico 522*. Boll. B. G. Grottaferrata, N. S. IV (1950) 65—97. — Une analyse minutieuse des f. 219r—222r du Code du Sinaï 522 a permis à l'auteur de préciser la biographie de St. Cyprien de Calamizzi, jusqu'alors considéré comme « un personnage mystérieux, d'une époque incertaine et d'une vie inconnue, appartenant à l'obscur antiquité byzantine de la Calabre ». L'auteur situe la date de naissance du Saint vers 1110 et celle de sa mort vers 1190, et en arrive même à déterminer le monastère où St. Cyprien prit l'habit, et qui fut celui du St. Sauveur de Calanda ou Calanna. Après de sommaires remarques sur la grammaire, la syntaxe et le style, vient le texte avec appareil critique et traduction. A. R. S.

N. TOMADAKIS, Ὁ ἅγιος Ἰωάννης ὁ Ξένος καὶ ἡ διαθήκη αὐτοῦ. Κρητικά Χρονικά 2 (1948) 47—72. — Edition de la vie du Saint d'après le Bodl. Oxon. can. 19 (du XV^e s.),

et de la même en grec moderne, d'après un nouveau témoignage du XIX^e siècle, lequel en donne la forme originale. Ensuite, le testament du Saint. Les textes sont suivis de notes prosopographiques et topographiques. Pap.

J. UTTENWEILER, *Peter Dörfler und der hl. Severin*. Benedikt. Monatschrift 24 (1948) 383—388. — Remarques sur Peter Dörfler, Severin. Freiburg, 1947. Irm.

A. A. VASILIEV, *The "life" of St. Peter of Argos and its historical significance*. (V. Byzantinoslavica X, 167). — Compte-rendu: И. ДУЙЧЕВ, Изв. на Бълг. Археол. Инст. тут XVII (1950) 402. M. P.

C. Apocryphes.

L. SADNIK, *Das Schicksal der Apokryphen im Slawentum*. Universitas 2 (1947) 1051—1054. — Les apocryphes, lecture du peuple, surtout en Bulgarie. Irm.

D. Dogmatique, liturgie etc.

U. ALTMANN, *Hilfsbuch zur Geschichte des christlichen Kultus*. 1. *Zum altkirchlichen Kultus*. Berlin, Töpelmann, 1941, pp. VI, 92. — Compte-rendu: G. KUNZE, Theol. Literaturzeitung 73 (1948) 159—160. Irm.

I. BACKES, *Das allgemeine Priestertum*. III. *Die Lehre vom allgemeinen Priestertum in der Patristik und Scholastik*. Trierer Theol. Zeitschr. 56 (1947) 90—95. — Les témoignages des Pères de l'Eglise sont réunis aux pages 90—93. Irm.

H. BLEIENSTEIN, *Über die Bedeutung der ostkirchlichen Studien*. Geist und Leben 21 (1948) 131—137. — A l'occasion d'une nouvelle série des publications intitulées « das östliche Christentum ». Irm.

O. CULLMANN, *Les premières Confessions de foi chrétiennes*. Paris, Presses Univ. de France, 1943, pp. 55. — Cahiers de la Rev. d'Hist. et de Philos. religieuses, 30. — Compte-rendu: R. BULTMANN, Theol. Literaturzeitung 74 (1949) 40—42. Irm.

Dictionnaire de Spiritualité. Ascétique et Mystique. Doctrine et Histoire. Publié sous la Direction de M. VILLER. X: Chartreux-Clugny. Paris, Beauchesne, 1945, pp. 753—1008. — Compte-rendu: F. WULF, Geist und Leben 20 (1947) 79. Irm.

H. DÖRRIES, *Das Bekenntnis in der Geschichte der Kirche*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1946 (2^e éd. 1947), pp. 111. — Recueil de conférences faites, en été 1945, devant un auditoire d'étudiants à Göttingen. D'un intérêt particulier pour le byzantiniste sont les chapitres suivants: « Die ältesten Bekenntnisse » (p. 12 et suiv.), « Das Apostolikum » (p. 21 et suiv.) et « Das Nicänum » (p. 29 et suiv.). — Compte-rendu: H. HERMELINK, Theol. Literaturzeitung 74 (1949) 411—414. Irm.

E. DOLDERER, *Die Volkssprache in der Liturgie*. Theol. Quartalschrift 127 (1947) 89—146. — Ce résumé historique considère aussi les premiers siècles. Irm.

H. v. ECKARDT, *Russisches Christentum*. Mit 24. Bildtaf. (1.—5. Ts.). München, Piper, 1947, pp. X, 327. — Analyse de la religiosité du peuple russe. La question de l'origine de celle-ci touche les problèmes de la liturgie, de l'iconolâtrie, du monachisme, de l'hierarchie et des hésychiastes. — Compte-rendu: K. ONASCH, Die Zeichen der Zeit 2 (1948) 141; G. SIEGMUND, Philos. Jahrbuch 58 (1948) 171. Irm.

W. ELERT, *Die Herkunft der Formel Sanctorum communio*. Theol. Literaturzeitung 74 (1949) 577—586. — Origine et interprétation de l'expression τῶν ἁγίων κοινωνία. Irm.

J. GEWIESS, *Zum altkirchlichen Verständnis der Kenosisstelle*. Theol. Quartalschrift 128 (1948) 463—487. — Combat l'opinion de Loofs exposée dans « Das altkirchliche Zeugnis gegen die herrschende Auffassung der Kenosisstelle (Phil 2, 5—11) », Theol. Stud. u. Krit. 100 (1927/28) 1—102. Irm.

V. GRUMEL, *Léon de Chalcédoine et le canon de la fête du saint Mandilion*. Anal. Boll. LXVIII (1950) 135—152. — Dans une lettre écrite en 1092, Léon de Chalcédoine soutenait que le culte de latrie étant dû à Dieu dans l'image, la matière dont l'image était faite devait recevoir, de son côté, une adoration relative. Un tropaire en l'honneur de saint Mandilion était cité, entre autres arguments, à l'appui de cette thèse que l'Eglise condamna. Telle serait la raison de l'introduction dans l'office de saint Mandilion d'un autre canon où toute expression susceptible de donner prise à une interprétation erronée était exclue. L'examen de divers manuscrits liturgiques autorise, en effet, à affirmer que l'un des deux textes fut substitué à l'autre avant 1106, c'est-à-dire à une époque très rapprochée de celle où la lettre de Léon de Chalcédoine fut condamnée. V. G. publie, en appendice à cette recherche, le canon invoqué par le théologien aventureux (d'après le *Coislin* 218, XI^e siècle). A. F.

C. HÖEG-G. ZUNTZ, *Prophetologium*. Copenhagen, 1939—1940, pp. 191. (Monum. Musicae Byz., I.). — Compte-rendu: A. RAËS, *Orientalia Christ. Period.* XVI (1950) 216—217. M. P.

A. A. KING, *The Rites of Eastern Christendom, I, II*. Tipografia Poliglotta Vaticana, 1947; pp. XV + 678 + 668. — A handbook describing the history, architecture, vestments, music and liturgical books of the different rites, with translated extracts from the various liturgies. J. M. H.

F. LOOFS, *Leitfaden zum Studium der Dogmengeschichte*. Halle (Saale), Niemeyer, 1950⁹, pp. XX, 263. — Ouvrage refondu par K. ALAND. La première partie traite de l'Eglise primitive jusqu'à la formation de l'orthodoxie grecque. Irm.

F. MERCENIER-F. PARIS, *La prière des Eglises de rite byzantin*. 1. Prieuré d'Amay-sur-Meuse. 1937, pp. 450. — Compte-rendu: Herder-Korrespondenz (1947) 575. Irm.

E. MERCENIER-F. PARIS, *La Prière des Eglises de rite byzantin*. I. *L'office divin, la liturgie, les sacrements*. Chevetogne, 1947², pp. XL, 471; II. *Les Fêtes*. III. *L'Acatiste, la Quinzaine de Pâques, l'Ascension et la Pentecôte*. Ib., 1949, pp. 502. — Publication parfaitement ordonnée des offices du rite byzantin. — Compte-rendu: A. R., *Orientalia Christ. Period.* XIV (1948) 439; R. J., *Rev. des Etudes Byz.* VII, 2 (1950) 267—268. M. P.

T. MINISCI, *Roma nei testi liturgici di rito bizantino*. Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S., Vol. IV (1950) 176—79. — Après avoir examiné les différentes compositions de caractère liturgique, l'auteur consacre une attention toute spéciale aux hymnes relatifs à la Rome chrétienne dont, avec admiration et enthousiasme, ils célèbrent la dignité et la grandeur. Il cite, à titre d'exemple, des hymnes où St. Pierre et Paul sont célébrés en tant que principaux représentants de la noble mission de Rome. A. R. S.

E. MIONI, *Un inno inedito di Leone (Magistro)*. Byzantion XIX (1949) 127—139. — Edition critique, basée sur le *cod. Patm.* 212 (XI^e s.), d'un hymne en l'honneur de s. Hilarion dont l'acrostiche donne le nom de Léon. Il ne peut s'agir que de Léon VI le Sage ou de son contemporain le magistre Léon Choïrosphactès. E. M. penche, avec raison semble-t-il, pour le dernier. A. F.

K. ONASCH, *Auferstehung und Unsterblichkeit. Die Bedeutung der Osterbotschaft in der Ostkirche*. Die Zeichen der Zeit 1 (1947) 81—88. — La métamorphose est l'idée centrale de la théologie orientale. Irm.

K. ONASCH, *Bücher über die Ostkirche*. Die Zeichen der Zeit 1 (1947) 273—274. — Remarques sur les récents livres de Tyckiak et de Wunderle. Irm.

K. ONASCH, *Raub der Eschatologie. Zur Kritik ostkirchlicher Theologie und Frömmigkeit*. Theol. Literaturzeitung 74 (1949) 267—274. — Notes sur l'eschatologie supprimée par l'iconolâtrie et par la mystique. *Irm.*

J. ORTIZ de URBINA, *La struttura del simbolo Constantinopolitano*. Orientalia Christ. Period. XII (1946) 275—285. *M. P.*

L. PRALLE, *Der Gebrauch griechischer Texte in der römischen Liturgie*. Theol. Quartalschrift 128 (1948) 385—397. — Communications de liturgistes du 16^e siècle sur l'emploi de textes grecs dans la liturgie romaine. *Irm.*

A. PUMMERER, *Maria in der Mystik*. Geist und Leben 20 (1947) 53—71. — Considère aussi la mystique byzantine de la Sainte Vierge. *Irm.*

P. TREMPERAS, Ἡ ἀκολουθία τοῦ Εὐχέλαιου. Θεολογία 19 (1941—48) 113—152. — Etude critique sur le rituel de l'extrême onction et réédition du texte de l'accolouthie du sacrement basée sur un grand nombre de manuscrits. L'auteur examine les rapports entre l'état présent du rituel et la tradition manuscrite. *Pap.*

P. TREMPERAS, Τάξεις χειροθεσιῶν καὶ χειροτονιῶν. Θεολογία 19 (1941—48) 451—465. — Etude critique sur le rituel des impositions de mains (pour les ordres mineurs) et des ordinations (du diaconat à l'épiscopat). *Pap.*

J. TYCIAK, *Vom apokalyptischen Geiste der östlichen Liturgie*. Begegnung 1 (1946) 305—308. — Sur le caractère de la liturgie de l'Eglise orientale. *Irm.*

J. TYCIAK, *Wege östlicher Theologie*. (V. ici p. 128.) — Compte-rendu: H. FALK, Stimmen der Zeit 141 (1947) 48—74; K. ONASCH, Theol. Literaturzeitung 72 (1947) 365—366. *Irm.*

J. TYCIAK, *Östliches Christentum*. Warendorf, Schnell, 1947, pp. 86. — Die relig. Entscheidg. — Partant de l'idée d'Una sancta, l'auteur tâche de comprendre les éléments de la religiosité orientale et qualifie le christianisme oriental de « Wirklichkeit im Heiligen Geist ». — Comptes-rendus: G. WUNDERLE, Neues Abendland 2 (1947) 223; idem, Theol. Literaturzeitung 73 (1948) 540; H. FALK, Stimmen der Zeit 141 (1947—48) 74 *Irm.*

J. TYCIAK, *Morgenländische Mystik. Charakter u. Wege*. Düsseldorf, Patmos-Verl., 1949, pp. 162. — Du point de vue catholique, l'auteur analyse la mystique de l'Eglise orientale et, soulignant ses particularités principales, il décrit les formes que celle-ci prend dans le culte et dans la théologie. *Irm.*

G. WUNDERLE, *Zur Psychologie des hesychastischen Gebets*. (V. ici p. 129.) — Compte-rendu: K. ONASCH, Theol. Literaturzeitung 73 (1948) 228—229. *Irm.*

TH. XYDIS, Μελετήματα περὶ τῆς Βυζαντινῆς Ἐκκλησιαστικῆς Ὑμνογραφίας. Athènes, 1950. — L'auteur étudie les cantiques (hymnes) byzantins au point de vue esthétique et littéraire, s'occupant aussi des sources dont a puisé la poésie ecclésiastique byzantine ainsi que de l'influence exercée par celle-ci sur le chant populaire néogrec et la littérature néogrecque. — Compte-rendu: A. K. ORLANDOS, Νέα Ἑστία 48 (1950) 1329. *Pap.*

G. ZARNECKI, *The Coronation of the Virgin on a capital from Reading Abbey*. Journ. Warburg and Courtauld Institutes, 13 (Nos. 1—2, Jan.-June, 1950) 1—12 + 4 plates. — Cited here for references to the influence of Greek monasteries in Italy on the development in Anglo-Saxon and Norman England of the cult of the Virgin and the celebration of the feast of the Immaculate Conception. *J. M. H.*

6. SCIENCES AUXILIAIRES

A. Paléographie, numismatique, sigillographie, héraldique, sphragistique, épigraphie.

M. AVI-YONAH, *Abbreviations in Greek Inscriptions (The Near East, 200 B. C. — A. D. 1100)*. Jerusalem, The Government of Palestine, 1940, pp. IV, 125. — *The Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine. Supplement to Vol. IX.* — Compte-rendu: P. THOMSEN, *Deutsche Literaturzeitung* 69 (1948) 308—310. Irm.

M. P. CHARLESWORTH, *A Roman Imperial coin from Nairobi*. Numismatic Chronicle, 6th ser., 9 (Nos. 33—4, 1949) 107—110. — A note on Roman coins, mainly of the period A. D. 260—340, found in the Sudan, Ethiopia, Tanganyika Territory, Madagascar, the Congo, Rhodesia, Natal and the Cape. J. M. H.

Corpus der griechisch-christlichen Inschriften von Hellas, hrsg. v. H. LIETZMANN, N. A. BEES u. G. SOTIRIU. 1. Die griechisch-christlichen Inschriften des Peloponnes, hrsg. v. N. A. Bees: Lief. 1 Isthmos- Korinthos. Athen, Christlich-archaeologische Gesellschaft, 1941, pp. XCII, 128. — Compte-rendu: F. DÖLGER, *Byz. Zeitschr.* 43 (1950) 44—47. Irm.

B. FISCHER, *Verzeichnis der Sigel für Handschriften und Kirchenschriftsteller*. Freiburg, Herder, 1949, pp. 104. — *Vetus Latina*, 1. — L'édition de la *Vetus Latina* publiée par les bénédictins de Beuron a pour but de renouveler l'œuvre de Pierre Sabatier (1743). La première livraison contient un catalogue des sigles employés dans cette édition. Le byzantiniste prendra un intérêt particulier au catalogue des sigles des écrivains ecclésiastiques (pages 43 et suivantes), c'est-à-dire des auteurs latins et des traductions latines d'écrivains grecs (catalogue des éditions compétentes des textes). Irm.

P. GRIERSON, *Three unpublished coins of Zeno (474—91)*. Numismatic Chronicle, 6th ser., 8 (Nos. 31—2, 1948) 223—6 + 3 illustrations in text. J. M. H.

F. HALKIN, *Inscriptions grecques relatives à l'hagiographie*. *Anal. Boll.* LXVII (1949) 87—108. A. F.

PH. V. HILL, *The Ambianum coins of Constantius II*. Numismatic Chronicle, 6th ser., 9 (Nos. 33—4, 1949) 114—5. — A note on 5 coins struck at Amiens, 4 of Constantius and 1 of Gallus (in the Peterborough and British Museums). J. M. H.

Д. Г. КАПАНАДЗЕ, *Так называемые «грузинские подражания Трапезундским аспрам»*. Виз. Врем. III (1950) 201—210. — L'auteur démontre que les monnaies géorgiennes du XIII^e siècle, portant l'empreinte caractéristique des aspres byzantins frappés à Trébizonde, sont plus anciennes que ces derniers et qu'il est possible de réduire les deux groupes de monnaies à un même prototype commun qui, sans doute, a pénétré à Trébizonde. Par contre, certaines monnaies géorgiennes (kirmakueli) avaient été frappées d'après le modèle des aspres, pour être introduites en circulation à Trébizonde. Fl.

A. KERÉNYI, *Sarkad-környéki bizánci éremlelet*. — * Trouaille de monnaies byzantines aux environs de Sarkad. Numizmatikai Közöny 48—49 (1949—1950) 21—24, 62, 65. — Description d'un dépôt de monnaies byzantines, découvert en 1904 et comportant 277 pièces. On y rencontre les monnaies des empereurs qui ont régné entre 1143 et 1204. Selon toute probabilité, il s'agit de monnaies importées en Hongrie par un réfugié. M. Gy.

E. LITTMANN, *Äthiopische Inschriften*. *Miscellanea acad. Berolinensia* II, 2 (Berlin 1950) 97—127. — Notes sur les trois inscriptions principales d'Aksum (voir *Deutsche Aksum-Expedition* IV, Berlin, 1913). Irm.

E. MAMBOURY, *Une nouvelle lecture raisonnée des inscriptions de briques byzantines et l'emploi de ces dernières dans la datation des monuments des V^e et VI^e siècles*. Byzantion XIX (1949) 113—125. — La lecture d'E. M. repose sur l'interprétation des sigles B, BA, BAP ou BAPE qui s'intercalent, le plus souvent, sur les estampilles de briques byzantines, entre l'indiction et un nom propre abrégé ou écrit en entier. Jusqu'ici on lisait βασιλέως ou βασιλικού. E. M. propose βαρέσαντος (pour βαρήσαντος), génitif du participe passé de βαρῶ qui, en grec vulgaire, a le sens de « frapper » et, de là, « mouler ». Exemple: IN(δικτιῶνος) H() B(αρέσαντος) TIM(οθέου), Indiction 8^e; moulé par Timothée. La lecture reste, bien entendu, valable si les sigles en question passent au début ou à la fin de l'inscription. La solution de ce petit problème d'épigraphie est ingénieuse; elle évitera aux archéologues de dater des monuments d'après des indications de règnes erronées. A. F.

J. G. MILNE, *The currency of Arcadia*. Numismatic Chronicle, 6th ser., 9 (Nos. 33—4, 1949) 83—92. — Cited here for references to Byzantine and Venetian coins. J. M. H.

A. K. ORLANDOS, *Une inscription byzantine inédite du Parthénon*. Bull. de Corresp. Hellénique 70 (1946—47) 418—427. — Publication d'une inscription inédite du Parthénon, au nom du stratège Léon Kotzis mort, selon M. Orlandos, en 848. Pap.

M. RADNÓTI-ALFÖLDI, *A szökedencsi későrómai éremlelet. (Néhány pénzforgalmi adat a 374—75. év. történetéhez)*. — * Monnaies du Bas Empire découvertes à Szökedencs. (Contributions de circulation monétaire à la connaissance de l'histoire des années 374—75). Antiquitas Hungarica 3 (1949) 86—92. — De la circulation monétaire des années en question, l'auteur déduit que les invasions des Sarmates et des Quades avaient, à l'époque envisagée, encore atteint la plupart des habitants de la Pannonie dans leurs établissements anciens. Après cette période, on ne peut supposer que l'existence de certains îlots romains végétant péniblement dans les établissements fortifiés, pour être bientôt engloutis par l'invasion des Barbares voisins. M. Gy.

A. SALAČ, *Při ústí tichého Donu*. Hlídky archeologické XV (1950), číslo 1. Příloha k Listům Filologickým LXXIV. — L'auteur donne une nouvelle interprétation de l'inscription grecque de Tanaïs, ville fondée sur l'emplacement d'un habitat plus récent, près de l'actuel village de Nedvigovka. Après avoir complété et adapté la transcription que T. N. Knipovič donne de l'inscription dans sa monographie récente (*Tanaïs*, Moscou, 1949, pp. 178 + 56 tab.), l'auteur aboutit à l'hypothèse situant la fondation ou la restauration de la ville de Tanaïs (près de Nedvigovka) à l'an 15 ap. J. Ch. (L'étude se poursuit). M. P.

D. ZAKYTHINOS, *Une inscription byzantine du Parthénon et les institutions provinciales de l'Empire*. L'Hellénisme Contemp. (1948) 199—206. — Rectification de la date de l'inscription au nom du stratège Léon. Cf. Byzantinoslavica X, 173. A. F.

B. Diplomatique.

A. П. КАЖДАН, *Локальные формуляры поздневизантийских грамот*. Виз. Врем. III (1950) 387—393. — Première étude de ce genre. L'auteur analyse les formulaires de chartes byzantines (traités de commerce) et distingue quatre bureaux locaux: Salonique, Serry, Milet et Smyrne. Les formulaires de Byzance n'ont point été des clichés tout faits, car ils varient avec le temps et le lieu. M. P.

G. KOLIAS, *Ἡ βυζαντινὴ διπλωματία. Πολιτικὴ Ἐπιθεώρησις* 3 (1946) 59—68. — Etude sur l'organisation de la diplomatie à Byzance, ses bureaux, ses méthodes de travail, ses moyens et sur son rôle essentiel qui, selon l'auteur, sauva plus d'une fois l'Etat. Pap.

S. THEODOTOS, Διπλωματική σχολή ἐν Κωνσταντινουπόλει. Πολιτική Ἐπιθεώρησης 3 (1946) 830—831. — L'auteur donne un bref exposé des sciences politiques à Byzance, au XV^e siècle. Pap.

C. Chronologie.

D. Généalogie.

M. NICKERSON, *The Seignury of Beirut in the Twelfth Century and the Brisebarre Family of Beirut-Blanchegarde*. Byzantion XIX (1949) 141—185. — Etude substantielle de généalogie et d'histoire. A. F.

7. HISTOIRE

A. Histoire politique.

H. AUBIN, *Vom Altertum zum Mittelalter. Absterben, Fortleben u. Erneuerung*. 1.—3. Tsd. Münchner Verl., 1949, pp. 176. — Nouvelle édition d'articles historiques des années 1923 à 1948. Particulièrement importants pour le byzantiniste sont les numéros 4: « Germanen und Araber beim Eintritt ins Mittelalter » et 5: « Theoderich der Große ». Irm.

A. BAKALOPOULOS, Ἱστορία τῆς Θεσσαλονίκης (315 av. J.-Ch., 1921). Thessalonique, 1947, pp. VIII, 185. Pap.

N. H. BAYNES, *The Supernatural Defenders of Constantinople*. Anal. Boll. LXVII (1949) 165—177. — Mélanges Paul Peeters, I. — The paper gives evidence from the sources that the belief of the East Romans in supernatural succour was an important factor in East Roman thought as well as frequently in Byzantine history. M. P.

L. BRÉHIER, *Le Monde byzantin*... (V. Byzantinoslavica X, 68—75, 175, 344; XI, 130). — Compte-rendu: P. LEMERLE, Journal des Savants (1949) 155—167; V. GRUMEL, Rev. des Etudes Byz. VII, 2 (1950) 277—282. A. F.

Byzantium, etc., ed. by N. H. BAYNES et H. ST. L. B. MOSS. (V. Byzantinoslavica X, 176, 293—296, 345; XI, 130.) — Rev. by C. R. MOREY, Journal of Roman Studies XL (1950) 140—142; by E. HERMAN, Orientalia Christ. Period. XVI (1950) 472—473. M. P.

DAICOVICIU, *La Transylvanie dans l'antiquité*. Bucarest, 1945, pp. 267. — L'ouvrage esquisse l'histoire de Transylvanie depuis l'âge paléolithique jusqu'aux débuts du Moyen-Age. Le byzantinologue s'intéressera au vol. II: la Dacie romaine, et III: la Dacie après le départ des Romains. Selon l'auteur, les Romains quittèrent la Dacie durant les premières années du règne de l'empereur Aurélien. D. corrobore son hypothèse par de nouveaux témoignages de nature archéologique. — Compte-rendu: И. КРУГЛИКОВА, Вестник Древней Истории 4 (30) (1949) 197—201. M. P.

CH. DIEHL, R. GUILLAND, L. OECONOMOS, R. GROUSSET, *L'Europe Orientale de 1081 à 1453*. (V. Byzantinoslavica X, 177; XI, 131.) — Compte-rendu: V. GRUMEL, Rev. des Etudes Byz. VII, 2 (1950) 275—277. M. P.

R. DOLLEY, *The Historical Significance of the Translation of St. Lazaros from Kypros to Byzantion*. Byzantion XIX (1949) 59—71. — Nouvelles précisions sur l'occupation byzantine de Chypre au début du X^e siècle. En 912, Léon VI aurait pu encore y enlever les reliques de Lazare. (Cf. Byzantinoslavica, X, 346.) A. F.

F. DVORNIK, *Byzance, les Slaves et les Francs*. Extrait de la Revue « Russie et Chrétienté », 3—4 (Boulogne-sur-Seine, 1949) p. 15. — L'article esquisse à grands traits la part que prirent les Slaves à l'édification de l'Europe Centrale et souligne tout particulièrement

l'importance de la mission morave de Cyrille et Méthode laquelle traversa les plans d'expansion des Francs. jv.

W. ENSSLIN, *Theoderich der Große*. (V. ici p. 131.) — Compte-rendu: W. SCHUBART, *Deutsche Literaturzeitung* 69 (1948) 270—271. Irm.

J. FISCHER, *Die Völkerwanderung im Urteil der zeitgenössischen kirchlichen Schriftsteller Galliens unter Einbeziehung des heiligen Augustinus*. (V. Byzantinoslavica XI, 131.) — Compte-rendu: H. v. CAMPENHAUSEN, *Theol. Literaturzeitung* 74 (1949) 543—544. Irm.

H. FREYR, *Weltgeschichte Europas*, I, II. Wiesbaden, Dieterich, 1948, pp. XIII, 465; 469—1010. — Sammlung Dieterich, 31. 32. — L'auteur considère l'évolution cinq fois millénaire de l'Occident du point de vue de la philosophie de l'histoire. Au chapitre sur le « Reich Gottes » (tome II, p. 575), il touche la naissance et le déclin de l'Empire Byzantin. Irm.

Б. ГЕРОВ, *Романизмът между Дунава и Балкана от Август до Хадриан*, I. Годинишник на Софийския Университет, Ист.-филол. факултет, XLV, 4 (1948—49) 1—84. — Dans son ouvrage, l'auteur étudie les origines et le développement de la romanisation, dans le territoire entre le Danube et les Balkans, à l'exception de la Dobroudja, à partir de la conquête romaine, au temps d'Auguste, jusqu'à l'époque de l'empereur Adrien. D. A.

V. GITERMANN, *Geschichte Rußlands*, I. Hamburg, Europ. Verl. Anst., 1949, pp. 516. — Pour mieux comprendre l'histoire moderne de la Russie, l'auteur en étudie le passé, dans lequel il reconnaît les germes et l'origine de l'époque actuelle. Il ne se préoccupe donc pas, comme on l'a fait généralement dans les exposés de l'histoire russe, à démontrer combien la Russie s'est européanisée. Il ne décrit pas l'évolution militaire et diplomatique, mais le caractère du peuple et l'état économique et social du pays. Le tome I^{er}, qui est très important pour le byzantiniste, s'arrête à l'époque de Pierre le Grand. La traduction allemande de textes bien choisis a pour but de faciliter l'intelligence de l'histoire russe. Irm.

Н. И. ГОЛУБЦОВА, *Италия в начале V века и вторжение Алариха в Рим*. Вестник Древней Истории 4 (30) (1949) 62—74. — L'auteur étudie les incursions des Wisigoths contre l'Italie et la prise de Rome par Alaric (408—410) et examine l'importance de l'appui que la classe d'esclaves romains (d'origine surtout barbare) pouvait apporter, en sa qualité d'allié à l'intérieur du pays ennemi, au roi des Wisigoths. L'étude utilise des sources romaines et byzantines (Procopios). M. P.

P. GOUBERT, *Les rapports de Khosrau II, Roi des Rois sassanide, avec l'empereur Maurice*. Byzantion XIX (1949) 79—98. — Précisions sur les circonstances dans lesquelles Khosrau II alla se mettre sous la protection de Maurice. L'auteur accepte les conclusions de Paul Peeters en ce qui concerne la date de l'événement, — printemps 590—, et l'itinéraire suivi par Khosrau de Circésium sur l'Euphrate, à Hiérapolis. Il est possible que Maurice ait envisagé la conversion du réfugié. Par contre, le mariage de celui-ci avec la fille du basileus, Marie, est une légende et il faut pareillement rejeter la tradition suivant laquelle Théodose, fils aîné de Maurice, aurait contribué en 591 au rétablissement de Khosrau. A. F.

J. HARMATTA, *Studies on the History of the Sarmatians*. Budapest, 1950, pp. 63. Οὐγγροελληνικαὶ Μελέται, 30. — Dans la première partie, l'auteur décrit l'histoire des Sarmates en Russie méridionale, du III^e siècle av. J.-C. jusqu'au I^{er} siècle ap. J.-C. La seconde partie comprend l'histoire des Sarmates de Hongrie et utilise des documents byzantins. M. P.

K. HÖNN, *Konstantin der Große. Leben einer Zeitenwende*. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1946, p. 266. — Compte-rendu: Universitas 2 (1947) 215. Irm.

J. M. HUSSEY, *The Byzantine Empire in the Eleventh Century: Some Different Interpretations*. Transactions of The Royal Historical Society XXXII, Ser. 4th (1950) 71—85. — L'étude relève les traits communs à l'histoire byzantine du XI^e siècle et à l'époque des Comnènes (1025—1204), traits qui caractérisent un changement radical survenu dans l'histoire de Byzance et qui autorisent les byzantinologues à considérer l'époque en question comme un tout. Nous reviendrons à cette monographie d'importance dans le prochain numéro. M. P.

A. КАЖДАН, *Проблемы поздней римской империи в современной буржуазной литературе*. Вестник Древней Истории 1 (31) (1950) 166—176. — Considéré au point de vue byzantinologique, l'ouvrage analyse les travaux de certains historiens de l'Europe occidentale et de l'Amérique, dont ceux de L. B. Holsapple (de 1942) et de J. d'Elbée (1947), relatifs à l'époque de Constantin le Grand, et celui de F. W. Walbank qui examine les causes de la chute de l'Empire d'Occident. L'auteur, qui prend son point de départ dans la conception marxiste de l'histoire, reproche aux historiens mentionnés le peu d'intérêt qu'ils portent aux problèmes sociaux et économiques. M. P.

E. KORNEMANN, *Weltgeschichte des Mittelmeer-Raumes*. (V. ici p. 131). — Compte-rendu: B. v. HEISELER, Theol. Literaturzeitung 74 (1949) 544. Irm.

S. KYRIAKIDIS, Ἡ Θράκη κατὰ τοὺς βυζαντινοὺς χρόνους. Αρχεῖον τ. θρηκ. λαογρ. καὶ γλωσσ. θησαυροῦ XII (1945—1946) 49—64. — Conférence tenue à Salonique le 30-5-1940. Pap.

G. LABUDA, *Pierwsze państwo słowiańskie*. (V. Byzantinoslavica X, 347.) — Compte-rendu: B. КОРОЛЮК, Вопросы Истории (1950) 148—152; J. F(ilip), Archeol. Rozhledy II (1950) 128—129. M. P.

P. LAMMA, *Ricerche sulla storia e la cultura del VI^o secolo*. Brescia, Scuola Tipogr. Opera Pavoniana, 1950, pp. 71. — D'après l'histoire d'Agathias et du panégyriste Paul le Siléntiaire. M. P.

B. LAVAGNINI, *Belisario in Italia. - Storia di un anno*. (V. Byzantinoslavica X, 347.) — Compte-rendu: P. GOUBERT, Orientalia Christ. Period. XV (1949) 453. M. P.

P. LEMERLE, *Le monde Byzantin (A propos d'un livre récent)*. Rev. Hist. (1950) 39—53. — A l'occasion de la publication du second volume du *Monde Byzantin* de Louis Bréhier, l'auteur passe en revue les travaux récents sur l'histoire byzantine, parus principalement depuis 1945. A. F.

M. V. LEVTCHENKO, *Byzance des origines à 1453*. (V. Byzantinoslavica X, 347.) — Compte-rendu: R. GUILLAND, Rev. des Études Grecques LXIII (1950) 316—317. M. P.

Е. Э. ЛИПШИЦ, *О походе Руси на Византию ранее 842 года*, Исторические Записки 26 (1948) 312—331. — Une des preuves attestant l'existence des États dans le Sud de la Russie, avant l'avènement des Varègues (Ključevskij, Grekov) est à voir aussi dans l'expédition des Russes contre l'Empire byzantin, expédition entreprise entre 820—842 et mentionnée dans la « Biographie » de Georgios d'Amastride. A l'opposé de G. Da Costa Louillet, de H. Grégoire et, plus récemment, de A. A. Vasiliev, l'auteur soutient, à l'appui de preuves nouvelles, la thèse formulée par V. G. Vasil'evskij et déclarant le diacre Ignatij (mort vers la moitié du 9^e siècle) pour auteur de la « Biographie ». Loin d'être une addition postérieure, le document relatif à l'expédition russe constitue donc un témoignage authentique, datant de la première moitié du 9^e siècle. M. P.

J. LONGNON, *Sur l'histoire de l'empereur Henri de Constantinople par Henri de Valenciennes*. Romania 69 (1946) 198—241. M. P.

J. LONGNON, *L'Empire Latin de Constantinople et la Principauté de Morée*. (V. Byzantinoslavica X, 347.) — Compte-rendu: M. MANOUSSAKAS, *Rev. des Etudes Grecques* LXII (1949) 273—275. A. F.

Я. А. МАНАНДЯН, *Маршруты персидских походов императора Ираклия*. Виз. Врем. III (1950) 133—153. — S'appuyant sur des sources arméniennes et géorgiennes, l'auteur établit les trajets exacts des expéditions militaires contre les Persans, entreprises par l'empereur Héraclius, en 622—628. Avec 9 cartes. Fl.

K. MERTZIOS, *Μνημεία τῆς Μακεδονικῆς Ἱστορίας*. Thessalonique, 1947, pp. XV, 572 + plusieurs fac-similés. — Les 3 premiers chapitres concernent l'histoire byzantine. Le 1^{er} traite du marché d'esclaves macédoniens en Grèce, durant le XIV^e siècle. Le 2^e contient des extraits des Commemorials de la République de Venise et des Chroniques de Morosini et de Zancaruola se rapportant à la période de 1319—1425. Règlementation du commerce entre possessions impériales et possessions vénitiennes, revendications mutuelles, intéressante remarque sur la prise de Christopolis par les Turcs. Le 3^e contient l'histoire de la domination vénitienne à Thessalonique, durant les années qui précédèrent la prise définitive de la ville par les Turcs (1423—1430). L'œuvre contient de nombreuses planches et des fac-similés de textes d'archives. Pap.

G. OSTROGORSKY, *Une ambassade serbe auprès de l'empereur Basile II*. Byzantion XIX (1949) 187—194. — L'auteur reproduit, sous une forme légèrement condensée, les principales conclusions d'une étude qu'il a fait paraître, sur le même sujet, dans Глас Српске Акад. Наука 193 (1949): cf. Byzantinoslavica XI, 132. A. F.

SP. A. PAGOULATOS, *Οἱ Τσάκωνες καὶ τὸ περὶ τῆς Κτίσεως τῆς Μονεμβασίας Χρονικόν* (V. Byzantinoslavica X, 92—93, 337) and *Οἱ Σλάβοι ἐν Πελοποννήσῳ μέχρι τοῦ Νικηφόρου Α'* (805 μ. Χ.). Athens, 1948. — Rev. by J. M. HUSSEY in *Engl. Hist. Rev.* 65, No. 254 (1950) 99—100. J. M. H.

H. В. ПИГУЛЕВСКАЯ, *Византия и Иран...* (V. Byzantinoslavica X, 61—68; 179.) — Compte-rendu: H. BRÄUER, *Blick in die Wissenschaft* 1 (1948) 272; GY. MO-RAVCSIK, *Erasmus II* (1949) 593—596. M. Gy.

N. PLATON, *Συμβολή εἰς τὸ τοπωνυμικόν, τὴν τυπογραφίαν καὶ τὴν ἱστορίαν τῶν πόλεων καὶ φρουρίων τῆς Κρήτης: τὰ τεῖχη τοῦ Χάνδακος κατὰ τὴν δευτέραν βυζαντινὴν περιόδον*. Κρητικά Χρονικά 1 (1947) 239—255. — Dans la première partie, l'auteur décrit les murailles de Chandax dans la seconde période byzantine. Pap.

L. SCHMIDT, *Geschichte der Wandalen*. München, C. H. Beck, 1942², pp. 203 + 1 tab. + 1 carte. — Compte-rendu: M. JANN, *Deutsche Literaturzeitung* 69 (1948) 324—325; W. ENSSLIN, *Byz. Zeitschr.* 43 (1950) 41—44. Irm.

В. Ф. СЕМЕНОВ, *История средних веков. Учебник для учительских институтов*. Москва, Госуд. учебно-педаг. изд. Министр. просвещения, 1949, pp. 432. — Les différences entre la conception de l'auteur et les derniers résultats des recherches byzantiniologiques dans l'URSS ont été analysées (dans les chapitres relatifs à l'Empire byzantin) par Z. MOSINA et Z. UDALCOVA, *Вопросы Истории* (1950) 149—153. M. P.

G. SIPHAKAS, *Τὸ χρυσόβουλλον Ἀλεξίου β'*. Κομνηνοῦ καὶ τὰ δώδεκα ἀρχοντόπουλλα (1182). Κρητικά Χρονικά 2 (1948) 129—140. — L'auteur tâche de prouver que l'établissement en Crète de douze familles archontales de Byzance eut lieu sous le règne d'Alexis II Comnène et non sous Alexis I^{er} Comnène. Il soutient également l'authenticité du chrysobulle. Pap.

B. STEIDLE, *Theodora, Kaiserin von Byzanz*. Benedikt. Monatschrift 24 (1948) 271—277. — A l'occasion du 1400^e anniversaire de la mort de l'impératrice. Irm.

E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire. II. De la disparition de l'Empire d'Occident à la mort de Justinien (476—565)*. Publié par J. R. PALANQUE. Paris, 1949, pp. XXXIV, 900 + 3 cartes hors texte. — Compte-rendu: R. GUILLAND, v. ici p. 100—104. A. F.

W. STEINITZ, *Über den Versuch eines eisernen Vorhangs vor der Geschichte Rußlands*. Die neue Gesellschaft 1 (1947) 23—29. — La Russie et l'Europe Occidentale ont hérité de la même civilisation, à savoir de l'antiquité et du christianisme; elles forment donc une unité culturelle insoluble. Irm.

F. THIESS, *Das Reich der Dämonen. Der Roman eines Jahrtausends*. Hamburg, W. Krüger, 1946³, pp. 738. — Dans un tableau poétique, l'auteur tâche de peindre l'histoire de l'hellénisme dès son origine jusqu'à Justinien. L'Hellade classique, le christianisme hellénisé et l'hellénisme romano-byzantin constituent des éléments également importants. Irm.

E. A. THOMPSON, *A History of Attila and the Huns*. (V. Byzantinoslavica X, 181; XI, 133.) — Compte-rendu: G. E. F. CHILVER, *Journal of Roman Studies* XL (1950) 142—143. M. P.

N. TOMADAKIS, Ἐτούρκευσεν ὁ Γεώργιος Ἀμιρουτζις. Ἐπετηρίς Ἐταιρείας Βυζ. Σπουδῶν 18 (1948) 99—143. — L'auteur tâche de prouver que Amiroutzis, loin de s'être converti à la religion musulmane, comme on l'accusait, n'avait jamais cessé d'être chrétien, malgré sa rupture plus ou moins profonde avec le dogme. Selon l'auteur, Amiroutzis croyait que, pour sauver l'hellénisme, il était nécessaire de mettre à profit la plus grande puissance de l'époque, celle du Turc, qui respectait langue et religion nationales. Pap.

Ф. И. УСПЕНСКИЙ, *История Византийской Империи, III*. (V. Byzantinoslavica X, 181; XI, 133.) — Compte-rendu: L. HADROVICS, *Századok* 83 (1949) 349; З. УДАЛЬЦОВА, *Вопросы Истории* (1949), кн. 6, 116—127; И. ДУЙЧЕВ, *Изв. на Бълг. Археол. Институт* XVII (1950), 379—384. M. P.

A. A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes. II. La dynastie Macédonienne (867—959)*. Edition française préparée par H. GREGOIRE et M. CANARD. 2^e partie, M. CANARD, *Extraits des sources arabes*. Bruxelles, 1950, pp. 440 (*Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae*, 2, 2). A. F.

R. WAHL, *Karl der Große. Eine Historie*. München, Weismann, 1948, pp. 338 + plusieurs tab. — Edition licenciée d'une œuvre parue en édition originale en 1934, chez S. Fischer à Berlin. Le livre, basé sur une profonde étude des sources et des versions modernes du sujet et qui s'adresse à un grand public cultivé a tenté une biographie en même temps qu'une appréciation critique de Charlemagne. Irm.

D. XANALATOS, Βυζαντινά μελετήματα. Συμβολή εις τὴν ἱστορίαν τοῦ βυζαντινοῦ λαοῦ. Texte u. Forsch. z. byz.-neugr. Philol., 38. Pp. 98. — Contribution à l'étude de l'histoire du peuple byzantin. Pap.

D. ZAKYTHINOS, Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι καὶ αἱ σλαβικαὶ τοπωνυμίας. Νέα Ἑστία XXXVII (1945) 485—490, 536—542. Pap.

D. ZAKYTHINOS, *La Grèce et les Balcons*. Athènes, 1947, pp. 111. — Recueil de 6 études parmi lesquelles nous signalons: No 3: Démétrius Cydonés et l'entente balkanique au XIV^e siècle et No 6: Grecs et Albanais dans l'Illyrie médiévale. Pap.

E. ZECHLIN, *Maritime Weltgeschichte. Altertum und Mittelalter*. Hamburg, 1947, pp. 499. — Partant des relations liant les différentes nations à la mer, l'auteur donne une histoire universelle et qui jette une lumière nouvelle sur l'évolution de l'Empire byzantin et ses guerres maritimes. — Compte rendu: O. M. v. NOSTITZ, *Stimmen der Zeit* 144 (1948—49) 315—316. Irm.

Die Zeitenschau. Übersicht über 20 Jahrhunderte. Synopt. Tab., Kommentare, III. Hrsg. v. K. H. BÖHMER. Wiesbaden, Limes-Verl., 1948, pp. 120. — Tables chronologiques synoptiques de l'histoire d'Europe du commencement de notre ère jusqu'en 1939, accompagnées de commentaires et d'illustrations. Ces tables, qui prennent en considération l'évolution de l'Empire byzantin, offrent de très intéressants parallèles. Irm.

B. Histoire économique sociale.

Д. АНГЕЛОВ, *Феодализмът въ Византия*. (V. Byzantinoslavica X, 181). — Compte-rendu: А. П. КАЖДАН, Виз. Врем. III (1950) 276—282. М. Р.

CL. CAHEN-R. BOUTROUCHE, *Histoire des institutions. Moyen-Age*. IX^e Congrès international des sciences historiques, I (1950). Paris, 1950, pp. 458—468. — Remarques sur l'institution seigneuriale et féodale dans les pays de l'Europe orientale (Russie, Lithuanie), à Byzance et dans l'Orient musulman. Fl.

Б. ЦВЕТКОВА, *Поземлените отношения в българските земи под османско владичество до средата на XVII в.* Исторически Преглед VII, 2 (1950) 158—193. — Se basant sur des documents non utilisés jusqu'à présent, l'auteur étudie l'importante question des différentes catégories de la propriété foncière dans l'empire turc et met en relief certains traits caractéristiques du féodalisme turc. D. A.

W. ERDMANN, *Freie Berufe und Arbeitsverträge in Rom*. Zeitschr. Sav.-Stftg. 66, Roman. Abt. (1948) 567—571. — Considère aussi le droit justinien. Irm.

Б. Т. ГОРЯНОВ, *Византийское крестьянство при Палеологах*. Виз. Врем. III (1950) 19—50. — Par un examen critique de la propriété paysanne, l'auteur en arrive à réfuter la théorie formulée par B. A. Păncenko sur la propriété héréditaire privée des parik, et constate l'existence de plusieurs catégories de paysans serfs attachés aux terres des féodaux laïques et des monastères. Il analyse l'importance des impôts pesant sur la paysannerie byzantine sous les Paléologues et montre l'affaiblissement progressif de la communauté paysanne (obščina) byzantine, provoqué par un puissant accroissement des domaines féodaux au XIII^e siècle et aux siècles suiv. Fl.

Б. D. GREKOV, *Zápas Rusi o zbudování státu*. Přeložil J. SVOBODA. Praha, Státní nakladatelství, 1949, pp. 89. Knihovna Sovětské vědy, 1. — Dans le livre mentionné, les byzantinologues apprécieront surtout l'analyse extrêmement pénétrante que l'auteur donne de la dissolution du régime esclavagiste dans la partie orientale de l'empire romain et du rôle que les Slaves ont joué dans ce même processus. Zst.

А. Р. КОРСУНСКИЙ, *Honestiores и humiliores в законодательных памятниках римской империи*. Вестник Древней Истории 1 (31) (1950) 81—90. — L'étude — utile même du point de vue byzantinologique — analyse l'origine, la structure, les droits et les devoirs des deux classes sociales, s'appuyant sur le Codex Theodosianus, les Digesta et les « Sententiae » de Paul. M. P.

E. LEVY, *Vom römischen Precarium zur germanischen Landleihe*. Zeitschr. Sav.-Stftg. 66, Roman. Abt. (1948) 1—30. — Sur le précaire de la basse antiquité et de l'époque des grandes migrations des peuples. Irm.

R. S. LOPEZ, *Silk Industry in the Byzantine Empire*. Speculum XX (1945) 1—42. — Compte-rendu: А. П. КАЖДАН, Виз. Врем. III (1950) 290—293. М. Р.

Г. ОСТРОГОРСКИЙ, *Византийские писцовые книги*. (V. Byzantinoslavica IX, 203—306; X, 183.) — Compte-rendu: Б. Т. ГОРЯНОВ, Виз. Врем. III (1950) 267—276. М. Р.

G. OSTROGORSKY, *Le grand domaine dans l'Empire byzantin*. Recueils de la Société Jean Bodin IV (1949) 35—50. — Compte-rendu: E. HERMAN, *Orientalia Christ. Period.* XVI (1950) 469. A. F.

Методологические значения высказываний И. В. Сталина о революции рабов для советского византиноведения. Виз. Врем. III (1950) 3—17. — Partant des opinions de J. Stalin qui a relevé l'extraordinaire importance de la révolte d'esclaves pour la dissolution du régime esclavagiste et la transition à la société féodale, l'article précité (sans signature d'auteur) donne une analyse critique de la révolte des esclaves et des colons dans l'empire romain d'Occident et à Byzance. Après avoir mentionné, en général, les principales manifestations de décadence affectant les deux sphères, l'auteur accentue les particularités caractéristiques de l'Empire d'Orient. Il établit une analogie entre le rôle des « barbares » (Germaines) dans l'évolution sociale de l'empire romain en voie de dissolution, et celui des Slaves dans l'histoire des transformations subies par l'Empire d'Orient dans les Balkans. La révolte d'esclaves et de colons est considérée comme un des problèmes fondamentaux de la byzantinologie soviétique auquel cette dernière a déjà consacré plusieurs travaux d'importance. Fl.

D. ZAKYTHINOS, *Crise monétaire et crise économique à Byzance du XIII^e au XV^e siècle*. Athènes, 1948, pp. 149. Pap.

D. ZAKYTHINOS, *Le processus de féodalisation*. L'Hellénisme Contemp. 2 (1948) 499—514. — Le processus de féodalisation à Byzance ne commence, selon l'auteur, qu'à la fin du XII^e siècle, sous le règne d'Andronic Comnène, pour recevoir une forme définitive sous les Paléologues seulement. Z. cite et analyse des sources susceptibles de corroborer son opinion: chrysobulle de Constantin XI en faveur de Georgios Gémistos Pléthon (1949), le serment du seigneur thessalien Michel Gabrielopoulos (1434), et surtout le chrysobulle par lequel Jean VI Cantacuzène confia à Jean l'Ange le gouvernement de la Thessalie. Pap.

D. ZAKYTHINOS, *La commune grecque: les conditions historiques d'une décentralisation administrative*. L'Hellénisme Contemp. 2 (1948) 295—310, 414—428. — L'étude examine les conditions historiques sous lesquelles la commune grecque a évolué et démontre que celle-ci, loin d'être une création de la Turcocratie, remonte par ses racines au passé byzantin. Pap.

C. Civilisation, jurisprudence, administration, science militaire.

A. ALIVIZATOS, *Ἡ οἰκονομία κατὰ τὸ κανονικόν δίκαιον τῆς Ὁρθοδόξου Ἐκκλησίας*. Athens, Αστὴρ Press, 1949, pp. 112. — Rev. by E. EVERY in *The Christian East* 1 (N. S., No. 2, June, 1950) 59—64. J. M. H.

L. BRÉHIER, *La marine de Byzance du VIII^e au XI^e siècle*. Byzantion XIX (1949) 1—16. — Cf., à présent, le *Monde Byzantin* du même auteur, t. II, pp. 404—429. A. F.

J. BÜHLER, *Die Kultur der Antike und die Grundlegung der abendländischen Kultur*. 2. *Das Römertum, Antike u. abendländische Kultur*. 1.—5. Tsd. Stuttgart, Kröner, 1947, pp. VII, 531 + 31 tab. — Kröners Taschenausgabe, 188. — Le livre, destiné à un public très large, effleure, dans sa partie finale, même la question de l'origine de la civilisation byzantine. Irm.

L. CAES-R. HENRION, *Collectio bibliographica operum ad ius Romanum pertinentium* I, 1. Bruxelles, 1949, pp. 446. — Compte-rendu: L. WENGER, *Zeitschr. Sav.-Stftg.* 67, Roman. Abt. (1950) 577—584. Irm.

C. DE CLERCQ, *Introduction à l'histoire du droit canonique oriental*. Archives d'Hist. du Droit Oriental III (1948) 309—348. A. F.

CH. N. COCHRANE, *Christianity and Classical Culture. A Study of Thought and Action from Augustus to Augustine*. Toronto, Oxford Univ. Press, 1944, p. 523. — Compte-rendu: Universitas 2 (1947) 576—577. Irm.

C. COURTOIS, *Excusul. Observations sur l'histoire du consulat à l'époque byzantine*. Byzantion XIX (1949) 37—58. — Justinien a supprimé, en 542, le consulat éponyme mais l'institution des consuls honoraires (οἱ ἀπὸ ὑπάτων), — issue du consulat suffète, — subsiste jusqu'à la fin du VII^e siècle. Les ὑπατοὶ de la période qui va des Isauriens aux Comnènes représentent, sans doute, une institution différente: juridiquement parlant, c'étaient des dignitaires plutôt que des instruments du pouvoir. A. F.

Dictionnaire de droit canonique, publ. sous la direction de R. NAZ. Paris, Letouzey & Ane. — Compte-rendu: Herder-Korrespondenz (1947) 327. Irm.

И. ДУЙЧЕВ, *Славяно-болгарские древности*. (V. ici p. 6—31.) — Analysant les *Responsa Papae Nicolai primi ad consulta Bulgarorum*, l'auteur souligne qu'un grand nombre des données contenues dans les Réponses se rapportent non pas aux Protobulgares, mais aux Slaves. D. A.

F. EBRARD, *Die Entstehung des Corpus Juris nach den acht Einführungsgesetzen des Kaisers Justinian*. Schweizer Beiträge zur Allgemeinen Geschichte, hgg. v. W. Näf, 5 (Aarau, 1947) 28—76. — Compte-rendu: M. KASER, Zeitschr. Sav.-Stftg. 67, Roman. Abt. (1950) 568—573. Irm.

J. EISNER, *Pour dater la civilisation « Avare »*. (V. Byzantinoslavica IX, 45—54; X, 186.) — Compte-rendu: J. DEKAN, Historica Slovaca VI—VII (1948—49) 238—239. Zst.

A. J. FESTURGIERE, *La révélation d'Hermès Trismégiste. I. L'Astrologie, et les Sciences Occultes*. 2^{me} éd. (1950), pp. XIV, 441. — II. *Le Dieu Cosmique*. Paris, Gabalda et Cie, 1949, pp. XVII, 610. (Études Bibliques.) — Ouvrage d'importance sur l'origine et le développement des principaux aspects de la pensée religieuse, aux époques hellénistique et romaine. Les byzantinologues apprécieront surtout le passage relatif au stoïcisme que l'auteur interprète comme une espèce de « mysticisme oriental », et l'analyse du système philosophique et religieux de Philon, ancré dans la religion cosmique, à l'âge de l'éclectisme. — Comptes-rendus: A. SIGGEL, Deutsche Literaturzeitung 69 (1948) 253—256 (sur le vol. I); E. R. DODDS, Journal of Roman Studies XL (1950) 146—148. M. P.

B. D. GREKOV, *La culture de la Russie de Kiev* (V. Byzantinoslavica X, 186). — Compte-rendu: H. JABLONOWSKI, Blick in die Wissenschaft (1948) 29. Irm.

R. GUILLAND, *Études sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Le Grand Connétable*, ὁ μέγας κοντοσταυλός. Byzantion, XIX (1949) 99—111. — L'auteur distingue: 1. l'office palatin du κόμης τοῦ στάβλου, *comes stabuli*, qui apparaît dans le Code Théodosien et est en usage encore au XIV^e siècle, sous le titre ὁ κόμης τῶν βασιλικῶν ἵππων, 2. la fonction militaire du chef des mercenaires francs, ὁ μέγας κοντοσταυλός (cf. le *comestabulus* normand), qui apparaît au XIII^e siècle, pour se maintenir jusqu'en 1453. Des recherches de prosopographie complètent et étayent cette étude qui s'ajoute utilement à une série de publications analogues de R. G. parues dans la Rev. des Etudes Byz. II, III et V et dans Orientalia Christ. Period., XIII. A. F.

E. HOWALD, *Die Kultur der Antike*. (Erasmus-Bibliothek.) Zürich, Artemis Verlag, 1948, pp. 272. — Le byzantinologue s'intéressera surtout à la conception de la civilisation hellénistique. L'expression la plus authentique de l'esprit grec réside, selon l'auteur, dans la civilisation d'Athènes, au 5^e siècle av. J.-C. La civilisation hellénistique ne constitue, selon

lui, qu'une réaction contre Athènes, de même que l'Empire de Rome ne représente qu'une phase « humaniste » dans l'évolution de la civilisation grecque. Compte-rendu négatif par V. EHRENBURG, *Journal of Roman Studies* XL (1950) 132—133. M. P.

C. В. ЮШКОВ, *Общественно политический строй и право Киевского государства*. Москва, 1949, pp. 543. — Le byzantinologue s'intéressera surtout aux chapitres traitant de l'influence du droit byzantin sur la « Loi Russe », à une époque antérieure à la « Pravda » russe, ensuite de l'origine du mot de « Rus » et de l'apport des Normans à l'établissement de l'Etat kiévien. M. P.

P. KOSCHAKER, *Europa und das römische Recht*. München u. Berlin, Biederstein, 1947, pp. XII, 378. — Compte-rendu: E. GENZMER, *Zeitschr. Sav.-Stftg.* 67, Roman. Abt. (1950) 595—611. Cf. A. EHRHARDT, *Patres non leguntur*. Ibid. 66 (1948) 566—567; G. BÜCKLING, *Europa und das römische Recht*. Deutsche Rundschau 71 (1948) 85. Remarques à l'œuvre citée. Irm.

PH. KOUKOULES, 'Η πρὸς τοὺς ἐν δεσμοῖς φιλανθρωπία κατὰ τοὺς Βυζαντινοὺς. Πολιτική 'Επιθεώρησις 18 (1945) 1098—1100. Pap.

PH. KOUKOULÈS, Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός. (V. Byzantinoslavica X, 289—293, 353.) — Compte-rendu: R. GUILLAND, *Rev. des Etudes Grecques* LXIII (1950) 315—316. M. P.

F. LAFRANCHI, *Il diritto nei retori Romani*. Milano, Giuffrè, 1938, pp. XXI, 687. (Univ. di Roma, Pubblicazione dell'Istituto di Diritto Romano dei Diritti dell'Oriente Mediterraneo e di Storia di Diritto, IV.) — Compte-rendu: P. W. DUFF, *Journal of Roman Studies* XL (1950) 154—156. — Analyse du problème byzantinologique relatif à l'origine des DIGESTA de Justinien. M. P.

O. LAMPSIDIS, 'Η ποιὴ τῆς τυφλώσεως παρὰ τοῖς Βυζαντινοῖς. (V. Byzantinoslavica X, 353.) — Compte-rendu: E. HERMAN, *Orientalia Christ. Period.* XVI (1950) 223—224. M. P.

P. LEMERLE, *Recherches sur les institutions judiciaires à l'époque des Paléologues. I. — Le tribunal impérial*. Annuaire de l'Institut de Phil. et d'Hist. Orientales et Slaves IX (1949) 369—384. — *Secreton impérial et Juges généraux*. L'auteur précise et complète l'étude qu'il a consacrée à ces derniers dans le *Mémorial Louis Petit* (v. Byzantinoslavica X, 187). Pour les rapports entre les deux collèges, on consultera aussi le travail d'I. Sevcenko cité ci-dessous. A. F.

P. LEMERLE, *Recherches sur les institutions judiciaires à l'époque des Paléologues. II. — Le tribunal du patriarchat ou tribunal synodal*. Anal. Boll. LXVIII (1950) 309—333. — La recherche est limitée à la compétence du tribunal patriarcal en matière laïque. Après avoir examiné la nature des causes, la procédure et la terminologie ainsi que l'esprit dans lequel étaient rendus les jugements, l'auteur détermine les fondements juridiques du tribunal patriarcal et ses relations avec la justice impériale. A. F.

A. MAGDELAIN, *Auctoritas principis*. Paris, Les Belles Lettres, 1947, pp. X, 121. Collection d'Etudes latines publiée par la Société des Etudes Latines, sous la direction de J. MAROUZEAU. — Dans trois chapitres, l'auteur a tenté une histoire de l'*auctoritas principis*, à partir de la république de Rome jusqu'à l'empereur Justinien. — Compte-rendu critique par H. LAST, *Journal of Roman Studies* XL (1950) 119—123. M. P.

W. NESTLE, *Griechische Weltanschauung in ihrer Bedeutung für die Gegenwart*. Vorträge u. Abhandlgn. (1.—4. Ts.). Stuttgart, Hannsmann, 1946, pp. 459. — Recueil d'articles mineurs sur des problèmes d'hellénisme et d'humanisme. Les byzantinistes prendront un intérêt particulier aux articles intitulés « Ein Gedenkjahr der europäischen Geistesgeschichte » (529—1929) et « Humanismus und Christentum ». Irm.

W. OHNESORGE, *Das Zweikaiserproblem im frühen Mittelalter. Die Bedeutg. d. byzant. Reiches f. d. Entwickl. d. Staatsidee in Europa*. Hildesheim, Lax, 1947, pp. 143. — L'auteur démontre l'importance de Byzance dans l'évolution de l'idée de l'Etat en Europe, et notamment combien l'universalisme étranger de l'Empire romain pesait, au commencement, sur l'Empire germanique. Il en résulte une appréciation nouvelle de la politique italienne des empereurs allemands. Irm.

P. PANAYOTAKOS, Τὸ ἐκκλησιαστικὸν δίκαιον ἐν τῇ νεωτέρᾳ Ἑλληνικῇ ἐπιστήμῃ. Ἀρχεῖον Ἑκκλησιαστικοῦ καὶ Κανονικοῦ Δικαίου 1 (1946) 39—55, 51—64, 172—183, 262—273. — Bibliographie raisonnée de toutes les publications importantes, ayant trait au droit canonique et parues, depuis environ un siècle, en Grèce et dans le milieu grec de l'étranger. Pap.

H. В. ПИГУЛЕВСКАЯ, *Законы Химьяритов*. Виз. Врем. III (1950) 51—61. — L'auteur éclaircit la naissance des « Lois des Khimiarites ». L'ouvrage date de la première moitié du VI^e siècle et représente un recueil de normes législatives, conçu à Byzance et destiné à Khimiar, en Arabie méridionale, pour contribuer à affermir l'influence politique et économique de Byzance dans la dite région qui jouait un rôle important dans les relations commerciales entre Byzance et la Proche-Asie. Ces lois, qui n'ont jamais constitué un code juridique en vigueur, reflètent, cependant, différents aspects de la vie des villes byzantines et, en partie aussi, la situation de Khimiar en ce qui concerne ses institutions sociales et la vie publique et privée de ses habitants. Fl.

W. v. POLETIKA, *Kulturgeographische Kraftlinien Altrußlands*. Universitas 2 (1947) 807—812. — La vieille Russie, centre culturel. Irm.

K. RHALLIS, Βάπτισμα αἱρετικῶν. Ἀρχεῖον Ἑκκλησιαστικοῦ καὶ Κανονικοῦ Δικαίου 3 (1948) 9—23. — Etude de la discipline de l'Eglise orthodoxe, surtout de Constantinople, en matière du baptême des hérétiques. L'auteur expose deux aspects de la législation de l'Eglise, au cours de sept siècles : l'un est celui de la loi exigeant strictement la rebaptisation des hérétiques et l'autre celui de l'économie prescrivant l'onction du chrême. Pap.

E. RHOUSOS, Λεξιλόγιον ἐκκλησιαστικοῦ δικαίου, I. Βυζαντινὸν δίκαιον. Athènes, 1948, pp. VI, 488. — Compilation de termes du droit canonique byzantin avec équivalents latins et français, sans référence aux sources. Pap.

W. SCHUBART, *Glaube und Bildung im Wandel der Zeiten*. Münchner Verl. u. Graph. Kunstanstalten, 1947, pp. 215. — Choix de publications mineures de l'éminent papyrologue, actuellement professeur titulaire d'histoire ancienne à l'Université de Halle. Le byzantiniste prendra un intérêt particulier à l'article intitulé « Vom Altertum zum Mittelalter » (voir « Archiv für Papyrusforschung » 11). Irm.

Symbolae ad Jus et Historiam antiquitatis pertinentes Julio Christiano van Oven dedicatae. (V. Byzantinoslavica X, 188.) — Compte-rendu : H. H. ROWLEY, Theol. Literaturzeitung 73 (1948) 270—271. Irm.

I. ŠEVČENKO, *Léon Bardalès et les Juges généraux ou la corruption des incorruptibles*. Byzantion XIX (1949) 246—259. — Traduction et commentaire d'une supplique de Léon Bardalès à Andronic III Paléologue. Léon fut condamné à la confiscation de ses biens pour avoir accepté des pots-de-vin dans l'exercice de ses fonctions de juge : il demande que soient exclus de cette mesure les biens qui lui auraient été confiés par des tiers. Il semble probable que l'astucieux prévaricateur avait été compromis dans le scandale des Juges généraux convaincus de forfaiture au printemps de 1337. Pourtant Léon ne faisait pas directement partie de leur collège, ses fonctions de protasécristis le plaçant à la tête du *secreton* impérial qui fut la plus haute instance judiciaire avant la création des juges généraux (en 1329). Il faut en conclure que la nouvelle institution reposait, du moins à ses débuts, sur un fait préexis-

tant, en l'espèce le *secreton* impérial. Pour avoir été châtiés de concert avec le protasécrétis, les Juges généraux durent avoir leur tribunal associé au sien. A. F.

R. TAUBENSCHLAG, *The law of Graeco-Roman Egypt in the light of the Papyri. 322 B. C.-640 A. D. Vol. II: Political and Administrative Law*. Warsaw, 1948, pp. 124. — Le premier volume de l'ouvrage, paru à N. York, en 1946 (V. Byzantinoslavica X, 184, 353), traitait des influences réciproques des lois égyptiennes et grecques, depuis Alexandre le Grand jusqu'à la conquête de l'Égypte par les Arabes. Le vol. II est divisé en trois parties dont la première s'occupe des lois politiques, la seconde des lois administratives et la troisième de leur application. — Compte-rendu: G. MANTEUFFEL, *Państwo i Prawo* IV (1949) 84—87. Kap.

L. WENGER, *Der Congresso Internazionale di Diritto Romano e di Storia del Diritto*. Zeitschr. Sav.-Stiftg. 66, Roman. Abt. (1948) 627—638. — Compte-rendu sur le congrès réuni à Vérone du 27 au 29 septembre 1948. Irm.

D. ZAKYTHINOS, Ἡ βυζαντινὴ ιδέα καὶ ἡ Ἑλληνικὴ ἐπανάστασις. Νέα Ἑστία XXXV (1945) 225—229. Pap.

D. ZAKYTHINOS, *Byzance et les Arabes dans leurs rapports intellectuels*. L'Hellénisme Contemp. (1947) 42—54. Pap.

D. Histoire de l'Eglise.

A. ALFÖLDI, *The Conversion of Constantine and the Pagan Rome*. (V. Byzantinoslavica X, 189, 354, XI, 135.) — Compte-rendu: G. DOWNEY, *American Journal of Philol.* LXXI, 1 (1950) 100—104. A. F.

A. ALIVIZATOS, Ἡ ἀναγνώρισις τῶν ἁγίων ἐν τῇ Ὁρθοδόξῳ Ἐκκλησίᾳ. Θεολογία 19 (1941—48) 18—52. — Etude de la procédure de béatification avec de courtes notations relatives à celle de la période byzantine. Pap.

I. ANDREADES, Ἱστορία τῆς ἐν Χίῳ Ὁρθοδόξου Ἐκκλησίας, I. Athènes, 1948, pp. 355 et suppl. 286 + 52. Pap.

D. ANGELOB, *Der Bogomilismus auf dem Gebiete des byzantinischen Reiches. — Ursprung, Wesen und Geschichte*. Teil II: *Geschichte*. Годишник на Софийския Университет, Ист.-филол. факултет XLVI, 2 (1949—50) 1—58. — Dans la seconde partie de son ouvrage, l'auteur analyse l'histoire du mouvement des Bogomiles à Byzance. Se basant sur des sources conservées, il établit les rapports étroits de ce mouvement avec le développement économique et social de l'empire, de même que les différences qu'on y observe et qui sont imputables au milieu où le mouvement avait pénétré et où il s'était propagé. — Cf. Byzantinoslavica X, 189. D. A.

G. BARDY, *La question des langues dans l'Eglise ancienne* (V. Byzantinoslavica X, 190, 354). — Compte-rendu: I. ORTIZ de URBINA, *Orientalia Christ. Period.* XVI (1950) 464—465; J. DARROUZES, *Rev. des Etudes Byz.* VII, 2 (1950) 274. M. P.

P. CHARANIS, *Byzantium, the West and the Origin of the First Crusade*. Byzantion XIX (1949) 17—36. — L'auteur attire l'attention sur un passage de la *Synopsis Chronikè* de Théodore Skoutariotès qui nous montre Alexis Comnène comme l'un des promoteurs de la 1^{ère} Croisade. Le texte confirme l'envoi d'ambassadeurs à Urbain II, auquel font allusion diverses sources latines; qui plus est, il découvre le fond de la pensée d'Alexis pour qui la délivrance de la Terre Sainte était un prétexte (πρόφασις) pour chasser les Seldjoukides de l'Asie Mineure (C. Sathas, *Bibl. Graeca Medii Aevi*, VII, 184—5). L'empereur poursuivait, dans ce sens, la politique inaugurée aussitôt après la défaite de Manzikert et qui consistait à entraîner l'Occident, — représenté alternativement par les Normands de Robert Guiscard et par le S. Siècle, — dans la lutte contre l'envahisseur turc. A. F.

P. CHARANIS, *A Greek Source on the Origin of the First Crusade*. Speculum XXIV (1949) 93—94. — Résumé de l'article cité ci-dessus. A. F.

R. DEVRESSE, *Le Patriarcat d'Antioche*. (V. Byzantinoslavica X, 190, 355.) — Compte-rendu: E. HONIGMANN, Traditio 5 (1947) 135—161; P. M. РОССЕЙКИН, Виз. Врем. III (1950) 282—290. M. P.

Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique, commencé sous la direction d'A. BAUDRILLART, continué par A. de MEYER et E. van CAUWENBERGH. T. VIII, IX, X, fasc. 55 et 56. — Compte-rendu: Herder-Korrespondenz 1947, 476. Irm.

F. DVORNIK, *Le schisme de Photius*. (V. ici p. 135.) — Compte-rendu: R. GUILAND, Rev. des Etudes Grecques LXIII (1950) 317—318. M. P.

F. DVORNIK, *Photius et la réorganisation de l'Académie patriarcale*. Anal. Bolland. LXVIII (1950) 108—125. Mélanges Paul Peters, II. — L'auteur étudie l'histoire des deux écoles d'enseignement supérieur de Constantinople: de l'université prévue à la formation de fonctionnaires et de l'académie de théologie auprès du patriarcat, laquelle fut réformée par Photius et destinée à l'enseignement supérieur du clergé. En 861, une succursale de l'académie, avec les chaires de philosophie, de grammaire et de rhétorique, fut sans doute fondée auprès la cathédrale des Saints-Apôtres (la seconde parmi les plus importantes églises de Constantinople). St. Constantin, jadis attaché à l'université laïque, devint professeur de l'académie, après avoir accompli sa mission en Khazarie. C'est ainsi que Dvornik interprète le témoignage de la Vie de Constantin, chap. XIII: «... se tenant dans l'église des Saints-Apôtres...» (въ цркви свѣтыхъ апостолъ сѣда). jv.

E. DYGGVE, *L'influence des Goths à Salone*. Byzantion XIX (1949) 73—77. — Une église épiscopale avec un baptistère fut élevée, à la fin du V^e siècle, à Salone, où cependant des édifices répondant à la même destination existaient déjà. Il faut conclure à la rencontre de deux communautés, l'une orthodoxe, l'autre arienne. Entre 480 et 535, Salone passa, en effet, sous la domination des Hérules et des Ostrogoths qui, tout en encourageant les progrès de l'arianisme, surent faire preuve de tolérance à l'égard des partisans du Credo de Nicée. Il en fut de même à Ravenne, où deux évêchés et deux baptistères voisinaient sous le règne de Théodoric. Du reste, à en juger d'après les dispositions architecturales des monuments de Salone, «on n'a pas voulu souligner une différence mais plutôt appuyer sur la ressemblance»; seule l'orientation des piscines baptismales n'est pas la même. L'ensemble de ces observations intéresse autant l'histoire de l'Eglise que l'archéologie. Il laisse envisager, en particulier, une révision éventuelle des fastes épiscopaux salonitains dont le volume excessif s'expliquerait si l'on admettait que des noms d'évêques ariens et orthodoxes y ont été confondus. A. F.

W. ELTESTER, *Die Krisis der alten Welt und das Christentum*. Zeitschr. für die neutestamentliche Wissenschaft 42 (1949) 1—19. — L'histoire de la basse antiquité est l'histoire d'une crise permanente qui ne se termina que par le christianisme, lequel, sous le Regnum christianum de Constantin, se rattacha à l'idée de l'empire. Irm.

H. EVERT-KAPPESOWA, *Stronnictwo anty-lacińskie w Konstantynopolu w przeddzień jego upadku*. Przegląd Historyczny XL (1949) 128—144. Résumé français pp. 413—416. — L'auteur analyse la question de l'union, à la veille même de la prise de Constantinople. Elle donne une caractéristique du parti anti-latin et du grand-duc Luc Notaras qu'elle considère comme un de ses chefs les plus éminents. Kap.

G. EVERY, *Syriac and Arabic in the Church of Jerusalem*. Church Quarterly Rev. 145 (No. 290, Jan.-March, 1948) 230—240. J. M. H.

G. EVERY, *The Byzantine Patriarchate*. (V. Byzantinoslavica X, 191, 355; XI, 136.)

— Cf. critical rev. by D. J. CHITTY in *Church Quarterly Rev.* 146 (No. 291, Ap.-June, 1948) 110—117. J. M. H.

A. ФЛОРОВСКИЙ, *Чудовский инок Евфимий*. *Slavia XIX* (1949) 100—152. — Biographie détaillée et appréciation de l'œuvre d'Euthymij, moine du monastère de Čudov, représentant de la tradition grecque dans l'Eglise et la littérature russes, à la fin du 17^e siècle. Euthymij appartient aux derniers défenseurs des anciennes traditions moscovites, revivant dans la science scolastique du type kiévien laquelle, calquée sur les règles et les modèles grecs, dut céder, sous Pierre le Grand, à une orientation nouvelle et « protestante », attachée aux traditions politiques et culturelles de l'Europe occidentale. M. P.

G. FLOROVSKY, *The Eastern Orthodox Church and the Ecumenical Movement*. *Theology Today* VII, 1 (1950) 68—79. — L'auteur, remarquable théologien et historien, découvre, par l'analyse historique, le passé et le fond communs du christianisme. M. P.

A. FYTRAKIS, *Οἱ μοναχοὶ ὡς κοινωνικοὶ διδάσκαλοι καὶ ἐργάται, ἐν τῇ Ἀρχαίᾳ Ἀνατολικῇ Ἐκκλησίᾳ*. *Βιβλιοθήκη Ἀποστ. Διακονίας*, 31. Athènes, 1950, pp. 100. Pap.

B. ГЛУШАЦ, *Истина о богомилма*. *Историјска расправа*. Београд, 1945, pp. 272. — Compte-rendu négatif: A. C., *Историски Часопис I* (Београд 1949) 263—273. M. P.

G. E. v. GRUNEBAUM, *Medieval Islam: A Study in Cultural Orientation*. Chicago, Univ. of Chicago Press, 1946, p. 365. — Compte-rendu: *Universitas* 2 (1947) 842—843. Irm.

R. M. HAACKE, *Rom und die Cäsaren. Geschichte d. Cäsaropapismus*. Düsseldorf, Patmos-Verl., 1947, pp. 123. — Dans l'évolution historique, de Constantin à Photius, l'auteur suit les relations entre l'Etat et l'Eglise. — Compte-rendu: B. SCHNEIDER, *Stimmen der Zeit* 142 (1948—49) 234. Irm.

L. HADROVICS, *Le peuple serbe et son Eglise sous la domination turque*. (V. *Byzantinoslavica* X, 355.) — Compte-rendu: J. РАДОНИЋ, *Историски Часопис I* (Београд, 1949) 273—277. M. P.

K. HEUSSI, *Kompendium der Kirchengeschichte*. 10. neubearb. Aufl. Tübingen, Mohr, 1949, pp. XII, 577. — Le manuel très connu se présente sous une forme nouvelle, les chapitres sur le christianisme primitif et l'origine du catholicisme ayant surtout été refondus. Irm.

Histoire de l'Eglise depuis les origines jusqu'à nos jours. Publ. sous la direction d'A. FLICHE et V. MARTIN. Vol. III—VIII. — Compte-rendu: *Herder-Korrespondenz* (1947) 476. Irm.

G. HOFMANN, *Kirchliche Trauerfeier für Kardinal Bessarion am 10. Dezember 1472*. *Orientalia Christ. Period. XII* (1946) 200—201. M. P.

G. HOFMANN, *Zur Geschichte der Ostkirche*. *Stimmen der Zeit* 74 (1948) 43—49. — La séparation définitive de l'Eglise orientale et de l'Eglise de Rome ne date que de la moitié du XI^e siècle, non de Photius. Irm.

W. HOTZELT, *Kirchengeschichte Palästinas im Zeitalter der Kreuzzüge 1099—1291*. Köln, J. P. Bachem, 1940, pp. VIII, 254. — *Kirchengeschichte Palästinas von d. Urkirche bis z. Gegenwart*, 3. — *Palästinahefte d. Dt. Vereins v. Hl. Land* 29—32. — Compte-rendu: K. ELLIGER, *Theol. Literaturzeitung* 73 (1948) 213—214. Irm.

M. JUGIE, *Le schisme byzantin. Aperçu historique et doctrinal*. Paris, Lethielleux, 1941, pp. 488. — Compte-rendu: *Herder-Korrespondenz* (1947) 334 et 384. Irm.

J. KADLEC, *Byzantské křesťanství u slovanských národů*. (V. *Byzantinoslavica* X, 193.) — Compte-rendu: P. RATKOŠ, *Historica Slovaca* VI—VII (1948—49) 240. Zst.

F. KAPHAN, *Zwischen Antike und Mittelalter*. (V. ici p. 127.) — Compte-rendu: K. D. SCHMIDT, *Theol. Literaturzeitung* 73 (1948) 358—359. Irm.

J. KARMIRIS, 'Η ἀποδομένη εἰς τὸν Μιχαὴλ Η' Παλαιολόγον λατινικὴ ὁμολογία πίστεως τοῦ 1274. Ἀρχεῖον Ἐκκλησιαστικοῦ καὶ Κανονικοῦ Δικαίου 2 (1947) 127—147. — L'auteur soutient que Michel VIII signa la profession de Lyon pour des raisons uniquement politiques. Pap.

G. KONIDARIS, 'Η ἑλληνικὴ Ἐκκλησία ὡς πολιτιστικὴ δύναμις ἐν τῇ ἱστορίᾳ τῆς Χερσονήσου τοῦ Αἴμου. Athènes, 1948, pp. XXIV, 209. — L'auteur expose la mission civilisatrice de l'Eglise grecque parmi les peuples des Balkans, en soutenant la thèse de l'universalité de l'Eglise grecque appuyée sur l'Hellénisme. Pap.

E. KOURILAS, *Athos, la vie et les institutions monacales*. La Croix I (Athènes, 1947) 1—30. Pap.

A. KYROU, Βησσαρίων ὁ Ἑλληγν, I, II. Athènes, 1947, pp. 239 et 272. — Ouvrage de vulgarisation; cf. compte-rendu dans le Bulletin analytique de bibliographie hellénique, No 819. Pap.

C. LAGIER, *L'Orient Chrétien*, II. Paris, 1950, pp. 609 + 4 cartes. (Au Bureau de l'Oeuvre d'Orient, XII.) — L'ouvrage résume, en principe, l'histoire ecclésiastique de Byzance, dans le cadre de l'évolution politique et culturelle. Le tome II embrasse une période à partir de Photius jusqu'en 1204. Les autres Eglises orientales ne sont mentionnées que par rapport à l'Eglise byzantine. De la sphère slave, l'auteur relève tout particulièrement la mission de Cyrille et Méthode et le baptême de la princesse Olga et du prince Vladimir. — Compte-rendu: G. HOFMANN, *Orientalia Christ. Period. XVI* (1950) 476. M. P.

M. H. LAURENT, *Le bienheureux Innocent V etc.* (V. Byzantinoslavica X, 356). — Compte rendu: G. HOFMANN, *Orientalia Christ. Period. XIV* (1948) 203—205. M. P.

H. LIETZMANN, *Geschichte der Alten Kirche. 4. Die Zeit der Kirchenväter*. Berlin, Walter de Gruyter & Co., 1944, pp. IV, 200. — Compte-rendu: H. DÖRRIES, *Theol. Literaturzeitung* 73 (1948) 39—41. Irm.

W. v. LOEWENICH, *Die Geschichte der Kirche*. Wittenberg, Luther-Vrl., 1948³, pp. XV, 476 + 325 tab. — Edition nouvelle d'une description scientifique de l'histoire ecclésiastique, parue, pour la première fois, en 1937 et qui s'adresse à un grand nombre de lecteurs. Description détaillée de l'antiquité et qui touche aussi l'époque byzantine. Irm.

J. LORTZ, *Geschichte der Kirche in ideengeschichtl. Betrachtung. Eine geschichtl. Sinndeutung d. christl. Vergangenheit*. 11.—14. Aufl. Münster, Aschendorf, 1948, pp. XXII, 464. — Manuel d'histoire ecclésiastique, d'orientation catholique. Description détaillée de l'Eglise primitive et de ses controverses avec Byzance. Irm.

A. MERCATI, *Serie dei Sommi Pontefici Romani, Annuario Pontificio per l'anno 1947*. Città del Vaticano, Tipografia poliglotta Vaticana. — Compte-rendu: K. A. FINK, *Theol. Quartalschrift* 127 (1947) 431—434. Irm.

Miscellanea in honorem Francisci Xav. Grievec. Olomucii, 1948. *Acta Acad. Velehradensis* XIX (1948) 185. — Compte-rendu: F. V. MAREŠ, *Slavia* XIX (1950) 528—532. Zst.

L. MOHLER, *Kardinal Bessarion als Theologe, Humanist und Staatsmann. 3. Aus Bessarions Gelehrtenkreis*. Paderborn, F. Schöningh, 1942, pp. XII, 649. — Quellen und Forsch. aus dem Gebiet der Gesch., 27. — Compte-rendu: R. STUPPERICH, *Theol. Literaturzeitung* 72 (1947) 43—44. Irm.

В. МОШИН, Русские на Афоне и русско-византийские отношения в XI—XII вв. *Byzantinoslavica* XI, 32—60. Suite du No IX, 55—85. M. P.

D. OBOLENSKY, *The Bogomils*. (V. *Byzantinoslavica* X, 196, 303—312, 357; XI,

137). — Rev. by D. J. CHITTY in *Church Quarterly Rev.* 149 (No. 297, Oct.-Dec., 1949) 85—88. J. M. H.

K. ONASCH, *Geist und Geschichte der russischen Ostkirche*. Berlin, Evang. Verl. Anst., 1947, pp. 95. — L'auteur, qui est un protestant, tâche d'expliquer le christianisme orthodoxe russe par la coïncidence d'influences ethniques et de circonstances historiques. Irm.

J. R. PALANQUE, S. BARRAULT, J. R. GAI etc., *Le christianisme et l'occident barbare*. Paris, Ed. du Cerf, 1945, pp. 433. — Compte-rendu: *Herder-Korrespondenz* (1947), 329. Irm.

P. PANAYOTAKOS, 'Ο οἰκουµενικὸς πατριαρχικὸς θρόνος τῆς Κωνσταντινουπόλεως. Ἐκκλησιαστικὴ καὶ πολιτικὴ θέσις. Athènes, 1948, pp. 72. Pap.

CHR. PAPADOPOULOS, 'Η ἐκκλησία Κωνσταντινουπόλεως ἐπὶ τῶν Κομνηνῶν (1081—1185). Θεολογία XIX (1948) 3—17, 193—208, 385—397. Pap.

J. PAPAIOANNOU, Τὸ αὐτοκέφαλον τῆς Ἐκκλησίας Κύπρου. *Orthodoxia* XXIII (1948) 69—73, 134—142. Pap.

H. CH. PUECH—A. VAILLANT, *Le traité contre les Bogomiles . . .* (V. *Byzantinoslavica* IX, 129; X, 156; XI, 137.) — Compte-rendu: P. LEMERLE, *Rev. des Etudes Grecques* LXII (1949) 267—269. A. F.

Referate über theologische Dissertationen in Maschinenschrift. *Theol. Literaturzeitung* 74 (1949) 237—242. — Important pour le byzantinologue: W. Engels, *Die Beziehungen zwischen dem deutschen Protestantismus und Ostkirche in den letzten Jahrzehnten des 16. Jahrhunderts.* Irm.

Die Religionen der Erde. Ihr Wesen u. ihre Geschichte. Münchner Verl., 1949², pp. 480. — Le chapitre sur le christianisme a été écrit par Erich Seeberg et refondu par Ernst Benz. Les pages 360 et suivantes donnent une description du christianisme dans l'Empire romain et une caractéristique du type gréco-oriental de la religion chrétienne. Franz Babinger traite de l'islam aux pages 443 et suivantes. Irm.

A. RUNCIMAN, *The First Crusaders' Journey across the Balkan Peninsula*. *Byzantion* XIX (1949) 207—221. — Des incidents imprévus, plus ou moins violents, jalonnèrent les divers itinéraires des Croisés à travers les Balkans. Il faut cependant rendre hommage à l'efficacité de la machine gouvernementale d'Alexis Comnène ainsi qu'à la patience et au bon sens dont l'empereur a su faire preuve dans des circonstances aussi délicates. A. F.

F. SCHEIDWEILER, *Paulikianerprobleme, I.* (V. ici p. 284). M. P.

A. SOLOVIEV, *Saint Grégoire, patron de Bosnie*. *Byzantion* XIX (1949) 263—279. — L'auteur examine le culte particulier de s. Grégoire en Bosnie dans le cadre de ses recherches sur l'Eglise patarène (cf. *Byzantinoslavica*, X, 197, 358 et XI, 129, 137—138). Une question d'homonymie se pose d'abord: de quel Grégoire s'agit-il? En 1461 Pie II désigne nommément s. Grégoire le Thaumaturge, évêque de Néocésarée. Suivant A. S., c'était entériner un état de fait. Seul ce saint pouvait être reconnu par les bogomiles, qui n'admettaient aucun culte institué après la Paix de l'Eglise, ce qui était le cas de tous les homonymes du Thaumaturge, mais non le sien. D'autre part, l'évêque de Néocésarée semble avoir réalisé, au cours de son existence, l'idéal de l'élus bogomile, et sa « mystagogie gnostique » pouvait facilement s'accorder au docétisme des dualistes. Il est donc probable que le décret pontifical de 1461 témoigne, avant tout, d'un effort pour rallier la population bosniaque hérétique à la lutte suprême contre les Turcs. Le pape l'avait promulgué, du reste, sur une demande expresse du dernier roi de Bosnie, Etienne Tomašević. D'autres témoignages fournissent des renseignements d'un caractère différent sur les sentiments que professait en cette matière l'Eglise catholique. Les monnaies frappées entre 1436 et 1463,

c'est-à-dire depuis la conversion au catholicisme du roi Tvrtko II, nomment successivement s. Grégoire de Nazianze et s. Grégoire le Grand. Les émissions en argent de 1443—1461, avec la légende moins explicite SA[nctus] GR[egorius] et une effigie qui n'est ni celle de Grégoire de Nazianze, ni celle du pape son homonyme, répondraient-elles encore à la tradition hérétique de la population? A. S. ne le dit pas expressément. Ce qui est certain, c'est que seul Grégoire le Grand apparaît sur les monnaies et dans divers autres documents, plus ou moins officiels, postérieurs à 1461. Exceptionnellement, le pape Sixte lui est substitué dans un armorial de noblesse d'Illyrie copié au XVII^e siècle: on aurait voulu effacer jusqu'au nom qui pouvait éveiller de fâcheuses résonances.

Ayant démontré ainsi que jusqu'en 1436 le patron reconnu de la Bosnie était s. Grégoire le Thaumaturge, A. S. aborde un curieux problème de diplomatique. Le protocole de trois diplômes d'Etienne II, délivrés en 1322, 1323 et 1335, donne la titulature bizarre *Ego sanctus Gregorius nominatusque banus Stephanus*. Dans des actes plus récents du même Etienne II et de ses successeurs, le ban est désigné seulement comme le serviteur de s. Grégoire et de Dieu. Là encore, on peut distinguer une manifestation de la lutte contre la doctrine des bogomiles, pour qui les initiés, délivrés du joug de Satan, subissaient une transformation totale, et participaient à la divinité. La formule *Ego sanctus Gregorius* montre qu'en Bosnie cette déification se projetait aussi sur la personne du souverain et, qui plus est, aboutissait à une véritable croyance à la métempsychose, le ban devenant une incarnation du protecteur céleste de son pays (cf., pour la théorie de la métempsychose admise par d'autres partisans du dualisme, P. Alfarić, *L'Evolution intellectuelle de s. Augustin*. Paris, 1918, p. 153—154). Le ralliement d'Etienne II à l'Eglise romaine, en 1339, dut nécessairement déterminer l'abandon d'un protocole aussi compromettant. Cent ans plus tard, par un processus analogue, l'on s'efforça de changer l'identité du saint patron lui-même. A. F.

B. STEIDLE, *Der »Zweite« im Pachomiuskloster*. Benedikt. Monatschrift 24 (1948) 97—104. — La fonction du δευτερος dans la règle de saint Pacôme et le chapitre 65 de la Regula Benedicti. Irm.

V. STEPHANIDIS, Ἑκκλησιαστικὴ ἱστορία ἀπ' ἀρχῆς μέχρι σήμερον. Athènes, 1948, pp. 714, 101. Pap.

V. STEPHANIDIS, Μία ἐρμηνεία τοῦ ὀνόματος τῆς „πρωτοδευτέρως“ Συνόδου (861). Ἑκκλησία (1947) 132—134. Pap.

P. A. THROOP, *Criticism of the Crusade. A Study of Public Opinion and Crusade Propaganda*, Amsterdam, N. V. Swets and Zeitlinger, 1940. — Compte-rendu: Б. Т. ГОРЯНОВ, Виз. Врем. III (1950) 294—298. M. P.

E. TURDEANU, *Grégoire Camblak*. (V. Byzantinoslavica X, 198.) — Compte-rendu: Б. С. РАДОЈИЧИЋ, Историски Гласник 2 (Београд, 1949) 97—98. M. P.

З. В. УДАЛЬЦОВА, *Борьба византийских партий на Флорентийском соборе и роль Виссариона Никейского в заключении Унии*. Виз. Врем. III (1950) 106—138. — Analyse de l'attitude témoignée par les membres de l'Eglise byzantine au concile de Ferrare-Florence et du rôle que les représentants les plus remarquables, Bessarion de Nicée et Marcos d'Ephèse, jouèrent dans la réalisation de l'Union. Fl.

P. v. VÁČZY, *Die Anfänge der päpstlichen Politik bei den Slawen*. Leipzig, O. Harrasowitz, 1942, pp. 62. — Ostmitteleuropäische Bibliothek, 43. — Compte-rendu: B. SPÜLER, Theol. Literaturzeitung 72 (1947) 42—43. Irm.

A. VÖÖBUS, *Einiges über die karitative Tätigkeit des syrischen Mönchtums. Ein Beitrag zur Geschichte der Liebestätigkeit im Orient*. Pinneberg, 1947, pp. 27. — Contributions of Baltic Univ., 51. — Compte-rendu: H. DÖRRIES, Theol. Literaturzeitung 74 (1949) 684—685. Irm.

A. VÖÖBUS, *Les mesalliens et les réformes de Barçuma de Nisibe dans l'église perse*. Pinneberg, 1947, pp. 30. — Contributions of Baltic Univ., 34. — Compte-rendu: H. v. CAMPENHAUSEN, Theol. Literaturzeitung 74 (1949) 545—546. Irm.

E. WINTER, *Byzanz und Rom im Kampf um die Ukraine. 955—1939*. Leipzig, O. Harrassowitz, 1942, pp. VII, 227. — Compte-rendu: W. DELIUS, Theol. Literaturzeitung 73 (1948) 433—435. Irm.

H. A. WOLFSON, *Philo, Foundations of religious Philosophy in Judaism, Christianity and Islam. I, II*. Cambridge (Mass.), 1948. — Ouvrage d'importance analysant tous les aspects du système philosophique et religieux de Philon. — Compte-rendu: I. ORTIZ de URBINA, Orientalia Christ. Period. XVI (1950) 201—202. M. P.

G. E. ZACHARIADES, *Tübingen und Konstantinopel, Martin Crusius und seine Verhandlungen mit der Griechisch-Orthodoxen Kirche*. Göttingen, Gerstung und Lehmann, 1941, pp. 109. — Schriftenreihe der Deutsch-Griech. Gesellschaft, 7. — Compte-rendu: E. BENZ, Zeitschr. für slavische Philol. 19 (1947) 453—458; H. S. ALIVIZATOS, Theol. Literaturzeitung 72 (1947) 40—42. Irm.

A. ZIEGLER, *Das Verhalten der kirchlichen Oberhirten in der slawischen Völkerwanderung des 6. und 7. Jahrhunderts*. (V. Byzantinoslavica X, 360.) — Compte-rendu: A. M. AMMANN, Orientalia Christ. Period. XV (1949) 457—458. M. P.

E. Questions cyrillo-méthodiennes.

M. ГЕНОВ, *За началото на славянската писменост*. Исторически Преглед VI, 4—5 (1950) 600—609. — Se basant sur les renseignements du moine Chrabr (contemporain du tsar Siméon), l'auteur considère l'an 855 comme la date la plus acceptable de l'alphabet slave de Constantin-Cyrille. D. A.

E. Э. ГРАНСТРЕМ, *О связи кирилловского устава с византийским унциалом*. Виз. Врем. III (1950) 218—229 + 5 рисунков. — Par l'analyse de l'écriture grecque onciale de Byzance, l'auteur démontre que l'écriture cyrillique slave constitue le produit original du génie graphique du peuple qui, à la fin du X^e et au début du XI^e siècles (dates des plus anciens monuments de l'écriture slave) avait déjà abandonné une simple imitation de l'écriture byzantine. Dans les lettres byzantines, „le « ductus » caractérisant l'écriture onciale byzantine à l'époque du slave commun, témoigne de la naissance de l'écriture slave. Fl.

F. GRIVEC, *Duo sermones s. Methodii Thessalonicensis*. Orientalia Christ. Period. XVI (1950) 440—448. — L'auteur démontre que le Fragment II de Frisin et l'Homélie anonyme dans le recueil de Cloz, *Glagolita Clozianus*, représentent l'œuvre de St. Méthode (le premier provient, peut-être, des deux frères). Analysant le fragment II de Frisin, l'auteur y découvre des analogies semblant prouver que le fragment avait été conçu par les apôtres slaves. Suit la traduction latine des deux textes. F. V. M.

A. V. ISACENKO, *Začiatky vzdelanosti vo Veľ'komoravskej ríši*. (V. Byzantinoslavica XI, 143.) — Compte-rendu: E. JÓNA, Slovenská reč XV (1949—1950) 249—250. Zst.

T. LEHR-SPLAWINSKI, *Konstantyn i Metodiusz w walce o liturgikę słowiańską*. Przegląd Zachodni 5 (1949) 626—638. — Aperçu sur les deux missions du IX^e s.: celle de Moravie et celle de Bulgarie. Toutes les deux apparaissent étroitement liées à l'activité du patriarche Photius qui les avait méditées, préparées et soutenues. Boris de Bulgarie, entouré par des Etats chrétiens et menacé par eux, se vit obligé d'embrasser le christianisme, hésitant entre Rome, plus éloignée, et Byzance, plus proche, et, par là même, plus dangereuse. Ce n'est qu'après une entente entre le pape et le basileus que la Bulgarie fut cédée au patriarcat byzantin au prix de la création d'un archevêché bulgare.

Quant à la Moravie, l'auteur souligne l'activité de Constantin et de Méthode qui, pour surmonter toutes les difficultés de leur apostolat, avaient décidé de chercher appui à Rome.

Kap.

T. LEHR-SPLAWINSKI, *Patriarchat Focjusza a sprawy słowiańskie w IX w.* *Zycie i Myśl* I (1950) 23—32. — Examinant le patriarcat de Photius et la question slave, l'auteur décrit la lutte entre Constantin et Méthode d'un côté et le clergé allemand de l'autre, dans la seconde moitié du IX^e s. Alors que les deux frères voulaient rendre l'enseignement chrétien plus compréhensible aux masses du peuple par l'emploi de la langue slave, le clergé allemand s'y opposait pour des raisons purement politiques. Le peuple de la Moravie restait indifférent au problème. L'auteur suit toutes les péripéties de cette lutte qui se termina, après la mort de Méthode, par l'expulsion de ses élèves, mais l'idée d'une langue nationale au service de l'Eglise persista et passa aux peuples slaves des Balkans. Selon l'auteur, elle contribua à la division du monde slave.

Kap.

S. SAKAČ, *De dignitate episcopali s. Cyrilli Thessalonicensis*. *Orientalia Christ. Period.* XVI (1950) 237—266. — Dans trois documents historiques de l'époque (Légende Italienne, Eloge de St. Cyrille et Eloge des Saints Cyrille et Méthode), la dignité épiscopale de Cyrille est mentionnée expressément. La Vie de Constantin et Méthode (légendes pannoniennes) la suggère implicitement. La véracité des témoignages ne saurait donc être mise en doute. St. Cyrille fut ordonné évêque au début de l'an 868, mais, vers la fin de la même année, il renonça à sa fonction, en raison de sa maladie, et ne vint jamais dans le diocèse grand-morave, ce qui motive le manque de documents respectifs.

F. V. M.

J. STANISLAV, *Životy slovanských apoštolov Cyrila a Metoda v legendách a listoch*. *Turčiansky Sv. Martin*, 1950, pp. 232. — Traduction slovaque de tous les documents d'importance relatifs à Cyrille et Méthode. Etant un ouvrage de vulgarisation, l'étude est pourvue d'un commentaire assez restreint. A part les deux légendes vieilles-slaves ou « pannoniennes », relatives à Cyrille et Méthode et que l'auteur a déjà deux fois publiées (première édition de 1933), Stanislav a traduit les biographies abrégées des deux saints contenues dans le Prologue, deux panégyriques (*Pochvalná Slova*), dont l'un sur Cyrille et Méthode (sans tenir compte de la traduction et de l'étude de F. Grivec dans *Acta Acad. Velehrad.* XVIII, 1947. Cf. *Byzantinoslavica* XI, 1, 140) et l'autre sur Constantin-Cyrille, ensuite le traité du moine Chrabr sur les lettres, la Vie de Naüm d'après trois manuscrits slaves, deux légendes latines, dont l'une dite romaine et l'autre morave, 18 épîtres du pape et d'autres documents moins importants.

ju.

8. GEOGRAPHIE, TOPOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE

F. M. ABEL, *Géographie de Palestine*, I—II. Paris, Gabalda, 1933 et 1938, pp. 505 et 539. — Compte-rendu: *Herder-Korrespondenz* (1947) 382.

Irm.

A. ALT, *Zwischen Heliopolis und Palmyra*. *Festschrift Otto Eißfeldt*. Halle, M. Niemeyer, 1947, pp. 1—28. — Sur la topographie de Barkusa, Nazala et Danaba.

Irm.

GENNADIOS, métropolite d'Héliopolis, *Ὁ πατριάρχης Κωνσταντινουπόλεως Φιλόθεος περὶ τῆς ὀνομασίας τῆς χώρας. Ορθοδοξία* 22 (Phanar-Istamboul, 1947) 287. — Interprétation donnée par Philothée, patriarche de Constantinople (dans son éloge de Grégoire Palamas) de l'ancien nom du couvent de Chora à Constantinople.

Pap.

R. GUILLAND, *Les palais du Boukoléon*. *Byzantinoslavica* XI, 61—71. Suite du No X, 16—27.

M. P.

W. HABEREY, *Gräber und Bergbefestigung aus spätrömischer Zeit bei Polch- Ruitsch* (Kreis Mayer). *Bonner Jahrbücher* 148 (1948) 439—448. — Description d'un champ de

sépulcres" de l'époque valentinienne, découvert près de Polch-Ruitsch (Rhénanie) de 1931 à 1941. Irm.

W. HAUSENSTEIN, *Das Land der Griechen. Fahrten in Hellas*. Neue Ausg. München, Desch, 1947, pp. 130 + plusieurs tab. — Impressions de voyage d'un connaisseur des beaux-arts. L'élément byzantin dans la vie grecque moderne n'a pas été suffisamment mis en relief. Irm.

G. KOLIAS, *Ἱστορική γεωγραφία τοῦ Ἑλληνικοῦ χώρου*. Athènes, 1948, pp. XV, 339. — Géographie politique, économique et humaine de l'hellénisme, depuis l'antiquité jusqu'à l'âge moderne. Les pages 62—108, 161—207, 257—308 contiennent la géographie byzantine. Pap.

C. KOPP, *Christian sites around the Sea of Galilee: II. Bethsaida and El-Minyeh*. *Dominican Studies* 3 (No. 1, Jan.-March, 1950) 10—40; III. *Chorazin*. *Ib.* (No. 3, July-Sept., 1950) 275—284. — A topographical study, containing references to the medieval period. J. M. H.

ST. KYRIAKIDIS, *Τὰ βόρεια ἔθνολογικά ὄρια τοῦ Ἑλληνισμοῦ. Ἑθνική Βιβλιοθήκη Δημοσιεύματα τῆς Ἑταιρείας Μακεδ. Σπουδῶν*, 2. Thessalonique, 1946, pp. 66. — L'auteur soutient la thèse selon laquelle les territoires de Macédoine et de Thrace ont toujours été des terres grecques. Court exposé pour la période byzantine, v. pages 16—49. Pap.

A. SAMOTHRAKIS, *Λεξικὸν γεωγραφικὸν καὶ ἱστορικὸν τῆς Θράκης ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τῆς ἀλώσεως τῆς Κωνσταντινουπόλεως. Ἀρχεῖον τ. θρακ. λαογρ. καὶ γλωσσ. θησαυροῦ VII—XII (1941—1946)*. Pap.

Le Sinai hier... aujourd'hui. Etude topographique, biblique, archéologique. Publ. sous la direction de L. PREVOST. Paris, Lethielleux, 1937, pp. 320. — Compte-rendu: *Herder-Korrespondenz* (1947) 332. Irm.

SOPHRONIOS DE LEONTOPOLIS *Αἱ ἐν Βυζαντίῳ ἱερὰὶ μοναὶ τοῦ Ἁγίου Μάμαντος. Ορθοδοξία* 22 (Phanar-Istamboul, 1947) 207—213, 271—277, 331—334. — Etude topographique soutenant l'existence de deux couvents de saint Mamas à l'intérieur de la ville et d'un troisième à Dolmabakse de Vospore. Pap.

C. A. ТАРАКАНОВА, *Древний Псков*. Москва—Ленинград, Акад. Наук СССР, 1946, pp. 54. — Compte-rendu: N. ANDREJEW, *Blick in die Wissenschaft*, (1948) 127. Irm.

9. HISTOIRE DE L'ART

A. Questions générales. Varia.

K. AGATHANGELOS, *Ναοὶ Γαλατᾶ*. *Orthodoxia* XXIII (1948) 111—116. Pap.

F. CABROL—H. LECLERCQ, *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie* (publ. sous la direction d'H. MARROU), fasc. CLXVI—CLXVII. Saint-Rémy de Provence-Scorpion. Paris, 1950, pp. 514 à 1024. (*V. Byzantinoslavica* X, 361). A. F.

Ch. DELVOYE, *Travaux récents sur les monuments byzantins de la Grèce (1938—1947)*. Deuxième partie. *Byzantion* XIX (1949) 316—370. — (*V. Byzantinoslavica* X, 361.) A. F.

W. B. EMERY, *Nubian Treasure. An account of the discoveries at Ballana and Qustul*. London, Methuen, 1948, pp. 72 + 48 plates. — Rev. by R. L. S. BRUCE-MITFORD in *Antiquaries Journal* 30 (Nos. 1—2, Jan.-Apr., 1950) 76—80. — Cited here for value of these finds Byzantine art and archaeology (See official publication W. B. EMERY and L. P. KIRWAN, *The Royal Tombs of Ballana and Qustul*, I, II. Cairo, 1938). Bruce-Mitford urges

the need for further examination of the contents of the 186 tombs, lying opposite each other across the Nile 500 miles s. of Cairo and dating from the mid-third to mid-sixth century A. D. J. M. H.

G. L. FEUILLE, *Stucs et peintures de l'église de Junca (Macomades Minores)*. Cahiers archéol. IV (1949) 131—134. — L'auteur conclut par cette constatation importante pour les rapports artistiques entre l'Afrique du Nord et Ravenne: « Si l'on rapproche entre eux certains éléments de mouluration que nous venons de décrire, l'on obtient un ensemble présentant des ressemblances frappantes avec le décor qui orne la courbure et la face interne des arcatures de la nef centrale de St.-Apollinaire-Neuf à Ravenne, dont les lignes de perles et de pirouettes, les caissons décorés de rosettes, les corniches et les chapiteaux eux-mêmes paraissent bien avoir servi de modèle au constructeur de l'église de Junca. » A. F.

Istanbuler Forschungen. Hrsg. v. der Abt. Istanbul des archäologischen Institutes des deutschen Reiches. Bd. 17. *Kleinasien und Byzanz*. Gesammelte Aufsätze zur Altertumskunde und Kunstgeschichte. Berlin, W. de Gruyter & Co, 1950, pp. 162 + 18 figures + 67 planches. — Compte-rendu: P. GOUBERT, *Orientalia Christ. Period.* XVI (1950) 485—486. M. P.

V. HRUBÝ, *Výzkum slovanského pohřebiště ve Starém Městě*. Archeol. Rozhledy II (1950) 3—11. — Rapport sur la découverte d'une première église byzantine, d'un cimetière slave et de bijoux byzantins, à Staré Město en Moravie, en 1949. Au cimetière, 363 sépultures slaves à squelettes ont été dégagées, en 1949. L'influence byzantine se révèle surtout dans une amphore à deux anses, dans une bouteille plate et dans de nombreuses boucles d'oreille (dont tout particulièrement les boucles à timbales formant grappe). Avec illustr. M. P.

H. KÄHLER, *Wandlungen der antiken Form*. Münchner Verl., 1949, pp. 80 + 52 tab. — L'auteur étudie les rapports entre les changements subis par la forme des œuvres d'art de l'antiquité et les transformations sociales et intellectuelles de cette dernière. Il prend en considération la basse antiquité jusqu'à Justinien. Irrn.

B. H. ЛАЗАРЕВ, *Искусство Новгорода*. (V. ici p. 152.) — Compte-rendu: И. Э. ГРАБАРЬ, *Изв. Акад. Наук СССР, Сер. Ист. и Филос.* VI, 4 (1949) 372—375. M. P.

P. LEMERLE, *Philippes et la Macédoine orientale*. (V. *Byzantinoslavica* X, 363.) — Compte-rendu: G. de JERPHANION, *Orientalia Christ. Period.* XII (1946) 397—399. M. P.

Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler von der Antike bis zur Gegenwart. Hrsg. v. H. VOLLMER. Leipzig, E. A. Seemann. Vol. 33: Theodotos-Urlaub. 1948, pp. 600. Articles relatifs à l'art byzantin: Theoklistos, Theophanes, Theophylaktos, Theotocopuli, Trdat, Tsaturarni, Tsankarolos, Tzykandilos. — Vol. 36: Wilhelmy-Zyzywi. 1947, pp. 616. Les byzantinologues apprécieront tout particulièrement les chapitres relatifs à Zane, Zankarolas, Zorzi. Irrn.

V. MOLE, *Stanowisko Balkanów w dziejach sztuki*. Sprawozdanie Polskiej Akad. Umiejętności L (1949) 209—212. — Compte-rendu des premiers chapitres d'une vaste étude sur le rôle joué par les peuples balkaniques dans l'histoire de l'art. L'auteur analyse les divers aspects et éléments de l'art balkanique ainsi que les influences byzantines et italiennes et l'apport des peuples balkaniques. Kap.

B. PACE, *Nuova ipotesi sull' origine dell' iconostasio*. *Byzantion* XIX (1949) 195—205. — L'auteur suggère un rapprochement entre les iconostases et la clôture de bois avec trois portes richement sculptées qui sépare, dans une maison récemment découverte à Herculaneum, l'atrium de la grande salle d'apparat, — le *tablinum* d'où serait dérivé, de son côté, le sanctuaire des édifices cultuels chrétiens. A. F.

H.-R. PETERS, *Antike und Mittelalter*. Aussaat 2/3 (1947—48) 231—235. — Commentaires à trois expositions d'art organisées dans des villes rhénanes et qui ont présenté aussi de nombreux objets de la basse antiquité et de l'époque byzantine. Irm.

J. POULÍK, *Objev druhého kostela ve Starém Městě*. Archeol. Rozhledy II (1950) 12—22. Avec illustr. — Rapport sur la découverte d'une seconde église byzantine à Staré Město en Moravie, à un lieu dit « Na Špitálkách », à une distance d'environ 1200 m de la première église. Le plan de l'église (avec narthex), les fondements conservés et les bijoux en or et en argent, dont surtout les boucles d'oreilles et les boutons, témoignent de l'origine byzantine. Dans la conclusion de l'article, l'auteur fait observer que l'église avait sans doute été bâtie après l'arrivée des apôtres slaves, St. Constantin et Méthode. Le site de St. Město, avec ses trois cimetières slaves et ses deux églises, formait, sans doute, un centre important à l'époque de l'empire de Grande-Moravie. M. P.

E. ROSENBAUM, *Bericht über Veröffentlichungen zur frühchristlichen und byzantinischen Kunstgeschichte aus den Jahren 1939—1949 in Deutschland*. Byzantion XIX (1949) 371—416. A. F.

H. SCHNITZLER, *Mittelalter und Antike. Über d. Wiedergeburt d. Antike in d. Kunst d. Mittelalters*. München, Desch, 1949, pp. 66 + 31 tab. — Gestalten u. Probleme, 3. — Monographien zur Kunst. — Appréciation des périodes de renaissance dans l'art européen du Moyen-Age: renaissance carolingienne, renaissance othonienne, renaissance gothique des Hohenstaufen, renaissance italienne. L'influence byzantine sur l'art occidental a été prise en considération. Irm.

PH. SCHWEINFURTH, *Forschungsergebnisse auf dem Gebiet der byzantinischen Kunstgeschichte während der letzten 20 Jahre*. Theol. Literaturzeitung 72 (1947) 9—24. — Exposé sommaire des recherches faites sur la question byzantine pendant les vingt dernières années. Irm.

G. SOTIRIOU, 'Ο βυζαντινὸς ναὸς τοῦ Ἀγίου Ἀχιλλεῖου τῆς Πρέσπας καὶ αἱ βουλγαρικαὶ περὶ ἰδρύσεως αὐτοῦ ἀπόψεις. Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδ. Ἀθηνῶν 20 (1945) 8—14. — La basilique de saint Achille de Prespe est une église byzantine connue datant de la première moitié du XI^e siècle. La tentative qui la considère comme un monument de l'ancienne civilisation bulgare apparaît selon l'auteur dépourvue de fondement. Pap.

D. TALBOT RICE, *Mediaeval Art from Jugoslavia in Paris*. Ici, p. 115—117 (avec reprodu.). M. P.

J. B. WARD PERKINS, *The Italian Element in late Roman and Early Christian Architecture*. Oxford, Univ. Press, 1949, pp. 32, with 8 plates. (Proceedings of the British Academy, XXXIII.) — Contribution à « Byzantinische Frage ». Hagia Sophia et San Vitale constituent, selon l'auteur, l'incarnation de principes qui s'étaient développés à Rome, cinq siècles auparavant. — Compte-rendu: C. A. R. RADFORD, *Journal of Roman Studies* XL (1950) 158—159. M. P.

K. WESSEL, *Stand und Aufgaben christlich-archäologischer Forschung*. Theol. Literaturzeitung 74 (1949) 655—666. — Résumé bibliographique des vingt dernières années. Irm.

B. Architecture.

H. И. БРУНОВ, *Киевская София — древнейший памятник русской каменной архитектуры*. Виз. Врем. III (1950) 154—200 + 26 рисунков. — Par l'examen de l'architecture de l'église Ste Sophie de Kiev, l'auteur démontre l'intime rapport de cette dernière à l'architecture préchrétienne russe, surtout aux kourganes. De l'autre côté, l'auteur relève les particularités qui distinguent Ste Sophie des églises chrétiennes de Constantinople et de

l'Asie Mineure. Les architectes de Ste Sophie ont été, selon l'auteur, des maîtres russes possédant une parfaite connaissance de la technique et de l'architecture byzantines. Fl.

Н. И. БРУНОВ, *Архитектура Константинополя IX—XII вв.* (V. Byzantinoslavica X, 366.) — Compte-rendu: J. MYSLIVEC, ici, p. 104—108. M. P.

K. KALOKIRIS, Μία σημαντική αρχαιολογική ανακάλυψις: Χριστιανική βασιλική ἐν Πανόρμῳ Μυλοποτάμου Κρήτης. *Κρητικά Χρονικά* 2 (1948) 380—383. — Description d'une basilique du V^e ou VI^e siècle, à Panornos de Crète, en forme de T avec plan du temple et reproduction de chapiteau et de frises. Pap.

SETON LLOYD, *Jausaq al-Khaqani at Sāmarrā: a new reconstruction*. Iraq (publ. by the British School of Archaeology in Iraq) 10 (Pt. 2, Autumn, 1948) 73—80 + plan + 6 plates. — A scale-model of the 9th century Abbasid palace based mainly on the work of Viollet, Heizfeld and Cresswell. J. M. H.

E. RIGODON, *Vision de Robert, abbé de Mozat, au sujet de la Basilique de la Mère de Dieu édifée dans la Ville des Arvernes, relation par le diacre Arnaud* (Ms. de Clermont 145, fol. 130—134). *Bull. Hist. et Scient. d'Auvergne* LXX (1950) 22—55. — Edition et commentaire d'un texte du X^e siècle découvert par Louis Bréhier qui en a souligné l'intérêt pour l'étude des « Majestés » romanes d'Auvergne. Le document contient également des indications qui s'ajouteront utilement, ce semble, aux recherches récentes de A. Grabar sur l'importance des cryptes et des contre-absides dans l'architecture chrétienne du haut Moyen-Age (*Martyrion*, I, 436 sq. et 537 sq.; cf. J. Lassus, *Sanctuaires chrétiens de Syrie*, 110 sq.). A. F.

M. H. SCHILLINS, *Zur russischen Baukunst*. Das Kunstwerk 1 (1946—1947) 25—32. — L'origine et l'évolution de l'architecture russe. Irm.

A. M. SCHNEIDER, *Basilica Discoperta. Kritischer Bericht über einen neuen Deutungsversuch*. *Theol. Rev.* 44 (1948) 139—146 + 6 tab. M. P.

A. M. SCHNEIDER, *Basilica Discoperta*. *Antiquity*, No. 95 (Sept., 1950) 131—139. — An examination of recent work (with bibliography). Schneider concludes that the *basilica disc.* may have developed from local cults of the dead, and "cannot be worked into the pedigree of the Christian basilica", and he doubts whether the open place of worship "at home in the Orient and only there justified, was influenced by the Hellenistic Heroon". J. M. H.

SOPHRONIOS DE LEONTOPOLIS, Ὁ ναὸς τῆς Ἀγίας Σοφίας καὶ αἱ ἐν αὐτῷ τελούμεναι συνάξεις. *Orthodoxia* XXIII (1948) 121—130. Pap.

SOPHRONIOS DE LEONTOPOLIS, Ὁ ἐν Βυζαντίῳ ναὸς τῶν Ἀγίων Ἀποστόλων, *Orthodoxia* XXII (1947) 121—130. Pap.

Н. М. ТОКАРСКИЙ, *Архитектура древней Армении*. Ереван, Акад. Наук Армянской СССР 1946, pp. 381 + 96 tab. — Compte-rendu: A. Л. ЯКОБСОН, *Виз. Врем.* III (1950) 257—267. M. P.

C. Sculpture.

G. BRUNS, *Staatskameen des 4. Jahrhunderts nach Christi Geburt*. Mit 27 Textabb. Berlin, De Gruyter, 1948, pp. 39. — Winckelmannsprogramm der Archäolog. Gesellschaft zu Berlin, 104. — Sur trois camées de caractère officiel de la basse antiquité: 1^o Camée avec portraits d'Honorius et de Marie (R. Delbrück, *Spätantike Kaiserporträts*, 1933, table 105); 2^o Camée de Belgrade (*Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts* 37, 1922, 17 et suiv.); 3^o Camée de Licinius (E. Babelon, *Catalogue des camées ant. et mod. de la Bibl. Nat.* Table 37, n^o 308). Irm.

A. FROLOW, *Une sculpture pré-romane du cloître d'Elne*. Cahiers archéol. IV (1949) 61—70. — Cette sculpture intéresse les études byzantines dans la mesure où l'iconographie s'en rapproche des miniatures du *Berol. gr. qu.* 66 et du Psautier serbe de Munich illustrant la Résurrection. De part et d'autre, la composition réunit deux moments distincts du récit évangélique: a) les Saintes-Femmes au Tombeau, b) les apôtres devant le Sépulcre vide. A la différence des enlumineurs byzantins, l'artiste d'Elne n'a pas cherché, toutefois, à décrire l'action. Il s'est borné à juxtaposer, dans une image symétrique et abstraite, ceux qui en furent les témoins principaux, soit l'ange, saint Pierre et une des myrophores. Une interprétation pareille s'explique par la date ancienne de la sculpture, — probablement VII^e siècle.

A. F.

D. TALBOT-RICE, *The Leaved Cross*. Ici, p. 71—81.

M. P.

D. Peinture.

O. DEMUS, *Byzantine Mosaic Decoration*. (V. Byzantinoslavica X, 374.) — Compte-rendu: J. MYSLIVEC, ici, p. 110—114.

M. P.

G. L. FEUILLE, *Une mosaïque chrétienne de l'henchir Messaouda (Tunisie, région d'Agareb)*. Cahiers archéol. IV (1949) 9—15. — Image de deux cerfs, aux prises chacun avec un serpent et avançant vers un arbre. Il s'agit d'un pavement placé à l'entrée d'un baptistère. L'auteur analyse le sujet et propose la date du V^e siècle (cf. l'étude iconographique plus détaillée d'H.-Ch. Puech, *ibid.* 17—60, citée ci-dessous). Tout à côté a été découvert un autre pavement, d'un type plus commun, représentant des oiseaux dans des médaillons et des rinceaux.

A. F.

A. FROLOW, *Le peintre Thomas de Damas et la mosaïque du Saint-Sépulcre*. (V. Byzantinoslavica X, 374.) — Compte-rendu: P. GOUBERT, *Orientalia Christ. Period.* XV (1949) 464—465.

M. P.

B. H. ЛАЗАРЕВ, *Царьградская лицевая Псалтирь XI в. Виз. Врем.* III (1950) 211—217 + 12 рисунков. — Analyse du manuscrit du Psautier appartenant à la Bibliothèque Publique de Leningrad, au point de vue de l'écriture et des initiales. Le manuscrit constitue un chef-d'œuvre de l'art d'illustration byzantin et un témoignage de l'écriture constantinopolitaine vers 1080, car, dans l'initiale 1. 1, l'on rencontre l'enluminure représentant l'impératrice Marie, femme de Michel VII, et son fils Constantin Porphyrogénète. Comparant le manuscrit avec d'autres monuments de l'écriture byzantine, l'auteur découvre les analogies les plus frappantes dans le manuscrit du Nouveau Testament, conservé à la Bibliothèque Universitaire de Moscou (n° 2280).

Fl.

R. MEYER, *Betrachtungen zu drei Fresken der Synagoge von Dura-Europos*. *Theol. Literaturzeitung* 74 (1949) 29—38. — Observations sur les fresques représentant l'immolation d'Isaac, l'ordalie au mont Carmel, et Psyché.

Irm.

Les peintures de l'évangélaire de Sinope (V. Byzantinoslavica X, 376). — Compte-rendu: P. GOUBERT, *Orientalia Christ. Period.* XVI (1950) 479—480.

M. P.

PH. SCHWEINFURTH, *Die Wandbilder der Kirche von Bojana bei Sofia, ein Meisterwerk der Monumentalkunst des XIII. Jahrh.* Berlin, F. Kupferberg, 1943, pp. 60. — Compte-rendu: W. v. ZALOZIECKY, *Zeischr. für slavische Philol.* 19 (1947) 217—221; O. И. СОПОЦИНСКИЙ, *Виз. Врем.* III (1950) 298—302.

Irm.

PH. SCHWEINFURTH, *Byzantinische monumentale Wandmalerei*. (V. ici p. 156.) — Compte-rendu: W. NEUSS, *Das Münster* 2 (1948) 190—191; A. M. SCHNEIDER, *Deutsche Literaturzeitung* 69 (1948) 268—270.

Irm.

G. A. SOTIRIOU, *Ἐγκυκλιτικὴ εἰκὼν τῆς ἐνθρόνου Θεοτόκου τῆς Μονῆς τοῦ Σινᾶ*. *Bull. de Corresp. Hellénique* 70 (1946—47) 552—556.

Pap.

E. T. DE WALD, *The Illustrations in the Manuscripts of the Septuagint*. Vol. III. *Psalms and Odes*. Part. I. *Vaticanus graecus* 1927. Part II. *Vaticanus graecus* 752. Princeton Univ. Press, 1941—1942. — Compte-rendu: B. H. ЛАЗАРЕВ, Виз. Врем. III (1950) 302—304. M. P.

K. WEITZMANN, *Illustrations in Roll and Codex*. (V. Byzantinoslavica X, 376.) — Compte-rendu: D. TALBOT RICE, ici, p. 108—110. M. P.

E. Iconographie.

N. ANDREJEW, *Aus der Geschichte der russischen Ikonenmalerei*. Blick in die Wissenschaft (1948) 324—330. — Sur les éléments étrangers et autochtones dans l'évolution de la peinture d'icônes russe. Irm.

B. DE MONTESQUIOU-FEZENSAC, *L'arc de triomphe d'Einhardus*. Cahiers archéol. IV (1949) 79—103. — L'auteur a eu la bonne fortune de découvrir dans un manuscrit de la Bibliothèque Nationale un dessin du XVII^e siècle qui représente un arc de triomphe élevé, peut-être, par le célèbre Einhard, secrétaire particulier de Louis-le-Pieux. Le décor iconographique du monument intéresse autant Byzance que l'art carolingien; le parallélisme semble être même plus accusé que dans toute autre œuvre de la même origine. Notons, en particulier, l'image de deux cavaliers dressés symétriquement de part et d'autre du passage de l'arcade. M. F. y reconnaît Constantin et un des empereurs d'Occident, « nouveau Constantin », suivant une tradition carolingienne dont la mosaïque du Triclinium du Latran offre l'exemple le plus connu. La pensée était aussi familière aux Byzantins à qui le souvenir de l'empereur isapôte s'imposait depuis le règne d'Héraclius, voire depuis celui de Constance II, vainqueur à Murza, comme son père le fut au Pont Milvius (cf. H. Grégoire, in Rev. de l'Univers. de Bruxelles XXXVI (1930) 254 sq.). A. F.

K. ONASCH, *Gott schaut dich an. Briefe über die altrussische Ikone*. Berlin, Evangelische Verlagsanstalt, 1949, pp. 47 + 20 tab. — Compte-rendu: L. MÜLLER, Theol. Literaturzeitung 74 (1949) 740. Irm.

K. ONASCH, *Die Ikone — das Heiligenbild der Ostkirche*. Die Zeichen der Zeit 1 (1947) 198—204. — L'importance théologique des icônes pour l'Eglise orthodoxe. Irm.

H.-CH. PUECH, *Le cerf et le serpent. Note sur le symbolisme de la mosaïque découverte au baptistère de l'henchir Messaouda*. Cahiers archéol. IV (1949) 17—60. — L'image évoque les deux étapes extrêmes de la liturgie baptismale: le combat du catéchumène contre le démon et la Communion qui en est le couronnement. Le premier moment est représenté par la lutte du cerf et du serpent, en accord avec l'exégèse allégorique qui se fait écho, dans ce cas comme en bien d'autres, des connaissances des Anciens relatives à l'histoire naturelle. Le symbole de l'eucharistie des suggéré, de son côté, par l'arbre qui forme le centre de la composition. L'auteur examine, en guise d'appendice, une fresque de la chapelle XVII de Baouît figurant un cerf qui dévore le serpent auprès d'un saint (apa Georges de Tanemove, suivant une lecture nouvelle de Michel Malinine). Le groupe peut être interprété comme une représentation du triomphe de la sainteté sur le Mal. Ces conclusions, qui reposent en grande partie sur des témoignages littéraires à peu près contemporains et de même provenance que les images analysées, paraissent inattaquables. Des recherches d'interprétation symbolique de l'art chrétien ont trop souvent tenté les dilettantes: puisse ce travail retenir l'attention comme un modèle à suivre. A. F.

D. TALBOT RICE, *Russian Icons*. (V. Byzantinoslavica X, 380; XI, 156.) — Compte-rendu: E. KLIMOFF, Das Münster 2 (1949) 382. Irm.

DORIS WILD, *Ikonen. Kirchliche Kunst des Ostens*. Bern, Hallwag, 1946, pp. 10 + 22 tab. — *Compte-rendu*: E. KLIMOFF, *Das Münster* 2 (1949) 382. Irm.

G. WUNDERLE, *Um die Seele der heiligen Ikonen*. (V. ici p. 156.) — *Compte-rendu*: H. THURN, *Stimmen der Zeit* 143 (1948—49) 468. Irm.

F. Technique.

D. B. HARDEN, *Tomb-groups of glass of Roman date from Syria and Palestine*. Iraq (publ. by British School of Archeology in Iraq) 11 (Pt. 2, Autumn 1949) 151—159 + 3 figs in text + 2 plates. — Harden describes 2 groups, late Roman and probably 4th century A. D., one from Tyre now in the Ashmolean Museum, the other from Galilee now in possession of Miss F. K. West. These are compared with other 4th century finds in Palestine and in the West. Evidence points to strong connections between the industry in east and west, owing mainly to migration of workers from east to west. J. M. H.

D. LEVI, *Antioch Mosaic Pavements*, I, II. Princeton, 1947. — Rev. by J. M. C. TOYNBEE in *Antiquaries Journal* 30 (Nos. 1—2, Jan.-Apr., 1950) 90—92. — T. doubts Levi's statement (p. 334) that "realistic details of life . . . are undoubtedly of an Italic origin", and suggests that the lively impressionistic manner of rendering historical and political scenes (as in some of the Constantinian friezes on the Arch of Constantine) is due not to popular currents invading official art (p. 558) but to the tendency, discernible throughout the preceding century and even earlier, to envisage sculpture increasingly in the terms of drawing and painting. J. M. H.

D. MACKAY, *The jewellery of Palmyra and its significance*. Iraq (publ. by British School of Archaeology in Iraq) 11 (Pt. 2, Autumn, 1949) 160—187 + 12 plates + 8 figs in text. — Cited here for influence on Byzantine jewellery. J. M. H.

10. BYZANTINOLOGIE ET BYZANTINOLOGUES

Byzantinoslavica X, 2 (Prague, 1949) pp. 205—384. — *Compte-rendu*: R. GUILLAND, *Rev. des Etudes Grecques* LXIII (1950) 313. M. P.

Cahiers Archéologiques, Fin de l'Antiquité et Moyen Age, publiés par A. GRABAR, IV, 1949, pp. 162 + 20 figures + 16 planches. — *Compte-rendu*: P. GOUBERT, *Orientalia Christ. Period.* XVI (1950) 480—482. M. P.

Dumbarton Oaks Papers. No 4. (V. *Byzantinoslavica* X, 382.) — *Compte rendu*: И. ДУЙЧЕВ, *Изв. на Бълг. Археол. Институт* XVII (1950) 401—402; P. GOUBERT, *Orientalia Christ. Period.* XVI (1950) 478—479. M. P.

Ἑλληνικὴ Ἐταιρεία Βυζαντινῶν Σπουδῶν, XIX (Athènes, 1949) pp. 409. — *Compte-rendu*: R. GUILLAND, *Rev. des Etudes Grecques* LXIII (1950) 311—312. M. P.

J. HASENFUSS, *Georg Wunderle*. *Neues Abendland* 1 (1946/9) 29—30. — A l'occasion de son 65^e anniversaire. Irm.

Hundert Jahre Ecole d'Athènes. *Berliner Hefte* 2 (1947) 948—950. — A l'occasion du centenaire de l'Ecole d'Athènes, célébré le 11 septembre 1946. Irm.

М. В. ЛЕВЧЕНКО, А. Грегуар и его работы по византиноведению. *Виз. Врем.* III (1950) 230—245. — Dans la critique négative que, du point de vue marxiste, L. donne de l'activité scientifique de H. Grégoire, il passe en revue les principaux sujets de controverse entre l'historiographie soviétique d'une part et H. Grégoire et d'autres byzantino-

logues de l'Occident de l'autre (le règne de Michel III, le rôle des Slaves dans l'histoire de Byzance, l'origine de Thomas le Slave, de l'empereur Basile II). Parmi les problèmes de l'histoire intérieure, il relève celui de l'orientation du système politique de l'empereur Maurice et avant tout les questions concernant la Russie kiévienne: la théorie varègue (dépassée depuis longtemps) et plusieurs problèmes jusqu'alors non résolus et relatifs aux expéditions des Russes à la Mer Noire et contre Byzance. Dans son instructive analyse des derniers problèmes, L. utilise surtout les travaux de E. E. Lipšic.

M. P.

Miscellanea Giovanni Mercati. 6 vol. Città del Vaticano, Biblioteca Apost. Vaticana, 1946, pp. 520, 602, 508, 474, 646, 520. — Studi e Testi 121—126. — Comptes-rendus: H. E. FEINE, Zeitschr. Sav.-Stftg. 67, Kanonist. Abt. 36 (1950) 420—424; sur le I^{er} vol. H. H. ROWLEY, Theol. Literaturzeitung 73 (1948) 267—268. (Cf. Byzantinoslavica X, 357.)

Irm.

Neuerscheinungen der Deutschen Wissenschaftlichen Literatur 1939—1945. Ausw. v. wichtigen Lehrbüchern u. Monographien aus d. Gebieten d. Geisteswissenschaften, d. Naturwissenschaften, d. Medizin, d. Technik u. Landwirtschaft. 2. verb. Aufl. Bonn, Universitäts-Verl., 1948, pp. 199. — La deuxième partie (sciences littéraires) contient de nombreux titres importants pour le byzantiniste.

Irm.

E. RAITZ v. FRENTZ, *Vom päpstlichen orientalischen Institut*. Begegnung 2 (1947) 412—414. — A l'occasion du trentième anniversaire de l'Institut, célébré le 15 octobre 1947.

Irm.

J. S., *Theodor Saturnik*. Slavia XIX (1949) 284. — Nécrologe.

Zst.

J. SAUER, *Joseph Wilpert*†. Das Münster 1 (1947) 118—122. — L'éminent spécialiste de l'archéologie chrétienne mourut à Rome, le 13 février 1944.

Irm.

Византийский Сборник ... Москва—Ленинград 1945 (V. Byzantinoslavica X, 76—87; 203; XI, 159.) — Compte-rendu: B. T., Историски Часопис I (Београд, 1948) 351—352.

M. P.

W. H. SCHUCHHARDT, *Gerhard Rodenwaldt*†. Das Kunstwerk 1 (1946) 1/38. — A l'occasion du décès de Gerhard Rodenwaldt, mort le 27 avril 1945.

Irm.

J. VESELY, *Theodor Saturnik*. Naše věda XXVII (1950) 190—192. — Nécrologe.

Zst.

Византийский Временник II (1949) 426. — Compte-rendu: M. A. ЗАБОРОВ, Изв. Акад. Наук СССР, Сер. Ист. и Филос. VI, 4 (1949) 375—377.

M. P.

Византийский Временник III (1950) 440 + 1 portr. + 9 tab. — Le grand volume, avec portrait de J. V. Stalin, est introduit par l'étude intitulée « Importance méthodologique des opinions de Stalin sur la révolte d'esclaves pour la byzantinologie soviétique (v. p. 304 du présent numéro). A part les « Articles », les « Etudes critiques » et les « Comptes-rendus » (v. la bibliographie de notre revue), ce dernier numéro apporte une nouveauté: dans la troisième partie intitulée Публикации и переводы источников, commence une série de traductions, en langue russe, de documents grecs (byzantins). On y trouve, en traduction, les fragments de la chronique d'Agathias par M. V. Levčenko, le précis d'histoire du patriarche Nicéphore (*Breviarium Nicephori*) par E. E. Lipšic, les formulaires byzantins de traités de commerce (gramoty) par A. P. Každan, et une analyse pénétrante de la chronique de Théophane le Confesseur par le regretté K. N. Uspenskij, publiée pour la première fois (cf. renseignements bibliographiques). L'heureuse idée qu'ont eue les rédacteurs de rendre ainsi accessibles les documents historiques grecs, est très appréciable.

M. P.

M. v. ZALOZIECKY, *Oskar Wulff* (1864—1944). Zeitschr. für slavische Philol. 19 (1947) 249—265. — Nécrologe consacré à l'éminent historien allemand des arts.

Irm.

11. SCIENCES SPECIALES

E. V. ASTER, *Geschichte der Philosophie*. Stuttgart, Kröner, 1949, pp. XXIII, 474. — Kröners Taschenausgabe, 108. — Alors que la philosophie du Bas-Empire et la philosophie patristique ont été abondamment examinées dans le précis très connu, l'époque byzantine s'efface devant la scolastique occidentale. Irm.

P. DIEPGEN, *Geschichte der Medizin. Die hist. Entwicklung der Heilkunde u. d. ärztlichen Lebens. 1. Von d. Anfängen d. Medizin bis zur Mitte d. 16. Jh.* Berlin, de Gruyter, 1949, pp 355 + 29 tab. — Dans ce grand ouvrage, l'ancien historien de la médecine de Berlin, traite de l'évolution de la médecine byzantine (pages 163—174). Malheureusement, les sources n'ont pas été suffisamment indiquées. Irm.

KOUKOULES PH., Λωβοὶ καὶ λωβοτροφεῖα κατὰ τοὺς βυζαντινοὺς χρόνους. Ἑλληνικὴ Ἱατρικὴ (Athènes, 1946). Tirage à part de 9 pages. — La lèpre, ses noms et formes différents, ses traitements, les établissements, surtout monastiques, où la maladie était traitée, et les mesures de précaution de la société à l'époque byzantine. Pap.

SOMMAIRE

S. Jannaccone/Pisa: <i>Philological Notes on Some Byzantine Texts</i>	161
G. Labuda/Poznań: <i>Chronologie des guerres de Byzance contre les Avars et les Slaves à la fin du VI^e siècle</i>	167
M. Paulová/Prague: <i>L'idée Cyrillo-Méthodienne dans la politique de Charles IV et la fondation du monastère Slave de Prague</i>	174
R. Guiland/Paris: <i>Constantinople byzantine. Le port Palatin du Boukoléon</i>	187
J. Böhm/Prague: <i>Deux églises datant de l'Empire de Grande-Moravie découvertes en Tchécoslovaquie</i>	207

Etudes critiques:

V. Chaloupecký/Prague: <i>Considérations sur Samon, le premier roi des Slaves</i> . . .	223
B. Zástěrová/Prague: <i>Observations sur le problème de la christianisation en Russie</i> . .	240

Comptes-Rendus:

S. Jannaccone, <i>Recherches sur les éléments grecs dans le vocabulaire latin de l'Empire</i> (A. Salač/Prague)	255
<i>Mélanges Henri Grégoire, I</i> (J. M. Hussey/London)	255
<i>Actes du VII^e Congrès des Etudes Byzantines, I</i> (A. Frolow/Paris)	260
Z. Wojciechowski, <i>Patrycjat Bolesława Chrobrego</i> (V. Žáček/Prague)	261
H. Ch. Puech, <i>Le Manichéisme, son Fondateur, sa Doctrine</i> (A. Frolow/Paris) . . .	262
G. Olšr, <i>Gli ultimi Rurikidi</i> (A. Флоровский/Прага)	267
O. Demus, <i>The Mosaics of Norman Sicily</i> (D. Talbot Rice/Edinburgh)	267
M. Hadzidakis, <i>Μυστροῦς</i> (A. Frolow/Paris)	272

Notes informatives	279
------------------------------	-----

Bibliographie	281
-------------------------	-----

LISTE DES AUTEURS*

- | | | |
|--|---|--|
| A. R. 294. | Baudrillart 309. | Brückner, A. 141. |
| A. S. 310. | Baumgarten 240, 252. | Buckler, G. 259. |
| Abel 315. | Baumstark 291. | Budovnic 285. |
| Abramowski 288, 291. | Baynes 130, 135, 158, 258, 298. | Bulić 181. |
| Adrianova-Peretc 285. | Bees 296. | Bultmann 293. |
| Agathangelos 316. | Bekker 91, 92, 93. | Bury 90, 167, 168, 169. |
| Aland 289, 294. | Beljajev 130. | Burr 123. |
| Alexandri 5. | Bell 130. | Bückling 306. |
| Alföldi, A. 135, 308. | Bengtson 131. | Bühler 304. |
| Alföldi, M. 129. | Benz 312, 314. | |
| Alivizatos 304, 308, 314. | Berynda 145. | Cabrol 290, 316. |
| Altaner 288, 289, 290, 291, 315. | Bichigean 3. | Caes 304. |
| Altheim 134, 256. | Bidez 130. | Cahen 303. |
| Altmann 293. | Bilinski 281. | Camariano 124. |
| Amantos 124. | Birkenmajer 151. | Campenhausen 291, 299, 314. |
| Ameisenowa 156. | Birnbaumová 139. | Canard 302. |
| Ammann 138, 314. | Blake 120. | Candal 125. |
| Anastasijević 130. | Blanchet 259. | Cantarella 281. |
| Andréadès 308. | Blanken 157. | Capelle 128. |
| Andrejew 133, 316, 321. | Bleinstein 293. | Cappelli 127. |
| Angelov 128, 130, 136, 137, 266, 303, 308. | Boak 286. | Caratzas 165. |
| Ansaldi 157. | Boehm, F. 122. | Carpani 137. |
| Argyropoulos 286. | Bogdan 138. | Cartoian 1, 2. |
| Armstrong 125. | Bonis 281, 288. | Cary 124. |
| Arnold 266. | Borino 133. | Casey 118. |
| Aster 324. | Borschah 285. | Cauwenbergh, van 309. |
| Aubin 298. | Bošković 157. | Ceriani 290. |
| Avi-Yonah 296. | Boulgakof 290. | Chadwick 128. |
| | Bouloures 287. | Chadziathanasiou 287. |
| | Bousset 266. | Chalendard 292. |
| Babelon 319. | Boutrouche 303. | Chaloupecký 151, 176, 177, 178, 186, 216, 223sq., 252. |
| Babinger 157, 286, 312. | Böhm, J. 207sq. | Charanis 157, 261, 308, 309. |
| Backes 293. | Böhmer 303. | Charlesworth 283, 296. |
| Bakalopoulos 298. | Brauning 134. | Chilver 302. |
| Balzer 236. | Bräuer 301. | Chitty 310, 312. |
| Barbel 288. | Bréhier 130, 259, 260, 283, 298, 300, 304, 319. | Cibulka 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220. |
| Barbiellini-Amidei 124, 125. | Brockelmann 285. | Clercq, de 305. |
| Bardy 120, 256, 308. | Broussaleux 258. | Cochrane 305. |
| Barišić 157. | Broz 179. | Congar 135. |
| Barkóczi 152. | Bruce-Mitford 316. | Costa Louillet, da 300. |
| Barrault 312. | Brunov 104, 105, 106, 107, 318, 319. | |
| Basile 127. | Bruns 319. | |
| Baudot 225. | | |

* Les noms des collaborateurs de ce volume sont imprimés espacés.

VI

- Courtois 261, 305.
 Cresswell 319.
 Csemegi 154.
 Cullmann 293.
 Cvetkova 303.
 Čremošnik 129.
 Čyževskij 139.
 Daicoviciu 298.
 Daniélou 288, 290, 291.
 Darrouzès 124, 308.
 Davies 154.
 Dawkins 258.
 Däubler 152.
 Deichmann 155.
 Dekan 215, 219, 305.
 Delatte 257, 281.
 Delbrück 319.
 Delius 314.
 Delvaye 260, 316.
 Demangel 259.
 Demus 110, 113, 114, 267,
 268, 269, 270, 271, 320.
 Denniston 124.
 Deržavin 250.
 Devreesse 124, 288, 309.
 Diehl 101, 103, 130, 298.
 Diels 94, 98.
 Diepgen 324.
 Diez 110, 267.
 Dimitrov 152.
 Dinekov 139.
 Dinić 135.
 Diomedes 134.
 Dittenberger 255.
 Dobrovský 94, 139.
 Dolderer 293.
 Dodds 305.
 Dolley 157, 261, 298.
 Dornseiff 282.
 Dostál 93sq., 139, 279,
 280, 285, 288.
 Downey 308.
 Downs 131.
 Dölger 51, 120, 123, 129,
 130, 259, 260, 281, 282,
 285, 286, 287, 296.
 Dörfler 127, 292.
 Dörner 286.
 Dörries 293, 311, 313.
 Duensing 118, 290.
 Duff 306.
 Du j č e v 6sq., 120, 158,
 249, 293, 302, 305, 322.
 Durnovo 146.
 Dussaud 263, 264.
 Duval 152.
 Dvorník 135, 136, 298,
 309.
 Dyggve 261, 309.
 Ebersolt 64, 65.
 Ebrard 305.
 Eckardt, v. 293.
 Ehrhardt 118, 306.
 Ehrenberg 306.
 Eisner 228, 305.
 Elbée, d' 300.
 Elert 293.
 Elliger 310.
 Eltester 118, 309.
 Emerson 155.
 Emery 316.
 Engels 312.
 Ensslin 131, 257, 286, 299,
 301.
 Erdmann 303.
 Ernout 255.
 Evert-Kappesowa 131, 133,
 309.
 Every 136, 304, 309.
 Falk 292, 295.
 Fallmerayer 152.
 Fecher 154.
 Fedden 131.
 Fedotov 135.
 Feine 323.
 Ferrua 288.
 Festurgière 305.
 Feuille 317, 320.
 Filip 300.
 Filov 250.
 Fink 311.
 Fischer, B. 292, 296.
 Fischer, J. 131, 299.
 Flajšhans 139, 144.
 Fleischer 82, 83, 88.
 Fletcher 122.
 Fliche 310.
 Florovskij, A. 267,
 310.
 Florovsky, G. 135, 289,
 310.
 Flügel 292.
 Franke 290.
 Franko 149.
 Fraser 155.
 Frček 285.
 Freyr 299.
 Friedrich 250.
 Frolov 157, 260, 262,
 272, 320.
 Frye 120, 282.
 Fügedi 131.
 Fytrakis 310.
 Gabalti 284.
 Gagarin 141.
 Gai 312.
 Gaisser 82.
 Galahad 132.
 Gáldi 1sq., 285, 287.
 Gallay 124, 289.
 Galtier 128.
 Gardthausen 126.
 Garitte 289.
 Gassisi 125, 126.
 Gaster 2.
 Gastoué 82, 83, 85, 88.
 Gaza, E. di 282.
 Genov 314.
 Gentz 289.
 Genzmer 306.
 Georgiev 140.
 Georgieva 159.
 Gerke 155.
 Gerov 299.
 Getty 288.
 Gewiess 293.
 Ghellinck, de 289.
 Giet 292.
 Gieysztor 136.
 Gil'ferding 174.
 Gill 128, 281.
 Gilliéron 1.
 Giovannelli 125, 127, 136,
 289.

- Gitermann 299.
 Glušac 310.
 Goggin 136.
 Goll 224.
 Golubzova 299.
 Goodchild 134.
 Goossens 256.
 Gorjanov 303, 313.
 Gorskij 141.
 Gošev 129, 140.
 Goubert 130, 154, 159,
 261, 299, 300, 317, 320,
 322.
 Grabar 317, 319, 322.
 Granstrem 314.
 Grecu, V. 121.
 Greenslade 136.
 Grégoire 255, 256, 260,
 300, 302, 321, 322.
 Grekov 131, 241, 242, 244,
 245, 254, 300, 303, 305.
 Grierson 296.
 Grivec 139, 140, 141, 142,
 148, 149, 314.
 Grot 51, 132.
 Grousset 131, 298.
 Grumel 120, 128, 159, 286,
 294, 298.
 Grunebaum, v. 310.
 Guilla nd 61sq., 100,
 130, 187sq., 261, 281,
 282, 298, 300, 302, 305,
 306, 309, 322.
 Guillou 157.
 Günther 152.
 Gyóni 131.

 Haacke 310.
 Haberey 315.
 Hackett 136.
 Hadrovics 302, 310.
 Hadzidakis 272—278.
 Haggemüller 290, 291.
 Halaga 142.
 Halkin 296.
 Hammer 285, 292.
 Hanisch 180.
 Harden 322.
 Harkins 157.
 Harmatta 299.

 Harnack 117.
 Hartke 282.
 Harvey 124.
 Hasenfuss 322.
 Hasluck 258.
 Hausenstein 316.
 Hausherr 288.
 Haussmann 290.
 Havránek, B. 94, 95, 217,
 219.
 Heiseler, v. 300.
 Heizfeld 319.
 Helm 121.
 Hellmann 225.
 Henrion 304.
 Herman, E. 286, 298, 304,
 306.
 Hermelink 293.
 Heussi 310.
 Hickmann 124.
 Hill 126, 131, 296.
 Hillig 292.
 Hilpisch 292.
 Hoeck 118.
 Höeg 83, 85, 86, 88, 157,
 294.
 Hofmann, G. 142, 282,
 310, 311.
 Holsapple 300.
 Honigmann 121, 309.
 Horálek 142, 143, 148,
 149.
 Hotzelt 310.
 Howald 305.
 Hönn 299.
 Hrubý 298, 209, 215, 219,
 317.
 Hujer 230.
 Hussey 135, 137, 255sq.,
 300, 301.
 H. W. P. 133.

 Ibscher 123.
 Il'jinskij 96.
 Iorga 286.
 Irmischer 124, 158.
 Isačenko 141, 142, 143,
 145, 196, 219, 314.
 Ivanova 155.
 Ivšić 180.

 J. H. S. B. 136.
 J. S. 323.
 Jablonowski 305.
 Jagić 93, 96, 141, 151,
 180, 232.
 Jakobson, A. L. 319.
 Jakobson, R. 151, 252.
 Jamison 123.
 Janin 259.
 Jann 301.
 Jannaccone 161 sq.,
 255.
 Jaroš 134.
 Jenkins, C. 135.
 Jenkins, R. J. H. 90, 121,
 259, 281.
 Jernstedt 256.
 Jerphanion, de 72, 317.
 Johannessohn 290.
 Jóna 314.
 Jones 130, 135, 136.
 Joranson 282.
 Jugie 126, 240, 252, 310.
 Junker 256.
 Juškov 306.

 Kadlec 310.
 Kalokiris 319.
 Kalužniacki 138.
 Kapanadze 296.
 Kaphahn 127, 310.
 Karaman 152.
 Karasik 282.
 Karatdzas 259.
 Karmiris 311.
 Kaser 305.
 Každan 297, 300, 303, 323.
 Kähler 317.
 Keller 255.
 Kerényi 296.
 Keydell 285.
 King 294.
 Kiselkov 121, 144.
 Kleberg 124.
 Kleinknecht 290.
 Klimoff 321, 322.
 Ključevskij 300.
 Klostermann 118, 290.
 Kniezsa 144.
 Knipovič 297.

VIII

- Knünz 292.
 Koch 252.
 Kolias 297, 316.
 Kongeas 121.
 Konidaris 311.
 Kopp 316.
 Kornemann 131, 300.
 Korolevskij 136, 137.
 Koroljuk 300.
 Korsunskij 303.
 Kos 144.
 Koschaker 306.
 Koschmieder 87.
 Kostić 180, 181, 182, 184.
 Koukoulès 88, 135, 166,
 286, 306, 324.
 Kourilas 311.
 Kovtun 144.
 Krandžalov 217, 219.
 Kranz 121.
 Kriaras 283, 285.
 Kruglikova 298.
 Kul'bakin 94, 95.
 Kullendorff 290.
 Kunze 293.
 Kurz 147.
 Küppers 156.
 Kyriakidis 300, 316.
 Kyrou 311.
- Labarte 63, 67, 196, 197,
 198, 202, 203, 204.
 Labuda 167 sq., 223
 až 239, 232, 233, 234,
 235, 236, 238, 239, 300.
 Lafranchi 306.
 Lagier 311.
 Laily 125.
 Laistner 283.
 Lambros 164, 257.
 Lamma 300.
 La Monte 119, 131.
 Lampsidis 306.
 Laplace 290.
 Lassus 319.
 Last 127, 306.
 Latyšev 121, 258.
 Laurenčík 145.
 Laurent, M. H. 311.
- Laurent, V. 121, 125, 126,
 136, 158.
 Lavagnini 284, 300.
 Lavrov 140, 146.
 Lazarev 152, 155, 156, 268,
 317, 320, 321.
 Leclercq 316.
 Lefort 256.
 Lehotská 148.
 Lehr-Splawinski 232, 314,
 315.
 Lemerle 90 sq., 121,
 257, 258, 298, 300, 306,
 312, 317.
 Lepel, v. 124, 132.
 Leskien 93, 94.
 Levčenko 283, 300, 322,
 323.
 Levi 322.
 Levy 303.
 Lewis 290.
 Lichačev 267.
 Liebermann 256.
 Lietzmann 117, 118, 130,
 296, 311.
 Lipšic 283, 285, 300, 323.
 Littmann 296.
 Litva 290.
 Ljubobratović 130.
 Lobel 123.
 Loenertz 121.
 Leowenich, v. 311.
 Longnon 300, 301.
 Loofs 288, 293, 294.
 Lopez 303.
 Lortz 311.
 Lossky 291.
 Lot-Borodine 258.
 Lösch 288, 291.
 Lubac, de 291.
 Lüdeke 123.
 Lülfiing 287.
 Maas 258.
 Mackay 322.
 Madyda 283.
 Magdelain 306.
 Maldfeld 286.
 Malinine 321.
 Mamboury 256, 261, 297.
 Manandjan 301.
- Mango 129.
 Du Manoir de Juaye 291.
 Manoussakas 301.
 Manteuffel 308.
 Marçais 130.
 Mareš 129, 151, 311.
 Marian 1, 2, 5.
 Marrou 316.
 Marsinová 145.
 Martin 310.
 Martynov 141.
 Mathew 156.
 Mathieu 157.
 Matthews 146, 155.
 Mavrodinov 152, 153.
 Mayer-Pfannholz 292.
 Maylender 136.
 Mazon 260.
 Mazzarino, da 291.
 Medico, del 256.
 Meillet 94, 99, 230.
 Mencil 218, 219.
 Menhart 146.
 Mentz 286.
 Mercati, S. G. 257, 311.
 Mercenier 294.
 Mertziós 301.
 Metalov 87.
 Metzke 159.
 Meyer, A. 309.
 Meyer, H. 128.
 Meyer, K. H. 96.
 Meyer, R. 320.
 Michajlov 153.
 Michel 277.
 Miklosich 94.
 Millet 76, 115, 153, 272,
 273, 274, 275, 276, 277,
 278.
 Millingen, van 62, 65, 70,
 105, 196, 198, 199, 201,
 202, 204, 205, 206, 259.
 Milne 297.
 Minisci 136, 294.
 Mioni 261, 294.
 Mohler 311.
 Molè 317.
 Mommsen 117.
 Montalverne 128.

- Montesquiou-Fezensac, de 321.
 Moore 134.
 Moravcsik 90, 91, 92, 93, 103, 121, 260, 281, 283, 301.
 Mordtmann 62, 70, 196, 198.
 Moreau 256.
 Morey 298.
 Mosina 301.
 Moss, H. St. L. B. 130, 135, 298.
 Mošin 32 sq., 132, 311.
 Mras 118.
 Murko 180.
 Müller, G. 124, 291.
 Müller, L. 321.
 Müller, O. H. 132.
 Müller, Quido 118.
 Myslivec 104 sq., 110 sq., 153, 156, 158, 319, 320.
 Nahtigal 146.
 Naz 305.
 Negošivin 155.
 Nejedlý 236.
 Nerli 289.
 Nestle 122, 306.
 Neuss 320.
 Nice, van 155.
 Nickerson 261, 298.
 Niederle 31, 137, 208, 214.
 Nielen 126.
 Nikolaev 240, 241, 245, 247, 248, 249, 250, 251, 253.
 Nikol'skij 149.
 Nock 124.
 Norris 137.
 Nostitz, v. 302.
 Novák J. B. 176.
 Novak, V. 132, 158.
 Novaković 123.
 Novotný 233.
 Obolensky 133, 137, 266, 311.
 Oeconomos 131, 298.
 Ohijenko 139.
 Ohnesorge 307.
 Okunev 115.
 Olšr 267, 288.
 Onasch 293, 294, 295, 312, 321.
 Opitz 118, 124.
 Orlandos 295, 297.
 Ortiz de Urbina 288, 291, 295, 308, 314.
 Ostrogorskij (Ostrogorski, Ostrogorsky) 122, 132, 134, 158, 159, 261, 301, 303, 304.
 Otto 288.
 Oudot 287.
 Pace 261, 317.
 Pagoulatos 301.
 Palacký 180, 185, 234, 235.
 Palanque 100, 101, 103, 104, 302, 312.
 Palikarova-Verdeil 82 sq., 287.
 Paľmov 174.
 Panayotakos 307, 312.
 Panayotopoulos 287.
 Pančenko 303.
 Paňkevyč 147.
 Papadopoulos, Ch. 312.
 Papaioannou 136, 312.
 Parker 137.
 Paris, F. 294.
 Paspatis 196.
 Pašuto 283.
 Patera 151.
 Paulová 118 sq., 174 sq., 214, 215, 219.
 Pavlov 135.
 Pechuška 147.
 Pégon 291.
 Peisker 227.
 Pelligrini 137.
 Pernot 283.
 Peters, H, H. R. 318.
 Peterson 266.
 Petrescu 86.
 Petta 126.
 Pfister 130.
 Pierling 141.
 Piganiol 132.
 Pigulevskaja 301, 307.
 Pinterović 158.
 Pitra 82.
 Platon 301.
 Plezia 283.
 Pogodin 139.
 Pogorelov 142, 252.
 Polách 147.
 Poletika, v. 307.
 Porro 290.
 Positano 282.
 Pošmourný 212, 213, 214, 217, 218, 219, 222.
 Pouřk 209, 212, 219, 220, 228, 318.
 Pralle 295.
 Preobraženskij 87.
 Prévost 316.
 Priselkov 252, 253, 283.
 Puech 137, 262, 265, 266, 312, 303, 321.
 Pummerer 295.
 Purković 182.
 Quasten 86.
 R. J. 294.
 Rački 132.
 Radford, 155, 318.
 Radnóti-Alföldi 129, 297.
 Radojčić, N. 132, 135.
 Radojčić 135.
 Radonić 310.
 Raes 147, 148, 287, 294.
 Rahlfs 145.
 Raitz v. Frentz 323.
 Ratkoš 310.
 Rehm 118.
 Reumon, v. 282.
 Reuss 291.
 Rhallis 307.
 Rhoussos 307.
 Riemann 83.
 Rigodon 319.
 Rinn 130.
 Roberts 128.
 Rocchi 126, 127.
 Rohlfs 125, 255.

X

- Rose 124.
 Rosenbaum 157, 260, 318.
 Rosetti 2, 3.
 Ross 124.
 Rossejkin 309.
 Rost 126, 291.
 Rouet de Journal 126.
 Rouillard 129, 132.
 Rowley 307, 323.
 Runciman 258, 261, 266, 312.
 Ruppert 122.
 Russo, F. 123, 127.
 Ryšánek 151.

 Sadnik 293.
 Sakač 315.
 S a l a č 154, 255, 285, 297.
 Salaville 291.
 Samothrakis 316.
 Sandulescu-Goldeni 126.
 Sauer 323.
 Sbath 291.
 Sbordone 284.
 Schaeeder 266.
 Scheidweiler 284, 312.
 Schenk v. Stauffenberg 132.
 Schillins 319.
 Schirò 122, 125, 126, 292.
 Schmidt K. D. 310.
 Schmidt L. 301.
 Schneemelcher 118.
 Schneider 310, 319, 320.
 Schnitzler 318.
 Scholem 266.
 Schubart 299, 307.
 Schuckhardt 323.
 Schwarz 118, 133, 284.
 Schweinfurth 154, 156, 318, 320.
 Sculard 124.
 Sedláček 235.
 Seeberg 312.
 Seidler 159.
 Semenov 301.
 Semmelroth 291.
 Serjeant 287.
 Serra 261, 287.
 Seton Lloyd 319.
 Sheldon 291.

 Sidow 152.
 Siegmund 293.
 Sigalas 124.
 Siggel 305.
 Simpson, v. 155.
 Sinko 257, 284, 288, 290, 291.
 Siphakas 301.
 Sloński 96, 280.
 Smail 131.
 Smolenskij 87.
 Sobolevskij 150.
 Solovjev (Soloviev) 59, 129, 134, 137, 138, 159, 261, 312.
 Sophronios de Leontopolis 316, 319.
 Sopocinskij 320.
 Sotiriou 272, 318, 320.
 Souter 124, 288.
 Spanneut 291.
 Spasić 134.
 Spuler 313.
 Stalin 304.
 Stančev 154.
 Stanislav 133, 147, 148, 150, 315.
 Steidle 301, 313.
 Stein E. 100, 101, 102, 103, 104, 301, 302.
 Stein J. 101.
 Steinitz 302.
 Stephanidis 292, 313.
 Stéphanou 281, 284.
 Stern 257.
 Stethatos 292.
 Stiehl 256.
 Straub 118.
 Stroux 133, 287.
 Strunk 87.
 Strzygowski 80, 81.
 Stupperich 311.
 Svoboda 303.
 Svoronos 281.
 Swan 87.
 Syrku 180.

 Šafařík 226.
 Šachmatov 131, 267.
 Šangin 257.

 Ščepkin 142.
 Ševčenko 157, 261, 284, 306, 307.
 Škarka 144, 151.
 Špeta 210, 212.
 Šusta 178.

 Talbot-Rice 72 sq., 86, 108 sq., 115 sq, 155, 156, 267 sq., 318, 320, 321.
 Tarakanova 316.
 Tardo 125.
 Tatiščev 247, 248.
 Taube 252.
 Taubenschlag 308.
 Telfer 138.
 Teodorov-Balan 140.
 Theodotos 298.
 Thibaut 82, 83, 85, 88.
 Thiess 302.
 Thompson, E. A. 122, 132, 133, 302.
 Thompson, S. H. 137.
 Thomsen, P. 296.
 Throop 313.
 Thurn 322.
 Tiby 87.
 Till 118, 256.
 Tillyard 83, 84, 86, 88.
 Tokarskij 319.
 Tolstov 243, 244.
 Tomadakis 284, 292, 302.
 Topping 159.
 Tošić 130, 159.
 Toynbce 155, 289.
 Trautmann 96.
 Trávníček 151.
 Trempeles 295.
 Triandophyllidis 261.
 Trifonov 149, 249, 250.
 Troicki 135.
 Trubetzkoy 94, 95.
 Turdeanu 313.
 Turek 216.
 Turner 130.
 Tyciak 128, 292, 294, 295.
 Tzenoff 137.
 Tzortzatos 292.

- Udal'cova 301, 302, 313.
 Ursprung 288.
 Uspenskij, F. I. 133, 293,
 302, 323.
 Uspenskij, K. N. 284, 285,
 323.
 V. T. 323.
 Váczy, v. 313.
 Vaillant 93, 94, 95, 96, 97,
 100, 137, 149, 260, 288,
 292, 312.
 Vajs 139, 142, 143, 145,
 146, 148, 149, 151.
 Vaněček 236.
 Vasiliev 133, 293, 300,
 302.
 Vasil'evskij 58, 300.
 Vašica 129, 149, 150.
 Vaucourt 135.
 Vázi 90.
 Vernadsky 133, 246, 253.
 Veselý 323.
 Viktorov 149.
 Viller 293.
 Villoteau 82.
 Violet 319.
 Vogt, J. 133, 256.
 Vollmer 317.
 Vondrák 94, 142.
 Vorländer 159.
 Vorstius 287.
 Vostokov 94, 96, 142.
 Völker 290.
 Vööbus 313, 314.
 Vraštil 151.
 Vykoukal 151.
 Wahl 302.
 Walbank 133, 300.
 Wald, de 321.
 Ward Perkins 127, 134,
 318.
 Weingart 94, 150, 151,
 249.
 Weinreich 122, 285.
 Weitzmann 108, 109, 110,
 154, 321.
 Wellesz 83, 85, 86, 88,
 125, 288.
 Wendel 124, 287.
 Wendt 138.
 Wenger 282, 288, 304,
 308.
 Wessel 318.
 West 285.
 Whittenvore 83, 112, 118.
 Wickhoff 109.
 Wigan 128.
 Wight Duff 124.
 Wijk, van 94, 95, 98, 149.
 Wild 322.
 Winkler 131.
 Winter 314.
 Wojciechowski 133, 261,
 262.
 Wolfson 314.
 Wollman 286.
 Woodward 134.
 Wulf 293.
 Wunderer 129.
 Wunderle 127, 156, 292,
 294, 295, 322.
 Xanalatos 302.
 Xanthoudidis 166.
 Xydis 295.
 Zaborov 323.
 Zachariades 314.
 Zakythinos 297, 302, 304,
 308.
 Zalozičky, v. 320, 323.
 Zarnecki 295.
 Zástěrová 240 sq.
 Zechlin 302.
 Zelnitius 207, 208, 212.
 Zernov 138.
 Ziegler, A. W. 133, 138,
 314.
 Ziegler, J. 290.
 Zisios 272, 273.
 Zizanij 145.
 Zucker 287.
 Zuntz 86, 294.
 Žáček 261 sq.
 Žuglev 152.